BIBLIOTHECA, Congr. SS. Redempt.
DOMUS B.M.V. IMMACULATÆ DE VICTORIIS.
CLAPHAM.

BX
4654
.B814
1837
v. 4
SMR

JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

VIES CHOISIES

DES

PRINCIPAUX SAINTS.

X 2

TRANSFERRED

BIBL... MARIANOPOLI...

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS.

PARIS, IMPRIMERIE DE POUSSIELGUE,
rue du Croissant-Montmartre, 12.

VIES CHOISIES
DES
PRINCIPAUX SAINTS

TRADUITES DE BUTLER

PAR GODESCARD,

disposées

PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AVEC UN PRÉCIS DES ÉVÉNEMENTS LES PLUS REMARQUABLES ARRIVÉS DANS CHAQUE SIÈCLE.

A. M. D. G.

TOME QUATRIÈME.

BQX
8215
.B98
F8
1837

BIBLIOTHEQUE C. SS. R. TRANSFERRED

A PARIS,
AU BUREAU DU MONITEUR DES VILLES
ET DES CAMPAGNES,
RUE CASSETTE, N. 20.
1837.

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

VIES CHOISIES

DES

PRINCIPAUX SAINTS.

SUITE DU CINQUIÈME SIÈCLE.

—

S. PROSPER D'AQUITAINE,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

(25 juin.)

S. Prosper naquit en 403, selon l'opinion la plus commune ; on l'a surnommé *d'Aquitaine* pour le distinguer de S. Prosper, évêque d'Orléans, ou de quelques autres personnes du même nom. Ses écrits sont une preuve qu'il ne s'était pas moins appliqué à l'étude des belles-lettres qu'à l'intelligence de l'Écriture. La pureté de ses mœurs l'a fait appeler par un auteur contemporain *un homme saint et vénérable.*

Ayant quitté l'Aquitaine, sa patrie, il se retira en Provence. Il paraît qu'il était à Marseille lorsqu'il reçut les livres *de la Correction et de la Grâce,* par S. Augustin. Certains prêtres qui avaient des partisans, offensés des écrits de ce père contre les pélagiens, prétendirent qu'il détruisait le libre arbitre, quoiqu'il n'eût fait autre chose que d'établir la doctrine de l'Église sur la nécessité de la grâce. Ils convenaient à la vérité que la tradition et l'Écriture

enseignaient qu'on ne puvait rien faire de méritoire pour le salut sans un secours surnaturel; mais, sous prétexte de maintenir la liberté de l'homme, ils soutenaient que le commencement ou premier désir de la foi, ainsi que d'autres vertus et actions surnaturelles, qui étant fondées sur la foi deviennent méritoires pour le ciel, étaient uniquement l'ouvrage du libre arbitre. Ils se servaient pour appuyer leur sentiment de la comparaison suivante : Un malade, disaient-ils, désire d'abord sa guérison, puis en conséquence de ce désir il se détermine à faire venir un médecin. Cette erreur, connue sous le nom de *semi-pélagianisme*, donnait à la créature la gloire de la vertu considérée dans son commencement ou dans ses désirs, et par là contredisait ouvertement la doctrine de Jésus-Christ et des apôtres. Le livre *de la Correction et de la Grâce* ne dissipa point les préjugés des semi-pélagiens; ils n'en devinrent que plus ardents à défendre leurs erreurs et à s'élever contre S. Augustin.

Un pieux laïque, nommé Hilaire, prit le parti du saint docteur et se chargea du soin de venger la foi de l'Église; il engagea S. Prosper dans la même cause. Il paraît que ce dernier était aussi laïque, mais ses vertus et ses talents le rendirent propre à s'opposer aux progrès de l'hérésie. Par l'avis d'Hilaire il écrivit à S. Augustin pour l'informer des erreurs des prêtres de Marseille, et ce saint docteur composa, tant pour les réfuter que pour les instruire, les livres *de la Prédestination des Saints* et *du Don de la Persévérance*. Hilaire lui avait aussi écrit sur le même sujet. Tout ceci arriva dans les années 428 et 429.

Ces deux livres purent bien convaincre les semi-pélagiens, mais ils ne les convertirent point : ils eurent donc recours à la calomnie; ils accusèrent S. Augustin et ses partisans d'enseigner une grâce nécessitante qui anéantissait le libre arbitre. Rufin, ami de S. Prosper, sachant que celui-ci était compris dans l'accusation, lui en écrivit pour s'assurer de la vérité. Le saint lui répondit par une lettre que nous avons encore, et où il lui explique quels étaient les bruits que répandaient les ennemis du saint évêque d'Hippone, quel motif ils avaient d'en agir de la sorte, dans quelles erreurs ils étaient eux-mêmes, et quelle était la véritable doctrine de S. Augustin sur la grâce et sur le libre arbitre.

Comme les semi-pélagiens affectaient de dire qu'ils ne s'en tiendraient qu'aux décisions du saint-siége, Hilaire et Prosper firent le voyage de Rome pour informer le pape Célestin de tout ce qui s'était passé. Célestin, instruit du véritable état des choses, écrivit une lettre dogmatique adressée à l'évêque de Marseille et aux évêques voisins : il y combattait les ennemis de la grâce et y donnait de grandes louanges à la doctrine de S. Augustin. Cette lettre fut écrite en 431, après la mort du saint évêque d'Hippone.

Cependant les troubles continuaient toujours. S. Prosper prit lui-même la plume et publia son poème *contre les Ingrats*, qui paraît avoir été composé vers l'an 431. Par la dénomination d'*ingrats* il entendait les semi-pélagiens, qui étaient tels effectivement envers la grâce de Jésus-Christ, mais qui toutefois n'avaient point encore été retranchés de la communion de l'Église. Ce poème est le chef-

d'œuvre de S. Prosper, tant pour l'élégance que pour le fond des choses. La nécessité de la grâce, surtout par rapport à l'amour divin, y est solidement démontrée. Il y est dit que le siége de S. Pierre, fixé à Rome, préside sur tout l'univers, et qu'il possède par religion ce qu'il n'a point soumis par la force des armes.

S. Léon-le-Grand étant devenu pape en 440 invita S. Prosper à venir à Rome. Il en fit son secrétaire et l'employa avec succès dans les plus importantes affaires de l'Eglise. Prosper écrasa le pélagianisme, qui recommençait à lever la tête dans la capitale de la chrétienté. Ce fut, dit Photius, à son zèle, à son savoir et à ses travaux infatigables que l'on dut l'entière extirpation de cette hérésie.

On ne sait point l'année de la mort de S. Prosper. Il est parlé de lui dans la chronique de Marcellin comme d'une personne qui vivait encore en 463. On lit son nom dans le martyrologe romain sous le 25 juin.

On trouve dans les poésies de S. Prosper beaucoup de facilité, d'élégance, de douceur, d'onction et de feu. Le style de ses ouvrages en prose est naturel, concis et nerveux; partout il se montre moins occupé des ornements du discours que de l'utilité de ses lecteurs. Ses raisonnements sont liés et concluants, ses expressions nobles et ses pensées pleines d'élévation. Il joint à tous ces avantages un jugement sûr et une grande pénétration d'esprit.

M. Mangeant a donné une bonne édition des œuvres de S. Prosper, qui parut à Paris en 1711, in-fol. On y trouve la vie du saint traduite des Mémoires de Tillemont par le docte éditeur.

Jean Salinas, chanoine régulier de la congrégation de Saint-Jean de Latran, fit réimprimer à Rome, en 1732, in-8°, les œuvres de S. Prosper qui traitent des matières de la grâce, avec celles de S. Honorat de Marseille.

S. PATRICE,

APÔTRE D'IRLANDE.

(17 mars.)

S. Patrice naquit dans la Grande-Bretagne sur la fin du quatrième siècle. Sa mère, selon quelques auteurs, était nièce de S. Martin de Tours. A l'âge de quinze ans il commit une faute, qui ne paraît pourtant pas avoir été bien considérable; il en conçut un si vif regret qu'il la pleura toute sa vie. Nous apprenons de lui-même qu'il ne connaissait pas encore Dieu dans sa seizième année; ce qui signifie non pas qu'il était idolâtre, mais qu'il n'était point encore parvenu à cette ferveur de charité qui caractérise le vrai disciple de Jésus-Christ.

Il n'était point encore sorti de sa seizième année lorsqu'une troupe de barbares l'enleva de son pays avec plusieurs esclaves et plusieurs vassaux de son père. On le mena en Irlande, où il fut réduit à garder les troupeaux sur les montagnes et dans les forêts. Il fit son état en chrétien, et chercha tous les moyens de s'y sanctifier. Il passait en prières une grande partie du jour et de la nuit, et demandait à Dieu cet esprit de religion qui fait supporter les épreuves avec patience : il resta attaché au service du même maître pendant six ans. Enfin il résolut

de retourner dans sa patrie. Ayant été averti en songe de retourner dans son pays, il demanda à être admis au nombre des passagers sur un vaisseau qui partait; mais on refusa de l'admettre, apparemment parcequ'il n'avait pas de quoi payer son passage : les maîtres du vaisseau, quoique païens, se laissèrent pourtant attendrir et le reçurent parmi eux.

Le pays où l'on aborda était désert, et l'on erra vingt-sept jours sans trouver de provisions. Comme Patrice avait souvent parlé du Dieu qu'il adorait à ceux qui montaient le vaisseau, ils lui demandèrent pourquoi il ne le priait pas de s'intéresser en leur faveur. Animé d'une vive confiance, il leur répondit que s'ils voulaient joindre leurs prières aux siennes et les offrir de tout leur cœur au Dieu des chrétiens, ils ressentiraient infailliblement les effets de sa protection. Ils le firent, et dès le jour même ils rencontrèrent un troupeau de porcs qui les nourrit jusqu'au moment où ils entrèrent dans un pays habité. Ayant passé quelques années dans sa patrie, il perdit une seconde fois sa liberté, mais il la recouvra au bout de deux mois. Dieu lui fit connaître par plusieurs visions qu'il se servirait de lui pour la conversion de l'Irlande. Il lui sembla voir, entre autres choses, les enfants du pays qui du sein de leurs mères lui tendaient les bras et imploraient son secours avec des cris lamentables. Il paraît que ce fut dans l'Irlande même qu'il reçut les ordres sacrés et même l'épiscopat.

Quand il fut question de le sacrer évêque il éprouva une grande opposition de la part de sa famille et du clergé de son pays. Dieu, qu'il consulta, lui fit visiblement connaître qu'il approuvait son

projet de mission en Irlande. Il passa donc dans ce pays pour travailler à l'extinction de l'idolâtrie, qui y régnait presque universellement. Il parcourut toute l'île et pénétra jusqu'aux lieux les plus reculés sans craindre les dangers auxquels il s'exposait. On vit une multitude de païens se convertir et demander le baptême. Il ordonna de pieux ministres pour le seconder dans ses travaux apostoliques; il engagea plusieurs femmes à vivre dans la viduité et dans la continence. Il consacra des vierges au Seigneur et institua de saints moines qui pratiquaient les conseils de l'Évangile. Inutilement les nouveaux fidèles offraient de partager avec lui leurs biens temporels; il aimait mieux contrister les chrétiens fidèles que de donner la moindre occasion de scandale à ceux qui étaient faibles ou qui ne connaissaient point encore Jésus-Christ. Quand il visitait les provinces il distribuait aux pauvres des aumônes abondantes. Il faisait aussi des présents aux rois afin de faciliter par là le progrès de l'Évangile.

Il eut beaucoup de traverses et de persécutions à essuyer de la part de Carotic, prince qui paraît avoir régné dans quelques cantons du pays de Galles. Carotic était chrétien de profession, mais sa conduite ne répondait nullement à sa religion; il fit une descente en Irlande, et il y commit les plus grandes cruautés; il massacra une partie des néophytes et vendit les autres à des païens d'entre les Scots et les Pictes. Le saint évêque fit des représentations à Carotic, qui ne produisirent aucun effet.

Patrice, étant dans un âge fort avancé, écrivit sa *Confession*, ouvrage qui respire la piété la plus tendre, l'humilité la plus profonde, un ardent amour

pour Jésus-Christ et une vive reconnaissance des grâces qu'il avait reçues. Il tint plusieurs conciles pour établir une bonne discipline dans l'Église qu'il avait fondée. On croit qu'il fixa son siége primatial à Armagh, et qu'il ordonna des évêques pour l'Irlande. On compte parmi ceux qu'il convertit des princes et des rois mêmes. Il remplit le pays d'églises et d'écoles, où la piété et les bonnes études fleurirent long-temps : les étrangers y accouraient de toutes parts, en sorte que l'Irlande fut comme le rendez-vous de tous ceux qui voulaient cultiver leur esprit par les sciences et se former aux maximes de la perfection. S. Patrice mourut vers l'an 464.

S. MAMERT,

ÉVÊQUE DE VIENNE EN DAUPHINÉ.

(11 mai.)

S. Mamert succéda à Simplice sur le siége épiscopal de Vienne. Il fut, dans le cinquième siècle, une des plus brillantes lumières de l'Église gallicane. Il joignait à une sainteté éminente un profond savoir et le don des miracles. On doit à sa piété l'établissement des supplications publiques connues sous le nom de *Rogations*. Voici quelle en fut l'occasion.

Dieu pour punir les péchés des peuples permit qu'ils fussent affligés par la guerre et divers autres fléaux; il les effraya aussi par un grand nombre d'embrasements, par de fréquents tremblements de terre et par la vue des bêtes sauvages, qui venaient en plein jour jusque dans les places publiques. Les impies attribuaient ces événements au hasard, mais

les personnes sages les regardaient comme les effets de la colère de Dieu, qui les menaçait d'une ruine totale.

Au milieu de ces calamités le ciel accorda à la foi de Mamert une marque de sa bonté. Un terrible incendie, que l'on ne pouvait arrêter, menaçait la ville de Vienne d'un embrasement général. Le saint évêque se mit en prières, et le feu s'éteignit tout à coup. Il profita de ce miracle pour exhorter les pécheurs à cesser leurs désordres, à les expier par la pénitence et à désarmer le bras de Dieu par toutes sortes de bonnes œuvres. La nuit de Pâques il arriva un second incendie, qui causa dans la ville de nouvelles alarmes. Le saint pasteur eut recours à ses armes ordinaires ; il se prosterna devant l'autel, et les flammes s'éteignirent d'une manière que S. Avit nomme *miraculeuse*. Ce fut dans la même nuit qu'il forma le pieux projet d'établir des supplications publiques, qui se feraient chaque année durant trois jours. Elles avaient pour but d'apaiser le ciel irrité, et elles consistaient dans le chant des psaumes, dans la confession des péchés et dans la prière, accompagnée du jeûne, des larmes et de la componction du cœur. Cette sainte institution ne fut pas concentrée dans le diocèse de Vienne; celui de Clermont, dont S. Sidoine Apollinaire était évêque, l'adopta avant l'année 475, et elle devint bientôt une pratique universelle dans l'Eglise d'Occident.

Le saint avait un frère plus jeune que lui, qu'il ordonna prêtre, et avec lequel il partagea les travaux de l'épiscopat. Il se nommait Mamert Claudien, et S. Sidoine Apollinaire le regardait comme le plus beau génie de son siècle. C'était un savant

universel, en état de répondre à toutes sortes de questions et de combattre toutes les erreurs; mais sa modestie et sa vertu le rendaient encore bien plus recommandable que son savoir. Il mourut vers l'an 474, après avoir rendu d'importants services à son frère.

Quant au saint évêque de Vienne, nous ne savons plus rien de ce qui concerne le reste de sa vie; il mourut en 477. Son nom se trouve dans le martyrologe romain.

Nous devons regarder les afflictions temporelles comme les coups de la main miséricordieuse du Seigneur; ce sont des avertissements qui nous sont donnés afin que nous renoncions à nos désordres et que nous nous tournions vers celui qui peut seul nous consoler et nous sauver. Ce n'est pas qu'il faille négliger les moyens que prescrit la prudence humaine, mais on ne doit point tellement s'y appuyer que l'on n'ait pas recours à Dieu, qui est le souverain Être, et sans l'assistance duquel toutes les précautions imaginables ne pourront jamais réussir. Nous apprenons par la vie de S. Mamert de quelles conditions la prière doit être accompagnée dans les malheurs publics ou particuliers. Commençons par renoncer au péché, qui est le plus grand des maux et la cause de tout ce que nous souffrons. Demandons, non pas ce qui pourrait flatter nos passions et les entretenir, mais ce qui peut nous rendre agréables aux yeux du Seigneur. *Cherchons premièrement le royaume de Dieu, et le reste nous sera donné comme par surcroît.*

S. LOUP,

ÉVÊQUE DE TROYES.

(24 juillet.)

S. Loup sortait d'une famille illustre établie à Toul. Ayant fait d'excellentes études, il parut au barreau et y plaida avec beaucoup de réputation. Il épousa Piméniole, sœur de S. Hilaire d'Arles, qu'il trouva aussi disposée que lui à servir Dieu avec ferveur. Lorsqu'ils eurent passé six ans ensemble ils résolurent de mener un genre de vie plus parfait. Ils se séparèrent d'un mutuel consentement, et s'engagèrent l'un et l'autre par vœu à garder toujours la continence. Loup se retira dans la célèbre abbaye de Lérins, gouvernée alors par S. Honorat. Il vécut un an dans la plus parfaite régularité, ajoutant encore diverses austérités à celles qui se pratiquaient parmi les frères.

Il avait vendu lors de sa retraite une grande partie de ses biens, qu'il avait distribuée aux pauvres. Lorsque S. Honorat eut été placé sur le siége d'Arles Loup fit un voyage à Mâcon, en Bourgogne, pour se défaire d'une terre qu'il possédait dans le pays, afin de n'avoir plus rien en propre et de pratiquer la plus exacte pauvreté. Ayant employé en bonnes œuvres les fonds provenant de la vente, il se disposait à retourner à Lérins; mais les députés de l'Église de Troyes le demandèrent pour évêque. Cette Église le donnait pour successeur à S. Ours, mort en 426. Notre saint fit d'inutiles efforts pour

s'opposer à son élection ; il fut sacré par les évêques de la province de Sens.

Sa nouvelle dignité ne lui fit rien changer à son premier genre de vie. Ce fut toujours la même humilité, la même mortification et le même amour pour la pauvreté. Cet amour de la pauvreté paraissait surtout dans son habillement. Il couchait sur des planches, et veillait dans l'exercice de la prière de deux nuits l'une. Souvent il passait trois jours sans prendre aucune nourriture, et après un jeûne si rigoureux il ne mangeait qu'un peu de pain d'orge. Il vécut de la sorte plus de vingt ans, toujours occupé de ses fonctions, qu'il remplissait avec un zèle apostolique.

Vers la fin du quatrième siècle, Pélage et Célestius dogmatisèrent en Orient, dans l'Afrique et dans l'Italie. Ils niaient le péché originel et la nécessité de la grâce de Jésus-Christ. Agricola, disciple de ces hérésiarques, avait répandu leurs erreurs dans la Grande-Bretagne. Les catholiques de cette île eurent recours aux évêques des Gaules, et les prièrent de leur envoyer des ministres évangéliques qui pussent arrêter le cours du mal. Les prélats auxquels ils s'étaient adressés s'assemblèrent en 429 pour délibérer sur les moyens de secourir les Bretons. On élut dans l'assemblée, qui paraît s'être tenue dans la ville d'Arles, S. Germain d'Auxerre et S. Loup de Troyes, pour aller combattre l'hérésie. Ces deux saints, brûlant de zèle pour la gloire de Jésus-Christ, acceptèrent la commission dont on les chargeait avec d'autant plus de plaisir qu'elle était plus pénible et plus laborieuse. Ayant passé dans la Grande-Bretagne, ils y attaquèrent l'erreur et vinrent à bout

de l'en bannir par leurs prières, leurs prédications et leurs miracles.

Le saint évêque de Troyes, de retour dans son diocèse, travailla avec un nouveau zèle à la réformation des mœurs de son troupeau. Il montra dans cette entreprise autant de sagesse que de piété; aussi S. Sidoine Apollinaire lui a-t-il donné les plus beaux éloges; il l'appelle « le père des pères, l'évêque des évêques, le chef des prélats des Gaules, la règle des mœurs, la colonne de la vérité, l'ami de Dieu, le médiateur des hommes auprès du ciel. »

Le saint évêque courait après toutes les brebis égarées, et ses travaux furent souvent couronnés d'un succès qui semblait tenir du prodige. Nous en citerons un exemple. Un nommé Gallus, de son diocèse, avait quitté sa femme et s'était retiré à Clermont. S. Loup, vivement affligé de sa faute, résolut de mettre tout en œuvre pour le faire rentrer dans son devoir. Il écrivit à ce sujet à S. Sidoine, pour lors évêque de Clermont. Sa lettre était pleine de force, mais une douceur insinuante tempérait le ton de fermeté qui y régnait. Gallus l'ayant lue fut saisi d'une crainte salutaire, qui le persuada de prendre des sentiments plus chrétiens, et qui le fit sur-le-champ retourner avec sa femme. Sur quoi S. Sidoine s'écrie avec admiration : « Qu'y-a-t-il de plus merveilleux qu'une réprimande qui convertit un pécheur en lui faisant aimer celui par lequel il a été repris! » Cette lettre de S. Loup et plusieurs autres qu'il avait adressées à différentes personnes ne sont point parvenues jusqu'à nous; mais nous avons celle qu'il écrivit en 471 à S. Sidoine pour le féliciter sur sa promotion à l'épiscopat, dont il lui montre en même temps les

travaux, les difficultés et les dangers. Il l'exhorte fortement à remplir ses devoirs et surtout à la pratique de l'humilité.

Dans le même temps l'empire d'Occident fut affligé de diverses calamités par les incursions des barbares. Attila, roi des Huns, fondit sur les Gaules avec une armée innombrable. Il s'appelait lui-même *le fléau de Dieu*, se croyant destiné à punir les péchés des peuples. Déjà Reims, Cambrai, Besançon, Auxerre et Langres avaient ressenti les effets de sa fureur. Ses coups allaient tomber sur Troyes : les habitants de cette ville étaient dans la plus grande consternation. S. Loup intercéda pour son peuple auprès de Dieu, auquel il adressa durant plusieurs jours des prières ferventes accompagnées de larmes, de jeûnes et de plusieurs autres bonnes œuvres. Enfin, mettant sa confiance dans la protection du ciel, il prit ses habits pontificaux et alla trouver Attila, qui était à la tête de son armée. Le prince barbare, quoique infidèle, fut pénétré de respect à la vue du saint évêque suivi de son clergé en procession et précédé de la croix. Lorsque le serviteur de Dieu fut auprès du roi des Huns il lui adressa la parole en lui demandant qui il était. « Je suis, dit Attila, le fléau de Dieu. » Nous respectons, reprit le saint, ce qui nous vient de la part de Dieu ; mais si vous êtes le fléau avec lequel le ciel nous châtie, souvenez-vous de ne faire que ce qui vous est permis par la main toute-puissante qui vous meut et vous gouverne. » Attila, frappé de ce discours, promit d'épargner Troyes. Ainsi les prières de S. Loup protégèrent une ville dépourvue de tout secours contre une armée de quatre cent mille hommes, qui

ayant ravagé la Thrace, l'Illyrie et la Grèce, avait passé le Rhin, et porté ensuite la désolation dans les contrées les plus fertiles de la France.

Attila, ayant fait retirer ses troupes de devant Troyes, s'avança dans la plaine de Méry-sur-Seine, à cinq lieues de cette ville. Il y fut attaqué et défait par les Romains, que commandait le brave Aétius. Durant sa retraite il envoya chercher S. Loup, et le pria de l'accompagner jusqu'au Rhin, s'imaginant que la présence d'un si grand serviteur de Dieu serait une sauvegarde assurée pour lui et pour son armée. Lorsqu'il le renvoya il se recommanda instamment à ses prières. Cette action du saint évêque déplut aux généraux de l'empire; on le soupçonna d'avoir favorisé l'évasion des barbares, et il fut obligé de quitter Troyes pour deux ans; mais il triompha par sa patience et sa charité de l'envie et de la malice des hommes. On lui permit de revenir dans son diocèse, où il mourut en 478, après l'avoir gouverné cinquante-deux ans.

S. SIDOINE APOLLINAIRE,

ÉVÊQUE DE CLERMONT EN AUVERGNE.

(23 août.)

Caïus Sollius Apollinaris Sidonius, né à Lyon vers l'an 431, sortait d'une des plus illustres familles des Gaules. Son père et son aïeul y avaient commandé successivement en qualité de préfets du prétoire. Il étudia les belles-lettres sous des maîtres très habiles, et fut un des poètes et des orateurs les plus célèbres de son siècle. On voit par ses lettres qu'il

fut toujours pieux, humble, affable, obligeant, libéral, compatissant pour les malheureux, et qu'il n'aima jamais le monde au milieu duquel il était obligé de vivre. Il commanda quelque temps dans les armées de l'empire, et épousa Papianille, dont il eut un fils et deux filles. Papianille avait pour père Avit, qui après avoir été trois fois préfet du prétoire dans les Gaules fut élevé sur le trône impérial à Rome en 455. Mais ayant été obligé de quitter la pourpre au bout de dix mois, il mourut en retournant en Auvergne. Majorien, qui lui succéda, devint le persécuteur de sa famille, et lorsqu'il fut à Lyon il fit arrêter Sidoine Apollinaire. Mais touché depuis de la constance avec laquelle il supportait sa disgrâce, ainsi que de ses vertus et de ses belles qualités, il lui rendit ses biens et lui donna le titre de comte. Ce prince avait de la valeur et commençait à réprimer les barbares, qui s'étaient jetés sur les plus belles provinces de l'empire, lorsqu'il fut assassiné en 461 par le Goth Ricimer, son propre général, qui mit le diadème sur la tête de Sévère.

Sidoine Apollinaire profita de cette révolution pour quitter la cour; il alla mener une vie retirée en Auvergne, où il défendit cette province de la fureur des Goths. Il partageait son temps entre l'étude et les exercices de la religion.

Sévère ayant été empoisonné par Ricimer après un règne de quatre ans, Anthémius fut élu empereur en 467. Il fit aussitôt venir à Rome Sidoine Apollinaire et le créa prince du sénat, patrice et préfet de la ville. Le saint ne perdit rien de sa piété dans son élévation; il ne se servit de son autorité que pour procurer la gloire de Dieu et le bonheur

des peuples. Peu de temps après il quitta les grandeurs humaines pour se charger du gouvernement de l'Église.

L'évêché d'Auvergne, dit présentement de Clermont, devint vacant en 471. Le peuple de ce diocèse et les évêques du pays, qui ne l'avaient vu qu'à regret partir pour Rome, le demandèrent pour remplir le siége dénué de pasteur. Il était laïque et sa femme vivait encore. Il allégua ces deux raisons qui, selon les lois de l'Église, l'excluaient de l'épiscopat. La crainte cependant de résister à la volonté du ciel le fit acquiescer à son élection ; on lui avait d'ailleurs représenté que l'Église pouvait en certains cas dispenser de l'observation des canons qu'elle avait faits elle-même. Lui et sa femme se séparèrent d'un consentement mutuel. Il renonça à la poésie, qui jusque là avait fait ses délices, pour s'appliquer aux études convenables à son nouvel état, et il fut bientôt capable de résoudre les difficultés que lui proposaient les autres évêques. Il ne décidait cependant qu'avec peine ; il demandait au contraire l'avis des autres, alléguant pour raison qu'il n'était point en état de faire le personnage de docteur parmi ses frères, dont la science et les conseils lui étaient si nécessaires pour sa propre conduite.

S. Loup, évêque de Troyes, qui l'avait aimé et honoré dans le monde, sentit un redoublement d'affection pour lui lorsqu'il le vit chargé de la conduite des ames. Il lui écrivit au sujet de sa promotion à l'épiscopat une lettre dans laquelle il le félicitait et lui donnait d'excellents conseils. « Ce n'est plus, disait-il, par la pompe et la magnificence du train que vous devez garder votre rang, mais par

la plus profonde humilité du cœur. Quoique élevé au dessus des autres, vous devez vous regarder comme le dernier de votre troupeau. Soyez dans la disposition de baiser les pieds de ceux qui précédemment n'auraient pas cru s'avilir en se mettant sous les vôtres. Vous devez vous rendre le serviteur de tous. » Sidoine Apollinaire fit de ces maximes la règle de sa conduite.

Sa table était toujours servie avec une grande frugalité ; il jeûnait de deux jours l'un, veillait beaucoup, et pratiquait des austérités qui paraissaient au dessus de la délicatesse de son tempérament. Souvent il manquait du nécessaire, parcequ'il avait distribué aux pauvres tout ce qu'il possédait. Il était si charitable, même dans le monde, qu'il vendit jusqu'à sa vaisselle pour assister les malheureux. Ces sentiments acquirent un nouveau degré de perfection lorsqu'il fut évêque. Il regardait comme son premier devoir d'instruire, de consoler et de soulager les pauvres. Durant une grande famine il pourvut, avec l'aide d'Édicius, son beau-frère, à la subsistance de plus de quatre mille Bourguignons et d'un grand nombre d'autres étrangers, auxquels la misère avait fait abandonner leur patrie, et après la cessation du fléau il les fit reconduire chez eux à ses dépens. Il faisait souvent la visite de son diocèse et remplissait avec autant de zèle que de prudence toutes les fonctions du ministère pastoral. On donnait de toutes parts de grands éloges à sa sagesse.

Le siége de Bourges étant devenu vacant en 472, on le pria de se rendre dans cette ville, et tous les prélats qui y étaient assemblés s'en rapportèrent à lui pour l'élection d'un évêque. Il nomma le saint

prêtre Simplice. Personne ne connaissait mieux que lui les obligations qu'impose cette dignité. Il dit qu'un évêque doit faire par humilité ce qu'un moine et un pénitent sont obligés de faire par état. Il fait l'éloge de Maxime, évêque de Toulouse, qui avant son sacre avait possédé de grandes richesses dans le monde. Il le trouve, dit-il, entièrement changé depuis qu'il est revêtu de cette nouvelle dignité; ses habits, son visage, ses discours ne respirent que modestie et piété; il a les cheveux courts et la barbe longue; ses meubles annoncent la simplicité on ne voit chez lui que des siéges de bois, des rideaux d'étoffe grossière, des lits sans plume, des tables sans tapis; ceux qui composent sa maison se nourrissent moins de viande que de légumes.

Il rapporte qu'on célébrait tous les ans la fête des saints avec beaucoup de solennité; qu'en ces jours le peuple s'assemblait à l'église, où l'on allumait un grand nombre de cierges; que les moines et le clergé chantaient à deux chœurs les vigiles ou les matines et qu'ils célébraient la messe vers midi.

La ville de Clermont ayant été assiégée en 475 par Alaric, roi des Visigoths, qui régnait sur les provinces méridionales de la France, le saint évêque encouragea son peuple à faire une vigoureuse résistance. Lorsque la place eut été prise, il osa demander au prince arien plusieurs grâces pour les catholiques. Non seulement il n'obtint rien, mais il fut renfermé comme prisonnier dans le château de Liviane, près de Carcassonne. Quelque temps après Alaric le rétablit sur son siége, et il devint le consolateur et l'appui des catholiques du pays. Il fut chassé par deux prêtres factieux et corrompus;

mais il revint bientôt à son Église, et mourut au milieu de son troupeau le 21 août 482. Son corps, d'abord enterré dans l'ancienne église de Saint-Saturnin, fut depuis porté dans l'église de Saint-Genès. Sa mémoire est en grande vénération à Clermont, et l'on y célèbre sa fête avec beaucoup de solennité.

S. GÉLASE,

PAPE.

(21 novembre.)

Le pape Félix II ou Félix III étant mort le 21 février 492, Gélase, originaire d'Afrique mais né à Rome, lui succéda et gouverna l'Église quatre ans, huit mois et dix-huit jours. Il joignit au savoir et à une connaissance parfaite des coutumes et des usages ecclésiastiques une grande pureté de mœurs, une humilité profonde, une vie austère et une libéralité peu commune pour les pauvres ; vivant toujours pauvre lui-même, afin de pouvoir faire des aumônes plus abondantes. Facundus d'Hermiane, qui écrivait peu de temps après la mort de ce saint pape, dit que sa science et ses éminentes vertus le rendirent célèbre dans tout le monde chrétien. Gélase fit encore paraître autant de prudence que de fermeté pour le maintien ou le rétablissement de l'ordre et de la discipline.

Lorsqu'il eut été élevé sur la chaire pontificale il ne voulut point envoyer de lettres de communion à Euphémus, patriarche de Constantinople, parceque celui-ci refusait d'effacer des dyptiques le nom d'Acace, un de ses prédécesseurs. On appelait dyp-

tiques le registre qui contenait les noms des évêques morts dans la foi de l'Église et dont on faisait mention à l'autel. Acace, à la vérité, n'avait jamais rejeté le concile de Calcédoine; mais il avait montré trop de complaisance pour les eutychiens, et il avait communiqué avec Pierre, patriarche intrus d'Alexandrie, qui professait l'eutychianisme, et avec les autres chefs de cette secte. Quant à Euphémius, il se montra zélé catholique; il fut depuis banni pour la foi par l'empereur Anastase, et il mourut à Ancyre en 515. Les Grecs ont inséré son nom dans leur calendrier.

Le père Alexandre montre que ni Euphémius, ni Macédonius, son successeur, ne furent schismatiques; car le refus que les papes leur firent des témoignages publics de communion qu'ils accordaient ordinairement n'était point une excommunication, et il ne regardait point leurs diocésains. C'est ce que prouvent les bollandistes par des exemples tout semblables, et ils citent ceux de Flavien d'Antioche et d'Élie de Jérusalem, qui sont nommés dans le martyrologe romain. Ainsi le refus des papes n'annonçait qu'un mécontentement. Ces disputes avec les évêques des principaux siéges d'Orient cessèrent en 518, que le nom d'Acace fut rayé des dyptiques, sous le pape Hormisdas.

Gélase défendit avec force la primauté de son siége dans plusieurs de ses lettres et dans le concile qu'il tint à Rome. Il fit voir que depuis l'établissement du christianisme ce siége avait pris soin de toutes les Églises du monde, et qu'on n'appelait point de ses jugements à une autre Église. Sans cesse il rappelait les règles anciennes, cel les surtout

qui regardaient les ministres de la religion. Il veut qu'on fasse quatre parts des revenus de chaque église, une pour l'évêque, une pour le clergé, la troisième pour les pauvres, la quatrième pour la fabrique.

Plusieurs Romains, à la tête desquels était le sénateur Andromaque, voulurent rétablir la fête des Lupercales, que Gélase avait abolie. Cette fête, célébrée en l'honneur de Pan, était accompagnée de débauches et d'extravagances grossières. Le saint pape en empêcha le rétablissement, et publia un ouvrage solide sur ce sujet, qu'il intitula : *Traité contre Andromaque*. Il ne montra pas moins de zèle contre l'hérésie des pélagiens et contre divers abus qui s'étaient introduits dans la Marche d'Ancône ; il y extirpa la simonie et défendit tout trafic aux ecclésiastiques sous les peines les plus sévères.

Ayant appris qu'il y avait des manichéens cachés à Rome, il ordonna la communion sous les deux espèces : c'était un moyen sûr de découvrir ces hérétiques, qui s'abstenaient de l'usage du vin, le regardant comme impur. On fut long-temps sans s'apercevoir de leur affectation à ne point prendre la coupe, et ils recevaient indistinctement l'eucharistie avec les catholiques comme nous l'apprenons de S. Léon. Mais il ne leur fut plus possible de dissimuler après la loi portée en 496 par Gélase, qui traite avec raison de sacrilége la division qu'ils faisaient dans l'Église par un motif superstitieux. Cette loi, qui tomba en désuétude quand le manichéisme fut aboli, montre que les fidèles avaient la liberté de communier sous l'une ou l'autre espèce, et la même pratique pourrait encore se prouver par d'au-

tres exemples de ce siècle et des siècles précédents.

Suivant Gennade, le saint pape Gélase composa entre autres ouvrages des hymnes sacrées à l'imitation de S. Ambroise; mais ces monuments de sa piété ne sont point parvenus jusqu'à nous.

On voit par les lettres de S. Innocent Ier, de S. Célestin et de S. Léon que l'Église de Rome avait un recueil de messes écrites avant Gélase. Le saint pape en fit sans doute la base de son *Sacramentaire*. On y trouve l'adoration solennelle de la croix, le vendredi saint, et la conservation d'une partie de l'eucharistie consacrée la veille pour la communion de ce jour; la bénédiction des saintes huiles; l'onction et les autres cérémonies usitées dans le baptême; la bénédiction de l'eau; les prières pour ceux qui entrent dans des maisons nouvelles; plusieurs messes pour les fêtes des saints, qui expriment l'invocation de ces amis de Dieu et la vénération due à leurs reliques; des messes votives pour les voyageurs pour obtenir diverses vertus, pour le mariage, pour le jour de la naissance, pour les malades, pour les morts, etc.

Ce fut en 494 que Gélase tint à Rome un concile composé de soixante-dix évêques, et dans lequel il publia le célèbre décret qui contient le catalogue des livres canoniques de l'Écriture, avec un autre catalogue des pères orthodoxes et un troisième des livres apocryphes, qui sont de deux sortes : les uns, comme les actes de S. Georges, sont entièrement forgés; les autres contiennent des faits vrais, et sont utiles en plusieurs choses; mais il y a des faussetés et des erreurs. Il faut conséquemment les lire avec

précaution, ou du moins les exclure du canon des saintes Écritures.

On a toujours estimé dans l'Eglise les écrits qui nous restent de S. Gélase; le style en est élégant et plein de noblesse, mais on désirerait quelquefois qu'il fût moins obscur et moins embarrassé.

Le saint pape mourut en 496, le 21 de novembre, jour auquel il est nommé dans le martyrologe romain, ainsi que dans ceux de Bède, d'Usuard, etc.

S. ALEXIS,

CONFESSEUR.

(17 juillet.)

S. Alexis fut un rare modèle du mépris du monde. Son père, qui était un riche sénateur de Rome, lui fit donner une excellente éducation, d'autant plus qu'il n'avait pas d'autre fils. Le jeune Alexis trouva dans sa famille de grands exemples de charité, et son cœur, naturellement tendre et généreux, profita singulièrement de cet avantage. Il apprit qu'on ne pouvait faire un meilleur usage des richesses que de les partager avec les pauvres, et qu'étant ainsi distribuées en aumônes elles formaient un trésor dans le ciel pour l'éternité. Dès sa plus tendre jeunesse il ne se contenta pas de donner aux indigents tout ce qui était à sa disposition, il employait encore toutes sortes de moyens pour obtenir des autres les secours dont il savait que les malheureux avaient besoin. La manière dont il soulageait l'indigence ajoutait un nouveau prix à ses aumônes. On eût dit qu'il regardait les pauvres comme ses bienfaiteurs

et qu'il se tenait pour obligé envers ceux qui avaient part à ses libéralités, tant il leur montrait d'affection et de tendresse.

A mesure qu'il croissait en âge le désir de l'immortalité se développait dans son ame ; bientôt il ne goûta plus que les choses du ciel ; l'idée seule d'un bonheur sans fin l'éleva au dessus des biens périssables de la terre. Il ne vivait plus que pour l'éternité. Tout lui paraissait petit en comparaison de la douce espérance qui flattait son cœur. Il trouvait tant de charmes à la nourrir dans son ame qu'il résolut de s'éloigner de tout ce qui serait capable de l'en distraire. Son nom et ses richesses furent les premières tentations qu'il lui fallut vaincre; mais ce n'était pas là le plus grand sacrifice qu'il eût à faire : ses parents voulurent absolument qu'il s'engageât dans le mariage; ils lui proposèrent un parti sortable, et le jour des noces fut arrêté. Par condescendance pour sa famille il épousa celle qu'on lui avait choisie ; mais il usa de la liberté que laisse l'Église avant la consommation du mariage d'embrasser un état plus parfait : ainsi, le jour même de ses noces, il s'enfuit secrètement et se retira dans un pays éloigné de sa patrie, à la faveur d'un habit déguisé. Il fixa sa demeure dans une petite cabane voisine d'une église dédiée sous l'invocation de la sainte Vierge.

Ses vertus cependant fixèrent sur lui les regards de ceux au milieu desquels il vivait, et l'on crut s'apercevoir qu'il était un homme d'un rang distingué. Alexis, se voyant découvert, retourna dans sa patrie quelque temps après. Il se présenta à la maison de son père sous l'extérieur d'un pauvre pélerin, et on lui accorda un petit domicile, où il passa le reste de

sa vie sans se faire connaître. Il bénissait le Seigneur toutes les fois qu'il avait occasion de souffrir les injures et les mauvais traitements des domestiques. Il était près de rendre le dernier soupir lorsqu'il déclara à ses parents qui il était.

S. Alexis florissait, selon la plus commune opinion, sous le pontificat d'Innocent Ier, qui mourut en 417. On l'enterra sur le mont Aventin, et toute la ville de Rome assista à ses funérailles. On y trouva son corps en 1216, et il se garde aujourd'hui dans une magnifique église bâtie en cet endroit, laquelle porte le nom de Saint-Boniface et de Saint-Alexis; elle est un titre de cardinal, et appartient aux hiéronymites. Le nom de notre saint se lit dans les calendriers des Latins, des Grecs, des Syriens, des Maronites et des Arméniens.

Les voies extraordinaires par lesquelles Dieu se plaît à conduire quelques ames privilégiées sont moins l'objet de notre imitation que de notre admiration; mais il n'est aucune de ces ames qui ne nous offre des exemples à suivre. Si elles eurent une sainte avidité pour les humiliations, ne devons-nous pas au moins nous efforcer de faire un bon usage de celles que la Providence nous envoie? Non, nous ne serons jamais véritablement humbles si nous ne saisissons toutes les occasions de déraciner de nos cœurs l'orgueil qui les tyrannise. Le fatal poison de ce vice infecte tous les états; il se glisse dans toutes les conditions; les plus secrets replis de nos ames lui servent de retraite; de tous nos ennemis c'est toujours le dernier vaincu. Les actions les plus louables en elles-mêmes sont souvent dénaturées par sa malignité. Sans cesse il faut être en garde contre

ses assauts; mais ce qui le rend plus redoutable c'est que plus les plaies qu'il fait à nos ames sont profondes moins nous sommes en état de les sentir et d'y apporter remède.

L'INVENTION DE S. ÉTIENNE,

OU LA DÉCOUVERTE DE SES RELIQUES.

(3 août.)

Le corps de S. Etienne depuis son martyre avait toujours été caché, lorsqu'il plut à Dieu de faire éclater sa sainteté de la manière la plus sensible, tant au ciel que sur la terre. On ne se souvenait pas même du lieu où il avait été enterré, et l'on ne savait point qu'il était sous les ruines d'un ancien tombeau, à vingt milles de Jérusalem : c'était à Caphargamala, où il avait une église que desservait un prêtre vénérable, nommé Lucien. Voici comment se fit la découverte des reliques de S. Étienne.

Un vendredi, 3 décembre de l'année 415, sous le dixième consulat d'Honorius et le sixième de Théodose-le-Jeune, sur les neuf heures du soir, le prêtre Lucien dormait dans le baptistère, où il avait coutume de coucher pour garder les vases sacrés de l'église; étant à demi éveillé, il vit un vieillard vénérable, d'une haute taille et d'une beauté merveilleuse; ce vieillard avait une longue barbe blanche, avec un vêtement de la même couleur, garni sur les bords de plaques d'or et parsemé de croix; il avait encore à sa main une baguette d'or. S'étant approché de Lucien, il l'appela trois fois par son nom, et lui ordonna d'aller à Jérusalem dire à

l'évêque Jean de venir ouvrir les tombeaux où étaient ses reliques et celles de quelques autres serviteurs de Jésus-Christ, afin que plusieurs pussent par là obtenir miséricorde du Seigneur. Lucien lui demanda son nom : « Je suis, dit-il, le Gamaliel qui instruisit S. Paul dans la loi ; à l'orient de ce tombeau est S. Étienne, que les Juifs lapidèrent hors de la porte occidentale de leur ville ; son corps resta là exposé un jour et une nuit sans que les oiseaux et les bêtes osassent le toucher. Les fidèles l'enlevèrent pendant la nuit par mon ordre, et le portèrent à ma maison de campagne, où je le mis dans mon propre tombeau, du côté de l'orient, après avoir célébré ses funérailles quarante jours. Nicodème, qui venait voir Jésus de nuit, est là aussi dans un autre cercueil ; lorsque son attachement pour le Sauveur l'eut fait excommunier et chasser de Jérusalem par les Juifs je le reçus dans ma maison à la campagne, et l'y gardai jusqu'à la fin de sa vie. Je l'enterrai honorablement auprès d'Étienne ; j'enterrai encore au même endroit mon fils Abidas, qui mourut avant moi, à l'âge de vingt ans : son corps est dans le troisième cercueil qui est le plus élevé, et dans lequel on me mit moi-même après ma mort. Ethna, ma femme, et Sémilias, mon fils aîné, qui ne voulurent point croire en Jésus-Christ, furent enterrés dans un autre endroit, qui se nomme Capharsemalia. »

Lucien craignit qu'un excès de crédulité ne le fît passer pour un imposteur ; pour s'assurer si cette vision avait Dieu pour auteur il en demanda une seconde et une troisième, et afin de mériter cette grâce il persista dans le jeûne et la prière. Le ven-

dredi suivant Gamaliel lui apparut sous la même forme et lui dit d'obéir : il lui fit connaître les mérites des saints dont il lui découvrait les reliques, sous l'emblème de quatre corbeilles qu'il lui montra : trois étaient d'or et l'autre était d'argent. Des corbeilles d'or, deux étaient remplies de roses blanches et l'autre de roses rouges ; celle d'argent était remplie de safran, qui répandait une odeur très suave. Lucien ayant demandé ce que signifiaient ces corbeilles, Gamaliel lui répondit : « Ce sont nos reliques. Les roses rouges représentent Étienne, qui est à l'entrée du tombeau ; la seconde corbeille désigne Nicodème, qui est près de la porte; celle d'argent représente mon fils Abidas, qui sortit de cette vie sans avoir souillé son innocence ; elle touche à la mienne. » Il disparut après avoir parlé de la sorte. Alors Lucien s'éveilla et rendit grâces à Dieu. Il continua toujours ses jeûnes ; au même jour et à la même heure de la troisième semaine, Gamaliel lui apparut de nouveau, et lui reprocha sa négligence à exécuter les ordres qu'il lui avait donnés. Il ajouta que la découverte de ses reliques et de celles des autres serviteurs de Dieu ferait cesser la sécheresse qui affligeait alors le monde ; Lucien, saisi de crainte, promit qu'il ne différerait plus d'obéir.

Il se rendit donc à Jérusalem après cette troisième vision ; l'évêque Jean, auquel il raconta ce qui lui était arrivé, pleura de joie, lui dit d'aller chercher les reliques des saints, ajoutant qu'il les trouverait sous un monceau de grosses pierres qui était auprès de son église : Lucien répondit qu'il pensait de même. De retour chez lui, il fit assem-

bler le lendemain matin les habitants du bourg, pour chercher sous le monceau de pierres. Tandis qu'il allait voir le lieu où l'on avait creusé, il rencontra Migèce, moine de sainte vie, qui lui dit que Gamaliel lui était apparu et qu'il l'avait chargé de l'avertir qu'on creusait inutilement en cet endroit. Il ajouta que Gamaliel lui avait parlé de la sorte : « On nous mit là lors de nos funérailles ; et, conformément à l'ancienne coutume, ce monceau de pierres fut destiné à servir de monument à la douleur de nos amis. Cherchez ailleurs, dans un lieu appelé *Debatalia.* » En effet, dit Migèce, en continuant de raconter la vision qu'il avait eue, je me trouvai tout à coup dans l'endroit indiqué, et j'y aperçus un vieux tombeau où étaient trois lits ornés d'or. L'un plus élevé contenait un jeune homme et une personne âgée ; les deux autres contenaient chacun un homme. »

Lucien, ayant une nouvelle preuve de la vérité de la vision qu'il avait eue, laissa le monceau de pierres et alla dans l'endroit qui venait de lui être indiqué. Lorsqu'il eut fait creuser la terre il trouva les trois coffres, avec une pierre sur laquelle étaient gravés en gros caractères les noms suivants : *Cheliel, Nasuam, Gamaliel, Abidas.* Les deux premiers sont syriaques; ils reviennent à ceux *d'Étienne* ou de *Couronné*, et de *Nicodème* ou de *Victoire du Peuple.* Lucien informa aussitôt l'évêque Jean de ce qui venait d'arriver; le prélat, qui était alors au concile de Diospolis, vint sur-le-champ avec Eutonius et Eleuthère, évêques, l'un de Sébaste, et l'autre de Jéricho.

A peine eut-on fait l'ouverture du coffre ou cer-

cueil d'Étienne que la terre trembla ; il s'exhala aussi une odeur très agréable. Il y avait là un grand nombre de personnes, dont plusieurs étaient affligées de diverses maladies ; soixante-treize malades recouvrèrent la santé sur-le-champ. L'évêque Jean décida qu'on porterait à Jérusalem les reliques de S. Étienne, qui avait été diacre de l'église de cette ville ; celles des autres saints restèrent à Caphargamala. Le corps de S. Étienne était réduit en cendres, excepté les os, qui se trouvèrent tout entiers et dans leur situation naturelle ; on y trouva aussi de son sang. On laissa une partie des reliques du saint martyr à Caphargamala ; on renferma le reste dans le cercueil, et on le transporta dans l'église de Sion à Jérusalem, en chantant des psaumes et des hymnes. Il tomba alors une pluie abondante, qui rendit à la terre la fertilité dont elle avait été privée par une longue sécheresse. La cérémonie de cette translation se fit le 26 décembre, jour auquel l'Église a toujours célébré depuis la fête de S. Étienne; mais on fait le 3 août mémoire de la découverte de ses reliques; c'est sans doute parceque quelque église, peut-être celle d'Ancône, aura été dédiée en ce jour sous l'invocation de S. Étienne.

SAINTE MARIE D'ÉGYPTE.

(9 avril.)

Sous le règne de Théodose-le-Jeune il y avait en Palestine un moine de grande vertu nommé Zozime. On allait le consulter comme un oracle afin d'apprendre de lui la vraie manière de pratiquer la per-

fection religieuse. Son éminente sainteté l'avait fait élever au sacerdoce. Ayant servi Dieu cinquante-trois ans dans le même monastère, il lui vint dans l'esprit qu'il avait atteint la perfection de son état, qu'il n'avait plus rien de nouveau à apprendre, et qu'il pouvait se passer des instructions de qui que ce fût. Dieu pour lui découvrir les piéges du tentateur et pour le convaincre que l'homme, quelque vertu qu'il ait, peut toujours avancer dans les voies de la perfection se servit d'un moyen extraordinaire: il lui ordonna dans une révélation de quitter son monastère et de se retirer dans un autre, situé auprès du Jourdain, où il recevrait de nouvelles leçons de vertu.

Zozime, ayant été admis dans cette communauté, réforma bientôt le jugement qu'il avait porté de lui-même, et reconnut qu'il s'en fallait encore de beaucoup qu'il ne fût parfait. Il vit là des hommes qui n'avaient pas plus de commerce avec les créatures que s'ils eussent été d'un autre monde. Le travail des mains, toujours accompagné de la prière, était leur unique occupation. Les frères se partageaient en différents chœurs afin de chanter les psaumes toute la nuit sans la moindre interruption. Du pain et de l'eau faisaient presque toute leur nourriture. Le premier dimanche de carême, après avoir assisté aux divins mystères et reçu la sainte eucharistie, ils passaient le Jourdain, et se dispersaient dans les vastes déserts qui sont du côté de l'Arabie. Les uns apportaient avec eux de quoi vivre durant le temps qu'on passait dans cette entière solitude; d'autres n'y subsistaient qu'en mangeant les herbes sauvages qui croissaient dans

le désert. C'était une loi parmi eux de ne point se dire les austérités qu'ils avoient pratiquées. Ils retournaient au monastère le dimanche des Rameaux, pour célébrer ensemble la passion et la résurrection du Sauveur.

Zozime passa le Jourdain avec les frères vers l'an 430, et entra dans le désert. Il s'y enfonçait chaque jour de plus en plus dans l'espérance de rencontrer quelque ermite encore plus consommé dans les voies de la perfection que ceux parmi lesquels il s'était retiré. Ses marches continuelles ne l'empêchait point de prier avec la plus grande ferveur. S'étant arrêté à midi le vingtième jour, pour se reposer un peu et pour réciter, selon la coutume, un certain nombre de psaumes, il aperçut comme la figure d'un corps humain : il fut d'abord saisi d'étonnement et de crainte, croyant que c'était une illusion du démon ; il s'arma donc du signe de la croix, et continua sa prière. Lorsqu'il l'eût finie il tourna les yeux du même côté, et vit quelqu'un qui avait un corps noirci par les ardeurs du soleil, avec des cheveux courts mais blancs comme de la laine ; c'était une femme, qui se mit aussitôt à fuir. Zozime, qui la prit pour quelque saint anachorète, courut après elle pour la joindre. Qnand il fut à portée de se faire entendre il lui cria de s'arrêter pour lui demander sa bénédiction. Voici la réponse qu'il en reçut : « Abbé Zozime, je suis une femme ; je ne puis vous parler parceque je suis nue ; jetez-moi donc votre manteau pour me couvrir, afin que je puisse m'approcher de vous. » Zozime, surpris d'entendre prononcer son nom, ne douta point que Dieu ne l'eût révélé à cette

femme ; il fit donc ce qu'elle exigeait et lui jeta son manteau. Marie s'en étant couverte s'approcha de Zozime : ils s'entretinrent quelque temps ensemble et firent ensuite chacun leur prière. Le saint homme, dont l'étonnement augmentait de plus en plus, la conjura au nom de Jésus-Christ de lui dire qui elle était, depuis combien de temps elle vivait dans le désert et de quelle manière elle y avait vécu. La sainte femme lui parla ainsi :

« Je dois mourir de honte en vous disant ce que je suis. Le seul récit de ma vie vous causera tant d'horreur que vous vous enfuirez de moi comme vous vous enfuiriez de devant un serpent. Vos oreilles ne pourront entendre l'histoire des crimes énormes que j'ai commis ; je vous les raconterai cependant, après vous avoir demandé le secours de vos prières, afin que Dieu daigne me faire miséricorde au jour redoutable de ses vengeances.

« L'Égypte est mon pays. A l'âge de douze ans je quittai mon père et ma mère, et me retirai malgré eux dans la ville d'Alexandrie. Je ne puis penser sans frémir à mes premiers égarements, ni à ceux qui les suivirent. Je vécus dix-sept ans en prostituée. Ce n'était pas que je fisse payer le crime ; je ne cherchais qu'à contenter la fougue d'une passion effrénée, et je m'imaginais que le plus sûr moyen d'y réussir était de m'abandonner gratuitement aux libertins. Ayant vu un jour plusieurs personnes qui couraient vers la mer, je demandai où elles allaient. On me répondit qu'elles allaient à Jérusalem pour y célébrer l'exaltation de la sainte Croix. Je m'embarquai avec eux dans le dessein de continuer mes impudicités, et me plongeai dans les

plus affreux désordres durant le voyage. Je fis la même chose à Jérusalem.

« Lorsque le jour de la fête fut arrivé je me rendis avec les autres à l'église où l'on exposait la croix du Sauveur à la vénération des fidèles : mais il ne me fut pas possible d'y entrer; une force secrète et invisible me repoussait quand je me présentais à la porte. Cela m'étant arrivé trois ou quatre fois, je me retirai dans un coin de la place qui était devant l'église, et me mis à considérer quelle pouvait être la cause d'un événement si extraordinaire. Après quelques sérieuses réflexions je ne doutai plus que ce ne fût l'abomination de ma vie qui me fermait l'entrée du temple. Cette pensée tira de mes yeux des larmes abondantes. Tandis que je me frappais la poitrine en poussant de profonds soupirs j'aperçus au dessus de moi une image de la mère de Dieu ; alors, m'adressant à elle, je la conjurai par son incomparable pureté d'avoir compassion d'une malheureuse pécheresse, et de faire agréer à Dieu mes gémissements et mon repentir. Je la priai encore de m'obtenir la grâce d'entrer dans l'église pour y voir le bois sacré qui fut l'instrument de notre salut. Je promis en même temps de me consacrer au Seigneur par une vie pénitente, et je pris la sainte Vierge pour caution de la sincérité de ma promesse.

Ma prière finie, je ressentis dans ma douleur une grande consolation. M'étant ensuite présentée à la porte de l'église, j'y entrai facilement, et pénétrai même jusque dans le chœur; là j'eus le bonheur d'adorer le bois sacré de cette croix glorieuse qui donne la vie aux hommes. Frappée de l'incom-

préhensible miséricorde de Dieu et de la promptitude avec laquelle il reçoit les pécheurs à la pénitence, je me prosternai par terre et arrosai le pavé de mes larmes, après quoi je sortis de l'église et retournai devant l'image de la mère de Dieu, que j'avais prise pour garant de mes nouveaux engagements ; je me mis à genoux et la suppliai d'être ma protectrice et de me servir de guide. J'entendis une voix qui me disait : Si tu passes le Jourdain tu trouveras un parfait repos. Alors, baignée de pleurs et regardant l'image, je priai la reine du monde de ne jamais m'abandonner. Je m'en allai aussitôt acheter trois pains, puis, ayant demandé au boulanger quelle était la porte de la ville qui conduisait au Jourdain, je partis sur-le-champ et marchai tout le reste du jour. Sur le soir j'arrivai à l'église de Saint-Jean-Baptiste, qui était sur le bord du fleuve ; j'y adorai Dieu, et y reçus le précieux corps de notre Seigneur Jésus-Christ ; je mangeai ensuite la moitié d'un de mes pains, et me reposai sur la terre. Le lendemain matin je passai le fleuve après m'être encore recommandée à la sainte Vierge, et depuis ce temps-là j'ai eu le plus grand soin d'éviter la rencontre des hommes.

Zozime lui ayant demandé combien il y avait d'années qu'elle demeurait dans cette solitude et de quoi elle y avait subsisté, elle lui répondit : « Il y a, si je ne me trompe, bientôt quarante-sept ans que je sortis de la ville sainte. Je me nourris des pains que j'avais apportés tant qu'ils durèrent, après quoi je me suis nourrie des herbes qui croissent dans le désert. Mes habits s'étant usés, j'eus beaucoup à souffrir des ardeurs du soleil et des rigueurs de

l'hiver. Je me trouvais quelquefois si mal que je n'avais pas la force de me tenir debout. » Zozime l'ayant ensuite interrogée sur les combats intérieurs auxquels elle avait été exposée, elle continua ainsi : « Vos dernières questions me font trembler en me rappelant le souvenir des dangers que j'ai courus et des assauts qui m'ont été livrés par la perversité de mon cœur. Durant l'espace de dix-sept ans j'éprouvai des tentations violentes et continuelles. Lorsque je commençais à manger je me sentais portée à souhaiter de la viande et à regretter les poissons d'Égypte ; il me semblait aussi que j'aurais voulu avoir du vin : j'avais tant aimé cette liqueur dans le monde qu'il m'était arrivé souvent d'en boire avec excès, au lieu que dans la solitude je ne pouvais pas toujours avoir une goutte d'eau pour étancher ma soif. Mes désirs déréglés m'entraînaient encore vers d'autres objets. Cependant je pleurais et frappais ma poitrine ; je me recommandais à la mère de Dieu et me rappelais les engagements que j'avais contractés sous sa protection. Quand j'avais long-temps pleuré et meurtri mon corps de coups je me voyais tout à coup environnée d'une lumière éclatante, et le calme rentrait dans mon esprit. Souvent la tyrannie de mes anciennes passions semblait m'entraîner hors du désert ; je me prosternais alors contre terre, je l'arrosais de mes larmes ; j'élevais continuellement mon cœur vers la sainte Vierge, et jamais elle ne manquait de m'assister. »

Le saint homme, qui s'était aperçu qu'elle se servait de temps en temps des paroles de l'Écriture, lui demanda si elle avait fait une étude des livres saints. « Comment, répondit-elle, les aurais-je lus ou même

entendu lire? Vous êtes le seul homme que j'aie vu depuis que je suis dans le désert : mais Dieu sait *donner à l'homme l'intelligence.* Telle est l'histoire de ma vie : tenez-la secrète jusqu'à ce que Dieu m'ait enlevée de ce monde ; n'oubliez pas dans vos prières une personne que vous savez avoir commis tant de crimes. J'ai encore une grâce à vous demander, c'est de ne point sortir du monastère, selon votre coutume, au commencement du carême prochain ; vous tenteriez même inutilement d'en sortir. Apportez-moi le jour de la sainte cène le corps et le sang du Sauveur. Vous m'attendrez sur les bords du Jourdain, du côté qui n'est point habité. » Ayant achevé ces paroles, elle se recommanda de nouveau aux prières du vieillard, puis se sépara de lui pour s'enfoncer dans le désert. Zozime se mit à genoux pour remercier Dieu de ce qu'il avait vu et entendu ; il baisa la trace des pas de la sainte et reprit au temps marqué la route de son monastère.

L'année suivante Zozime se trouva malade lorsque les frères passèrent le Jourdain : il se souvint alors de ce qui lui avait été dit par la sainte, qu'il ne pourrait sortir du monastère avec les autres quand même il le voudrait. Le jeudi saint étant arrivé, il se rendit sur le bord du Jourdain avec le corps et le sang de Jésus-Christ, qu'il mit dans un petit calice, et avec un panier d'osier rempli de figues, de dattes et de lentilles. Le soir il vit la sainte de l'autre côté du fleuve ; elle forma le signe de la croix sur les eaux et marcha dessus comme elle aurait marché sur la terre ferme. Quand elle fut auprès du vieillard elle lui demanda sa bénédiction et le pria de réciter le Symbole avec l'Oraison dominicale ;

ayant ensuite reçu la divine eucharistie, elle leva les mains au ciel et dit en fondant en larmes : *C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre servante, selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le Sauveur de mon ame.* « Pour vous, dit-elle à Zozime, ayez la charité de me pardonner la peine que je vous ai donnée, et accordez-moi la grâce de revenir le carême prochain à l'endroit où je vous parlai la première fois. » Le vieillard la pria de son côté d'accepter les petites provisions qu'il lui avait apportées, mais elle ne prit qu'un peu de lentilles. Elle repassa ensuite le fleuve en marchant sur les eaux comme elle l'avait fait en venant.

Le carême suivant Zozime entra dans le désert avec les autres frères : son premier soin fut de chercher la sainte pour s'édifier avec elle et pour lui demander son nom, ce qu'il avait oublié de faire jusqu'alors ; mais lorsqu'il fut arrivé au lieu désigné il la trouva morte. Il y avait auprès de son corps étendu par terre une inscription qui portait qu'elle s'appelait *MARIE*, et qui marquait le temps où Dieu l'avait retirée du monde. Zozime l'enterra dans une fosse creusée par un lion que Dieu avait envoyé ; ayant ensuite imploré son intercession pour lui et pour toute l'Église, il retourna dans son monastère, où il rendit compte de toutes les merveilles dont il avait été témoin. Il continua de servir Dieu avec ferveur jusqu'à sa mort, qui arriva dans la centième année de son âge. L'auteur de la vie de sainte Marie d'Égypte, qui était contemporain, écrivit d'après la relation du monastère de Zozime.

Rien ne prouve mieux l'excès de la bonté et de la miséricorde de Dieu que la conversion de sainte

Marie d'Égypte : mais pouvons-nous penser à l'austérité de sa pénitence sans rougir du peu que nous faisons pour apaiser la justice divine irritée de nos crimes ! Que son exemple nous tire de notre léthargie. Le royaume du ciel n'est que pour ceux qui se font violence.

S. EXUPÈRE,

ÉVÊQUE DE TOULOUSE.

(28 septembre.)

S. Exupère, qui naquit dans l'Aquitaine, selon l'opinion la plus commune, fut élevé sur le siége de Toulouse après la mort de S. Sylvius. S. Jérome, qui était en commerce de lettres avec lui, lui donne de grands éloges en plusieurs endroits de ses ouvrages ; il loue surtout sa charité pour les pauvres. Il souffre, dit-il, la faim pour nourrir ses frères ; il se condamne à des privations volontaires afin de pourvoir aux besoins des autres. La pâleur de son visage annonce l'austérité de ses jeûnes, mais sa pauvreté le rend véritablement riche. Cette pauvreté est telle qu'il se voit réduit à porter le corps du Seigneur dans un panier d'osier et son sang dans un vase de verre. Sa charité pénétra au-delà des mers ; il en fit ressentir les effets aux solitaires de l'Egypte et des contrées voisines.

Ce fut sous son épiscopat que les Vandales, les Suèves et les Alains causèrent d'horribles ravages dans les Gaules. La tendresse avec laquelle il volait au secours des malheureux faisait verser des larmes

de joie à S. Jérôme. Ce père lui dédia ses commentaires sur le prophète Zacharie.

S. Exupère ne fut point témoin de la prise de Toulouse par les barbares, Dieu lui ayant épargné ce sujet de douleur. Il vivait encore en 409 puisque S. Paulin de Nole, qui écrivait en cette année, le compte parmi les grands évêques qui illustraient alors l'Église des Gaules. On ne sait ni le lieu ni l'année de sa mort.

Le pape Innocent lui adressa une décrétale, qui est célèbre dans l'histoire ecclésiastique; elle est divisée en plusieurs articles, qui ont pour objet divers réglements concernant la discipline.

S. CASTOR,

ÉVÊQUE D'APT EN PROVENCE.

(21 septembre).

S. Castor, né à Nîmes d'une famille illustre, se distingua dès sa jeunesse par la ferveur de sa piété et par l'abondance de ses aumônes. Il épousa une femme vertueuse, qui désirait comme lui tendre à la perfection. Ils s'engagèrent d'un consentement mutuel à vivre dans la continence, et bientôt après ils embrassèrent l'un et l'autre l'état monastique. Castor fonda un monastère à Manancha ou Manancuegno, à deux lieues d'Apt en Provence, et il en fut le premier abbé; mais il ne goûta pas long-temps les douceurs de la retraite; on l'élut unanimement pour remplir le siége d'Apt. Les précautions qu'il prit pour se cacher furent inutiles, le peuple, qui voulait l'avoir pour pasteur, trouva le moyen de le découvrir.

Voyant qu'il ne pouvait résister à la volonté de Dieu, qui lui était manifestée si visiblement, il ne pensa plus qu'à remplir dignement les fonctions épiscopales. Brûlant de zèle pour le salut des ames, il se rappelait souvent les paroles de S. Augustin : « Attirez à Dieu toutes les ames que vous pourrez. Criez à tous : Aimons Dieu de toute notre force. Aimons tous ensemble celui qui est tout aimable, tout adorable. » Il ne perdit point de vue son monastère ; il regardaient au contraire ceux qui l'habitaient comme la plus précieuse portion de son troupeau. Il pria le célèbre Cassien, abbé de Marseille, son ami, de composer pour eux une règle d'après les observances qu'il avait vu pratiquer en Orient. C'est ce que Cassien exécuta, l'an 420, par ses *Institutions monastiques*, qu'il dédia au saint évêque. Il écrivit ensuite pour l'usage de Castor, ses dix premières *Conférences;* mais, le saint étant mort avant qu'il les eût achevées, il les dédia à S. Léonce, évêque de Fréjus.

S. VICTORIEN,

PROCONSUL DE CARTHAGE, ET SES COMPAGNONS, MARTYRS SOUS LES VANDALES.

(23 mars.)

S. Victorien était citoyen d'Adrumète, et sortait d'une famille très distinguée. Hunéric, plein d'estime pour lui, l'avait fait gouverneur de Carthage, avec le titre de proconsul : il ne pouvait mieux placer sa confiance ; Victorien lui était inviolablement attaché. Le prince n'eut pas plus tôt publié ses édits contre la foi catholique qu'il chercha tous les moyens

de gagner le proconsul. Il lui envoya dire que s'il voulait obéir à ses ordres et embrasser sa religion il le tiendrait pour le plus cher de ses officiers, et le comblerait de toutes sortes d'honneurs. Victorien répondit généreusement aux envoyés : « Allez dire au roi que je mets ma confiance en Jésus-Christ; qu'ainsi il peut me condamner aux flammes, aux bêtes ou à tel supplice qu'il voudra. Je ne consentirai jamais à quitter l'Église catholique, dans le sein de laquelle j'ai été baptisé. N'y eût-il point d'autre vie que celle-ci, je ne voudrais pas me rendre coupable d'ingratitude envers le Dieu que j'ai le bonheur de connaître, et qui a versé sur moi les grâces les plus précieuses. » Une réponse aussi ferme rendit le tyran furieux : il condamna Victorien aux plus cruels supplices ; le saint les souffrit avec joie, et mérita de remporter la couronne du martyre.

S. PERPÉTUE, *VULGAIREMENT* S. PERPET,

ÉVÊQUE DE TOURS.

(8 avril.)

Rien ne prouve mieux combien S. Perpétue aimait les pauvres que son testament, qui est parvenu jusqu'à nous, et qu'il signa le 1er mars 475 quinze ou seize ans avant sa mort. Il y remet d'abord à ses créanciers tout ce qu'ils pouvaient lui devoir; ensuite, après avoir légué sa bibliothèque et quelques fonds à son église, il institue les pauvres ses héritiers. Voici de quelle manière il commence : « Au nom de Jésus-Christ, ainsi soit-il. Je, Perpétue, pécheur, prêtre de l'Église de Tours, n'ai

pas voulu mourir sans avoir fait connaître mes dernières volontés, de peur que les pauvres ne fussent oubliés dans le partage de mes biens. » Peu après il continue ainsi : « O vous qui êtes mes entrailles, mes frères bien aimés, ma couronne, ma joie, mes seigneurs, mes enfants ! ô vous, pauvres de Jésus-Christ, qui êtes dans l'indigence, qui mendiez votre pain, malades, veuves et orphelins ! je vous déclare, vous nomme et vous institue mes héritiers. A l'exception de ce dont j'ai disposé ci-dessus, je vous lègue et vous donne tout ce que je possède en terres, en pâturages, en prairies, en bois, en vignes, en maisons, en jardins, en rivières, en moulins, en or, en argent, en habits et en toute autre chose. Je veux qu'aussitôt après ma mort tous ces biens soient vendus, et que la somme provenant de la vente soit divisée en trois parties, deux desquelles seront distribuées aux hommes pauvres, à la discrétion du prêtre Agrarius et du comte Agilon ; la troisième sera remise à la vierge Dadolène pour être distribuée aux veuves et aux pauvres femmes. » Le saint ajoute de tendres exhortations à la concorde et à la piété, puis il lègue à sa sœur Fidia Julia Perpetua une petite croix d'or avec des reliques. Il léguait aussi différentes choses à ses amis et à ses prêtres, à l'un une châsse d'argent qui renfermait des reliques de saints, aux autres des croix et des calices d'or ou d'argent, les conjurant tous de se souvenir de lui dans leurs prières.

SIXIÈME SIÈCLE DE L'ÉGLISE.

PRÉCIS HISTORIQUE DES ÉVÉNEMENTS LES PLUS REMARQUABLES DE CE SIÈCLE.

—

Vers la fin du siècle précédent, c'est à dire l'an 496, Clovis, roi des Français, se convertit à la foi. Voici quelle fut l'occasion de cet heureux événement. Il était encore païen lorsqu'il épousa Clotilde, princesse chrétienne d'une grande piété. Cette vertueuse reine lui parlait souvent de Jésus-Christ ; le roi l'écoutait volontiers, mais il avait peine à se rendre.

Cependant les Allemands avaient passé le Rhin, ils s'avançaient vers la Gaule pour la conquérir. Clovis, ayant marché contre eux, les attaqua dans les plaines de Tolbiac, près de Juliers. Mais les Allemands soutinrent vaillamment le choc, et bientôt les Français commencèrent à plier et à se rompre. Dans cette extrémité Clovis se souvint des avis de son épouse; il s'écria : « Dieu que Clotilde adore, secourez-moi : si vous me rendez victorieux je n'aurai plus d'autre dieu que vous. » A l'instant la victoire passa du côté des Français, les Allemands prirent la fuite et furent taillés en pièces.

On ne put douter que cette victoire ne vînt du ciel, et la belliqueuse nation des Francs connut que le Dieu de Clotilde était le vrai Dieu des armées. Clovis se rendit à Reims avec ses troupes. Instruit

par S. Remi, évêque de cette ville, il assembla ses soldats et les exhorta à quitter les idoles pour adorer le Dieu auquel ils étaient redevables de la victoire. De toutes parts on s'écria : « Nous renonçons aux dieux mortels ; nous sommes prêts à adorer le vrai Dieu. » Le roi reçut le baptême, et avec lui plus de trois mille hommes de son armée, la plupart officiers. La conversion de Clovis répandit la joie dans tout le monde chrétien. C'était le seul souverain qui fût alors catholique. Depuis qu'il eut embrassé la foi il ne cessa de la protéger, exemple que ses successeurs ont imité pendant douze siècles et qui leur a mérité le titre de rois très chrétiens.

Plusieurs saints personnages illustrèrent alors l'Église par l'éclat de leur vie et de leurs miracles ; outre S. Remi, que l'on regarde avec raison comme l'apôtre des Français, et sainte Geneviève, patronne de Paris, on distingue entre tous les autres S. Benoît, né en Italie.

Dieu, qui le destinait à être le père de la vie monastique en Occident, lui inspira le dessein de se retirer jeune encore dans une caverne, qui lui servit de demeure. Après trois années de retraite il fut découvert ; des disciples s'attachèrent à lui en si grand nombre qu'il lui fallut bâtir pour eux jusqu'à douze monastères.

Le principal établissement de S. Benoît fut le monastère du Mont-Cassin, qui devint comme le centre de son ordre. Quand le saint abbé s'y rendit pour la première fois il restait sur cette montagne un temple d'Apollon, que les habitants des environs adoraient encore. Benoît brisa l'idole et l'autel, et convertit ce pauvre peuple. Dieu accorda à

son serviteur le don de prophétie, et fit éclater sa sainteté par un grand nombre de merveilles.

S. Benoît a laissé à ses disciples une règle admirable, que presque tous les cénobites d'Occident ont fait profession de suivre.

Vers le milieu du sixième siècle de nouveaux troubles et de nouvelles erreurs nécessitèrent la convocation d'un concile. Il se tint à Constantinople; il fut convoqué au sujet de l'affaire dite des *trois Chapitres*. Après la mort de l'empereur Marcien le parti des eutychiens se leva en Égypte, et ses sectaires y commirent d'horribles violences. Ils s'efforcèrent d'affaiblir l'autorité du concile de Chalcédoine, qui les avait condamnés, et voici le moyen qu'ils mirent en œuvre pour y réussir. Du temps de Nestorius il avait paru trois ouvrages favorables à cet hérésiarque. Ces trois ouvrages, que l'on nomma les *trois Chapitres*, étaient répréhensibles; mais deux de leurs auteurs semblaient les avoir rétractés en anathématisant Nestorius dans le concile de Chalcédoine. Les eutychiens, qui cherchaient à décréditer ce concile, voulurent tirer parti contre lui de ce silence à l'égard des *trois Chapitres*, et de ce qu'il en avait regardé les auteurs comme orthodoxes: ils poursuivirent avec chaleur la condamnation des *trois Chapitres*. Les catholiques, quoiqu'ils n'approuvassent pas la doctrine de ces écrits, craignaient qu'en les condamnant on ne parût donner atteinte au concile de Chalcédoine, et que cette condamnation ne fût un sujet de triomphe pour les eutychiens.

Enfin on se décida à convoquer à Constantinople un second concile, qui fut le cinquième des conciles

œcuméniques. On y examina les *trois Chapitres* et on les condamna, mais sans donner atteinte au concile de Chalcédoine; au contraire il fut jugé devoir tenir le même rang que ceux qui l'avaient précédé, et faire comme eux une règle de foi. Ainsi les eutychiens ne purent tirer aucun avantage de leur entreprise. Au reste on voit dans ce concile de Constantinople un exemple remarquable du pouvoir que l'Église a de condamner des écrits, de prononcer sur le sens des livres et d'exiger que les fidèles se soumettent à son jugement.

L'Église dans le sixième siècle fit des conquêtes importantes sur l'hérésie et sur l'infidélité, et reçut dans son sein des peuples entiers. Les Visigoths en Espagne, les Lombards en Italie, les Bourguignons dans les Gaules, abandonnèrent l'arianisme pour reconnaître la divinité de Jésus-Christ.

La foi avait été prêchée en Angleterre dès le second siècle, mais elle s'y était éteinte depuis que les Saxons idolâtres avaient fait la conquête de cette île. A la fin du sixième siècle le pape S. Grégoire-le-Grand y envoya quarante religieux, à qui il donna pour chef Augustin, l'un de ses disciples. Les saints missionnaires, ayant abordé dans l'île, se mirent à prêcher l'Évangile, et touchèrent un grand nombre d'idolâtres. Le roi lui-même, frappé de leurs vertus et de leurs miracles, demanda le baptême, et sa conversion fut suivie de celle de la plupart de ses sujets.

Pour donner une forme à l'Église naissante d'Angleterre S. Augustin, par l'ordre de S. Grégoire, fut consacré évêque. Ses prédications furent si efficaces qu'en un seul jour on baptisa plus de dix

mille personnes à Cantorbéry. A mesure que les conversions se multipliaient, le pape envoyait de nouveaux missionnaires. Il fit venir à Rome de jeunes Anglais, que l'on instruisait dans les monastères pour les envoyer ensuite dans leur pays travailler à y étendre la religion chrétienne. C'est ainsi que cette grande île fut gagnée à Jésus-Christ.

SAINTE GENEVIÈVE,

VIERGE ET PATRONNE DE PARIS.

(3 janvier.)

Le village de Nanterre, situé à deux lieues de Paris, eut la gloire de produire sainte Geneviève : elle y naquit vers l'an 422. Son père se nommait Sévère et sa mère Géronce. Elle avait sept ans lorsque S. Germain d'Auxerre et S. Loup de Troyes, qui allaient combattre l'hérésie de Pélage dans la Grande-Bretagne, vinrent coucher à Nanterre. Les deux saints évêques y furent à peine arrivés qu'ils se virent environnés d'une grande multitude de peuple qui demandait leur bénédiction. Geneviève se trouva dans la foule avec ses parents ; mais S. Germain sut la discerner à la faveur d'une lumière subite que lui communiqua l'esprit de Dieu. Il la fit approcher avec ses parents, auxquels il prédit la sainteté future de leur fille ; il ajouta qu'elle effectuerait la résolution qu'elle avait prise de servir Dieu, et que son exemple contribuerait à la sanctification des autres. Geneviève lui ayant dit ensuite qu'elle désirait depuis long-temps de vivre dans une virginité perpétuelle et de n'avoir d'autre titre que celui

d'épouse de Jésus-Christ, il lui donna sa bénédiction pour la consacrer à Dieu dès ce moment, puis il la mena à l'église du lieu, accompagné de tout le peuple qui s'était assemblé autour de lui. Durant le chant des psaumes et des prières, c'est à dire durant la récitation de none et de vêpres, il eut la main étendue sur sa tête. Il la retint encore pendant le repas et ne la renvoya qu'après avoir fait promettre à son père qu'il la lui ramenerait le lendemain matin avant son départ.

Sévère et Géronce se rendirent chez le saint avec leur fille à l'heure marquée. Il demanda à Geneviève si elle se souvenait de la promesse qu'elle avait faite à Dieu. « Oui, répondit-elle, je m'en souviens, et j'espère y être fidèle avec le secours de la grâce. » Le saint évêque, charmé d'une si belle réponse, l'exhorta à persévérer dans les mêmes sentiments. Il lui donna ensuite une médaille de cuivre où était gravée la figure de la croix, en lui recommandant de la porter toujours à son cou afin de se rappeler sans cesse la consécration qu'elle venait de faire à Dieu de sa personne. Il lui dit encore qu'en qualité d'épouse de Jésus-Christ elle devait renoncer aux colliers de perles, aux bracelets, aux bijoux d'or et d'argent, et à toutes les parures mondaines.

Depuis ce temps-là Geneviève se regarda comme séquestrée du commerce des hommes, et malgré son extrême jeunesse elle n'eut plus d'ardeur que pour les exercices de la piété chrétienne. Elle ne s'estimait jamais plus heureuse que quand elle pouvait aller à l'église. On rapporte à ce sujet une chose bien frappante. Géronce, allant un jour à l'église,

ne voulut point y mener sa fille avec elle. Geneviève, pénétrée de douleur, la conjura avec larmes de lui permettre de l'accompagner. Toutes ses instances furent inutiles ; elle reçut même un soufflet de sa mère, qui ne connaissait pas le motif qui la faisait agir. Mais Dieu punit bientôt ce trait de vivacité en privant Géronce de l'usage de la vue. Il permit ensuite qu'elle fût guérie en se frottant deux ou trois fois les yeux avec de l'eau que sa fille avait tirée au puits, et sur laquelle elle avait fait le signe de la croix. Elle avait été aveugle pendant plus de vingt mois.

Lorsque la sainte eut atteint l'âge de quinze ans on la présenta à l'évêque du pays avec deux autres vierges, afin qu'il leur donnât le voile sacré de la religion. Quoique Geneviève fût la plus jeune des trois, le pontife la mit à la première place en disant que le Seigneur l'avait déjà sanctifiée, paroles qui faisaient sans doute allusion à ce qui s'était passé en présence de S. Germain et de S. Loup. Lorsqu'elle eut perdu son père et sa mère elle se retira à Paris chez une dame qui était sa marraine ; elle y porta cet esprit de mortification qui lui avait fait embrasser les plus grandes austérités de la pénitence, surtout depuis son entière consécration au service de Dieu. Elle ne mangeait guère que deux fois la semaine, le dimanche et le jeudi ; encore sa nourriture ne consistait-elle qu'en un peu de pain d'orge et des fèves. Elle s'interdit absolument l'usage du vin, ne buvant jamais que de l'eau. Elle continua ce genre de vie jusqu'à l'âge de cinquante ans, où quelques évêques exigèrent qu'elle usât d'un peu de lait et de poisson. Aux exercices de la morti-

fication elle joignait une inviolable pureté de corps et d'esprit, une humilité profonde, une foi vive, une charité ardente, une oraison presque continuelle et un esprit de componction qui, quand elle s'entretenait avec Dieu dans la prière, donnait à ses yeux une source abondante de larmes. La ferveur avec laquelle elle se portait à l'accomplissement des préceptes et des conseils évangéliques était récompensée de ces consolations intérieures que l'on ne trouve point dans les folles joies du monde ; mais il fallait aussi que sa vertu fût éprouvée par le feu des tribulations. Dieu permit donc qu'il se formât contre elle une espèce de ligue générale. Ses ennemis décriaient déjà son genre de vie, et cherchant à la perdre ils crurent en avoir trouvé l'occasion dans l'ingénuité avec laquelle elle parla des faveurs extraordinaires que l'Esprit saint lui avait communiquées. Ils la traitèrent de visionnaire et d'hypocrite, et, à force de la charger d'imputations odieuses et flétrissantes, ils vinrent à bout de trouver créance dans les esprits du peuple : cet orage dura jusqu'à l'arrivée de S. Germain d'Auxerre, qui passa par Paris lorsqu'il allait dans la Grande-Bretagne pour la seconde fois. Le saint prélat, très versé dans la connaissance des voies de Dieu, reconnut l'innocence de Geneviève, prit hautement sa défense, et confondit les impostures de la calomnie. Mais le calme ne fut pas de longue durée, et la persécution ne tarda pas à se rallumer. Voici quelle en fut l'occasion.

Attila, roi des Huns, était entré dans la France avec une armée formidable. Le bruit de sa marche répandit bientôt l'alarme dans Paris ; les habitants

qui ne se crurent pas en sûreté dans leur ville, résolurent de l'abandonner et de se retirer dans quelque place mieux fortifiée. Geneviève, remplie de cette confiance en Dieu qui a rendu si célèbres les noms de Judith et d'Esther, ne perdit point courage au milieu d'une consternation si universelle; elle osa même promettre aux Parisiens qu'ils éprouveraient l'effet de la protection divine s'ils avaient recours aux jeûnes, aux prières et aux veilles. Quelques femmes, touchées de ses discours, allèrent se renfermer avec elle dans le baptistère public, et y passèrent plusieurs jours dans les exercices de la prière et de la pénitence. Quant aux autres, ils traitèrent la sainte de fausse prophétesse; ils portèrent même la fureur jusqu'à vouloir attenter à sa vie, et l'on peut dire que c'en était fait d'elle sans l'arrivée de l'archidiacre d'Auxerre, qui venait lui apporter des *eulogies* de la part de S. Germain. Le saint évêque donnait à entendre par là qu'il faisait une grande estime de Geneviève et qu'il était uni de communion avec elle. Cette circonstance fit rentrer en eux-mêmes les plus acharnés d'entre les persécuteurs de la servante de Dieu; ils rougirent de l'indignité de leur conduite et prirent des sentiments plus conformes à l'humanité et à la religion. Quand ils virent ensuite que l'événement avait justifié la prédiction de la sainte et que les Huns avaient changé l'ordre de leur marche, ils conçurent pour elle une vénération qui ne fit que s'accroître; car outre l'esprit de prophétie Geneviève avait encore le don des miracles, et on lui en vit opérer d'éclatants en divers lieux, principalement à Paris, à Meaux, à Laon, à Troyes, à Orléans et à

Tours. Le bruit de sa sainteté se répandit jusqu'aux extrémités du monde. S. Siméon Stylite donna des preuves publiques de sa vénération pour la servante de Dieu, et lui fit demander le secours de ses prières.

Le crédit de la sainte auprès de Dieu ne lui mérita pas moins la confiance que la vénération du peuple. Cette confiance parut surtout au siége de Paris par Childéric, roi des Français, et elle ne fut point vaine. Les assiégés étaient menacés de la famine, Geneviève se mit à la tête de ceux que l'on avait envoyés chercher des vivres, les accompagna jusqu'à Arcis-sur-Aube et jusqu'à Troyes, et leur procura un heureux retour, malgré les dangers auxquels on était exposé de la part des ennemis. Après la prise de la ville Childéric, quoique païen, rendit hommage à sa vertu, et fit à sa prière plusieurs actes de clémence. Il fut imité en cela par Clovis, son fils, qui accorda la liberté aux prisonniers toutes les fois que la sainte intercéda pour eux.

Geneviève avait une grande dévotion envers S. Martin de Tours et S. Denis de Paris. Elle alla plusieurs fois visiter les reliques du premier; quant au second, elle lui fit bâtir ainsi qu'aux compagnons de son martyre une église dans le lieu où ils avaient répandu leur sang pour Jésus-Christ. Ce fut elle encore qui forma le projet de la basilique des apôtres S. Pierre et S. Paul, commencée par Clovis et achevée depuis par sainte Clotilde. Enfin, après une vie de quatre-vingt-neuf ans passée dans la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres, elle mourut le 3 janvier 512, cinq semaines après Clovis, le premier de nos rois chrétiens. Son corps fut enterré au-

près de celui de ce prince, dans l'enceinte de la nouvelle église des apôtres, qui n'était point encore finie.

Immédiatement après sa mort le peuple éleva sur son tombeau un oratoire de bois, qui subsista jusqu'à ce que l'église eût été achevée. Dans la suite on leva son corps de terre pour le renfermer dans une châsse magnifique faite par S. Éloi. Pour soustraire cette châsse à l'impiété des Normands on la transporta en 845 à Athis, puis à Draveil, et cinq ans après à Marisy, près de La-Ferté-Milon, d'où elle fut rapportée à Paris en 855. La châsse que l'on voit aujourd'hui élevée derrière le grand autel fut faite en 1242 par les soins de l'abbé de Sainte-Geneviève. Il y entra, dit-on, cent quatre-vingt-treize marcs d'argent et huit marcs d'or; elle est presque toute couverte de pierres précieuses données par des rois et des reines de France.

La ville de Paris a souvent obtenu des grâces signalées par la puissante intercession de sainte Geneviève. Nous citerons entre autres la guérison de cette cruelle maladie appelée *des Ardents*, parcequ'elle consumait ceux qui en étaient attaqués par un feu secret et meurtrier. En vain l'art des médecins mit tout en œuvre pour trouver des remèdes contre cet horrible fléau. Étienne, évêque de Paris, prélat d'une sainteté éminente, ordonna des jeûnes et des prières publiques dans l'espérance que Dieu se laisserait enfin fléchir; mais la maladie continua toujours ses ravages, et ils ne cessèrent qu'après une procession solennelle où l'on porta la châsse de sainte Geneviève à la cathédrale. Lorsqu'elle fut à l'entrée de l'église tous les malades recouvrèrent sur-le-champ une parfaite santé, à l'exception de

trois, qui sans doute avaient manqué de foi. Ceci arriva sous le règne de Louis-le-Gros, l'an 1129. Le pape Innocent II, qui vint en France l'année suivante, ordonna, après avoir constaté la vérité du miracle, qu'on en célébrerait tous les ans la mémoire (26 novembre. L'église anciennement appelée *Sainte-Geneviève la Petite* prit le nom de *Sainte-Geneviève des Ardents,* à cause du même miracle. C'est depuis ce temps-là que dans les calamités publiques on porte processionnellement à la cathédrale la châsse de sainte Geneviève avec celles de S. Marcel, de S. Aure, etc.

S. JEAN Ier,

PAPE ET MARTYR.

(27 mai).

Le pape Jean, né en Toscane, étant entré de bonne heure dans le clergé de l'Église romaine, en fut depuis le modèle et l'oracle. Il était archidiacre lorsqu'en 523 on l'élut pour succéder à Hormisdas sur le saint-siége. L'Italie était alors sous la domination de Théodoric, roi des Goths. Ce prince avait de fort belles qualités, mais il ne se défit jamais de ce fond de cruauté et de jalousie qui entre toujours dans le caractère d'un tyran barbare et ambitieux.

L'empereur Justin publia dans ce temps-là un édit qui ordonnait aux ariens de remettre aux évêques catholiques toutes les églises qu'ils possédaient, afin que ceux-ci en fissent de nouveau la consécration. Théodoric, protecteur de l'arianisme, fut très irrité de cet édit, et annonça que si on l'exécutait en Occident, non seulement il traiterait les catho-

liques de son royaume comme on voulait traiter les ariens, mais qu'il remplirait encore la ville de Rome de sang et de carnage. Cependant, par un reste d'égards pour l'empereur, il résolut d'employer d'abord la voie de la négociation et d'envoyer à Constantinople une ambassade composée du pape, de cinq évêques et de quatre sénateurs, dont trois avaient été consuls. Jean eut beau mettre tout en usage pour éviter une commission si délicate, il fut forcé d'obéir au roi.

Le saint fut reçu en Orient avec les plus grandes démonstrations de respect. Les habitants de Constantinople allèrent à douze milles au devant de lui avec des croix et des cierges. L'empereur se prosterna à ses pieds, suivant Anastase, qui ajoute que le pape en entrant dans la ville rendit la vue à un aveugle. La même chose est attestée par S. Grégoire-le-Grand, qui rapporte encore un autre miracle. La joie fut universelle à Constantinople. La pompe qui accompagna la réception du successeur de S. Pierre parut surpasser celle d'un jour de triomphe.

Les auteurs ne s'accordent point sur le succès qu'eut l'ambassade de Théodoric. Les uns disent que le pape confirma Justin dans la résolution où il était d'enlever les églises aux hérétiques; les autres, et surtout Anastase, prétendent qu'il engagea l'empereur à traiter les ariens avec modération, et qu'il obtint de lui qu'il leur laissât les églises dont ils étaient en possession.

Quoi qu'il en soit, Jean était encore en Orient lorsque le célèbre Boèce, qui de tout temps avait été son ami, fut arrêté par les ordres de Théodoric.

A son retour en Italie, il eut le même sort à essuyer. A peine fut-il arrivé à Ravenne que le roi des Goths le fit enfermer dans une prison ainsi que les quatre sénateurs ses collègues d'ambassade, avec défense de leur procurer aucun soulagement. Le saint pape, consumé de faim et de misères, succomba sous le poids de ses souffrances, et mourut le 27 mai 526, ayant siégé deux ans et neuf mois. Sa mort arriva quelque temps avant la cruelle persécution de Boèce. Son corps fut porté à Rome et enterré dans l'église du Vatican.

A la vue de la prospérité des méchants et de l'état de souffrance où les justes sont souvent réduits, nous nous confirmons de plus en plus dans la pensée que Dieu, qui a marqué tous ses ouvrages au sceau de la bonté et de la sagesse, rétablira l'ordre dans une autre vie. La foi d'ailleurs nous révèle ce secret important de la manière la plus précise. La conduite de la Providence à l'égard des hommes forme une espèce de chaîne dont nous ne voyons qu'une extrémité ; les divers anneaux qui la composent ne peuvent présentement être aperçus : mais attendons un peu, et la bonté divine sera pleinement justifiée.

Pourrait-on ne pas envier le bonheur d'un martyr dans sa prison quand on considère la joie, la paix et les sentiments de charité avec lesquels il ferme les yeux à la lumière de ce monde? Que sera-ce si l'on contemple en esprit l'empressement des anges à conduire son ame dans le séjour de la bienheureuse immortalité? Quelle différence dans le sort du méchant ! Fût-il placé sur le trône, et environné d'une armée nombreuse, il peut périr à chaque moment. L'ivresse des plaisirs ne le

dédommage point de la douce satisfaction qui accompagne la pratique de la vertu. Sa conscience comme un impitoyable bourreau le tourmente sans fin et lui fait porter la peine de ses crimes; mais son état devient plus terrible encore lorsqu'il sent approcher sa dernière heure. Quels affreux déchirements n'éprouve-t-il pas alors ! Ce n'est pourtant là qu'une faible image des supplices qu'il souffrira pendant toute l'éternité, à moins qu'il ne les prévienne par une sincère pénitence.

NOTICE SUR BOÈCE.

Boèce, nommé en latin *Anitius Mantius Torquatus Severinus Boetius*, naquit à Rome en 470. Il n'avait que dix ans lorsqu'il perdit son père, qui avait été trois fois consul. On l'envoya à Athènes pour continuer ses études. Il revint à Rome dans la dix-neuvième année de son âge, et quelque temps après il y fut déclaré patrice. Par considération pour sa famille il s'engagea dans l'état du mariage. La femme qu'il épousa se nommait Elpis ; elle était encore moins recommandable par sa beauté que par sa piété et son savoir. C'est à elle que l'on attribue les hymnes que l'Église chante à la fête de S. Pierre et de S. Paul.

Le roi Théodoric, qui faisait sa résidence ordinaire à Spolette ou à Ravenne, étant venu à Rome en 500, eut occasion de connaître Boèce particulièrement. Il fut si charmé de la générosité de ses sentiments, jointe à une grande étendue de connaissances et à une rare capacité pour les affaires, qu'il le fit maître du palais et des offices, les deux charges de la

cour qui donnaient le plus d'autorité dans l'état et le plus d'accès auprès du prince.

Boèce se forma un système de politique fondé sur la vertu, et il mit tout en œuvre pour le faire goûter à Théodoric. Non seulement il l'empêcha de persécuter les catholiques, mais il l'engagea encore à les aimer et à les prendre sous sa protection. Il lui représentait que son trône s'affermirait à mesure que la vertu serait encouragée et récompensée; que la gloire d'un prince consiste à procurer le bonheur de ses sujets; qu'un roi, étant véritablement le père de son peuple, doit s'appliquer à le gouverner avec bonté et avec sagesse; que ce dernier article est le plus essentiel de ses devoirs; et que s'il le remplit fidèlement il ne s'engagera point sans nécessité dans les guerres étrangères. Il vint à bout de lui persuader de diminuer les impôts, les richesses des particuliers étant la force du prince, et de ménager ses finances avec une sage économie. Sans cette économie, disait-il, l'état est méprisé au dehors, faible au dedans et malheureux de tous côtés; le peuple ne saurait vivre, le prince manque de secours, le soldat est insolent; ce n'est partout que misère et confusion. Il lui conseillait d'entretenir en temps de paix des troupes bien disciplinées, afin de donner du relief à la majesté royale et d'imprimer de la terreur aux puissances ennemies. C'était en ce sens que Théodoric avait coutume de dire, qu'on ne faisait jamais mieux la guerre qu'en temps de paix.

Le sage et vertueux ministre d'état insistait fortement sur la nécessité de ne donner des places qu'au mérite, de faire observer strictement les lois, et d'en punir les transgresseurs avec sévérité. Il disait à ce sujet que la justice est le fondement du trône et la sûreté du peuple; qu'elle contenait dans le devoir ceux qui seraient tentés de devenir fourbes, voleurs,

adultères; qu'elle inspirait une frayeur salutaire à ces hommes pervers qui oppriment le peuple; qu'elle mettait un frein à la mauvaise volonté des ennemis du repos public; qu'elle bannissait en un mot tous les crimes qui troublent le repos de la société. Il exhortait le roi des Goths à protéger les sciences et les beaux-arts, ainsi que ceux qui les cultivaient avec succès, l'expérience montrant qu'une telle protection contribue beaucoup à encourager les talents, à perfectionner la raison humaine, à inspirer l'amour des vertus sociales, à augmenter et à entretenir le bonheur temporel d'un état. Il l'exhortait encore à être magnifique dans les édifices publics et dans certaines fêtes qui, n'étant point contraires à la religion, relèvent aux yeux du peuple l'éclat de la majesté royale.

Théodoric se conduisit quelques années d'après ces excellentes maximes, et se montra tel qu'il est dépeint dans son panégyrique par Ennode. Son conseil était composé de tout ce qu'il y avait d'hommes habiles et vertueux, tels qu'un Cassiodore (qui depuis prit l'habit monastique dans la Calabre), un Boèce, un Ennode, etc.; et tandis que la barbarie avilissait les Français, les Visigoths et les autres peuples qui partageaient entre eux les dépouilles de l'empire romain, la cour de Théodoric était le centre de la politesse. Les lettres étaient cultivées en Italie, et l'on y voyait briller quelques rayons de cet âge d'or qui a rendu le siècle d'Auguste si mémorable. On ne s'y apercevait presque pas qu'on était tombé sous la domination des barbares. Tant d'avantages firent qu'Amalasonte, fille du roi des Goths, reçut une très bonne éducation. Heureuse l'Italie, si Théodoric ne se fût jamais démenti.

Boèce se délassait par l'étude de l'application aux affaires publiques : dans ses moments de loisir il s'amusait à faire des instruments de mathématiques.

Quelquefois il composait de la musique, et il envoya plusieurs pièces de sa composition à Clovis, roi des Français. Il envoya aussi à Gondebaud, roi des Bourguignons, des cadrans pour tous les différents aspects du soleil, avec des hydrauliques qui, quoique sans roues, sans poids et sans ressorts, marquaient toutefois le cours du soleil, de la lune et des astres, par le moyen d'une certaine quantité d'eau renfermée dans une boule d'étain qui tournait sans cesse, entraînée par sa propre pesanteur. Il avait lui-même travaillé à la construction de ces machines. Les Bourguignons, ne comprenant pas comment elles pouvaient se mouvoir et marquer ainsi les heures, firent la garde nuit et jour pour s'assurer que personne n'y touchait. Convaincus de la vérité du fait, et ne pouvant en deviner la raison, ils s'imaginèrent que quelque divinité résidait dans ces machines et leur imprimait le mouvement. Il se forma à cette occasion une correspondance entre Boèce et les Bourguignons, et le fruit de cette correspondance fut de disposer ceux-ci à recevoir les maximes de l'Évangile.

Boèce fut long-temps l'oracle de Théodoric et l'idole de la nation des Goths. Les plus grands honneurs ne paraissaient point encore suffisants pour récompenser son mérite et ses vertus. Trois fois on l'éleva au consulat, et par une destinction unique il posséda cette dignité sans collègue en 510.

Après la mort d'Elpis il avait épousé Rusticienne, fille de Symmaque, et la plus accomplie de toutes les dames romaines. Il eut d'elle deux fils, qui, quoique jeunes encore, furent désignés consuls pour l'année 522. C'était un privilége réservé aux fils des empereurs. Boèce avoue qu'il ressentit en cette circonstance toute la joie que peuvent procurer des honneurs fragiles. En effet il vit ses deux fils portés sur un char de triomphe par toute la ville, accompa-

gnés du sénat et suivis d'un concours prodigieux; il eut lui-même une place au cirque au milieu des deux consuls, et là il reçut les compliments du roi et ceux de tout le peuple. Ce jour-là il prononça le panégyrique de Théodoric dans le sénat, après quoi on lui donna une couronne, et on le proclama prince de l'éloquence.

Mais il ne tarda pas à éprouver l'inconstance des choses humaines, et on eut lieu de croire qu'il n'était monté si haut que pour faire une chute plus terrible. Ses amis, ses richesses, ses honneurs ne purent le garantir des coups de la fortune. Heureux toutefois dans sa chute, puisque sa vertu fut la seule cause de ses souffrances!

Théodoric, se voyant affermi sur le trône, se livra au penchant qu'il avait pour la tyrannie. En devenant vieux il devint mélancolique, jaloux et plein de défiance pour tous ceux qui l'approchaient. Il donna sa confiance à Conigaste et à Trigille, Goths l'un et l'autre, et aussi avares que perfides. Ces indignes ministres, qui ne cherchaient qu'à assouvir leur rapacité, écrasèrent le peuple par des impôts excessifs. Dans une disette ils firent porter dans les greniers du prince le blé qu'ils achetèrent à très bas prix. Ils imaginèrent des prétextes frivoles pour écarter de la cour plusieurs personnes de mérite et de probité, entre autres Albin et Paulin. Boèce se chargea de porter aux pieds de Théodoric les soupirs et les larmes des provinces; il le pria de la manière la plus pressante de laisser agir cette compassion dont il avait donné tant de preuves. Ses représentations furent inutiles. Le prince séduit ne voulut rien entendre. Boèce entreprit de faire un dernier effort; il exposa au roi en plein sénat les manœuvres des sangsues publiques; il lui dit qu'il était prêt à lui obéir, et il l'assura en même temps de l'obéissance

de tous les sénateurs. Nous respectons, ajouta-t-il, l'autorité royale dans quelques mains qu'elle puisse se trouver, et nous lui laissons la distribution de ses faveurs aussi libres que le sont les rayons du soleil. Nous osons cependant vous demander la liberté, qui a toujours été le plus précieux avantage de cet empire, et vous prier de nous permettre de vous exposer nos plaintes et de vous représenter qu'on abuse de votre confiance pour opprimer vos sujets contre votre intention. Les choses en sont venues à un point qu'on ne peut plus être né riche impunément, et que d'avoir des biens est un titre pour éprouver les rapines de ceux qui causent le malheur public. Les pierres elles-mêmes font retentir les gémissements du peuple. Daignez vous rappeler ces belles paroles qui sont si souvent sorties de votre bouche : « Il faut tondre le troupeau, et non pas l'écorcher. Il n'y a point de tribut qui puisse être comparé à l'avantage précieux qu'un prince retire de l'amour de ses sujets...» Nous vous conjurons de reprendre cet esprit qui vous faisait régner aussi bien sur les cœurs que sur les provinces; d'écouter ceux dont la fidélité ne peut vous être suspecte: de porter vos sujets dans votre sein, et de ne point les fouler aux pieds; de vous souvenir que le devoir des rois est non d'accabler le peuple sous le poids de l'autorité, mais de le rendre heureux; de penser que les princes doivent se comporter en pères et non en maîtres impérieux, et se laisser gouverner eux-mêmes par les lois. Ouvrez enfin les yeux sur la misère de vos provinces, qui gémissent sous d'horribles concussions, et qui sont obligées de satisfaire par leur sueur et leur sang l'avarice de quelques particuliers, qu'on peut comparer à un feu qui dévore et à un gouffre qui engloutit tout.

Théodoric regarda ce discours comme un acte de

rébellion; il gagna une partie du sénat, et fit prononcer contre Boèce un décret de bannissement. Peu de temps après, c'est à dire en 523, lui et Symmaque, son beau-père, furent arrêtés et renfermés dans le château de Pavie. Trigille et Conigaste les accusèrent de haute trahison. Rien ne fut prouvé, mais cela n'empêcha pas que l'on ne condamnât Symmaque à être décapité en 524. L'année suivante on fit mourir Boèce dans un château situé dans un désert également éloigné de Rome et de Pavie. On dit qu'on le tourmenta par le moyen d'une roue à laquelle était liée une corde qui lui tenait la tête, et qu'en tournant cette roue on le serra avec tant de violence que les yeux lui sortirent de la tête. On l'étendit ensuite sur une poutre, où deux bourreaux le frappèrent avec des bâtons sur toutes les parties du corps depuis le cou jusqu'à la plante des pieds. Comme il vivait encore on l'acheva avec la hache ou l'épée. Ainsi mourut ce grand homme, le 23 octobre 525, dans la cinquante-cinquième année de son âge.

Les catholiques enlevèrent son corps et l'enterrèrent à Pavie. Deux cents ans après il fut transporté dans l'église de Saint-Augustin de la même ville par l'ordre de Luitprand, roi des Lombards, qui lui fit dresser un mausolée magnifique, que l'on voit encore aujourd'hui. L'empereur Othon III lui en fit élever un autre, sur lequel on grava des inscriptions très honorables.

Tous les biens de Boèce furent confisqués. Amalasonte, fille de Théodoric, les fit rendre depuis à sa veuve, qui vécut jusqu'au temps où Bélisaire chassa les Goths d'Italie. Le général romain donna des ordres pour qu'on abattît toutes les statues de Théodoric, mais on épargna son tombeau, qui était à Ra-

venne. Il subsiste encore aujourd'hui, et il fait par sa beauté l'admiration des voyageurs.

Théodoric termina sa vie de la manière la plus tragique. Lorsqu'il eut condamné à mort les plus illustres membres du sénat il tomba dans une profonde mélancolie, et devint la proie de toutes les impressions affligeantes que produisent la crainte et la jalousie jointes aux remords d'une conscience agitée par le souvenir du crime. Environ trois mois après la mort du saint pape Jean il s'imagina que la tête d'un grand poisson qu'on lui avait servi à table était celle de Symmaque, qui demandait vengeance contre lui. Il fut impossible de calmer ses frayeurs. Dans cet accès frénétique, on le porta sur son lit, et il périt misérablement quelques jours après.

Il s'est fait plusieurs éditions générales des œuvres de Boèce, dont la plus ancienne est celle de Venise en 1491. Les livres de la Consolation de la Philosophie ont été imprimés séparément un grand nombre de fois, et traduits en presque toutes les langues.

S. FULGENCE,

ÉVÊQUE DE RUSPE.

(12 février.)

Fulgence, sorti d'une famille sénatoriale de Carthage, naquit en 468, à Télepte, ville de la Byzacène, où son père s'était retiré après l'invasion des Vandales. Sa mère, devenue veuve de bonne heure, le fit élever dans la connaissance des lettres et des maximes de la piété chrétienne. Il répondit parfaitement aux soins que l'on prit pour son éducation

sous ce double rapport. Tous ceux qui le connaissaient l'admiraient pour ses belles qualités, pour ses vertus et surtout par une tendre déférence pour sa mère, sans l'ordre ou l'avis de laquelle il n'entreprenait jamais rien. Son mérite ne resta pas long-temps caché ; on jeta les yeux sur lui pour la place de procurateur ou receveur-général des impôts de la Byzacène; mais à peine fut-il revêtu de cet emploi qu'il se dégoûta du monde. Alarmé du danger qu'il courait dans cet état, il fortifiait son ame par la prière, par de pieuses lectures, par des jeûnes rigoureux et par la visite fréquente des monastères. La lecture d'un sermon de S. Augustin sur la vanité du monde et sur la brièveté de la vie acheva de briser les liens qui l'attachaient au siècle.

Fauste, un des évêques catholiques chassés de leurs siéges par Hunéric, roi des Vandales, prince infecté de l'hérésie arienne, avait bâti un monastère dans la Byzacène. Fulgence le pria de le recevoir parmi ses disciples ; mais Fauste lui fit une réponse qui avait quelque chose de dur et de rebutant : « Est-il croyable, lui dit-il, qu'ayant été élevé dans la mollesse et les délices, vous puissiez vous faire à la pauvreté de notre genre de vie, à la grossièreté de nos habits, à nos veilles et à nos jeûnes ? » Fulgence, les yeux baissés, répliqua modestement : « Celui qui m'a inspiré la volonté de le servir peut bien aussi me donner le courage nécessaire pour triompher de ma faiblesse. » Fauste, frappé de cette réponse ferme et humble tout à la fois, consentit à l'admettre pour l'éprouver. Fulgence eut de rudes assauts à soutenir, surtout de

la part de sa mère ; mais l'ascendant que l'amour divin avait pris dans son cœur le rendit supérieur aux mouvements de la nature, qui ne doivent jamais contrebalancer l'obéissance due à la voix du ciel.

Comme Fauste s'était assuré de la vocation du jeune novice, il le reçut dans sa communauté. Fulgence, au comble de ses vœux, ne s'occupa plus que des choses du ciel. Il laissa son bien à sa mère, afin qu'elle en prît l'administration jusqu'à ce que son jeune frère, auquel il devait revenir, fût en âge de le régir lui-même. Enfin il se livra avec la plus grande ardeur aux exercices de l'oraison et de la pénitence.

La persécution contre les catholiques s'étant rallumée, Fulgence, de l'avis de Fauste, se retira dans un monastère voisin ; Félix, qui en était abbé, voulut l'associer au gouvernement de sa communauté; mais le saint, effrayé des dangers d'une place si importante, refusa de s'en charger; il consentit cependant dans la suite à en partager les fonctions avec Félix. Rien de plus admirable que le concert avec lequel ces deux saints gouvernèrent le monastère pendant six ans. Quelque temps après une incursion des Numides les força de se réfugier à Sicca-Vénéria, ville de la province proconsulaire d'Afrique. Un prêtre arien du voisinage, informé qu'ils enseignaient la consubstantialité du Verbe, les fit arrêter et les condamna à être battus de la manière la plus barbare. Les ariens eux-mêmes en furent indignés, et leur évêque offrit à Fulgence de punir le prêtre s'il l'exigeait. Le saint répondit que la vengeance était interdite à un chrétien, et

que pour eux ils ne perdaient ni le fruit de leur patience, ni la gloire d'avoir souffert des opprobres pour Jésus-Christ. Les abbés se retirèrent ensuite à Ididi, sur les frontières de la Mauritanie.

Fulgence, animé du désir d'une plus grande perfection, s'embarqua à Alexandrie pour aller visiter les déserts de l'Égypte, renommés par la sainteté des solitaires. Le vaisseau ayant abordé en Sicile, Eulalius, évêque de Syracuse, le détourna de ce voyage, en lui disant que *le pays où il allait était séparé de la communion de Pierre par un schisme perfide*, et qu'il faudrait qu'il communiquât avec les hérétiques ou qu'il fût privé des sacrements. D'après ces considérations Fulgence resta en Sicile. De là il fit un voyage à Rome dans la vue de visiter les tombeaux des apôtres. Passant un jour par la place nommée *Palma aurea*, où il aperçut Théodoric, roi d'Italie, élevé sur un trône superbement paré, environné du sénat et de la cour la plus brillante : « Ah ! s'écria-t-il à la vue de ce spectacle, si Rome terrestre est si belle quelle doit être la Jérusalem céleste ! Si dans cette vie périssable Dieu environne d'un si grand éclat les partisans et les amateurs de la vanité quel bonheur, quelle gloire, quelle félicité prépare-t-il donc à ses saints dans le ciel ! »

De retour en Afrique, où il fut reçu avec une joie incroyable, il bâtit dans la Byzacène un monastère : son humilité ne lui permit point d'en prendre le gouvernement. Il alla se renfermer dans un petit monastère situé sur le bord de la mer, où il partageait son temps entre la lecture, la prière, le travail des mains et les exercices de la mortification.

Plusieurs siéges étant depuis long-temps sans pas-

teurs légitimes, les évêques catholiques résolurent d'en ordonner. Fulgence, sachant que plusieurs villes le voulaient avoir pour évêque, resta caché durant tout le temps des élections; il fut impossible de découvrir le lieu de sa retraite. Il ne reparut que quand il crut qu'il n'était plus question de lui. Cependant la ville de Ruspe était toujours sans pasteur; elle demanda Fulgence, qui fut tiré malgré lui de sa cellule et ordonné du consentement du primat de Carthage. Cette nouvelle dignité n'apporta aucun changement dans sa manière de vivre. Il voulait bâtir un monastère à Ruspe, mais il ne put exécuter son projet parceque le roi Trasimond l'exila en Sardaigne avec six autres évêques catholiques. Quoiqu'il fût le plus jeune de ces respectables exilés, tous le consultaient dans leurs doutes et le regardaient comme leur oracle. Il donnait modestement son avis sans jamais chercher à le faire prévaloir.

Le pape Symmaque pourvoyait aux besoins des confesseurs de Jésus-Christ; on a encore la lettre qu'il leur écrivit pour les consoler et les encourager. Fulgence fit une espèce de monastère de la maison qu'il habitait à Cagliari. Les affligés allaient y chercher de la consolation, et les pauvres y trouvaient une ressource assurée dans leurs misères. Le saint, dans sa retraite, composa plusieurs savants traités pour l'instruction et la consolation des fidèles d'Afrique.

Cependant Trasimond, informé que Fulgence était le plus puissant défenseur de la doctrine catholique, fut curieux de le voir et le manda à Carthage. Il lui fit remettre un recueil d'objections, avec ordre d'y donner une réponse nette et précise. Le saint fit sans hésiter ce qu'on exigeait de lui : le

roi en admira la solidité, sans renoncer toutefois à ses préjugés. Il lui fit encore d'autres objections, qui furent refutées avec la même force. Il lui permit ensuite de venir à Carthage. Le zèle de Fulgence ne resta point oisif dans cette ville; il travaillait sans cesse à affermir les fidèles et à démasquer les subtilités des hérétiques. Les ariens, furieux des pertes que leur secte faisait tous les jours, employèrent tant d'intrigues que Fulgence fut renvoyé en Sardaigne. Ayant vu un catholique zélé fondre en larmes à l'occasion de ce nouvel exil, « Ne vous affligez point, lui dit-il, mon absence ne sera pas longue; nous verrons la foi de Jésus-Christ fleurir dans ce royaume, et il sera bientôt permis d'en faire une profession ouverte. » L'événement justifia la prédiction.

De retour à Cagliari, S. Fulgence bâtit un nouveau monastère. Il pourvoyait avec beaucoup de charité aux besoins des moines, mais il ne leur permettait jamais de rien demander. Sa maxime était qu'il fallait tout recevoir comme venant de la main de Dieu, c'est à dire avec résignation et avec reconnaissance.

Hildéric, qui en 525 succéda au roi Trasimond, son père, avait toujours eu un penchant secret pour les catholiques. Il leur permit de rouvrir leurs églises. Malheureusement il ne soutint point cette première démarche; comme il était d'un caractère faible, il ne put se résoudre à quitter l'hérésie et à professer ouvertement la vraie foi. Cependant les évêques orthodoxes furent rappelés. Le vaisseau qui les rapportait ayant abordé à Carthage, cette ville fit éclater la plus grande joie; le rivage retentissait d'acclamations et de cris d'allégresse qui redoublèrent lorsqu'on vit paraître Fulgence.

Notre saint évêque arrivé à Ruspe s'occupa de la réformation des abus qu'une longue persécution y avait introduits. L'activité de son zèle fut si bien tempérée par la douceur qu'il gagna les pécheurs les plus endurcis. Son humilité lui fit sacrifier jusqu'aux droits les plus incontestables. Il continua d'exercer avec ferveur les fonctions épiscopales jusqu'en 532. Durant sa dernière maladie, qui fut de soixante-dix jours et qui lui causait des douleurs très aiguës, il ne cessait de répéter ces paroles : « Seigneur, donnez-moi présentement la patience et ensuite le pardon. » Il mourut en 533, à l'âge de soixante-cinq ans.

Les écrits de S. Fulgence annoncent un homme doué d'une grande pénétration d'esprit, qui savait éclaircir ses idées et les rendre avec précision ; mais la crainte de n'en avoir point dit assez pour bien développer sa matière l'a rendu diffus et l'a fait tomber dans des redites. Ses raisonnements sont solides et concluants, et portent toujours sur l'autorité de l'Écriture et de la tradition.

La plus complète de toutes les éditions des œuvres de S. Fulgence est celle qui parut à Paris en 1684, in-4°. Celle de ses ouvrages sur la grâce, donnée à Rome en 1759, par Foggini, est la plus exacte.

S. REMI,

ÉVÊQUE DE REIMS, APÔTRE DES FRANÇAIS.

(1er octobre).

S. Remi, l'apôtre de la nation française, illustra l'Eglise des Gaules par son savoir, son éloquence,

sa sainteté et ses miracles. Un épiscopat de soixante-dix ans et une suite non interrompue de grandes actions ont rendu son nom célèbre dans les annales de la religion. Sa naissance tint du prodige, et sa vie fut un miracle continuel de la grâce. Emilius, son père, et Cilinie, sa mère, qui sortaient l'un et l'autre de familles distinguées parmi les Gaulois, possédaient de grandes richesses et vivaient au château de Laon avec une splendeur conforme à leur rang ; mais ce qui les rendait surtout recommandables c'était leur zèle pour la pratique des vertus chrétiennes.

L'opinion la plus probable est que S. Remi vint au monde en 439. Il eut deux frères plus âgés que lui, dont l'un se nommait Principe. Celui-ci fut évêque de Soissons, et est honoré dans l'Eglise d'un culte public. On dit qu'un saint ermite, nommé Montan, prédit la naissance de Remi. Ses parents le regardaient comme un enfant sur lequel Dieu avait de grands desseins ; aussi furent-ils très attentifs au choix de ceux qu'ils chargèrent du soin de son éducation.

Remi eut pour nourrice Balsamie, que l'on compte parmi les saintes et que l'on honore à Reims dans l'église collégiale dédiée sous son invocation. Cette sainte femme avait un fils appelé Celsin, qui fut depuis disciple de Remi, et qui est connu à Laon sous le nom de S. Soussin.

Le jeune Remi, qui avait un esprit d'une excellente trempe, fit de rapides progrès dans les sciences, et il effaça par son éloquence les orateurs de son temps selon S. Sidoine Apollinaire, qui connaissait parfaitement les premières années de sa vie ; mais il se rendit surtout recommandable dès sa jeunesse par son amour pour la religion et par la

pureté de ses mœurs. On voyait encore dans le neuvième siècle un appartement secret où il avait coutume de se renfermer à Laon pour vaquer plus librement à la prière, et on allait le visiter avec dévotion dans le temps que Hincmar écrivait. Remi, qui cherchait les moyens de tendre à la plus sublime perfection, quitta la maison de son père et se retira dans un lieu écarté, où il n'avait que Dieu pour témoin des pratiques et des austérités que sa ferveur lui inspirait.

Le siége épiscopal de Reims étant devenu vacant par la mort de Bennagius, Remi, qui n'avait encore que vingt-deux ans, fut élu malgré lui pour le remplir. Son mérite extraordinaire parut aux évêques de la province une raison suffisante pour lui accorder la dispense de l'âge requis par les canons. Le nouvel évêque se livra avec une ardeur incroyable à toutes les fonctions de son ministère. Il priait et méditait les Ecritures; il instruisait le peuple confié à ses soins; il travaillait sans cesse à la conversion des pécheurs, des hérétiques et des infidèles. Il annonçait les divins oracles avec tant de force et d'onction que plusieurs l'appelaient un second S. Paul.

S. Sidoine Apollinaire ne pouvait trouver de termes assez énergiques pour exprimer l'admiration que lui causait l'ardente charité et la pureté de cœur avec lesquelles notre saint évêque offrait les divins mystères. Le zèle avec lequel il annonçait la parole de Dieu n'était pas moins admirable. L'onction qui accompagnait ses paroles touchait les cœurs les plus endurcis, et portait les pécheurs les plus invétérés à réparer leurs désordres par la pénitence. Son éloquence et sa piété, dit le même auteur, le ren-

daient une des plus brillantes lumières de l'Eglise. Je me suis procuré, ajoute-t-il, des copies de ses sermons, que je regarde comme un trésor inestimable. J'y admire la noblesse des pensées, le choix judicieux des épithètes, la beauté et le naturel des figures, la justesse, la solidité et la force du raisonnement, que l'on peut comparer à l'impétuosité du tonnerre. Les mots coulent de source et ne sentent point la gêne. Toutes les parties de son discours sont si bien liées, son style a tant de douceur et de facilité qu'il résulte de l'ensemble une force à laquelle il n'est pas possible de résister. Le mérite des discours de S. Remi était encore relevé par la sublimité des maximes qu'ils contenaient et par l'esprit de piété avec lequel ils étaient débités; mais ils tiraient principalement leur efficace de la sainteté du prédicateur, qui pratiquait le premier les vérités qu'il annonçait aux autres. Dieu confirmait aussi par le don des miracles la doctrine que prêchait son serviteur. Ce fut ainsi que le ciel prépara S. Remi à devenir l'apôtre d'une grande nation.

Les Gaulois, devenus redoutables par le succès de leurs armes, avaient envoyé jusqu'en Asie de nombreuses colonies. S'étant emparés d'une grande partie de l'Italie, ils mirent Rome à deux doigts de sa perte. Jules-César les vainquit et les soumit à la domination des Romains, cinquante ans avant l'ère des chrétiens. S. Augustin remarque que ces fiers conquérants étaient dans l'usage de faire recevoir leur langue même par les nations qu'ils avaient vaincues.

Les Gaules furent environ cinq cents ans sous la puissance des Romains, qui les regardaient comme

une des plus riches et des plus puissantes provinces de l'empire. Les Francs s'en emparèrent ensuite; mais ces nouveaux maîtres, loin de chasser ou de faire périr les habitants du pays, devinrent un même peuple avec eux, et adoptèrent même leur langue et leurs mœurs.

Clovis n'avait que quinze ans lorsqu'il monta sur le trône. Il fut le plus célèbre conquérant de son siècle, et c'est à juste titre qu'on l'appelle le fondateur de la monarchie française. Dans le temps même où il faisait profession du paganisme, il traitait avec bonté les chrétiens, et surtout les évêques; il épargnait les églises, et témoignait de l'estime aux personnes recommandables par leurs vertus. Il honorait principalement S. Rémi. Il fit rendre les vases de l'église de Reims, qu'un soldat avait enlevés; et comme le soldat balançait à s'en dessaisir, il le punit en le tuant de sa propre main.

Clotilde, que Clovis épousa en 493, était fort zélée pour la religion chrétienne; elle tâchait d'adoucir la férocité de son mari, et le disposait insensiblement à embrasser la foi. Etant devenue mère d'un fils, qu'on nomma Ingomer, elle le fit baptiser. Le jeune prince mourut au bout de quelques jours, lorsqu'il portait encore l'habit blanc qu'on donnait dans l'église à ceux qui avaient reçu le baptême. Clovis fut vivement affligé de cette perte, et voulut en rendre Clotilde responsable. « Si l'on avait invoqué, lui dit-il, le nom de mes dieux sur mon fils, il vivrait encore; mais parcequ'il a été baptisé au nom des vôtres, la mort me l'a enlevé. » La reine se contenta de lui répondre qu'elle s'estimait heureuse d'avoir mis au monde un enfant qui était en-

tré en possession du royaume céleste. Quelque temps après elle accoucha d'un second fils, qui fut également baptisé et qui reçut le nom de Clodomir. Ce prince étant tombé malade, le roi, transporté de colère, dit à Clotilde : « Voilà l'effet de votre entêtement; mon fils mourra comme son frère, pour avoir été baptisé au nom de votre Christ. » C'était ainsi que Dieu se plaisait à éprouver sa servante; mais il se laissa toucher cette fois par ses prières, et le jeune prince recouvra la santé.

Jusque là Clotilde n'avait pu engager son mari à renoncer au culte des idoles; mais Dieu par sa miséricorde ménagea une circonstance où le roi se déclara en faveur de la véritable religion, et se montra supérieur à la crainte du monde, qui l'avait si long-temps retenu dans l'erreur. Le prétexte tiré du mécontentement que feraient éclater ses sujets ne fit plus aucune impression sur son esprit.

Les Suèves et les Allemands, ayant formé dans la Germanie une armée nombreuse que commandaient plusieurs rois, passèrent le Rhin, et vinrent attaquer les Francs pour leur enlever les riches dépouilles de l'empire romain dans les Gaules. Clovis marcha contra eux, les rencontra près des frontières de son royaume, et leur livra bataille à Tolbiac. Il se mit à la tête de sa cavalerie, et donna à Sigebert, son parent, le commandement de son infanterie. Le choc de l'ennemi fut si terrible que Sigebert fut blessé dangereusement et emporté du camp : ainsi l'infanterie fut entièrement défaite et mise en déroute. Quoique l'ennemi se portât avec fureur sur la cavalerie, Clovis ne put être forcé; couvert de sang et de poussière, il encourageait ses soldats et

faisait avec eux des prodiges de valeur; mais il eut bientôt la douleur de les voir lâcher pied et se débander. Il voulut inutilement les rallier par ses prières et ses menaces; ils ne l'écoutèrent point, et ne suivirent que les mouvements de frayeur qui les agitaient.

Clotilde avait dit à Clovis en le quittant : « Seigneur, vous allez à la guerre, mais si vous voulez remporter la victoire invoquez le Dieu des Chrétiens : il est le seul maître de l'univers, et il s'appelle le Dieu des armées. Si vous vous adressez à lui avec confiance rien ne pourra vous résister. Vous triompherez de vos ennemis, fussent-ils cent contre un. » Le roi, s'étant rappelé ces paroles dans l'extrémité où il était, leva les yeux au ciel et dit avec larmes : « O Christ! que Clotilde invoque comme le fils du Dieu vivant, j'implore votre secours! Je me suis inutilement adressé à mes dieux; j'ai éprouvé qu'ils n'ont aucun pouvoir. Je vous invoque donc; je crois en vous. Délivrez-moi de mes ennemis, et je me ferai baptiser en votre nom. » A peine eut-il achevé cette prière que sa cavalerie dispersée se rallia autour de sa personne. On recommença le combat avec une nouvelle ardeur, et les ennemis furent repoussés. Leur principal chef ayant été tué, ils mirent bas les armes, et demandèrent quartier. Clovis leur accorda la vie et la liberté, à condition que le pays possédé par les Suèves dans la Germanie lui paierait un tribut annuel. Il paraît qu'il soumit aussi les Boioariens ou Bavarois, et qu'il leur imposa le même joug. Ce fut en 496 qu'il gagna cette célèbre victoire.

Depuis ce jour Clovis pensa sérieusement à se

disposer à la réception du baptême. En revenant de son expédition il passa par Toul, et prit avec lui S. Vaast, qui menait une vie retirée dans cette ville, afin qu'il l'instruisît sur la route des mystères de la foi. Il avait un tel désir d'accomplir son vœu qu'il se fût reproché le moindre délai volontaire. Clotilde, informée de ce qui s'était passé, envoya chercher S. Remi, et partit avec lui pour aller en Champagne au devant du roi. Dès que le roi l'aperçut il lui cria : « Clovis a vaincu les Allemands, et vous avez triomphé de Clovis; ce que vous aviez tant à cœur est fait; mon baptême ne peut être long-temps différé. » « C'est au Dieu des armées, répondit la reine, qu'est due la gloire de ces deux triomphes. » Elle l'exhorta à persévérer dans les pieuses résolutions où il était, et en même temps elle lui présenta S. Remi, l'un des plus respectables évêques de son royaume.

Remi continua d'instruire Clovis, et le disposa à recevoir la grâce du baptême par le jeûne, la pénitence et la prière. Le roi lui dit qu'il craignait que ses sujets ne voulussent point renoncer à leurs idoles; mais il ajouta qu'il leur parlerait de la manière qui serait jugée convenable. Il fit assembler les principaux de la nation dans ce dessein, mais ils le prévinrent en s'écriant : « Seigneur, nous renonçons à des dieux mortels, et nous sommes résolus d'adorer le Dieu immortel que prêche Remi. » Le saint évêque et S. Vaast les instruisirent aussi pour les préparer au sacrement de la régénération. Plusieurs prélats se rendirent à Reims pour assister à la cérémonie, qui fut fixée au jour de Noel. Le roi se distinguait des autres catéchumènes par sa

piété. Dépouillé de ses habits royaux et couvert d'instruments de pénitence il implorait nuit et jour la miséricorde divine.

Clotilde voulut que la cérémonie du baptême du roi se fit avec une grande pompe extérieure : elle croyait avec raison qu'il fallait frapper les sens d'un peuple barbare, et que c'était là le moyen de leur inspirer du respect pour notre religion; elle fit donc orner de riches tapisseries les rues qui conduisaient du palais à la grande église; elle ordonna encore de brûler des parfums dans l'église et dans le baptistère, et d'y allumer un grand nombre de cierges. Au jour marqué, les catéchumènes partirent en procession, portant des croix et chantant les litanies. S. Remi conduisait par la main le roi, qui était suivi de la reine et du peuple. Lorsqu'il le vit auprès des fonts baptismaux il lui dit : «Humiliez-vous, ô Sicambre ! renoncez à ce que vous avez adoré jusqu'ici, et adorez ce que vous avez brûlé.» Il lui parlait de la sorte pour le faire entrer dans ces sentiments de douceur et d'humilité que le christianisme exige. Le baptême de Clovis fut suivi de celui d'Alboflède, sœur de ce prince ; trois mille Français reçurent aussi ce sacrement. Alboflède étant morte peu de temps après, le roi en fut vivement affligé; S. Remi le consola par une lettre, où il lui représentait qu'une telle mort était heureuse, et que sa sœur n'avait quitté cette vie que pour recevoir la couronne des vierges. Lantilde, autre sœur du roi, qui avait eu le malheur de tomber dans l'arianisme, se réconcilia à l'Eglise en recevant l'onction du saint chrême.

Clovis ayant donné plusieurs terres à Remi, le

saint évêque les distribua à diverses églises; il fit le même usage des donations que lui firent quelques seigneurs français. Il tint cette conduite pour empêcher qu'on ne s'imaginât qu'il travaillait à la conversion des ames dans des vues intéressées. L'église de Notre-Dame de Laon eut une part considérable à ses libéralités. Il aimait la ville de Laon, où il avait été élevé, et il y établit un siége épiscopal, sur lequel il éleva Génébaud. C'était un homme très versé dans la connaissance des lettres divines et humaines. Il avait épousé une nièce de notre saint; mais depuis il se sépara d'elle pour se consacrer plus spécialement aux exercices de la piété chrétienne. Telle fut l'origine de l'évêché de Laon, qui auparavant faisait partie du diocèse de Reims. Remi plaça Théodoric ou Thierri sur le siége de Tournai en 487; il fit S. Vaast évêque d'Arras en 498, et de Cambrai en 510. Il envoya S. Antimond prêcher la foi aux Morins, et le chargea de la fondation de l'église de Térouanne.

Clovis fonda des églises dans plusieurs endroits de son royaume et les dota richement; il publia aussi un édit pour inviter tous ses sujets à embrasser le christianisme. S. Avit, évêque de Vienne, lui écrivit pour le féliciter sur son baptême; il l'exhortait en même temps à envoyer des ambassadeurs chez les peuples de la Germanie qui habitaient au-delà du Rhin, pour les porter à recevoir la lumière de la foi.

Lorsque le roi se préparait à marcher contre Alaric en 506, S. Remi lui adressa une lettre dans laquelle il lui donnait des conseils sur la manière de bien gouverner son peuple et d'attirer sur lui-même les bénédictions du ciel. « Choisissez, lui dit-il,

des personnes sages pour votre conseil, et ce sera le moyen de rendre votre règne glorieux. Respectez le clergé; soyez le père et le protecteur de votre peuple; allégez autant qu'il vous sera possible le fardeau des impôts que les besoins de l'état rendent quelquefois nécessaires; consolez et soulagez les pauvres, nourrissez les orphelins, défendez les veuves, ne souffrez point d'exactions; que la porte de votre palais soit toujours ouverte afin que chacun de vos sujets puisse aller réclamer votre justice; employez vos revenus à racheter les captifs, etc. »

Le succès des armes de Clovis contre les Visigoths fut très heureux; il les défit et s'empara de Toulouse, leur capitale, dans les Gaules. Il écrivit ensuite une lettre circulaire à tous les évêques de ses états pour les autoriser à donner la liberté aux prisonniers qu'il avait faits; mais il leur marquait qu'il désirait qu'ils n'usassent de ce privilége qu'en faveur de ceux qui seraient de leur connaissance.

Anastase, empereur d'Occident, instruit des victoires que Clovis avait remportées sur les Visigoths, rechercha son alliance contre les Goths, qui avaient principalement contribué à la chute de l'empire d'Occident; il le déclara patrice, consul et auguste, et lui envoya les ornements de ces différentes dignités. Depuis ce temps-là Clovis porta la pourpre et prit le titre d'auguste. Il entra dans la Bourgogne pour forcer le roi Gondebaud à lui remettre la dot de sainte Clotilde et pour venger la mort du père de l'oncle de cette princesse; mais le roi des Bourguignons conjura l'orage en promettant de payer un tribut annuel. Gondebaud ayant massacré depuis son troisième frère, Clovis l'attaqua de nou-

veau et le vainquit. Il se laissa cependant fléchir par les prières de Clotilde ; il permit à Gondebaud de régner pourvu qu'il fût fidèle au paiement du tribut convenu entre eux, et Sigismond, son fils, monta sur le trône après sa mort.

S. Remi, soutenu de la protection de Clovis, étendit de tous côtés le royaume de Jésus-Christ et convertit une grande partie de la nation française. Les miracles qu'il opérait donnaient une nouvelle force aux travaux de son zèle. C'est ce que nous apprenons de plusieurs monuments historiques dont on ne peut contester la certitude. Les évêques assemblés à Lyon pour la conférence qui se tint de son temps contre les ariens déclarèrent que leur zèle pour la défense de la foi était excité par l'exemple de Remi, qui *avait détruit de toutes parts les autels des idoles par une multitude de signes et de miracles.*

Cette conférence est trop célèbre pour que nous ne rapportions pas ce qui s'y passa. Les principaux évêques qui y assistèrent furent Étienne de Lyon, Avit de Vienne, Apollinaire de Valence et Eonius d'Arles. Ils se rendirent tous à Savigny, où était Gondebaud, roi des Bourguignons, qui professait l'arianisme, et le prièrent d'ordonner aux évêques ariens d'avoir avec eux une conférence publique. Voyant ce prince peu disposé à leur accorder ce qu'ils demandaient, ils se jetèrent à ses pieds et versèrent des larmes abondantes. Gondebaud, attendri par ce spectacle, leur dit avec bonté de se relever et leur promit de leur donner incessamment une réponse. Ils retournèrent à Lyon, et le roi étant venu le lendemain dans cette ville, il leur déclara qu'il consentait à la conférence. C'était la veille de Saint-Just.

Les évêques catholiques passèrent la nuit en prières dans l'église de ce saint; le lendemain matin ils allèrent au palais à l'heure qui leur avait été indiquée. S. Avit parla pour les orthodoxes et Boniface pour les ariens, en présence du roi et de plusieurs sénateurs. Boniface ne répondit que par des clameurs et des injures, accusant les catholiques d'adorer trois dieux. Il y eut une seconde conférence quelques jours après, et elle eut la même issue que la première. Un grand nombre d'ariens se convertirent; Gondebaud lui-même avoua qu'il croyait que le Fils et le Saint-Esprit étaient égaux au Père, et il pria S. Avit de lui donner secrètement l'onction du saint-chrême; mais le saint fit cette réponse : « Notre-Seigneur déclare qu'*il reconnaîtra devant son père tous ceux qui l'auront reconnu devant les hommes.* Vous êtes roi et vous n'avez point de persécution à craindre comme les apôtres. Vous redoutez une sédition parmi le peuple; mais vous devez vous élever au dessus d'une telle faiblesse. Dieu n'aime point celui qui pour un royaume terrestre n'ose le confesser devant le monde. » Le roi ne sut que répondre; mais il ne changea pas pour cela, et il n'eut jamais le courage de se déclarer ouvertement en faveur de la foi catholique. (1)

(1) Ce fut ce roi des Bourguignons qui publia la loi *Gombette*. Il est parlé pour la première fois, dans le quarante-cinquième article de cette loi, des duels auxquels on condamnait ceux qui refusaient de terminer leurs querelles par la voie du serment. Les lois des Lombards en Italie autorisaient le même abus; mais on ne se battait qu'avec des bâtons et un bouclier. Cette pratique cruelle devint plus meurtrière quand on eut introduit des armes plus dangereuses. On y eut bientôt recours de son autorité privée. Son origine est barbare; elle est inconnue aux

Cependant S. Remi travaillait sans cesse à détruire l'idolâtrie et l'arianisme tant dans la Bourgogne que dans la France. Ayant tenu un synode dans un âge fort avancé, il y convertit un évêque arien qui y était venu pour disputer contre lui. Il mourut le 13 janvier 533, selon D. Rivet, dans la quatre-vingt-quatorzième année de son âge. On l'enterra dans l'église de Saint-Christophe à Reims. Son corps était sans aucune marque de corruption en 852, lorsque Hincmar le leva de terre. Le pape Léon IX, qui tenait un concile à Reims en 1049, le transféra dans l'église de l'abbaye des Bénédictins, dite aujourd'hui de Saint-Remi, et la cérémonie de cette translation se fit le 1er octobre. En 1646 on visita de nouveau le corps du saint évêque, et on le trouva encore entier dans toutes ses parties; seulement la peau était desséchée et attachée au suaire comme du temps de Hincmar, qui en a donné la description.

S. CÉSAIRE,

ARCHEVÊQUE D'ARLES.

(27 août.)

S. Césaire, né en 470 près de Châlons-sur-Saône, sortait d'une famille où la piété était héréditaire.

peuples civilisés et qui se sont fait le plus de réputation par leur valeur, tels que les Grecs et les Romains; elle est aussi contraire à la vraie grandeur d'ame qu'aux lois sacrées de la nature. Cependant, par un renversement de toutes les idées qui choque également la raison et la religion, et par une fausse application des termes, elle est devenue la pierre de touche du courage et un point d'honneur, surtout depuis le cartel que François Ier, roi de France, envoya à l'empereur Charles-Quint.

Dès son enfance il se montra si charitable que souvent il se dépouillait de ses propres habits pour en revêtir les pauvres qu'il rencontrait. Après avoir fait ses études avec succès il résolut de quitter le monde pour assurer son salut. A l'âge de dix-huit ans il se présenta à Sylvestre, évêque de Châlons, pour le prier de lui couper les cheveux. Lorsqu'il fut revêtu de l'habit clérical il s'attacha au service de l'Église. Deux ans après il se mit sous la conduite de l'abbé Porcaire, qui gouvernait alors le monastère de Lérins, célèbre par un grand nombre d'hommes recommandables par leur savoir et leur piété. Il fut dans cette maison un modèle accompli de toutes les vertus religieuses. Ayant été fait célérier, quelques moines l'accusèrent d'une excessive sévérité, et il ne put faire cesser ces plaintes qu'en quittant cet emploi.

L'épuisement où ses austérités l'avaient réduit fit craindre pour sa santé. Ayant consulté les médecins à Arles, il eut occasion de voir Eonius, archevêque de cette ville, son compatriote et son parent. Le prélat demanda Césaire à son abbé, et lui conféra successivement le diaconat et la prêtrise. Quelque temps après il lui donna la conduite d'un monastère bâti dans une île formée par le Rhône et située dans les faubourgs de la ville. Trois ans se passèrent de la sorte. Éonius, avant de mourir, demanda Césaire pour son successeur. Le saint prit la fuite et alla se cacher dans des tombeaux élevés par les Romains, et dont on voit encore aujourd'hui les ruines auprès d'Arles. Mais ayant été découvert on le força d'acquiescer au désir du peuple et du clergé, qui l'avaient élu pour leur pasteur

en 501. Il avait alors trente ans, et il en passa plus de quarante dans l'épiscopat.

Son premier soin fut de régler ce qui avait rapport à l'office divin : jusque-là on n'avait chanté à Arles tierce, sexe et none que les samedis et les dimanches, il fit célébrer cette partie de l'office tous les jours dans sa cathédrale, ainsi que cela se pratiquait dans les églises voisines. Il exhortait les laïques à y assister autant que leurs occupations le leur permettraient. La prière était un des objets sur lesquels il insistait le plus; il voulait qu'on priât de cœur, et non seulement des lèvres. « On adore, disait-il, l'objet dont on s'occupe en priant. Celui qui durant la prière pense ou à un lieu d'assemblée ou à la maison qu'il fait bâtir, les adore plutôt que Dieu. » Ce fut pour se livrer avec plus d'assiduité à cet exercice, ainsi qu'à la lecture et à la prédication, qu'il se déchargea du soin de son temporel sur des économes et sur des diacres d'une probité reconnue. Il employait ses revenus à soulager les pauvres et à fonder des hôpitaux. Il prêchait matin et soir; il répétait souvent à ses auditeurs que le plus terrible effet des jugements du Seigneur est une famine spirituelle de la parole divine.

S. Césaire fit bâtir dans la ville d'Arles un monastère de religieuses. L'église en était très vaste et divisée en trois parties; celle du milieu fut dédiée sous l'invocation de la sainte Vierge, et les deux autres sous celle de S. Jean-Baptiste et de S. Martin. Ce monastère, connu d'abord sous le nom de Saint-Jean, prit depuis celui de son fondateur; le gouvernement en fut confié à Césarie, sœur du saint, qui avait pris le voile à Marseille. Césaire composa

une règle pour les religieuses qui vivaient sous la conduite de sa sœur. Cette maison quitta depuis sa règle pour prendre celle de S. Benoît, afin de garder l'uniformité. S. Césaire présida au concile d'Agde, qui se tint en 506, et dans lequel on fit plusieurs réglements pour la réformation des mœurs. Il présida aussi en 529 au second concile d'Orange, et en dressa lui-même les canons. On y condamna l'hérésie des semipélagiens, qui enseignaient que le premier désir ou le commencement de la foi et des bonnes œuvres venait de la créature.

Le saint archevêque eut beaucoup à souffrir des diverses calamités qui affligèrent le siècle dans lequel il vécut. De son temps la ville d'Arles était soumise à Alaric, roi des Visigoths. Comme Césaire était né sujet du roi de Bourgogne, Alaric s'imagina qu'il avait dessein de faire passer le territoire d'Arles sous la domination de son premier maître. Rien n'était cependant plus éloigné de la pensée du saint; car il priait Dieu nuit et jour pour que toutes les nations vécussent en paix. Il n'en fut pas moins exilé à Bordeaux, où pendant le séjour qu'il y fit il la préserva par la vertu de ses prières d'un incendie qui faisait déjà les plus grands ravages. Alaric ayant reconnu son innocence, le rétablit sur son siége et condamna ses accusateurs à être lapidés; et s'ils ne subirent pas ce supplice ils en furent redevables à l'intercession de celui qu'ils avaient voulu perdre.

Les Visigoths ayant perdu leur roi, Théodoric s'empara de tout ce qu'ils possédaient en Languedoc et en Espagne. Ce prince ne put souffrir la charité de Césaire pour les prisonniers; il le fit arrêter et conduire à Ravenne. Mais lorsqu'il le vit en sa

présence il fut singulièrement frappé de son air vénérable et majestueux, ainsi que de son intrépidité ; il se leva, puis ôtant l'ornement qui lui couvrait la tête il le salua d'une manière très obligeante. Ils s'entretinrent quelque temps ensemble, et le saint se retira. Il lui envoya un bassin d'argent du poids de soixante livres, avec trois cents pièces d'or, et il ordonna au porteur de lui dire : « Saint évêque, le roi votre fils vous prie d'accepter ce présent et de vous servir du bassin pour l'amour de lui. » Césaire, qui ne se servait jamais de choses précieuses, vendit le bassin et en employa le prix à racheter plusieurs captifs. Le roi en fut bientôt informé ; il apprit aussi qu'il y avait un si grand concours de pauvres à la porte du saint évêque qu'il était impossible d'en approcher.

Une charité si ardente fit une telle impression sur tous les esprits que les sénateurs et les personnes de première qualité se disputèrent de générosité envers les malheureux, et prièrent Césaire d'être le distributeur de leurs aumônes. Étant à Ravenne, le saint rendit par ses prières la santé au fils d'une pauvre veuve. De Ravenne Césaire se rendit à Rome. Il y fut honorablement reçu par le pape Symmaque, par le clergé, la noblesse et le peuple de cette ville. Symmaque lui donna le pallium, et confirma en sa faveur les priviléges de l'église d'Arles ; il l'établit aussi vicaire apostolique, et lui attribua en 513 le droit d'inspection générale sur toutes les affaires ecclésiastiques de l'Espagne et des Gaules. La même année le pape publia quelques décrets pour remédier à certains abus qui s'étaient introduits dans les Gaules.

En 514 S. Césaire revint dans son diocèse, et continua d'y travailler avec le même zèle à la sanctification de son troupeau jusqu'à l'âge de soixante-douze ans. Ses infirmités l'avertissant que sa fin approchait, il demanda si la fête de S. Augustin arriverait bientôt; puis il ajouta : « J'espère mourir ce jour-là; vous savez combien j'ai toujours aimé la doctrine vraiment catholique de ce saint évêque. » Il se fit porter chez les religieuses dont il était le fondateur, et après leur avoir donné sa bénédiction il se fit reporter dans son église métropolitaine, où il mourut en présence de plusieurs évêques et de plusieurs prêtres la veille de la fête de S. Augustin, en 542. Un grand nombre de miracles attestèrent sa sainteté avant et après sa mort.

S. BENOIT,

PATRIARCHE DES MOINES D'OCCIDENT.

(21 mars.)

Benoît, issu d'une famille honnête, naquit à Norcia, autrefois ville épiscopale en Ombrie. Il ne fut pas plus tôt en âge d'apprendre les sciences que ses parents l'envoyèrent aux écoles publiques de Rome. Comme son cœur n'avait jamais été infecté du poison du vice et qu'il redoutait jusqu'à l'ombre du péché, il craignit pour son innocence au milieu d'une troupe de jeunes gens dont plusieurs menaient une vie fort déréglée. Il ne s'en tint pas là ; il résolut de faire un divorce éternel avec le monde afin de se mettre à l'abri de tous ses piéges. Il sortit donc de Rome et prit le chemin du désert. Sa

nourrice, nommé Cyrille, qui l'aimait tendrement, le suivit jusqu'au bourg d'Afile, environ à trente milles de Rome; mais il trouva le moyen de s'échapper et de gagner seul les montagnes de Sublac : là il rencontra un moine du voisinage, nommé Romain, qui lui donna l'habit de religieux. Romain l'instruisit ensuite des devoirs de l'état qu'il voulait embrasser, et le conduisit dans une caverne profonde, située au milieu des montagnes et dans un lieu presque inaccessible.

Cette caverne, appelée depuis la *sainte Grotte*, fut le lieu que Benoît choisit pour sa demeure. Romain lui promit de garder le secret et de lui apporter de temps en temps une partie de ce qu'on lui donnait pour sa nourriture. Il la descendait dans la caverne avec une corde et en avertissait le saint par le moyen d'une sonnette. Benoît vécut ainsi pendant trois ans sans être connu de qui que ce fût, excepté de Romain ; mais Dieu, qui le destinait à briller dans le monde comme une lumière éclatante, permit qu'il fût découvert en 497. Voici comment la chose arriva.

Un saint prêtre du pays, préparant son dîner le jour de Pâques, entendit une voix qui lui disait : « Vous préparez à manger pour vous, tandis que Benoît, mon serviteur, meurt de faim à Sublac. » Le prêtre se mit aussitôt à chercher l'ermite, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il parvint à le trouver. Benoît fut surpris de voir un homme venir à lui, et il ne voulut lui parler que quand ils eurent tous deux prié quelque temps. La conversation ne roula que sur les choses de Dieu. Le prêtre invita ensuite le saint à manger, apportant pour raison

que l'on ne doit pas jeûner le jour de Pâques. Le repas fini, le prêtre retourna chez lui.

Quelque temps après des bergers aperçurent le saint proche de sa caverne. Ils le prirent d'abord pour une bête sauvage : leur erreur venait de ce qu'il était vêtu de peaux de bête et de ce qu'ils croyaient impossible qu'un homme habitât des rochers aussi affreux que ceux de Sublac. Lorsqu'ils se furent assurés que c'était un serviteur de Dieu ils conçurent pour lui le plus grand respect ; il y en eut même plusieurs d'entre eux qui, touchés de ses discours, entrèrent avec ferveur dans les voies de la perfection. Le bruit de la découverte du saint ermite s'étant répandu, on s'empressa d'aller le visiter. On lui fournissait aussi ce que l'on savait être convenable à sa manière de vivre. Benoît, de son côté, nourrissait par des instructions toutes divines les ames de ceux qui prenaient soin de son corps.

Quoiqu'il fut caché dans le sein de la solitude, il ne laissa pas d'éprouver les assauts du tentateur. Nous avons beau fuir le monde, le démon nous suit partout : toujours il entretient des intelligences secrètes avec cet ennemi domestique qui réside dans notre propre cœur et qui ne mourra qu'avec nous. Pendant que Benoît vaquait à la contemplation des choses célestes, l'esprit de ténèbres essaya de le distraire en se présentant à lui sous une forme visible ; mais il chassa le fantôme avec le signe de la croix. Le démon eut recours à une nouvelle ruse ; il rappela au saint le souvenir d'une femme qu'il avait vue autrefois à Rome, et il en grava si fortement l'image dans son esprit qu'il fut tenté de quitter son désert. Un rayon de grâce ayant aussi-

tôt brillé à ses yeux, il rougit d'une pareille tentation, mit bas ses habits et se roula tout nu dans des orties et des ronces qui étaient auprès de lui; il ne se releva que quand son corps fut tout en sang. Les plaies qu'il se fit éteignirent les flammes impures de la concupiscence, et cette première victoire assujettit tellement la chair à l'esprit qu'il n'en ressentit plus dans la suite le funeste aiguillon.

Cependant le bruit de sa sainteté se répandait de jour en jour. On vit plusieurs personnes, touchées de ses exemples, renoncer au monde pour embrasser les austérités de la pénitence. Quelque temps après les moines de Vicovare le choisirent pour succéder à leur abbé, qui venait de mourir. Benoît s'en défendit par les principes de cette humilité qui fut toujours sa vertu favorite; mais on lui fit tant d'instances qu'à la fin il fut obligé de céder. L'expérience lui apprit bientôt qu'il était chargé de conduire des hommes dont la vie n'était rien moins que conforme aux maximes de l'état monastique. Son zèle déplut; on se repentit d'avoir élu un abbé si rigide observateur des règles; on passa des murmures à la haine, et les choses en vinrent à un tel point que quelques-uns résolurent de se défaire d'un supérieur dont la morale condamnait leurs désordres. Ces scélérats mirent du poison dans le vin qu'il devait boire, et le lui présentèrent. Le saint ayant formé selon sa coutume le signe de la croix sur le verre, il se cassa sur-le-champ. Il reconnut à ce prodige que le verre contenait un breuvage mortel. Loin de paraître étonné, il dit à ses moines avec sa douceur et sa tranquillité ordinaires : « Que Dieu vous le pardonne, mes frères. Vous devez compren-

dre aujourd'hui combien j'avais raison de vous répéter que vos mœurs ne pourraient sympathiser avec les miennes. »

Le saint abbé quitta donc ces moines incorrigibles pour retourner à Sublac. Il lui vint un grand nombre de disciples, et au bout de quelque temps il bâtit douze monastères, dans chacun dèsquels il mit douze religieux avec un supérieur. Parmi ces religieux il s'en trouva un qui par défaut de ferveur contracta l'habitude de sortir de l'Église immédiatement après la psalmodie, au lieu de rester à la méditation avec les frères. Pompéien, son supérieur, l'ayant averti charitablement de sa faute, il se corrigea, mais il retomba trois jours après. Benoît, qui en fut informé, promit d'aller remédier au désordre. Il s'agissait effectivement d'une de ces fautes qu'il est important de ne pas laisser invétérer, puisque le dégoût de la prière et de la méditation est toujours suivi des plus grands maux. Le saint, convaincu de la vérité de ce principe, se rendit promptement au monastère où était le religieux contre lequel on lui avait porté des plaintes; mais il voulut avant de prendre un parti examiner les choses par lui-même. Il aperçut après la psalmodie un enfant noir qui tirait le moine par le bord de sa robe et l'entraînait hors de l'église. S. Maur eut aussi cette vision. Il fut aisé de découvrir les piéges du démon, qui pour réussir à perdre les hommes s'attache principalement à les détourner de la prière. Cependant le moine continuait toujours de s'absenter de la méditation. Benoît crut qu'il était dangereux d'attendre plus long-temps et qu'il fallait user de rigueur; il prit donc une baguette et en frappa le coupable. Ce

châtiment eut son effet, et le moine fut délivré pour toujours de sa tentation. S. Grégoire, de qui nous apprenons ce fait, rapporte plusieurs miracles opérés par S. Benoît vers le même temps.

On venait de tous côtés visiter le serviteur de Dieu, dont la réputation s'étendait de plus en plus. Des personnes de la première qualité, tant de Rome que des autres pays, accouraient à son monastère; elles oubliaient en le voyant l'éclat extérieur qui les environnait, et se prosternaient humblement à ses pieds pour recevoir sa bénédiction et implorer le secours de ses prières. Quelques-uns même lui offrirent leurs enfants afin qu'il les instruisît et les formât à la pratique de la vertu. On comptait parmi ces enfants Maur et Placide, qui étaient fils, l'un du sénateur Equice, et l'autre du sénateur Tertulle.

Mais le démon, jaloux de voir Benoît étendre de jour en jour l'empire de Jésus-Christ, lui suscita de nouvelles épreuves. L'instrument dont il se servit fut un mauvais prêtre du voisinage, nommé Florent. Ce malheureux, ennemi de tout bien, publia d'horribles calomnies contre la réputation du saint. Benoît, en vrai disciple du Sauveur, n'opposa que la douceur et le silence; il fit plus, dans la crainte d'aigrir davantage l'esprit d'un homme acharné à le perdre, il quitta Sublac pour se retirer au Mont-Cassin; mais il apprit peu de temps après son départ que Florent avait été écrasé sous les ruines d'une galerie. Il fut sensiblement touché d'une fin aussi tragique, et il imposa une pénitence à Maur pour avoir donné à entendre qu'il n'était pas fâché que son maître fût délivré de son persécuteur.

Il y avait sur le sommet du Mont-Cassin un an-

cien temple et un bois consacrés à Apollon, qui comptait encore des adorateurs en cet endroit. Ces restes d'idolâtrie enflammèrent le zèle de Benoît. Il prêcha l'Évangile, et par la force réunie de ses discours et de ses miracles il fit un grand nombre de conversions. Il brisa l'idole et coupa le bois : ayant ensuite démoli le temple, il éleva sur ses ruines deux oratoires ou chapelles, sous l'invocation de S. Jean-Baptiste et de S. Martin. Voilà l'origine du célèbre monastère du Mont-Cassin, dont notre saint jeta les premiers fondements en 529, à la quarante-huitième année de son âge, la troisième de l'empire de Justinien, sous le pontificat de Félix IV, Atalaric étant roi des Goths en Italie. Ce fut vers ce temps-là que le sénateur Tertulle rendit une visite à S. Benoît; il venait encore dans le dessein de voir son fils Placide. Il donna au nouveau monastère des biens qu'il avait dans le voisinage et une terre considérable située en Sicile.

Parmi ceux qui prirent l'habit au Mont-Cassin était un vénérable ermite nommé Martin. Il avait tant d'amour pour la solitude qu'afin de n'être pas seulement tenté de sortir de sa cellule il y avait attaché son corps avec une grosse chaîne de fer. Benoît, qui craignait qu'une telle singularité ne vînt du désir de se faire remarquer, lui dit : « Si vous êtes véritablement serviteur de Jésus-Christ vous n'avez pas besoin de chaîne de fer; celle de son amour suffira pour vous rendre inébranlable dans votre résolution. » Martin donna une preuve de son humilité en obéissant sans réplique et en reprenant la vie commune. Benoît, au rapport de S. Grégoire, gouvernait encore un monastère de religieuses

peu éloigné de celui du Mont-Cassin. En même temps qu'il en fondait un d'hommes à Terracine il envoya S. Placide en Sicile pour y en fonder un autre.

Nous conviendrons volontiers que S. Benoît n'était point versé dans la littérature profane; mais, ce qui est infiniment plus précieux, il était animé de l'esprit de Dieu et possédait la plus belle des sciences, celle des choses spirituelles; aussi S. Grégoire le représente-t-il comme un homme dont l'ignorance était accompagnée d'une vraie lumière et d'une vraie sagesse; et, pour lui appliquer ce que S. Arsène disait de S. Antoine, son alphabet valait beaucoup mieux que toutes les vaines sciences du monde. On ne peut guère douter qu'il ne fût dans les ordres sacrés et même diacre. Il allait, au rapport de S. Grégoire, prêcher quelquefois dans les lieux voisins, et par l'effet d'une charité sans bornes il distribuait aux pauvres tout ce qu'il possédait sur la terre afin d'amasser dans le ciel des trésors qui ne périssent point.

Ce fut au Mont-Cassin que S. Benoît écrivit sa règle. On y remarque un homme consommé dans la science du salut, et suscité dans les desseins de Dieu pour conduire les ames à la plus sublime perfection. Il y règne un esprit de sagesse et de discernement qui touchait S. Grégoire à un tel point qu'il ne balançait pas de la préférer à toutes les autres règles. Elle fut depuis adoptée par tous les moines d'Occident, qui la suivirent pendant quelque temps; elle est principalement fondée sur le silence, la solitude, la prière, l'humilité et l'obéissance.

S. Benoît appelle son ordre une école où l'on apprend à servir Dieu. Effectivement le but de sa rè-

gle est de former de parfaits adorateurs; mais comme l'exemple ajoute une force merveilleuse aux préceptes, il en exprimait et la lettre et l'esprit dans toute sa conduite. Dieu, qui l'avait choisi comme un autre Moïse pour conduire un peuple d'élus dans la vraie terre promise, autorisa sa mission par le don des miracles et par celui de prophétie. La nature docile lui obéissait, et les choses futures se dévoilaient à ses yeux. Plus d'une fois par la seule vertu du signe de la croix il mit en fuite les démons qui cherchaient à séduire ses religieux. Un jour en présence d'une grande multitude de peuple il ressuscita un novice qui avait été écrasé par la chute d'une muraille. Il prédit, plusieurs années avant l'événement, que le monastère du Mont-Cassin serait profané et détruit, prédiction que les Lombards vérifièrent sans le savoir en 580. Il ajouta qu'il avait eu de la peine à obtenir la vie de ceux qui habiteraient le monastère.

La règle de S. Benoît défend aux moines, obligés de sortir, de manger hors du monastère, à moins que la distance ne fût telle qu'ils ne pussent revenir le même jour. Cette défense était fondée sur ce qu'il est difficile à un moine qui mange avec les séculiers de se renfermer dans de justes bornes et d'observer exactement les lois de l'abstinence et de la mortification. Le saint ayant connu par révélation qu'un des frères avait transgressé ce point de la règle, il l'en reprit sévèrement : il lui pardonna toutefois dans l'espérance que le coupable ne commettrait plus la faute dont il venait de lui faire humblement l'aveu. Un moine qui avait fait des instructions à des religieuses en reçut quelques petits présents. Il fut

très surpris à son retour quand il entendit le saint abbé lui reprocher cette transgression de la pauvreté monastique, dont il avait cru pouvoir lui dérober la connaissance. Nous pourrions citer encore d'autres traits qui prouvent que le serviteur de Dieu avait le don de connaître les choses les plus cachées.

Totila, roi des Goths, étant entré en Italie, fut extrêmement frappé de toutes les merveilles qu'on lui raconta sur S. Benoît; il voulut éprouver s'il était tel qu'on le lui avait dépeint. Lors donc qu'il traversait la Campanie en 542, il lui manda qu'il lui ferait une visite; mais au lieu de l'aller voir en personne il lui envoya un de ses officiers, nommé Riggon. Il l'avait fait revêtir de ses habits royaux, et lui avait donné pour l'accompagner trois des principaux seigneurs de sa cour avec un nombreux cortége. Le saint, qui était pour lors assis, ne l'eut pas plus tôt aperçu qu'il lui cria : « Quittez, mon fils, l'habit que vous portez; il n'est pas à vous. » Riggon, saisi de crainte et confus d'avoir voulu jouer ce grand homme, se jeta à ses pieds avec tous ceux qui l'accompagnaient.

Lorsqu'il fut de retour il raconta au roi ce qui lui était arrivé. Totila vint visiter lui-même le serviteur de Dieu. Dès qu'il le vit il se prosterna par terre et y resta jusqu'à ce que Benoît l'eût relevé. Il fut bien plus étonné quand le saint lui parla de la sorte : « Vous faites beaucoup de mal, et je prévois que vous en ferez encore davantage. Vous prendrez Rome; vous passerez la mer et régnerez neuf ans; mais vous mourrez dans la dixième année et serez cité au tribunal du juste juge pour lui rendre compte de toutes vos œuvres. » Toutes les parties

de cette prédiction furent vérifiées par l'événement. Totila, qui en avait été effrayé, se recommanda aux prières du saint et fut moins cruel; et lorsque, peu de temps après, il eut pris la ville de Naples, il traita les prisonniers avec une humanité qu'on ne devait pas attendre d'un barbare.

L'évêque de Canuse, qui visitait souvent Benoît, lui dit un jour que Totila ne ferait de la ville de Rome qu'un amas de ruines, et que désormais elle ne serait plus habitée. « Rome, répondit le saint, ne sera point renversée par ce prince; mais elle sera battue par les tempêtes et ébranlée par les tremblements de terre; elle aura le sort d'un arbre qui se dessèche faute de sucs qui nourrissent ses racines. » S. Grégoire observe que cette prédiction fut depuis parfaitement accomplie.

Il paraît que S. Benoît mourut peu de temps après sainte Scolastique, sa sœur, et même dans l'année qui suivit celle où il avait été visité par Totila. Il fit creuser son tombeau six jours avant sa mort, qu'il avait prédite à ses disciples. Le tombeau achevé la fièvre le prit. Le sixième jour de sa maladie il demanda à être porté à l'église pour y recevoir la sainte eucharistie. Il donna ensuite quelques instructions à ses disciples; puis s'appuyant sur l'un d'entre eux il pria debout, les mains levées au ciel, et rendit tranquillement l'esprit. Ce fut un samedi 21 mars, probablement de l'année 543. Il était âgé de soixante-trois ans et en avait passé quatorze au Mont-Cassin. On y voit encore la plus grande partie de ses reliques. Quelques-uns de ses os furent apportés en France vers la fin du septième siècle. On les déposa dans la célèbre abbaye de Fleury, ce

qui lui a fait porter le nom de *Saint-Benoît-sur-Loire.*

S. Grégoire peint en deux mots le caractère du glorieux patriarche des moines d'Occident: il dit de lui en racontant son retour de Vicovare à Sublac, qu'*il demeurait avec lui-même.* Ces paroles emportent avec elles l'idée de la plus grande, de la plus sublime perfection. Qu'est-ce en effet, dans le langage des saints, que de demeurer avec soi-même? C'est joindre la solitude de l'ame à celle du corps; c'est vider son cœur de tout attachement aux choses terrestres; c'est se concentrer dans la connaissance de Dieu et de soi-même. Un homme peut être seul, peut être renfermé dans un cloître sans posséder le grand art de demeurer avec lui-même. Tels sont tous ceux qui après s'être séparés du monde laissent errer leur imagination sur mille objets, qui d'abord les dissipent, puis captivent leur cœur en y excitant une foule de désirs frivoles et souvent criminels. Il ne suffit donc pas de mettre un frein à sa langue et de contenir ses sens; il faut pour être véritablement solitaire imposer un silence absolu à toutes les facultés de son ame et la posséder dans un recueillement continuel, n'arrêter ses pensées que sur Dieu et sur soi-même, purifier ses affections et les enflammer par la contemplation du souverain bien. Nous avons dans S. Benoît un exemple de cette solitude intérieure. Sans cesse occupé de la perfection de son état il employait toute l'activité dont son ame était capable à gémir sur ses fautes et ses misères, à examiner le déréglement de ses affections, à veiller sur ses sens et sur tous les mouvements de son cœur, à méditer les grandeurs et les miséricor-

des de son Dieu. La vue de cet être infiniment aimable en lui-même et plein de bonté pour ses créatures lui inspirait continuellement de vifs transports d'amour. D'un autre côté, la considération de ses misères et de son néant perfectionnait en lui de plus en plus cet esprit de componction et d'humilité qui fait l'ame du christianisme.

De toutes les vertus il n'y en avait point dont S. Benoît inculquât plus fortement la pratique que de l'humilité; il en a marqué douze degrés dans sa règle, lesquels ne peuvent être trop recommandés, au jugement de S. Thomas. Comme ils sont très importants nous allons les rapporter de suite. 1° S'exciter à une vive componction de cœur, craindre Dieu et ses jugements, marcher sans cesse humilié en la divine présence. 2° Renoncer parfaitement à sa volonté propre. 3° Obéir promptement et sans réserve. 4° Supporter patiemment les souffrances et les injures. 5° Découvrir humblement ses plus secrètes pensées à son supérieur ou à son directeur. 6° Être content et se réjouir dans les humiliations; se plaire à exercer les plus bas ministères, à porter des habits pauvres, etc; à aimer la simplicité et la pauvreté; se regarder comme un mauvais serviteur dans tout ce qui est ordonné. 7° S'estimer le plus misérable, le dernier des hommes, le plus grand de tous les pécheurs (1). 8° Éviter la singularité dans ses paroles

(1) Il y aurait de la présomption et de l'orgueil à se préférer au dernier des pécheurs. On en peut apporter plusieurs raisons: 1° les jugements de Dieu nous sont inconnus, comme l'ont observé S. Augustin, S. Thomas, Cassien, S. Bernard, etc; 2° si les plus grands pécheurs eussent reçu autant de grâces que nous ils en auraient fait un meilleur usage, et se seraient pré-

et ses actions. 9° Aimer et observer le silence. 10° Se garder d'une vaine joie et d'un rire immodéré. 11° Ne point parler d'une voix haute et observer les règles de la modestie dans toutes ses paroles. 12° Être humble dans toutes ses actions extérieures; avoir les yeux baissés vers la terre, à l'exemple de Manassès, pénitent, et du publicain de l'Évangile. S. Benoît ajoute que quand on aura passé par ces différents degrés d'humilité on arrivera à cette charité parfaite qui bannit la crainte.

SAINTE SCOLASTIQUE,

VIERGE.

(10 février.)

Sainte Scolastique, sœur de S. Benoît, se consacra à Dieu dès sa plus tendre jeunesse. On ignore en quel endroit était le premier monastère où elle se retira; mais on sait qu'elle demeura aux environs du Mont-Cassin après que son frère s'y fut fixé, et qu'elle fonda un couvent de religieuses à Plombariola, qui était au sud et à cinq milles du monastère de S. Benoît. Nous lisons dans S. Berthaire, qui

servés de ces chutes qui ont souillé notre innocence; 3° la vue d'un pécheur qu'on ne peut excuser, au lieu de nous inspirer de l'orgueil, doit faire faire cette réflexion à chacun de nous : *Qui suis-je, en comparaison de tant d'ames qui marchent à grands pas dans la carrière de la vertu!* En suivant cette morale nous pratiquerons la maxime de S. Paul, qui nous ordonne de ne nous jamais préférer à qui que ce soit, et de nous placer toujours plus bas que les autres. Si la nature corrompue se révolte, la charité qui juge toujours favorablement du prochain doit étouffer ses cris.

fut abbé du Mont-Cassin trois cents ans après S. Benoît, que notre sainte introduisit plusieurs personnes de son sexe dans les voies de la perfection ; et, comme au rapport de S. Grégoire, S. Benoît gouvernait des religieuses aussi bien que des moines, il est tout naturel de penser que cela regardait sa sœur et celles qui vivaient avec elle. Scolastique allait visiter son frère une fois par an; et S. Benoît, qui ne souffrait pas qu'elle vînt jusqu'à son monastère, la recevait, avec quelques-uns de ses religieux, dans une maison qui était à une petite distance du Mont-Cassin. Le temps qu'ils passaient ensemble était employé à louer Dieu et à parler de choses spirituelles. La dernière de ces visites fut accompagnée d'une circonstance bien remarquable. La voici telle que S. Grégoire la rapporte.

La sainte était allée visiter son frère selon sa coutume; le jour s'étant passé à chanter des psaumes et à conférer sur divers sujets de piété, ils prirent leur réfection ensemble sur le soir. Scolastique, qui prévoyait peut-être qu'elle ne reverrait plus son frère, le pria de différer son départ jusqu'au lendemain matin, et de lui accorder le temps de la nuit afin de le consacrer à un entretien sur le bonheur du ciel. S. Benoît, fidèle observateur de sa règle, dit qu'il ne la violerait point en passant la nuit hors du monastère. La sainte, affligée de ce refus, mit ses mains jointes sur la table et appuya sa tête dessus; puis, fondant en larmes, pria le ciel de s'intéresser en sa faveur. Sa prière était à peine finie qu'il survint une pluie d'orage accompagnée d'éclairs et de grands coups de tonnerre; en sorte que ni S. Benoît ni ses religieux ne purent sortir de la maison.

L'homme de Dieu s'en plaignit à sa sœur en lui disant ; « Que Dieu vous le pardonne, qu'avez-vous fait ? Je vous ai demandé une grâce, répondit-elle, et vous me l'avez refusée. J'ai eu recours au Seigneur, et il m'a exaucée. » S. Benoît fut donc obligé de rester avec sa sœur ; ils veillèrent durant toute la nuit, uniquement occupés à s'entretenir de la félicité des saints, après laquelle ils soupiraient tous deux avec tant d'ardeur, et dont Scolastique était sur le point d'aller prendre possession. Ils se séparèrent le lendemain matin, et trois jours après notre sainte mourut dans sa solitude. S. Benoît, qui était alors en contemplation dans sa cellule, leva les yeux en haut, et vit monter au ciel l'ame de sa sœur. Cette vision le remplit de joie. Il rendit grâce à Dieu, et apprit à ses disciples la nouvelle d'une si heureuse mort. Il en envoya quelques-uns d'entre eux au monastère de sa sœur afin qu'ils lui apportassent son corps, et quand il fut arrivé il le fit enterrer dans le tombeau qu'il avait préparé pour lui-même. Sainte Scolastique mourut vers l'an 543. On croit, d'après la relation du moine Adrevald, que ses reliques furent apportées en France dans le septième siècle avec celles de S. Benoît, et qu'elles furent déposées dans l'église collégiale de Saint-Pierre du Mans.

SAINTE CLOTILDE,

REINE DE FRANCE.

(3 juin.)

Clotilde était fille de Chilpéric, frère de Gonde-

baud, roi des Bourguignons. Ce dernier trempa ses mains barbares dans le sang de son frère, de sa belle-sœur et des princes leurs enfans, à l'exception d'un seul, pour s'assurer la possession de leurs domaines; il épargna encore les deux filles de Chilpéric, qui étaient d'une rare beauté, et qui à cause de leur extrême jeunesse ne pouvaient être redoutables. L'aînée fut renfermée dans un monastère, où depuis elle se fit religieuse. Clotilde resta à la cour de son oncle : elle eut le bonheur d'être élevée dans la religion catholique, quoiqu'elle fût obligée de vivre parmi les ariens.

Les principes de la vraie foi qu'on lui inspira dès le berceau firent sur son ame de profondes impressions; elle s'accoutuma de bonne heure à mépriser le monde, et ces sentiments ne firent que se fortifier par la pratique des exercices de piété. Son innocence ne reçut aucune atteinte des charmes de la vanité mondaine qui l'environnaient de toutes parts. On admirait en elle un heureux assemblage de toutes les vertus. Son esprit, sa beauté, sa douceur, sa modestie, lui firent une réputation qui pénétra bientôt dans les royaumes voisins.

Clovis Ier, roi de France, surnommé le *Grand*, (1) l'envoya demander en mariage à Gondebaud son oncle; il obtint ce qu'il demandait, mais après avoir

(1) Clovis commença à régner en 481, n'étant âgé que d'environ quinze ans. Après la défaite de Syagrius il fixa sa résidence à Soissons, en 486. Ce ne fut qu'en 508 qu'il fit de Paris la capitale de la monarchie française. Cette ville l'a toujours été depuis, excepté sous les derniers rois mérovingiens, et sous la plupart des rois carlovingiens. Paris était une place considérable depuis Julien l'Apostat, qui y avait résidé lorsqu'il commandait dans les Gaules.

promis que la princesse aurait la liberté de professer sa religion. Il l'épousa solennellement à Soissons en 493.

Clotilde se fit dans le palais de son mari un petit oratoire, où elle passait beaucoup de temps en prières; elle pratiquait aussi un grand nombre de mortifications secrètes; mais la prudence présidait à tous ses exercices. Elle ne manquait à aucune des bienséances de son état; elle veillait sur les femmes de sa suite, et se comportait en tout avec tant de dignité, de sagesse, de religion qu'elle charmait et édifiait toute la cour. Sa charité pour les pauvres lui faisait répandre des aumônes abondantes. On ne pouvait rien ajouter aux égards qu'elle avait pour le roi son mari : elle opposait la douceur chrétienne aux saillies de son caractère violent, et se conformait à ses idées dans les choses indifférentes pour gagner plus facilement son affection; elle louait tout ce qu'il aimait et cherchait l'occasion d'applaudir à ses goûts.

Lorsqu'elle se vit entièrement maîtresse de son cœur, elle ne songea plus qu'à exécuter le projet qu'elle avait formé de le gagner à Jésus-Christ. Souvent elle lui parlait de la vanité des idoles et de l'excellence de la religion chrétienne. Le roi l'écoutait toujours avec plaisir, mais le moment de sa conversion n'était pas encore arrivé. Il consentit cependant, par complaisance pour son épouse, que le premier fruit de leur mariage reçût le baptême. Dieu permit, pour éprouver sa servante, que l'enfant mourût après la réception de ce sacrement. Clovis désespéré s'en prit à Clotilde, et lui dit avec amertume : « Mon fils n'est mort que parcequ'il a

été baptisé au nom de votre Dieu ; il vivrait encore s'il eût été mis sous la protection des miens. » La sainte souffrit cette épreuve avec patience, dans la persuasion que le Seigneur aurait pitié d'elle.

Étant devenue mère d'un second fils elle le fit encore baptiser. Peu de temps après le jeune prince, nommé Clodomir, tomba dans une maladie dangereuse. Le roi pour cette fois se livra aux plus vifs transports de colère. Clotilde, pleine de confiance en Dieu, lui adressa de ferventes prières. Elle fut exaucée et obtint miraculeusement la guérison de son fils. Clovis se calma et reconnut la puissance du Dieu des chrétiens. Sa sainte épouse prit de là occasion de l'exhorter fortement à renoncer au culte des idoles. Un jour qu'elle le vit bien disposé et qu'elle reçut de lui plusieurs marques de tendresse et de libéralité elle fit tomber la conversation sur la sainteté de l'Évangile, et lui rappela de la manière la plus pressante la parole qu'il avait donnée d'abjurer le paganisme. Cette conversation ne produisit aucun effet. Clovis resta toujours païen, de crainte de déplaire à ses sujets en changeant de religion ; mais à la fin son opiniâtreté fut vaincue, et il se déclara pour le Dieu qu'il promettait d'adorer depuis si long-temps. Voici comme la chose se passa.

Clovis, en guerre avec les Allemands, leur livra bataille à Tolbiac, près de Cologne ; mais le désordre se mit dans son armée, et il était lui-même sur le point de tomber entre les mains de ses ennemis. Il a recours à ses dieux, qui ne l'écoutent point. Il ne lui est plus possible d'arrêter les fuyards. Dans cette extrémité il invoque le Dieu de Clotilde et promet de l'adorer s'il remporte la victoire. La

face du combat change aussitôt, les fuyards se rallient, et les Allemands, qui avaient l'avantage, sont défaits à leur tour (1). Clovis manda à la reine ce qui lui était arrivé et l'assura qu'il ne différerait plus sa conversion. La princesse transportée de joie en rendit et en fit rendre à Dieu de solennelles actions de grâces. S. Remi, évêque de Reims, instruisit dans la religion chrétienne Clovis, qui reçut le baptême en 496. Il était alors le seul roi catholique qu'il y eut dans l'empire tant d'Orient que d'Occident; les autres princes qui se disaient chrétiens étant infectés de l'hérésie d'Arius.

Clotilde voyant son mari disciple de Jésus-Christ ne cessa de le porter à des actions glorieuses qui avaient la gloire de Dieu pour objet. Ce fut à sa prière que Clovis fonda à Paris en 511 la grande église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, dite aujourd'hui de *Sainte-Geneviève*. Ce grand prince avait une dévotion particulière pour S. Martin de Tours, et il allait quelquefois prier sur son tombeau; il avait aussi beaucoup de respect pour le vicaire de Jésus-Christ, et il envoya une couronne d'or au pape Hormisdas, comme une marque de la consécration qu'il faisait à Dieu de son royaume. L'éducation barbare qu'il avait reçue, jointe à son caractère martial, empêcha quelquefois l'effet des avis que lui donnait Clotilde. Elle avait la douleur de le voir maîtrisé par l'ambition et suivre les mouvements impétueux de la cruauté. Il ôta la vie à presque tous les princes

(1) L'opinion commune est que Tolbiac, qu'on nomme présentement Zulch ou Zulpich, à huit lieues de Cologne, dans le duché de Juliers, fut le lieu où se donna la fameuse bataille dans laquelle Clovis triompha des Allemands.

de sa famille et n'épargna que ses enfants. Il mourut le 27 novembre 511, à la quarante-cinquième année de son âge et à la trentième de son règne. On l'enterra dans l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, ou de Sainte-Geneviève, où l'on voit encore son tombeau.

Son fils Thierri, qu'il avait eu d'une concubine avant son mariage, régna à Reims sur l'Austrasie ou la partie méridionale de la France, qui comprenait la Champagne, la Lorraine, l'Auvergne et plusieurs autres provinces d'Allemagne. Metz fut depuis la capitale de ce royaume. Les princes Clodomir, Childebert et Clotaire, que Clovis avait eus de sainte Clotide, régnèrent, le premier à Orléans, le second à Paris et le troisième à Soissons. La sainte fut sensiblement affligée des divisions qui armèrent ses enfants les uns contre les autres; elle fit d'inutiles efforts pour les réconcilier. Elle vit Clodomir vaincre et mettre à mort Sigismond, roi de Bourgogne; mais en 524 elle vit Clodomir lui-même vaincu et tué par Gondemar, successeur de Sigismond. Gondemar à son tour fut défait et mis à mort par Childebert et Clotaire, qui réunirent à la France le royaume de Bourgogne. Tant de meurtres rendaient la vie bien amère à Clotilde et la faisaient soupirer sans cesse après le moment où elle sortirait de cette vallée de larmes.

Mais ce fut en 526 qu'elle reçut le plus sensible de tous les coups. Childebert et Clotaire eurent l'inhumanité de massacrer les deux fils aînés de Clodomir pour se saisir du royaume d'Orléans. Cet attentat rendit le monde insupportable à Clotilde et la détacha plus parfaitement que jamais de toutes

les choses visibles. Elle passa le reste de sa vie à Tours, auprès du tombeau de S. Martin, dans la prière, le jeûne, les veilles et les autres mortifications de la pénitence. Elle paraissait entièrement oublier qu'elle avait été reine et que ses enfants étaient assis sur le trône. L'éternité remplissait son ame et absorbait toutes ses pensées. Elle prédit sa mort trente jours avant qu'elle arrivât : elle en avait été intérieurement avertie en priant avec ferveur sur le tombeau de S. Martin.

Dans sa dernière maladie elle envoya chercher ses fils Clotaire et Childebert. Lorsqu'ils furent venus elle les exhorta de la manière la plus touchante à servir Dieu et à garder ses commandements, à protéger les pauvres, à traiter leurs peuples avec une bonté paternelle, à vivre ensemble dans une parfaite intelligence, à maintenir par tous les moyens possibles la paix et la tranquillité publiques. Elle ordonna ensuite que le peu qu'elle laisserait fût distribué aux pauvres. Après cela elle ne s'occupa plus que de Dieu, et on l'entendait réciter les psaumes avec une ferveur admirable. Le trentième jour de sa maladie elle reçut les sacrements; puis, ayant fait une profession publique de sa foi, elle mourut le 3 juin 545. On l'enterra comme elle l'avait demandé dans l'église et au pied du tombeau de Sainte-Geneviève. Elle est nommée en ce jour dans le martyrologe romain Son corps, présentement enchâssé, se garde à Paris dans l'abbaye de Sainte-Geneviève; son chef est chez les Cisterciennes du trésor, près de Vernon en Normandie.

S. MÉDARD,

ÉVÊQUE DE NOYON.

(8 juin.)

S. Médard, un des plus illustres prélats de l'Eglise de France dans le sixième siècle, naquit vers l'an 457, à Salency en Picardie. Nectard, son père, sortait d'une maison noble parmi les Francs, et paraissait à la cour avec distinction. Protogie, sa mère, descendait d'une ancienne famille romaine qui s'était établie dans les Gaules. Elle avait apporté de grands biens à son mari, et surtout la terre de Salency, située à une demi-lieue de Noyon. C'était une femme d'une rare piété, qui par ses exemples et ses leçons forma son fils de bonne heure à la vertu. Nectard, qui, après Dieu, lui devait sa conversion au christianisme, la seconda de toutes ses forces, et ne contribua pas peu à rendre efficaces les soins qu'elle prenait du jeune Médard.

Le saint montra dès son enfance une tendre compassion pour les pauvres. Nous allons en rapporter un exemple. Ayant vu à Salency un mendiant aveugle qui était presque nu, il lui donna son habit; et comme on lui demandait ce qu'il en avait fait, il répondit qu'il avait été si touché à la vue de la misère et de la nudité de l'aveugle, qui était membre de Jésus-Christ, qu'il n'avait pu lui refuser une partie de ses vêtements. Lorsqu'il eut été chargé de veiller à la garde des troupeaux de son père, comme cela se pratiquait autrefois en France, où les enfants de famille ne rougissaient pas d'imiter les anciens

Hébreux, il se privait souvent de son dîner pour le distribuer à ceux qui se trouvaient dans le besoin. La pratique du jeûne faisait ses délices, dans un âge où l'on sait à peine ce que c'est que de réprimer ses désirs. Ces vertus se trouvaient jointes en lui à l'esprit de prière et de retraite, à une grande innocence, et à une parfaite pureté de corps et de cœur.

Lorsqu'il fut capable de s'appliquer à des études sérieuses on l'envoya à Vermand, capitale de la province, puis à Tournai, où l'on dit que le roi Childéric Ier tenait sa cour. L'éclat des grandeurs humaines n'eut pour lui aucuns charmes; il n'avait que du dégoût pour toutes les choses où Dieu ne se trouvait pas.

Ses parents, charmés des heureuses dispositions qu'il montrait pour la vertu, le rappelèrent à Vermand, et prièrent l'évêque de l'instruire dans la science des divines Écritures. Le disciple étonna son maître par la rapidité de ses progrès, mais surtout par sa ferveur et son assiduité à la prière; par sa componction, qui lui fournissait une source continuelle de larmes dans ses exercices de piété, par la ponctualité et la promptitude de son obéissance, par la rigueur et la continuité de ses mortifications; par son humilité extraordinaire qui le portait à cacher tout ce qui aurait pu lui faire honneur. C'était par une suite de cette humilité que le saint ne voyait en lui que lâcheté et imperfection, et qu'il se plaignait amèrement de ce qu'on ne lui permettait pas de faire pénitence.

Ayant été ordonné prêtre à l'âge de trente-trois ans, il devint un des plus beaux ornements du clergé.

Il prêchait l'Évangile au peuple avec une onction qui touchait les cœurs les plus endurcis. Ses discours tiraient encore une nouvelle force de ses exemples. Il donnait à la contemplation et à la prière tout le temps qu'ils pouvait dérober aux fonctions du ministère. Ses jeûnes étaient continuels et rigoureux. Il portait si loin la douceur et l'humilité qu'il était parfaitement mort à sa volonté et à ses passions. Toujours maître de lui-même il conservait une égalité d'ame qui ne se démentait jamais. Supérieur à l'ivresse de la joie, il savait aussi se préserver de l'abattement dans toutes les vicissitudes des choses humaines. Il était doux, patient et tranquille dans l'adversité; humble, affable et bienfaisant dans la prospérité.

Alomer, évêque du pays, étant mort en 530, les suffrages de ceux qui étaient chargés de lui donner un successeur se réunirent en faveur de Médard. Il fut sacré par S. Remi, qui avait baptisé Clovis en 496, et qui était alors fort âgé.

La dignité épiscopale ne lui fit rien diminuer de ses austérités; il y ajouta les travaux qu'entraîne la sollicitude pastorale. Lorsqu'il fut parvenu à un âge avancé, il ne s'en crut pas moins obligé à redoubler de ferveur dans tous ses exercices.

Son zèle ne put se renfermer dans l'enceinte de son diocèse, quoiqu'il y eût beaucoup à travailler. Il volait partout où il s'agissait de procurer la gloire de Dieu et d'extirper les restes de l'idolâtrie. Les calomnies et les persécutions étaient pour lui un sujet de joie, et il en triomphait par son silence, sa douceur et sa patience. Il eut la douleur de voir son diocèse en proie aux ravages des Huns et des Van-

dales; mais cette épreuve devint pour lui une occasion de mérites par les vertus héroïques qu'il y pratiqua. Toujours il fut le consolateur et le père des affligés.

Comme la fureur des guerres avait réduit la ville de Vermand à l'état le plus déplorable, et qu'elle se trouvait exposée aux incursions des barbares, le saint transporta son siége à Noyon, qui était une place forte. Depuis ce temps-là l'ancienne capitale, qui autrefois avait été si florissante, ne s'est plus relevée de ses ruines; il n'en reste plus aujourd'hui qu'une abbaye qui porte toujours le nom de Vermand. La ville de Saint-Quentin, qui n'en est pas éloignée, est présentement capitale de cette partie de la Picardie, que nous appelons le Vermandois.

Les autres provinces de France envièrent à celle du Vermandois le bonheur de posséder un si saint pasteur, et désirèrent ardemment de partager au moins sa sollicitude; c'est ce qui fit que le clergé et le peuple de Tournai le demandèrent pour évêque après la mort de S. Eleuthère. Ils furent en cela secondés par le roi Clotaire Ier, fils de Clovis-le-Grand. S. Remi, qui était leur métropolitain, entra aussitôt dans leurs vues, dont le motif lui paraissait très pur. Voyant d'ailleurs qu'il en résulterait beaucoup de bien pour la propagation de l'Evangile, et que le pape donnait son approbation, il engagea Médard à gouverner ces deux diocèses, qui depuis ce temps-là restèrent unis, et eurent un même évêque pendant l'espace de cinq cents ans.

Il y avait une partie du diocèse de Tournai qui était encore plongée dans les ténèbres du paganisme. Médard visita tous les endroits où il se trouvait des

idolâtres pour les arracher à la superstition et aux déréglements qui en sont la suite. Les obstacles qu'il rencontra, et le danger qu'il courut plusieurs fois de perdre la vie ne firent qu'enflammer son zèle. Ses travaux et ses miracles produisirent tant d'effet que les rayons de l'Evangile dissipèrent les nuages de l'erreur dans toute l'étendue de ses deux diocèses.

Parmi les peuples dont la conversion lui coûta beaucoup de peines étaient les anciens habitants de la Flandre, qui l'emportaient en férocité et en barbarie sur toutes les nations des Gaules et sur les Francs. Ils connaissaient peu les sciences et les arts par lesquels les Romains avaient civilisé l'occident, quoique après tout la plupart des peuples civilisés par les Romains fussent encore barbares à bien des égards si l'on examine le temps où ils ne faisaient point profession du christianisme. Il n'y avait que la morale de l'Évangile qui pût corriger les cœurs, éclairer les esprits et causer cette révolution qui rend les hommes doux, humbles, patients, charitables et fidèles à pratiquer ce que prescrit la raison d'accord avec la religion. Ce ne fut qu'avec des peines infinies que le saint évêque vint à bout de réformer les mœurs des peuples dont nous parlons, de leur inspirer l'amour des maximes évangéliques, et de les porter à ce degré de perfection où ils donnèrent à l'Église les exemples les plus édifiants.

Après la conversion de la Flandre, S. Médard retourna à Noyon, où la reine Radegonde reçut de ses mains le voile de religieuse, avec le consentement de Clotaire son mari, et fut élevée à la dignité de diaconesse; il tomba ensuite dans la maladie

dont il mourut. Le roi Clotaire, qui l'avait toujours honoré comme un grand serviteur de Dieu, se rendit à Noyon pour lui faire une visite et pour recevoir sa bénédiction. Le saint ne survécut pas beaucoup au départ du prince; il était fort avancé en âge lorsqu'il alla recevoir dans le ciel la récompense de ses travaux. Sa bienheureuse mort arriva vers l'an 543. Il fut universellement regretté, et tous les Français le pleurèrent comme s'ils eussent perdu leur protecteur et leur père. On l'enterra dans la cathédrale de Noyon.

NOTICE SUR LA ROSIÈRE DE SALENCY.

On attribue à S. Médard l'institution de la fête de la rose. Ce bon évêque avait imaginé de donner tous les ans à celle des filles de sa terre de Salency qui jouirait de la plus grande réputation de vertu une somme de vingt-cinq livres et une couronne ou chapeau de roses. On dit qu'il donna lui-même ce prix glorieux à l'une de ses sœurs, que la voix publique avait nommée pour être *Rosière*. On voit encore au dessus de l'autel de la chapelle de Saint-Médard, située à une extrémité du village de Salency, un tableau où ce saint prélat est représenté en habits pontificaux, et mettant une couronne sur la tête de sa sœur, qui est coiffée en cheveux et à genoux.

Cette récompense devint pour les filles de Salency un puissant motif de sagesse. S. Médard, frappé de cet avantage, perpétua l'établissement. Il détacha des domaines de sa terre onze à douze arpents, dont il affecta les revenus au paiement des vingt-cinq livres et des frais accessoires de la cérémonie de la rose.

Par le titre de la fondation il faut non seulement que la *Rosière* ait une conduite irréprochable, mais que sa mère, ses frères, ses sœurs et autres parents, en remontant jusqu'à la quatrième génération, soient eux-mêmes irrépréhensibles; la tache la plus légère, le moindre soupçon, le plus petit nuage dans la famille serait un titre d'exclusion.

Le seigneur de Salency a toujours été en possession du droit de choisir la *Rosière* entre trois filles natives du village de Salency, qu'on lui présente un mois d'avance. Lorsqu'il l'a nommée il est obligé de la faire annoncer au prône de sa paroisse, afin que les autres filles, ses rivales, aient le temps d'examiner ce choix, et de le contredire s'il n'était pas conforme à la justice la plus rigoureuse. Cet examen se fait avec l'impartialité la plus sévère; ce n'est que d'après cette épreuve que le choix du seigneur est confirmé.

Le 8 juin, jour de la fête de S. Médard, vers les deux heures après midi, la *Rosière*, vêtue de blanc, frisée, poudrée, les cheveux flottants en longues boucles sur les épaules, accompagnée de sa famille et de douze filles aussi vêtues de blanc, avec un large ruban bleu en baudrier, auxquelles douze garçons du village donnent la main, se rend au château de Salency au son de divers instruments. Le seigneur ou son préposé et son bailli, précédés des mêmes instruments et suivis d'un nombreux cortége, la mènent à la paroisse, où elle entend les vêpres sur un prie-dieu placé au milieu du chœur.

Vêpres finies, le clergé sort processionnellement avec le peuple pour aller à la chapelle de Saint-Médard : c'est là que le curé ou l'officiant bénit la couronne ou le chapeau de roses qui est sur l'autel. Ce chapeau est entouré d'un ruban bleu et garni sur le devant d'un anneau d'argent. Après la bénédiction et un discours analogue au sujet le célébrant pose la

couronne sur la tête de la *Rosière*, qui est à genoux, et lui remet en même temps les vingt-cinq livres, en présence du seigneur et des officiers de sa justice. La *Rosière*, ainsi couronnée, est conduite à la paroisse, où l'on chante le *Te Deum* et une antienne à S. Médard.

On ne saurait croire combien cet établissement a excité à Salency l'émulation des mœurs et de la sagesse. Quoique les habitants de ce village soient au nombre d'environ cinq cents, on assure qu'il n'y a pas un seul exemple de crime commis par un naturel du lieu, pas même d'un vice grossier, encore moins d'une faiblesse de la part du sexe.

S. JEAN LE SILENCIAIRE,

ÉVÊQUE, PUIS SOLITAIRE.

(13 mai.)

Jean, que son amour pour le silence et le recueillement a fait nommer *le Silenciaire*, naquit en 454 à Nicopolis en Arménie. Son père et sa mère comptaient parmi leurs aïeux des généraux d'armée et des gouverneurs de provinces. Ils donnèrent à leur fils une éducation chrétienne, et ils eurent la consolation de le voir répondre parfaitement à leurs soins. Jean était encore fort jeune lorsque la mort les lui enleva. Devenu possesseur d'une fortune considérable, il consacra ses biens à de pieux usages. Il fit bâtir à Nicopolis une église et un monastère où il se renferma avec dix personnes animées de la même ferveur. L'humilité étant le fondement et la gardienne de toutes les vertus, il la demandait sans cesse à Dieu. Il avait une sainte avidité pour les hu-

miliations, pour celles surtout qui causent le plus de répugnance à la nature. Il y ajoutait les macérations corporelles afin de soumettre entièrement la chair à l'esprit. Il parlait rarement, par esprit d'humilité, par amour du recueillement et par la crainte de tomber dans les péchés dont la langue est le funeste instrument. Il bannit l'oisiveté de sa petite communauté, la regardant avec raison comme la source de tous les vices. Des travaux pénibles et en même temps utiles remplissaient les intervalles qui n'étaient occupés ni par la prière, ni par d'autres devoirs essentiels. Sa douceur, sa sagesse, sa ferveur lui gagnaient l'estime et l'affection de ses frères.

Malgré le soin que Jean prenait de cacher ses vertus, elles éclatèrent au dehors. L'archevêque de Sébaste le tira malgré lui de sa solitude et l'éleva sur le siége épiscopal de Colonie en Arménie, quoiqu'il n'eût encore que vingt-huit ans. Il conserva le même genre de vie autant que les devoirs de l'épiscopat le lui permirent. Ses exemples touchèrent tellement son frère et son neveu qu'ils méprisèrent le monde au sein des richesses et des honneurs, et ils devinrent des saints à la cour. Il ne fut pas également satisfait de son beau-frère, qui était gouverneur d'Arménie. Voyant qu'il attaquait les droits de l'Église, il tâcha par ses remontrances et ses prières de le ramener au devoir. Mais comme rien ne l'empêchait de continuer ses injustices, le saint évêque se vit forcé d'avoir recours à l'empereur Zénon, qui lui fit rendre justice. Il y avait alors neuf ans que le saint gouvernait son église; ses méditations, ses exemples faisaient fleurir la piété dans son troupeau. Les affligés trouvaient en lui un conso-

lateur qui partageait leurs peines; il était le père de ses diocésains; il les portait tous dans ses entrailles pour les transformer en autant de vrais disciples de Jésus-Christ.

Cependant certains maux auxquels il ne pouvait remédier, joints à une forte inclination qu'il se sentait pour la solitude lui persuadèrent qu'il pouvait se démettre de l'épiscopat. Il ne prit ce parti que quand il eut long-temps consulté Dieu dans la prière. S'étant embarqué pour la Palestine, il se retira dans la Laure de S. Sabas, peu éloignée de Jérusalem. S. Sabas, l'ayant reçu sans le connaître, le remit entre les mains de l'économe, qui l'occupait à des emplois pénibles et humiliants. Le novice obéissait avec une grande simplicité; il gardait un silence perpétuel, avait un visage serein, et paraissait toujours recueilli. On le chargea ensuite du soin de recevoir les étrangers, qu'il servait comme s'il eût servi Jésus-Christ lui-même. Tout le monde était frappé de son extérieur modeste et édifiant. S. Sabas ne pouvait assez admirer la conduite que tenait ce jeune religieux dans une place si dangereuse même pour les plus parfaits. Il lui permit d'aller vivre dans un ermitage séparé, ce qui ne s'accordait qu'à ceux qui étaient le plus solidement établis dans la perfection.

Jean, renfermé dans sa cellule, était cinq jours de la semaine sans prendre de nourriture; il ne sortait que les samedis et les dimanches, uniquement pour assister à l'office public de l'église. Après avoir vécu trois ans de la sorte il fut fait économe de la Laure. Les occupations inséparables de son emploi ne prenaient jamais rien sur le recueillement de son ame.

Cette sainte habitude d'être sans cesse en la présence de Dieu, il l'avait acquise en entremêlant dans toutes ses actions extérieures ces prières connues sous le nom de *jaculatoires*.

Son abbé le jugeant digne d'être élevé au sacerdoce, le présenta à Élie, patriarche de Jérusalem, pour qu'il lui conférât les ordres. Jean dit au patriarche qu'il avait quelque chose à lui communiquer en particulier, puis lui parla ainsi : « Mon père, j'ai été fait évêque, mais la multitude de mes péchés m'a déterminé à prendre la fuite et à me retirer dans ce désert pour y attendre la visite du Seigneur. » Le patriarche appela S. Sabas et lui dit qu'il ne pouvait ordonner son religieux à cause de quelques particularités qu'il venait d'apprendre; il ne lui expliqua pas toutefois quelles étaient ces particularités. Ayant su depuis par révélation le fait dont il s'agissait, le saint abbé se plaignit à Jean de la réserve dont il avait usé à son égard. Jean aurait quitté la Laure si S. Sabas ne lui eût promis de ne révéler son secret à personne.

Quelques moines séditieux ayant obligé S. Sabas à quitter la Laure, Jean se retira dans un désert voisin, où il passa six ans dans un silence absolu. Lorsque S. Sabas fut rappelé dans sa solitude il y ramena notre saint, qui rentra dans son ancienne cellule. L'éclat de sa sainteté attira auprès de lui un grand nombre de personnes, et il ne refusait ses instructions à aucun de ceux qui le consultaient. Parmi ceux qui lui demandaient des avis était Cyrille, homme savant et judicieux, lequel écrivit depuis sa vie. Il rapporte divers miracles opérés par le serviteur de Dieu, qui mourut dans son ermitage

vers l'an 558, après avoir passé soixante-seize ans dans le désert.

S. LÉONARD.

ERMITE EN LIMOUSIN.

(6 novembre.)

S. Léonard, que le peuple appelle S. Liénard, était un seigneur français qui jouissait d'une grande réputation à la cour du roi Clovis Ier. Dieu se servit de S. Remi pour le convertir à la foi, et il est probable que ce fut après la journée de Tolbiac. A peine eut-il connu les obligations que le christianisme impose à ceux qui le professent, et les récompenses promises aux fidèles disciples de Jésus-Christ, qu'il résolut de renoncer au monde et de quitter la cour pour profiter des leçons et des exemples de celui auquel il était redevable du plus précieux des dons. Fidèle imitateur de son maître, il en retraça bientôt toutes les vertus, surtout le désintéressement, le zèle et la charité. Il prêcha la foi pendant quelque temps; mais craignant d'être rappelé à la cour, et d'ailleurs brûlant d'un désir ardent de se consacrer entièrement à Dieu dans la solitude, il partit secrètement, et se retira dans le territoire d'Orléans.

A deux lieues de cette ville était le monastère de Micy, fondé en 508 par S. Euspice. Il avait alors pour supérieur S. Maximin ou Mesmin, dont il prit le nom par la suite. Maximin, neveu du fondateur, était renommé pour son éminente sainteté. Léonard se mit sous sa conduite et fit profession à Micy, où

il trouva des modèles de perfection, surtout dans son supérieur et dans S. Lié, qui embrassa depuis la vie monastique.

Après la mort de S. Mesmin, arrivée en 520, S. Lifard, son frère, qui avait renoncé au monde à l'âge de quarante ans, fonda un monastère à Meun-sur-Loire. Ce monastère, qui a subsisté jusqu'au onzième siècle, fut sécularisé en 1068, et changé en un chapitre de chanoines séculiers. Léonard, qui soupirait également après une solitude plus parfaite, quitta Micy vers le même temps. Il passa dans le Berri, où il convertit plusieurs idolâtres. Il gagna le Limousin, et fixa sa demeure dans la forêt de Pauvain, à quatre lieues de Limoges. Il se construisit un oratoire dans un lieu appelé Nobiliac ou Noblac. Des herbes et des fruits sauvages faisaient toute sa nourriture. Il fut pendant quelque temps inconnu aux hommes, et Dieu seul était témoin de l'austérité de sa pénitence. Son zèle l'ayant porté à instruire les peuples du voisinage, plusieurs de ses auditeurs furent singulièrement touchés de ses discours ; il y en eut même qui se sentirent animés du désir d'imiter son genre de vie. Ils allèrent donc le trouver dans son monastère, qui devint célèbre par la suite et auquel on donna le nom de Noblac, puis de Saint-Léonard de Noblac. Le roi, pénétré de vénération pour notre saint, dont les miracles répandaient au loin la réputation, lui fit don d'une partie considérable de la forêt où il vivait avec ses disciples.

Léonard étant encore dans le monde avait une grande charité pour les captifs et les prisonniers ; il travaillait avec un zèle infatigable à leur procurer

tous les soulagements dont ils avaient besoin, et surtout à les retirer du vice ; il obtint même la liberté à plusieurs d'entre eux. Il se rendit particulièrement recommandable par la même vertu lorsque sa sainteté l'eut fait connaître au monde dans le Limousin. L'auteur de sa vie rapporte que quelques prisonniers furent miraculeusement délivrés de leurs chaînes par ses prières, et que le roi lui accorda par un privilége spécial de pouvoir quelquefois les mettre en liberté. Ce fut vers ce temps-là que certains évêques et autres personnes illustres commencèrent à jouir du même privilége.

Le saint ayant comblé la mesure de ses bonnes œuvres alla en recevoir la récompense dans le ciel, le 6 novembre vers l'an 559.

S. CLOUD,

PRÊTRE.

(7 septembre.)

S. Clodoald, vulgairement appelé *S. Cloud*, est le premier prince du sang de nos rois que l'Église ait honoré d'un culte public. Il naquit en 522, et eut pour père Clodomir, roi d'Orléans, l'aîné des fils de sainte Clotilde. Il n'avait encore que trois ans lorsque Clodomir fut tué en Bourgogne. Clotilde, son aïeule, le conduisit à Paris avec ses deux frères, Théobald ou Thibaut et Gonthaire. Elle les aimait tous trois avec une extrême tendresse, et se préparait à leur donner une éducation conforme à leur auguste naissance.

Mais Childebert, roi de Paris, et Clotaire, roi de

Soissons, oncles des trois princes, résolurent bientôt d'exécuter le projet qui leur avait été suggéré par leur ambition. Ils partagèrent entre eux le royaume d'Orléans, et trempèrent leurs mains dans le sang des deux aînés de leurs neveux. Cloud, par une protection spéciale de la Providence, échappa au massacre. Bientôt après il se coupa lui-même les cheveux, cérémonie par laquelle il déclarait qu'il renonçait au monde et qu'il se consacrait au service de Dieu.

Depuis il trouva diverses occasions de recouvrer le royaume de son père, mais il ne voulut point en profiter. La grâce lui avait découvert le néant des grandeurs humaines; elle lui avait appris qu'un chrétien gagne plus à en être privé qu'à les posséder, que le véritable roi est celui qui sait se commander à lui-même et maîtriser les passions dont les princes de la terre ne sont que trop souvent les esclaves. Il remporta cette victoire sur ses penchants, et s'appliqua constamment à la conserver par la pratique de toutes les vertus du christianisme. La paix dont il jouissait dans sa petite cellule était inaltérable; il goûtait une joie solide qu'il n'eût pas voulu échanger contre les délices des cours, dont les charmes sont empoisonnés par le trouble, la confusion et l'inquiétude. Un habit pauvre lui paraissait préférable à la pourpre; ses désirs étaient satisfaits, et tous les jours il remerciait Dieu de l'avoir tiré de Babylone et de l'avoir préservé de sa corruption. Son mépris pour les choses de la terre augmentait à proportion des progrès qu'il faisait dans la vertu.

Ayant quitté sa première demeure, il alla se met-

tre sous la conduite de S. Severin, qui vivait en reclus près de Paris. Dirigé par un maître aussi habile, il parvint à une perfection encore plus éminente. Mais le voisinage de Paris ne lui parut point compatible avec le désir qu'il avait d'être inconnu au monde. Il se retira dans la Provence, où il passa plusieurs années, et où l'on assure qu'il opéra divers miracles. Sa sainteté le trahit de nouveau, et lui attira bientôt un grand nombre de visites. Il revint à Paris, où il fut reçu avec les plus grandes démonstrations de joie.

En 551, Eusèbe, évêque de Paris, l'ordonna prêtre sur la demande que lui en fit le peuple, et Cloud exerça quelque temps les fonctions sacrées du ministère. Il se retira depuis à Nogent, aujourd'hui Saint-Cloud, à deux lieues au dessous de Paris, et il y bâtit une église qui dépendait de celle de cette ville. Il eut bientôt pour disciples tous ceux qui faisaient une profession spéciale de la vertu, ou qui fuyaient le monde par la crainte de s'y perdre. Tous le regardaient comme leur supérieur, et il les animait à la vertu par ses instructions et par ses exemples. Il distribua tous ses biens aux églises ou aux pauvres. Non content de travailler à sa sanctification et à celle de ses disciples, il instruisait encore les peuples du voisinage. Il donna le village de Nogent au siége de Paris, comme le rapporte Hincmar dans la vie de S. Remi, et il en est parlé dans les lettres-patentes que donna Louis XIV, lorsqu'il érigea ce lieu en duché-pairie en faveur des archevêques de Paris.

S. Cloud mourut à Nogent vers l'an 560, et il est nommé dans le martyrologe romain sous le 7 sep-

tembre, qui paraît avoir été le jour de sa mort. L'église de son nom est desservie depuis longtemps par des chanoines séculiers, et l'on y garde les reliques du saint. Nogent, qui aujourd'hui porte le nom de Saint-Cloud, fut acheté par la reine au duc d'Orléans. On a transféré ailleurs le siége du duché-pairie.

Jean Pic, prince de la Mirandole, ce prodige d'esprit et de science qui mourut en 1494, à la trente-deuxième année de son âge, et qui après s'être convaincu du néant des choses humaines vécut en philosophe chrétien, s'exprimait de la sorte sur les avantages de la solitude et sur le mépris du monde : « Plusieurs s'imaginent que le plus grand bonheur de cette vie consiste à être constitué en dignité et en puissance, à jouir de l'abondance, à être environné de l'éclat d'une cour. Vous ne pouvez ignorer que rien de tout cela ne m'a manqué : eh bien, je vous assure que je n'ai jamais goûté de vraie satisfaction que dans la retraite et dans la contemplation. Si les Césars pouvaient parler du fond de leurs tombeaux, je suis persuadé qu'ils déclareraient que Pic est plus heureux dans la solitude qu'ils ne l'étaient dans le gouvernement de l'univers; et s'il était possible que les morts revinssent sur la terre, ils aimeraient mieux subir sur-le-champ une seconde mort que de courir une seconde fois le risque de perdre leur ame dans l'exercice des fonctions publiques. »

S. GERMAIN,

ÉVÊQUE DE PARIS.

(28 mai.)

S. Germain, qui fut la gloire de l'Église gallicane au sixième siècle, naquit vers l'an 496 dans le territoire d'Autun. Le saint prêtre Scopilion, son cousin, se chargea du soin de l'élever dans les maximes de la piété et dans la connaissance des lettres. Il montra dès sa jeunesse une ferveur singulière : il assistait régulièrement à l'office divin ; il ne manquait point à matines même en hiver, quoiqu'il fût éloigné de l'église environ d'une demi-lieue.

S. Agrippin, évêque d'Antun, le fit entrer dans son clergé. Il lui conféra d'abord le diaconat, et trois ans après la prêtrise. Germain, croissant tous les jours en vertu, fut fait abbé du monastère de Saint-Symphorien, dans un des faubourgs d'Autun. Alors Dieu le favorisa du don des miracles et de celui de prophétie, selon Fortunat, évêque de Poitiers, qui le connaissait particulièrement. Lorsque les moines reposaient il allait à l'église, où il passait ordinairement une bonne partie de la nuit en prières. On rapporte qu'ayant eu un songe mystérieux il vit un vénérable vieillard qui lui présentait les clefs de Paris, en lui disant que Dieu lui confiait la conduite des habitants de cette ville pour qu'il les empêchât de périr.

Se trouvant à Paris quatre ans après, le siége épiscopal devint vacant par la mort d'Eusèbe : on y éleva Germain malgré lui. Sa nouvelle dignité n'ap-

porta aucun changement dans sa manière de vivre. On le vit toujours simple, frugal, mortifié, pénitent. Vers les neuf heures du soir il se rendait à l'église, et y restait en prières jusqu'à matines. Sa maison était continuellement environnée d'une foule de malheureux auxquels il servait de père. Il avait toujours plusieurs pauvres à sa table, où l'on ne voyait point de mets délicats, et pour nourrir en même temps l'ame et le corps de ses convives il faisait lire quelque livre de piété. Ses sermons opéraient les plus grands fruits, et toute la ville de Paris eut bientôt changé entièrement de face. Les amusements profanes furent proscrits, les désordres cessèrent, et les pécheurs de toute espèce effacèrent leurs crimes par une sincère pénitence.

Le roi Childebert, qui jusque là avait mené une vie peu chrétienne, ne put résister à l'onction des discours du saint; il se convertit et bannit de sa cour tous les désordres. Voulant échanger des biens périssables contre des trésors éternels, il ne se contenta pas de fonder des monastères où l'innocence pût trouver un asile dans les siècles suivants, il envoyait encore des sommes considérables au saint évêque pour le soulagement des pauvres. Quand ses coffres étaient épuisés il faisait fondre sa vaisselle d'or et d'argent, ainsi que les ornements du même métal qui servaient à son usage. Ne cessez point de donner, disait-il au saint, qu'il avait établi le distributeur de ses aumônes; j'espère que la Providence me fournira des fonds dont la source ne tarira jamais.

Childebert et Clotaire, son frère, faisant la guerre en Espagne, mirent le siége devant Saragosse en

542. Les habitants de cette ville invoquèrent avec confiance S. Vincent, martyr, leur patron, et portèrent ses reliques en procession à la vue du camp des Français. Childebert fut touché de leur piété; il demanda à parler à l'évêque de Saragosse, et lui dit qu'il leverait le siége si l'on voulait lui donner une portion des reliques de S. Vincent. On accepta la condition, et l'évêque donna au roi l'étole que le saint diacre portait à l'autel. Childebert tint sa parole, et fit retirer son armée. De retour à Paris, il y fonda une église en l'honneur de la sainte Croix et de S. Vincent.

Ce prince étant tombé malade au château de Celles, le saint lui fit une visite. Sa santé paraissait désespérée, et les médecins avouaient qu'ils ne trouvaient aucune ressource dans leur art: Germain ne perdit point pour cela l'espérance; il passa la nuit en prières pour solliciter le rétablissement du roi. Le lendemain matin, il lui imposa les mains, et il se trouva tout à coup parfaitement guéri. Childebert rapporte lui-même ce miracle dans les lettres-patentes par lesquelles il donne en reconnaissance à l'Église de Paris et à l'évêque Germain la terre de Celles, où il avait recouvré la santé d'une manière surnaturelle. Il mourut peu de temps après. Comme il avait choisi l'église de S. Vincent pour le lieu de sa sépulture, Germain, assisté de six autres évêques, en fit la dédicace le 23 décembre 558, le jour même que le roi était mort. Cette église, à cause de sa magnificence, fut appelée *église d'or*. Les murailles étaient couvertes en dehors de plaques de cuivre doré; en dedans elles étaient ornées de peintures

appliquées sur un fond très riche qu'on avait aussi doré.

A côté de l'église était un vaste monastère que le même prince fit bâtir, et auquel il donna le fief d'Issy et d'autres terres, dont une partie a servi d'emplacement à un faubourg considérable de la ville de Paris. Le soin de ce monastère fut confié à S. Germain, qui y mit pour abbé S. Droctovée, qu'il avait fait venir d'Autun.

Clotaire, le dernier des fils du grand Clovis, succéda à Childebert, son frère, et réunit en sa personne la monarchie française, qui avait été partagée en quatre royaumes. Il quitta Soissons, où il avait régné jusqu'alors, pour se rendre à Paris. Il montra d'abord quelque indifférence pour le saint évêque; mais étant tombé malade peu de temps après, il l'envoya chercher. Quand il fut arrivé, il prit son manteau qu'il appliqua aux parties de son corps où il ressentait de la douleur, et à l'instant il se trouva guéri. Depuis ce moment-là jusqu'à la fin de sa vie il ne cessa de traiter le saint avec encore plus d'égards que n'avait fait son prédécesseur.

Ce prince étant mort en 561, la monarchie française fut de nouveau partagée en quatre royaumes. Charibert fut roi de Paris, Gontran d'Orléans et de Bourgogne, Sigebert d'Austrasie et Chilpéric de Soissons. Ces quatre princes étaient fils de Clotaire.

Quoique Charibert fût d'un caractère indolent, il n'en était pas moins fougueux dans ses passions. Comme il ne s'était point encore défait de tous les préjugés du paganisme il répudia sa femme Ingoberge pour épouser Méroflède, une des filles qui la

servaient. Après la mort de celle-ci il en épousa la sœur, nommée Marcovèse, qui avait porté le voile de religieuse. Ingoberge vivait cependant toujours. S. Germain mit tout en œuvre pour faire sentir au roi l'énormité de ses crimes, mais les efforts de son zèle ne produisirent aucun effet. Voyant que le prince était incorrigible, il l'excommunia ainsi que la complice de ses désordres, dans la persuasion que cet exemple de sévérité devenait nécessaire pour empêcher les mauvaises suites du scandale. Les deux coupables ne se corrigèrent point pour cela; mais Dieu vengea bientôt le mépris de sa loi et l'autorité de son serviteur. Marcovèse mourut au bout de quelques jours, et le roi ne tarda pas à la suivre. Il laissa de sa femme légitime trois filles, dont deux furent religieuses; la troisième, nommée Berthe, épousa Éthelbert, roi de Kent.

A la mort de Charibert, arrivée en 570, ses trois frères partagèrent entre eux ses états; mais, n'ayant pu s'accorder sur la possession de Paris, ils firent un arrangement, par lequel il fut stipulé qu'ils posséderaient conjointement cette ville et qu'aucun ne pourrait y entrer que du consentement des deux autres. S. Germain eut besoin d'une grande prudence pour conduire son troupeau au milieu de tant d'intérêts différents. Il employa les moyens que peut suggérer une charité vigilante et ingénieuse pour réunir tous les esprits et maintenir la tranquillité publique.

Malheureusement la jalousie et l'ambition divisèrent Sigebert et Chilpéric. Ces deux princes, que leurs femmes Brunehaut et Frédégonde, qui se haïssaient mortellement, animaient l'un contre l'autre,

en vinrent jusqu'à s'entre-déclarer la guerre. S. Germain eut beau faire des représentations, tout ce qu'il obtint se réduisit à suspendre les hostilités pour quelque temps. Chilpéric tomba sur les terres de Sigebert; mais il fut vaincu et obligé de s'enfuir à Tournai. Après cette victoire Sigebert, accompagné de sa femme Brunchaut et de ses enfants, vint à Paris, où il fut reçu comme un conquérant. Le saint évêque écrivit à la reine pour la conjurer d'obtenir de son mari qu'il rendît la paix à la France et qu'il épargnât la vie et la fortune d'un frère dont le sang et la ruine crieraient vengeance au ciel. Brunchaut ne se laissa point toucher; elle détermina même Sigebert par ses conseils à assiéger Tournai. Pendant que le roi se préparait à exécuter son entreprise S. Germain alla le trouver pour faire un dernier effort. « Si vous pardonnez à votre frère, lui dit-il, vous reviendrez vainqueur; si au contraire vous méditez de lui ôter la vie, la justice divine vous frappera, et la mort vous empêchera d'exécuter votre projet. » Le prince méprisa cet avis salutaire; mais l'événement prouva que Dieu avait inspiré son serviteur. En effet la reine Frédégonde, furieuse de l'état désespéré où se trouvaient les affaires de son mari, aposta deux scélérats qui l'assassinèrent, en 575, à Vitri, où son armée faisait halte. Il avait régné quatorze ans, et avait quelque réputation d'humanité, au rapport de Fortunat.

S. Germain malgré son grand âge montrait toujours le même zèle et la même activité dans l'accomplissement de ses devoirs. La faiblesse où de rudes austérités avaient réduit son corps ne lui fit rien relâcher des exercices ordinaires de sa péni-

tence ; il redoubla même de ferveur à mesure qu'il sentait approcher sa fin.

Il parut avec éclat dans le concile tenu à Paris en 557, et fut le principal auteur des canons que l'on y dressa. Par ses soins les restes du paganisme furent extirpés en France. Il engagea le roi Childebert à porter un édit qui ordonnait de renverser les idoles dans tout le royaume, et qui proscrivait les danses et autres divertissements par lesquels on profanait les jours de dimanches et de fêtes. Il composa aussi un ouvrage excellent que nous avons encore, sous le titre d'*Explication de la liturgie*. Enfin il continua ses travaux pour la conversion des pécheurs jusqu'à sa bienheureuse mort, qui arriva le 28 mai 576. Il était âgé de quatre-vingts ans. Le roi Chilpéric composa son épitaphe, où il est représenté comme un pasteur brûlant de zèle pour le salut des ames, singulièrement aimé et respecté de son troupeau. Il y est dit encore qu'il s'opéra des prodiges à son tombeau, que les aveugles et les sourds y recouvrèrent les uns l'usage de la vue, les autres l'usage de l'ouïe.

S. HERMÉNIGILDE,

PRINCE VISIGOTH, MARTYR EN ESPAGNE.

(13 avril.)

Lévigilde ou Léovigilde, roi des Goths en Espagne, eut deux fils de sa femme Théodosie ; leurs noms étaient Herménigilde et Récarède. Ils furent tous deux élevés dans l'arianisme, que leur père profes-

sait. Herménigilde, l'aîné des deux princes, épousa Ingonde, fille de Sigebert, roi d'Austrasie.

La couronne avait toujours été élective chez les Goths d'Espagne; c'étaient les grands qui choisissaient celui qui devait la porter. Lévigilde, voulant l'assurer à ses descendants, associa ses deux fils à la royauté; il donna même à chacun une partie de ses états à gouverner. Séville fut la capitale du pays que l'aîné eut en partage.

Ingonde, sa femme, eut beaucoup à souffrir de la part de Goswinde, arienne outrée, que Lévigilde avait épousée après la mort de Théodosie. Les persécutions qu'elle lui suscita avaient pour but de la détacher de la doctrine catholique; mais rien ne put ébranler Ingonde, elle resta toujours ferme dans la profession de la vraie foi. Ses exemples et ses discours firent même une vive impression sur Herménigilde. Ce prince eut des doutes sur la religion qu'il professait, et ces doutes furent éclaircis par les instructions de S. Léandre, évêque de Séville. Il ouvrit les yeux à la lumière, qu'il avait jusque là méconnue, et profita d'une absence de son père pour abjurer solennellement l'hérésie. Il fut ensuite reçu dans l'Église par l'imposition des mains et par l'onction du saint-chrême qu'on lui fit sur le front.

Lévigilde, que les premières apparences du changement de son fils avaient déjà indisposé contre lui, entra dans une étrange colère quand il eut appris qu'il faisait une profession ouverte de la foi catholique. Il le dépouilla du titre de roi, qu'il lui avait donné, et résolut de lui ôter ses biens, sa femme, la vie même, s'il ne retournait à l'arianisme. Herménigilde, se regardant comme prince

souverain, prit des mesures pour empêcher l'effet des menaces de son père. Il envoya demander du secours à Tibère, empereur d'Orient; il n'en obtint ni de ce prince, mort peu de temps après, ni de Maurice, son successeur. Ce dernier fut obligé de réunir toutes ses forces pour se défendre contre les Perses, qui avaient fait plusieurs irruptions sur les terres de l'empire. Herménigilde implora ensuite l'assistance de l'armée romaine, que les empereurs de Constantinople entretenaient en Espagne pour conserver le peu de possessions qui leur restaient dans ce pays. Les chefs de cette armée s'engagèrent par serment à soutenir sa cause, et prirent en otage sa femme et son fils, sous prétexte de mettre en sûreté la vie de la mère et de l'enfant; mais ensuite ils se laissèrent corrompre par l'or de Lévigilde, et manquèrent à leur parole.

Lévigilde tint son fils assiégé dans Séville pendant un an. Herménigilde, se voyant hors d'état de faire une plus longue résistance, s'enfuit secrètement pour se rendre au camp des Romains; mais, sur la nouvelle qu'il eut de leur trahison, il se retira à Cordoue, puis à Osseto. Il se renferma dans cette dernière ville, qui avait d'assez bonnes fortifications, avec trois cents hommes d'élite. La place ne put tenir, elle fut prise et brûlée par Lévigilde. Le prince vaincu se réfugia dans l'église, au pied de l'autel. Son père ne voulut point l'en retirer de force; il permit même à Récarède, engagé aussi dans l'arianisme, d'aller trouver son frère et de lui promettre sa grâce s'il reconnaissait sa faute en se soumettant. Herménigilde, qui croyait qu'on agissait de bonne foi à son égard, vint se jeter aux pieds de son père.

Lévigilde l'embrassa et renouvela toutes les promesses qui lui avaient été faites de sa part ; mais il ne l'eut pas plus tôt mené dans son camp qu'il le fit dépouiller de ses habits royaux ; il ordonna ensuite qu'on le chargeât de fers et qu'on le conduisît prisonnier dans la tour de Séville.

Lévigilde employa de nouveau les menaces et les promesses pour rengager son fils dans l'arianisme ; et afin de le vaincre plus facilement il le fit resserrer dans un cachot affreux, avec ordre de l'y traiter avec la plus grande dureté. Herménigilde resta toujours inébranlable et ne cessa de répéter ce qu'il avait précédemment écrit à son père : « Je confesse que votre bonté pour moi a été portée trop loin ; aussi conserverai-je jusqu'au dernier soupir le respect et l'amour que je vous dois. Mais pouvez-vous exiger que je préfère une grandeur périssable à mon salut éternel ! Je ne veux point de couronne à ce prix ; je suis prêt à la sacrifier, ainsi que ma propre vie, plutôt que d'abandonner la vérité. »

La prison devint pour Herménigilde une école de vertu : il s'y consacra aux exercices d'une austère pénitence ; il prit le cilice et ajouta beaucoup de mortifications volontaires aux peines qu'il endurait déjà. Sans cesse il s'adressait à Dieu par des prières ferventes, afin d'obtenir le courage dont il avait besoin dans les combats qu'il soutenait pour la cause de la foi.

La fête de Pâque étant arrivée, Lévigilde chargea un évêque arien d'aller trouver son fils pendant la nuit pour lui offrir sa grâce, au cas toutefois qu'il voulût recevoir la communion des mains du prélat. Mais Herménigilde rejeta cette proposition avec

horreur. Il reprocha même à l'évêque avec une généreuse liberté son attachement à une doctrine impie. Le roi, informé de ce qui s'était passé, devint plus furieux que jamais, et résolut d'éteindre dans le sang de son fils la haine qu'il portait à la foi catholique. Il envoya donc des soldats pour le mettre à mort. Ceux-ci étant entrés dans la prison lui fendirent la tête d'un coup de hache le 13 avril 586.

S. Grégoire-le-Grand attribue aux mérites du saint martyr la conversion du roi Récarède ainsi que celle de toute la nation des Goths d'Espagne. Quant à la faute qu'il commit en prenant les armes contre son père, il l'expia, dit S. Grégoire de Tours, par ses héroïques vertus et par l'effusion de son sang.

SAINTE RADÉGONDE,

REINE DE FRANCE.

(13 août.)

Radégonde était la fille de Berthaire, roi d'une partie de la Thuringe dans la Germanie. Ce prince, païen de religion, fut assassiné par Hermanfroi, son frère. Thierri, roi d'Austrasie, et Clotaire, son frère, roi de Soissons, déclarèrent peu de temps après la guerre à Hermanfroi, dont ils avaient sujet de se plaindre. Ils remportèrent sur lui une victoire complète, et revinrent dans leurs états chargés d'un riche butin. Radégonde fut du nombre des prisonniers. Elle échut à Clotaire, qui la fit élever dans la religion chrétienne.

Les mystères sublimes de la foi firent sur elle la plus vive impression, et à peine eut-elle reçu le bap-

têmе qu'elle se consacra sans réserve au service de Dieu. Elle se retranchait une partie de sa nourriture pour la donner aux pauvres. La prière, les humiliations et les austérités de la pénitence étaient ses plus chères délices. Elle se proposait de vivre dans une virginité perpétuelle, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'elle acquiesca au désir qu'avait le roi de l'épouser. Son élévation ne changea rien dans ses premiers sentiments. Ennemie de la mollesse et supérieure aux atteintes de la vanité, elle partageait son temps entre la prière, les devoirs de son état et le soin des pauvres. Ses jeûnes étaient rigoureux et elle portait en carême un cilice sous ses habits royaux.

Clotaire fut d'abord charmé de la voir dans de semblables dispositions, et il la laissait vaquer en liberté à tous ses exercices. Mais diverses passions altérèrent peu à peu ses sentiments; il conçut de l'aversion pour sa sainte épouse; il en vint jusqu'à lui faire un crime de sa piété. Radégonde était selon lui moins une reine qu'une religieuse; elle faisait un cloître de sa cour. Ces plaintes étaient injustes, car la sainte ne manquait ni aux bienséances, ni aux devoirs de son état; elle cherchait d'ailleurs par tous les moyens possibles et légitimes à gagner le cœur du roi. Elle supportait les mauvais traitements avec patience et n'opposait aux injures que la douceur et la complaisance. Elle faisait aussi tout le bien possible à ceux qui s'étaient déclarés ses ennemis et qui entretenaient les préventions du roi à son égard. Enfin Clotaire fit assassiner le frère de cette malheureuse princesse, dans le dessein de se rendre maître des états qu'il possédait dans la Thuringe. Un tel acte d'inhumanité saisit Radégonde d'indi-

gnation et d'horreur ; elle demanda la permission de quitter la cour, et elle lui fut aisément accordée. Clotaire l'envoya à Noyon afin qu'elle y reçût le voile des mains de S. Médard. C'était ce que la reine désirait avec beaucoup d'ardeur. Le saint évêque balança quelque temps sur le parti qu'il avait à prendre parceque Radégonde était mariée; il se rendit pourtant à ses prières réitérées et la fit diaconesse. (1)

Radégonde se retira d'abord dans la terre de Sais, que le roi lui avait donnée en Poitou. La vie qu'elle y mena fut extrêmement dure. Elle ne mangeait que du pain d'orge ou de seigle, auquel elle joignait un peu de racines et de légumes. Jamais elle ne buvait de vin; un cilice étendu sur la cendre lui servait de lit. Elle employait tout son revenu en aumônes, aimant les pauvres comme elle eût aimé ses propres enfants. Elle portait une chaîne de fer sur sa chair nue. Cet instrument de pénitence lui avait été donné par un saint prêtre du pays nommé Junien, qu'elle respectait comme son père spirituel et auquel elle fournissait des habits tissus de ses propres mains.

Quelque temps après elle se rendit à Poitiers. Étant dans cette ville, elle y bâtit du consentement du roi un monastère de religieuses, et en donna la conduite à une vierge remplie de vertu, qui se nommait Agnès. Elle lui obéit comme les autres, ne se

(1) Les canons que l'Église fit depuis défendirent à toute personne mariée de recevoir les ordres ou d'entrer en religion, à moins que l'autre partie n'embrassât pareillement l'état ecclésiastique ou l'état religieux, *cap.* 8, *de Convers. Conjug.*; mais avant cette loi il suffisait que l'un des deux époux eût le consentement de l'autre. La partie qui restait dans le monde ne pouvait cependant se remarier tant que l'autre vivait.

réservant pas même le droit de disposer de la moindre chose. Mais bientôt Clotaire se repentit de lui avoir permis de prendre le voile; il partit pour Tours avec son fils Sigebert, et couvrit son voyage du prétexte de la religion. Son dessein était d'aller jusqu'à Poitiers et d'enlever Radégonde pour la ramener à la cour. La sainte, qui en fut avertie, éprouva de vives alarmes. Elle écrivit à S. Germain de Paris pour lui faire part du malheur qui la menaçait et le conjurer de mettre tout en œuvre pour l'en délivrer. Le saint évêque alla trouver le roi, qui était à Tours, et, s'étant jeté à ses pieds, devant le tombeau de S. Martin, il lui fit abandonner par ses prières et ses larmes le dessein qu'il avait d'aller à Poitiers. Clotaire à son tour se prosterna devant S. Germain, lui demandant d'engager Radégonde à s'intéresser pour lui auprès de Dieu, afin qu'il obtînt le pardon de son péché, ainsi que de sa malheureuse facilité à suivre les conseils des méchants.

Radégonde se crut au comble du bonheur lorsqu'elle vit qu'on ne pensait plus à l'arracher de sa solitude. Comme elle désirait perpétuer l'œuvre de Dieu, elle pria les pères du concile, assemblé à Tours en 566, de confirmer la fondation de son monastère; ce qui fut fait sous les censures les plus sévères. Elle avait déjà enrichi l'église qu'elle avait fait bâtir des reliques d'un grand nombre de saints; mais elle témoignait un désir ardent d'avoir une portion de la vraie croix. Pour se la procurer elle députa quelques ecclésiastiques vers Justin, empereur de Constantinople. Ce prince seconda les pieuses intentions de Radégonde; il lui envoya un morceau de la vraie croix, enchâssé dans de l'or et orné de pierres pré-

cieuses. Il y joignit des reliques de plusieurs saints et un livre d'Évangile du plus beau travail. Ces différentes reliques furent déposées dans le monastère de Radégonde. L'archevêque de Tours en fit la translation de la manière la plus solennelle. Ce fut en cette occasion que Vénance Fortunat composa l'hymne *Vexilla Regis prodeunt.* La sainte l'avait fait venir à Poitiers avec plusieurs autres hommes également recommandables par leur savoir et leur vertu. Elle était elle-même fort instruite et en état de lire les pères grecs et latins dans leur langue.

En 568 elle pria l'abbesse de Saint-Jean d'Arles de lui envoyer une copie de sa règle, pour l'établir dans son monastère de Poitiers, dédié sous l'invocation de la croix. Cette abbesse se nommait Césarie, comme la sœur de S. Césaire, à laquelle elle avait succédé et dont elle fut la parfaite imitatrice. Vénance Fortunat donne de grands éloges à sa sainteté. Elle possédait surtout cette prudence qui, selon la remarque de S. Ambroise, doit être pour ainsi dire l'assaisonnement de toutes les autres vertus. Elle joignit à la copie de sa règle une lettre remplie de conseils salutaires. Nous avons encore cette lettre, et la lecture en sera fort utile surtout aux supérieurs. Il y est dit que les personnes qui veulent servir Dieu sincèrement doivent beaucoup aimer la prière; s'appliquer à connaître la volonté du ciel pour la suivre en tout; entendre, lire et méditer la parole sainte, qui renferme une doctrine infiniment plus précieuse que celle des hommes, et que l'on peut comparer à une mine inépuisable; louer Dieu sans cesse et le remercier de ses miséricordes; donner l'aumône selon son pouvoir, et

pratiquer des austérités, mais toujours avec discrétion et conformément à la règle de l'obéissance. Il y est recommandé à chaque religieuse d'apprendre le psautier par cœur, de se rendre capable de lire et d'éviter les amitiés particulières. Non contente de ces instructions, Radégonde fit le voyage d'Arles avec Agnès, abbesse de son monastère, afin de s'instruire plus parfaitement des obligations que lui imposait la règle qu'on venait de lui envoyer. De retour à Poitiers, elle s'occupa conjointement avec l'abbesse à établir la discipline la plus exacte parmi les religieuses de son monastère.

Clotaire, le quatrième fils de Clovis-le-Grand, devint en 560 seul maître de la monarchie française, par la mort de ses frères et de ses neveux. Sur la fin de son règne il alla visiter le tombeau de S. Martin à Tours, portant avec lui de riches présents. Il y fit l'aveu des péchés de toute sa vie, et, pénétré d'une vive douleur, il implora la miséricorde divine par l'intercession du saint évêque. Il fonda depuis à Soissons le monastère de Saint-Médard, et donna de grandes marques d'une sincère pénitence. Durant sa dernière maladie, il était fort troublé par le souvenir de ses crimes. « Que le roi du ciel est puissant ! s'écria-t-il quelque temps avant d'expirer ; il dispose de la vie des plus grands monarques de la terre. » Il mourut en 561, dans la cinquantième année de son règne, ayant possédé seul pendant plus de trois ans toute la monarchie française. Ses quatre fils, Charibert, Chilpéric, Gontran et Sigebert lui succédèrent. Le premier eut le royaume de Paris, qui comprenait l'Ile-de-France, l'Anjou, le Maine, la Touraine, le Poitou,

la Guienne et le Languedoc. Le second fit sa résidence à Soissons et régna sur la Picardie, la Normandie et tous les Pays-Bas. Le troisième fut roi d'Orléans ; ses états s'étendaient jusqu'à la source de la Loire , et comprenaient de plus la Provence, le Dauphiné et la Savoie. L'Austrasie échut au quatrième, et il eut sous sa puissance la Lorraine, la Champagne, l'Auvergne et quelques provinces de la Germanie. Charibert vécut peu de temps, et toute la France fut déchirée par la fureur des guerres civiles qui s'allumèrent entre Sigebert et Chilpéric, dont l'un avait épousé Brunehaut et l'autre avait Frédégonde pour concubine. Childebert, fils de Sigebert et de Brunehaut, réunit en sa personne, après la mort de son père et de ses deux oncles Childéric et Gontran, les royaumes d'Austrasie, d'Orléans et de Paris.

Il hérita des sentiments d'estime que son père avoit eus pour sainte Radégonde. Il se déclara toujours le protecteur du monastère de Sainte-Croix, où l'on comptait deux cents religieuses, parmi lesquelles il y avait des filles de sénateurs et des princesses du sang royal. La sainte ne perdit point la tranquillité de son ame au milieu des troubles qui agitèrent la France. Elle mourut en 587, le 13 août, jour auquel elle est honorée dans l'Église. En l'absence de l'évêque de Poitiers, S. Grégoire, évêque de Tours, fit la cérémonie de ses funérailles, durant laquelle un aveugle recouvra la vue. Il s'opéra plusieurs autres miracles à son tombeau. Ses reliques restèrent dans l'église de Notre-Dame à Poitiers jusqu'en 1562, que les huguenots les dispersèrent avec celles de S. Hilaire.

S. GRÉGOIRE,

ÉVÊQUE DE TOURS.

(17 novembre.)

George Florentius Grégoire fut le plus bel ornement de l'Eglise de Tours après S. Martin. Il sortait d'une des plus riches et des plus illustres familles d'Auvergne, où la piété semblait héréditaire. Léocadie, son aïeule, descendait de Vettius Epagatus, martyr de Lyon. S. Gal, évêque de Clermont, était son oncle paternel. Armentaria, sa mère, était petite-fille de S. Grégoire, qui mérita par ses vertus d'être élevé sur le siége de Langres. Il vint au monde le 30 novembre 539; il n'eut d'abord d'autre nom que George Florentius; on croit qu'il n'y ajouta celui de Grégoire que par respect pour la mémoire de S. Grégoire de Langres, son bisaïeul.

Il fut élevé sous la conduite de S. Gal, son oncle. Il ne donna qu'une application médiocre aux belles-lettres, mais il acquit une grande connaissance de toutes les sciences ecclésiastiques. Son oncle lui conféra la tonsure. S. Avit, successeur de S. Gal, l'ordonna diacre.

Ayant été guéri d'une maladie dangereuse, il voulut, pour témoigner à Dieu sa reconnaissance, visiter le tombeau de S. Martin à Tours. Peu de temps après son départ de cette ville, le clergé et le peuple, qui venaient d'admirer sa piété, son savoir, son humilité, l'élurent pour remplacer le saint évêque Euphrone, que la mort leur enlevait. Les députés chargés de lui annoncer son élection le trouvèrent

à la cour de Sigebert roi d'Austrasie. Il fut sacré par Gilles, évêque de Reims, le 22 août 573; il avait alors trente-quatre ans. Par son zèle il fit fleurir la religion et la piété. Il rebâtit sa cathédrale, fondée par S. Martin, et plusieurs autres églises. Il défendit les franchises de celles de Saint-Martin en refusant de livrer à Chilpéric le duc Gontran qui s'était retiré dans cet asile, qu'on regardait alors comme inviolable. Chilpéric s'était emparé de la ville de Tours après l'assassinat de Sigebert, et Gontran avait mis Childebert II, fils de ce prince, sur le trône de son père. Le duc, qui craignait le ressentiment de Chilpéric, s'était renfermé dans l'église de Saint-Martin.

Le saint évêque de Tours assista au concile qui se tint à Paris en 577, contre Prétextat, évêque de Rouen, que Frédégonde, femme de Chilpéric, voulait perdre absolument. Il prit la défense de ce prélat, faussement accusé de divers crimes, reprocha à quelques évêques leur indigne complaisance pour la reine, et empêcha du moins que l'affaire ne fût portée aux dernières extrémités.

Frédégonde, dont la vengeance n'avait point été entièrement satisfaite, ne le pardonna point à l'évêque de Tours. Elle trouva un digne ministre de sa fureur dans Leudaste, comte de Tours. C'était un homme de néant, qui à force d'intrigues et de crimes s'était élevé aux premières places. Il chargea Grégoire de diverses accusations, qu'il rendit vraisemblables et dont il se vanta de fournir la preuve. Chilpéric convoqua une assemblée d'évêques à Berni près de Compiègne, pour juger cette affaire. Grégoire y fut mandé comme les autres. On découvrit

la calomnie, et on reconnut l'innocence de l'évêque de Tours : ses accusateurs furent traités comme ils le méritaient, et Leudaste périt depuis misérablement.

Grégoire eut ensuite une dispute assez vive avec Félix, évêque de Nantes; il s'agissait d'une terre de l'église de Tours, que Félix voulait avoir. Celui-ci tomba malade peu de temps après, et résigna son évêché à Burgundio, son neveu, qui n'avait que vingt ans et qui n'était pas encore tonsuré. Grégoire refusa d'ordonner le résignataire, pour ne pas violer les canons qui défendaient de nommer à l'épiscopat quelqu'un qui n'était point engagé dans les saints ordres.

Nous croyons devoir rapporter ici un fait qui arriva à Berni. Un gentilhomme nommé Daccon fut condamné à mort pour crime de trahison ; il demanda un prêtre à l'insu du roi pour l'admettre à la pénitence : on lui accorda cette grâce, après quoi il fut exécuté. Ce trait prouve qu'on recevait une pénitence secrète et qu'on se confessait à la mort; il est encore une preuve de l'usage barbare où étaient anciennement les cours de justice en France de refuser aux criminels mourants la facilité de se réconcilier avec Dieu.

S. Grégoire défendit la divinité de Jésus-Christ contre les juifs, les ariens et autres hérétiques. Il confondit les différents ennemis de l'Église et en convertit plusieurs. Chilpéric, qui se piquait de savoir la théologie, fit un écrit où il détruisait quelques articles fondamentaux de notre foi. Il le fit voir à Grégoire, qui eut le courage de lui dévoiler ses erreurs et de les combattre. Il en témoigna le

plus grand mécontentement, mais le saint évêque ne rabattit rien de sa fermeté. On ajoute que ce prince avait rédigé le projet d'un édit en faveur du sabellianisme, qui anéantissait la distinction des personnes divines de la Trinité; mais que S. Grégoire de Tours et S. Salvi d'Albi s'armèrent d'un zèle intrépide et l'obligèrent à le supprimer.

Notre saint savait allier la douceur avec le zèle; tous ses diocésains étaient l'objet de sa sollicitude pastorale; sa charité s'étendait à tous, et ses ennemis en éprouvaient les effets les plus sensibles. Les malheureux, ceux mêmes qui paraissaient le moins dignes de compassion, trouvaient en lui un père et un défenseur. Des voleurs ayant pillé l'église de Saint-Martin, on les arrêta et on leur fit leur procès: Grégoire demanda leur grâce au roi, et comme personne ne se présentait pour suivre l'affaire Chilpéric leur laissa la vie.

Les rois Childebert et Gontran donnèrent de grandes marques de confiance au saint évêque de Tours; il s'en servit pour assurer, autant qu'il était en lui, la paix entre ces deux princes. Il remplit toujours avec autant de zèle que de capacité les commissions importantes dont il fut chargé, et ne se proposa jamais que le bien de l'état et la gloire de la religion.

Sainte Radégonde avait beaucoup d'estime pour Grégoire. Cette princesse étant morte en 587 dans le monastère de Sainte-Croix de Poitiers, qu'elle avait fondé, l'évêque de Tours fit la cérémonie de ses funérailles en l'absence de l'évêque diocésain. Sa mort fit naître un schisme dans le monastère. Clotilde, fille du roi Caribert, qui y était simple religieuse,

voulut faire déposer l'abbesse pour se mettre en sa place. Elle avait plusieurs religieuses dans son parti, entre autres Basine, fille de Chilpéric; les choses furent portées à un point qu'il fallut nommer une commission composée de plusieurs évêques pour terminer cette affaire. Grégoire fut du nombre des commissaires. L'innocence de l'abbesse qu'on voulait déposer fut reconnue; on condamna les religieuses qui s'étaient soustraites à son obédience, et on prononça contre elles la peine d'excommunication.

S. Grégoire eut aussi de grandes liaisons de piété avec Ingoberge, veuve de Caribert, roi de Paris. C'était une princesse aussi vertueuse que charitable. L'évêque de Tours l'assista dans sa dernière maladie, et elle le nomma son exécuteur testamentaire. Elle mourut en 589.

La même année S. Grégoire obtint la conservation des priviléges de son église qu'on attaquait; il sut en maintenir les exemptions par son zèle et sa fermeté.

L'auteur de l'ancienne vie de S. Grégoire rapporte que ce saint évêque fit en 594 un voyage de dévotion à Rome, que le pape S. Grégoire-le-Grand le reçut avec honneur, et qu'il lui fit présent d'une chaîne d'or. Le pape, continue-t-il, en admirant les rares vertus de son ame fut surpris de la petitesse de sa taille: « Nous sommes tels que Dieu nous a faits, répondit l'évêque de Tours; il est le même dans les petites et dans les grandes choses; » donnant à entendre par là que Dieu est l'auteur de tout le bien qui est en nous, et que c'est à lui seul qu'il faut en rapporter la gloire.

La sainteté de l'évêque de Tours fut attestée par divers miracles dès son vivant; il les attribuait par humilité à S. Martin et aux autres saints dont il avait coutume de porter des reliques. Il mourut le 17 novembre 595, après plus de vingt ans d'épiscopat. Il ordonna avant de mourir qu'on enterrât son corps dans un lieu par où passaient tous ceux qui entraient dans l'église; son but était qu'en foulant aux pieds son tombeau on en perdît insensiblement le souvenir. Mais son clergé érigea un monument en son honneur, à la gauche du tombeau de S. Martin.

S. Grégoire de Tours a composé plusieurs ouvrages, dont le plus remarquable est l'*Histoire des Français*. Cette histoire est divisée en seize livres; elle comprend un intervalle de cent soixante-quatorze ans, depuis l'établissement fixe des Français dans quelques villes de la Gaule, sur les rives du Rhin. Elle est tout à la fois ecclésiastique et civile. On y trouve plusieurs traces des anciennes lois et coutumes des Gaulois et des Français qu'on chercherait inutilement ailleurs. Elle sera toujours lue avec plaisir par ceux qui veulent bien connaître l'origine et les commencements de notre monarchie et qui ne se laissent rebuter ni par le défaut de méthode, ni par la négligence du style. (*Voyez* les remarques de D. Ruinart, qui a donné une excellente édition des œuvres de S. Grégoire de Tours, laquelle parut à Paris en 1699, in-folio.)

S. LÉANDRE,

ÉVÊQUE DE SÉVILLE.

(27 février.)

Léandre naquit à Carthagène, en Espagne, de parents très distingués par leur naissance; il eut pour frères S. Fulgence, évêque d'Ecija, et S. Isidore, qui lui succéda sur le siége de Séville; il eut aussi une sœur nommée Florentine, qui fit à Dieu le sacrifice de sa virginité. Léandre étant encore fort jeune se retira dans un monastère, où il passa plusieurs années. L'application qu'il y donna à l'étude et à l'accomplissement de tous ses devoirs fit de lui un parfait modèle de science et de sainteté. L'éclat que son mérite répandait de tous côtés attira les yeux sur lui, et après la mort de l'évêque de Séville on le choisit pour gouverner l'église de cette ville. Le changement d'état n'en apporta point dans sa manière de vivre; il ne relâcha rien de ses austérités quoiqu'il fût chargé de la conduite d'un peuple nombreux et du soin de pourvoir aux besoins de presque toute l'Église d'Espagne.

Ce royaume était alors sous la domination des Visigoths ou Goths occidentaux, qui s'étaient d'abord établis en Languedoc, puis en Espagne vers l'an 470. Ces barbares, presque tous ariens, répandirent le poison de leurs erreurs dans les lieux qu'ils conquirent; et il y avait cent soixante-dix ans que l'Espagne en était infectée lorsque Léandre fut élevé sur le siége de Séville. La vue des désordres causés par l'hérésie toucha vivement le saint évêque : il em-

ploya d'abord les prières et les larmes auprès de Dieu, qui peut seul convertir les cœurs, puis se mit à travailler de toutes ses forces à rétablir le règne de la vérité. Le succès répondit à la vivacité de son zèle; de toutes parts on ouvrit les yeux, et l'arianisme ne comptait presque plus de sectateurs. La victoire que l'Église venait de remporter sur le démon rendit furieux Lévilgilde, roi des Visigoths. Il fit sentir à notre saint les effets de sa colère, et le condamna à l'exil. Il était surtout outré de la conversion d'Herménigilde, son fils aîné et l'héritier de sa couronne; aussi, l'année suivante, ce malheureux prince devint-il la victime de la fureur d'un père barbare, qui le condamna à mourir pour avoir refusé de recevoir la communion des mains d'un évêque arien. Lévilgilde ne tarda pas à se repentir de ce qu'il avait fait, et pour apaiser les remords de sa conscience il rappela le saint évêque de Séville. Étant ensuite tombé dans la maladie dont il mourut, il envoya chercher Léandre, et le chargea d'élever dans la religion catholique son fils Récarède, qui devait lui succéder. Il était naturel de croire que de si belles dispositions porteraient le roi à abjurer l'erreur; mais il eut la faiblesse d'y rester attaché, de peur de choquer ceux de ses sujets qui étaient encore ariens.

Récarède, instruit par les soins de Léandre, devint un fervent catholique; et lorsqu'il fut monté sur le trône il parla avec tant de sagesse des motifs de sa conversion dans une conférence qu'il eut avec les évêques ariens qu'il les ramena à l'orthodoxie plutôt par la solidité de ses raisons que par son autorité royale. Ainsi se convertit tout ce qui restait

d'ariens parmi les Visigoths. Les Suèves, pervertis par Lévilgilde, rentrèrent aussi dans l'unité. Ce fut un grand sujet de consolation pour l'Église entière de voir les abondantes bénédictions que Dieu versait sur les travaux de notre saint. Le pape S. Grégoire-le-Grand en ressentit la joie la plus vive : il écrivit à Léandre pour le féliciter des prodiges qui s'étaient opérés par son ministère.

Notre saint ne se borna pas au rétablissement de la vraie foi, il travailla encore à corriger les abus et à nourrir la ferveur des fidèles : de là ces sages réglements du concile de Séville, qu'il assembla en 590 et dont il fut l'ame et le chef. Il assista aussi au troisième concile de Tolède, qui fit vingt-trois canons pour arrêter le cours des maux occasionnés par l'arianisme. Il était défendu par un de ces canons aux évêques, aux prêtres et aux diacres qui avaient abjuré l'hérésie d'habiter dans la même chambre, et, si cela était possible, dans la même maison que leurs femmes. Un autre ordonnait de tenir la main dans les différents diocèses à l'exécution des anciennes règles de l'Église touchant la pénitence.

Comme S. Léandre était un homme d'oraison, il n'est pas étonnant qu'il ait mis tout en œuvre pour inspirer l'amour de la prière à tous en général, mais surtout aux religieux, pour lesquels elle est doublement un devoir indispensable. Il écrivit sur ce sujet une lettre à sa sœur Florentine, où l'on trouve d'excellentes instructions sur le mépris du monde et sur l'exercice de la prière. C'est cette lettre qu'on appelle sa *Règle monastique*. Il s'appliqua ensuite, pour perfectionner l'ordre qu'on doit garder dans l'office divin, à réformer la liturgie de

l'Église d'Espagne. Il fut ordonné dans cette liturgie comme il l'avait été déjà par le troisième concile de Tolède que, conformément à ce qui se pratiquait chez les Orientaux, on lirait le symbole de Nicée à la messe pour faire une déclaration expresse qu'on détestait l'arianisme. Peu de temps après cette pieuse coutume passa dans l'Église romaine, ainsi que dans les autres Églises d'occident.

Notre saint vers la fin de sa vie fut affligé de diverses infirmités, entre autres de la goutte. Il succomba enfin, et mourut le 27 février 596.

SAINTE THAIS,

PÉNITENTE.

(8 octobre.)

Vers le milieu du quatrième siècle vivait en Égypte une fameuse courtisane nommée Thaïs; elle avait été élevée dans la religion chrétienne, mais les sentiments de la grâce avaient été étouffés en elle par l'amour de la volupté et par le désir d'un gain infâme. Abusant de sa beauté, de son esprit et de quelques autres qualités, elle ne rougit point de se prostituer, et elle tomba dans un tel abîme de corruption qu'il ne paraissait pas qu'elle pût se convertir par des voies ordinaires. Comme ses désordres étaient publics, le triste état de son ame faisait couler sans cesse les larmes de Paphnuce, anachorète de la Thébaïde. Enfin, après avoir consulté Dieu dans la prière, il résolut d'avoir recours à un pieux stratagème pour retirer cette péche-

resse de ses désordres. Il quitta ses habits et se déguisa de manière à ne pouvoir être reconnu pour ce qu'il était. Il se mit en route, et vint à la maison de Thaïs. Quand il fut arrivé à la porte il demanda à lui parler et fut introduit dans sa chambre ; là il lui dit qu'il serait bien aise d'avoir un entretien avec elle, mais qu'il désirait que ce fût dans un appartement plus retiré. « Que craignez-vous ? répondit Thaïs ; si ce sont les hommes, il n'y a personne qui puisse nous voir ici ; si c'est Dieu, il ne nous est pas possible d'échapper à ses regards, en quelque lieu que nous soyons. Quoi ! reprit Paphnuce, vous savez qu'il y a un Dieu ? Oui, répliqua Thaïs, je sais de plus qu'il y a un paradis pour les bons et un enfer pour les méchants. Comment donc, dit l'anachorète, osez-vous en croyant ces grandes vérités pécher en présence de celui qui vous voit et vous jugera ? »

Thaïs connut à ce reproche que celui qui lui parlait était un serviteur de Dieu, et qu'il ne venait la trouver que pour la retirer de la voie de perdition. En même temps le Saint-Esprit, dont Paphnuce avait été l'organe, dissipa les ténèbres qui lui cachaient l'énormité de ses crimes, et amollit la dureté de son cœur par l'onction de la grâce. Pénétrée de douleur et de confusion, elle fond en larmes, déteste son horrible ingratitude envers Dieu, se jette aux pieds de Paphnuce et lui dit : « Mon père, imposez-moi la pénitence que vous jugerez convenable : priez pour moi afin que Dieu daigne me faire miséricorde. Je ne vous demande que trois heures pour mettre ordre à mes affaires, j'exécuterai ensuite ce que vous me prescrirez. » Paphnuce

lui indiqua le lieu de sa retraite et retourna à sa cellule.

Thaïs prend ses meubles, ses bijoux et tout ce qu'elle avait amassé par ses crimes; elle en fait un monceau dans la rue, et y met le feu en invitant les complices de ses débauches à l'imiter dans son sacrifice et dans sa pénitence. Par cette action elle se proposait de réparer le scandale qu'elle avait donné et de montrer qu'elle renonçait non seulement au péché mais encore à tout ce qui était capable d'allumer ses passions. Elle alla ensuite trouver Paphnuce, qui la conduisit dans un monastère de femmes. Le saint anachorète la renferma dans une cellulle, sur la porte de laquelle il mit un sceau de plomb, comme si ce lieu eût été destiné à lui servir de tombeau. Il recommanda aux sœurs de lui apporter tous les jours pour sa nourriture un peu de pain et d'eau, et il lui ordonna à elle d'implorer la miséricorde divine et de solliciter sans cesse le pardon de ses péchés. Thaïs lui ayant demandé quelle prière elle devait faire, il lui répondit: « Vous n'êtes point digne de prononcer le saint nom de Dieu parceque vos lèvres ont été souillées par l'iniquité; vous ne l'êtes pas non plus de lever vos mains au ciel parcequ'elles sont remplies d'impureté. Ainsi contentez-vous de vous tourner vers l'orient et de répéter ces paroles : O vous qui m'avez créée, ayez pitié de moi ! » Elle continua de faire cette prière, qu'elle accompagnait de beaucoup de larmes. Elle n'osait appeler Dieu son *Père* parcequ'elle avait mérité par ses crimes de perdre la qualité de son enfant ; elle n'osait non plus lui

donner les titres de *Seigneur*, de *Juge* et de *Dieu* : de Seigneur, parcequ'elle avait renoncé à lui pour devenir l'esclave du démon ; de Juge, parceque la pensée de ses redoutables jugements la glaçait d'effroi ; de Dieu, parceque son nom est infiniment adorable, et qu'il emporte avec lui l'idée de toutes les perfections. Mais, quoiqu'elle l'eût renié par ses actions, elle était toujours l'ouvrage de ses mains ; et à ce titre elle le conjurait d'abaisser sur elle les regards de sa miséricorde, de la tirer de l'abime de ses misères, de la rétablir dans les droits précieux qu'elle avait perdus, et de l'embraser de son amour. Elle trouvait dans sa prière des motifs de s'exciter à la componction, à l'humilité et à toutes les autres vertus.

Au bout de trois ans S. Paphnuce alla trouver S. Antoine pour lui demander si Thaïs n'avait pas fait une pénitence suffisante pour être réconciliée et admise à la communion. Ils convinrent l'un et l'autre de consulter S. Paul le Simple, Dieu se plaisant à révéler ses volontés aux humbles de cœur. Ils passèrent ensemble la nuit en prières.

Le matin, S. Paul dit que Dieu avait préparé une place dans le ciel à la pénitente. Paphnuce alla donc lui ouvrir sa cellule et lui annoncer que sa pénitence était finie. Thaïs, frappée des jugements de Dieu, et se jugeant indigne d'être associée à la compagnie des chastes épouses de Jésus-Christ, demandait à rester enfermée dans sa cellule jusqu'à la fin de sa vie ; mais Paphnuce ne voulut point le lui permettre. Elle dit que depuis son entrée dans le monastère elle avait toujours eu ses péchés de-

vant les yeux, et qu'elle n'avait jamais cessé de les pleurer. « C'est pour cela, lui répondit Paphnuce, que Dieu les a effacés. » Etant sortie de sa prison, elle vécut avec les autres sœurs; mais Dieu, satisfait de son sacrifice, la retira de ce monde quinze jours après. On l'honore à différents jours dans l'Occident; sa fête est marquée au 8 octobre dans le ménologe des Grecs.

S. VAAST,

ÉVÊQUE D'ARRAS.

(6 février.)

S. Vaast, qui paraît être né dans quelque province occidentale de la France, quitta sa patrie et se retira dans le diocèse de Toul, où il vécut quelque temps caché et uniquement occupé des exercices de la pénitence : mais la réputation de sa vertu l'ayant fait connaître à l'évêque du lieu, il l'attacha à son église et l'éleva à la dignité du sacerdoce. On s'aperçut bientôt que Dieu avait sur lui des vues particulières. Clovis Ier revenant de Tolbiac, où il avait remporté une victoire complète sur les Allemands, passa par Toul et demanda un prêtre qui pût l'instruire de la religion chrétienne et le préparer au baptême qu'il allait recevoir à Reims, conformément au vœu qu'il en avait fait. Vaast fut chargé de cette importante fonction. Tandis qu'il passait la rivière d'Aisne avec le roi, un aveugle qui était sur le pont le pria à grands cris de lui rendre la vue. Il était bien éloigné de se croire thaumaturge ; mais

une inspiration subite qui venait du ciel le porta à prier et à former le signe de la croix sur les yeux de l'aveugle, qui recouvra la vue à l'instant. Ce miracle contribua beaucoup à fortifier le roi dans sa résolution et disposa plusieurs de ses courtisans à embrasser la foi.

SEPTIÈME SIÈCLE DE L'ÉGLISE.

PRÉCIS HISTORIQUE DES ÉVÉNEMENTS LES PLUS REMARQUABLES DU SEPTIÈME ET DU HUITIÈME SIÈCLES.

—

Au commencement du septième siècle le démon voulut avoir un empire dont il fut le seul maître; et comme c'était dans l'Église d'Orient que les schismes et les hérésies avaient eu jusqu'alors le plus de succès, ce fut aussi dans cette Eglise que Dieu, par un juste effet de sa colère, lui permit d'exécuter les projets de destruction qu'il méditait. Mahomet fut l'instrument dont se servit l'esprit de mensonge pour faire à la religion la plaie la plus profonde qu'elle eût encore reçue.

Cet homme extraordinaire descendait d'Ismael, fils d'Abraham; il naquit à la Mecque, d'un père païen et d'une mère juive. Ce ne fut qu'à l'âge de quarante ans qu'il commença à faire le prophète et à se dire publiquement l'envoyé de Dieu. Ses concitoyens, qui le connaissaient pour un débauché, ne crurent point à sa prétendue mission, et ils voulurent l'arrêter. Mais Mahomet prit la fuite et se retira à Médine avec quelques partisans, qui l'aidèrent à s'emparer de cette ville. La religion qu'il prêchait était un mélange monstrueux de judaïsme, de christianisme et de paganisme. Comme cet imposteur ne savait ni lire ni écrire, il fit rédiger sa doctrine par un moine apostat, et il donna au livre qui la conte-

nait le nom d'*al Coran*, c'est à dire de livre par excellence. Il était sujet à des attaques d'épilepsie, il les fit passer pour des extases occasionnées par les visites de l'ange Gabriel. Quand on lui demandait des miracles pour preuve de sa mission il disait qu'il n'était point envoyé pour faire des miracles, mais pour étendre la religion par l'épée. En effet, une troupe de soldats fugitifs et de voleurs s'étant jointe à lui, il commença par piller les caravanes, puis il marcha contre la Mecque et la prit. Il soumit ensuite les différentes contrées de l'Arabie, forçant les peuples à embrasser sa nouvelle religion. Ses successeurs continuèrent ses conquêtes, et se répandirent comme un torrent dans l'Asie et dans l'Afrique, où ils firent des maux irréparables au christianisme.

Vers cette époque l'Église eut aussi à combattre contre l'hérésie des monothélites. Ces hérétiques étaient un reste d'eutychiens déguisés, qui depuis leur condamnation, n'osant plus dire qu'il n'y avait qu'une nature en Jésus-Christ, se bornaient à prétendre qu'il n'y avait en lui qu'une seule volonté. Cette nouvelle erreur fut principalement combattue par le pape S. Martin et par le saint abbé Maxime, à qui leur zèle pour la foi coûta la liberté et la vie. L'Église d'Orient fut agitée et troublée par les monothélites jusqu'au règne de Constantin-Pogonat, qui fit assembler en 680 un concile à Constantinople. Ce concile, qui fut le sixième général, frappa d'anathème les auteurs de la nouvelle secte; elle tomba en peu de temps, et la paix fut rendue à l'Église.

Cependant au milieu de ses pertes la religion eut

quelque sujet de consolation ; le flambeau de la foi, ainsi que le soleil, ne quitte une contrée que pour aller en éclairer une autre. A mesure que la religion s'affaiblissait en Orient, soit par les hérésies soit par les conquêtes des mahométans, elle s'étendait du côté du nord par les travaux apostoliques de plusieurs saints missionnaires. Le plus célèbre de ces missionnaires fut S. Boniface, archevêque de Mayence. Toute l'Allemagne, et la Bavière en particulier ressentit les effets de son zèle ; il l'avait trouvée presque tout idolâtre, il la rendit presque toute chrétienne. De toutes parts les temples des idoles furent abattus ou changés en églises consacrées au vrai Dieu. S. Boniface après vingt-cinq ans de travaux, obtint une récompense assez ordinaire aux missionnaires apostoliques; il reçut la palme du martyre, et Dieu glorifia son serviteur par un grand nombre de miracles.

L'Église pendant le huitième siècle courut un nouveau danger de la part des iconoclastes ou *briseurs d'images*. Cette hérésie fut d'autant plus dangereuse qu'elle avait pour auteur le prince lui-même. Léon-l'Isaurien était parvenu à l'empire par ses vertus guerrières. Quoique son ignorance fût grande en fait de sciences et de religion, il voulut cependant s'ériger en réformateur. S'étant mis dans la tête que le culte des saintes images était une idolâtrie, il entreprit de l'abolir, et ordonna d'ôter des églises toutes les images de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des saints. Cette entreprise souleva tout le monde; mais Léon, qui avait pour lui la force, exila ou fit mourir ceux qui osèrent élever la voix en faveur de la vérité. Constantin-Copronyme, son

fils et son successeur, persécuta les catholiques avec plus de fureur encore ; il leur fit souffrir toutes sortes d'outrages et de tourments.

L'hérésie sanguinaire des iconoclastes ravagea l'Église d'Orient jusqu'au règne de l'impératrice Irène. Cette princesse, étant montée sur le trône, demanda au pape Adrien la convocation d'un concile général, qui fut le septième. Il se tint à Nicée en 787, et déclara que c'était une chose pieuse d'honorer les saintes images, puisque l'honneur qu'on leur rend se rapporte tout entier à l'objet qu'elles représentent.

Tandis que ces choses se passaient en Orient, Charlemagne, roi de France, employa constamment sa puissance à étendre le royaume de Jésus-Christ. Il aida les évêques à rétablir la discipline ecclésiastique ; il protégea les souverains pontifes contre les usurpations des Lombards ; il réprima les entreprises des Saxons ; et après une guerre de trente ans, les ayant domptés, il les amena à la connaissance de l'Évangile.

Lorsqu'il monta sur le trône l'ignorance était répandue sur toute la France ; on n'y voyait plus ni maîtres, ni écoles publiques. Charlemagne, qui savait combien l'ignorance pouvait être funeste à la religion, entreprit de relever l'étude des lettres. En conséquence il attira dans ses états par des bienfaits les hommes les plus instruits des pays étrangers, et leur donna des écoles publiques dans les principales villes et dans les plus grandes abbayes du royaume. Il en établit une dans l'enceinte même de son palais ; et ce grand prince, pour donner l'exemple de l'application, ne rougissait pas de des-

cendre quelquefois de son trône et de prendre le rang de disciple avec les jeunes princes ses enfants. On croit que ce fut là le berceau de l'Université de Paris, la plus ancienne et la plus célèbre de l'Europe.

S. AUGUSTIN,

APÔTRE D'ANGLETERRE.

(27 mai.)

S. Grégoire-le-Grand avant son pontificat avait formé le projet d'aller prêcher l'Evangile dans la Grande-Bretagne; mais il ne put l'exécuter, comme nous l'avons vu dans sa vie. Lorsqu'il eut été placé sur la chaire de S. Pierre il reprit ce projet, et mit à la tête de la mission Augustin, abbé du monastère de Saint-André à Rome. Celui-ci partit, accompagné de plusieurs religieux du même monastère; ils furent tous adressés aux évêques de France par les diocèses desquels ils devaient passer. On leur exagéra tellement les difficultés qu'éprouverait leur entreprise qu'ils voulurent avant de quitter la France consulter S. Grégoire. Ce saint pontife les rassura, et alors ils ne balancèrent plus à s'embarquer. Le vaisseau qui les portait aborda dans l'île de Thanet, située à l'orient du pays de Kent. On met leur arrivée en Angleterre dans l'année 596.

Dès que ces hommes apostoliques eurent pris terre Augustin envoya dire à Ethelbert, roi de Kent, qu'il venait de Rome lui apporter une heureuse nouvelle et lui assurer de la part de Dieu la possession d'un royaume qui ne finirait jamais. Le prince fit

répondre aux missionnaires de rester dans l'île; en même temps il expédia un ordre pour qu'on leur fournit toutes les choses nécessaires à la vie, jusqu'à ce qu'il eût délibéré sur le parti qu'il devait prendre. Quelques jours après le roi vint en personne dans l'île de Thanet. Les missionnaires allèrent le trouver en procession; ils portaient pour bannière une croix d'argent avec l'image du Sauveur peinte sur du bois; ils chantaient les litanies en marchant, et faisaient des prières tant pour eux que pour ceux qui étaient le sujet de leur voyage. Arrivés auprès du prince, ils lui annoncèrent la parole de vie. Ethelbert, les ayant écoutés avec attention, leur dit qu'à la vérité leurs discours étaient beaux, qu'ils lui faisaient de magnifiques promesses, que jamais on ne lui en avait fait de semblables, mais qu'elles lui paraissaient un peu incertaines. Il ajouta que puisqu'ils étaient venus de si loin pour l'amour de lui il ne souffrirait pas qu'on les molestât, et qu'il leur permettait de prêcher dans son pays. En même temps il leur assigna de quoi subsister, et il voulut qu'ils demeurassent dans Cantorbéry, capitale de ses états.

Les saints missionnaires se rendirent dans cette ville en chantant les louanges du Seigneur; là ils retracèrent en eux la vie et les vertus des Apôtres. Auprès de Cantorbéry était une ancienne église de Saint-Martin que les Bretons avaient abandonnée, et où la reine, qui était chrétienne, faisait ordinairement ses dévotions. Ils s'y assemblaient pour chanter l'office, pour célébrer la messe, pour prêcher et administrer les sacrements. Un grand nombre de personnes renoncèrent aux superstitions du paganisme et reçurent le baptême. Le roi se con-

vértit aussi, et sa conversion fut suivie de celle d'une multitude innombrable de ses sujets.

Augustin repassa en France pour voir Virgile d'Arles, vicaire du saint-siége dans les Gaules, pour le consulter sur divers points relatifs à la mission d'Angleterre. Ce fut dans cette circonstance qu'il reçut l'onction épiscopale. De retour en Angleterre il écrivit à Rome pour solliciter une recrue d'ouvriers évangéliques. Le pape, avec cette colonie de nouveaux missionnaires, envoya tout ce qui était nécessaire pour le service divin, comme des vases sacrés, des parements d'autel, des ornements d'église, des vêtements pour les prêtres et les clercs, des reliques des saints et un grand nombre de livres.

Ethelbert travaillait de son côté à étendre le royaume de Jésus-Christ : il porta de sages lois, abolit le culte des idoles et en fit fermer les temples dans ses états. On dut à ses libéralités diverses fondations pieuses, entre autres celle de la construction de la cathédrale de Cantorbéry. Il gagna à Jésus-Christ Sébert, roi des Saxons orientaux.

Cependant le pape envoya le *Pallium* à Augustin avec pouvoir d'ordonner douze évêques, sur lesquels il aurait le droit de métropolitain. Il lui manda encore d'ordonner un évêque d'York après la conversion des peuples du Nord, et de lui donner aussi douze suffragants. Le bruit des miracles qu'opérait Augustin étant parvenu à Rome, S. Grégoire lui écrivit pour lui tracer la conduite qu'il devait tenir dans de semblables circonstances.

Le zèle d'Augustin le porta encore à travailler au salut des anciens Bretons, qui s'étaient retirés sur les montagnes du pays de Galles, parmi lesquels

s'étaient glissés des abus qu'il fallait réformer. Mais il ne put réussir à les réunir avec les Anglais convertis à cause de la haine implacable qu'ils leur portaient pour les avoir vaincus. Affligé de l'entêtement des anciens Bretons, qui refusaient de se conformer à la discipline universelle de l'Église sur des prétextes nullement fondés, il leur prédit les malheurs qui les menaçaient, et qui dans la suite tombèrent effectivement sur eux.

Il mourut le 26 mai 604 ; son corps fut déposé à l'écart jusqu'à l'entière construction de l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, qu'Ethelbert faisait bâtir hors des murailles de Cantorbéry, pour servir de sépulture aux rois et aux archevêques.

S. GRÉGOIRE-LE-GRAND,

PAPE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

(12 mars.)

S. Grégoire, surnommé *le Grand* pour l'éclat de ses actions et de ses vertus, naquit à Rome vers l'an 540. Gordien, son père, était sénateur et jouissait d'une fortune considérable; mais il renonça au monde après la naissance de son fils, se fit ecclésiastique, et mourut étant *régionnaire*, c'est à dire un des principaux cardinaux diacres qui avaient soin chacun dans son quartier des pauvres et des hôpitaux, ou des districts appelés *diaconies*. Sylvie, mère du saint, suivit l'exemple de son mari, et se consacra au service de Dieu dans un petit oratoire près du portique de Saint-Paul. Grégoire s'appliqua dans sa jeunesse à l'étude de la grammaire, de la

rhétorique et de la philosophie, puis à celle du droit civil et canonique, dont il acquit une grande connaissance. Il n'avait encore que trente-quatre ans lorsque l'empereur Justin II le créa préteur ou premier magistrat de Rome. Cette dignité, qui approchait assez de celle de consul, l'obligea de porter un habit distinctif, c'est à dire la *trabée*, qui était une robe de soie enrichie d'une magnifique broderie et toute couverte de pierres précieuses; mais il pouvait dire avec Esther, que son cœur n'avait point d'attache à cette pompe extérieure que son état lui rendait indispensable. Dès son enfance il s'était accoutumé à n'estimer que les choses du ciel; aussi n'avait-il point de plus grand plaisir que de s'entretenir de Dieu avec de saints religieux, et de se retirer dans sa chambre ou dans quelque église, pour vaquer à l'exercice de la prière et de la méditation.

Après la mort de son père il fonda six monastères en Sicile, où était une grande partie de son patrimoine, et y attacha des fonds suffisants pour la subsistance des religieux. Il en fonda un septième à Rome dans sa propre maison, sous l'invocation de S. André. Il y prit lui-même l'habit en 575, sous l'abbé Valentin, à l'âge de trente-cinq ans. Là, éloigné du tumulte des passions et uniquement occupé de son salut, il se livra avec tant d'ardeur à la lecture des livres saints et aux pratiques de la mortification qu'il en contracta une extrême faiblesse d'estomac. Ses jeûnes dérangèrent tellement sa santé qu'il tombait en syncope lorsqu'il ne prenait pas fréquemment de la nourriture. Ce qui l'affligeait le plus était de ne pouvoir pas jeûner le sa-

medi saint, jour auquel tout le monde jeûnait, sans en excepter les enfants. Le désir ardent qu'il avait de se conformer à la pratique universelle de l'Eglise le porta à s'adresser à un moine fort pieux, nommé Eleuthère, afin qu'il réunît ses prières aux siennes pour lui obtenir de Dieu la grâce de jeûner au moins ce saint jour. Ils furent l'un et l'autre exaucés, car Grégoire se trouva tout à coup guéri et en état de faire plus qu'il n'avait demandé.

Il n'était pas encore monté sur la chaire de S. Pierre, peut-être même n'était-il pas encore supérieur de son monastère, lorsqu'il projeta la conversion des Anglais. Voici l'occasion qui lui fit naître cette pieuse idée. Passant un jour par le marché de Rome, il y vit des esclaves d'une grande beauté qui étaient exposés en vente : il s'informa de leur pays et de leur religion. On lui répondit qu'ils étaient de l'île de Bretagne et encore païens. « Faut-il, s'écria Grégoire en soupirant, que des créatures aussi belles soient sous la puissance du démon, et qu'un tel extérieur ne soit pas accompagné de la grâce de Dieu ! » Il alla trouver aussitôt le pape Benoît 1er, pour le prier instamment d'envoyer des prédicateurs évangéliques dans la Bretagne ; mais comme personne n'avait assez de courage pour entreprendre une mission aussi pénible, il s'offrit lui-même et demanda au souverain pontife la permission de partir. A peine l'eut-il obtenue qu'il se mit en chemin avec quelques religieux de son monastère ; mais lorsque la nouvelle de son départ se fut répandue dans la ville le peuple en ressentit une vive douleur ; il s'attroupa autour de Benoît, qui passait pour aller à l'Eglise de Saint-Pierre, et se mit à

crier tout d'une voix : « Saint père, qu'avez-vous fait ? En laissant partir Grégoire vous avez détruit Rome; vous nous avez réduits à l'état le plus déplorable; vous avez offensé S. Pierre. » Le pape, étonné de ces cris, envoya des courriers après Grégoire, qui avait déjà fait trois journées de chemin, pour l'obliger de revenir sur ses pas. Il n'y eut que le mérite de l'obéissance qui le consola d'un contretemps aussi fâcheux.

Peu après son retour Grégoire fut mis au nombre des sept diacres de l'Eglise romaine, qui avaient alors beaucoup de part dans l'administration des affaires. Pélage II, successeur de Benoît Ier, l'estimait singulièrement et avait en lui la plus grande confiance; ce fut ce qui l'engagea à le choisir pour l'envoyer à Constantinople vers l'empereur Tibère, en qualité d'apocrisiaire ou de nonce apostolique. Le saint y fut reçu de l'empereur avec toute la distinction possible ; mais la pompe qui l'environnait ne prit rien sur son humilité; il continua toujours de vivre en moine, et pour observer les pieuses pratiques de cet état il avait amené avec lui quelques personnes de sa communauté dont les exemples pussent l'entretenir sans cesse dans l'esprit de recueillement et prière. Pendant le séjour qu'il fit à Constantinople il se lia d'une amitié fort étroite avec S. Léandre, évêque de Séville, et ce fut à sa sollicitation qu'il écrivit ses *Morales sur Job*, divisées en trente-cinq livres. C'est un ouvrage qu'on ne saurait assez estimer. Les explications allégoriques et morales y sont tellement distribuées qu'on y trouve réunies comme en un corps les règles des mœurs et les vrais principes de la vie intérieure.

C'est là que S. Isidore, S. Thomas, sans parler de beaucoup d'autres, ont puisé ces maximes sublimes que nous admirons dans leurs écrits. Le saint reçut en 582 une marque bien sensible de l'estime qu'avait pour lui le successeur de Tibère; c'était Maurice, qui par son mariage avec la fille du feu empereur était parvenu à l'empire l'année précédente : il voulut que Grégoire fût le parrain de son fils aîné.

Le saint se fit beaucoup d'honneur par la conduite qu'il tint à l'égard d'Eutychius, patriarche de Constantinople. Ce prélat, respectable d'ailleurs par l'innocence de sa vie et par le titre de confesseur qu'il avait mérité sous Justinien, tomba dans l'erreur par rapport aux corps des bienheureux après la résurrection, enseignant qu'ils ne seraient plus palpables et qu'ils deviendraient plus subtils que l'air; il composa même un ouvrage pour soutenir son sentiment. S. Grégoire en fut alarmé, et pour faire cesser le scandale il eut avec le patriarche des conférences particulières sur le sujet en question, une entre autres où l'empereur Tibère fut présent. Il y démontra clairement par les Ecritures que les corps des saints ne différaient de ceux qu'ils avaient eus sur la terre qu'en ce qui porte l'empreinte de la mortalité, et que dans le séjour de la gloire ils seraient palpables comme celui de Jésus-Christ le fut après sa résurrection. Eutychius, humble et docile, ouvrit les yeux à la vérité, et donna publiquement la rétractation de son erreur. Etant tombé malade peu de temps après, il fit sa profession de foi en présence de l'empereur, qui l'avait honoré d'une visite, et dit en prenant sa peau

avec sa main : « Je confesse que nous ressusciterons tous en cette même chair. »

Le pape Pélage rappela notre saint à Rome en 584. Grégoire emporta avec lui de Constantinople un bras de S. André, et le chef de S. Luc, dont l'empereur lui avait fait présent ; il mit ces deux reliques dans son monastère de Rome, et la première y est encore aujourd'hui. Quant à la seconde, elle a été transférée à l'église de Saint-Pierre, où elle se garde avec beaucoup de vénération. Le saint se vit avec joie rendu à lui-même. Il ne désirait rien tant que de pouvoir s'ensevelir dans la solitude pour le reste de ses jours. L'expérience lui avait appris à combien de dangers on était exposé dans le monde, et ce qu'il en coûte de peines pour ne point participer à sa corruption. Quelque temps après son retour il fut élu abbé du monastère de Saint-André, et il en garda toujours la conduite, même lorsqu'il eut été fait secrétaire du pape. Le trait suivant montrera jusqu'à quel point il portait l'exactitude touchant l'observation de la règle.

Un de ses moines, nommé Juste, avait amassé trois pièces d'or et les avait soigneusement cachées; mais il révéla sa faute quand il se vit au lit de la mort. Grégoire, pour punir d'une manière exemplaire cette infraction de la règle, qui proscrivait l'esprit de propriété, défendit à la communauté de visiter le malade et d'aller prier autour de lui, comme cela se pratiquait ordinairement; il ne lui envoya qu'un prêtre pour l'assister et l'exhorter à la pénitence. Juste détesta sa faute et mourut dans les sentiments de la plus vive componction. Le saint abbé ne s'en tint pas là : son zèle à maintenir la

discipline monastique lui fit faire ce que S. Macaire avait fait dans une semblable circonstance. Il commanda que Juste fût enterré avec les trois pièces d'or sous un tas de fumier; mais comme il était mort pénitent, il ne voulut pas qu'il fût privé des prières de l'Église, et il ordonna qu'on offrît pour lui le saint sacrifice de la messe durant trente jours consécutifs. On lit dans les ouvrages de S. Grégoire qu'après la messe du trentième jour Juste apparut à un des frères, et lui apprit qu'il venait d'être délivré des peines qu'il avait endurées depuis sa mort.

Le pape Pélage II ayant été enlevé par la peste au mois de janvier de l'année 590, le clergé, le sénat et le peuple de Rome jetèrent les yeux sur Grégoire pour le remplacer. Il n'y eut que le saint qui s'opposa à son élection ; il se croyait indigne d'occuper une place qui le rendait successeur de S. Pierre. Comme les empereurs étaient alors dans l'usage de confirmer les élections des papes, il résolut d'agir à la cour de Constantinople afin qu'on n'eût point d'égard à tout ce qui s'était passé. Il écrivit donc de la manière la plus pressante à l'empereur Maurice, qui lui avait donné des preuves de son amitié, pour le conjurer de ne point approuver le choix qu'on avait fait de lui ; il écrivit aussi pour le même sujet à Jean, patriarche de Constantinople, et à plusieurs autres personnes puissantes de la même ville, qu'il croyait disposées à le servir dans cette occasion. Mais Germain, préfet de Rome, qui fut informé des pieuses manœuvres du saint, les rendit inutiles : il ordonna qu'on interceptât ses lettres, et en écrivit une à l'empereur en son nom et en celui du sénat et du

peuple, pour lui demander la confirmation du décret d'élection.

Cependant la peste continuait ses ravages avec une violence qui augmentait de jour en jour. Le saint eut pitié de ses concitoyens, qui attendaient avec impatience la réponse de l'empereur. Il leur fit un discours fort touchant pour les exhorter à apaiser la justice de Dieu par de dignes fruits de pénitence ; il ordonna ensuite une procession solennelle. Les fidèles, divisés en sept chœurs qui avaient chacun un prêtre à leur tête, partirent de sept églises différentes pour se rendre dans celle de Sainte-Marie-Majeure, chantant les litanies le long du chemin. Il y eut quatre-vingts personnes de la procession qui moururent de la peste en moins d'une heure. Le saint prit de là occasion d'insister avec encore plus de force sur la nécessité d'avoir recours à la prière et aux gémissements. On eût dit, à voir les soins qu'il se donnait dans la consternation générale, qu'il n'était plus occupé de la crainte d'être élevé sur la chaire de S. Pierre.

Il apprit, sur ces entrefaites, que ses lettres avaient été interceptées, qu'on en avait écrit à l'empereur de toutes contraires, et que son élection était confirmée. Les gardes placés aux portes de la ville ne lui permettant pas de prendre la fuite comme il l'aurait désiré, il se fit enlever par des marchands, déguisé et enfermé dans un panier d'osier ; puis il alla se cacher dans des bois et dans des cavernes. Les Romains, inconsolables de sa fuite, passèrent trois jours dans la prière et le jeûne afin de mériter de connaître le lieu de sa retraite. Ils furent enfin exaucés et obtinrent d'une manière miraculeuse ce

qu'ils avaient demandé avec tant d'instance. Grégoire ne crut pas pouvoir résister davantage, comme il le dit lui-même, lorsqu'il vit la volonté de Dieu se manifester si visiblement. Il se laissa donc mener à Rome, où il fut reçu avec les plus grandes acclamations et sacré le 3 septembre 590. On le conduisit selon la coutume à la confession, c'est à dire au tombeau de S. Pierre, où il fit une profession de foi qui est parvenue jusqu'à nous. Après son installation il écrivit aux patriarches une lettre synodale où sa profession de foi était renfermée : il y déclarait qu'il recevait les quatre conciles généraux avec autant de respect que les quatre évangiles.

La nouvelle de son exaltation s'étant répandue dans toute la chrétienté, on lui écrivit un grand nombre de lettres pour l'en féliciter; mais il ne répondit guère que par des larmes à toutes les démonstrations de la joie publique, larmes qui avaient leur source dans les sentiments d'une profonde humilité. Voici ce qu'il disait de sa promotion dans une lettre à Théoctiste, sœur de l'empereur : « J'ai perdu tous les charmes du repos, et lorsque j'ai paru monter au dehors je suis réellement tombé au dedans..... Je ne me proposais plus que d'éloigner de mon esprit les images des choses sensibles, afin de m'appliquer uniquement à contempler les biens célestes. Ne désirant et ne craignant rien en ce monde, je m'imaginais être élevé au dessus de tous les objets terrestres; mais l'orage m'a jeté tout à coup dans les alarmes et les frayeurs. » Il ajoute que l'empereur en approuvant son élection n'a pu lui donner le mérite et les vertus qui lui seraient nécessaires. Il disait encore dans sa lettre

au patrice Narsès : « Je suis tellement accablé de douleur, que je peux à peine parler. Mon esprit est environné d'épaisses ténèbres; je ne vois rien que de triste ; je ne trouve que dégoût et affliction dans tout ce qui paraît le plus agréable au reste des hommes. » Sa lettre à S. Léandre n'était pas moins touchante. « Je ne puis retenir mes larmes, lui disait-il, lorsque je pense au port dont on vient de m'arracher. Mon cœur soupire à la seule vue de la terre ferme, à laquelle il ne m'est plus possible d'aborder. Si vous m'aimez assistez-moi de vos prières. » Il invitait aussi ses autres amis à pleurer avec lui et à s'intéresser en sa faveur auprès du ciel.

Jean, archevêque de Ravenne et ami du saint, lui ayant fait un petit reproche sur ce qu'il avait pris la fuite pour éviter l'épiscopat, quoique cependant il en fût si digne, Grégoire composa pour sa justification l'admirable livre *du Devoir des Pasteurs,* connu sous le nom de *Pastoral.* Il y développe merveilleusement les dangers et les obligations d'une personne chargée de la conduite des ames, conduite qu'il appelle, après S. Grégoire de Nazianze, *l'art des arts et la science des sciences.* Cet ouvrage eut tant de réputation dès sa naissance que l'empereur Maurice en envoya chercher une copie à Rome, et qu'Anastase, patriarche d'Antioche, le traduisit en grec. Il a reçu depuis les plus grands éloges de la part des conciles et des papes, qui en ont fortement recommandé la lecture aux pasteurs des ames, afin qu'*ils s'y considérassent comme dans un miroir.* Les saints évêques d'Angleterre en firent toujours la règle de leur

conduite, et le roi Alfred en donna une traduction en langue saxonne.

Grégoire signala les commencements de son pontificat par plusieurs sages réglements. Il réforma ensuite le chant de l'Eglise, afin de perfectionner une fonction aussi noble que celle d'offrir au Seigneur dans son temple un tribut continuel de louanges et d'actions de grâces. (1) Il nourrissait lui-même son peuple du pain de la parole divine, regardant cette fonction comme la plus essentielle et la plus indispensable de toutes celles d'un pasteur des ames. On voit par ses quarante homélies sur

(1) S. Grégoire réforma aussi le *sacramentaire*, c'est à dire le missel et le rituel de l'Église romaine. Il est parlé dans les lettres des papes S. Innocent Ier, S. Célestin Ier et S. Léon, d'un ordinaire de la messe telle qu'on la disait à Rome. Cet ordinaire ne diffère point, pour le fond, de celui dont on se sert aujourd'hui; les changements qui ont été faits à certaines prières sont purement accidentels, et ne touchent point à la substance. Le pape Gélase revit la liturgie en 490, et son véritable sacramentaire fut publié à Rome, par Thomasi, en 1680. Il y est parlé de l'adoration de la croix au vendredi saint, de la bénédiction solennelle des saintes huiles, des cérémonies du baptême, de l'invocation des saints et de la vénération de leurs reliques, de l'eau bénite, des messes votives pour les voyageurs, les malades et les morts, de celles qu'on disait aux fêtes des saints, etc. Le sacramentaire de S. Grégoire ne diffère de celui du pape Gélase que dans quelques collectes ou prières. C'est par cet ouvrage de notre saint, ainsi que par son *Antiphonaire* et son *Responsoire*, qu'on voit la conformité qu'il y a entre l'office ecclésiastique d'aujourd'hui et celui des premiers temps. Les mêmes cérémonies et les mêmes bénédictions se trouvent dans les constitutions apostoliques et dans les plus anciennes liturgies. C'est dans ces sources que Grabe, Hickes, etc., ont puisé de quoi former leurs nouvelles liturgies, qui se rapprochent assez de celle qu'on suit présentement dans l'Église romaine. Dom Ménard publia en 1642 le Sacramentaire de S. Grégoire avec des notes savantes et curieuses.

l'Evangile qu'il parlait avec autant de clarté que de simplicité, et qu'il était doué de cette éloquence du cœur infiniment plus persuasive que celle dont l'art est le principe. On doit dire la même chose de ses vingt-deux homélies sur Ezéchiel, qui furent prêchées à Rome en 592, pendant que les Lombards faisaient le siége de cette ville. La dix-neuvième est fort remarquable par les preuves que le saint y donne de son humilité : il s'applique à lui-même tout ce que le prophète dit des pasteurs indolents et mercenaires, et y déplore amèrement le malheureux état où il se croit être.

Persuadé qu'il était par sa place le père commun des pauvres, il pourvoyait à leurs divers besoins, et cela avec tant de douceur et d'affabilité qu'il leur épargnait jusqu'à la honte naturelle à ceux qui reçoivent des aumônes. Il les chérissait tendrement, et témoignait de la déférence aux plus âgés d'entre eux en les appelant *ses pères*. Il fit faire une liste exacte de tous les indigents, afin que tous ressentissent les effets de sa libéralité. Il leur distribuait au commencement de chaque mois du blé, du vin, du fromage, des légumes, de la viande, du poisson et de l'huile. Chaque rue avait un officier chargé d'envoyer tous les jours de quoi fournir aux nécessités des malades et des infirmes. Enfin Grégoire ne prenait ses repas qu'après avoir donné aux pauvres une partie de ce qu'on lui servait pour sa nourriture. Ayant appris qu'un mendiant était mort au coin d'une rue écartée, on dit qu'il s'abstint plusieurs jours de célébrer les divins mystères dans la crainte de s'être rendu coupable de négligence à rechercher le nombre des malheureux. Sa charité

embrassait aussi les étrangers; il en assistait un grand nombre, soit à Rome, soit dans les autres contrées, et il avait ordonné à son sacristain d'en inviter tous les jours douze à manger à sa table. Sa tendresse pour ses vassaux et ses fermiers était extraordinaire; il défendit à ses receveurs de les vexer; il leur recommanda même de fournir de l'argent à ceux d'entre eux qui se trouveraient dans le besoin, de leur donner du temps pour le rendre, et de leur permettre de s'acquitter en divers paiements. Dans la pieuse distribution qu'il fit de ses revenus il n'oublia point les temples consacrés au Seigneur : il pourvut plusieurs églises des choses nécessaires au culte divin, celles surtout qui avaient le plus souffert en Italie des incursions des Lombards.

Ces peuples ayant fait un très grand nombre de prisonniers, Grégoire s'attendrit sur leur sort, et leur procura la liberté en payant leur rançon. Il s'intéressait si vivement à cette bonne œuvre, et la trouvait si conforme à l'esprit de Jésus-Christ, qu'il engagea les évêques de Fano et de Messine à y contribuer en vendant les vases sacrés de leurs églises.

Ce fut par une suite de la même charité que Grégoire travailla à la conversion des hérétiques; mais il n'employait à leur égard que les voies de la douceur et de la persuasion. Il écrivit à l'évêque de Naples de recevoir tous ceux qui voudraient rentrer dans le sein de l'Eglise. « Je prends sur moi, disait-il, les inconvénients qui pourraient résulter de leur prompte réconciliation : une trop grande sévérité serait préjudiciable au salut de leurs ames. » Il n'avait garde cependant de fournir matière au triomphe des ennemis de l'Eglise par un excès de

complaisance ; il savait être ferme à propos, et jamais il ne relâcha rien de la sévérité de l'Evangile.

Il montra la plus grande modération envers les Juifs et les schismatiques d'Istrie. Pierre, évêque de Terracine, ayant enlevé aux premiers leur synagogue, il lui ordonna de la leur rendre. C'est qu'il savait que les voies de fait ne pouvaient manquer d'aigrir les esprits ; aussi manda-t-il à Pierre de s'abstenir de toute violence et de n'employer que les armes de la douceur et de la charité, comme étant les seules qui fussent capables de conquérir les cœurs. Il tint la même conduite à l'égard des Juifs de Sardaigne et de Sicile.

Malgré ce fond de douceur Grégoire était ferme et inébranlable dans l'occasion, et son courage dans les épreuves était d'autant plus invincible qu'il avait pour principe une confiance sans bornes en la bonté de Dieu. « Vous connaissez mon caractère, écrivait-il à Sabinien, son nonce à Constantinople, et vous savez que je souffre long-temps ; mais lorsque je ne dois plus souffrir ma patience se change en force, et j'affronte gaiement tous les dangers. »

Toutes les vertus du saint pape étaient couronnées par une humilité profonde ; il se regardait comme le dernier des hommes et comme un misérable pécheur qu'une lâcheté criminelle empêchait de marcher dans les voies de la perfection. Son plus ardent désir était de se voir l'objet du mépris public, et d'être le rebut du peuple. Le vif sentiment qu'il avait de ses misères lui faisait souhaiter qu'on l'avertît continuellement de ses fautes. « Je suis prêt, disait-il, à écouter tous ceux qui voudront

bien me reprendre, et je ne compte parmi mes amis que les personnes assez généreuses pour m'indiquer les moyens de purifier mon ame de ses souillures. » Il prenait dans ses lettres le titre de *serviteur des serviteurs de Dieu*, titre qui s'est changé en formule pour tous ses successeurs : par là il donnait à entendre qu'un supérieur n'est autre chose que le serviteur de ceux dont il doit répondre devant Dieu. S'il eût été moins humble son cœur n'aurait pu se défendre du poison de la vaine gloire, au milieu des louanges et des applaudissements qu'il recevait de toutes parts à l'occasion de ses ouvrages. Marien, archevêque de Ravenne, lut ses Commentaires sur Job aux fidèles assemblés dans l'église. Le saint fut vivement affligé de voir qu'on faisait à ses écrits le même honneur qu'à ceux des pères ; il manda à Marien que son livre ne méritait pas d'être lu dans l'église, et qu'il ferait bien mieux de choisir les explications des psaumes par S. Augustin. Enfin il était tellement mort à lui-même, que malgré l'avantage de toutes les vertus et les actions les plus éclatantes, il ne trouvait en sa personne que des motifs de se confondre et de s'anéantir en la présence de Dieu.

Mais revenons aux écrits de S. Grégoire. On ne conçoit qu'avec étonnement qu'il ait pu en laisser un si grand nombre à la postérité, surtout lorsque l'on considère que pendant les treize années que dura son pontificat il fut sans cesse occupé des moyens de procurer la gloire de Dieu et de l'Eglise par la réformation des mœurs et l'édification des fidèles; de soulager les pauvres, de consoler les affligés, de maintenir la discipline ecclésiastique,

de travailler à l'accroissement de la piété et de la religion. La surprise sera encore plus grande si l'on fait attention à la faiblesse de sa santé, à ses maladies continuelles et au temps considérable que lui emportait l'exercice de la prière et de la contemplation.

Après ce que nous avons dit de S. Grégoire, on juge aisément qu'il devait avoir beaucoup d'horreur pour le faste et le luxe, dont les personnes constituées en dignité ne se font pas toujours de scrupule. Il n'y avait rien dans son palais qui ne respirât la simplicité chrétienne. Sa maison n'était composée que d'ecclésiastiques ou de moines distingués par leur vertu, leur savoir et leur prudence. Tout son domestique retraçait la perfection des premiers disciples de Jésus-Christ. Mais comme sa piété était éclairée, il ne se bornait pas à étendre le règne de la vertu ; il s'appliquait aussi à dissiper les ténèbres de l'ignorance, qui traînent ordinairement à leur suite les plus grands désordres; de là ce zèle avec lequel il encourageait les talents de ceux qui cultivaient les arts et les sciences, surtout dans la ville de Rome.

Le triste état où était alors la chrétienté demandait un pontife tel que Grégoire, c'est à dire un homme d'une sainteté consommée, d'une capacité supérieure et d'un courage à toute épreuve. Lorsqu'il monta sur le saint-siége les Églises d'Orient étaient en proie aux divisions causées par les erreurs de Nestorius et d'Eutychès ; il les réunit. Dans l'Occident l'Angleterre était encore plongée dans les superstitions du paganisme ; il y fit porter la lumière de l'Evangile. Les Visigoths en s'emparant de l'Es-

pagne l'avaient infectée des impiétés d'Arius; il y rétablit la profession de la saine doctrine. Il délivra l'Afrique de tous les maux qu'y causaient les donatistes. Il bannit le schisme de l'Istrie et des provinces voisines, et purgea l'Eglise gallicane du crime de la simonie, qui faisait de grands ravages dans cette portion de la maison de Dieu. Une grande partie de l'Italie étant tombée sous la domination des Lombards, qui étaient ou ariens ou idolâtres, il réprima souvent la fureur de ces peuples et leur arracha des sentiments d'humanité en faveur de son troupeau. Il eut la gloire d'en convertir plusieurs, et surtout leur roi Agilufe, qui fit une abjuration solennelle de l'arianisme.

Romain, exarque ou gouverneur d'Italie, s'empara en 592 de Pérouse et de plusieurs autres villes, au mépris du traité qu'il avait fait avec les Lombards; mais il ne jouit pas long-temps du fruit de sa mauvaise foi. Les barbares, qui lui étaient supérieurs en forces, se mirent en campagne, reprirent les places conquises, ravagèrent tout le pays et s'avancèrent jusqu'aux portes de Rome, dont ils firent le siége. S. Grégoire mit tout en œuvre pour consoler et secourir son peuple, et à force de prières et de présents il vint à bout d'éloigner l'ennemi. Il reprit généreusement Romain de l'infraction du traité, qui avait été suivie de tant de maux; mais l'effet de ce juste reproche fut d'attirer au saint l'indignation de l'exarque et de l'empereur. On savait d'ailleurs qu'il désapprouvait la conduite que les officiers de l'empire tenaient en Italie. Et comment son zèle n'eût-il pas éclaté à la vue de toutes les horreurs dont il était le témoin ! Les gouverneurs

violaient les lois les plus sacrées de la religion et de l'humanité. Les vexations et les injustices étaient montées à un point que les sujets de l'empire se trouvaient moins malheureux sous le joug des barbares que sous la domination de leurs maîtres légitimes. Outre que les impôts étaient excessifs, on les levait avec une cruauté inouïe ; en sorte que plusieurs pauvres de Corse furent obligés pour les payer de vendre leurs propres enfants. De pareilles oppressions criaient vengeance, et S. Grégoire était désolé de ne pouvoir y apporter de remède. Il s'en plaignit dans une lettre à l'impératrice Constantine, qu'il conjurait de la manière la plus touchante de s'intéresser en faveur de tant d'infortunés. Il la priait aussi de représenter fortement à l'empereur qu'il répondrait à Dieu de la conduite de ses officiers, s'il ne les retenait pas dans les bornes du devoir.

Dans la même année 592 l'empereur Maurice publia un édit par lequel il était défendu à tous ceux qui auraient exercé des charges publiques d'entrer dans le clergé avant d'avoir rendu compte de leur administration, et à tous ceux qui avaient pris quelque engagement dans la milice d'embrasser la vie monastique. Ces derniers étaient aisés à connaître parcequ'ils portaient une marque imprimée sur la main. L'édit fut envoyé aux patriarches afin que chacun d'eux le notifiât aux laïques de son district. S. Grégoire était malade quand il le reçut; ceci l'obligea de différer quelque temps à écrire à l'empereur pour lui représenter les inconvénients de sa nouvelle loi. Sa lettre au roi fut tout à la fois ferme et respectueuse. Il y approuvait la première

partie de l'édit, concernant les personnes qui avaient exercé des charges publiques. Il était juste en effet qu'ils rendissent compte de leur administration avant de changer d'état, d'autant plus qu'ils pouvaient ne s'engager dans la cléricature que par des vues profanes et même criminelles. Quant aux gens de guerre, qui communément ont grand besoin de pénitence, le saint pensait que c'était leur fermer l'entrée du ciel que de leur fermer celle des monastères, l'expérience prouvant que beaucoup ne peuvent se sauver à moins qu'ils ne fassent un divorce éternel avec le monde. Il conjurait donc l'empereur de modérer la rigueur de sa loi et de ne pas trouver mauvais qu'on passât de la milice du siècle dans celle de Jésus-Christ. Ce n'était pas qu'il prétendît qu'on dût recevoir indifféremment tout le monde à la profession monastique ; il voulait qu'on examinât auparavant les dispositions et les motifs de ceux qui se présentaient, et si après cette précaution Dieu semblait les appeler à la pénitence il jugeait bien qu'on ne pouvait plus les empêcher d'y entrer sans résister aux ordres du ciel.

Quoique S. Grégoire n'approuvât pas en tout l'édit du prince, il ne laissa pas de l'envoyer conformément à l'ordre qu'il en avait reçu. « Par là, disait-il à Maurice, je me suis acquitté d'un double devoir; j'ai obéi à l'empereur en publiant son édit, et j'ai rempli mon ministère en représentant que cet édit ne s'accordait pas avec les intérêts de la gloire de Dieu. » L'empereur, déjà prévenu contre le saint pontife, fut piqué de la généreuse liberté avec laquelle il lui avait parlé de son ordonnance, et lui donna en plusieurs occasions des marques de son

ressentiment. La vérité se fit pourtant jour à la fin, et Maurice modéra la rigueur de sa loi en permettant de recevoir les soldats à la profession monastique après un noviciat de trois ans. Le saint témoigna la joie qu'il en ressentait dans une lettre adressée aux évêques de l'empire.

Ce grand pape était bien éloigné de penser comme les novateurs sur le respect dû à la croix, aux reliques et aux images des saints : nous allons en donner des preuves. Il envoya à l'impératrice Constantine un voile qui avait touché le corps des saints apôtres, l'assurant qu'il s'était opéré plusieurs miracles par la vertu de semblables reliques ; il lui promit aussi de lui envoyer de la limaille des chaînes de S. Paul, dont il fait mention dans plusieurs endroits de ses lettres. Un juif de Cagliari, qui était fort riche, ayant embrassé le christianisme, s'empara de la synagogue de la ville pour en faire une église, et y mit une croix avec une image de la sainte Vierge. Les autres juifs s'en étant plaint, Grégoire ordonna la restitution de la synagogue, mais seulement après qu'on en aurait transporté ailleurs l'image et la croix avec tout le respect qui leur était dû. Il envoya au jeune roi des Lombards, fils de Théodelinde, une petite croix dans laquelle était enchâssé un morceau de la vraie croix, afin qu'il la portât à son cou par dévotion. Un saint ermite, nommé Secondin, qui demeurait dans le voisinage de Ravenne et qui était parrain du prince dont nous venons de parler, lui ayant demandé quelques tableaux qui représentassent des sujets de piété, il lui répondit en ces termes : « Nous vous avons envoyé deux toiles, où vous trouverez une croix, les images

de Dieu, notre Sauveur, de Marie, la sainte mère de Dieu, et des bienheureux apôtres Pierre et Paul; nous vous avons envoyé aussi une clef qui a été appliquée sur le corps très saint de Pierre, le prince des apôtres, afin qu'elle vous serve de défense contre l'ennemi. » Sérénus, évêque de Marseille, avait mis en pièces quelques images des saints, auxquelles des personnes grossières et nouvellement converties du paganisme rendaient un culte superstitieux. Grégoire lui écrivit pour le louer de son zèle à réprimer les abus. mais il le blâma en même temps d'avoir brisé les images.

Sa sollicitude pastorale embrassait toutes les Églises, et cela sur le fondement que le soin des Églises de tout le monde chrétien a été confié à S. Pierre et à ses successeurs sur le siége de Rome; aussi sa primatie était-elle reconnue jusque dans les patriarcats d'Orient. Un moine, faussement accusé de manichéisme, ayant été battu par l'ordre de Jean *le Jeûneur*, patriarche de Constantinople, en appela à S. Grégoire du jugement rendu contre lui. Le saint, instruit de l'affaire, cassa la sentence du patriarche, lui fit une sévère réprimande, l'exhorta à renvoyer un favori qui abusait de sa confiance, et à demander pardon à Dieu. « Si vous refusez, lui disait-il, de garder les canons de l'Eglise, je ne sais qui vous êtes. » Il renvoya le moine absous et le rétablit dans tous ses droits après avoir reçu sa profession de foi; il renvoya aussi absous Jean, prêtre de Calcédoine, contre lequel on avait prononcé une injuste sentence, au nom de Jean *le Jeûneur*.

Ce patriarche avait pris le titre de patriarche *œcuménique* ou universel, dès l'an 489, dans un

concile tenu à Constantinople, ce qui porta le pape Pélage à casser les actes de cette assemblée. Ce titre parut d'autant plus choquant que le terme d'*œcuménique* avait été jusque là consacré pour désigner un concile général qui représentait toute l'Eglise. Celui donc qui le prenait donnait à entendre qu'il s'attribuait à lui seul l'épiscopat, et qu'il ne regardait les autres évêques que comme ses inférieurs et ses vicaires. S. Grégoire lui donna cette interprétation, et comme tel le condamna. Il est vrai que le patriarche ne lui prêtait pas une signification si étendue; mais il était toujours condamnable de s'attribuer un titre nouveau et fastueux. Le saint lui en fit parler par son nonce à Constantinople, et lui écrivit même plusieurs lettres à ce sujet. Ces moyens ne lui ayant pas réussi, il employa la force de l'exemple, et ne prit que des titres simples et conformes aux règles de l'humilité chrétienne. Une telle conduite ajouta encore à la haute idée qu'on avait conçue de lui et de son éminente sainteté. De toutes parts les fidèles s'adressaient à lui comme à un oracle pour avoir l'éclaircissement de leurs doutes et la solution de leurs difficultés.

Entre les personnes qui le consultèrent sur leurs peines intérieures fut une dame nommée Grégoria, attachée à l'impératrice. Elle était dévorée de scrupules par rapport à ses péchés, quoiqu'elle en eût fait une confession exacte et sincère; elle écrivit donc au saint pour lui exposer l'état de son ame, et lui manda que ses inquiétudes ne prendraient fin que quand il lui aurait assuré qu'il savait par révélation que tous ses péchés lui étaient remis. Grégoire lui fit une réponse telle qu'on de-

vait l'attendre d'un homme consommé dans la connaissance des voies de Dieu. « Vous me demandez, disait-il, une chose qui est tout à la fois difficile et inutile : difficile, parceque je suis indigne d'avoir des révélations ; inutile, parceque vous ne devez point être sans inquiétude de vos péchés jusqu'à la fin de votre vie, c'est à dire jusqu'au temps où vous ne pourrez plus pleurer. Vous devez toujours trembler pour eux et les expier sans cesse par vos larmes. Paul avait été enlevé jusqu'au troisième ciel, il craignait cependant d'être du nombre des réprouvés... La sécurité est la mère de la négligence. »

S. Grégoire exécuta en 596 le projet qu'il avait formé depuis long-temps d'envoyer en Angleterre des prédicateurs évangéliques. Il mit à la tête de cette mission Augustin, prieur du monastère de Saint-André. Il ne pouvait faire un meilleur choix, comme l'événement le montra : les conversions furent innombrables; mais nous n'entrons point ici dans le détail de toutes les merveilles qui accompagnèrent les travaux apostoliques des saints missionnaires ; nous nous réservons à en parler plus au long dans la vie de S. Augustin.

Cependant la santé de S. Grégoire s'affaiblissait de jour en jour. Cela ne l'empêchait pas de travailler de toutes ses forces à procurer la gloire de Dieu et à ménager une paix solide avec les Lombards ; mais il eut bientôt la douleur de voir l'empire livré à la confusion et devenir la proie d'un usurpateur.

L'empereur Maurice avait été obligé de faire une paix honteuse avec les Abares, peuple originaire de Scythie, et alors établi sur les bords du Danube.

Les vainqueurs lui ayant offert les prisonniers qu'ils avaient faits pour une rançon très modique, il ne rougit pas de la leur refuser. Ce refus inhumain mit les barbares en fureur et leur inspira l'affreux dessein de faire passer tous les prisonniers au fil de l'épée, ce qu'ils exécutèrent. L'empereur, déchiré de remords, distribua d'abondantes aumônes et fit prier dans toutes les églises pour obtenir le pardon de son crime ; mais il ne se corrigea point de l'avarice qui en avait été la cause et le principe. Ce fut en 602 qu'il tomba dans le précipice qui se creusait depuis long-temps sous ses pieds. Il avait ordonné à son armée de prendre ses quartiers d'hiver dans le pays ennemi et d'y subsister du seul pillage, sans recevoir la paie ordinaire : les troupes se révoltèrent d'être traitées si durement, mirent à leur tête un officier nommé Phocas, et s'avancèrent vers Constantinople, où elles le couronnèrent empereur. Maurice prit la fuite, mais il fut arrêté par les rebelles avec sa famille. On égorgea ses enfants en sa présence auprès de Chalcédoine. S'étant aperçu que la nourrice en voulait sauver un en mettant le sien à la place, il l'en reprit sévèrement et montra son fils aux bourreaux. Pendant cet horrible massacre il recueillait tout ce que la religion peut donner de force et de courage. Il répéta plusieurs fois ces paroles du prophète : *Vous êtes juste, Seigneur, et votre jugement est plein d'équité.* Enfin, après avoir reçu autant de coups mortels qu'il en avait vu porter à ses enfants, il s'inclina sous la main du bourreau et eut la tête tranchée. Il avait régné vingt ans et trois mois. Sa femme Constantine et ses trois filles furent aussi immolées à la cruauté du tyran.

On a dit du bien et du mal de l'empereur Maurice parcequ'il ternit par de grands vices l'éclat des vertus qu'il avait.

Phocas ne fut pas plus tôt monté sur le trône qu'il envoya à Rome son portrait et celui de sa femme Léontia; ils y furent reçus tous deux avec les acclamations ordinaires. S. Grégoire crut que les circonstances lui rendaient permis un compliment de félicitation; il écrivit donc au nouvel empereur une lettre où, après quelques félicitations sur son avénement à la couronne, il l'exhortait à mettre fin aux injustices et à faire régner parmi ses sujets la liberté et la paix. Il n'avait garde d'approuver la conduite que l'usurpateur avait tenue; il le regardait au contraire comme un autre Jéhu, dont Dieu se servait pour punir les péchés de son peuple; mais le bien général de l'Italie exigeait qu'il ménageât Phocas et qu'il n'aigrît pas un homme revêtu de la souveraine puissance. Quant aux expressions de sa lettre qui attaquent la mémoire de Maurice, elles ne tombent que sur des choses vraiment condamnables; on doit d'ailleurs les regarder comme un avis tacite donné à Phocas de ne pas commettre les fautes reprochées à son prédécesseur.

Le reste de la vie de S. Grégoire ne fut plus qu'un tissu d'infirmités, qu'une application continuelle aux affaires de l'Eglise augmentait encore. Il mourut le 12 mars 604, vers la soixante-quatrième année de son âge. Il avait siégé treize ans six mois et dix jours. Avant sa mort il donna plusieurs fonds de terre pour entretenir le luminaire de l'église de Saint-Paul. On a conservé long-temps son pallium, sa ceinture et le reliquaire qu'il portait à son cou.

Sa mémoire est en grande vénération parmi les Grecs et les Latins. On garde ses reliques dans l'église du Vatican.

Le concile de Clif ou Cloveshove, tenu en 747 sous l'archevêque Cuthbert, ordonna à tous les monastères d'Angleterre de fêter le jour auquel l'Eglise honore S. Grégoire. La fête devint d'obligation dans tout le royaume, en vertu d'une ordonnance portée en 1222 par le concile d'Oxford, et cette ordonnance a été observée jusqu'à la prétendue réforme.

Un supérieur qui a l'humilité et la charité de S. Grégoire-le-Grand se regarde comme le serviteur de tous ceux dont la conduite lui a été confiée, et, dès qu'il s'agit de procurer le bien spirituel du moindre d'entre eux, il n'y a point de sacrifice qu'il ne soit prêt à faire. Il s'interdit cette hauteur impérieuse qui aliène les esprits et n'arrache qu'une obéissance forcée. Ses ordres ne sont que des prières, ou, si quelquefois il est obligé de se servir de son autorité, il ne le fait qu'avec une secrète répugnance, et que pour ne pas trahir son devoir. Il n'use de ses droits qu'autant qu'il y est contraint par la gloire de Dieu et le salut du prochain; alors il se met en esprit au dessous de ses inférieurs, et ne se donne que la dernière place parmi les hommes. Il a sans cesse devant les yeux l'exemple des apôtres, et règle sur leur conduite celle qu'il tient dans le gouvernement des ames. Lorsqu'il pourrait commander il se contente de dire avec S. Paul : *Je vous en conjure par l'amitié que vous avez pour moi, par les entrailles, par la douceur de Jésus-Christ, faites ceci si vous m'aimez.* Il n'entreprend jamais la correction des pécheurs sans avoir médité ces paroles

du même apôtre à son disciple Timothée : *Si quelqu'un tombe, faites-lui connaître sa faute, vous qui êtes un homme spirituel, vous souvenant que vous pouvez tomber dans les mêmes péchés et dans des péchés plus griefs encore.* Toutes ces expressions portent l'empreinte de la plus vive tendresse. *Mes petits enfants,* dit-il avec S. Jean, *si vous aimez Jésus-Christ, vous ferez ce que je vous commande; je vous en conjure par Jésus-Christ, notre bon maître.* Un supérieur qui, comme S. Grégoire, se conduira d'après les maximes que nous venons d'exposer gagnera infailliblement les cœurs, détruira le règne du péché et établira celui de la vertu. Puissent ces maximes être adoptées par tous ceux qui sont préposés à la tête des fidèles!

Les Églises chrétiennes ont toujours fait une estime singulière des écrits de S. Grégoire : on y trouve de quoi confondre plusieurs hérétiques et une très belle exposition des vérités et des maximes de l'Evangile. On y rencontre quelquefois des allégories trop recherchées; mais c'était le goût du siècle. Le saint s'embarrassait peu des grâces du discours, c'est ce qui fait que son style n'est pas toujours pur et correct.

Dom Denys de Sainte-Marthe donna à Paris en 1705 une bonne édition des œuvres de S. Grégoire en 4 vol. in-fol.; on l'a suivie dans celle de Vérone et dans celle qui parut à Augsbourg en 1758. On a augmenté la dernière édition d'un ouvrage anonyme fort utile, lequel est intitulé *De Formulâ Prælatorum.*

S. JEAN CLIMAQUE,

ABBÉ.

(30 mars.)

S. Jean Climaque (1), que l'on croit originaire de la Palestine, naquit vers l'an 525. Il fut élevé avec soin, et les progrès qu'il fit dans les sciences furent si rapides qu'on lui donna dès sa jeunesse le surnom de *Scolastique* (2). Mais à peine eut-il atteint l'âge de seize ans qu'il sacrifia tous les avantages qu'il pouvait espérer du monde. Il se retira sur le mont Sinaï, où plusieurs solitaires menaient une vie évangélique depuis que les disciples de S. Antoine et de S. Hilarion avaient peuplé les déserts. Il ne voulut point demeurer dans le grand monastère bâti sur le sommet de la montagne de peur d'y trouver des sujets de dissipation; il alla vivre dans un ermitage écarté, où il se mit sous la conduite d'un vénérable vieillard nommé Martyrius. Un silence rigoureux fut le moyen qu'il employa pour se garantir d'un vice ordinaire aux personnes habiles, c'est à dire de cette démangeaison de parler de tout qui provient d'une vanité secrète. Humble d'esprit et de cœur, il faisait sacrifice de ses lumières sans contredire ni disputer; il s'assurait par l'obéissance le mérite de ses actions, et il porta si loin la pratique de cette

(1) Le surnom de *Climaque* fut donné au saint à cause de son livre intitulé *Climax* ou *Echelle*.

(2) Le surnom de *Scolastique*, qui était alors fort honorable, ne se donnait qu'à ceux qui avaient beaucoup de talents et de connaissances.

vertu qu'il semblait ne point avoir de volonté propre. Par cette soumission à son directeur il apprenait à éviter les écueils contre lesquels il eut infailliblement échoué s'il avait voulu se servir de pilote à lui-même. De cette montagne visible qu'il habitait il prenait saintement son essor pour s'élever jusqu'au Dieu invisible dont la volonté faisait son unique étude ; aussi observait-il avec attention tous les mouvements de la grâce pour y correspondre avec fidélité.

Le fervent novice employa quatre ans à s'éprouver et à s'instruire avant que de faire la profession monastique. Il pensait, et il l'a fortement inculqué dans ses ouvrages, qu'un pareil engagement exige un âge mûr et des épreuves sérieuses. Quand il vit approcher le jour de son sacrifice il s'y prépara par le jeûne et la prière afin de lui donner tout le degré possible de perfection. La consécration solennelle qu'il fit à Dieu de lui-même fut suivie des plus précieux fruits de la grâce. Martyrius voyait avec admiration son disciple avancer de jour en jour dans les voies du salut.

Après la mort de Martyrius, arrivée en 560, le saint, conformément au conseil que son directeur lui avait donné, résolut d'embrasser la vie des anachorètes; il se retira donc dans l'ermitage de Thole, situé dans la plaine qui est au bas du mont Sinaï. Sa cellule était environ à deux lieues de l'église (1). Il y allait les samedis et les dimanches pour entendre l'office et pour communier avec les moines et les

(1) Il paraît que c'était l'église de la sainte Vierge que l'empereur Justinien avait fait bâtir sur le Mont-Sinaï pour l'usage des moines.

anachorètes du désert. Il évitait toute singularité, la regardant comme une production de la vaine gloire; de là vint qu'il mangeait indifféremment de tout ce qui n'était pas interdit aux moines d'Egypte, observant de se renfermer dans les bornes d'une exacte sobriété. La prière était sa plus douce et sa principale occupation; toujours animé d'une ferveur extraordinaire, il ne perdait jamais de vue la présence de Dieu. Ses pensées, ses paroles et ses actions se rapportaient toutes à l'accomplissement de la volonté du Seigneur. C'est ainsi qu'il réduisait en pratique ce qu'il a depuis si fort recommandé à tous les chrétiens. Il acquit par l'exercice habituel de la contemplation une parfaite pureté de cœur et une très grande facilité de voir Dieu en tout. Il donnait un temps considérable à la lecture des livres sacrés et des ouvrages des saints pères, ce qui le rendit lui-même un des plus savants docteurs de l'Eglise; mais il cachait ses rares talents et les grâces singulières dont son ame était enrichie, dans la crainte de perdre le précieux trésor de l'humilité. Il savait combien le poison de la vaine gloire est subtil, et que sans une extrême vigilance de notre part il s'attache à nos meilleures actions et nous en dérobe tout le prix.

Quoique Jean vécût dans son ermitage en vrai solitaire, il ne s'y croyait point encore assez éloigné du commerce des hommes. Il se fit une grotte dans un rocher du voisinage pour s'y enfermer au moins de temps en temps. Lorsqu'il y était il se livrait avec une ferveur plus que humaine à tous les exercices de la contemplation. Il était pénétré d'une charité si ardente et d'une si vive componction qu'un

torrent de larmes coulait presque sans cesse de ses yeux. La vue des misères inséparables de cette vie lui arrachait des soupirs et des gémissements qui frappaient l'air avec autant de force que le pourraient faire les cris de ceux que l'on coupe avec le fer ou qui souffrent la peine du feu. Il eût bien voulu vivre toujours seul et entièrement inconnu aux yeux du monde, mais l'éclat de sa sainteté perça malgré lui. On venait le consulter comme un maître dépositaire de la science du salut, et il ne put refuser à un solitaire, nommé Moïse, de le prendre sous sa conduite.

Le serviteur de Dieu avait un talent extraordinaire pour guérir les maladies de l'ame. Un moine nommé Isaac, que de violentes tentations de la chair avaient presque jeté dans le désespoir, en fit une heureuse épreuve; il alla trouver le saint, auquel il découvrit encore plus par ses larmes que par ses paroles toute la violence des combats qu'il avait à soutenir. Mon fils, lui dit Jean Climaque, ayons recours à Dieu par la prière. Aussitôt ils se prosternèrent tous deux à terre pour implorer le secours du ciel, et depuis ce temps-là Isaac ne fut plus inquiété par l'esprit impur. Plusieurs autres personnes s'adressèrent aussi à Jean Climaque dans leurs besoins spirituels, et elles ne le firent jamais inutilement.

Qui croirait que le saint dût avoir des ennemis? Il en eut cependant dans la personne de quelques solitaires. Ils l'accusèrent de perdre son temps à de vains discours, dans la vue de s'attirer l'estime des hommes. L'accusation était certainement une calomnie, mais le saint la regarda comme un avis charitable qu'on lui donnait; il se condamna à un ri-

goureux silence, et passa près d'un an sans parler à qui que ce fût. Ses ennemis, désarmés par sa modestie et son humilité, reconnurent la fausseté de ce qu'ils avaient avancé ; ils se réunirent aux autres moines pour le conjurer de ne pas enfouir le talent que Dieu lui avait donné en privant du secours de ses lumières ceux qui venaient le consulter. Jean rompit le silence avec cette même humilité qui le lui avait fait garder, et continua d'instruire ceux qui s'adressaient à lui. On parlait de toutes parts de sa sagesse et de son expérience consommée ; on le regardait comme un autre Moïse à qui Dieu communiquait une portion de son esprit.

Peu de temps après, c'est à dire en 600, notre saint fut élu d'une voix unanime abbé du Mont-Sinaï et supérieur général de tous les moines et de tous les anachorètes du pays. Il avait alors soixante-quinze ans, et il en avait passé près de soixante dans la solitude. A peine était-il élevé à cette dignité qu'il survint une grande sécheresse, que la famine suivit de près. Les habitants de la Palestine et de l'Arabie s'adressèrent à lui comme à un autre Élie, pour implorer le secours de son intercession auprès de Dieu. Jean, touché du malheur de ces pauvres peuples, se mit en prières et leur obtint du ciel une pluie abondante qui rendit la fertilité à leurs terres. Il reçut vers le même temps une lettre de S. Grégoire-le-Grand, qui pour lors était assis sur la chaire de S. Pierre. Ce saint pape lui écrivait pour se recommander à ses prières et lui apprendre qu'il lui envoyait de l'argent et de quoi meubler l'hôpital fondé pour les pélerins à quelque distance du mont Sinaï.

Le bienheureux Jean, abbé de Raithe, monastère situé auprès de la mer Rouge, conçut le projet de perpétuer dans tous les siècles le fruit que produisaient les instructions du saint ; il le conjura donc de donner un recueil de règles dont l'observation pût conduire les ames ferventes à la perfection chrétienne. Le saint représenta que l'entreprise était au dessus des forces d'un pécheur tel que lui ; mais il se rendit enfin à ce qu'on exigeait de sa part, sans toutefois se flatter d'avoir réussi. « J'ai fait, disait-il, ce qui a dépendu de moi dans la crainte de secouer le joug de l'obéissance, que je regarde comme la mère de toutes les vertus. Je n'ose croire que j'aie produit quelque chose d'utile. Semblable à un peintre novice, je n'ai fait que tracer une ébauche grossière. Il n'y a qu'un maître aussi consommé que vous (l'abbé de Raithe) qui puisse mettre la dernière main à cet ouvrage. » Telle fut l'origine de l'excellent livre intitulé *Climax* ou *l'Echelle*, parceque l'ame y est conduite de degrés en degrés jusqu'à la plus sublime perfection.

Ce livre est écrit en forme d'aphorismes ou de sentences, qui offrent un grand sens en peu de mots. Le style en est simple, mais sans bassesse, concis, mais sans obscurité. On y trouve une onction admirable et un certain ton d'humilité qui gagne la confiance du lecteur : mais ce qui fait le principal mérite de cet ouvrage c'est la noblesse et l'élévation des sentiments, qui sont jointes à une description parfaite de toutes les vertus. L'auteur ne se borne pas au détail des préceptes, il les rend sensibles par des exemples, et entre ces exemples il choisit particulièrement ceux où éclate l'amour de

l'obéissance et de la pénitence. Nous allons en rapporter quelques-uns.

Il y avait en Égypte un monastère de trois cent trente moines, que le saint avait visités. Un citoyen d'Alexandrie, nommé Isidore, vint se présenter à la porte pour y être reçu. « Mon père, dit-il à l'abbé, je suis dans vos mains ce que le fer est dans celles du forgeron. — Je vous ordonne, répondit l'abbé, de vous tenir à la porte et de vous jeter aux pieds de tous ceux que vous verrez, en leur disant : Ayez la charité de prier pour moi, parceque mon ame est attaquée d'une lèpre dangereuse. » Sept ans se passèrent de la sorte. S. Jean Climaque ayant vu Isidore lui demanda quels avaient été ses sentiments durant une si longue épreuve. « La première année, lui dit-il, je me suis regardé comme un esclave condamné pour ses péchés et j'ai soutenu de rudes combats; la seconde, j'ai été tranquille et plein de confiance en la bonté de Dieu. » Il ajouta que dans la troisième année il avait souffert les humiliations avec joie. Ce saint pénitent acquit un tel degré de vertu que l'abbé du monastère résolut non seulement de le recevoir, mais même de le faire ordonner prêtre. Isidore, qui par son humilité voulait rester dans son état, demanda quelque délai et mourut sept jours après.

S. Jean Climaque fut encore singulièrement frappé de la vertu du cuisinier du même monastère. Comme il le voyait toujours recueilli et baigné de larmes au milieu de ses occupations, qui n'offraient rien que de terrestre, il lui demanda de quel moyen il se servait pour entretenir ainsi son ame dans le

recueillement et la componction. « Quand je sers les moines, répondit le bon religieux, je m'imagine servir non des hommes, mais Dieu lui-même dans la personne de ses serviteurs; et la vue de ce feu que j'ai sans cesse devant les yeux me rappelle ces flammes qui brûleront éternellement les pécheurs. » Le saint, après avoir donné une description fort touchante du monastère des pénitents appelé *la Prison*, lequel était à un mille de celui dont nous venons de parler, raconte le trait suivant de Jean Sabaïte. « Un solitaire (c'est Jean Sabaïte qui parle de lui-même en troisième personne), un solitaire se voyant traité dans son monastère avec une sorte de respect jugea qu'il courait risque de n'y pas expier ses péchés; il en sortit donc avec la permission de son supérieur, et se retira dans un monastère du Pont. Trois ans après il vit en songe un billet où toutes ses dettes étaient écrites : elles se montaient à cent livres d'or, et il n'en avait payé que dix. Pauvre Antiochus, se disait-il souvent à lui-même, tu as de grandes dettes à acquitter. Lorqu'il eut passé treize années dans la pratique des humiliations et de la pénitence il eut une seconde vision, qui lui représenta toutes ses dettes effacées. »

Un autre solitaire, qui avait vécu dans une grande négligence de ses devoirs, fut attaqué d'une violente maladie; il perdit connaissance, et l'on crut pendant une heure qu'il était mort : mais étant revenu à lui, il mura la porte de sa cellule, et y vécut douze ans en reclus. Il pleurait sans cesse et ne s'occupait que de la méditation de la mort. Lorqu'il fut près d'expirer on entra pour lui donner du secours, mais

on ne put tirer de lui que ces paroles : « Celui qui a continuellement la mort devant les yeux ne péchera jamais. »

Outre *l'Echelle sainte* nous avons encore une lettre de S. Jean Climaque au bienheureux abbé de Raithe. Il y est parlé des devoirs d'un véritable pasteur, dont les principaux sont d'être chaste de corps et d'esprit, de travailler sans relâche à la sanctification des ames, de corriger ceux qui s'écartent du droit chemin et de les porter à remplir fidèlement les obligations de leur état ; d'être ferme et plein de vigueur, de manière toutefois que la sévérité soit tempérée par la douceur ; de compatir à la faiblesse humaine, en s'accommodant aux divers caractères, afin de gagner tout le monde à Jésus-Christ. « De toutes les offrandes qu'on peut faire à Dieu, dit le saint, la plus agréable à ses yeux est sans contredit celle des ames sanctifiées par la pénitence et la charité. »

Il y avait quatre ans que S. Jean Climaque gouvernait les moines du mont Sinaï : il eût bien voulu quitter une charge qu'il n'avait acceptée qu'en tremblant et qu'il regardait comme un fardeau redoutable; il méditait le projet de se démettre, et il n'attendait plus que l'occasion de l'effectuer; enfin elle se présenta quelque temps avant sa mort. Rendu à lui-même, il se livra avec une nouvelle ferveur à la prière et à la contemplation. Il mourut dans son ermitage de Thole, le 30 mars 605 à l'âge de quatre-vingts ans. L'abbé George, son successeur, qui avait demandé à Dieu la grâce de n'être point séparé de son père spirituel, le suivit dans le ciel quelques jours après.

S. COLOMBAN,

ABBÉ.

(21 novembre.)

Colomban ou Colom, de la province de Leinster en Irlande, naquit vers le milieu du sixième siècle. Il y avait alors dans ce pays un grand nombre de moines recommandables par leur savoir et par leur sainteté, en sorte que l'Irlande était tout à la fois une île de saints et le séjour des sciences ecclésiastiques. On courait en foule dans les monastères pour s'y instruire et s'y former à la piété ; on avait une vénération singulière pour ceux qui les habitaient. Ils menaient une vie retirée et joignaient à la contemplation les plus rigoureuses austérités de la pénitence; non seulement ils évitaient les distractions qu'entraînent les affaires du siècle, mais ils fuyaient autant qu'il leur était possible le commerce des hommes, afin de pouvoir converser plus librement avec Dieu et avec les esprits célestes.

De tous les monastères d'Irlande le plus célèbre était celui de Benchor, dans le comté de Down; il avait été fondé par S. Congel vers l'an 530; et il s'y rassembla sous la conduite de ce saint un grand nombre de fervents serviteurs de Dieu, qui dans un corps mortel menaient une vie véritablement angélique. Ils labouraient eux-mêmes la terre et se livraient à d'autres travaux qu'ils savaient allier avec la prière et la contemplation. Ils s'appliquaient aussi à l'étude, et ils avaient dans S. Congel un modèle de toutes les sciences qu'ils devaient acquérir. Leur

règle était empruntée de celle de S. Basile et des moines d'Orient.

Colomban, après avoir appris les premiers éléments des sciences sous S. Sinellus à Cluain-Inys, se retira dans le monastère de Benchor et y prit l'habit. Il y vécut plusieurs années dans les plus austères pratiques de la mortification. Les progrès qu'il fit dans les sciences qui avaient la religion pour objet furent si rapides qu'il en fut en quelque sorte regardé comme l'oracle. Il composa étant encore fort jeune un commentaire sur les psaumes, afin qu'en éclaircissant les difficultés qui se trouvent dans ces divins cantiques ils pussent lui et ses frères les réciter avec plus de ferveur.

Animé d'un désir ardent de renoncer plus parfaitement au monde et à tous les biens qui auraient pu l'attacher à la terre, il résolut comme Abraham de passer dans une contrée étrangère. Il communiqua son dessein à S. Congel, en le priant de lui donner sa bénédiction et de lui permettre de partir. Le saint abbé fit d'abord quelques difficultés parcequ'il craignait de perdre un religieux d'un si rare mérite. Il acquiesça cependant à sa demande, dans la persuasion que Colomban agissait par une inspiration surnaturelle, et qu'il ne se proposait que la plus grande gloire de Dieu. Notre saint partit de Benchor avec douze autres moines. Il était âgé d'environ trente ans. Il passa dans la Bretagne et de là dans la Gaule, où il arriva vers l'an 585.

Son zèle s'enflamma quand il vit la discipline ecclésiastique méconnue : ce qui venait en partie des incursions des barbares, en partie de la négligence de quelques évêques. Les saintes règles de la

pénitence n'étaient pas plus observées. Colomban prêcha dans tous les lieux où il passa, et la sainteté de sa vie ajouta beaucoup de force à ses instructions. Son humilité était si profonde qu'il se mettait au dessous de ses compagnons; ils n'avaient tous ensemble qu'un cœur et qu'une ame : on admirait leur modestie, leur mortification, leur douceur, leur patience et leur charité. Si quelqu'un tombait dans la plus petite faute, ils se réunissaient tous pour indiquer le moyen de la réparer. Tout était commun parmi eux. Leur exemple inspirait la piété dans tous les lieux où ils passaient.

La réputation de Colomban parvint bientôt à la cour du roi de Bourgogne. C'était Gontran et non Sigebert, comme quelques auteurs l'ont prétendu. Il pria Colomban de se fixer dans son royaume, et lui permit de bâtir un monastère dans tel endroit qu'il voudrait choisir. Le saint se détermina pour le château d'Anegrai, qui n'offrait plus que des ruines et qui était situé dans le désert de Vosge. Ce fut là qu'il bâtit son premier monastère, qui n'existe plus depuis long-temps. Cette maison fut bientôt trop petite pour recevoir tous ceux qui demandaient à vivre sous la conduite du serviteur de Dieu. Il bâtit à huit milles de là un second monastère connu sous le nom de Luxeu, et qui devint le chef-lieu de son ordre : il subsiste encore aujourd'hui. Colomban bâtit un troisième monastère environ à trois milles de Luxeu. On l'appela Fontaines parcequ'il était situé dans un lieu où il y avait beaucoup de sources ; ce n'est plus qu'un prieuré dépendant de Luxeu.

Ces maisons avaient un supérieur particulier, et Colomban résidait dans chacune successivement.

Il faisait fréquemment à ses moines des discours ou instructions sur les devoirs de leur état, et il nous en reste seize qui sont imprimés dans la *Bibliothèque des Pères.* On y admire une grande connaissance des choses spirituelles, une piété tendre, une onction singulière et une doctrine plus que humaine, suivant l'expression d'un auteur contemporain. En parlant du mépris du monde le saint s'exprime ainsi : « O vie passagère, combien d'hommes n'as-tu pas trompés, séduits, aveuglés ! Si je considère la rapidité de ta fuite, tu ne me parais rien : ton existence n'a guère plus de réalité qu'une ombre ; ceux qui s'attachent à toi ne te connaissent point : tu n'es véritablement connue que de ceux qui méprisent tes plaisirs ; quand tu te montres, tu disparais comme si tu n'étais qu'un fantôme. A quoi puis-je te comparer, qu'à la course légère d'un voyageur, au vol rapide d'un oiseau, à un nuage qui n'a point de consistance, à une vapeur qui se dissipe à l'instant etc. ? »

Il paraît que S. Colomban n'avait pas négligé l'étude des belles-lettres dans sa jeunesse. Nous avons de lui des poésies sur des sujets de morale et de piété qui prouvent qu'il était bon poète pour le siècle où il vivait, et qu'il n'ignorait ni l'histoire profane, ni même la mythologie.

Mais celui de tous ses ouvrages qu'on estime le plus c'est sa *règle*, qui est un véritable traité de la profession monastique. Elle porte sur l'amour de Dieu et du prochain, dont le précepte est général ; et ce fondement soutient tout le reste de l'édifice spirituel que le saint veut élever. Il inculque l'obéissance, la pauvreté, le désintéressement, l'humilité,

la chasteté, la mortification des sens et de la volonté, le silence et la sagesse qui font discerner le bien d'avec le mal; il fortifie les instructions qu'il donne sur les différentes vertus par des passages de l'Écriture et par le développement des grands principes de la morale. Les moines ne mangeront que sur le soir, et ne vivront que d'herbes et de racines, auxquelles ils joindront un peu de pain. La nourriture sera cependant proportionnée au travail. Ils mangeront tous les jours, afin de conserver les forces dont ils ont besoin pour remplir tous leurs devoirs. Les jeûnes, les prières, les lectures, le travail sont prescrits pour chaque jour. Le nombre des psaumes et des versets qu'il faut réciter à chaque partie de l'office est exactement marqué. S. Colomban ajoute qu'il a reçu ces réglements de ses pères, c'est à dire des moines d'Irlande. On fléchissait les genoux à la fin de chaque psaume; et indépendamment de la prière publique, il y en avait de particulières qu'on récitait dans sa cellule. Mais le saint recommandait surtout la prière du cœur et l'union continuelle de l'ame à Dieu.

La règle de S. Colomban est suivie de son *Pénitentiel*. C'est un recueil des pénitences qu'on imposait aux moines pour les différentes fautes où ils tombaient, quelque légères qu'elles fussent. Quiconque manquait de répondre *Amen* aux prières qui se disaient avant et après le repas recevait six coups de fouet. On faisait subir la même pénitence à celui qui rompait le silence au réfectoire, qui souriait à l'office, etc. On recevait cinquante coups de fouet pour avoir parlé avec humeur ou répliqué au supérieur. Il y avait des fautes qui étaient pu-

nies de deux cents coups de fouet, mais on n'en donnait pas plus de vingt-cinq à la fois. On imposait une pénitence aux moines qui, après avoir fini leur tâche, ne demandaient pas de travail ou qui faisaient quelque chose sans l'ordre du supérieur. Outre ces pénitences, il y avait encore des jeûnes, des austérités, des humiliations extraordinaires. Lorque les moines sortaient de la maison ou y entraient, ils demandaient la bénédiction du supérieur et se présentaient devant la croix; ils faisaient le signe de la croix sur tout ce qui servait à leur usage avant d'y toucher, et l'omission de cette pratique était punie de six coups de fouet. Il y a un autre *Pénitentiel* de S. Colomban dans lequel sont contenus les pénitences canoniques qu'il fallait imposer pour toutes sortes de péchés et à toutes sortes de personnes.

La règle du saint abbé s'observait dans plusieurs grands monastères, et on la suit encore dans quelques-uns conjointement avec celle de S. Benoît. Dans les premiers temps de l'institut, les moines de de S. Colomban ne vivaient que d'herbes et d'écorces d'arbres. Ils furent quelquefois réduits à la nécessité la plus extrême, et Dieu vint alors à leur secours d'une manière miraculeuse. C'était la coutume de notre saint de se préparer à la célébration des grandes fêtes en passant quelque temps dans la plus entière solitude; il se retirait pour cet effet dans une caverne située à quelques milles du monastère.

S. Colomban célébrait la Pâque le 14 de la première lune après l'équinoxe du printemps, quoique ce jour tombât le dimanche; et en cela il sui-

vait la coutume des Irlandais. Les évêques de France l'en reprirent. Il consulta sur ce sujet le pape S. Grégoire. Dans la lettre qu'il lui écrivit il insista sur l'autorité de S. Anatolius, évêque de Laodicée en 280, et sur la pratique des Occidentaux, c'est à dire des Irlandais. Cette première lettre fut suivie d'une seconde; mais S. Grégoire ne répondit ni à l'une ni à l'autre, ce qui fait présumer qu'elles ne lui parvinrent point. Vers le même temps, environ douze ans après son arrivée en France, S. Colomban écrivit aux évêques français assemblés en concile. Après leur avoir rappelé leurs devoirs et leur avoir recommandé les vertus d'humilité et de charité, il les priait de permettre que chacun se tînt à sa propre coutume sur le temps où l'on devait célébrer la Pâque. S. Grégoire étant mort en 604, Sabinien et Boniface III occupèrent successivement le saint-siége, l'un cinq mois et dix-neuf jours, l'autre huit mois et vingt-trois jours. Colomban leur écrivit comme il avait fait à S. Grégoire; mais un orage qui s'éleva contre lui l'obligea de sortir du royaume de Bourgogne.

Childebert, qui mourut en 596, laissa deux fils, Théodebert et Thierri. Le premier fut roi d'Austrasie, et le second de Bourgogne; ou plutôt Brunehaut, leur grand'mère, régnait sous leur nom. Thierri avait beaucoup de vénération pour S. Colomban, qui demeurait dans ses états, et il allait souvent le visiter. Le saint abbé le reprit de ce qu'il vivait avec des concubines, et le pressa de contracter un mariage digne de lui, Le prince promit de se corriger et de suivre ce conseil. Brunehaut, qui craignait qu'une reine ne lui fît perdre le crédit

qu'elle avait sur son petit-fils, conçut une grande colère contre Colomban. Son ressentiment fut encore augmenté par le refus que fit le saint de donner sa bénédiction aux enfants naturels du roi. «Ils ne peuvent, dit-il alors, hériter de la couronne; ils sont le fruit de la débauche. » Quelque temps après Brunehaut se présenta pour entrer dans le monastère de Colomban; mais il lui en refusa l'entrée, parcequ'il s'était fait une loide ne la permettre à aucune femme, et pas même aux hommes qui vivaient dans le siècle. La colère de cette princesse ne connut plus de bornes, et elle résolut de se venger.

Cependant le roi ne tenait point la promesse qu'il avait faite de renvoyer ses concubines. Colomban lui écrivit une lettre, où il lui faisait des reproches sévères et le menaçait de la peine d'excommunication s'il ne changeait pas de conduite. Brunehaut profita de cette occasion pour aigrir le roi contre le saint, et elle réussit. Colomban fut exilé d'abord à Besançon. Deux gentilshommes eurent ordre ensuite de le conduire à Nantes et de ne le point quitter qu'il ne se fût embarqué pour l'Irlande. Ceci se passa en 610. Il paraît que ce fut de Nantes que le saint écrivit une lettre aux moines de Luxeu, où il les exhortait à la patience, à l'union et à la charité. Il s'embarqua, mais des vents contraires forcèrent le vaisseau de rentrer dans le port. Il se retira auprès de Clotaire II, qui régnait dans la Neustrie, et lui prédit qu'il serait maître de toute la monarchie française en moins de trois ans; prédiction qu'il avait déjà faite sur la route en deux ou trois occasions. Il passa par Paris et par Meaux, et vint à la cour de Théodebert, qui le reçut avec bonté.

Soutenu de la protection de ce prince, il partit avec quelques-uns de ses disciples, qui étaient venus le joindre, pour aller prêcher l'Evangile aux infidèles qui habitaient près du lac de Zurich. Il fixa sa demeure dans une solitude voisine de Zug. Les habitants du pays étaient aussi cruels qu'adonnés aux superstitions du paganisme. Colomban leur prêcha le vrai Dieu. Un jour qu'ils se préparaient à faire un sacrifice, ayant aperçu une cuve pleine de bière au milieu du peuple, il leur demanda ce qu'ils prétendaient faire : ils lui répondirent que c'était une offrande destiné à leur dieu Wodan. Colomban souffla sur le vase, qui se brisa sur-le-champ avec grand bruit, et la bière fut répandue. Il profita de la surprise où il voyait les barbares pour les exhorter à quitter leurs superstitions. Plusieurs se convertirent et reçurent le baptême; d'autres, qui après avoir été baptisés étaient retournés à l'idolâtrie, rentrèrent sous le joug de l'Evangile. S. Gal, se livrant à son zèle, mit le feu aux temples païens et jeta dans le lac tout ce qu'il y trouva d'offrandes. Il présumait l'approbation du peuple, qui annonçait des dispositions si heureuses; mais cette action irrita tellement ceux qui persistèrent dans l'idolâtrie qu'ils résolurent d'ôter la vie à S. Gal et de chasser S. Colomban de leur pays après l'avoir battu de verges. Les saints missionnaires, informés de leur dessein, se retirèrent à Arbonne, sur le lac de Constance. Ils y furent reçus par un vertueux prêtre, nommé Willemar, qui leur fit connaître une vallée agréable, située au milieu des montagnes, et où se voyaient les ruines d'une petite ville appelée *Brigantium*; c'est aujourd'hui Bre-

gentz. Colomban et ses compagnons trouvèrent dans ce lieu un oratoire dédié sous l'invocation de sainte Aurélie; ils s'y construisirent des cellules tout autour. Le peuple au milieu duquel ils se fixaient avait eu anciennement quelque connaissance du christianisme, mais il était retombé dans l'idolâtrie, et il avait placé dans l'oratoire même trois images de cuivre doré, et les adorait comme les dieux tutélaires du pays. S. Gal, qui en savait la langue, annonça Jésus-Christ et fit un grand nombre de conversions; il mit encore les idoles en pièces et les jeta dans le lac. Colomban aspergea l'église d'eau bénite, et, tournant autour avec ses disciples en chantant des psaumes, il en fit la dédicace. Il dit la messe sur l'autel, après y avoir fait des onctions et placé dessous des reliques de sainte Aurélie. Le peuple montra une grande joie, et chacun retourna chez soi bien résolu de ne plus adorer que le vrai Dieu.

Colomban resta près de trois ans à Bregentz, et y fonda un monastère. Quelques-uns de ses disciples travaillaient au jardin, d'autres avaient soin des arbres fruitiers; ceux-ci étaient pêcheurs, et le saint abbé faisait des filets. Pendant qu'il s'occupait de cet établissement la guerre s'alluma entre les rois Thierri et Théodebert; le second de ces princes fut défait. Ayant été livré à son frère par ses propres sujets, il fut envoyé à Brunehaut, sa grand'-mère, qui l'obligea de prendre les ordres. On le mit à mort peu de jours après.

Colomban voyant Thierri maître du pays où il s'était retiré, et persuadé que sa vie n'y serait point en sûreté, passa en Italie avec plusieurs de ses dis-

ciples. S. Gal, retenu par la fièvre, ne put l'accompagner : il bâtit depuis le monastère qui porta son nom, à quelque distance de celui qu'avait fondé son bienheureux maître.

Ce fut en 613 que notre saint abbé arriva en Italie, où Aigulfe, roi des Lombards, le reçut avec joie. Aidé de la protection de ce prince, il fonda le célèbre monastère de Bobio dans un désert, au milieu des montagnes de l'Apennin, près de la rivière de la Trébia. Il fit bâtir aussi, sous l'invocation de la sainte Vierge, un oratoire dans le voisinage duquel était une caverne où il se retirait pendant le carême et en d'autres temps de l'année; il ne paraissait alors au monastère que les jours de fêtes et les dimanches.

L'affaire des *trois chapitres* ou écrits, que le cinquième concile de Constantinople et le pape Vigile avaient condamnés, comme favorisant le nestorianisme, faisait alors beaucoup de bruit en Italie. Les évêques d'Istrie et quelques-uns d'Afrique prirent la défense de ces écrits avec tant de chaleur qu'ils firent un schisme en se séparant de la communion du pape et de l'Eglise catholique. Les Lombards prenaient leur parti, sous prétexte que la condamnation des *trois chapitres* entraînait celle du concile de Chalcédoine. Ils agissaient ainsi parcequ'ils n'étaient pas bien instruits de ce qui s'était passé, et qu'ils jugeaient d'après des relations vagues ou infidèles. Au reste cette ignorance du véritable état des choses ne doit pas surprendre; l'Occident n'avait presque point de commerce avec l'Orient; on y entendait peu la langue grecque, et ce qui se faisait chez les Orientaux n'était connu que très impar-

faitement par la plupart de ceux qui habitaient l'Occident. Le pape Grégoire-le-Grand toléra la conduite de ces derniers, et surtout des Lombards, dont l'erreur venait d'ignorance; il continua de communiquer avec eux, espérant que les faits étant éclaircis ils ne se refuseraient plus de rendre hommage à la vérité. Il leur écrivait, il leur envoyait même des présents; il entretenait une grande correspondance avec le roi Aigulfe et la reine Théodelinde, recommandables par leur zèle et leur piété, qui avaient retiré les Lombards de l'arianisme et fondé des églises et des monastères.

S. Colomban, qui ne connaissait l'affaire des *trois chapitres* que d'après ce que lui en avaient dit les Lombards, se déclara en faveur de ces écrits. Cédant aux sollicitations d'Aigulfe et de Théodelinde, ses protecteurs, il écrivit au pape Boniface IV une lettre où il prenait fortement la défense des *trois chapitres*, et s'élevait contre le pape Vigile, prétendant que ce souverain pontife avait condamné le concile de Chalcédoine et était tombé dans la même faute que Libère, qui avait souscrit une formule de foi favorable aux ariens. Sa lettre même, dit un célèbre protestant, prouve qu'il n'était pas bien instruit de l'affaire qu'il traitait; elle fournit encore une preuve du zèle de Colomban pour l'honneur du siége apostolique, et de la résolution où il était d'y rester inviolablement attaché. Il persista dans les mêmes sentiments jusqu'à la mort, et ne se joignit jamais aux schismatiques d'Istrie.

En France Thierri mourut quelques mois après l'assassinat de Théodebert, son frère, et eut pour successeur son fils Sigebert, encore enfant, sous le

nom duquel régna Brunehaut, son aïeule. Clotaire lui ayant déclaré la guerre le fit prisonnier avec ses deux frères et condamna Brunehaut à souffrir une mort cruelle. Il devint par là maître de toute la monarchie. Se rappelant la prédiction de Colomban, il lui fit proposer par Eustase, abbé de Luxeu, de revenir en France. Le saint répondit qu'il ne pouvait quitter l'Italie, et il écrivit en même temps au roi pour l'exhorter à mener une vie plus chrétienne. Clotaire pour lui donner une marque de son estime accorda sa protection au monastère de Luxeu, dont il augmenta considérablement les revenus.

Le saint abbé, au rapport de Jonas, son historien, combattit avec autant de force que de succès les ariens qui étaient parmi les Lombards, et il composa contre leur hérésie un savant ouvrage qui est perdu depuis long-temps. Il mourut à Bobio, le 21 novembre 615. Il dit dans son poème sur Fédolius, qu'il paraît avoir écrit peu de temps avant sa mort, qu'il était dans sa dix-huitième olympiade, conséquemment il avait alors au moins soixante-douze ans. Les bénédictins français l'appellent dans leur bréviaire un des principaux patriarches de la vie monastique, surtout en France, où la plupart des monastères suivirent sa règle jusqu'au règne de Charlemagne. On reçut alors partout celle de S. Benoît pour garder l'uniformité. On honore S. Colomban dans plusieurs églises de France, d'Italie, etc. Il est nommé en ce jour dans le martyrologe romain.

S. JEAN L'AUMONIER,

PATRIARCHE D'ALEXANDRIE.

(30 janvier.)

Jean, surnommé l'*Aumônier* à cause de ses aumônes extraordinaires, naquit à Amathonte, ville de Chypre. Il s'engagea de bonne heure dans l'état du mariage parcequ'il était l'unique héritier d'une famille noble et riche. La mort lui ayant enlevé sa femme et ses enfants, il résolut de rompre tout commerce avec le monde, où nul engagement ne pouvait plus le retenir. Il distribua ses biens aux pauvres et ne s'occupa plus que des exercices de la piété chrétienne. Ses progrès dans la perfection furent extrêmement rapides ; on ne parlait de toutes parts que de son éminente sainteté, et sa réputation était si bien établie dans l'Orient que l'Église d'Alexandrie le choisit pour pasteur en 608. Il était alors âgé d'environ cinquante ans.

Son premier soin en arrivant à Alexandrie fut de se procurer une liste exacte des pauvres, qu'il avait coutume d'appeler ses *maîtres* et ses *seigneurs* parceque Jésus-Christ leur a donné le pouvoir d'ouvrir les portes du ciel. Il s'en trouva sept mille cinq cents, qu'il prit sous sa protection et au besoin desquels il se chargea de pourvoir. Ce fut ainsi qu'il se prépara à recevoir l'imposition des mains. Le jour de son sacre il publia une ordonnance sévère, mais conçue toutefois en termes pleins d'humilité, contre l'inégalité des poids et des mesures, qui donnait lieu à l'oppression des pauvres ; il défendit en même

temps à ses officiers d'accepter aucune sorte de présents, de peur qu'il ne se commît des injustices. Tous les mercredis et les vendredis de chaque semaine il donnait une audience publique, afin de faciliter les moyens de l'aborder : là il terminait les différents, consolait les affligés et soulageait les malheureux. Un jour qu'il allait à l'église une femme vint se jeter à ses pieds pour lui demander justice contre son gendre. Quelques-uns des assistants lui dirent de se retirer et d'attendre le retour du patriarche. « Non, répondit le saint ; comment Dieu écoutera-t-il ma prière si je remets à écouter cette femme ? » Effectivement il ne sortit de ce lieu que quand il l'eut entendue.

Mais comme la charité envers les pauvres faisait le caractère distinctif de notre saint, nous allons nous arrêter quelque temps sur cette vertu. Dès qu'il eut été sacré évêque il distribua aux monastères et aux hôpitaux huit mille pièces d'or qui se trouvèrent dans le trésor de son église. Ses revenus, proportionnés à la dignité de son siége, qui était le premier de l'Orient, coulaient sans interruption dans le sein des pauvres. Les sommes considérables que lui remettaient des personnes riches étaient employées au même usage. Ses officiers avaient beau lui représenter qu'il devait ménager les intérêts de son Église, il ne leur répondait jamais autre chose sinon que Dieu y pourvoirait ; puis il leur racontait la vision suivante qu'il avait eue dans sa jeunesse. « Un jour, disait-il, la charité m'apparut sous la figure d'une femme couronnée de laurier et plus brillante que le soleil ; elle s'approcha de moi et me parla de la sorte : Je suis la fille aînée du

grand roi; si vous méritez mes faveurs je vous introduirai devant lui, car personne n'en approche avec plus de confiance que moi. Je l'ai fait descendre du ciel sur la terre afin que, devenu chair, il pût racheter tous les hommes. » Un malheureux qu'il avait assisté lui marquant sa reconnaissance dans les termes les plus énergiques, il l'interrompit en lui disant : « Mon frère, je n'ai pas encore répandu mon sang pour vous, ainsi que Jésus-Christ mon Seigneur et mon Dieu me l'ordonne. » Un marchand qui avait fait naufrage eut recours à la bonté de notre saint, qui lui donna par deux fois de quoi rétablir ses affaires. Le même malheur lui étant arrivé une troisième fois, il ne balança pas à s'adresser encore à son pasteur. Son espérance ne fut point trompée; le saint lui fit donner un des vaisseaux de l'église, qu'on chargea de vingt mille mesures de blé, qui se vendit fort cher aux îles britanniques, alors désolées par une cruelle famine.

La charité du patriarche franchit les bornes du diocèse d'Alexandrie; elle fournit aux divers besoins d'une infinité de malheureux sujets de l'empire en Orient, lesquels s'étaient sauvés en Egypte pour se soustraire à la fureur des Perses. Elle fit aussi passer à Jérusalem, que ces infidèles avaient saccagée, des sommes considérables d'argent, avec une grande quantité de vin, de blé et d'autres provisions. Le saint joignit à cet envoi des ouvriers égyptiens pour rebâtir les églises renversées; il chargea en même temps deux évêques et un abbé d'aller racheter les prisonniers faits par les Perses. Tant de bonnes œuvres exigeaient des dépenses extraordinaires et capables de le jeter dans le découragement s'il n'eût

compté que sur ses propres forces; mais il se confiait en la Providence, qui ne lui manqua jamais et qui lui procura toujours des ressources, lors même que tout paraissait désespéré aux yeux de la prudence humaine.

Autant notre saint était charitable envers les autres, autant il était dur à lui-même. Sa table, ses meubles, ses vêtements, tout respirait la plus grande pauvreté. Un homme riche d'Alexandrie, qui sut que le saint n'avait qu'une mauvaise couverture à son lit, lui en envoya une précieuse en le priant de vouloir s'en servir pour l'amour de lui. La nuit suivante le saint s'en couvrit par complaisance; mais la comparaison qu'il fit de son état avec celui de tant de pauvres qui manquaient du nécessaire l'empêcha de dormir. La couverture fut vendue le lendemain pour faire des aumônes. Celui qui l'avait donnée la racheta pour la rendre au saint pasteur, qui la vendit une seconde, puis une troisième fois, en disant agréablement : « Nous verrons lequel des deux se lassera le premier. »

Il ne faut pas s'imaginer que notre saint bornât tous ses devoirs à la pratique de la charité fraternelle, il remplissait encore avec la dernière exactitude les autres fonctions de son ministère. Il avait aussi des heures marquées pour la prière, pour l'étude de l'Écriture sainte et pour les pieuses lectures. L'inutilité était bannie de tous ses entretiens, et si quelquefois il était obligé de parler d'affaires temporelles, il le faisait toujours en peu de mots. Quand il entendait médire du prochain il détournait adroitement le discours; il refusait l'entrée de sa maison aux médisants, afin d'inspirer de l'horreur

pour un vice si incompatible avec l'esprit du christianisme. Ses paroles et ses actions portaient l'empreinte de l'humilité la plus profonde. A l'en croire il n'était qu'un composé de misères, de faiblesses, de corruption et d'orgueil. Il ne pouvait se lasser d'admirer tant de saints que la pensée de leurs imperfections avait portés à se regarder comme des vers de terre indignes d'être comptés parmi les hommes. La crainte des jugements de Dieu lui inspirait un parfait détachement du monde, et lorsqu'il était sur cette matière il disait les choses les plus touchantes. Persuadé que la pensée continuelle de la mort est un des plus puissants motifs de la vigilance chrétienne, il faisait creuser chaque jour son tombeau, et quelqu'un était chargé de venir lui dire au milieu même des plus belles cérémonies : « Monseigneur, votre tombeau n'est point encore achevé; donnez vos ordres pour qu'on le finisse, car vous ignorez l'heure de votre mort. »

Le saint patriarche était venu à bout d'étouffer entièrement en lui cette malheureuse sensibilité pour les injures, qui a des suites si funestes; il s'estimait heureux de pouvoir en souffrant quelque chose multiplier ses mérites. Ses ennemis ne pouvaient résister à la force réunie de sa patience et de sa douceur; il y en eut même qui vinrent se jeter à ses pieds pour lui demander pardon : nous en citerons un exemple. Nicétas, gouverneur d'Alexandrie, voulut établir de nouveaux droits fort préjudiciables aux pauvres ; le patriarche prit modestement la défense de ceux-ci. Le gouverneur, qui ne s'attendait pas à cette résistance, en fut vivement piqué et quitta brusquement l'avocat des pauvres. Le saint

lui envoya dire vers le soir *que le soleil était prêt de se coucher*, faisant allusion à ces paroles de l'apôtre: *Que le soleil ne se couche point sur votre colère.* Cet avis fut comme un trait qui perça le cœur de Nicétas; il vint trouver le saint, les yeux baignés de larmes; il lui fit des excuses et lui promit de ne plus écouter ceux qui seraient capables de pouvoir le porter à commettre des injustices. Le patriarche loua de si belles dispositions, puis ajouta que, pour lui, il n'avait nul égard aux rapports jusqu'à ce qu'il eût bien examiné de quoi il s'agissait, et que sa coutume était de punir tous les délateurs, afin d'ôter aux autres l'envie de les imiter.

Non content de souffrir avec patience les injures personnelles, il travaillait encore de toutes ses forces à réconcilier ceux que la haine divisait. Voici le moyen dont il fit usage pour vaincre l'inflexibilité d'un grand seigneur qui ne voulait point pardonner à son ennemi. Il le pria un jour de venir le voir, et l'engagea à entendre la messe qu'il allait célébrer. Mais comme ils récitaient tous deux l'oraison dominicale, le saint se tut à ces mots : *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ;* et le seigneur les dit seul. Il se tourna ensuite de son côté, et le conjura par la sainteté du plus auguste de nos mystères de réfléchir sur ce qu'il venait de dire. Le seigneur, qui ne s'attendait à rien moins qu'à ce trait, fut terrassé; il se jeta aux pieds du saint et lui promit de se réconcilier avec son ennemi, ce qu'il fit effectivement.

Les jugements téméraires étaient encore une matière sur laquelle notre saint donnait de fréquentes instructions à son troupeau. « Comment, disait-

il, osons-nous juger les autres? Les circonstances sont si variées qu'il est presque impossible que nous ne tombions pas dans l'erreur. C'est le devoir des magistrats de juger les coupables; notre devoir à nous autres particuliers c'est de prendre leur défense. » Il confirmait cette doctrine par l'exemple de plusieurs personnes d'une sainteté éminente que le monde avait condamnées sur de fausses conjectures. « Un moine, disait-il, avait amené à Alexandrie une femme juive qu'il avait gagnée à Jésus-Christ. On l'accusa d'entretenir un commerce criminel avec elle, et on le condamna en conséquence à être fouetté. Ce saint homme, satisfait du témoignage de sa conscience, fut charmé de souffrir cette humiliation pour la gloire de Dieu, et n'essaya pas même de faire son apologie; mais son innocence fut à la fin reconnue, et sa vertu brilla d'un nouvel éclat. » Bien des chrétiens de nos jours doivent apprendre de là à être plus réservés dans les jugements qu'ils portent du prochain.

Notre saint se montra toujours très zélé pour la conservation du dépôt de la foi; il s'appliquait en même temps et à prémunir les fidèles contre le poison de l'erreur et à ramener à l'unité les ennemis de l'Eglise. Il eut le bonheur, avec l'aide de Sophrone et de Jean Mosch, de purger son diocèse de toute doctrine étrangère, et de convertir plusieurs hérétiques, entre autres les sévériens. C'était surtout par la douceur qu'il venait à bout de tant de choses. Il ne faut pourtant pas croire que cette douceur dégénérât en mollesse : le saint ne manquait point de fermeté dans l'occasion, et il en donna des preuves toutes les fois qu'il fut question de mainte-

nir le bon ordre. Ayant appris que plusieurs personnes avaient coutume d'aller causer hors de l'église pendant une partie de l'office divin, qui était alors beaucoup plus long qu'aujourd'hui, il les suivit un jour et vint s'asseoir au milieu d'eux ; et comme ceux-ci paraissaient fort étonnés de sa conduite, il leur dit : « Mes enfants, il faut que le pasteur soit avec ses brebis. » Les coupables, pénétrés d'une confusion salutaire sentirent leur faute et n'y retombèrent plus.

Nicétas ayant persuadé à notre saint qu'il devait une visite à l'empereur, ils partirent tous deux pour Constantinople ; mais ils se séparèrent à Rhodes à l'occasion d'une vision qu'eut le patriarche touchant la proximité de sa mort. « Vous m'invitez, dit-il à Nicétas, de rendre une visite à l'empereur ; je ne le peux parceque le roi du ciel m'appelle à lui. » Il passa en Chypre, et mourut à Amathonte quelque temps après, c'est à dire vers l'an 619. Il était dans la soixante-quatrième année de son âge, et la dixième de son épiscopat.

S. ISIDORE DE SÉVILLE.

(4 avril.)

Isidore a toujours été regardé comme le plus illustre docteur de l'Eglise d'Espagne. Dieu le suscita, dit S. Braulion, pour arrêter le torrent de barbarie et de férocité qui suivait partout les armes des Goths. Le huitième concile de Tolède, tenu quatorze ans après sa mort, l'appelle *le docteur excellent, la gloire de l'Eglise catholique, le plus sa-*

vant homme qui eût paru pour éclairer les derniers siècles, et dont on ne doit prononcer le nom qu'avec respect.

La ville de Carthagène fut sa patrie. Son père se nommait Sévérien et sa mère Théodore : ils étaient l'un et l'autre de la plus haute qualité et singulièrement recommandables par leur vertu. Isidore était frère de S. Léandre et de S. Fulgence, tous deux évêques, et de Florentine, qui est aussi honorée d'un culte public. Il se consacra dès sa jeunesse au service de l'Eglise, et se prépara aux fonctions du ministère par une grande application à l'étude et aux exercices de piété. Il s'unit à S. Léandre, son frère, archevêque de Séville, pour travailler à la conversion des Visigoths infectés de l'hérésie arienne, et il eut beaucoup de part à la victoire que la vérité remporta sur l'erreur en cette occasion. Le zèle dont il avait donné tant de marques continua de s'exercer avec succès sous les règnes de Reccarède, de Liuba, de Witeric, de Gundemar, de Sisebut et de Sisemond.

S. Léandre, archevêque de Séville, étant mort en 600 ou 601, S. Isidore, son frère, fut élu pour lui succéder. Il s'appliqua fortement à rétablir la discipline dans l'Église d'Espagne, et fut l'ame des conciles qui se tinrent à ce sujet. On doit donc regarder principalement comme son ouvrage toutes les décisions importantes qui se firent alors; et il n'en faudrait pas davantage pour donner la plus haute idée de son savoir et de son zèle. Les prélats assemblés à Tolède en 610 ayant déclaré l'archevêque de cette ville primat de toute l'Espagne, le roi Gundemar confirma le décret par un édit, et

S. Isidore y souscrivit par amour de la paix, ainsi que par le désir qu'il avait de voir l'union établie entretoutes les Eglises du royaume.

Il présida en 619 au concile de Séville. Ce fut dans cette assemblée qu'il disputa publiquement contre un évêque de la secte des acéphales, nommé Grégoire, qui était venu de Syrie. Il réfuta si solidement l'hérésie des eutychiens, qui avaient donné naissance à celle des acéphales, que Grégoire abjura l'erreur sur-le-champ pour embrasser la doctrine catholique. Il présida aussi en 633 au quatrième concile de Tolède, le plus célèbre de tous ceux qui se sont tenus en Espagne. Cet honneur appartenait à Juste, archevêque de Tolède, en qualité de primat ; mais le respect qu'on avait pour Isidore le lui fit céder par le primat même.

Les infirmités de la vieillesse ne prirent rien sur le zèle ni sur la ferveur de S. Isidore. Pendant les six derniers mois de sa vie il redoubla ses aumônes avec une telle profusion qu'on voyait venir chez lui une foule de pauvres depuis le matin jusqu'au soir. Lorsqu'il sentit approcher sa fin il pria deux évêques de se rendre chez lui ; il alla avec eux à l'église, où l'on le couvrit d'un cilice et l'autre lui mit de la cendre sur la tête. Levant alors les yeux au ciel, il pria avec beaucoup de ferveur et demanda à haute voix pardon de ses péchés ; il reçut ensuite de la main des évêques le corps et le sang de notre Seigneur, se recommanda aux prières des assistants, remit à ses débiteurs ce qui lui était dû, exhorta le peuple à la charité, et fit distribuer aux pauvres tout ce qui lui restait d'argent ; après quoi il retourna chez lui, où il mourut en paix le 4 avril 636,

après trente-six ou trente-sept ans d'épiscopat. Son corps fut enterré dans la cathédrale de Séville, entre ceux de S. Léandre et de sainte Florentine. Ferdinand Ier, roi de Castille et de Léon, le fit transporter en 1063 dans l'église de Saint-Jean-Baptiste de la ville de Léon, où il est encore aujourd'hui.

S. Isidore savait les langues grecque, latine et hébraïque; il avait une érudition fort étendue et une grande connaissance des anciens auteurs tant sacrés que profanes, comme on le voit par la lecture de ses ouvrages.

Ceux qui sont appelés aux fonctions de la vie active doivent sans doute y vaquer avec une grande fidélité; agir autrement ce serait renverser l'ordre établi par la Providence ; mais qu'ils prennent garde de tomber dans l'illusion : ils y tomberont si, à l'exemple de S. Isidore, ils n'ont des temps marqués pour les exercices de la vie contemplative. Plus on est exposé aux distractions par son état, plus on doit avoir soin de se rapprocher de Dieu par le recueillement, afin de ne jamais cesser de lui être uni par la charité. Les gens de lettres apprendront encore de l'exemple de S. Isidore à étudier en chrétiens et à rapporter à la religion les connaissances même qui semblent d'abord n'avoir pour but que la satisfaction de l'esprit humain.

Le style de S. Isidore est clair et aisé; mais on y chercherait en vain l'élégance et la politesse, ce qu'on doit principalement attribuer au siècle où l'auteur écrivait. Il règne dans ses œuvres morales un ton de piété qui touche et attendrit. Les autres ouvrages de S. Isidore montrent qu'il était un savant universel.

Jacques du Breul, bénédictin, donna à Paris, en 1601, une édition de tous les ouvrages de S. Isidore, avec les notes de divers auteurs, recueillies et augmentées par Jean Grialus. Ils furent réimprimés à Cologne en 1617.

S. SOPHRONE,

PATRIARCHE DE JÉRUSALEM.

(11 mars.)

Sophrone naquit à Damas, ville célèbre de la Célésyrie. Les progrès extraordinaires qu'il fit dans les sciences divines et humaines lui méritèrent le surnom de *Sophiste*, qui était alors fort honorable. Il passa vingt ans auprès de Jérusalem, sous la conduite d'un saint ermite nommé Jean Mosch, sans embrasser toutefois l'état monastique. Ces deux grands hommes étant allés visiter les monastères d'Egypte, S. Jean l'Aumônier les retint à Alexandrie vers l'an 610, et les employa avec succès pendant près de deux ans à l'extirpation de l'eutychianisme et à la réformation de plusieurs abus qui s'étaient glissés dans son diocèse. Ce fut vers ce temps-là que Jean Mosch composa son *Pré spirituel*, qu'il dédia à Sophrone. Ce livre est un recueil d'exemples des vertus pratiquées par les solitaires que l'auteur avait vus ou dont il avait entendu parler. Le style en est simple, mais intéressant; tout y tend à l'édification, tout y respire la piété. Jean Mosch et Sophrone firent ensuite un voyage en Italie et vinrent à Rome. Notre saint quitta cette ville après la mort de son maître, et

retourna en Orient, où il trouva les esprits fort partagés sur le dogme.

Athanase, patriarche des jacobites ou eutychiens en Syrie, reconnaissait deux natures distinctes en Jésus-Christ; mais il n'admettait en lui qu'une volonté, ce qui est une contradiction manifeste, puisque la volonté est une propriété essentielle de la nature. D'ailleurs cette doctrine était évidemment opposée à l'Ecriture, où nous voyons Jésus-Christ lui-même établir de la manière la plus formelle la distinction de sa volonté divine et de sa volonté humaine dans la prière qu'il fit à son Père au jardin des Olives. On ne laissa pourtant pas de la répandre, sous prétexte qu'elle était propre à ramener les eutychiens à l'unité catholique. Elle eut surtout pour protecteurs Sergius, patriarche de Constantinople, Théodore, évêque de Pharan, et Cyrus, patriarche d'Alexandrie. L'empereur Héraclius la confirma en 639 par un édit nommé *ecthèse*, c'est à dire *exposition*, où il déclarait qu'il n'y avait pas d'autre volonté en Jésus-Christ que celle du Verbe divin. On donna à ceux de cette secte le nom de *monothélites*. Sophrone, alarmé du péril que courait la foi, en prit la défense auprès de Cyrus; il se jeta à ses pieds, et le conjura les larmes aux yeux de ne pas publier de prétendus articles de réunion qui étaient contraires au dogme catholique; mais tous ses efforts furent inutiles. Voyant donc qu'il ne pouvait rien gagner à Alexandrie, il se rendit à Constantinople afin d'agir auprès du patriarche Sergius en faveur de la doctrine de l'Eglise. Ayant trouvé en lui des dispositions

semblables à celles de Cyrus, il quitta Constantinople et se mit à voyager dans la Syrie.

Il était temps que Sophrone, qui avait si bien servi l'Eglise, en devînt un des premiers pasteurs. On l'élut en 634 pour succéder à Modeste, patriarche de Jérusalem; mais ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il consentit à son sacre. Un de ses premiers soins après son installation fut d'assembler un concile de tous les évêques, ses suffragants, pour condamner le monothélisme. Il composa en même temps une lettre synodale, où il donnait une exposition de la foi catholique avec toutes les preuves qui l'établissent, exposition qui fut depuis approuvée par le sixième concile général. Le saint envoya cette lettre au pape Honorius et au patriarche Sergius. Le motif qui le détermina à agir de la sorte fut la crainte où il était que le pape ne se laissât séduire par une lettre captieuse que Sergius lui avait écrite pour l'engager à tolérer le silence sur la matière dont il était question. Ce n'était pas toutefois que Honorius fût tombé dans le monothélisme; les monuments les plus authentiques déposent en faveur de sa catholicité, et prouvent d'une manière incontestable qu'il ne donna jamais son consentement à l'erreur; mais comme le silence, en fait de doctrine, est une espèce d'approbation de la part des premiers pasteurs, et que d'ailleurs la conduite d'Honorius produisait alors de funestes effets, Sophrone mettait tout en œuvre pour démasquer les sophismes d'une hérésie dont les fauteurs étaient puissants et en grand nombre.

Le saint ne se contenta pas d'écrire pour la dé-

fense du dogme attaqué ; il porta ses vues plus loin, comme nous l'allons voir. Il prit Etienne, évêque de Dore, le plus ancien de ses suffragants, le mena sur le mont Calvaire, et lui dit : « Si vous négligez le péril où la foi se trouve vous en rendrez compte à Jésus-Christ, qui a été crucifié en ce saint lieu, lorsqu'il viendra juger les vivants et les morts. Faites donc ce que je ne puis faire en personne, à cause de l'incursion des Sarrasins. Allez vous présenter au siége apostolique, où sont les fondements de la saine doctrine. Informez les saints personnages qui y sont de tout ce qui se passe ici, et ne cessez point de les prier jusqu'à ce qu'ils jugent cette nouvelle doctrine et la condamnent canoniquement. » Etienne partit aussitôt pour Rome, et, pendant les dix ans qu'il passa dans cette ville il poursuivit avec beaucoup de zèle la condamnation du monothélisme. Il l'obtint enfin sous le pontificat de Martin Ier, qui assembla pour cet effet le premier concile de Latran en 649.

Cependant Sophrone avait beaucoup à souffrir de la part des Sarrasins, qui s'étaient emparés de Jérusalem en 638 après un siége de deux ans. Omar, qui était à la tête de ces infidèles, profana les lieux saints, et entreprit de bâtir une mosquée à la place du temple de Salomon ; mais, l'édifice ne pouvant se soutenir, il en demanda la cause, et les Juifs lui dirent que le bâtiment tomberait toujours s'il ne faisait ôter la croix qui était sur le mont des Olives. Effectivement on n'eut pas plus tôt ôté la croix que la mosquée demeura ferme. Le saint, comme un autre Jérémie, déplorait amèrement les malheurs de Jérusalem, et travaillait de toutes ses

forces à empêcher la dispersion de son troupeau. Sa charité le faisait veiller exactement à ce que les malheureux ne manquassent d'aucun secours tant pour l'ame que pour le corps, et il lui arriva plus d'une fois d'exposer sa vie pour les besoins de son Église. Enfin Dieu le retira du milieu des impies pour le recevoir parmi les bienheureux ; il mourut le 11 mars 639 ou 644.

S. DIDIER, *VULGAIREMENT* S. GÉRY,

ÉVÊQUE DE CAHORS.

(15 novembre).

S. Didier naquit dans le territoire d'Albi d'une famille noble de Gaulois, vers l'an 580. Il fut élevé avec ses deux frères, Rustique et Siagrius, à la cour de Clotaire II. Rustique ayant embrassé l'état ecclésiastique fut fait diacre de l'église de Rhodez, puis abbé ou maître de la chapelle du roi, et enfin évêque de Cahors. Siagrius fut comte d'Albi, et premier magistrat de Marseille.

Didier fit de grands progrès dans les lettres, et s'acquit beaucoup de célébrité par son éloquence. Il fut fait trésorier de l'épargne ou garde du trésor du roi, et il remplit cette charge avec un désintéressement admirable. Il vivait à la cour comme le religieux le plus exemplaire. Les moments qu'il pouvait dérober à l'exercice de sa charge étaient consacrés à la prière, à la lecture des livres saints et à la méditation de la loi du Seigneur. Il s'interdisait tous les plaisirs profanes, dont le propre est de porter la corruption dans le cœur. Il s'animait

de plus en plus à la vertu par les conseils et les exemples de plusieurs saints personnages qui étaient alors à la cour, comme S. Arnoux, S. Ouen, S. Eloi. Il se sentait encore fortifié par les instructions contenues dans les lettres que lui écrivait la pieuse Erchénéfrède, sa mère. Elle lui recommandait surtout de ne point perdre de vue la présence de Dieu, de l'aimer, de le craindre, d'éviter tout ce qui pouvait l'offenser, d'être fidèle au roi, d'aimer ceux avec lesquels il était obligé de vivre, et de les porter par sa conduite à glorifier le Seigneur.

Le roi Dagobert eut comme Clotaire, son père, une grande confiance en Didier ; il le combla même de nouveaux honneurs. Il le donna pour successeur à son frère Siagrius, que la mort avait enlevé, à condition toutefois qu'il continuerait de rester à la cour. Peu de temps après Rustique, autre frère de Didier, fut assassiné par quelques scélérats de Cahors. Un tel attentat fut puni comme il méritait de l'être. Lorsqu'on sut à Cahors que le roi verrait avec plaisir Didier succéder à Rustique, le clergé et le peuple s'empressèrent de le lui demander pour pasteur. Le brevet que le roi donna en cette occasion est trop remarquable pour que nous ne le rapportions pas.

« Dagobert, roi des Français, aux évêques, aux ducs et à tout le peuple des Gaules. Nous devons apporter nos soins à ce que notre choix soit agréable à Dieu et aux hommes ; et puisque le Seigneur nous a confié le gouvernement des royaumes, nous ne devons donner les dignités qu'à ceux qui sont recommandables par la sagesse de leur conduite, par la probité de leurs mœurs et par la noblesse de leur extraction. C'est pourquoi ayant re-

connu que Didier, notre trésorier, s'est distingué par sa piété depuis sa jeunesse, comme un véritable soldat de Jésus-Christ sous la livrée du monde, et que la bonne odeur de ses mœurs angéliques et de la conduite vraiment sacerdotale qu'il a tenue s'est répandue jusque dans les provinces éloignées, nous accordons aux suffrages des citoyens et des abbés de Cahors qu'il soit leur évêque. Nous croyons que c'est la volonté de Dieu que nous suivons, puisque nous nous faisons violence à nous-même en nous privant d'un officier si nécessaire. Mais, quelque chose qui puisse nous en coûter, nous devons procurer aux églises des pasteurs qui conduisent selon Dieu les peuples que nous confions à leurs soins. C'est pourquoi, suivant la demande des citoyens et notre propre volonté, qui s'accorde avec la leur, nous voulons et ordonnons que Didier soit sacré évêque de Cahors, afin qu'il prie pour nous et pour tous les ordres de l'Eglise ; et nous espérons que par le mérite des prières d'un si saint pontife Dieu nous prolongera la vie. » Cet acte est du mois d'avril 629.

Didier, devenu évêque, se livra tout entier à l'exercice des fonctions augustes dont il était chargé ; il travaillait à détruire le vice et à établir le règne de la piété ; il assistait les malheureux et ne se servait du crédit qu'il avait que pour la gloire de Dieu et l'avantage des pauvres. Il décora les églises et en fit bâtir de nouvelles. Avant lui il n'y avait point de monastère à Cahors ; il en fit construire deux. Il choisit pour le lieu de sa sépulture le premier, qui était peu éloigné de la maison épiscopale et dédié en l'honneur de S. Amand de Rhodez. Plusieurs

fidèles, à son exemple fondèrent aussi des monastères, qui furent mis sous la règle de S. Colomban ou de S. Benoît, qu'on tâchait alors de réunir autant qu'il était possible. Il paraît que c'est par erreur qu'on a compté le monastère de Moissac parmi ceux qui furent alors établis ; on en rapporte communément la fondation au temps de Clovis. Notre saint étendit son zèle jusque dans l'Albigeois, et il y fit aussi de pieux établissements.

Son grand âge et ses infirmités l'avertissant qu'il approchait de sa fin, il fit son testament. Il légua tous ses biens à son Église, mais il lui recommanda en même temps de pourvoir à la subsistance des pauvres qu'il avait nourris. Il mourut dans le territoire d'Albi, le 15 novembre 654.

S. MARTIN,

PAPE ET MARTYR.

(12 novembre.)

Martin, né à Todi, en Toscane, se rendit célèbre dans le clergé de Rome par son savoir et sa sainteté. Il n'était encore que diacre lorsque le pape Théodore l'envoya à Constantinople en qualité d'apocrisiaire ou de nonce. Il y montra le plus grand zèle contre le monothélisme. Théodore étant mort, le saint-siége resta vacant près de trois semaines. Martin fut élu pour lui succéder au mois de juillet 649. Dès le mois d'octobre suivant il tint dans l'église de Latran un concile de cent cinq évêques contre les monothélites. On y condamna les principaux chefs de ces hérétiques, nommément Ser-

gius et Pyrrhus, qui avaient occupé successivement le siége de Constantinople, et Paul qui l'occupait alors. L'ecthèse d'Héraclius et le type de Constant y furent aussi condamnés. Le premier de ces édits contenait une exposition de la foi entièrement favorable à l'hérésie régnante ; le second était un formulaire qui imposait silence aux deux partis et qui défendait de parler d'une ou deux opérations en Jésus-Christ. « Le Seigneur, disent les pères de Latran, nous a commandé de fuir le mal et de faire le bien, mais non de rejeter le bien avec le mal... Nous ne pouvons abjurer tout à la fois l'erreur et la vérité. »

Olympius, chambellan de l'empereur Constant, fut envoyé en Italie en qualité d'exarque. Il avait ordre d'ôter la vie à Martin ou de se saisir de sa personne, et de le faire conduire en Orient. En arrivant à Rome il trouva le concile assemblé. Les moyens qu'il employa pour exciter un schisme n'eurent aucun succès. Il eut recours à la perfidie dans l'espérance qu'elle lui réussirait mieux que la force ouverte. Il ordonna à un de ses écuyers de massacrer le pape lorsqu'il lui administrerait la communion dans l'église de Sainte-Marie-Majeure. L'exécution de cet ordre paraissait d'autant plus facile que le pape communiait chacun à sa place. L'écuyer ne l'exécuta cependant pas; il déclara même depuis qu'il avait été frappé d'aveuglement et qu'il n'avait pu voir le pape. Olympius, que cet événement fit rentrer en lui-même, découvrit tout et fit sa paix avec S. Martin. Il partit ensuite de Rome et marcha contre les Sarrasins en Sicile : son armée y périt, et il y mourut de maladie.

Théodore Calliope fut nommé exarque, et l'empereur l'envoya en Italie avec Théodore Pellurus, un de ses chambellans. Ils eurent ordre d'arrêter le pape, qu'on accusait d'hérésie parcequ'il condamnait le type; on l'accusait encore de nesterianisme, mais avec aussi peu de fondement. Le nouvel exarque et le chambellan allèrent de Ravenne à Rome avec l'armée; ils y arrivèrent le samedi 15 juin 653. Le pape, qui était malade, resta dans l'église de Latran et envoya saluer l'exarque par quelques personnes de son clergé. Celui-ci demanda où était Martin, disant qu'il voulait *l'adorer* (1), ce qu'il répéta encore le lendemain. Deux jours après Calliope l'accusa d'avoir caché des armes. Le pape dit qu'il pouvait se convaincre du contraire en faisant faire une recherche dans son palais. La recherche fut faite, et il ne se trouva point d'armes. « Voilà, dit alors le pape, comme on emploie toujours la calomnie contre nous. » Une demi-heure après les soldats l'arrêtèrent. Il était couché à la porte de l'église. Calliope fit voir au clergé un rescrit de l'empereur, qui portait que Martin devait être déposé comme indigne de la papauté. Mais le clergé s'écria: « Anathème à celui qui dira que le pape Martin a changé quelque point de la foi, et à celui qui ne persévère point dans la foi catholique jusqu'à la mort. Il n'y a point d'autre foi que la vôtre, reprit Calliope, qui craignait la multitude, et je n'en ai point d'autre. — Nous

(1) *Adorer et saluer* signifiaient la même chose dans ce temps-là. On disait long-temps auparavant *adorer* l'empereur. *Gothofred. ad Leg. un. Cod. Theod. de præpositis sacri cubiculi*; Saumaise, *ad Hist. August.*

vivrons et nous mourrons avec lui, répliquèrent les évêques. »

Le pape fut mené de l'église à son palais. On l'en tira le 18 juin à minuit, et on le conduisit à Porto, où on l'embarqua pour Constantinople. Il aborda dans l'île de Naxos au bout de trois mois, et il y resta un an avec ceux qui le gardaient. Il eut longtemps à souffrir de la dyssenterie, à laquelle se joignit un dégoût pour toute espèce de nourriture. Les évêques et les habitants du pays lui ayant envoyé quelques provisions, les gardes s'en emparèrent et chargèrent d'injures et de coups ceux qui les apportaient, en disant que quiconque montrait de l'humanité pour un tel homme était ennemi de l'état. Martin fut moins sensible à ses propres souffrances qu'aux mauvais traitements qu'on avait fait éprouver à ses bienfaiteurs. Enfin on le fit partir pour Constantinople, où il arriva le 17 septembre 654. Il y fut renfermé dans une prison jusqu'au 17 du mois de décembre suivant. Voici ce qu'on lit dans une des lettres qu'il écrivit alors : « Il y a quarante-sept jours qu'on ne m'a donné d'eau ni chaude ni froide pour me laver. Je suis glacé de froid et dans une faiblesse extrême. Une dyssenterie, qui m'a tourmenté sur mer et sur terre, ne me permet pas de goûter aucun repos. Mon corps est tout brisé et hors d'état de se soutenir. Quand j'aurais de quoi me nourrir, je manquerais des aliments que demande ma situation actuelle, et j'ai du dégoût et de l'aversion pour tout ce qui m'est donné. J'espère cependant que Dieu, qui connaît toute chose et qui doit bientôt m'enlever de ce monde, voudra bien inspirer des sentiments de pénitence à mes persécuteurs.

Le 17 décembre il comparut dans la chambre du sacellaire ou trésorier, en présence du sénat, qui s'y était assemblé. On le transporta de là sur une terrasse, d'où l'empereur pouvait le voir de son appartement, et le sacellaire ordonna aux gardes de le dépouiller des marques de la dignité épiscopale. Le saint se livrant alors entre les mains du préfet de la ville, lui dit : « Saisissez-vous de moi, et me mettez en pièces sur-le-champ. » Le préfet commanda aux assistants de lui dire anathème, mais il ne se trouva qu'environ vingt personnes qui obéirent. Les autres se retirèrent en baissant la tête et pénétrés de douleur.

Les officiers du magistrat s'étant saisis de Martin lui arrachèrent son *pallium* et le dépouillèrent de tous ses vêtements. Ils ne lui laissèrent que sa tunique, qui fut déchirée du haut en bas, en sorte que son corps nu fut exposé à la vue de ceux qui étaient présents. On lui mit un carcan de fer au cou, et on le conduisit en cet état du palais au milieu de la ville. On l'avait enchaîné avec le geôlier, et on faisait marcher devant lui un bourreau tenant un glaive, pour donner à entendre qu'il était condamné à mort. A l'exception d'un petit nombre de personnes qui lui insultaient, tout le monde gémissait et fondait en larmes. Le saint pape annonçait par son extérieur le calme et la sérénité de son ame. Lorsqu'il fut arrivé au prétoire on le renferma dans une prison avec des malfaiteurs. On l'en tira une heure après pour le mettre dans celle de Diomède. Il eut le corps tout meurtri de la violence avec laquelle on l'y fit entrer. L'escalier fut teint de son sang, et on crut qu'il allait expirer. On le plaça sur un banc

sans lui ôter ses fers; et comme l'hiver était alors très rigoureux, il pensa périr de froid. Il n'avait auprès de lui aucun de ses amis ou même de ses serviteurs. Il ne se trouvait là qu'un jeune clerc, qui l'avait suivi en pleurant. Le geôlier était toujours enchaîné avec lui, et on n'attendait plus que le moment de l'exécution. Martin lui-même désirait ardemment le martyre. Il eut cependant quelque relâche, et on lui ôta ses fers.

Le lendemain l'empereur alla visiter le patriarche Paul, qui était malade, et lui raconta tout ce qui s'était fait à l'égard du pape. « Hélas, dit Paul en soupirant, on veut donc encore augmenter ma punition ! » En même temps il conjura l'empereur de se contenter de ce que S. Martin avait souffert. Il mourut peu de temps après, mais sans rentrer dans le sein de l'Église. Pyrrhus, qui avait déjà occupé le siége de Constantinople, tâcha de le recouvrer. Durant son exil il avait abjuré le monothélisme à Rome, sous le pape Théodore. On crut son changement sincère, et l'Église romaine, qui aimait à exercer l'hospitalité, pourvut à ses besoins; elle le traita même en évêque. L'empereur envoya Démosthène au sacellaire, afin qu'il sût de Martin si Pyrrhus avait abjuré de lui-même le monothélisme, ou s'il y avait été sollicité. Martin répondit qu'il avait fait l'abjuration de lui-même, mais que bientôt après il était retombé dans l'hérésie. Démosthène lui ayant dit: « Considérez avec quelle gloire vous viviez autrefois, et en quel état vous êtes réduit présentement: mais vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même. » Dieu soit loué de toutes choses, répondit le saint pape.

Martin resta près de trois mois dans la prison de Diomède, c'est à dire jusqu'au 10 mars 655, qu'il fut banni dans la Chersonèse Taurique. Il arriva le 15 mai dans le lieu de son exil. Il régnait une grande famine dans le pays. « On y parle de pain, disait le saint pape dans une de ses lettres, mais on n'y en voit point. Il est impossible d'y vivre, à moins qu'on ne nous envoie quelques provisions d'Italie ou du Pont. Non seulement, disait-il dans une autre lettre, nous sommes séparés du reste du monde, mais nous sommes même privés de tous moyens de subsister. Les habitants du pays sont tous idolâtres: ceux qui y viennent en copient les mœurs : ils n'ont point de charité; ils n'ont pas même cette compassion naturelle qu'on trouve parmi les barbares. Nous ne recevons rien que par les barques qui viennent ici chercher du sel, et je n'ai pu encore acheter qu'un boisseau de froment, qui m'a coûté quatre sous d'or. J'admire l'insensibilité de ceux qui ont eu en Italie quelques rapports avec moi; ils m'ont tellement oublié qu'il semble que je ne sois plus au monde pour eux. J'admire surtout ceux qui appartiennent à l'église de Saint-Pierre, pour le peu de soin qu'ils ont de leur corps. Si cette Église n'a point d'argent, elle peut du moins nous envoyer quelques provisions de blé, d'huile et d'autres choses nécessaires à la vie... Quelle crainte peut empêcher ceux qui en sont membres d'accomplir les commandements de Dieu sur le soulagement des malheureux? Me suis-je montré l'ennemi de l'Église ou de quelqu'un en particulier? Je continue cependant de prier Dieu, par l'intercession de S. Pierre, de les préserver tous et de les rendre inébranlables dans

la foi catholique. Quant à mon malheureux corps, Dieu en aura soin. Le seigneur est proche, pourquoi tomberais-je dans le trouble et le découragement? J'espère de sa miséricorde qu'il mettra bientôt fin à ma triste vie. »

Les prières du saint pape furent exaucées, car il mourut le 16 septembre 655, après avoir siégé six ans un mois et vingt-deux jours. On l'enterra dans une église de la sainte Vierge, qui était peu éloignée de la Chersonèse. Il se fit un grand concours de peuple à son tombeau. On porta dans la suite ses reliques à Rome, et on les y déposa dans l'église dédiée sous l'invocation de S. Martin de Tours. Les Grecs l'honorent le 14 avril; mais il est honoré par les Latins le 12 novembre, qui fut le jour de la translation de ses reliques à Rome.

Nous voyons par les lettres du saint pape qu'il avait une ame grande et supérieure à tous les coups de l'adversité. Elles sont bien écrites, et autant remplies de force que de sagesse. Le style en est noble, sublime, en un mot digne de la majesté du siége apostolique.

S. SIGEBERT,

ROI D'AUSTRASIE.

(1er février.)

Sigebert était fils de Dagobert Ier, roi de France. Ce dernier, qui depuis quelque temps menait une vie assez déréglée, fut si touché de la grâce que Dieu lui faisait de lui donner un fils que pour reconnaître cette faveur il conçut le dessein de se

corriger entièrement. Résolu de faire baptiser ce fils par le plus saint prélat de son royaume, il jeta les yeux sur S. Amand, évêque de Maestricht, qu'il avait auparavant exilé à cause de la généreuse liberté avec laquelle il le reprenait de ses désordres. L'ayant donc fait venir à Clichy, près de Paris, il se prosterna à ses pieds, lui demanda pardon de l'injustice qu'il avait commise à son égard, et le détermina, avec l'aide de S. Ouen et de S. Éloi, qui n'étaient encore que laïques, à conférer à son fils le sacrement de la régénération. La cérémonie du baptême se fit avec une grande pompe à Orléans, où Charibert, roi d'une partie de l'Aquitaine, se rendit pour être le parrain de son neveu. L'éducation du petit prince fut confiée au bienheureux Pépin de Landen, maire du palais, qui, contraint de céder à l'envie de la noblesse, se retira avec lui dans les états de Charibert, où il possédait plusieurs terres du chef de la bienheureuse Itte, sa femme. Dagobert rappela Pépin au bout de trois ans, et déclara son fils Sigebert roi d'Austrasie; il lui donna en même temps pour ministres S. Cunibert, archevêque de Cologne, et le duc Adelgise, et confia l'administration de tout le royaume à Pépin, qu'il retint néanmoins toujours auprès de lui. L'année suivante Dagobert eut un second fils, connu sous le nom de Clovis II. La crainte qu'il ne s'élevât des divisions entre les deux frères le porta à partager entre eux ses états. Il confirma Sigebert dans le royaume d'Austrasie, et donna à Clovis celui de la Neustrie ou de la France occidentale, avec une partie de celui de Bourgogne.

Après la mort de Dagobert, arrivée en 638, les

deux frères vécurent dans la plus parfaite union. Sigebert, aidé des conseils du bienheureux Pépin, qui l'aimait comme son fils, et qui continua d'exercer auprès de lui la charge de maire du palais, fit bientôt connaître qu'il avait parfaitement répondu aux soins que cet habile maître avait pris de le former à la pratique de toutes les vertus chrétiennes et royales. La mort lui ayant enlevé Pépin en 640, il choisit Grimoald pour être maire du palais à la place de son père. Sa piété, sa prudence et sa valeur lui concilièrent l'amour et le respect de ses sujets, et rendirent son nom redoutable à ses ennemis. Les Thuringiens furent les seuls qui prirent les armes contre lui; mais il sut les faire rentrer dans le devoir, et cette guerre, la seule où il se soit trouvé engagé, n'eut point d'autres suites. Les dispositions pacifiques de son cœur, soutenues d'une prière continuelle et de la pratique des pieux exercices de la religion, ne pouvaient manquer d'attirer sur lui les grâces les plus abondantes. Il employa une grande partie de ses revenus à soulager les misères des pauvres, à bâtir et à doter des hôpitaux, des églises et des monastères. Ce vertueux prince ne vécut pas long-temps, si toutefois on doit appeler courte une vie aussi remplie de bonnes œuvres que la sienne. Il mourut le 1er février 656, à la vingt-cinquième année de son âge. On l'enterra dans l'abbaye de Saint-Martin, près de Metz. Il est honoré d'un culte public dans la plus grande partie des pays sur lesquels il régna, ainsi que dans les églises et les monastères dont il avait été le fondateur. Son corps, ayant été trouvé sans corruption en 1063, fut levé de terre et placé à côté du grand

autel ; on le mit dans une châsse d'argent en 1170. François de Lorraine, duc de Guise, ayant été obligé en 1552 de démolir tous les monastères des faubourgs de Metz, que Charles-Quint assiégeait, les reliques de S. Sigebert furent déposées dans l'église des Jacobins de la même ville, puis portées à la collégiale de Notre-Dame de Nanci.

S. ÉLOI,

ÉVÊQUE DE NOYON.

(1er décembre.)

S. Éloi était fils d'Eucher et de Terrigie, et naquit à Chatelac, à deux lieues de Limoges, vers l'an 588. Son nom et celui de ses parents montrent qu'il sortait d'une famille romaine établie dans les Gaules. Ceux dont il reçut le jour étaient riches et vertueux. Il fut élevé dès son enfance dans la crainte de Dieu. Comme il marquait beaucoup d'adresse pour différents ouvrages, on le mit chez un orfèvre nommé Abbon ; c'était le maître de la monnaie de Limoges ; il jouissait d'une grande réputation pour son industrie, sa probité et son amour pour la religion. L'ardeur avec laquelle Éloi cultiva ses talents naturels le fit bientôt exceller dans sa profession. Les qualités de son esprit, ses vertus, sa piété le rendirent encore plus recommandable et le firent aimer de toutes les personnes qui avaient le bonheur de le connaître. On ne se lassait point d'admirer sa franchise, sa prudence, sa douceur, son penchant à obliger ; il parlait avec facilité et d'une manière agréable, mais toujours avec modestie ; il

édifiait surtout par son exactitude à remplir tous les devoirs du christianisme. Il assistait régulièrement aux offices de l'Église et aux instructions qui s'y faisaient; il avait soin de graver dans sa mémoire les oracles de l'Écriture sainte, il les méditait ensuite profondément, afin d'en pénétrer son ame et d'en faire la règle de sa conduite.

Quelques affaires l'ayant appelé en France, c'est à dire en deçà de la Loire, il fit connaissance avec Bobon, trésorier de Clotaire II à Paris. Le prince, auquel le trésorier vanta son habileté, le chargea de faire un siége ou trône qui annonçât une magnificence royale, et qui fût orné d'or et de pierres précieuses. Éloi fit deux trônes au lieu d'un de la matière qu'on lui avait fournie. Le roi fut aussi satisfait de la délicatesse du travail que frappé de la probité de l'ouvrier; il le fit maître de la monnaie, et on voit encore son nom sur plusieurs monnaies d'or qui furent frappées à Paris sous les règnes de Dagobert Ier et de Clovis II, son fils. Il voulut qu'il demeurât dans son palais; et, comme il reconnaissait en lui une capacité extraordinaire, il lui donna beaucoup de part dans sa confiance. Le crédit qu'il avait à la cour ne l'empêcha pas d'exercer sa profession : il se plaisait surtout à faire de belles châsses pour les reliques des saints; il orna avec magnificence les tombeaux de S. Martin de Tours, et de S. Denis, évêque de Paris. Ce fut lui qui fit les châsses de S. Quentin, de S. Crespin et de S. Crespinien de Soissons, de S. Lucien, de S. Piat, de S. Germain de Paris, de S. Séverin, de sainte Geneviève, de sainte Colombe, etc.

Ses travaux ne prenaient rien sur ses exercices

de piété : en travaillant il avait toujours un livre ouvert devant lui ; il y jetait fréquemment les yeux pour s'instruire de la loi de Dieu et s'entretenir dans la ferveur. Sa chambre était remplie de livres pieux, parmi lesquels l'Écriture sainte occupait le premier rang ; il passait un temps considérable à la lire, après la prière et la psalmodie. La corruption qui règne ordinairement dans les cours n'infecta point son innocence. Il n'y avait pas long-temps qu'il était auprès du roi lorsqu'il forma la résolution de mener une vie encore plus austère et plus fervente. Il fit à un prêtre une confession générale de toute sa vie, et s'imposa une rigoureuse pénitence. D'abord, quand il paraissait à la cour, il portait des habits précieux, et quelquefois même de la soie, qui était alors fort rare : on le voyait avec des vestes brodées en or, des ceintures et des bourses ornées d'or et de pierres précieuses ; mais il avait un rude cilice sous ces riches vêtements. Lorsqu'il se fut donné plus parfaitement à Dieu il distribua aux pauvres tout ce qu'il avait de précieux, et il porta depuis des habits si simples et si grossiers qu'il avait souvent une corde pour ceinture. Le roi lui donna quelquefois ses propres vêtements ; mais tout ce qu'il recevait était converti en aumônes. Sa charité pour les indigents ne connaissait point de bornes. Si quelque étranger demandait sa maison on lui répondait : « Allez dans une telle rue, et à l'endroit où vous verrez une troupe de pauvres. » Il y en avait toujours un grand nombre qui le suivaient. Il leur distribuait ou leur faisait distribuer par ses domestiques de la nourriture et de l'argent ; tous les jours il en nourrissait

plusieurs dans sa propre maison : il les servait lui-même et mangeait leurs restes ; il leur présentait du vin et de la viande, quoiqu'il s'en fût interdit l'usage. Souvent il jeûnait deux ou trois jours de suite. Quelquefois, l'heure étant venue et la table mise, il n'avait rien à donner aux pauvres parcequ'il avait distribué auparavant tout ce qu'il possédait. Il mettait en Dieu sa confiance, et il trouvait des ressources dans les libéralités du roi ou de quelques personnes pieuses. Il faisait enterrer les malfaiteurs et montrait beaucoup de zèle pour le rachat des captifs. Quand il savait qu'on devait vendre des esclaves en quelque lieu il s'y rendait, et souvent il en achetait jusqu'à cent à la fois : il achetait surtout des esclaves saxons, qu'on vendait par grandes troupes ; il les mettait en liberté, et leur laissait le choix de retourner dans leur pays, ou de rester avec lui, ou de se retirer dans des monastères. Il prenait un soin particulier de ces derniers. Un des esclaves saxons, qu'il avait formé à la piété, parvint à une vertu si éminente qu'il est honoré parmi les saints sous le nom de S. Théau, le 7 janvier.

Plusieurs de ses domestiques chantaient avec lui l'office canonial le jour et la nuit. On nomme entre eux Bauderic, son affranchi; Tituen, son valet de chambre, qui était de la nation des Suèves et qui remporta la couronne du martyre ; Buchin, qui avait été païen et qui fut depuis abbé de Ferrières; André, Martin et Jean, qui par ses soins devinrent clercs. Plusieurs reliques de saints étaient suspendues en haut de sa chambre. Il priait sous ces reliques prosterné sur un cilice; il lisait ensuite, mais il in-

terrompait fréquemment sa lecture en levant les yeux au ciel, en soupirant et en versant une grande abondance de larmes. S'il arrivait que le roi le demandât et qu'il lui envoyât même message sur message, il ne venait point qu'il n'eût achevé ses exercices de piété. Jamais il ne sortait de sa maison sans prier et sans faire le signe de la croix. La première chose qu'il faisait en entrant était de prier. Il était de grande taille : il avait la tête belle, le teint rouge, les cheveux frisés naturellement. La simplicité et la prudence éclataient dans ses regards. Par l'innocence et la régularité de sa conduite, il faisait bien plus sûrement sa cour au roi que les autres par les manéges et les bassesses de l'adulation.

Clotaire étant mort en 628, Dagobert, son fils et son successeur, eut la même estime pour S. Eloi. Il avait une si haute idée de sa sagesse et de sa vertu qu'il le consultait préférablement à son conseil sur les importantes affaires de l'état. Il lui demandait aussi des conseils pour sa conduite particulière. Eloi saisissait toutes les occasions d'inspirer au prince des sentiments de justice, de clémence et de religion. La liberté avec laquelle il s'expliquait ne déplaisait point au roi; elle le rendait même plus cher et plus respectable à son souverain. Le crédit dont il jouissait excita la jalousie des courtisans, et particulièrement de la partie de la noblesse dont les vices déshonoraient la religion : ils employèrent la calomnie pour noircir sa réputation; mais elle ne leur réussit point, et elle ne servit qu'à donner un nouveau lustre à la vertu du serviteur de Dieu. Dagobet n'en eut que plus de vénération pour lui, et il

le combla de biens. Eloi n'en devint pas plus riche. Les libéralités du roi étaient employées au soulagement des pauvres ou à de pieux établissements. Le premier de ces établissements fut la fondation de l'abbaye de Solignac, à deux lieux de Limoges. Elle fut bâtie sur un terrain donné par le roi. Le saint après l'avoir dotée y fit venir des moines de Luxeu, qu'il laissa sous l'inspection de l'abbé de ce monastère. La nouvelle communauté devint fort nombreuse en peu de temps. On y compta jusqu'à cent cinquante religieux, qui travaillaient à différents métiers et qui vivaient dans une ferveur admirable.

Dagobert donna aussi à Eloi une belle maison dans la ville de Paris. Le saint en fit un monastère de religieuses, qu'il mit sous la conduite de sainte Aure, honorée le 4 octobre. On y vit jusqu'à trois cents filles. Le monastère ne subsiste plus depuis long-temps; le revenu en a été uni à la mense archiépiscopale de Paris, et une partie de la maison a été donnée aux barnabites. Lorsque le saint eut achevé les bâtiments de son monastère il s'aperçut qu'on avait pris un pied de terrain plus que le roi n'en avait accordé. Pénétré de douleur et de remords, il vint se prosterner devant le prince et lui demanda pardon avec beaucoup de larmes, comme s'il eût été coupable d'un grand crime. Dagobert, surpris et édifié, récompensa sa vertu en doublant sa première donation. Après qu'Éloi se fut retiré il dit à ses courtisans : « Voyez combien sont exacts et fidèles ceux qui suivent Jésus-Christ. Mes officiers et mes gouverneurs m'enlèvent sans scrupule des terres entières tandis qu'Eloi tremble d'avoir un pouce de terrain qui m'appartienne. »

Comme il était alors défendu d'enterrer les morts dans les villes, le saint plaça le cimetière de ses religieuses hors des murs de Paris. Il y fit bâtir une église sous l'invocation de S. Paul, et c'est aujourd'hui une paroisse considérable.

Le roi était irrité contre les Bretons, qui troublaient la paix par leurs fréquentes incursions. Il leur envoya Eloi, dans l'espérance que personne n'était plus propre que lui à faire quitter les armes aux mécontents et à faire cesser les dévastations dont le peuple était la malheureuse victime. Eloi s'acquitta de cette commission avec un succès qui justifia la confiance du souverain. Il détermina même Judicael, prince des Bretons, à venir à Paris pour apaiser plus efficacement la colère du roi.

Dagobert, voulant employer le saint dans les affaires les plus importantes, exigea qu'il lui prêtât serment de fidélité, comme il se pratiquait en pareil cas. Eloi, par délicatesse de conscience, ne crut pas devoir se rendre à la proposition du roi : il ne pensait pas avoir une raison suffisante pour faire un serment. Il s'excusa quelque temps pour ne pas déplaire à son souverain. Dagobert l'ayant pressé de nouveau, il continua de s'excuser avec beaucoup de larmes. A la fin le prince connut le motif de ses délais ou plutôt de son refus : il loua sa délicatesse, et la regarda comme un gage plus sûr de sa fidélité que tous les serments.

La piété d'Eloi et la crainte d'offenser Dieu qu'il montrait dans toute sa conduite firent la plus vive impression sur S. Ouen. C'était un jeune seigneur, qui vivait à la cour et qui n'avait encore que douze ans. Il résolut de suivre les exemples qu'il avait

sous les yeux. Il se lia donc étroitement avec S. Eloi, et leur amitié devint plus intime et plus tendre de jour en jour. Quoiqu'ils fussent laïques l'un et l'autre, ils faisaient l'édification de la cour. Ils travaillaient aussi avec zèle à maintenir la pureté de la foi et l'unité de l'Église. Eloi procura la convocation d'un concile à Orléans contre certains hérétiques. Il fit chasser de Paris une foule d'impies qui dogmatisaient dans cette ville. De concert avec S. Ouen, il attaqua la simonie, qui était fort commune en France, depuis le malheureux règne de Brunehaut. Ces deux serviteurs de Dieu comptaient parmi leurs amis S. Didier et S. Sulpice, qui vivaient à la cour, et dont l'un fut depuis évêque de Cahors, et l'autre archevêque de Bourges. Tous ces grands hommes s'animaient à la vertu par leurs exemples mutuels, et pratiquaient le christianisme dans toute sa perfection. Les évêques, zélés pour la gloire de Dieu, les crurent appelés à la conduite des ames; ils résolurent donc de les faire élever à l'épiscopat.

La mort de S. Acaire, arrivée en 639, faisait vaquer les siéges de Noyon et de Tournai, qui avaient été unis en 512 sous l'épiscopat de S. Médard. Ils comprenaient la Haute-Picardie et toutes les provinces situées entre ce pays et l'embouchure du Rhin. On demanda S. Eloi pour les gouverner. Peu de temps après S. Ouen fut élu évêque de Rouen. Clovis II, successeur de Dagobert, son père, aurait bien voulu les retenir auprès de sa personne, à cause des services qu'ils étaient en état de lui rendre; mais il les céda pour le bien spirituel des diocèses dont la conduite leur était confiée. S. Eloi,

tremblant à la vue de l'épiscopat, demanda quelque temps pour se disposer à recevoir les ordres et pour s'instruire des devoirs qu'il avait à remplir. S. Ouen fit la même demande, et se retira dans ce dessein au-delà de la Loire. Ils furent sacrés l'un et l'autre à Rouen, le dimanche avant la semaine des Rogations en 640. De Rouen S. Eloi se rendit à la cour pour prendre congé du roi, et partit pour Noyon. La principale raison qui l'avait fait élire évêque était l'état déplorable où se trouvaient les districts de Gand et de Courtrai, qui faisaient partie de ce diocèse. Les habitants en étaient encore païens, et si barbares qu'ils ne voulaient pas même qu'on leur prêchât l'Évangile.

Eloi ne crut pas que sa nouvelle dignité dût rien changer à son premier genre de vie; il augmenta au contraire ses austérités et ses veilles. Il montra la même humilité, le même esprit de pauvreté, le même amour pour la prière, la même charité pour les pauvres et les malades, qu'il continua de servir de ses propres mains. Il avait régulièrement douze pauvres à sa table certains jours de la semaine. Il aimait à se trouver confondu avec eux et à leur rendre les services les plus humiliants. Il n'était pas moins admirable par son zèle pour le salut des ames. La première année de son épiscopat fut employée à la réforme du clergé et à l'établissement d'une exacte discipline. Il s'occupa ensuite des moyens de procurer la conversion des infidèles qui habitaient aux environs d'Anvers, des Saxons et des Suèves, et surtout des habitants des districts de Gand et de Courtrai.

S. Amand, sacré évêque régionnaire en 626, avait

planté la foi dans le voisinage de Gand sous la conduite de S. Acaire, évêque de Noyon. Dix ans après S. Omer fut fait évêque des Morins. Mais la plus grande partie de la Flandre fut principalement redevable à S. Éloi d'avoir été éclairée des lumières de la foi. Il prêcha dans les territoires d'Anvers, de Gand et de Courtrai. Les habitants, qui avaient la férocité des bêtes sauvages, étaient à chaque instant prêts à le mettre en pièces. Il continuait toujours de les instruire, et il eût désiré remporter la couronne du martyre. Il témoignait une tendresse particulière à ceux qui avaient refusé long-temps de l'écouter : il avait soin de leurs malades; il les consolait dans leurs afflictions; il les assistait dans leurs besoins; enfin il employait tous les moyens qu'une charité ingénieuse peut suggérer pour vaincre leur opiniatreté. Ces barbares prirent peu à peu des sentiments plus humains; ils furent touchés du désintéressement, de la bonté, de la douleur, de la vie mortifiée du saint évêque; ils commencèrent à l'admirer, et bientôt ils voulurent être ses imitateurs. Ceux qui s'étaient convertis engageaient les autres à écouter leur pasteur; on les voyait après l'avoir entendu courir à leurs idoles pour les renverser et à leurs temples pour les détruire. Ils revenaient ensuite et demandaient le baptême. Éloi les éprouvait ordinairement une année avant de leur administrer ce sacrement. En élevant leur esprit aux choses célestes il adoucissait la férocité de leur caractère; il leur apprenait à mépriser les plaisirs et les biens créés, à rectifier leurs penchants, à se dépouiller de leurs vices, à renoncer aux inimitiés, à la haine, à la vengeance, et à s'aimer les uns les autres.

Toujours il joignait les prières et les larmes aux reproches et aux menaces. Sa douceur était sans faiblesse, et son zèle sans aigreur et sans dureté. Il baptisait à Pâques les catéchumènes qu'il avait instruits et disposés pendant l'année, sans aucune distinction d'âge; il n'avait pas moins de soin des pécheurs qui étaient tombés après le baptême; mais il s'armait de fermeté contre ceux qui ne voulaient point quitter leurs habitudes criminelles. Semblable à un médecin charitable et à un père tendre, il n'abandonnait point les pécheurs opiniâtres; il les traitait comme des frénétiques contre lesquels on ne doit pas s'irriter, et qu'il faut guérir malgré eux. Cette conduite pleine de prudence ne l'empêchait pas de maintenir les règles de la pénitence et les lois de la discipline ecclésiastique. Il recevait avec bonté ceux qui venaient confesser leurs péchés, et ne négligeait rien pour rendre leur conversion solide. Il exhortait tous les fidèles en général à fréquenter les églises, à donner l'aumône, à mettre les esclaves en liberté et à pratiquer les autres bonnes œuvres prescrites par le christianisme. Il engageait plusieurs personnes de l'un et de l'autre sexe à embrasser la vie monastique.

Les dangers n'étaient point capables d'arrêter l'activité de son zèle. Il prêcha le jour de S. Pierre près de Noyon, et il s'éleva fortement contre les danses, qui étaient pour le peuple l'occasion de plusieurs désordres. Son discours excita un mécontentement presque général : on murmura, et des murmures on en vint aux menaces. L'année suivante il prêcha à pareil jour sur le même sujet avec encore plus de force qu'il n'avait fait la première fois. Les pécheurs in-

corrigibles déclarèrent ouvertement qu'il devait prendre garde à sa vie. Les officiers du seigneur du lieu, abusant de leur autorité, soulevèrent tout le pays contre lui. Le saint évêque eut recours aux derniers remèdes; il retrancha les coupables de la communion des fidèles, et les livra à Satan. Cinquante d'entre eux furent frappés de Dieu et offrirent le spectacle visible de ses jugements. Mais étant depuis entrés dans des sentiments de pénitence, Éloi leur procura une entière guérison. Il guérit encore, au rapport de S. Ouen, d'autres personnes attaquées de diverses maladies. Il fut aussi favorisé du don de prophétie. Il prédit que la monarchie française serait divisée entre les trois fils de Clovis II et réunie ensuite sous Thierri, le plus jeune des trois. Cette particularité est rapportée par S. Ouen, qui écrivait avant l'entier accomplissement de la prédiction.

Le même auteur nous apprend que S. Éloi assemblait le peuple tous les jours, et qu'il l'instruisait avec un zèle infatigable; il nous a donné des fragments de plusieurs de ses sermons réunis en un seul discours. Le style en est clair, simple et peu chargé d'ornements, mais touchant et pathétique. Le saint évêque empruntait souvent des passages entiers de S. Césaire, suivant ce qui se pratiquait en France dans ce temps-là. Il insiste souvent sur les promesses du baptême et sur l'obligation de vivre d'une manière conforme à ce que l'on croit. Il recommande l'aumône, l'invocation des saints, la fuite des superstitions qui étaient alors en usage, et parmi ses superstitions il compte la distinction des jours heureux et malheureux, ainsi que la coutume de célébrer le premier jour de l'an par des festins et

des divertissements profanes. Il exhorte les fidèles à prier, à participer au corps et au sang de Jésus-Christ, à recevoir l'extrême-onction en maladie, à se munir toujours du signe de la croix, dont il montre l'efficacité. Les dix-sept homélies qui ont été imprimées sous son nom dans la *Bibliothèque des Pères* ne sont point de lui; elles sont d'un moine qui fut depuis évêque. Nous avons encore la charte de la fondation de l'abbaye de Solignac par S. Eloi.

Ce saint évêque gouvernait son Église depuis dix-neuf ans et demi lorsque Dieu lui fit connaître que sa dernière heure approchait; il prédit sa mort à ses disciples quelque temps avant de tomber dans la maladie qui le conduisit au tombeau. Voyant qu'ils fondaient en larmes, il leur dit : « Ne vous attristez point, mes enfants; vous devez plutôt me féliciter. Il y a long-temps que je soupire après la fin de cette vie et que je désire être délivré des misères de ce monde dont le poids m'accable. » La fièvre dont il fut pris n'interrompit point sa prière. Le sixième jour de sa maladie il envoya chercher ses disciples, et leur fit une exhortation pathétique à la vertu. Lorsqu'il les vit baignés de larmes, il ne put retenir les siennes. Il pria Dieu de ne pas les abandonner et de leur procurer un saint pasteur. Il expira tranquillement en récitant le cantique *Nunc dimittis*, etc., le 1er décembre 659, à l'âge de soixante-dix ans et quelques mois.

A la nouvelle de sa maladie la reine Bathilde partit de Paris avec les princes, ses enfants, les seigneurs de sa cour et une suite nombreuse; mais elle le trouva mort en arrivant. Elle baigna son corps de larmes, et fit tout préparer pour qu'on le portât

dans son monastère de Chelles. D'autres voulaient le faire porter à Paris ; mais le peuple de Noyon ne permit point qu'on lui enlevât la dépouille mortelle de son pasteur, en sorte que cette ville possède encore aujourd'hui la plus grande partie des reliques du saint évêque. Sa mort fut suivie de plusieurs miracles que S. Ouen rapporte. On lit dans le même auteur que S. Éloi, dans une vision, avertit de sa dernière heure l'abbesse sainte Aure, que la peste emporta avec cent soixante de ses religieuses en 666.

La reine Bathilde ayant peu de temps après vendu tous ses ornements pour les donner aux pauvres en excepta ses bracelets d'or, dont elle fit faire une croix, qui fut mise à la tête du tombeau de S. Éloi. Elle fit faire aussi, pour couvrir le même tombeau, un dais d'or et d'argent, qu'on nommait *repa*. Les grands, à son exemple, y offrirent une grande quantité d'or et de pierreries. Comme ces ornements avaient beaucoup d'éclat, on les couvrait en carême d'un linge brodé de soie. On s'aperçut qu'il dégouttait de ce linge une certaine liqueur ; on le pressa dans un vase, et cette liqueur servit à guérir plusieurs maladies. On voit ici la coutume de couvrir pendant les jours de pénitence ce qu'il y avait de plus brillant dans l'église.

S. MAXIME,

CONFESSEUR.

(13 août.)

Au milieu des scandales, des hérésies et des schismes par lesquels le démon a souvent renouvelé

ses attaques contre l'Église, la Providence a toujours suscité des défenseurs de la foi, qui, par la constance et la sainteté de leur vie, se sont opposés à la violence du torrent, et ont réparé les pertes que le royaume de Jésus-Christ faisait sur la terre par la lâcheté des apostats. Ainsi, lorsque le monothélisme triomphait sur le trône impérial et sur les principaux siéges de l'Orient, cette hérésie trouva un adversaire formidable dans la personne du saint pape Martin, puissamment secondé par toute l'Église latine et par une portion considérable de l'Église grecque; et tandis que l'artifice joint à la persécution tâchait en Orient d'anéantir la vérité, le zèle, les souffrances et la mort de Maxime firent remporter à la foi le triomphe le plus éclatant.

Maxime, surnommé par les Grecs *Homologète* ou *le Confesseur*, naquit à Constantinople en 580. Il sortait d'une des plus illustres et des plus anciennes familles de cette ville. On l'éleva d'une manière conforme à sa naissance, et on lui donna les maîtres les plus habiles. Mais Dieu lui inspira une science infiniment préférable à celle de l'école, et qui est souvent ignorée par les savants du monde; il lui apprit à se connaître lui-même et à sentir le prix de la ferveur et de l'humilité. En vain toutefois sa modestie voulut-elle lui faire cacher ses talents, on le connut bientôt à la cour. L'empereur Héraclius l'attacha à son service et le fit son premier secrétaire d'état. Son élévation n'affaiblit point l'amour qu'il avait toujours eu pour la retraite. Plus il se voyait honoré des hommes plus il désirait la solitude, dans la crainte que son cœur ne se corrompît par le poison de la vanité.

Vers ce temps-là le monothélisme s'introduisit à

la cour. Les progrès sensibles de cette hérésie, que favorisait le prince, ne contribuèrent pas peu à le dégoûter entièrement d'une place où sa fidélité ne pouvait manquer d'être mise à de rudes épreuves. Il voyait bien que Héraclius le chargerait d'exécuter des ordres contraires aux lois de la conscience et de la religion. Il résolut donc de quitter sa place et de se retirer dans quelque monastère. Pour ne point donner d'ombrage à la cour, et pour autoriser sa retraite il allégua divers prétextes, et notamment la crainte des Arabes, qui par leurs incursions répandaient l'alarme dans tout l'Orient et osaient venir faire des incursions jusqu'aux portes de Constantinople.

Les Grecs étaient épuisés par les guerres qu'ils avaient soutenues en Occident contre les Huns, et en Orient contre les Perses. Les malheurs qu'ils avaient éprouvés étaient la punition des crimes par lesquels ils avaient outragé le ciel. Comme ils étaient incorrigibles, Dieu déchargea de nouveau sur eux les coups de sa justice; il les livra aux Sarrasins, peuple féroce, originaire de l'Arabie. Ces barbares se répandirent comme un torrent dans l'empire et renversèrent tout ce qui s'opposait à leur passage.

Héraclius, qui dans l'adversité avait cherché Dieu de tout son cœur, et avait éprouvé les effets de sa protection, l'oublia lorsqu'il se vit heureux. Il ne rougit point de se déclarer en faveur de l'hérésie, et de mettre sa confiance en des hommes qui ne savaient que l'art de dissimuler et de tromper. Il scandalisa l'empire par son indolence et ternit par ses désordres honteux la réputation qu'il s'était d'abord acquise par son courage et sa vertu. Il souf-

frit que la secte de Mahomet s'établit parmi les Sarrasins, qui sous son règne jetèrent les fondements de leur redoutable empire.

Il fut enfin réveillé de son assoupissement par une succession non interrompue de mauvais succès. Chaque jour il apprenait la nouvelle de quelque échec. Il fut pénétré de douleur en voyant l'empire romain, qui avait donné des lois à l'univers, devenu le jouet et la proie des barbares. Son ancien courage parut se ranimer; il leva des armées, mais elles furent toujours battues. Étonné des conquêtes des Arabes, qui étaient bien inférieurs aux Grecs en nombre, en forces et en discipline, il demanda un jour à son conseil quelle en pouvait être la cause. Tous gardant le silence, un homme grave de l'assemblée se leva et dit : « C'est que les Grecs ont déshonoré la sainteté de leur profession, et qu'ils ne tiennent plus la doctrine que Jésus-Christ a enseignée à ses disciples. Ils s'insultent et s'oppriment les uns les autres, ils prêtent à usure, ils s'abandonnent à l'impureté, ils vivent dans les querelles et les dissensions. » L'empereur convint de la vérité de ce discours. En effet les vices des Grecs répandaient, suivant un de leurs plus célèbres écrivains, une odeur si infecte que les infidèles mêmes ne pouvaient la supporter. Tous les historiens conviennent de leurs désordres, et les Arabes les représentent avec des couleurs encore plus chargées.

S. Maxime se déclarait en toute occasion le défenseur de la foi et de la vertu. Mais on ne faisait point d'attention à ses exemples. et personne ne se rendait à ses discours. Voyant donc qu'il ne pourrait garder sa charge sans participer à l'iniquité et

qu'il n'était point assez fort pour arrêter l'impétuosité du torrent, il arracha de l'empereur la permission de se retirer à Chrysopolis, où il prit l'habit monastique. Dans sa solitude il s'intéressait devant Dieu aux calamités de l'état et s'armait de constance contre les dangers auxquels son ame était exposée. Craignant même dans son monastère les piéges que les hérétiques tendaient de toutes parts, il résolut de chercher un lieu encore plus solitaire, et il se retira dans l'Afrique.

Serge, patriarche monothélite de Constantinople, étant mort sur la fin de l'année 638, on lui donna pour successeur un moine de Chrysopolis ; il se nommait Pyrrhus. Il marcha sur les traces de son prédécesseur, et se montra comme lui zélé partisan de l'hérésie.

Héraclius, qui mourut en 641, eut pour successeur Constantin, son fils aîné. Ce prince ne survécut à son père que cent trois jours. On accusa Martine, sa belle-mère, et le patriarche de lui avoir ôté la vie par le poison. Du moins est-il certain que Pyrrhus, de concert avec Martine, fit placer sur le trône impérial Héracléonas, fils de cette princesse, au préjudice de Constant, fils de Constantin. Mais ils ne purent soutenir long-temps cette injuste usurpation. Avant la fin d'octobre de la même année, Constant fut rétabli dans ses droits par le peuple, et le sénat bannit Martine avec Héracléonas ; la mère eut la langue arrachée et le fils le nez coupé.

Pyrrhus, ayant de justes raisons de craindre la fureur de la populace, sortit secrètement de Constantinople et s'enfuit en Afrique, où il tâcha d'accréditer et de répandre le monothélisme. Tel était l'état où S. Maxime trouva les Eglises de ce pays. Il

s'appliqua de toutes ses forces à y maintenir la foi catholique. Pyrrhus, versé dans l'art de feindre, affecta de faire l'éloge de Maxime, qu'il n'avait cependant jamais vu parcequ'il avait quitté le monastère de Chrysopolis avant que le saint s'y fût retiré.

Le patrice Grégoire, gouverneur d'Afrique, engagea S. Maxime à avoir une conférence publique avec Pyrrhus, espérant qu'on pourrait par là gagner ce dernier. La conférence se tint à Carthage, au mois de juillet de l'année 645. Plusieurs évêques y assistèrent avec le gouverneur et d'autres personnes de marque. Pyrrhus, prétendant qu'il n'y a en Jésus-Christ qu'une personne *qui veut*, en concluait qu'il ne peut y avoir non plus en lui qu'une volonté. S. Maxime prouva contre lui qu'en Jésus-Christ l'unité des personnes n'emportait point l'unité de natures; qu'étant Dieu et homme tout ensemble, la nature divine et la nature humaine ont chacune leur volonté par laquelle il veut; que c'est une impiété de dire que la volonté par laquelle il a créé et gouverné toutes choses est la même que celle par laquelle il mangeait et buvait sur la terre et priait son père d'éloigner de lui, s'il était possible, le calice de sa passion; que la volonté est une propriété essentielle et inséparable de la nature, de sorte qu'en refusant à Jésus-Christ une volonté humaine on le dépouille d'une partie essentielle de son humanité, ce qui est un demi-eutychianisme, et qu'en raisonnant conséquemment on doit admettre le pur eutychianisme, qui consiste à nier qu'il y ait en Jésus-Christ *deux natures distinctes*.

Maxime justifia ensuite S. Ménas de Constantinople, Virgile et Honorius. Le dernier avait eu tort

sans doute de consentir que l'on gardât quelque temps le silence sur l'article en question, mais il n'avait nié autre chose sinon qu'il n'y avait point en Jésus-Christ deux volontés contraires comme en nous, c'est à dire une volonté de concupiscence qui se révolte contre l'esprit. Le saint prouva ce point par un témoignage exprès de l'abbé Jean, qui en qualité de secrétaire avait écrit la lettre d'Honorius, et avait fait sa déclaration sur cet objet à Jean IV, successeur d'Honorius même. « Serge ayant écrit que quelques-uns admettaient deux volontés contraires en Jésus-Christ, nous répondîmes que ces volontés ne pouvaient être admises, c'est à dire qu'il n'y avait point en Jésus-Christ une volonté de la chair et une volonté de l'esprit comme en nous qui sommes pécheurs. » Maxime confirma cette doctrine en montrant que dans le Père, le Fils et le Saint-Esprit il n'y a qu'une volonté, parceque les trois personnes divines n'ont qu'une seule et même nature.

L'issue de cette conférence fut que Pyrrhus déclara qu'il n'avait plus de difficultés sur aucun article, et qu'il témoigna un grand désir de donner au pape Théodore, en présence du clergé et du peuple, un écrit où il condamnait tout ce qu'il avait fait ou publié contre la foi. Après une rétractation aussi solennelle Théodore ordonna que l'on mît un siége pour lui à côté de l'autel, et lui procura de quoi subsister aux dépens de l'Eglise romaine. Mais Pyrrhus renonça bientôt aux sentiments orthodoxes qu'il avait montrés. Etant allé à Ravenne, il retomba dans ses erreurs, à l'instigation de l'exarque, qui le flatta de l'espérance de recouvrer le siége de Constantinople.

Un nommé Paul, aussi monothélite, occupait alors ce siége. Il persuada à l'empereur Constant de substituer à l'ecthèse publiée par Héraclius, son grand-père, un nouvel édit qui ne favorisât aucun des deux partis, et qui imposât silence sur le point controversé. L'édit parut en 648, sous le nom de *Type* ou de *Formulaire*.

Le pape Théodore, informé de l'apostasie de Pyrrhus, tint dans l'église de Saint-Pierre une assemblée, où il prononça contre lui une sentence d'excommunication et de déposition. Il traita de la même manière Paul, qui avait été mis sur le siége de Constantinople après la fuite de Pyrrhus, et qu'il avait inutilement tâché de réunir à l'Eglise par ses lettres et par ses légats. Il condamna aussi le type de Constant. Mais il ne put voir la fin de cette affaire, la mort l'ayant enlevé le 20 avril 649. Il eut S. Martin pour successeur. S. Maxime vint trouver ce pape à Rome et assista au concile de Latran, qui se tint au mois d'octobre de la même année 649. Après la mort de Paul, patriarche de Constantinople, arrivée en 655, Pyrrhus fut remis en possession du siége de cette ville; mais il ne survécut à son rétablissement que quatre mois et vingt-trois jours. On lui donna pour successeur un prêtre de la même Église, nommé Pierre, lequel professait aussi le monothélisme.

Le pape S. Martin étant mort en 655, S. Maxime fut arrêté à Rome, par l'ordre de l'empereur, et conduit à Constantinople, avec Anastase son disciple et un autre Anastase qui avait été apocrisiaire ou nonce de l'Eglise romaine. Sur le soir du jour de leur arrivée, il vint deux officiers, appelés *manda-*

tores, avec dix *excubiteurs* ou soldats de la garde de l'empereur, qui les tirèrent presque nus du vaisseau, et les conduisirent en différentes prisons, où ils furent étroitement gardés. Quelques jours après, on les mena au palais, et on les fit entrer dans une salle où le sénat était assemblé et environné d'une grande multitude de peuple. S. Maxime ayant été placé au milieu de l'assemblée, le sacellaire ou garde du trésor impérial l'accabla de reproches, et lui demanda d'un ton fort irrité s'il était chrétien. *Oui*, répondit Maxime, *par la grâce de Jésus-Christ notre Seigneur*. Le sacellaire l'accusa de trahison, comme d'avoir persuadé à Pierre, gouverneur de Numidie, de ne point envoyer de troupes en Egypte pour repousser les Sarrasins, ce qui avait été cause que ces barbares s'étaient emparés de ce pays, ainsi que de la Pentapole, de Tripoli et de l'Afrique proconsulaire. Il ne fut pas difficile à Maxime de se justifier; mais en même temps il avoua qu'étant à Rome il avait dit à un officier que l'empereur ne possédait point le sacerdoce; que l'union proposée par le type ne pouvait être reçue; que le silence prescrit était une véritable suppression de la foi, ce qui ne pouvait jamais être permis; qu'avec de pareils principes les Juifs et les chrétiens pouvaient s'unir, les uns en supprimant la circoncision et les autres le baptême; que cette union aurait lieu aussi avec les ariens, par la suppression de la consubstantialité du verbe. Le sacellaire, ne sachant que répondre à ce discours, dit qu'un homme tel que Maxime ne devait point être souffert dans l'empire. D'autres se réunirent à lui pour l'accabler des plus injurieux reproches.

On examina ensuite Anastase, disciple du saint; mais comme il ne pouvait élever la voix assez haut pour être entendu de tous, les gardes le souffletèrent si cruellement qu'ils le laissèrent à demi mort. Les deux confesseurs furent ensuite ramenés en prison.

Le soir même le patrice Troïle, accompagné de deux officiers du palais, vint voir Maxime dans le dessein de lui persuader de communiquer avec l'Eglise de Constantinople. Le saint demanda qu'ils condamnassent préalablement l'hérésie des monothélites, qui avaient été excommuniés par le concile de Latran, et il leur reprocha d'avoir changé leur propre doctrine. Comme ils l'accusaient de les condamner tous, il répondit : « Je ne condamne personne, et Dieu me garde de le faire; mais j'aimerais mieux perdre la vie que de m'éloigner de la foi dans la moindre chose. » Les officiers le pressant de recevoir le type par amour pour la paix, et confessant en même temps qu'ils reconnaissaient deux volontés en Jésus-Christ, il se prosterna par terre, les larmes aux yeux, et dit : « Ce n'est pas mon intention de déplaire à l'empereur, mais je ne puis me résoudre à offenser Dieu. » Comme on l'accusait de détourner les autres par son exemple de communiquer avec l'Eglise de Constantinople et de ternir la réputation de l'empereur en condamnant le type, il se justifia en assurant qu'il était bien éloigné de taxer le prince d'hérésie, que le type n'était point son ouvrage, qu'il ne l'avait signé qu'après avoir été trompé par les ennemis l'Eglise; il ajouta qu'il désirait ardemment le lui voir désavouer, comme Héraclius avait désavoué l'ecthèse.

Maxime et son disciple subirent un second inter-

rogatoire dans la chambre du conseil au palais, en présence du sénat, de Pierre, patriarche de Constantinople, et de Macaire, patriarche d'Antioche, tous deux monothélites. Ils y déclarèrent qu'ils resteraient inviolablement attachés à la foi de leurs pères et aux définitions du concile de Latran. Après plusieurs débats on les remit en prison. Le jour de la Pentecôte on vint voir S. Maxime de la part du patriarche de Constantinople, pour l'engager à obéir. Comme on le menaçait de l'excommunication et d'une mort cruelle, il répondit que tout ce qu'il désirait était que la volonté de Dieu s'accomplît à son égard. Le lendemain de cette conférence on l'exila en Thrace avec les deux Anastases. Maxime fut envoyé au château de Bizye, Anastase l'apocrisiaire à Sélimbrie, et l'autre Anastase à Perbère, qui était à l'extrémité de la province et de l'empire. On les conduisit tous trois sans provisions pour subsister et sans autres vêtements que quelques haillons qui couvraient à peine leur nudité.

Peu de temps après arrivèrent des commissaires pour examiner de nouveau le saint dans le lieu de son exil. Ils étaient envoyés par l'empereur et le patriarche. Il y avait entre autres parmi eux un évêque nommé Théodose. Maxime leur prouva qu'il faut nécessairement admettre deux volontés en Jésus-Christ, et que jamais il n'est permis de supprimer la doctrine de la foi. Ses raisonnements furent si solides que Théodose convint du danger que renfermait le type. Les choses en vinrent au point qu'il y eut un acte de réconciliation signé entre Maxime et les commissaires. Théodose promit même d'aller à Rome pour faire sa paix avec l'Eglise. Tous

se levèrent pleurant de joie; puis, s'étant mis à genoux, ils prièrent quelque temps, baisèrent le livre de l'Evangile, la croix, l'image de Jésus-Christ et celle de la sainte Vierge, et les touchèrent de la main en confirmation de tout ce qui avait été dit. Théodose en partant donna au saint une petite somme d'argent avec quelques vêtements.

Cette réconciliation ne produisit aucun effet. La même année 656, l'empereur envoya le consul Paul à Bizye, avec ordre d'amener Maxime au monastère de Saint-Théodose de Rège, près de Constantinople. On n'eut aucun égard à l'âge et au rang que le saint avait tenu à la cour; on le traita sur la route avec la dernière barbarie. Il arriva à Rège le 13 septembre. Les patrices Epiphane et Troïle ainsi que l'évêque Théodose vinrent l'y trouver, suivis d'un nombreux cortége. Ils insistèrent beaucoup sur la promesse qu'il avait faite de se rendre à ce que l'empereur exigeait de lui. La réponse de Maxime fut qu'il était prêt à obéir au prince dans toutes les choses qui avaient rapport aux affaires temporelles. Là-dessus il s'éleva de grandes clameurs contre lui, et après quelques contestations le patrice Epiphane lui dit : « Ecoutez l'envoyé de l'empereur : tout l'Occident et tous ceux qui ont été séduits en Orient ont les yeux fixés sur vous. Voulez-vous communiquer avec nous et recevoir le type? Nous viendrons vous saluer en personne; nous vous présenterons la main; nous vous conduirons dans la grande Eglise pour y recevoir ensemble le corps et le sang de Jésus-Christ, et nous vous reconnaîtrons publiquement pour notre père. Nous sommes persuadés que tous ceux qui s'étaient

séparés de notre communion ne vous verront pas plus tôt communiquer avec le saint-siége de Constantinople qu'ils suivront votre exemple. Seigneur, dit Maxime, en adressant la parole à l'évêque Théodose, nous attendons tous le jour du jugement. Vous connaissez l'accord solennel qui a été fait entre nous et qui a été ratifié sur les Evangiles, sur la croix, sur l'image de Jésus-Christ et sur celle de sa sainte Mère. Que vouliez-vous que je fisse, répondit Théodose en baissant la tête et avec le ton d'un homme qui cherche à faire sa cour ; que vouliez-vous que je fisse en voyant que l'empereur était d'un autre sentiment ? Pourquoi donc, répliqua Maxime, mettiez-vous la main sur les Evangiles ? Quant à moi, je vous déclare que rien au monde ne me fera faire ce que vous me demandez. Quels reproches n'aurais-je pas à essuyer de ma conscience et que pourrais-je répondre à Dieu, si je renonçais à la foi pour des considérations humaines ? » A ces mots tous se lèvent transportés de fureur ; ils tombent sur notre saint, lui donnent des soufflets, lui arrachent la barbe, le couvrent de crachats et d'ordures depuis la tête jusqu'aux pieds, et il fallut laver ses habits pour en faire disparaître l'odeur infecte qui empêchait d'approcher de lui. « On a tort, dit Théodose d'en agir de la sorte à son égard, il suffisait de rapporter sa réponse à l'empereur. » On cessa donc les mauvais traitements et l'on s'en tint aux injures et aux reproches. Alors Troïle dit au saint abbé : « On ne vous demande que de signer le type : vous croirez dans votre cœur tout ce que vous voudrez. Ce n'est pas seulement dans le cœur, repartit Maxime, que Dieu a renfermé notre devoir ;

nous sommes aussi obligés de confesser Jésus-Christ devant les hommes. Si l'on m'en croyait, dit Epiphane, on vous lierait à un poteau au milieu de la ville, afin que la populace allât vous souffleter et vous couvrir de crachats. Si les barbares nous laissent un peu respirer, dirent quelques autres, nous vous traiterons comme vous le méritez, vous, le pape et tous vos sectateurs. Ceux-ci dirent : Allons dîner, puis nous rendrons compte à l'empereur de tout ce qui s'est passé : cet homme est possédé du démon. » Ils se retirèrent ensuite.

Le lendemain matin on mit S. Maxime entre les mains d'une troupe de soldats qui avaient ordre de le conduire à Sélimbrie. De là il fut mené au camp. Comme on répandait le bruit qu'il niait que la Vierge Marie fût mère de Dieu, il dit anathème à ceux qui soutenaient cette erreur. Il faisait dans le camp des instructions que l'on écoutait avec beaucoup de respect, et tous priaient Dieu qu'il lui donnât la force dont il avait besoin pour achever heureusement sa course. Ses gardes, voyant combien il était honoré, le conduisirent à deux milles de là ; ils le firent monter à cheval, et le conduisirent à Perbère, où ils le renfermèrent dans une prison.

Quelque temps après Maxime et les deux Anastase furent ramenés à Constantinople. On les fit comparaître devant un synode de monothélites, qui les anathématisa, avec le pape Martin, Sophrone et tous ceux qui leur étaient attachés. Telle fut la sentence qui fut prononcée contre eux par le synode et le sénat : « Ayant été condamnés canoniquement, vous mériteriez de subir la sévérité de la loi pour vos impiétés. Mais, quoiqu'il n'y ait point de puni-

tions proportionnées à vos crimes, nous ne voulons pas vous traiter suivant la rigueur de la loi; nous vous laisserons la vie, vous abandonnant à la justice du souverain Juge. Nous ordonnons au préfet, ici présent, de vous conduire au prétoire, où, après avoir été fouettés, on vous arrachera la langue, qui a été l'instrument de vos blasphèmes, et l'on vous coupera la main droite avec laquelle vous avez écrit ces blasphèmes. Nous voulons que l'on vous promène ensuite dans les douze quartiers de la ville; puis, que vous soyez bannis et emprisonnés le reste de vos jours, pour expier vos péchés par les larmes. »

Maxime et les deux Anastase, ayant souffert à Constantinople les peines portées par la sentence, furent bannis chez les Lazes, dans la Sarmatie européenne, vers le Palus-Méotides. Ils arrivèrent dans le lieu de leur exil le 8 juin 662. On les sépara les uns des autres. Le moine Anastase fut conduit à Sumas. Les tourments qu'il avait endurés, joints à la fatigue du voyage, l'avaient tellement affaibli qu'il mourut le 24 juillet de la même année. L'autre Anastase lui survécut peu de temps. Maxime ne pouvant monter à cheval ni supporter les voitures ordinaires fut conduit en litière au château appelé Schemari, près du pays des Alains. Il prédit le jour de sa mort, qui arriva sur la fin de la même année 662, ou au commencement de l'année suivante. Il était âgé de quatre-vingt-deux ans.

NOTICE SUR MAHOMET.

Mahomet, ou plutôt Mohammed, commença à débiter ses prétendues révélations l'an 38 de son âge, et le 608 de Jésus-Christ. Peu de temps après, à l'aide d'un juif et d'un moine nestorien, il compila son Alcoran. C'est un amas monstrueux d'inconséquences et de folies, où il n'y a ni suite ni liaison; et quoique l'on y trouve quelques passages qui ont un certain air de grandeur, la totalité est si absurde, si puérile et si pleine de répétitions qu'il faut beaucoup de patience pour en lire quelque partie, même une seule fois. Mahomet fit embrasser son système de religion à Cadigne, sa femme, ainsi qu'à trois des principaux habitants de la Mecque, Abubeker, Othman et Omar, et l'appela *Islam*, terme qui, selon le docteur Pocock, signifie *obéissance à Dieu et à son prophète*. C'est de là que ses sectateurs ont été distingués jusqu'à ce jour par le nom de *Moslem* ou *Musselman*.

Mahomet fut persécuté par les coreishites ou de sa propre tribu. On n'épargna pas davantage ses partisans. L'imposteur s'enfuit à Yethreb, où il avait déjà plusieurs disciples. Cette ville prit le nom de *Médinat'Lnabi* ou *Ville du Prophète*. On l'appela aussi simplement *Médina* ou *la Ville*. C'est à cette fuite, qui arriva le 18 juillet 662, que commence l'hégire des Arabes, c'est à dire l'époque de laquelle les mahométans datent leurs années.

En 628 Mahomet fut établi chef dans les matières religieuses et civiles avec le titre de prophète. Peu de temps après il soumit à sa secte les coreishites ainsi que toute la ville de la Mecque, et s'empara d'une grande partie de l'Arabie avant sa mort, arrivée à Médine l'an 11 de l'hégire, le 23 d'Héraclius et le 632 de Jésus-Christ. Abubeker, dont il avait épousé

la fille, eut la souveraineté avec le titre de *calife* ou de *vicaire du prophète*. Mahomet avait ordonné à ses sectateurs de prendre les armes pour obliger toutes les nations à embrasser leur religion ou à leur payer tribut. Abubeker employa ses forces à faire la conquête de la Syrie. Ses armées défirent celles d'Héraclius en plusieurs batailles, et prirent Damas le 23 août 634, le même jour où il mourut à Médine.

Omar, dont une des filles avait aussi épousé Mahomet, fut élevé au califat. Il prit Jérusalem en 637, Antioche en 638 et Alexandrie en 639 par son général Amrou. La réduction de cette ville fut suivie de la conquête de toute l'Egypte. Peu de temps après le calife s'empara de Tripoli et de presque toute la Barbarie. Une de ses armées se rendit en 641 maîtresse d'Ispahan, capitale de la Perse. Durant le règne d'Othman, qui succéda à Omar en 643, toute la Perse se soumit au joug des Sarrasins, Yazdegerd, dernier roi de la famille saxanite, ayant été assassiné par ses propres domestiques en 651. Ainsi les Sarrasins en moins de trente ans fondèrent un empire égal à celui des Romains, Dieu se servant de ce peuple comme d'un fléau pour punir les péchés de plusieurs nations. A la longue cependant les vastes états qu'ils possédaient furent divisés en plusieurs empires.

SAINTE BATHILDE,

REINE DE FRANCE.

(30 janvier.)

Sainte Bathilde, appelée par corruption *Bauteur* ou *Bodour*, naquit en Angleterre. Dès sa plus tendre jeunesse elle fut vendue comme esclave, et achetée à vil prix par un seigneur français nommé Erchi-

noald ou Archambaud, qui depuis devint maire du palais sous le roi Clovis II. Sa vertu et sa prudence lui gagnèrent tellement l'estime et l'affection de son maître qu'il se reposa entièrement sur elle du gouvernement de sa maison. Bathilde, loin de se prévaloir de cette distinction, n'en était que plus humble, plus soumise à ses compagnes et plus empressée à leur rendre tous les services qui dépendaient d'elle. Mais Dieu, qui la destinait à quelque chose de grand, même selon le monde, permit que l'éclat de ses vertus se répandît dans toute la France: il préparait par là les voies à son élévation; aussi quand le roi Clovis II fut en âge d'être marié, on ne crut pas pouvoir mieux faire que de l'unir à Bathilde, et ce choix fut généralement applaudi. Ce mariage fut célébré en 649. Notre sainte, qui savait apprécier au juste les grandeurs humaines, ne s'enorgueillit point de cette auguste alliance; elle ne servit qu'à donner un nouveau lustre à son humilité, à sa charité pour les pauvres, à son respect et à son zèle pour la religion. Le roi, qui connaissait les dispositions de son cœur, lui confia cette partie de son autorité qui avait pour objet la protection de l'Église, les pieux établissements et le soulagement des malheureux.

Bathilde eut de son mariage trois fils, qui portèrent successivement la couronne; Clotaire III, Childéric II et Thierri III. La mort lui ayant enlevé le roi son époux en 655, elle demeura chargée de la régence du royaume et de la tutelle de ses fils, dont l'aîné n'avait encore que cinq ans. Elle soutint ce double poids avec une capacité qui donna de l'admiration aux plus expérimentés d'entre les ministres.

Sa rare prudence lui fit trouver le moyen de maintenir la paix dans l'état. Elle abolit l'usage des esclaves, qui subsistait encore (1), travailla de concert avec S. Ouen, S. Éloi et plusieurs autres saints évêques, à bannir la simonie de l'Église de Francé, remplit le royaume d'hôpitaux, releva plusieurs monastères, entre autres ceux de Saint-Martin, de Saint-Denis et de Saint-Médard; fonda deux célèbres abbayes, l'une d'hommes à Corbie et l'autre de femmes à Chelles.

Clotaire, son fils, étant en état de gouverner par lui-même, elle résolut de suivre l'attrait intérieur qu'elle se sentait depuis long-temps pour la retraite. Il lui fallut d'abord lutter contre les princes qui s'opposaient à l'exécution de son dessein; mais sa fermeté ayant enfin obtenu leur consentement, elle alla s'enfermer en 665 dans l'abbaye de Chelles, où elle prit le voile. Sa sortie du monde lui fit oublier le haut rang qu'elle y avait occupé. On ne la

(1) Lorsque les Francs s'établirent dans les Gaules ils permirent aux Romains qu'ils y trouvèrent de vivre conformément à leurs lois, et par conséquent d'avoir des esclaves; mais à la longue l'état de ces malheureux devint beaucoup moins dur. La reine Bathilde en affranchit un grand nombre, et déclara que désormais ils seraient habiles à posséder en propre. Quant aux serfs que les Francs introduisirent, leur condition était moins rigoureuse que celle des esclaves; leurs maîtres les attachaient à des manoirs ou fermes, et les obligeaient, outre la redevance, à une espèce de servitude. Les rois de la seconde race en affranchirent beaucoup, en quoi ils furent imités par les seigneurs particuliers. La reine Blanche et S. Louis renfermèrent le droit de vassalité dans des bornes encore plus étroites. Louis Hutin abolit entièrement la servitude en France, en déclarant tous ses sujets libres, conformément à l'esprit de l'Évangile, parcequ'il nous est ordonné de traiter tous les hommes comme nos frères.

distinguait des autres religieuses que par son humilité, son recueillement et sa ferveur dans la prière. Elle leur rendait à toutes les services les plus humiliants et obéissait à sainte Bertille, son abbesse, avec autant de ponctualité que la dernière des sœurs. Son plus grand plaisir était de visiter, de servir les malades, et de les consoler par des exhortations pleines de charité. Dieu l'éprouva sur la fin de ses jours par une colique très violente et par d'autres maux qu'elle souffrit, non seulement avec résignation, mais même avec joie. Enfin son dernier moment arriva. Dans son agonie elle donnait à ses sœurs les instructions les plus touchantes; elle leur recommandait surtout l'amour des pauvres et la persévérance dans le service de Dieu. Elle mourut en 680, probablement le 30 janvier, jour auquel elle est honorée en France. On lit son nom dans le martyrologe romain le 26 du même mois.

Citoyens du siècle à venir, nous ne devons regarder cette vie que comme un pélerinage. Notre principale, notre seule affaire doit être de vivre pour Dieu, d'accomplir sa volonté, de travailler sans cesse à la sanctification de nos ames, puisque c'est l'unique moyen d'arriver à la céleste patrie. Tous les chrétiens sont indistinctement obligés d'entrer dans la voie étroite de l'Évangile; les prétextes qu'ils pourraient tirer des circonstances de leur état se dissiperont à la vue des exemples de sainte Bathilde, qui sut allier tous les devoirs de la religion avec les soins qu'entraînait le gouvernement d'un vaste royaume. Élevons donc nos cœurs vers le ciel au milieu des occupations extérieures; animons-les de cet esprit de christianisme qui peut

seul les rendre méritoires pour l'éternité. Regardons le monde comme notre ennemi; craignons les piéges qu'il tend à notre innocence. Veillons sans relâche, de peur que le poison contagieux des vices dont il est l'esclave ne vienne infecter nos cœurs. Allons de temps en temps respirer aux pieds de Jésus-Christ afin de ranimer notre ferveur et d'effacer par nos soupirs ces taches secrètes dont il est si difficile de se préserver dans le commerce du monde; sans cela notre vertu ne pourra se soutenir et nous serons bientôt entraînés par le torrent de la corruption générale.

S. RIQUIER,

ABBÉ DANS LE PONTHIEU.

(26 avril.)

Ce saint naquit au village de Centule, en Ponthieu. Ses parents, peu favorisés des biens de la fortune, mais fort recommandables par leur piété, l'élevèrent dans la crainte du Seigneur. Il passa ses premières années dans les travaux de la vie champêtre, qu'il sut toujours sanctifier par les grands motifs que suggère le christianisme. La Providence, qui le destinait à être un modèle de toutes les vertus, lui fournit l'occasion suivante d'apprendre les moyens qui conduisent à la perfection.

Deux prêtres irlandais, nommés Cadoc et Frichor, passant par le Ponthieu furent maltraités par le peuple. Riquier les retira dans sa maison et leur rendit tous les services qui dépendirent de lui. Dieu le récompensa sur-le-champ de la charité

qu'il avait exercée. Ses hôtes lui enseignèrent à pratiquer les plus belles maximes de la morale chrétienne, et il fut si touché de leurs discours qu'il résolut dès lors de ne plus vivre que pour le Seigneur. Les austérités de la pénitence ne lui offrirent plus que des délices. Il se réduisit à ne plus manger que du pain d'orge pétri avec de la cendre, et à ne plus boire que de l'eau, qu'il mêlait souvent de ses larmes. Il joignait de longues veilles au travail des mains et passait les jours et les nuits à prier ou à méditer. Ayant été ordonné prêtre, il se consacra tout entier à l'instruction des fidèles.

Quelque temps après il passa en Angleterre, afin de s'y perfectionner dans la science des saints. De retour dans sa patrie il y reprit ses fonctions ordinaires. Ses discours produisaient partout de merveilleux fruits. Le roi Dagobert Ier eut envie de l'entendre prêcher. Il fut extrêmement touché d'un sermon qu'il fit sur les vanités du monde, et il obligea le prédicateur à recevoir des présents considérables.

Le saint employa ce qu'on lui avait donné à soulager les pauvres et à bâtir le monastère de Centule, dont les premiers fondements furent jetés en 658. Quelque temps après il en bâtit un second, appelé aujourd'hui Forest-Montier, à trois lieues et demie d'Abbeville. Le reste de sa vie il le passa avec un seul compagnon, dans la forêt de Cressy, uniquement occupé de la prière et de la contemplation. Il porta si loin l'amour des austérités qu'il semblait avoir oublié qu'il avait un corps. Il mourut vers l'an 645.

HUITIÈME SIÈCLE DE L'ÉGLISE.

S. JEAN DE BEVERLEY,

ÉVÊQUE D'YORK.

(7 mai.)

Ce saint naquit au village de Harphan, dans la province des Déirois. Le désir d'apprendre à servir Dieu le fit passer dans le pays de Kent. Il y fréquenta la célèbre école de S. Théodore de Cantorbéry, et y étudia les lettres ainsi que les maximes de la piété sous la conduite du saint abbé Adrien. De retour dans sa patrie, il choisit pour sa retraite le monastère de Whitby, gouverné par S. Hilde. On l'en tira au commencement du règne d'Alfred, et on le donna pour successeur à Eate, évêque de Hagustald ou de Hexam.

Il se fit une loi de consacrer à la contemplation tous les moments qu'il pouvait dérober à l'exercice de ses fonctions. De temps en temps, et surtout en carême, il se retirait dans une cellule qui était auprès de l'église de Saint-Michel, au-delà de la Tyne. Sa coutume était d'avoir toujours quelques pauvres avec lui. Il prit une fois, au commencement du carême, un jeune homme muet de naissance, et qui avait d'ailleurs la tête couverte d'une dartre hideuse ; il le fit loger auprès de lui et l'admettait souvent dans sa cellule. Le second dimanche de carême il forma le signe de la croix sur sa langue et la lui délia, après quoi il se chargea lui-même de lui ap-

prendre à lire. Un médecin ayant entrepris la cure de la tête de ce jeune homme, le saint donna sa bénédiction aux remèdes, qui par là opérèrent une entière guérison.

Lorsque S. Wilfrid fut revenu de son exil, Jean lui céda le siége de Hagulstad ; mais quelque temps après il succéda sur le siége épiscopal d'York à Bosa, homme d'une grande vertu. Bède, qui reçut de lui le diaconat et la prêtrise, rend un ample témoignage à sa sainteté ; il rapporte qu'il guérit avec de l'eau bénite la femme d'un seigneur du voisinage ; il parle encore de plusieurs autres miracles qu'il avait appris de témoins oculaires, tels que Berethum, abbé de Beverley, et Hérébald, abbé de Tinmouth.

Nous avons observé que le saint évêque faisait de fréquentes retraites. Son but était de se renouveler par là et de s'entretenir sans cesse dans l'esprit intérieur. Il se renfermait souvent dans le monastère qu'il avait bâti à Beverley, et dont il a pris son surnom. Ce monastère, selon la coutume de ce temps-là, était composé de deux maisons, l'une pour les hommes et l'autre pour les femmes. Jean en donna la conduite à son disciple Berethum ou Brithun. Il s'y retira tout à fait en 712, après avoir résigné son évêché à S. Wilfrid *le jeune*, et y passa le reste de ses jours dans les exercices de la vie religieuse. Sa mort arriva le 7 mai 721.

Alcuin avait une grande dévotion à S. Jean de Beverley. Il donna dans son poème sur les saints d'York une longue histoire des miracles opérés par son intercession. *Voyez* ci-après la notice sur la vie et les écrits d'Alcuin.

NOTICE.

SUR LA VIE ET LES ÉCRITS D'ALCUIN.

Alcuin était d'York, comme il nous l'apprend lui-même dans son poème sur les saints de ce diocèse. Les étrangers n'étant point accoutumés à prononcer le *W* qui se trouvait dans son nom, il y substitua celui d'*Albin*, qui est plus doux, et y ajouta le prénom de *Flaccus* lorsqu'il fut en France : de là vient que dans ses lettres il s'appelle toujours *Flaccus Albinus*; quelques modernes ont eu tort de l'appeler *Albinus Flaccus*.

Alcuin, issu d'une famille noble, naquit vers l'an 735. Il se fit moine à York, et fut ordonné diacre de l'Eglise de cette ville. Il apprit le latin, le grec, les premiers éléments de l'hébreu et toutes les sciences ecclésiastiques, sous Egbert et Elbert, qui furent successivement évêques d'York.

Lorsque Egbert fut élevé à cette dignité en 766, il confia à Alcuin le soin de l'école et de la bibliothèque de l'Eglise d'York. Eanbald, successeur d'Egbert, l'envoya à Rome en 780, pour demander au pape le *pallium*. Charlemagne qui le vit à Parme désirait ardemment le retenir; mais Alcuin allégua les canons, qui l'obligeaient de retourner à son Eglise. Il ne se fixa donc en France que quand le roi de Northumberland et l'archevêque d'York le lui eurent permis, à la sollicitation de Charlemagne.

Etant en France, il ouvrit une école dans le palais du roi, qui assistait à ses leçons, ainsi que les princes ses enfants et un grand nombre de seigneurs. Ce fut encore par son avis que Charlemagne forma dans son palais une académie composée d'hommes savants qui s'assemblaient à certains jours, pour discuter des points d'érudition. Ceux qui en étaient pri-

rent un nom particulier qu'ils ajoutèrent au leur : le roi prit celui de *David* ; Alcuin, celui de *Flaccus*, qui était le surnom d'Horace ; Adélard de Corbie, celui d'*Augustin*, etc.

Alcuin avait toute la confiance de Charlemagne, qui l'appelait ordinairement son *maître*. Ce prince fit par son avis plusieurs établissements littéraires. Il le consultait encore sur les affaires de l'état ; et ce fut lui qu'il choisit en 790 pour aller en Angleterre terminer quelques différents qu'il avait avec le roi Offa.

Le zèle d'Alcuin pour la doctrine catholique parut surtout dans le concile de Francfort en 794, et dans celui d'Aix-la-Chapelle en 799. Il réfuta d'une manière victorieuse et confondit Félix d'Urgel, qui se trouva en personne au second de ces conciles. On sait que Félix et Elipand, tous les deux évêques d'Espagne, enseignaient que Jésus-Christ, comme homme, n'était point le fils *naturel* de Dieu, mais seulement son fils *adoptif*, ce qui détruisait en lui l'unité de personne.

Elipand ayant fait des reproches à Alcuin sur ses richesses et le nombre de ses vassaux, celui-ci se justifia pleinement dans plusieurs lettres, et surtout dans celles qu'il écrivit au prêtre Eata et à l'archevêque de Lyon. « Elipand, disait-il au dernier, me reproche mes richesses, le nombre de mes domestiques et de mes vassaux ; ignorerait-il que la possession des richesses ne devient vicieuse que par l'attachement du cœur ? Autre chose est de posséder le monde, autre chose d'être possédé par le monde. Quelques-uns possèdent des richesses, quoiqu'ils en soient parfaitement détachés de cœur ; d'autres au contraire, qui en sont privés, les aiment et les désirent. »

Les vassaux dont il est ici question appartenaient aux différentes abbayes dont le roi avait confié l'administration à Alcuin, uniquement afin qu'il y établît

la discipline monastique et qu'il y employât le superflu en aumônes, conformément à l'intention des fondateurs : c'est ce que nous apprenons de Loup de Ferrières et de l'auteur anonyme de la vie de S. Aldéric, archevêque de Sens. D'ailleurs Charlemagne avait établi Alcuin son grand-aumônier, et en cette qualité il l'avait chargé du soin d'assister les malheureux. Il lui donna une maison destinée à recevoir les étrangers.

Alcuin ne restait à la cour que malgré lui. Le tumulte et la dissipation qui en sont inséparables ne s'accommodaient point avec son amour pour les sciences et la solitude. Il demanda à Charlemagne la permission de se retirer dans quelque monastère; ce qui ne lui fut accordé qu'après des instances souvent réitérées. Il n'obtint cependant point la permission d'aller au monastère de Fulde ; le roi le trouvait trop éloigné de la cour. Il se retira donc dans celui de Saint-Martin de Tours, dont il avait été nommé abbé en 796. Il établit la réforme de S. Benoît d'Aniane dans les maisons qui dépendaient de lui.

Son grand âge et la faiblesse de sa santé furent des motifs qu'il allégua long-temps pour se faire décharger de l'administration de ces abbayes : il y joignit les larmes et les prières, et il eut à la fin la liberté de passer le reste de ses jours dans l'état de simple religieux. Il mourut à Tours le 9 mai 804, le jour de la Pentecôte, comme il l'avait désiré. Raban Maur le nomme dans son martyrologe. Henschénius donne aussi sa vie sous le 19 de mai, et fait mention de plusieurs martyrologes particuliers qui le mettent au nombre des saints. Il n'a cependant jamais été honoré d'un culte public.

Il y a quelquefois des défauts dans le style et dans le langage d'Alcuin; mais cela n'empêche pas que

l'on n'ait toujours beaucoup estimé ses ouvrages. Ses traités de morale respirent une sincère piété, et ses écrits dogmatiques intéressent par la netteté et la solidité des raisonnements. Sa doctrine est très saine sur tous les points de la foi, et il saisit avec empressement toutes les occasions de réfuter les erreurs des hérétiques.

Les œuvres d'Alcuin furent publiées par André Duchesne, à Paris en 1617, trois tomes in-folio. On attend la nouvelle édition qu'a promise un savant religieux de la congrégation de Saint-Vannes. Elle doit être beaucoup plus complète et plus exacte.

S. HUBERT,

ÉVÊQUE DE LIÉGE.

(3 novembre.)

Dieu, toujours admirable dans ses miséricordes, employa des voies extraordinaires pour faire passer S. Hubert d'une vie toute mondaine à une vie entièrement consacrée à son service. Mais on a débité tant de fables sur ses premières années qu'il n'est pas possible de découvrir la vérité. On ne sait rien de certain sur ce qui le concerne jusqu'au temps où il se mit sous la conduite de S. Lambert, évêque de Maestricht. On dit qu'il sortait d'une famille d'Aquitaine, qu'il passa sa jeunesse à la cour de Thierri III, et que, selon toutes les apparences, il fut quelque temps au service de Pépin d'Héristel, qui devint maire du palais d'Austrasie en 681. On dit qu'il aimait la chasse avec passion, et qu'il se livrait aveuglément aux vanités mondaines quand, touché

par la grâce, il prit la résolution de ne plus vivre que pour Jésus-Christ.

Il choisit pour maître dans les voies du salut S. Lambert, qui avait une grande réputation de vertu. Sa ferveur, ses progrès dans la perfection et dans les sciences ecclésiastiques lui méritèrent l'honneur d'être élevé au sacerdoce. Bientôt après le saint évêque l'associa au gouvernement de son diocèse.

S. Lambert ayant été indignement massacré, Hubert fut unanimement élu pour lui succéder, en 708 ou 709. Notre saint portait envie à son bienheureux maître, et il eût désiré terminer sa vie de la même manière. Les injures les plus atroces ne faisaient qu'enflammer son zèle pour le salut des pécheurs; il leur rendait le bien pour le mal, mais sans s'écarter jamais de la règle du devoir. Semblable à David, il gémissait sans cesse de ce qu'il était banni de la face du Seigneur, et des larmes abondantes coulaient perpétuellement de ses yeux. Rempli de charité pour les pauvres, il leur distribuait tous ses revenus. Tout son temps était employé à l'exercice des fonctions épiscopales. Il travaillait avec une ardeur infatigable à détruire le vice et à extirper les restes de l'idolâtrie. Il prêchait l'Évangile avec tant de force et d'onction que la parole de Dieu dans sa bouche était véritablement un glaive à deux tranchants. Le peuple accourait à ses sermons des lieux les plus éloignés. Sa ferveur, loin de diminuer, augmentait de jour en jour, et se manifestait par la continuité de ses jeûnes, de ses veilles et de ses prières.

Il conserva toute sa vie une grande vénération pour S. Lambert. En 720 il transféra son corps de

Maestricth à Liége, sur le bord de la Meuse. Ce n'était alors qu'un village, mais il s'y est formé par la suite une ville considérable. S. Hubert plaça les reliques du saint évêque de Maestricht dans une belle église qu'il fit bâtir à l'endroit même où il avait répandu son sang, et qui devint cathédrale lors de la translation du siége épiscopal de Maestricht à Liége, c'est à dire en 721. Depuis ce temps la ville de Liége, qui regarde S. Hubert comme son fondateur et son premier évêque, honore S. Lambert comme son principal patron.

La forêt des Ardennes, si connue dans l'histoire, servait encore de retraite aux païens en plusieurs endroits. S. Hubert, animé d'un zèle ardent, pénétra jusque dans les lieux les plus éloignés et les plus sauvages, et détruisit le culte des idoles. Comme il exerçait la fonction des apôtres, Dieu lui communiqua le don des miracles. L'auteur de sa vie rapporte le suivant, dont il a été le témoin oculaire. Le saint évêque faisait la procession des rogations avec son clergé; on y portait la croix avec les reliques des saints, et on y chantait les litanies, selon l'usage de l'Eglise. Cette pieuse cérémonie fut troublée par une femme possédée du démon; mais Hubert lui imposa silence, et lui rendit la santé en formant sur elle le signe de notre rédemption. Dans un temps de sécheresse il obtint encore de la pluie par ses prières.

Il fut instruit de sa mort par révélation un an avant qu'elle arrivât. Il mit tout en ordre dans sa maison et redoubla de ferveur; il visitait plus souvent les églises et les reliques des saints; il allait surtout prier fréquemment au tombeau de S. Lam-

bert et à l'autel de S. Aubin, afin de recommander son ame à Dieu par l'intercession de ces saints. Ayant été consacrer une nouvelle église à Fur, qu'on croit être Terture en Brabant, et qui est à douze lieues de Liége, il fit ses adieux à son peuple dans un discours qu'il prononça à l'occasion de cette cérémonie. Immédiatement après il fut pris de la fièvre et se mit au lit. Il mourut le sixième jour de sa maladie, le 30 mai 727. Son corps fut porté à Liége et déposé dans l'église collégiale de Saint-Pierre. En 825 on le transféra, avec la permission de l'évêque et de l'empereur Louis-le-Débonnaire, à l'abbaye d'Andain, dans les Ardennes, laquelle est sur les frontières du duché de Luxembourg et porte aujourd'hui le nom du saint. L'abbé de cette maison est seigneur d'un territoire qui comprend seize villages. Un grand nombre de pélerins vont visiter la châsse de S. Hubert, qu'on invoque surtout contre la rage, et par l'intercession duquel il s'est opéré plusieurs cures miraculeuses (1). On célèbre la principale fête de ce saint le 3 novembre, sans doute à cause de quelque translation de ses reliques.

(1) On doit implorer le secours du ciel contre la rage avec d'autant plus d'ardeur qu'on doit avoir peu de confiance dans les bains de mer et dans les autres remèdes ordinaires. Le nouveau secret qu'on a trouvé contre ce mal redoutable a réussi quelquefois; mais ce n'est rien moins qu'un remède infaillible. Cependant, comme la superstition se glisse facilement dans les pratiques les plus respectables par leur objet, il est du zèle des pasteurs de veiller avec le plus grand soin sur les pélerinages à Saint-Hubert et sur les autres dévotions semblables, pour qu'il ne se passe rien qui soit contraire à l'esprit du christianisme.

S. BÈDE,

PÈRE DE L'ÉGLISE.

(27 mai.)

Le célèbre don Mabillon, citant Bède comme un parfait modèle de savoir dans l'état monastique, s'exprime ainsi : « Qui s'est plus appliqué que lui à toutes sortes d'études, et même à enseigner les autres ? Qui fut cependant plus attaché aux exercices de piété et de religion ? A le voir prier, il semblait qu'il n'étudiait pas ; à voir la quantité de ses ouvrages, il semblait qu'il ne faisait autre chose que d'écrire. » Camden l'appelle *une lumière singulièrement éclatante* ; et Léland, « la gloire, le plus bel ornement de la nation anglaise, l'homme le plus digne qui fut jamais de jouir d'une réputation immortelle. » Selon Guillaume de Malmesbury, il est plus facile de l'admirer en secret que de trouver des expressions proportionnées à son mérite.

Bède, surnommé *le Vénérable*, ne doit point être confondu avec un autre Bède plus ancien, qui était moine de Lindisfarne. Il naquit en 673, dans un village qui peu de temps après fit partie des biens du monastère de Jarrow.

S. Benoît Biscop ayant fondé en 674 l'abbaye de Saint-Pierre à Weremouth, près de l'embouchure de la Were, fonda en 680 celle de Saint-Paul à Girvum ou Jarrow, sur le bord de la Tyne. Il régnait une si belle harmonie entre les deux maisons qu'elles étaient souvent gouvernées par le même abbé, et qu'on les désignait sous le nom commun

de *monastère de Saint-Pierre et de Saint-Paul.* Le saint fondateur, qui avait autant de savoir que de piété, procura à chaque communauté une excellente collection de livres qu'il avait apportés de Rome et des divers pays étrangers. Bède lui ayant été offert par ses parents dans sa septième année, il se chargea du soin de le former à la vertu et aux sciences; il l'envoya dans la suite à Jarrow afin qu'il y continuât ses études sous l'abbé Ceolfrid.

Bède nomme parmi les maîtres habiles dont il prit les leçons le moine Trumbert, disciple de S. Chad, évêque d'York, puis de Litchfield, lequel avait établi une école célèbre dans le monastère de Lestingan, au comté d'York. Le chant ecclésiastique lui fut enseigné par Jean, qui de grand-chantre de Saint-Pierre du Vatican était devenu abbé de Saint-Martin de Rome, et que le pape Agathon avait envoyé en Angleterre avec S. Benoît Biscop. Il apprit le grec de Théodore, archevêque de Cantorbéry, et de l'abbé Adrien, qui rendirent cette langue si familière à plusieurs Anglais qu'on eût dit qu'elle était leur langue maternelle. Bède en donne pour exemple Tobie, évêque de Rochester. S'il eût été moins modeste il aurait pu se citer lui-même. On voit en effet par son *Ars metrica* et par ses autres ouvrages qu'il savait parfaitement la langue grecque. Les vers que nous avons de lui montrent aussi qu'il était bon poète pour le siècle où il vivait; mais ses sermons ainsi que ses commentaires sur l'Écriture prouvent qu'il fit sa principale étude de la méditation des livres divins et des écrits des pères.

La science et la piété suppléant en lui au défaut de l'âge, l'abbé Ceolfrid voulut qu'il se préparât

aux saints ordres, quoiqu'il n'eût encore que dix-neuf ans. Il fut ordonné diacre en 691, par S. Jean de Beverley, alors évêque d'Hexham, dans le diocèse duquel l'abbaye de Jarrow était située. Il continua ses études jusqu'en 702, qu'il reçut la prêtrise des mains du même prélat. Il est appelé dans un ancien livre *le prêtre de la messe*, parcequ'il était chargé de chanter tous les jours la messe conventuelle.

Les moines de Weremouth et de Jarrow, à l'exemple de S. Benoît Biscop, donnaient un certain temps au travail des mains. Ce travail consistait à battre et à vanner le blé, à prendre soin des bestiaux, à bêcher la terre dans le jardin, à faire le pain et à préparer ce qui devait servir de nourriture à la communauté. Bède travaillait avec ses frères; mais sa principale occupation était d'étudier, d'écrire, de prier et de méditer. Souvent il copiait des livres. Aussitôt après qu'il eut été ordonné prêtre il prit la plume pour l'honneur de la religion. Il se vit à la tête d'une école nombreuse, d'où sortirent d'excellents sujets; il s'attachait particulièrement à l'instruction des moines, qui étaient au nombre de six cents. Il nous apprend lui-même qu'il se livrait tout entier à la méditation de l'Écriture sainte, et qu'après avoir chanté les louanges de Dieu à l'église et rempli ce que la règle prescrivait, son plus grand plaisir était d'apprendre, d'enseigner et d'écrire. « Depuis le temps où je reçus la prêtrise, dit-il, jusqu'à celui où j'écris ceci (jusqu'à la soixante-neuvième année de son âge), j'ai composé plusieurs livres pour mon utilité et pour celle des autres; j'ai puisé dans les ouvrages des pères et ai fait quelquefois des ad-

ditions à ce que j'y ai trouvé. » Il donne une liste de quarante-cinq ouvrages dont il était pour lors auteur, et dont la plupart avaient pour objet d'éclaircir le texte de l'ancien et du nouveau Testament. Dans la suite il sortit encore de sa plume diverses productions estimables.

Bède s'exerça avec succès sur toutes les parties de la littérature. Il écrivit sur la philosophie, l'astronomie, l'arithmétique, le calendrier, la grammaire, l'histoire ecclésiastique, etc. Les œuvres de piété composent cependant la principale partie de ses écrits. On chercherait en vain dans ses livres les ornements de la rhétorique; on y trouve en récompense beaucoup de précision et de clarté : il y règne une aimable simplicité avec un ton de franchise, de piété et de zèle qui intéressent vivement le lecteur. La candeur et l'amour de la vérité caractérisent visiblement ses livres historiques; et si l'on dit qu'il a porté quelquefois la crédulité trop loin, on doit au moins convenir qu'aucune personne judicieuse ne révoquera jamais en doute sa sincérité. Souvent il s'est contenté d'abréger ou de ranger dans un ordre méthodique les commentaires de S. Augustin, de S. Ambroise, de S. Jérôme, de S. Basile, etc., sur l'Écriture; mais il n'en a point agi de la sorte pour éviter le travail, ni par défaut de génie, comme l'ont prétendu quelques modernes. Son but était de s'attacher plus étroitement à la tradition en interprétant les livres saints. Dans ce que les pères avaient laissé à faire, il suit toujours leurs principes, de peur de s'écarter de la tradition dans la moindre chose. Les meilleurs juges avouent que dans les commentaires qui sont

entièrement de lui, il ne le cède point en solidité et en jugement aux plus habiles d'entre les pères.

Bale, carme apostat, l'ennemi déclaré des moines et des pères, qui fut évêque d'Ossory sous Édouard VI, et qui mourut chanoine de Cantorbéry sous la reine Élisabeth, n'a pu s'empêcher de faire de Bède le plus magnifique éloge; il va même jusqu'à assurer qu'il l'emporte sur S. Grégoire-le-Grand par l'éloquence et la richesse de son style, et que l'on trouve dans ses écrits presque tout ce qui mérite d'être lu dans l'antiquité. Pitts avance que l'Europe n'a peut-être point produit un homme de lettres qui lui soit comparable, et que même de son vivant ses ouvrages avaient tant d'autorité qu'un concile ordonna de les lire publiquement dans les églises.

Folchard qui, après avoir été moine de l'église de Christ à Cantorbéry et de Sithin, devint abbé de Thorney, parle ainsi de Bède dans sa vie de S. Jean de Beverley, citée par Leland: « On est surpris lorsqu'on considère jusqu'à quel point ce grand homme réussit dans toutes les sciences auxquelles il s'appliqua. Il vainquit toutes les difficultés qui s'y rencontrent, et mit ses compatriotes en état de se former de justes idées des choses. Les Anglais renoncèrent à la grossièreté de leurs ancêtres; ils se civilisèrent et se polirent par l'étude des lettres. Non seulement Bède leur enseigna durant sa vie la route qui conduit au vrai savoir, il a encore laissé pour l'instruction de la jeunesse des écrits où l'on trouve une espèce d'*encyclopédie* ou de bibliothèque universelle. Il expliqua presque toute la Bible, dit Fuller; il traduisit en anglais les psaumes et le nouveau Testament, et c'est surtout à lui qu'on peut

appliquer ces paroles de l'apôtre: *Il brilla comme une lumière au milieu d'une génération ignorante et perverse.* »

Ce qu'il y eut de plus admirable dans Bède c'est qu'il anima toutes ses études d'un rare esprit de piété, et qu'il fit toujours un saint usage de ses connaissances. Il s'est peint lui-même en traçant le portrait de S. Chad. Comme lui il étudia l'Écriture pour se mettre en état de méditer assidument les mystères de la foi, pour se pénétrer des saintes maximes du christianisme, pour remplir son cœur de l'amour de toutes les vertus : aussi sa vie fut-elle toujours un modèle que les plus parfaits pouvaient se proposer. On voulut le faire abbé, mais son humilité le porta à refuser cette dignité.

Le pape Sergius avait une estime singulière pour notre saint. Il lui écrivit une lettre que nous avons encore, vers le temps où il fut ordonné prêtre. Dans cette lettre il l'invitait en termes fort honorables à venir à Rome afin qu'il eût la satisfaction de le voir et de le consulter sur des affaires importantes. Bède par modestie supprima cette circonstance. Au reste il n'alla point à Rome, sans toutefois qu'on sache la raison qui l'en empêcha. Il nous assure lui-même qu'il ne sortit jamais de son monastère pour voyager, au moins pour faire des voyages considérables. Sa réputation lui attira des visites de tout ce qu'il y avait de plus grand dans la Bretagne, entre autres celle du pieux roi Ceolwulph.

Ecgbright ou Egberct, frère d'Eadbyrht, roi du Northumberland, avait été disciple de Bède. Il invita son maître à venir à York, dont il fut sacré évêque en 734. Le saint se rendit à cette invitation.

Il enseigna quelques mois à York, après quoi il voulut retourner dans son monastère. L'école qu'il établit dans cette ville devint très florissante, et l'on dit qu'il avait lui-même formé le célèbre Alcuin, qui en fut le plus bel ornement.

Bède mourut peu de temps après qu'Ecgbright eut été élevé sur le siége épiscopal d'York. Avant sa mort il écrivit à son disciple une lettre où il lui donnait d'excellents avis. Souvenez-vous, lui disait-il, que la partie la plus essentielle de votre devoir est de mettre partout des prêtres éclairés et vertueux; de vous appliquer avec un zèle infatigable à nourrir vous-même votre troupeau; de faire en sorte que le vice disparaisse; de travailler à la conversion des pécheurs; d'avoir soin que tous vos diocésains sachent l'oraison dominicale et le symbole des apôtres, et qu'ils soient parfaitement instruits des différents articles de la religion. Ne négligez rien pour que les laïques qui mènent une vie pure communient tous les dimanches, ainsi que toutes les fêtes des apôtres et des martyrs, comme vous l'avez vu pratiquer à Rome; mais avertissez les personnes mariées qu'elles doivent se préparer à la communion par la continence. Ce dernier point était anciennement de précepte comme nous le voyons par plusieurs conciles. Par le non usage, il n'est plus que de conseil; mais c'est un conseil dont S. Charles Borromée voulait que l'on recommandât fortement la pratique aux fidèles.

Cuthbert ou Antoine, un des disciples de Bède, et auquel ce grand homme dédia son livre *de Arte metrica*, nous a laissé une relation de la mort de son cher maître; elle est dans une lettre qu'il écrivit au

moine Cuthwin, son compagnon d'études. Ce Cuthbert fut depuis abbé de Jarrow. Il succéda dans cette dignité à Huethbert, autrement appelé Eusèbe, qui avait été aussi disciple de Bède.

La lettre de Cuthbert mérite d'être rapportée ici; nous n'y ferons que de légers retranchements. « Cuthbert à Cuthwin, son très cher condisciple en Jésus-Christ, salut éternel en notre Seigneur. — J'ai reçu avec beaucoup de plaisir le petit présent que vous avez bien voulu m'envoyer. Votre lettre m'a causé aussi une grande satisfaction, en ce que j'y ai trouvé ce que je désirais ardemment, savoir que vous aviez eu soin de prier et de célébrer des messes pour Bède, ce vrai serviteur de Dieu, notre père et notre maître. Par suite de l'amour que je lui porte, je vous envoie en peu de mots une relation de la manière dont il est sorti de ce monde, relation que je sais que vous attendez de moi.

« Il fut surpris d'une difficulté de respirer, sans toutefois ressentir de douleur, environ deux semaines avant Pâques. Il resta dans cet état, conservant sa gaieté ordinaire et rendant grâces à Dieu nuit et jour, même à toutes les heures, jusqu'à la fête de l'Ascension du Seigneur, qui était le 26 de mai. Après nous avoir donné des leçons selon sa coutume, il employait le reste du jour à chanter les psaumes. Il passait aussi toutes les nuits dans la joie et les actions de grâces, n'interrompant cet exercice que par un sommeil très court. Lorsqu'il se réveillait il se remettait à prier, les mains étendues vers le ciel. O homme véritablement heureux! il chantait ces paroles de S. Paul : *C'est quelque chose d'effroyable que de tomber entre les mains du*

Dieu vivant, et plusieurs autres passages de l'Écriture. Comme il était fort versé dans notre langue, il récitait certaines choses en vers anglais, ces paroles, par exemple : *Un homme sage ne saurait trop considérer ce qu'il a fait de bien et de mal avant de sortir de cette vie.* Il chantait aussi des antiennes, conformément à ce qui se pratique parmi nous, celle-ci entre autres : *O roi de gloire, Dieu des armées, qui êtes monté aujourd'hui en triomphe au dessus de tous les cieux ! ne nous abandonnez pas comme des orphelins sans défense, mais envoyez-nous l'Esprit du Père, l'Esprit de vérité, que vous nous avez promis. Alleluia.* En prononçant ces paroles, *ne nous abandonnez pas*, ses yeux versèrent une grande abondance de larmes. Une heure après il répéta la même antienne, et nous mêlions nos larmes aux siennes. Nous lisions et nous pleurions alternativement, ou plutôt nous ne lisions jamais sans pleurer.

« Nous passâmes ainsi le temps qui s'écoula depuis le commencement de sa maladie jusqu'à la fête de l'Ascension. Pour lui, il était toujours comblé de joie, et ne cessait de remercier Dieu de ce qu'il lui avait envoyé son infirmité. Souvent il répétait ce passage : *Dieu châtie les enfants qu'il aime*, et autres semblables. On lui entendait dire aussi ces paroles de S. Ambroise : Je n'ai point vécu de manière à rougir de vivre parmi vous, et je ne crains point de mourir, parceque nous avons un Dieu qui est la bonté par essence.

« Les leçons qu'il nous donnait et le chant des psaumes ne l'empêchèrent point de composer deux ouvrages fort utiles à l'Église : il traduisit en anglais l'évangile selon S. Jean, et donna un extrait des li-

vres et des notes de S. Isidore, évêque. Je ne veux pas, disait-il au sujet du second ouvrage, que mes disciples lisent des mensonges après ma mort, ni qu'ils se consument en des travaux inutiles.

« Le mardi d'avant l'Ascension il se sentit une difficulté de respirer plus grande qu'à l'ordinaire. On remarqua un peu d'enflure à ses pieds. Il passa cependant le jour avec gaieté; il dicta dans son école, en disant de temps en temps : « Hâtez-vous ; « que sais-je si je vivrai encore long-temps et si le « Seigneur ne m'enlevera pas bientôt du milieu de « vous ! » Nous ne doutâmes point qu'il ne sût le moment de sa mort. Il passa la nuit en actions de grâces. Le lendemain matin il nous dit d'écrire promptement ce que nous avions commencé; ensuite, selon ce qui se pratique à pareil jour, nous marchâmes avec les reliques des saints jusqu'à la troisième heure. Alors un d'entre nous lui dit : *Cher maître, il nous manque encore un chapitre; serait-ce vous incommoder que de vous faire de nouvelles questions? Non, répondit-il. Prenez votre plume et écrivez vite;* ce que fit le disciple.

« A la neuvième heure il me chargea d'aller chercher tous les prêtres du monastère. Lorsqu'ils furent venus il leur distribua du poivre, des mouchoirs et de l'encens qu'il avait dans une petite boîte, les priant de se souvenir de lui devant Dieu et de célébrer des messes à son intention, ce que tous lui promirent. Il n'y eut personne qui ne pleurât quand il annonça que bientôt on ne le verrait plus; mais chacun se réjouit en lui entendant dire : *Il est temps que je retourne vers celui qui m'a donné l'être en me tirant du néant. Mes jours ont été longs; mon*

juge en a prévu et fixé le nombre. Le moment de ma liberté approche. Je désire d'être affranchi des liens du corps et de me réunir à Jésus-Christ. Oui, mon ame désire voir Jésus-Christ, son roi, dans l'éclat de sa gloire. Il ajouta beaucoup d'autres choses pour notre édification.

« Wilberth, celui de ses disciples dont j'ai parlé plus haut, lui dit le soir : *Il y a encore une sentence qui n'est point écrite. Vous n'avez qu'à l'écrire*, répondit-il. Son disciple lui ayant répliqué que *c'était fait*, il ajouta : *Vous avez bien parlé. Tout est fini. Soutenez ma tête dans vos mains. Je veux avoir la satisfaction de m'asseoir vis-à-vis de l'oratoire où j'avais coutume de prier, afin d'invoquer ainsi mon Père céleste.* S'étant mis sur le plancher de sa cellule, il dit : *Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit;* après quoi il s'endormit tranquillement dans le Seigneur. Tous ceux qui ont assisté à sa mort assurent qu'ils ne lui virent jamais plus de ferveur qu'en ce jour..... J'aurais beaucoup d'autres choses à vous raconter; c'est ce qui fait qu'il m'est venu dans l'esprit de traiter de ce sujet avec plus d'étendue, etc. »

Ranulph Higden ajoute les particularités suivantes sur la mort du serviteur de Dieu. « L'enflure de ses pieds l'avertissant qu'il approchait de sa dernière heure, il reçut l'extrême-onction, puis le saint viatique le mardi d'avant l'Ascension; il donna ensuite le baiser de paix à tous ses frères, et les conjura de prier pour lui après sa mort. La fête de l'Ascension, s'étant couché sur un cilice étendu à terre, il demanda la grâce du Saint-Esprit..... Il continua de prier jusqu'à son dernier soupir. » Il mourut en

735 à l'âge de soixante-deux ans, le mercredi au soir, qui était le 26 de mai, après les premières vêpres de l'Ascension. C'est pour cela que plusieurs auteurs mettent sa mort à la fête de l'Ascension, qui commençait aux premières vêpres chez les Saxons.

Dans quelques églises d'Angleterre S. Bède était honoré le 26 de mai, en sorte toutefois qu'on ne faisait que mémoire de lui dans l'office de S. Augustin. Dans d'autres églises on célébrait sa fête le 27 de mai, jour auquel son nom se trouve dans le martyrologe romain. Dans la constitution que Jean Alcock, évêque d'Ély, publia pour les fêtes de son diocèse, il est ordonné qu'on dira l'office du B. Bède le 13 de mars, le jour de sa mort étant occupé par l'office de S. Augustin. Certaines congrégations de bénédictins l'ont dit long-temps le 29 d'octobre, peut-être à cause de quelque translation. C'est en ce jour que les catholiques d'Angleterre honorent ce saint, et que les prêtres du même royaume qui vivent en pays étranger récitent son office en vertu d'un privilége que leur accorda Benoît XIV en 1754. Ce privilége, selon l'interprétation qui en a été donnée à Rome, renferme un précepte, au moins pour les ecclésiastiques et les religieux qui sont en Angleterre.

Alcuin dit que la sainteté de Bède fut attestée après sa mort par la voix du ciel, et qu'un malade fut tout à coup guéri en touchant ses reliques. S. Lulle, archevêque de Mayence, écrivit à Cuthbert, celui-là même dont nous avons parlé plus haut, lequel était pour lors abbé de Weremouth et de Jarrow, pour lui demander une copie des ouvra-

ges de Bède. En même temps il lui envoya un manteau pour son usage avec une veste de soie pour couvrir la châsse du saint. Une veste de soie était un présent qu'on faisait alors aux personnes qualifiées, sans en excepter les rois.

Bède fut enterré à Saint-Paul de Jarrow, où il y avait un porche au nord qui portait son nom. En 1020 ses reliques furent portées à Durham, où, ayant été renfermées dans un coffre de bois, on les déposa dans la châsse de S. Cuthbert. En 1155 Hugues, évêque de Durham, les mit séparément dans une châsse magnifique enrichie d'or, d'argent et de pierreries, laquelle fut pillée lors de la destruction des monastères. Speed dit dans son *Théâtre de la Bretagne* qu'au temps où il écrivait on voyait le tombeau de Bède fait de marbre dans la chapelle de Notre-Dame, qui était à l'occident de l'église de Durham. Smith en a fait graver les ruines, qui subsistent encore aujourd'hui, ainsi que l'autel de S. Cuthbert et de S. Bède, d'après les peintures d'une croisée qui était à l'orient. Les moines de Glastenbury prétendaient avoir les reliques de notre saint, mais ils n'en avaient sans doute qu'une partie.

Selon S. Boniface, Bède fut la lumière de l'Église britannique. S. Lulle, Alcuin, etc., lui donnent de grandes louanges pour sa science et sa sainteté. Lanfranc et plusieurs autres écrivains l'appellent le docteur et le père des Anglais. Le titre de *vénérable* ne lui fut point accordé de son vivant, comme Thritème se l'est imaginé ; on ne le lui donna que dans le neuvième siècle. Long-temps avant il était reconnu pour saint, et son nom se lisait dans les martyrolo-

ges, ainsi que dans les litanies de S. Gal, etc. Raban-Maur parle d'un autel de Fulde dédié sous son invocation. Le second concile d'Aix-la-Chapelle, tenu en 836, nomme Bède *le vénérable et l'admirable docteur des derniers temps.*

Pour peu que l'on soit versé dans la lecture des écrits de Bède on voit qu'il pensait comme l'Église romaine sur tous les points aujourd'hui controversés entre les catholiques et les protestants, tels que la prière pour les morts, l'invocation des saints, la vénération des reliques et des images, etc. Il attribue même des miracles à ces pratiques; il montre que les images ne sont point proscrites par le Décalogue, et que Dieu défendit seulement les idoles, puisqu'il ordonna d'élever le serpent d'airain, etc. Son histoire ecclésiastique, qui est dans les mains de tout le monde, suffirait seule pour le justifier des imputations des protestants. Il y a dans le livre de Bède *de la Nature des choses* une particularité qui mérite d'être remarquée : il y est dit que le monde et la terre sont de figure ronde.

Quoique Bède rende témoignage à la foi de l'Église, les protestants n'ont pu lui refuser un juste tribut de louanges. Mélanchton, *de Corrigendis studiis,* avoue qu'il était singulièrement versé dans les langues grecque et latine, dans les mathématiques, la philosophie et la connaissance de l'Écriture sainte. Tanner fait de lui le portrait suivant : « C'était un prodige de savoir dans un siècle où l'on n'avait presque aucune teinture des lettres, et jamais nous ne pourrons assez admirer son érudition. Il peut lui être échappé quelques méprises, surtout par excès de crédulité; mais si nous examinons l'en-

semble de ses écrits, nous conviendrons qu'il est seul une bibliothèque et un trésor de tous les arts. »

La géographie de Bède, même dans la description des pays étrangers, est fort exacte, quoiqu'il n'eût jamais voyagé, ce qui montre qu'il travaillait d'après de bons mémoires. Il parle dans la préface de son histoire des sources où il avait puisé.

S. ZACHARIE,

PAPE.

(15 mars.)

Zacharie, Grec de nation, succéda au pape Grégoire III en 741. C'était un homme d'une bonté et d'une douceur singulières; il ne se vengeait de ses ennemis que par ses bienfaits, et il saisissait toutes les occasions d'obliger ceux qui l'avaient persécuté avant son exaltation. On le vit exposer sa vie durant les troubles occasionnés par la révolte des ducs de Spolète et de Bénévent contre Luitprand, roi des Lombards.

Luitprand, qui connaissait l'éminente sainteté de Zacharie, avait pour lui une grande vénération. A sa prière il renvoya sans rançon les prisonniers qu'il avait faits pendant la guerre, et rendit à l'Église romaine toutes les places qui lui avaient appartenu dans les territoires de Narni, d'Osimo, de Numana, d'Ancône et de la Valle-Grande. Le saint ayant célébré les divins mystères à Terni en présence des Lombards, édifia ces peuples par sa ferveur extraordinaire, et s'attira de leur part les plus vifs senti-

ments de respect. Quelque temps après il fit un voyage à Pavie, où était le roi Luitprand. Son dessein était d'obtenir de ce prince la paix et la restitution de plusieurs places pour l'exarchat de Ravenne. Le roi des Lombards refusa d'abord ce qu'on lui demanda; mais il se rendit à la fin aux instances réitérées du saint pontife.

Zacharie donna en plusieurs occasions des preuves éclatantes de son zèle et de sa prudence. Il fit de sages réglements pour réformer les abus, pour maintenir la discipline et pour étouffer les semences de division qui troublaient la paix de plusieurs Églises.

S. Boniface, apôtre d'Allemagne, lui écrivit plusieurs lettres pour le consulter sur quelques difficultés. Il lui mandait dans une de ces lettres qu'un prêtre, nommé Virgile, travaillait à mettre la division entre lui et Odilon, duc de Bavière, et qu'outre cela il enseignait plusieurs erreurs, dont les principales étaient qu'il y avait *un autre monde, d'autres hommes sous la terre, un autre soleil, une autre lune.* Zacharie répondit qu'il fallait le déposer s'il persistait à enseigner de semblables erreurs. Mais on aurait tort de conclure de cette réponse, ainsi que l'ont fait des écrivains modernes, que le saint pontife condamnait le sentiment de ceux qui admettaient des *antipodes*; il avait en vue certains hérétiques qui soutenaient l'existence d'une race d'hommes qui ne descendaient point d'Adam, et qui n'avaient point été rachetés par Jésus-Christ. D'ailleurs il ne prononça point de jugement en cette occasion, puisqu'il ordonna à Virgile de venir à Rome afin qu'on examinât sa doctrine. Il y a toute apparence que

Virgile se justifia, puisqu'il fut élu peu de temps après évêque de Saltzbourg.

Le saint pape avait une tendre charité pour les malheureux. Ayant appris que des marchands vénitiens avaient acheté des esclaves à Rome pour les revendre aux Maures d'Afrique, il leur reprocha d'abord un trafic si injurieux à l'humanité et à la religion, et paya ensuite la somme qu'on lui demanda pour rendre la liberté à tous ces esclaves. Il orna la ville de Rome de plusieurs églises magnifiques, fit un grand nombre de fondations en faveur des pauvres et des pélerins, et assigna un revenu annuel fort considérable pour l'entretien des lampes de l'église de Saint-Pierre. Il mourut au mois de mars de l'année 752. Il est nommé en ce jour dans le martyrologe romain.

S. ETIENNE LE JEUNE,

MARTYR.

(28 novembre.)

S. Etienne, surnommé *le Jeune* ou *du mont Saint-Auxence*, est un des plus célèbres martyrs qui versèrent leur sang pour la foi durant la persécution des iconoclastes. Il naquit à Constantinople en 714, et fut consacré à Dieu pendant qu'il était encore dans le sein de sa mère. Ses parents étaient riches et surtout recommandables par leur vertu. Ils choisirent pour leur fils les maîtres les plus habiles et lui inspirèrent dès l'enfance de grands sentiments de piété. On lui donna une connaissance parfaite de la loi catholique : ce qui, joint à l'amour

des devoirs de la religion qu'on lui faisait pratiquer, le préserva dans la suite du poison des nouveautés profanes.

Léon l'Isaurien avait, par un horrible sacrilége, pillé plusieurs églises. Il joignit à ce crime et à beaucoup d'autres celui de l'hérésie, en attaquant le respect dû aux saintes images. Pour établir son erreur il excita contre les catholiques une cruelle persécution. Les parents d'Etienne prirent la fuite, à l'exemple de plusieurs autres, afin de ne pas s'exposer au danger d'offenser Dieu en restant dans le pays. Mais ils voulurent avant leur départ mettre en sûreté la foi de leur fils, qui avait alors quinze ans; ils le placèrent dans le monastère du mont Saint-Auxence, qui était peu éloigné de Chalcédoine. L'abbé lui donna l'habit, et l'année suivante il l'admit à la profession monastique. Etienne montra une ferveur incroyable dans l'accomplissement de tous ses devoirs. Il fut d'abord chargé de fournir chaque jour au monastère les provisions nécessaires pour la communauté.

Son père étant mort quelque temps après, il fut obligé de faire un voyage à Constantinople. Il vendit ses biens et en distribua le prix aux pauvres. Il avait deux sœurs, dont une était religieuse à Constantinople; il emmena l'autre en Bythinie avec sa mère, et les mit toutes deux dans un monastère. Rentré dans la solitude, il fit sa principale occupation de la méditation de l'Ecriture sainte et des commentaires de S. Chrysostome sur ce livre divin.

Après la mort de Jean, abbé du monastère, Etienne fut unanimement choisi pour lui succéder, quoiqu'il n'eût que trente ans. Ce monastère n'était

autre chose qu'un amas de petites cellules éparses çà et là sur la montagne, une des plus hautes de la province. Etienne, comme son prédécesseur, habita dans une cellule fort étroite, située sur le sommet de la montagne. Il y sanctifiait par la prière le travail des mains, qui consistait à copier des livres et à faire des filets. Par ce travail il gagnait de quoi subsister. Il fournissait encore à quelques besoins du monastère et des pauvres. Une peau de brebis faisait tout son vêtement, et il portait continuellement une ceinture de fer. Le nombre de ses disciples devint bientôt très considérable. Une veuve de qualité, qui changea le nom qu'elle portait dans le monde en celui d'Anne, se mit aussi sous sa conduite, et il lui fit prendre le voile dans un monastère de fille qui était au bas de la montagne. Quelques années après Etienne se fit substituer Marin dans le gouvernement de la communauté, afin de mener une vie encore plus solitaire et plus pénitente. Il se retira dans une cellule écartée et beaucoup plus étroite que celle qu'il avait habité jusque là. Il pouvait à peine s'y tenir debout ou couché. Ce fut à l'âge de quarante-deux ans qu'il s'enferma dans cette espèce de tombeau.

L'empereur Constantin Copronyme, trop fidèle imitateur de son père Léon, continua d'attaquer le culte des saintes images. En 754 il fit assembler à Constantinople un prétendu concile, qui fut tout composé d'évêques iconoclastes. On y condamna l'usage des saintes images comme un reste d'idolâtrie, et on employa la persécution dans toutes les parties de l'empire pour forcer les catholiques à souscrire à ce décret impie. L'empereur traita les

moines avec plus de rigueur encore parcequ'il craignait d'éprouver de leur part plus de résistance à ses volontés. Il était surtout jaloux d'obtenir la souscription d'Etienne, que sa sainteté avait rendu célèbre, et dont l'exemple devait avoir tant d'influence sur les autres. Le patrice Calliste fut chargé de l'aller voir et d'employer tous les moyens possibles pour le gagner. Ses efforts furent inutiles, et il s'en retourna d'autant plus confus qu'il s'était flatté de réussir. Constantin, outré des réponses d'Étienne, qui lui furent rapportées, renvoya Calliste au monastère avec une troupe de soldats qui avaient ordre d'arracher le saint de sa cellule. Ils le trouvèrent si affaibli par le jeûne qu'il n'avait pas la force de se soutenir sur ses jambes. Ils furent donc obligés de le porter au pied de la montagne, où ils le firent garder. On suborna des témoins pour l'accuser d'avoir eu des habitudes criminelles avec la veuve Anne dont nous avons parlé. Cette femme protesta qu'elle était innocente, et ne cessa de répéter qu'Etienne était un saint. Sur le refus qu'elle fit de se prêter aux vues du prince, on la condamna à une cruelle flagellation; on la renferma ensuite dans un monastère de Constantinople, où elle mourut peu de temps après de ses souffrances.

Mais l'empereur voulait absolument trouver une occasion pour se défaire d'Etienne. Il engagea un de ses courtisans, nommé George Synclet, à lui tendre un piége. Il avait défendu de recevoir des novices dans les monastères : cette défense lui fournit un prétexte. George étant allé au mont Saint-Auxence se jeta aux pieds d'Etienne et le conjura de lui donner l'habit. Le saint connut qu'il vivait

à la cour parcequ'il était rasé, l'empereur ayant défendu de porter la barbe à ceux qui étaient attachés au service de sa personne ; il refusa donc de l'admettre, et allégua la défense faite aux monastères par le prince. L'imposteur ne se rebuta point; il renouvela ses instances, se donnant pour un homme persécuté et dont le salut était en grand danger; enfin ce qu'il demandait lui fut accordé; mais peu de temps après son admission il s'enfuit à la cour avec son habit monastique. L'empereur le fit paraître ainsi vêtu dans l'amphithéâtre, où l'on avait assemblé le peuple à dessein. Le prince ameute lui-même la populace par des invectives contre Etienne et contre l'ordre monastique ; elle dépouille George de son habit, qu'elle met en pièces et foule aux pieds. Une troupe de soldats ont ordre d'aller au mont Saint-Auxence, d'en chasser les moines, de brûler le monastère et de raser l'église. Etienne est enlevé de sa prison et conduit sur le bord de la mer, où l'on ajoute mille outrages au traitement le plus barbare. Les soldats le firent ensuite embarquer dans le port de Chalcédoine, et le conduisirent dans un monastère de la petite ville de Chrysopolis, près de Constantinople. Calliste et plusieurs évêques iconoclastes y vinrent avec un secrétaire d'état et un autre officier pour lui faire subir un interrogatoire. Les sentiments de bonté qu'ils affectèrent d'abord se changèrent bientôt en fureur. Le saint ne perdit rien de sa fermeté : il osa demander à ceux qui étaient venus l'interroger comment ils osaient qualifier leur conciliabule de concile général, tandis que tout s'y était fait sans la participation de l'évêque de Rome et contre la dis-

position des saints canons. Il leur représenta encore que leur prétendu concile n'avait point eu l'approbation des patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jerusalem. Enfin il démontra la légitimité du culte que l'Eglise rend aux saintes images. Les ennemis de la vérité furent tellement confondus que Calliste, de retour à Constantinople, dit à l'empereur : « Nous sommes vaincus, seigneur; on ne peut résister au savoir ni aux raisonnements de cet homme : d'ailleurs il méprise la mort. » Constantin, qui ne savait comment assouvir sa fureur, bannit le saint, et désigna pour le lieu de son exil l'île de Proconèse dans la Propontide. Etienne y fut joint par plusieurs de ses moines, et les miracles qu'il opéra, en augmentant la réputation de sa sainteté, multiplièrent le nombre des défenseurs des saintes images.

Cette circonstance mortifia sensiblement l'empereur, aussi ordonna-t-il au bout de deux ans de charger de fers le saint abbé et de le renfermer dans une prison à Constantinople. Quelques jours après son arrivée il fut conduit devant Constantin. Il prit en sa présence une pièce d'argent, et demanda quel traitement mériterait celui qui foulerait aux pieds l'image de l'empereur qui y était empreinte. L'assemblée s'écria qu'il faudrait le punir rigoureusement. « Eh quoi ! dit le saint, c'est un crime énorme d'outrager l'image d'un empereur mortel, et on pourra jeter innocemment au feu celle du roi du ciel ? » Le prince le condamna quelques jours après à être décapité, mais il suspendit l'exécution de la sentence pour faire souffrir au martyr un genre de mort plus cruel. Ayant délibéré quelque temps, il

ordonna de le remettre en prison et de l'y battre de verges jusqu'à ce qu'il mourût. Ceux qui furent chargés de cette barbare exécution n'eurent point le courage de l'achever. L'empereur, apprenant qu'Etienne vivait encore, s'écria : « Personne ne me délivrera donc de ce moine ? » Aussitôt une troupe de scélérats, excités par quelques courtisans, courent à la prison, se saisissent du saint abbé, lui attachent les pieds à des cordes et le traînent dans les rues de la ville ; plusieurs lui jettent des pierres ou le frappent avec des bâtons. Un de ces furieux lui décharge sur la tête un coup si violent qu'il lui fait sauter la cervelle. On continua d'insulter son cadavre jusqu'à ce que ses membres fussent mis en pièces et que ses entrailles avec toute sa cervelle fussent répandues par terre.

CHRODEGANG,

ÉVÊQUE DE METZ.

(6 mars.)

Chrodegang, issu d'une famille très illustre, naquit dans le Brabant, nommé alors Hasbain. Il passa ses premières années dans l'abbaye de Saint-Tron, où il se rendit fort habile dans les sciences et dans les voies intérieures de la piété. Il devint référendaire et chancelier de France, puis premier ministre de Charles-Martel en 737. Quoiqu'il fût obligé de vivre à la cour, il ne changea rien à la simplicité des habits qu'il avait coutume de porter ; il continua aussi de macérer son corps par les jeûnes, les veilles et l'usage du cilice. Son amour pour la mor-

tification allait si loin qu'il n'accordait à la nature que ce qui lui était absolument nécessaire. Sa charité pour les pauvres ne connaissait point de bornes; il pourvoyait aux besoins d'une multitude innombrable de malheureux ; il protégeait les veuves et les orphelins, qui le regardaient comme leur père et leur tuteur.

Quelque temps après la mort de Charles-Martel, c'est à dire en 742, il fut élu pour remplir le siége épiscopal de Metz ; mais Pépin, fils et successeur de Charles, ne voulut consentir à son sacre qu'à condition qu'il continuerait d'exercer la charge de ministre d'état. Le saint sut allier les devoirs que cette double dignité lui imposait. Il ne perdit rien de son humilité, de sa douceur, de son recueillement et de la simplicité qui régnait dans tout son extérieur. Il portait toujours un cilice sous ses habits. Il passait une grande partie de la nuit en prières, et ses yeux avaient coutume de verser un torrent de larmes durant ce saint exercice.

Pépin, devenu roi de France, députa Chrodegang vers le pape Etienne III pour l'inviter à passer en France, afin de se délivrer de l'oppression des Lombards. Le saint se chargea lui-même de conduire le souverain pontife, et lui fit traverser les Alpes sans danger. Etienne fut reçu avec les plus grandes marques d'honneur. Le roi n'eut pas plus tôt appris qu'il allait entrer dans ses états qu'il envoya son fils aîné pour l'accompagner jusqu'à Pont-sur-Yonne en Champagne, où il se rendit en personne pour le recevoir. Le pape étant sur le point d'arriver en cette ville, Pépin alla au devant de lui, et lorsqu'il l'eut joint, il descendit de cheval, se pro-

sterna avec toute sa famille et les seigneurs de sa cour, et marcha quelque temps à pied par respect pour le saint-père. Étienne se retira dans le monastère de Saint-Denis en attendant que ses affaires prissent une tournure plus heureuse.

Cependant Pépin, qui avait fait sa propre cause de celle du souverain pontife, députa notre saint en 754 vers Astolphe, roi des Lombards, pour le conjurer au nom des saints apôtres de n'exercer aucune hostilité contre la ville de Rome, de rendre au saint-siége les places qu'il lui avait enlevées, et de ne point assujétir les Romains à des superstitions incompatibles avec leurs lois. Chrodegang s'acquitta de sa commission; mais il avait affaire à un prince inflexible, qui ne voulut rien accorder.

De retour dans son diocèse, il s'appliqua à rétablir la discipline et à faire fleurir la piété de toutes parts. En 755 il fit du chapitre de sa cathédrale une communauté régulière; en quoi il fut imité par plusieurs autres Églises. Il donna à ses chanoines une règle fort sage, composée de trente-quatre articles. Dans le premier de ces articles l'humilité était fortement recommandée, comme étant la base de tout le reste; dans un autre le saint obligeait les chanoines à se confesser à l'évêque au moins deux fois par an; savoir, au commencement du carême et de l'avent. Il bâtit et dota les monastères de Saint-Pierre, de Gorze et de Lorsh ou Laurisham. Ce dernier était dans le diocèse de Worms. S. Chrodegang mourut le 6 mars 766, et fut enterré dans le monastère de Gorze, auquel il avait légué de grands biens par son testament, que nous avons encore. Il

est nommé en ce jour dans les martyrologes de France, d'Allemagne et des Pays-Bas.

S. JEAN DAMASCÈNE,

PÈRE DE L'ÉGLISE.

(6 mai.)

Mahomet, ce fameux imposteur, soumit une partie considérable de l'Arabie avant sa mort, qui arriva en 632. Il eut pour successeur Abubeker, qui étendit ses conquêtes dans la Chaldée et la Perse. Omar, second calife des Sarrasins, se rendit maître de la Palestine, de la Syrie, de la Mésopotamie et de l'Égypte, sous le règne de l'empereur Héraclius, qui mourut en 641. Othman et Ali furent ensuite élevés successivement au califat. Le premier mourut en 655 et le second en 660. Ali fonda la secte du mahométisme que suivent les Perses, mais qui est souverainement détestée par les Turcs et par tous ceux qui reçoivent les interprétations d'Omar et d'Othman.

Telle était la situation des affaires de l'Orient lorsque S. Jean vint au monde. Il naquit sur la fin du septième siècle à Damas, ville qui lui a fait donner le surnom de *Damascène*. Il sortait d'une famille noble et ancienne. Son père, quoique très zélé pour le christianisme, était singulièrement estimé parmi les Sarrasins à cause de sa naissance, de sa probité et de ses talents. Les califes l'élevèrent même aux premières places et lui conférèrent la charge de secrétaire ou de conseiller d'état. Le pieux ministre redoubla de ferveur et de vigilance

sur lui-même à proportion de la grandeur du danger auquel il voyait sa foi exposée; il prit surtout un soin particulier de l'éducation de son fils, dont l'innocence et la religion couraient tant de risques à la cour des princes infidèles. Entre autres captifs qu'il racheta il y en avait un nommé Cosme : c'était un religieux grec, aussi distingué par sa vertu que par son savoir. Les Sarrasins l'avaient amené à Damas pour le vendre avec les esclaves. Ce fut sous sa conduite que le père de Jean mit son fils. Le maître ne négligea rien pour répondre à la confiance qu'on avait en lui. Il cultiva les heureuses dispositions de son élève, et vint à bout d'en faire un homme également habile et vertueux. Jean fut honoré comme son père parmi les Sarrasins. Son rare mérite lui valut la confiance du calife, qui le fit gouverneur de Damas, sa capitale.

Après la mort d'Ali la dignité de calife avait passé dans la famille des Ommiades, et celui qui en fut le premier revêtu se nommait Moavia. Ce prince et ceux qui lui succédèrent immédiatement traitèrent toujours les chrétiens avec douceur. La vertu de Jean et sa capacité pour les affaires étaient si universellement reconnues qu'il jouissait de la faveur de son prince sans faire de jaloux. Il en résultait un très grand avantage pour la religion qu'il professait.

Cependant le saint ne pouvait se rassurer contre les dangers qui l'environnaient de toutes parts. Il craignait la contagion de l'air qu'il respirait, persuadé qu'il est bien difficile de se soutenir quand on vit dans l'abondance et au sein des honneurs. Les réflexions qu'il faisait chaque jour sur les faux biens du monde en détachèrent parfaitement son

cœur. Il prit enfin la résolution de se démettre de sa place; peu de temps après il distribua ses biens aux pauvres et aux églises, et se retira secrètement dans la laure de Saint-Sabas, près de Jérusalem. Il eut pour compagnon de sa retraite Cosme, avec lequel il avait fait ses études et qui fut depuis évêque de Majume en Palestine.

Affranchi de l'esclavage du monde, il goûtait combien il est doux de vivre dans la solitude; tous ses moments s'écoulaient avec une tranquillité inaltérable, et son unique étude était de travailler sans distraction à répondre aux vues de Dieu sur lui et à mettre son salut en sûreté. Il fit de sérieuses réflexions sur l'important ouvrage qu'il entreprenait, et se hâta de trouver les moyens propres à se fixer dans le chemin de la vertu. Plein de ces pensées, il s'adressa au supérieur de la laure, qui lui donna pour directeur un ancien moine fort expérimenté dans la conduite des ames. Cet habile maître mena Jean dans sa cellule, et lui donna les leçons suivantes : « Vous devez, lui dit-il, ne jamais faire votre propre volonté. Exercez-vous à mourir à vous-même en toutes choses, afin de bannir de votre cœur tout attachement aux créatures. Offrez à Dieu vos actions, vos peines, vos prières. Ne vous enorgueillissez point de votre savoir, ni de quelque avantage que ce soit; mais convainquez-vous fortement que de votre propre fonds vous n'êtes qu'ignorance et faiblesse. Renoncez à toute vanité; défiez-vous de vos lumières et ne désirez jamais d'avoir des visions et des faveurs extraordinaires. Eloignez de votre esprit tout ce qui pourrait vous rappeler l'idée du monde; gardez exactement le silence, et souve-

nez-vous que l'on peut pécher même en disant de bonnes choses, lorsqu'il n'y a point de nécessité.»

Le fervent novice suivit ces leçons avec ponctualité; aussi avança-t-il à grands pas dans les voies de la perfection. Son directeur l'éprouvait tous les jours de mille manières différentes, afin de le faire parvenir à une obéissance consommée. Il lui ordonna un jour d'aller vendre des paniers à Damas, et lui défendit en même temps de les donner au dessous d'un certain prix qu'il marqua et qui était exorbitant. Le saint obéit sans le moindre murmure. Il se rendit sous un habit pauvre à Damas, où il avait autrefois vécu dans la splendeur. Quand il y eut exposé sa marchandise il répondit à ceux qui lui en demandaient le prix conformément à ce qui lui avait été prescrit. On le traita d'extravagant et on l'accabla d'insultes, qu'il souffrit en silence. A la fin un de ses anciens domestiques eut pitié de lui, et acheta tous les paniers pour le prix qu'il voulait les vendre. Ce fut ainsi qu'il remporta la victoire sur la vanité, passion contre laquelle son directeur tâchait par toutes sortes de moyens de le prémunir.

Un moine étant inconsolable de la mort de son frère, Jean pour arrêter le cours de ses larmes lui dit un vers grec dont le sens était que tout ce que le temps détruit n'est que vanité. Son directeur, qui craignait que la tentation de faire parade de sa science ne s'emparât de son cœur, lui fit de grands reproches. « Vous avez, lui dit-il, violé la défense que je vous ai faite de parler sans nécessité. » Il le condamna ensuite à être renfermé dans sa cellule. Le serviteur de Dieu s'avoua humblement coupable

de désobéissance, et, au lieu de chercher à s'excuser par la pureté de son intention, il pria les autres moines d'intercéder pour lui et de lui obtenir le pardon de la faute qu'il avait commise. Sa grâce lui fut accordée, mais à des conditions très humiliantes auxquelles il se soumit avec joie.

Son éminente vertu le rendait infiniment cher à ses supérieurs. Il fut enfin jugé digne d'être élevé au sacerdoce, dignité qui pour lors s'accordait aux moines beaucoup plus rarement qu'aujourd'hui. Ce nouvel état ne fit qu'augmenter sa ferveur et son humilité. Son directeur, le voyant solidement établi dans la vertu, lui permit d'employer ses talents à écrire pour l'édification du prochain et l'utilité de l'Église. Il n'avait plus rien à craindre de cette vanité secrète qui dérobe souvent, même à un auteur chrétien, tout le mérite de ses veilles et de ses travaux; vanité plus commune que l'on ne pense, et qu'un homme d'esprit appelle *le dernier faible des grands génies*. Quelque temps après il eut ordre de prendre la plume pour défendre la foi attaquée par les hérétiques.

L'empereur Léon *l'Isaurien* avait publié en 726 des édits contre le culte des images. Les iconoclastes, fiers de la protection de ce prince, s'étaient fait beaucoup de partisans. Comme les ravages de leur hérésie augmentaient de jour en jour, le saint pour arrêter les progrès du mal écrivit ses trois *discours sur les images*. Il commence ainsi le premier : « Connaissant ma bassesse et mon indignité, j'aurais dû sans doute garder un silence perpétuel, et me contenter de pleurer mes péchés devant Dieu; mais, voyant que l'Église était assaillie par une vio-

lente tempête, j'ai cru que je ne devais plus me taire, parceque je crains beaucoup plus Dieu qu'un empereur d'ici-bas.» Il pose pour principe que, l'Église ne pouvant errer, il est impossible qu'elle tombe jamais dans l'idolâtrie. Il explique ce que l'on doit entendre par l'adoration due à l'Être suprême, et à laquelle il donne le nom de *latrie* avec S. Augustin et les autres pères; après quoi il montre qu'elle est entièrement différente de la vénération que nous marquons aux serviteurs et aux amis de Dieu. « Cette vénération, ajoute-t-il, est aussi distinguée du culte de *latrie* que les marques de respect que nous témoignons aux princes et aux supérieurs, conformément à ce qui nous est prescrit par la loi de la nature et par l'Écriture sainte. On ne peut rien conclure de la défense faite dans l'ancien Testament d'avoir des images; elle était restreinte aux seules idoles, ou du moins elle ne regardait que les Juifs. Si l'on veut rétablir la foi mosaïque, il faut par la même raison se faire circoncire et observer le sabbat. D'ailleurs, continue-t-il en s'adressant aux iconoclastes, pourquoi n'honoreriez-vous pas les images puisque vous honorez le lieu du Calvaire, la pierre du saint sépulcre, le livre des évangiles, la croix et les vases sacrés? « Le saint prouve ensuite la doctrine de l'Église par l'autorité des pères. Dans son second discours il montre fort au long que l'on ne doit point avoir égard aux édits de l'empereur.

C'est au prince, dit-il qu'appartient le gouvernement de l'état, mais il ne doit pas se mêler de faire des décisions sur la doctrine; son autorité ne va point jusque là. Il apporte dans le troisième

discours les preuves que fournit la tradition en faveur du culte qui a été rendu de tout temps aux images.

S. Jean Damascène ne se contenta point d'écrire contre les iconoclastes, il parcourut la Palestine pour exhorter les fidèles persécutés. Il alla dans le même dessein à Constantinople, sans se laisser effrayer par la puissance de Constantin-Copronyme, qui favorisait ouvertement les ennemis de l'Église. De retour en Palestine, qui était de la domination du calife des Sarrasins, il continua de défendre la foi catholique par de savants écrits.

Son application à l'étude ne diminuait rien de sa ferveur, parcequ'il avait soin de nourrir son ame par la pratique du recueillement et de la contemplation : il savait que c'était là l'unique moyen de prévenir la dissipation et de ne point laisser éteindre en lui l'esprit de prière. Par une telle conduite il empêchait l'amour de l'étude de dégénérer en passion et de le troubler dans ses exercices de piété; il avait soin encore de chercher la vérité pour elle-même, et de se prémunir contre toute vaine curiosité. Il mourut dans sa cellule vers l'an 780. On découvrit son tombeau auprès du portail de l'église de la Laure, dans le douzième siècle, comme Jean Phocas nous l'apprend dans sa description de la Palestine.

C'est surtout dans ses ouvrages dogmatiques que S. Jean fait paraître l'étendue de son génie. Son style y est plein de force et de clarté; ses raisonnements sont solides et concluants. L'auteur y montre partout une singulière pénétration d'esprit et une sagacité merveilleuse à expliquer les mystères

de la foi. Dans son *Livre de la foi orthodoxe* il a tellement lié toutes les vérités qu'il en résulte un corps complet de théologie. On le regarde comme l'inventeur de la méthode que l'on a depuis adoptée dans les écoles théologiques, et que S. Anselme introduisit parmi les Latins. Cave refuse le titre d'homme judicieux à quiconque n'admire pas dans les écrits de S. Jean Damascène une érudition extraordinaire, une grande justesse et une grande précision dans les idées, une force non commune dans les raisonnements. Jean IV, patriarche de Jérusalem, loue la profonde connaissance que le saint docteur avait des mathématiques. Selon Baronius S. Jean Damascène s'est trompé quelquefois par rapport aux faits historiques; mais ceci ne venait que de l'infidélité de sa mémoire.

NEUVIÈME SIÈCLE DE L'ÉGLISE.

PRÉCIS HISTORIQUE DES ÉVÉNEMENTS LES PLUS REMARQUABLES DES NEUVIÈME, DIXIÈME ET ONZIÈME SIÈCLES.

—

Charlemagne avait rendu de grands services à la religion; elle sut aussi les reconnaître. Ce prince était maître de presque toutes les provinces qui avaient composé l'empire romain d'Occident. La Germanie, les Gaules, une grande partie de l'Espagne et de l'Italie lui obéissaient. Il ne lui manquait plus que le titre d'empereur. Le pape Léon III et les Romains ne crurent pas pouvoir mieux reconnaître les services signalés qu'il avait rendus à l'Église qu'en lui déférant la couronne impériale. Charlemagne signala son empire par un redoublement de zèle pour le bien de ses peuples et pour l'extirpation des vices. Il mourut à Aix-la-Chapelle plein de gloire et de vertus.

L'Église avait joui du repos au commencement du neuvième siècle, mais ce repos fut troublé par Photius, usurpateur du siége de Constantinople : c'était un homme rempli de science et de talents; il les rendit funestes à l'Église et à lui-même par son ambition et ses fourberies. Appuyé de la faveur d'un ministre de l'empereur d'Orient, homme également impie et débauché, il parvint à faire chasser de son siége S. Ignace, patriarche de Constantinople, qu'on redoutait à cause de son zèle contre l'iniquité, et

il usurpa sa place au mépris de toutes les règles de l'Église. Le fourbe écrivit au pape Nicolas Ier pour lui faire part de son élévation, et n'oublia rien pour le prévenir en sa faveur. A l'entendre c'était malgré lui qu'on l'avait choisi pour cette place éminente ; il avait résisté de toutes ses forces, on lui avait fait violence. Il ajoutait qu'Ignace avait donné de lui-même sa démission et qu'il s'était retiré de plein gré dans un monastère.

Tous ces articles étaient autant de mensonges; car S. Ignace avait refusé constamment de se prêter à ces injustices, et il était renfermé dans une prison infecte où on le traitait indignement. Il trouva cependant moyen d'informer le souverain pontife de tout ce qui s'était passé à Constantinople. Alors le pape écrivit des lettres où il rétablissait Ignace et condamnait l'intrusion de Photius. Mais celui-ci supprima les lettres du pape, et en substitua d'autres où il lui faisait dire tout le contraire. Ce fut ainsi qu'à force d'artifices et de fourberies cet ambitieux scélérat se maintint pour lors dans son usurpation.

Quelques années après l'intrusion de Photius, l'empereur Basile étant monté sur le trône, les choses changèrent de face. L'usurpateur fut chassé du palais patriarcal et enfermé dans un monastère. S. Ignace, patriarche légitime, rentra solennellement dans son Église et engagea le pape à convoquer un concile général. Ce concile fut le huitième, et se tint à Constantinople. Le pape y présidait par ses légats. Photius fut cité à comparaître ; mais il fallut l'amener malgré lui. Cet hypocrite joua le personnage du juste opprimé. A la plupart des

questions qu'on lui fit il garda le silence, et lorsqu'il fut obligé de parler il emprunta dans ses réponses les mêmes paroles que Jésus-Christ avait prononcées devant ses juges au temps de sa passion. Il fut renvoyé avec indignation. Le concile l'excommunia lui et ses adhérents. Le pape confirma les décrets du concile, et l'Église grecque recouvra sa tranquillité. Mais il resta dans plusieurs de ses membres le germe funeste de la division qui devait un jour la séparer de l'Église latine.

L'Église eut ensuite beaucoup à souffrir de la part des nations encore infidèles du nord de l'Europe. Dans les neuvième et dixième siècles ces nations parcoururent le fer à la main l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Espagne, l'Italie, et laissèrent partout des marques de leur fureur contre le christianisme. Les arts et les sciences furent bannis de ces contrées et ne trouvèrent plus d'asile que dans les monastères. On s'y occupa à transcrire les ouvrages anciens, échappés aux barbares; monuments précieux qui auraient péri pour toujours si l'Église n'avait pris soin de les transmettre à la postérité. C'est dans son sein que se conserva le goût des lettres; et l'Église seule eut la gloire de soumettre à son obéissance les nations belliqueuses qui l'avaient désolée, de les adoucir, de les civiliser et de changer en enfants dociles les plus cruels de ses persécuteurs.

Dans le neuvième siècle elle avait converti successivement les Danois, les Suédois, les Polonais et les Russes. Après eux, les Normands, qui depuis long-temps ravageaient la France, et qui paraissaient au commencement du dixième siècle plus

acharné que jamais, ouvrirent tout à coup les yeux à la lumière, et l'on vit un changement subit dans les mœurs de ce peuple jusqu'alors féroce et indomptable.

Ce fut sur la fin du même siècle que les Hongrois, peuple encore plus féroce que les Normands, après avoir horriblement ravagé les églises d'Allemagne, furent convertis par S. Étienne, leur roi et leur apôtre.

Ce saint roi avait une dévotion particulière pour la Mère de Dieu, et il mit sous sa protection sa personne et son royaume; exemple qui a depuis été imité par un de nos rois.

Dans le onzième siècle l'Église eut à combattre contre une nouvelle hérésie. Bérenger, archidiacre d'Angers, voulant se distinguer et acquérir de la célébrité, osa attaquer un mystère que dix siècles consécutifs avaient respecté; il enseigna que le corps et le sang de Jésus-Christ ne sont pas contenus réellement dans l'Eucharistie. Aussitôt il s'éleva une réclamation générale, et l'on écrivit de toutes parts pour défendre l'ancienne croyance de l'Église contre cette nouveauté impie. On assembla un concile à Rome. Bérenger y comparut et n'osa y soutenir son erreur; il se rétracta et jeta lui-même au feu les livres qu'il avait écrits contre la sainte Eucharistie. Cette hérésie, anathématisée par l'auteur même, fut anéantie pour lors, et ne reparut que plusieurs siècles après, lorsque les calvinistes la renouvelèrent.

Ce fut dans le courant du onzième siècle que les Grecs se séparèrent de l'Église romaine par un effet de l'ambition des patriarches de Constanti-

nople. Depuis long-temps ces évêques voyaient avec une secrète jalousie la prééminence du siége de Rome et son autorité sur toutes les Églises du monde chrétien. Michel Cérufaire, plus ambitieux encore et plus hardi que ses prédécesseurs, rompit ouvertement avec l'Église romaine et se sépara de l'unité dont elle est le centre. Pour justifier cette rupture scandaleuse il renouvela les injustes accusations et les reproches frivoles que Photius avait autrefois faits aux Latins ; par exemple de se faire la barbe, de jeûner le samedi, de ne pas chanter l'*alleluia* pendant le carême, etc. En conséquence il défendit de communiquer avec le pape, il fit fermer les églises que les Latins avaient à Constantinople, et poussa le fanatisme jusqu'à rebaptiser ceux qui avaient reçu le baptême dans l'Église latine.

Par des lettres pleines de mensonges il s'efforça de soustraire à l'obéissance due au chef de l'Église les trois patriarches de Jérusalem, d'Alexandrie et d'Antioche, et les autres évêques d'Orient. Ses impostures réussirent auprès de plusieurs d'entre eux; mais le schisme n'était point encore général : il ne fut consommé que plus d'un siècle après, lorsque les Latins devinrent odieux aux Grecs par la conquête qu'ils firent de la ville et de l'empire de Constantinople.

Vers la fin du onzième siècle l'Église fut consolée par l'établissement d'un nouvel ordre religieux, connu sous le nom de *Chartreux*. S. Bruno en est le fondateur. C'était l'homme le plus savant et le plus habile écrivain de son siècle. Sa réputation l'éleva à la dignité de recteur des grandes études dans l'église de Reims, célèbre alors par ses écoles.

Mais Bruno, qui sentait le vide des distinctions humaines, résolut de se retirer dans la solitude et d'y consacrer le reste de ses jours à la pénitence. Suivi de plusieurs de ses amis à qui il avait inspiré son dégoût pour le monde, il alla trouver S. Hugues, évêque de Grenoble, qui le conduisit dans un lieu sauvage de son diocèse, au milieu des horribles montagnes connues sous le nom de *Chartreuses*. Bruno s'y établit avec ses compagnons.

On vit alors reparaître en France les merveilles de la Thébaïde. Ces nouveaux solitaires, dit un auteur contemporain, sont plutôt des anges que des hommes. Chacun a sa cellule entourée d'un petit enclos, d'où il ne sort pas : on lui fournit du pain et des légumes d'une seule espèce, pour la nourriture de la semaine. Tous gardent un silence parfait et ne demandent que par signes les choses dont ils ont absolument besoin. Leur principale occupation est le travail des mains, leur seul délassement est la prière. Ils ne se réunissent que le dimanche pour chanter l'office en commun. Leur habit est fort simple ; par dessous ils portent le cilice. Tout est pauvre chez eux, même l'église, dont l'argenterie se réduit à un calice.

S. Bruno eut la consolation de voir le nouvel ordre se répandre rapidement dans toute l'Europe. Quand il sentit approcher sa fin il assembla ses religieux, et fit en leur présence sa profession de foi contre l'hérésie de Bérenger ; elle était conçue en ces termes : *Je crois les sacrements de l'Église, et en particulier que le pain et le vin consacrés sur l'autel sont le vrai corps et le vrai sang de Jésus Christ, que nous recevons dans l'espérance du salut éternel.* L'es-

prit de ce saint fondateur s'est perpétué dans ses enfants : l'ordre des chartreux, par un privilége bien rare, n'a pas eu besoin de réforme durant huit siècles qu'il a subsisté.

S. TARAISE,

PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE.

(25 février.)

Taraise, né à Constantinople vers le milieu du huitième siècle, était fils de Georges et d'Eucratie, tous deux de race patricienne. Georges exerçait une des premières charges de la magistrature et jouissait de la plus haute considération. Eucratie, encore plus distinguée par ses vertus que par sa naissance, était aussi universellement estimée. Elle voulut former elle-même son fils aux exercices de la piété, et elle y réussit merveilleusement. Le jeune Taraise se fit bientôt admirer par ses talents et son attachement à la religion. Il fut élevé à la dignité de consul. Le séjour de la cour, ordinairement si dangereux à l'innocence, n'altéra point les sentiments de piété gravés dans son cœur ; il y vécut toujours en chrétien.

La secte des iconoclastes ou *briseurs d'images* était devenue fort insolente à cause de la protection que lui avaient accordée plusieurs empereurs. L'impératrice Irène, femme de Léon, surnommée *Chazare*, qui à de mauvaises qualités en joignait de bonnes, avait toujours conservé un attachement secret à la foi catholique. Après la mort de son mari elle se fit déclarer régente de l'empire, afin de

gouverner sous le nom de son fils Constantin, qui n'était âgé que de dix ans. Les orthodoxes conçurent alors l'espérance de voir enfin finir la persécution qu'ils souffraient depuis long-temps. Paul III était alors patriarche de Constantinople. Ce prélat avait d'excellentes qualités, et entre autres une immense charité pour les pauvres ; mais la crainte l'avait empêché de se déclarer ouvertement pour la vérité ; il avait même tenu contre sa conscience une conduite qui favorisait l'hérésie régnante. Une maladie dangereuse lui ouvrit les yeux sur sa lâcheté ; il résolut pour l'expier de passer le reste de sa vie dans la solitude. On fit d'inutiles efforts pour le faire revenir à Constantinople ; il insista pour qu'on lui donnât un successeur, et il désigna Taraise. Il mourut peu de temps après, et on élut celui qu'il avait désigné.

Il fut extrêmement difficile de déterminer Taraise à accepter le siége vacant, et il n'y consentit enfin que quand on lui eut promis d'assembler un concile général pour terminer toutes les disputes qui s'étaient élevées touchant les saintes images. Dès qu'il fut installé il écrivit au pape Adrien pour s'unir avec lui dans la communion de l'Église catholique. Lorsque les légats du pape et des patriarches, ainsi que les évêques de leur dépendance, furent arrivés à Constantinople, on y fit l'ouverture du concile le 1er août 786. Mais on ne put rien statuer à cause des violences que les iconoclastes exercèrent : il fallut donc se retirer et attendre un temps plus favorable.

L'année suivante les évêques s'assemblèrent à Nicée en Bithynie. Le concile fut composé de trois cent cinquante évêques, indépendamment d'un

grand nombre d'abbés, de prêtres et de confesseurs. On exposa la doctrine de l'Église sur la matière en question; après quoi on définit contre les iconoclastes qu'on doit rendre un culte de relation aux images des saints.

Taraise, conformément à la décision du concile, rétablit l'usage des saintes images dans toute l'étendue de son diocèse. Il s'appliqua aussi avec beaucoup de soin à réformer divers abus et surtout à abolir la simonie. Il voulut donner l'exemple de toutes les vertus qu'il recommandait aux autres. Il bannit de sa table et de son palais tout ce qui sentait la somptuosité. La prière et la lecture emportaient les moments dont il pouvait disposer. Il ramena la simplicité évangélique dans son clergé. Les laïques rougirent de leurs déréglements et rentrèrent dans les règles de la loi. Sa charité pour les pauvres couronnait ses autres vertus. Il parcourait les hôpitaux et les maisons particulières de peur que quelque malheureux ne restât sans secours. Un pareil ministre de Jésus-Christ ne pouvait manquer d'opérer les plus grands biens. Il revenait souvent dans ses instructions sur la nécessité de mortifier ses sens, et sur les dangers que l'innocence court au théâtre.

Cependant l'empereur Constantin conçut une passion criminelle pour Théodote, dame d'honneur de l'impératrice Marie, qu'il n'avait jamais aimée. Oubliant que les liens du mariage sont indissolubles, il résolut de les rompre pour épouser Théodote. Il sentit qu'il serait difficile de faire approuver son divorce par le patriarche. Il lui envoya un de ses officiers pour exposer les prétendus torts de

l'impératrice, qu'il accusait d'avoir voulu attenter à sa vie par le moyen du poison. Taraise ne répondit que ce peu de mots en soupirant : « Je ne sais comment l'empereur pourra supporter l'infamie dont ce divorce scandaleux va le couvrir à la face de l'univers. Je ne sais pas non plus comment il pourra punir les adultères et les autres débauches après avoir donné un tel exemple. Allez lui dire de ma part que je souffrirai plutôt la mort et tous les supplices imaginables que de consentir à son dessein. » L'empereur, se flattant toujours de gagner le patriarche, le fit venir et allégua les prétendues preuves qu'il avait des projets criminels de l'impératrice. Taraise ne donna point dans le piége et dit généreusement à l'empereur qu'il connaissait le motif de ses plaintes : « Elles viennent, ajouta-t-il, de votre passion pour Théodote; mais, fussent-elles fondées, je ne consentirais point pour cela à la célébration d'un mariage qui sera toujours illégitime et contraire à la loi de Dieu tant que l'impératrice vivra. » L'empereur furieux le fit chasser de sa présence.

Aveuglé de plus en plus par sa passion, il obligea l'impératrice de sortir du palais et de se retirer dans un monastère. Il se fit marier avec Théodote par Joseph, économe de l'Église de Constantinople. Cette action scandaleuse eut des suites très funestes à la religion. Plusieurs personnes puissantes suivirent l'exemple du prince, et la débauche fut publiquement autorisée. Taraise n'exécuta point la menace qu'il avait faite d'employer les censures ecclésiastiques. Il crut qu'il était de la prudence de ne pas pousser à bout un prince entier dans ses vo-

lontés, de peur qu'il ne rétablît l'hérésie, pour l'extirpation de laquelle il avait déjà pris des mesures. Il usa de modération pour ne pas tout perdre. Cela n'empêcha pas l'empereur de le persécuter, même dans la personne de ses proches et de ses domestiques.

Cependant l'impératrice Irène fit jouer mille ressorts pour rendre son fils odieux à l'empire, afin de recouvrer l'autorité dont elle avait été dépouillée. Ayant gagné les principaux officiers de l'armée, elle le fit emprisonner, puis ordonna qu'on lui crevât les yeux; ce qui fut exécuté avec tant de cruauté que le malheureux prince en mourut en 797. Elle régna seule pendant cinq ans ; mais elle fut détrônée et reléguée dans l'île de Lesbos, où elle mourut de chagrin.

Taraise profita de la liberté qui lui fut rendue pour rétablir partout le bon ordre. Il vécut en paix sous le règne de Nicéphore, uniquement occupé des pratiques de la pénitence et des fonctions du saint ministère. Enfin il fut attaqué de la maladie qui termina sa vie le 25 février 806.

LE BIENHEUREUX CHARLEMAGNE,

EMPEREUR.

(28 janvier.)

Charles, fils du roi Pepin et surnommé *Charlemagne* à cause de la grandeur de ses actions, naquit en 742, et fut couronné roi en 768. La mort de son frère Carloman, roi d'Austrasie, arrivée en 771, le rendit seul maître de toute la mo-

narchie française. Il commença son règne par la défaite de Hunauld, duc d'Aquitaine. Le pape Adrien ayant imploré son secours contre les persécutions des Lombards, il vola en Italie avec une puissante armée, remporta une victoire complète sur ces peuples, et prit le titre de roi de Lombardie en 774. Il alla à Rome pendant le siége de Pavie, et fit au souverain pontife une donation beaucoup plus ample que celle de Pépin, puisqu'elle comprenait l'exarchat de Ravenne, avec les duchés de Spolette et de Bénévent, sans parler de plusieurs autres pays.

Les Saxons, toujours vaincus et toujours rebelles, donnèrent long-temps de l'exercice à la valeur de Charles. Effrayés enfin par la grandeur de leurs pertes, ils demandèrent la paix. Le monarque français profita de cette circonstance pour les arracher aux impiétés du paganisme. Comme ils avaient souvent violé les traités, il leur dit qu'il n'en ferait aucun avec eux, à moins qu'ils n'embrassassent le christianisme. Witikind, le principal auteur de la dernière révolte, reçut le baptême en 785 avec plusieurs personnes qui lui étaient attachées, et il fut créé duc d'une partie de la Saxe. Ce n'était pas là le premier coup que Charles portait à l'idolâtrie chez les Saxons; dès l'an 772 il avait fait abattre le temple et la fameuse idole que ces peuples appelaient *Irminsul*, ou *dieu de la guerre*. Nous n'entreprendrons point de suivre ce prince dans le cours rapide de ses victoires; on en peut voir le détail dans un grand nombre d'histoires écrites par d'excellentes plumes.

Léon III trouva comme Adrien un défenseur et un appui dans Charlemagne. Obligé de sortir de

Rome pour se soustraire à la fureur de ses ennemis, il se réfugia auprès de ce prince, qui sut le rétablir et lui faire justice en punissant les coupables. Ce fut le même pape qui couronna Charles empereur des Romains, le jour de Noel de l'an 800. On ne peut dire que le monarque français eût brigué ce titre, et il protesta lui-même qu'il n'aurait point été à l'église ce jour-là s'il eût prévu ce qui devait arriver. Ainsi fut rétabli l'empire d'occident, qui avait fini dans la personne d'Augustule en 476. Nicéphore, empereur de Constantinople, reconnut par la suite Charlemagne pour empereur d'occident.

Charlemagne ne s'occupait pas tellement de la guerre qu'il négligeât l'administration intérieure de ses vastes états. Il pensait jusqu'au milieu de ses marches au moyen de rendre ses peuples heureux: de là ces réglements admirables qui rendront sa mémoire immortelle. Il s'appliqua aussi à bannir l'ignorance et la barbarie : il y réussit, en attirant par ses libéralités des hommes célèbres par leur science, comme un Alcuin, un Pierre de Pise, un Paul, diacre. Il établit des écoles dans les cathédrales et dans les monastères de son empire; il en fonda de publiques dans Paris, à Tours et dans plusieurs autres villes, et institua une espèce d'académie, dont les séances se tenaient dans son palais. On l'y voyait assister aussi régulièrement que ses affaires pouvaient le lui permettre; et comme la trempe de son esprit était excellente, il fit de rapides progrès dans les lettres. Tous ses moments de loisir étaient consacrés à la lecture, surtout à celle du livre *de la Cité de Dieu*, par S. Augustin. Il voulait que ce bel ouvrage fût sous son chevet

pendant la nuit, afin que s'il venait à s'éveiller il en pût lire quelque chose.

Jamais prince ne montra plus de zèle contre toutes les nouvelles doctrines qui corrompent la pureté de la foi. Les erreurs de Félix d'Urgel et d'Elipand de Tolède, sur la filiation de Jésus-Christ ne lui furent pas plus tôt connues qu'il fit assembler plusieurs conciles pour les proscrire. Il assista lui-même à celui de Francfort, qui anathématisa en 794 les blasphèmes de ces deux hérétiques. Le rétablissement et la manutention de la discipline ecclésiastique lui parurent aussi un objet digne de ses soins; et comme il savait que la conduite des personnes consacrées à Dieu par état influe beaucoup sur les peuples, il travailla à la réforme du clergé et des monastères : de là ce grand nombre de synodes où l'on fit ces beaux réglements que l'on trouve dans les Capitulaires de ce prince.

On ne peut disconvenir que Charles n'ait souillé ses premières années par l'amour des femmes; mais il expia les désordres de sa jeunesse par une sincère pénitence. Il racheta ses péchés, selon l'expression de l'Écriture, par d'abondantes aumônes qu'il répandit dans tous les lieux où il y avait de pauvres chrétiens. Convaincu que le précepte de la mortification regardait les princes comme les autres hommes, il observait à table le plus exacte sobriété, et se faisait lire quelque bon livre pendant ses repas. Il assistait régulièrement à l'office de l'église et même à matines, autant que sa santé pouvait le lui permettre. Il avait grand soin que le service divin se fît avec cette décence et avec cette majesté qui annoncent la grandeur du Dieu que nous adorons ;

ce fut ce qui l'engagea à faire venir de Rome des personnes versées dans la science du chant ecclésiastique, et à ouvrir des écoles où des sujets pussent l'apprendre. Il décora les temples avec magnificence et les pourvut de vases et d'ornements précieux pour la célébration des saints mystères. Zélé défenseur de l'Église et de ses priviléges, il s'opposa toujours à l'injuste usurpation de ses biens, qu'il regardait comme les vœux des fidèles, le prix des péchés et le patrimoine des pauvres.

Ce grand prince mourut le 28 janvier 814, dans la soixante-douzième année de son âge, la quarante-septième de son règne, et la quatorzième de son empire. Il fut enterré à Aix-la-Chapelle. L'empereur Frédéric Ier, surnommé *Barberousse*, fit faire la levée de son corps en 1165. Il est vrai que ce fut en vertu d'un décret de canonisation donné par l'anti-pape Paschal III; mais ce décret a acquis force de loi, n'y ayant point eu de réclamation de la part des papes légitimes. La fête du B. Charlemagne se fait à Aix-la-Chapelle avec le rit double de première classe. Il est encore honoré dans plusieurs églises de France et d'Allemagne. L'université de Paris le choisit pour son patron en 1661. La nation d'Allemagne, l'une des quatre de cette célèbre université, l'honorait sous ce titre dès l'an 1480.

S. BENOIT D'ANIANE,

ABBÉ EN LANGUEDOC.

(12 février.)

S. Benoît, fils d'Aïgulfe, comte de Maguelone,

naquit en Languedoc. Il fut successivement échanson du roi Pépin et de Charlemagne, qui tous deux le comblèrent de richesses et d'honneurs. Eclairé par la grâce sur la vanité des biens sensibles, il résolut, à l'âge de vingt ans, de tourner toutes ses vues vers la conquête du royaume céleste. Il resta cependant encore trois ans à la cour; mais il y menait la vie la plus mortifiée et la plus pénitente. Enfin une occasion où il pensa périr en voulant sauver son frère qui se noyait dans le Tésin, près de Pavie, acheva de le détacher du siècle. De retour en Languedoc, il ouvrit son cœur à un vertueux solitaire nommé Widmar ou Guimer, qui le confirma dans la résolution qu'il avait prise de renoncer entièrement au monde. Il partit donc de chez lui comme pour aller à Aix-la-Chapelle, où était la cour; mais il s'arrêta en chemin à l'abbaye de Saint-Seine, où il prit l'habit monastique en 774. Il y vécut deux ans et demi dans la pratique d'une rigoureuse abstinence et de la mortification la plus parfaite. Il traitait son corps comme un esclave rebelle, ne lui accordant que ce qui était absolument nécessaire pour le soutenir, du pain et de l'eau faisaient sa nourriture. Il dormait peu, et souvent sur la terre nue; quelquefois il passait toute la nuit en prières, nu-pieds sur le pavé, même au plus fort de l'hiver. Il embrassait avec ardeur tout ce que la pénitence a de plus humiliant. Il était si mort à lui-même qu'il trouvait un sujet de joie dans les mépris et les insultes. Non content d'observer la règle avec la ponctualité d'un fidèle disciple de S. Benoît, il pratiquait encore les austérités que prescrivent celles de S. Pacôme et de S. Basile. Il possédait dans un degré éminent cet esprit de con-

ponction, ce don des larmes, cette intelligence dans les voies de Dieu, qui sont le partage des ames consommées dans la perfection.

Devenu cellerier, il s'acquitta de cet emploi d'une manière qui donna la plus haute idée de ses vertus et de sa capacité pour le gouvernement : c'est ce qui fit qu'après la mort de l'abbé les moines le choisirent pour lui succéder; mais comme il connaissait leur aversion pour la réforme il ne voulut point accepter cette charge. Il quitta même ce monastère en 780, et retourna en Languedoc, où il bâtit un petit ermitage dans une terre de sa famille, près d'une chapelle de Saint-Saturnin, et sur les bords d'un ruisseau nommé Aniane. Il y vécut quelques années dans une grande pauvreté, priant continuellement le Seigneur de lui découvrir sa volonté et de lui faire la grâce de correspondre fidèlement à sa vocation. Il lui vint des disciples, qu'il refusa d'abord par humilité; mais à la fin il en reçut quelques-uns, du nombre desquels était le saint vieillard Guimer. Tous ces solitaires n'avaient d'autre revenu que le produit de leur travail : ils ne vivaient ordinairement que de pain et d'eau; ils y ajoutaient les jours de dimanche et de grandes fêtes un peu de vin et de lait qu'on leur apportait par charité. Le supérieur n'était distingué des autres que par sa vertu; il s'assujettissait comme eux aux plus pénibles travaux. Benoît, voyant le nombre de ses disciples s'accroître de jour en jour, bâtit dans le voisinage un monastère plus grand et plus spacieux. Son amour pour la pauvreté allait si loin qu'il ne se servait à l'autel que de calices de bois, de verre ou d'étain. Quand on lui faisait présent d'ornements précieux,

il les donnait à d'autres églises. Outre la conduite de ses religieux, dont le nombre monta bientôt jusqu'à trois cents, il avait encore une inspection générale sur tous les monastères de Provence, de Languedoc et de Gascogne, qui tous le regardaient comme leur maître et leur père. Il établit partout la plus sévère réforme; mais à la fin il y apporta quelque adoucissement par condescendance pour la faiblesse humaine.

Notre saint, persuadé que toutes les bonnes œuvres ne sont point méritoires sans la foi, conserva ce précieux dépôt avec la plus parfaite fidélité. Attaché inviolablement à l'Église, il s'éleva fortement contre ses ennemis, surtout contre Félix d'Urgel, qui attaquait la filiation divine de Jésus-Christ. Il assista au concile de Francfort, où cet hérésiarque fut condamné en 794; il composa même quatre traités pour défendre la doctrine catholique.

Benoît était regardé comme l'oracle de la France, et y jouissait de la plus haute considération; ce qui lui facilita les moyens d'introduire la réforme dans un très grand nombre de monastères. Il envoya de fervents religieux dans celui de Gellone, appelé depuis *Saint-Gillem du désert*, parcequ'il avait été fondé en 804 par Guillaume, duc d'Aquitaine. Louis-le-Débonnaire, frappé du renouvellement des cloîtres, établit le saint inspecteur de toutes les abbayes de son royaume, et le fit venir à Marmunster ou Marmoustier en Alsace, pour l'approcher davantage de sa personne; mais comme ce lieu est éloigné d'Aix-la-Chapelle, qui était la résidence ordinaire de l'empereur, il fonda pour lui le monastère d'Inde, qui n'en est qu'à deux

lieues. Le saint présida en 817 à une assemblée d'abbés, tenue pour le rétablissement de la discipline monastique, et fut le principal auteur des canons que le concile d'Aix-la-Chapelle fit la même année pour la réformation des bénéficiers et des moines. On adopta les statuts qu'il avait dressés, et on les joignit à la règle du patriarche S. Benoît; l'un ayant été en France et en Allemagne ce que l'autre avait été en Italie.

Cependant la santé de notre saint dépérissait de jour en jour, et ses dernières années ne furent qu'une maladie continuelle. Il mourut au monastère d'Inde, le 11 février 821, âgé d'environ soixante-onze ans. On l'enterra dans ce monastère, depuis appelé de *Saint-Corneille*, parceque l'église est dédiée au saint pape de ce nom. On fait sa fête à Aniane le 11 de février; mais la plupart des martyrologes n'en font mémoire que le 12 du même mois, qui fut le jour de sa sépulture. Ses reliques, célèbres par plusieurs miracles, se trouvaient à l'abbaye d'Inde ou de Saint-Corneille, dans le duché de Clèves.

L'application avec laquelle S. Benoît d'Aniane étudia l'esprit de sa règle prenait sa source dans un désir ardent de parvenir à la perfection évangélique. Il savait que le but de toutes les instructions monastiques est de faire mourir l'homme à lui-même pour l'unir à Dieu de la manière la plus intime. Or cette tendance à la perfection, et par conséquent la nécessité de mourir à toutes les inclinations de la nature corrompue, à toutes les cupidités de l'amour-propre, obligent indistinctement tous les disciples de Jésus-Christ. Les chrétiens qui vi-

vent dans le monde ne diffèrent des moines qu'en ce qu'ils marchent par une route différente : les uns et les autres doivent se proposer le même terme. Heureux celui qui, comprenant ces sublimes maximes y conforme sa conduite ! Le démon ferait d'inutiles efforts pour lui nuire. Ses assauts ne lui réussissent qu'autant qu'il entretient des intelligences secrètes avec nous-mêmes. Il ne pourra, si nous sommes zélés pour notre perfection, nous empêcher d'atteindre le sommet de cette montagne mystique où Dieu laisse contempler ses perfections infinies par les ames entièrement détachées du monde et d'elles-mêmes.

S. ADÉLARD,

ABBÉ DE CORBIE EN PICARDIE.

(2 janvier.)

Adélard (1) était issu du sang le plus illustre puisqu'il avait pour père le comte Bernard, fils de Charles-Martel, et frère du roi Pépin. Il était né à Huyze près d'Audenaerde ; ce village lui appartenait de même que celui de Beérthem près de Louvain. Charlemagne, dont il était cousin-germain, le fit venir à la cour et le créa comte du palais. Quoiqu'il fût jeune encore il ne laissa pas de craindre l'air empesté qu'on respire dans le monde. De

(1) On l'appelait encore Adalard, que l'on prononçait Alard. Il était ordinaire aux anciens Français d'ajouter à certains mots des lettres ou des syllabes qu'on ne faisait point sonner dans la prononciation. De la *Chrodrobert* ou *Rigobert* pour *Robert ; Clovis* pour *Louis* ; *Clothaire* pour *Lothaire*.

là cette attention à conserver la grâce que Dieu avait libéralement versée dans son ame. Les abus dont il était témoin alarmaient de plus en plus sa conscience ; et comme il ne pouvait y remédier, il résolut de s'en dérober au moins la vue. Il s'éloigna donc de la cour et du commerce des hommes pour aller vivre dans la retraite : son sacrifice fut d'autant plus édifiant et plus méritoire qu'il possédait les plus brillantes qualités de l'esprit et du corps, et qu'il était à la fleur de son âge ; car il n'avait que vingt ans lorsqu'il prit l'habit monastique à Corbie en Picardie. Il fit ses vœux après une année de noviciat passée dans la plus grande ferveur.

On le chargea d'abord de la culture du jardin, emploi dont il s'acquitta avec autant de zèle que d'humilité. Cette dernière vertu, jointe à l'amour de la solitude, lui fit demander la permission de se retirer au Mont-Cassin. Il avait choisi ce monastère dans l'espérance d'y être totalement inconnu aux hommes. La permission lui ayant été accordée, il passa en Italie ; mais il n'y trouva pas ce qu'il y était allé chercher. Son rare mérite et ses éminentes vertus le firent bientôt connaître. On l'obligea même de retourner au monastère de Corbie, dont il fut élu abbé quelques années après.

Charlemagne faisait un cas singulier de notre saint, aussi le contraignit-il de quitter la solitude pour venir à la cour. Nous apprenons de Hincmar, qui l'y avait vu, que de tous ceux qui composaient le conseil personne ne pouvait lui être comparé. En 796 le même prince le mit, en qualité de premier ministre, auprès de Pépin, son fils aîné, roi de Lombardie. Dans une place aussi importante,

Adélard se proposa uniquement la gloire de Dieu et le bonheur des peuples. Un ministre qui a des intentions aussi pures ne peut négliger son propre salut; et voilà pourquoi le saint était si attentif à conserver le recueillement intérieur de l'ame au milieu de la dissipation inséparable des cours. Il allait de temps en temps se renfermer dans sa chambre, ou dans la chapelle du palais afin de vaquer à la prière et de ranimer continuellement sa ferveur par des méditations profondes sur l'abîme de ses misères et sur les grandeurs infinies de la majesté divine, Les larmes qui coulaient alors de ses yeux annonçaient la vivacité de sa ferveur. Charlemagne l'ayant rappelé de Milan l'envoya vers le pape Léon III pour assister à la discussion de certaines difficultés qui s'étaient élevées au sujet d'une addition faite au symbole, afin d'exprimer plus clairement que le Saint-Esprit procède du Fils comme du Père. Il s'agissait du *Filioque*, que toutes les Eglises n'avaient point encore reçu. L'année suivante, c'est à dire en 810, mourut Pépin, roi de Lombardie. Il laissait un fils nommé Bernard, âgé de douze ans, qu'il mit sous la conduite du saint.

Quelques années après, Bernard qui, en qualité de fils de Pépin, l'aîné des enfants de Charlemagne, avait des prétentions à la couronne impériale, prit les armes pour faire valoir ses droits; mais il fut malheureux dans cette guerre, qui lui coûta son royaume et la vie. Louis-le-Débonnaire, prévenu par les discours empoisonnés de quelques flatteurs soupçonna le saint d'avoir favorisé sourdement les prétentions de Bernard, son élève, et l'exila dans l'île d'Hère en Aquitaine. Sa famille fut enveloppée

dans la même disgrâce. On bannit Wala, son frère, et Gundrade, sa sœur, qui tous deux profitèrent de cette épreuve pour leur sanctification. Quant à notre saint, il adora avec soumission les décrets de Dieu, qui se servait des hommes pour perfectionner sa vertu. Avec de tels sentiments il ne pouvait manquer de goûter dans sa nouvelle demeure une joie et une tranquillité d'ame inaltérables. Cependant l'empereur revint de ses préjugés; il reconnut l'innocence d'Adélard et le rappela à la cour vers la fin de l'année 821; il lui fit même une espèce de réparation de l'injustice qu'il avait commise à son égard, en accumulant sur sa tête de nouvelles grâces et de nouveaux honneurs. Le serviteur de Dieu ne fut point ébloui du vain éclat des grandeurs humaines; il en connaissait trop le vide: aussi fut-il toujours le même homme à la cour et dans le cloître, dans l'adversité et dans la prospérité. Le mépris des biens terrestres, l'amour de la prière, une tendre charité envers tous les hommes, un zèle ardent à servir les malheureux, furent les traits qui le caractérisèrent dans les diverses positions où il se trouva.

Adélard, qui se croyait déplacé à la cour, et qui n'y restait que malgré lui, demanda avec instance la permission de retourner à Corbie. Elle lui fut enfin accordée en 823. Il ne fut pas plus tôt rentré dans son monastère qu'il en reprit les exercices avec une nouvelle ferveur. Souvent on le voyait, malgré sa dignité d'abbé, s'assujettir aux plus humiliantes fonctions de la communauté. Quoique avancé en âge, il écoutait avec docilité les avis du dernier de ses moines. Lorsque quelqu'un d'entre eux l'exhortait à modérer ses austérités: « J'aurai soin de votre

serviteur, répondait-il en parlant de lui-même, afin qu'il puisse vous servir plus long-temps. » Il ne négligeait rien pour porter ses frères à la perfection : chaque jour il leur faisait des discours tendres et pathétiques, et il ne se passait aucune semaine qu'il ne leur parlât à chacun en particulier. Mais comme l'instruction sert peu si elle n'est soutenue par l'exemple, il pratiquait le premier ce qu'il enseignait aux autres. Sa sollicitude s'étendait encore à tous ceux qui habitaient dans le voisinage du monastère. Les pauvres étaient sûrs de trouver en lui un père compatissant : il leur distribuait des aumônes si abondantes que les revenus de l'abbaye ne pouvaient y suffire; aussi quelques personnes, qui ne comptait pas autant que lui sur les bontés de la Providence, l'accusèrent-elles de prodigalité. Sa charité lui inspira encore le dessein de bâtir plusieurs hôpitaux. Il avait conçu le projet de fonder en Saxe un monastère où l'on formerait des ouvriers évangéliques pour travailler à la conversion et à l'instruction des peuples du nord. Il communiqua son plan à un de ses disciples nommé aussi Adélard, qu'il avait choisi pour le remplacer durant son absence. Celui-ci jeta les fondements du nouveau monastère, qui ne fut entièrement achevé qu'en 823.

Notre saint y alla deux fois, et y demeura assez long-temps pour donner une consistance solide à un ouvrage que l'amour de la religion avait fait entreprendre.

Rien n'était plus exemplaire que la ferveur avec laquelle on vivait dans les deux monastères. Tous les points de la règle s'y observaient avec autant d'exactitude que de piété. Adélard, qui craignait que

le relâchement ne s'introduisît après sa mort, tâcha de le prévenir; il composa dans cette vue son livre *des Statuts* pour l'usage de ses frères.

Enfin arriva le moment que Dieu avait marqué pour le retirer de cette vallée de larmes. Il tomba malade à l'ancienne Corbie, trois jours avant Noel. Hildeman, son disciple, alors évêque de Beauvais, lui administra l'extrême-onction; et il mourut le 2 janvier 827, quelques heures après avoir reçu le saint viatique. Il était âgé de soixante-treize ans. On le surnomma l'Augustin, l'Antoine, le Jérémie de son siècle, pour expliquer les divers traits de ressemblance qu'il avait avec ces grands hommes. Comme il avait une vaste étendue de connaissances, il était plus en état que personne de ranimer l'amour des bonnes études dans ses monastères. Il s'intéressa vivement aux progrès des saintes lettres; et l'on compte parmi ses disciples S. Paschase Radbert, S. Anschaire, sans parler de beaucoup d'autres.

Dieu ayant fait connaître la sainteté de son serviteur par plusieurs miracles, le pape Jean XIX ou Jean XX, selon d'autres, permit qu'on levât de terre le corps de S. Adélard pour le mettre dans une châsse. On en fit la translation avec une grande solennité en 1040. S. Gérard de Sauve-Majeure nous a laissé l'histoire de cette translation. Il composa encore un office particulier en l'honneur du saint, à l'intercession duquel il se croyait redevable de la guérison d'un violent mal de tête. Les reliques de S. Adélard, à l'exception d'une petite partie, se conservent dans l'abbaye de Corbie, en Picardie. Son nom n'a jamais été inséré dans le martyrologe romain, quoiqu'il soit le principal patron d'un grand

nombre d'églises paroissiales et qu'il soit honoré dans la France, les Pays-Bas et plusieurs villes bâties sur les bords du Rhin.

S. NICÉPHORE,

PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE.

(13 mars.)

Théodore, père de Nicéphore, était secrétaire de l'empereur Constantin Copronyme; mais son attachement inviolable à la doctrine de l'Église touchant les saintes images renversa sa fortune et lui fit perdre l'état qu'il avait à la cour de Constantinople. Le prince, furieux de trouver dans son ministre une opposition invincible à l'impiété des iconoclastes, dont il s'était déclaré le partisan, s'en vengea sur lui de la manière la plus cruelle; il le priva de sa charge et le bannit, après l'avoir condamné à souffrir des tourments horribles.

Le jeune Nicéphore, qui fut élevé sous les yeux de son père, croissait tous les jours en âge et en sagesse, et s'animait continuellement à la pratique de la vertu par les exemples domestiques qu'il avait sans cesse occasion de remarquer. La mort lui ayant enlevé son père de bonne heure, Eudocie, sa mère, continua de cultiver avec soin ses heureuses dispositions; elle le formait à la piété tandis que différents maîtres prenaient soin d'orner son esprit par l'étude des lettres. Nicéphore n'eut pas plus tôt paru dans le monde qu'il s'y fit universellement estimer par sa vertu, ainsi que par l'étendue et la variété de ses connaissances. Son mérite pénétra jus-

qu'à la cour. Constantin et Irène, sa mère, qui gouvernaient alors l'empire et qui étaient zélés pour la saine doctrine, l'honorèrent de leur confiance et lui donnèrent la charge que son père avait eue sous Constantin Copronyme. Il répondit parfaitement à l'idée qu'on avait conçue de lui, en s'acquittant de son emploi avec une capacité extraordinaire; mais il ne se contentait pas de servir l'état par ses talents, il travaillait encore de toutes ses forces à la défense de la foi et à l'extinction de l'hérésie des iconoclastes. Il se fit admirer des pères du septième concile général, où il assista en qualité de commissaire de l'empereur.

Ce zèle pour l'orthodoxie, joint à de grandes vertus et à une science peu commune, le firent juger digne de succéder à S. Taraise, patriarche de Constantinople, mort en 806. L'Eglise ne pouvait que gagner beaucoup à ce choix, comme l'événement le prouva. Nicéphore donna le jour de son sacre le témoignage le plus authentique de la pureté de sa foi et de son horreur pour l'impiété du temps ; il tint à sa main durant toute la cérémonie un écrit qu'il avait composé pour la défense des saintes images et le mit ensuite en dépôt derrière l'autel, comme un gage de la fermeté avec laquelle il était déterminé à maintenir jusqu'à la mort la tradition de l'Eglise.

A peine fut-il assis sur la chaire patriarcale qu'il entreprit la réformation des mœurs de son diocèse. Il y réussit en ajoutant la force de l'exemple à celle des exhortations. Il était infatigable lorsqu'il s'agissait de remplir les fonctions de son ministère. La douceur et la patience furent les principales armes

qu'il employa contre le vice, et il ne s'en servit point inutilement; mais la gloire qui lui revint du changement opéré dans les mœurs de ses diocésains n'approche point encore de celle dont le couvrit la fermeté invincible avec laquelle il souffrit les persécutions que les ennemis de la foi lui suscitèrent.

Léon l'*Arménien*, gouverneur de Natolie, ayant été proclamé empereur en 813, l'Eglise se trouva plongée dans de nouveaux troubles. Ce prince, entièrement livré aux iconoclastes, ne s'occupa que des moyens de répandre leurs erreurs. La ruse, l'artifice, la violence, rien ne lui coûtait pourvu qu'il vînt à bout de ses desseins. Il sentait de quel poids eût été parmi les orthodoxes l'approbation de Nicéphore; aussi mit-il tout en usage pour l'obtenir, mais le saint ne fut pas plus touché de ses caresses que de ses menaces. « Prince, disait-il à l'empereur, vos efforts sont inutiles; nous ne pouvons changer les anciennes traditions; nous respectons les saintes images, comme la croix et le livre des Evangiles. » C'était un raisonnement sans réplique. En effet les premiers iconoclastes convenant qu'on pouvait honorer la croix et le livre des Evangiles, ils devaient conséquemment avouer qu'on pouvait aussi honorer les saintes images, puisqu'il ne s'agissait de part et d'autre que d'un culte de relation. Mais il n'est pas rare de voir les hérétiques tomber en contradiction avec eux-mêmes. La généreuse réponse de Nicéphore fut suivie d'une courte mais éloquente apologie de la foi catholique; il y prouva que les orthodoxes ne blessaient en rien l'honneur suprême dû à la divinité puisque c'est à Dieu que

se rapporte le culte qu'ils rendent aux anges, aux saints et aux prophètes. Il en est de même, ajouta le patriarche, du respect que nous avons pour les choses inanimées qui servent au service divin, tels que sont les temples, les vases sacrés et les images.

L'empereur, naturellement impérieux, fut indigné de la résistance qu'il éprouvait. Il usa d'un stratagème qu'il crut devoir être plus efficace que les moyens qu'il avait employés. Il ordonna secrètement à quelques soldats de traîner avec mépris une image de Jésus-Christ, qui était sur la grande croix qu'on avait mise sur une des portes de la ville; ce qui ayant été exécuté, il défendit d'y en remettre une autre, sous prétexte d'empêcher une pareille profanation. Le patriarche vit bien qu'un violent orage menaçait l'Église; mais il ne se découragea point. Plein de confiance en Dieu, il redoubla la ferveur de ses prières, exhorta les catholiques à demeurer fermes, assembla autour de lui plusieurs saints personnages, et se prépara à tout événement.

Léon, informé de ce qui se passait, assembla quelques évêques iconoclastes dans son palais, et fit dire à Nicéphore de s'y rendre au plus tôt avec ceux de ses confrères qui tenaient pour son parti. Le patriarche obéit, et vint au palais avec plusieurs autres évêques catholiques. Lorsqu'ils furent en la présence de l'empereur, ils le conjurèrent de ne pas se mêler du gouvernement de l'Église, et de le laisser à ceux que Jésus-Christ en avait établis pasteurs. « Si l'affaire en question, dit Emilien de Cysique, est une affaire ecclésiastique, qu'on la traite dans l'Église suivant la coutume, et non pas dans le palais. » Euthymius de Sardes ayant pris la pa-

role, ajouta « Depuis plus de huit cents ans que Jésus-Christ est venu au monde on le peint et on l'adore dans son image. Qui serait assez hardi que d'abolir une pratique fondée sur une tradition aussi ancienne? » S. Théodore Studite parla après les évêques, et dit à l'empereur : « Seigneur, ne troublez point l'ordre de l'Église. Dieu y a mis des apôtres, des prophètes, des pasteurs et des docteurs; mais il n'a pas parlé des empereurs. Le gouvernement de l'état vous est confié comme celui de l'Église l'est aux pasteurs. » Léon, transporté de fureur, chassa les évêques catholiques, et leur défendit de reparaître en sa présence. Il en voulait surtout à Nicéphore; il ne pensa donc plus qu'aux moyens de le perdre, et il ne tarda pas à en trouver.

Les évêques iconoclastes s'étant assemblés dans le palais impérial, y tinrent un prétendu concile auquel Nicéphore fut cité : mais le patriarche ne comparut point, parceque la citation n'était pas canonique; il répondit seulement à ceux qui étaient chargés de la lui faire : « Qui est-ce qui vous a donné cette autorité? Est-ce le pape ou quelqu'un des autres patriarches? Vous n'avez aucune juridiction dans mon diocèse. » Il leur lut ensuite le canon qui déclare excommuniés ceux qui osent exercer quelque acte de juridiction dans le diocèse d'un autre évêque, puis leur ordonna de se retirer. Cette réponse aurait dû intimider les partisans de l'erreur; mais l'hérésie ne respecte les lois de l'Église qu'autant qu'elle peut les faire servir à ses desseins. Les évêques iconoclastes continuèrent donc leur assemblée et prononcèrent une sentence de

déposition contre Nicéphore. L'empereur, pour satisfaire sa haine en mettant le comble à l'injustice, l'envoya en exil. Heureux encore d'avoir échappé aux piéges qu'on avait tendus secrètement à sa vie !

Michel *Bègue*, qui succéda à l'empereur Léon en 820, favorisa comme lui les iconoclastes, et persécuta les catholiques; de sorte que Nicéphore fut laissé dans le lieu de son exil. Il mourut le 2 juin 828 dans le monastère de Saint-Théodore, qu'il avait fait bâtir. Il était âgé d'environ soixante-dix ans, et en avait passé près de quatorze en exil. Son corps fut rapporté à Constantinople en 846 par l'ordre de l'impératrice Théodore. La cérémonie de cette translation se fit le 13 de mars, jour auquel le nom du saint se trouve dans le martologe romain.

S. PRUDENCE,

ÉVÊQUE DE TROYES EN CHAMPAGNE.

(6 avril.)

Prudence, né en Espagne, passa en France pour se soustraire à la fureur des infidèles, et changea alors son nom de *Galindo* en celui de *Prudence*. Son rare mérite le fit élever en 840 ou 845 sur le siége épiscopal de Troyes. Il fut un des plus savants prélats de l'Église gallicane, et il était consulté de toutes parts comme un oracle. Nous apprenons par son sermon sur sainte Maure, vierge, qu'il prêchait souvent, qu'il vaquait avec assiduité à toutes les fonctions de l'épiscopat, et qu'il administrait encore les sacrements de pénitence, de l'eucharistie et de l'extrême-onction.

Ce fut vers le même temps que Gotescalc, qui avait fait profession dans l'abbaye d'Orbais, au diocèse de Soissons, commenca à dogmatiser sur la prédestination. Ce moine vagabond enseignait que Dieu avait prédestiné les réprouvés au péché et à l'enfer, de sorte qu'il n'était point en leur pouvoir d'éviter ni l'un ni l'autre. Nottingue, évêque de Bresse ou de Vérone, instruisit de ses erreurs Raban Maur, archevêque de Mayence, qui jouissait alors d'une grande réputation de vertu et de savoir. Celui-ci, après avoir examiné Gotescalc dans un concile tenu à Mayence en 848, condamna ses blasphèmes et l'envoya au célèbre Hincmar, archevêque de Reims, son métropolitain. Celui-ci, avec Wenilon de Sens et plusieurs autres évêques, examina de nouveau la doctrine du moine d'Orbais, dans un synode qui se tint en 849 à Quercy-sur-Oise, au diocèse de Soissons. Gotescalc n'ayant point voulu se soumettre fut condamné, dégradé de la prêtrise et emprisonné dans l'abbaye de Hautvilliers au diocèse de Reims. S. Prudence, que l'on consulta, crut qu'il ne fallait point le priver de la communion laïque, mais Hincmar voyant qu'il persistait toujours dans son opiniâtreté l'excommunia quelque temps après.

Quelques personnes soupçonnèrent Hincmar d'avoir donné dans l'erreur des semi-pélagiens sur la nécessité de la grâce, et Ratramne de Corbie écrivit contre lui. S. Prudence prit la plume pour éclaircir un point que la vivacité des disputes avait embrouillé. Il établit solidement la doctrine catholique, en montrant, 1° que l'homme est libre et que Jésus-Christ est mort pour le salut de tous le

hommes ; 2° qu'on ne peut rien sans la grâce, et que Jésus-Christ à offert sa mort d'une manière spéciale pour le salut des élus. Malheureusement l'esprit de dispute entretint les préjugés. On ne s'entendait point de part ni d'autre, quoiqu'on professât la même foi. Loup, abbé de Ferrières en Gâtinais, Amolon, archevêque de Lyon et S. Remi, son successeur, écrivirent contre Raban et Hincmar, malgré l'horreur qu'ils avaient pour les blasphèmes des prédestinations. Amolon même et son Eglise, qui semble avoir excusé Gotescalc dans les commencements parcequ'il ne le connaissait pas bien, rejetèrent toujours les erreurs que l'on condamnait en lui. On doit admettre en effet la prédestination des élus comme un article de foi, mais on doit rejeter en même temps comme une hérésie monstrueuse toute grâce qui détruirait le libre arbitre. Quant à S. Remi de Lyon et S. Prudence, jamais ils ne prirent la défense de Gotescalc.

En 853 Hincmar et plusieurs autres évêques publièrent dans un second synode tenu à Quercy quatre *articles*, où ils établissaient que l'homme est libre et que Jésus-Christ est mort pour le salut de tous les hommes. S. Prudence souscrivit ces quatre articles, comme nous l'apprenons de Hincmar et de l'annaliste de Saint-Bertin. L'Eglise de Lyon fut alarmée de la doctrine qui y était contenue, la croyant incompatible avec la nécessité de la grâce. C'est ce qui fit qu'en 855 le concile de Valence, où présidait S. Remi de Lyon, publia six canons, dans lesquels il exposait de la manière la plus précise la nécessité de la grâce et de la prédestination des élus. S. Prudence obtint du pape Nicolas Ier

en 859 la confirmation de ces canons; il fit même plus, car dans la crainte où il était qu'on n'abusât en faveur du pélagianisme des articles de Quercy, qu'il avait lui-même approuvés, il écrivit pour réfuter le mauvais sens qu'on aurait pu leur donner, et pour établir solidement la croyance de l'Eglise sur la grâce de Jésus-Christ. Cette précaution était d'autant plus nécessaire que quelques-uns, à l'occasion des disputes, renouvelaient les erreurs condamnées dans Pélage.

Vers le même temps, Jean Scot, dit *Erigène*, fameux sophiste, publia un ouvrage sur la prédestination contre Gotescalc. Il y enseignait ouvertement le semi-pélagianisme et plusieurs autres erreurs. Wenilon, archevêque de Sens, en ayant extrait dix-neuf articles, les envoya à S. Prudence, qui réfuta solidement l'ouvrage de Scot.

Le zèle que le saint évêque de Troyes avait toujours montré pour la manutention de la discipline et pour l'abolition des abus lui attira une vénération singulière. Ce fut ce qui le fit nommer, conjointement avec Loup de Ferrières, pour travailler à la réforme de tous les monastères de France. Il s'acquitta de cette importante commission avec autant de vigueur que de sagesse. Il mourut le 6 avril 861. On trouve son nom dans les martyrologes de France. Ses reliques sont à Troyes dans une châsse, et on l'y honore par un office de neuf leçons.

S. PASCHASE RADBERT,

ABBÉ DE CORBIE.

(26 avril.)

Ce saint, à qui l'on donna depuis ou qui prit lui-même le prénom de *Paschase*, naquit dans le Soissonnais sur la fin du huitième siècle. Il se trouva sans ressource à la mort de sa mère, qu'il perdit encore enfant; mais les religieuses du monastère de Notre-Dame de Soissons se chargèrent du soin de pourvoir à sa subsistance, et confièrent son éducation aux moines de Saint-Pierre dans la même ville. Après avoir fait quelques progrès dans les lettres et la piété, il reçut la tonsure cléricale. Malheureusement il oublia bientôt qu'il avait été consacré à Dieu; il retourna dans le monde et y mena quelque temps une vie toute séculière. Il reconnut sa faute, et pour l'expier il se retira dans le monastère de Corbie, où il fit profession sous S. Adélard ou Adalard, fondateur et premier abbé de cette maison.

Le nouveau religieux, se regardant comme un homme destiné par état à tendre à la perfection, se fit un devoir d'observer ponctuellement tous les articles de sa règle et d'employer tous les moyens propres à s'attacher de plus en plus au Seigneur. Une prière fervente et continuelle sanctifiait tous les instants de sa vie. Il se livra tout entier à l'étude des sciences qui avaient la religion pour objet, et s'y rendit très habile. Un si rare mérite le rendit cher à S. Adalard et à Wala, son frère et son suc-

cesseur dans la dignité d'abbé. Il était de tous leurs voyages et comme l'ame de leur conseil dans les affaires les plus importantes. En 822 ils le menèrent avec eux en Saxe pour confirmer l'établissement de la nouvelle Corbie. L'empereur Louis-le-Débonnaire l'estimait singulièrement ; plus d'une fois il le chargea d'affaires difficiles, et il n'eut jamais qu'à se louer de lui avoir donné sa confiance.

Radbert exerça dans son monastère la plus importante de toutes les fonctions, celle d'annoncer la parole de Dieu les dimanches et les fêtes ; il donna aussi des leçons publiques à la jeunesse, et l'école de Corbie acquit sous lui une très grande célébrité. On compte parmi ses disciples Adalard *le Jeune*, S. Anschaire, Hildeman et Eudes, qui furent successivement évêques de Beauvais, Warin, abbé de la nouvelle Corbie, etc. Tant d'occupations ne l'empêchaient point d'assister régulièrement au chœur, et l'étude ne lui parut jamais une raison suffisante pour être dispensé de l'observation de la règle.

En 844 il fut élu abbé de Corbie quoiqu'il ne fût que diacre. Deux ans après il assista au concile de Paris. Il assista aussi en 849 à celui qui se tint à Quercy contre Gotescalc. Les distractions nécessairement attachées à sa place lui firent regretter l'état de simple religieux. Il offrit sa démission, qui ne fut acceptée qu'en 851. Rendu à lui-même, il se retira dans l'abbaye de Saint-Riquier pour y mettre la dernière main à quelques-uns de ses ouvrages.

De retour à Corbie, il vécut comme auparavant dans la pratique de toutes les vertus, ne se distinguant des autres religieux que par sa modestie et son humilité. C'est par une suite de cette dernière

vertu qu'il se nomme souvent dans ses ouvrages *le rebut de l'état monastique.* Il mourut à Corbie le 26 avril vers l'an 865 et fut enterré dans la chapelle de Saint-Jean. En 1073 son corps fut transféré dans la grande église par l'autorité du saint-siége. On trouve son nom dans le martyrologe gallican et dans celui des Bénédictins.

S. Paschase Radbert ne parle dans ses ouvrages que d'après l'Ecriture et les pères. On y voit qu'il était très versé dans les langues grecque et hébraïque. Son style est toujours approprié aux matières qu'il traite. On lui reproche de tomber quelquefois dans des redites et dans des digressions qui coupent le fil de son discours.

Le père Sirmond donna en 1618 une édition des œuvres de S. Paschase Radbert, 1 vol. in-fol. On n'y trouve point le traité *de la Foi, de l'Espérance et de la Charité,* non plus que quelques autres ouvrages qui n'ont été découverts que depuis. Les œuvres du même saint ont été aussi imprimées dans la Bibliothèque des pères.

S. IGNACE,

PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE.

(23 octobre.)

L'origine du schisme des Grecs commencé par Photius, qui persécuta S. Ignace et qui usurpa son siége, fait de la vie de ce saint une partie très intéressante de l'histoire ecclésiastique. Il était d'une naissance illustre; il eut pour mère Procopie, fille de l'empereur Nicéphore. Michel, père d'Ignace,

fut d'abord europalate ou maître du palais ; et à la mort de Nicéphore, qui fut tué par les Bulgares, on l'éleva lui-même sur le trône impérial. Sa douceur et sa piéte annonçaient qu'il ferait le bonheur de l'Église et de l'état; mais le monde ne mérita pas d'être gouverné par un si bon prince. Léon l'Arménien, général de l'armée, s'étant révolté, il quitta de lui-même, pour éviter les malheurs d'une guerre civile, la pourpre qu'il n'avait portée qu'un an et neuf mois. Il avait trois fils, dont un mourut l'année suivante, et deux filles. Accompagné de l'impératrice et de ses enfants, il se retira dans les îles Princesses, et tous embrassèrent l'état monastique. Théophilacte, l'aîné de ses fils, prit le nom d'Eustrate, et l'autre, qui se nommait Nicétas, voulut être appelé Ignace. Ce dernier avait alors quatorze ans. C'est celui dont nous écrivons la vie. Michel fut nommé en religion Athanase, et il vécut encore trente-deux ans, c'est à dire jusqu'en 845. Le nouvel empereur, pour n'avoir rien à craindre, sépara cette vertueuse famille ; il assigna une demeure différente à chacun de ceux qui la composaient, et les fit tous garder exactement. Il fit les deux jeunes princes eunuques, pour qu'ils ne pussent laisser de postérité.

Ils furent tous tranquilles sous les règnes de Léon l'Arménien, de Michel-le-Bègue et de Théophile, et ils vécurent uniquement occupés des pratiques de la piété et des exercices de la pénitence. Soumis à la divine Providence, qui dispose de tous les événements pour sa gloire et pour le salut des élus, ils goûtaient dans la solitude des consolations inconnues à la cour des maîtres de la terre. Ils réglaient leurs penchants d'après les maximes de l'Évangile,

et ils étaient dédommagés des efforts qu'ils faisaient pour vaincre la concupiscence par une paix intérieure que rien n'était capable de troubler. Ignace à la vérité avait beaucoup à souffrir, il vivait dans un monastère dont l'abbé était iconoclaste et d'un caractère violent. On tendit des piéges à sa foi, mais il sut les éviter, et il continua de se déclarer ouvertement pour la doctrine de l'Église. Il fit servir à sa sanctification les épreuves et les mauvais traitements qu'il eut à soutenir. Il se rappelait sans cesse que ce n'est point dans le seul éloignement du monde que consiste la perfection d'un moine mais dans le zèle avec lequel on s'applique à mourir tous les jours à soi-même.

On avait une si haute idée de la vertu d'Ignace qu'à la mort de son persécuteur tous les moines l'élurent unanimement pour leur abbé. La bonté, la prudence et la charité avec lesquelles il gouverna sa communauté, le zèle avec lequel il instruisait ses frères le firent universellement aimer et respecter. Il fonda trois nouveaux monastères dans trois petites îles, et un quatrième sur le continent, lequel prit le nom de Saint-Michel.

L'empereur Théophile étant mort en 842, l'impératrice Théodore fut déclarée régente pour gouverner au nom de son fils Michel III, qui était en bas âge. Elle rétablit les saintes images, chassa Jean, patriarche iconoclaste de Constantinople, et fit mettre à sa place S. Méthode, qui mourut quatre ans après. Lorsqu'il fut question de lui donner un successeur tous les suffrages se réunirent en faveur d'Ignace; on le tira de sa solitude, et on l'obligea d'accepter la dignité patriarcale.

Son élection rehaussa l'éclat des vertus qu'il avait acquises dans la retraite, et qui l'avaient rendu digne de l'épiscopat. Mais la généreuse liberté avec laquelle il reprit les pécheurs, et surtout les pécheurs publics, lui attira les plus cruelles persécutions. Le césar Bardas, frère de l'impératrice, avait beaucoup de part au gouvernement; et il en eût été digne si ses belles qualités n'avaient été souillées par la corruption de son cœur. Son talent pour l'éloquence le mettait au dessus de la plupart des orateurs de son siècle. Il aimait les lettres, et il se déclarait le protecteur de tous ceux qui les cultivaient. Mais il était en même temps faux, rusé, cruel, sans mœurs. Il quitta sa femme pour vivre publiquement avec sa belle-fille. Une vie si scandaleuse excita le zèle du saint patriarche; mais il employa inutilement les exhortations les plus touchantes et les plus pathétiques. Bardas se fit gloire de les mépriser. Il osa même, le jour de l'Épiphanie, se présenter à la communion avec les fidèles de la grande Église. Ignace refusa de l'admettre à la table sainte, et le déclara excommunié. Le césar furieux menaça le saint de lui ôter la vie, mais les menaces ne produisirent pas l'effet qu'il en attendait. Il chercha l'occasion de se venger d'une manière éclatante.

Le jeune empereur était fort vicieux, et déjà il donnait dans les plus grands désordres. Bardas se mit à flatter ses passions les plus honteuses afin de gagner sur lui un ascendant qui le mît en état de tout entreprendre. Il s'appliqua d'abord à perdre dans son esprit le patriarche de Constantinople. Il travailla ensuite à écarter l'impératrice, qui empêchait souvent l'exécution de ses projets ambitieux

et criminels, et qui d'ailleurs protégeait Ignace. Il dit à l'empereur qu'il était temps qu'il régnât par lui-même, et il lui conseilla de faire renfermer sa mère et ses sœurs dans un monastère. Michel goûta cet avis afin de pouvoir suivre plus librement ses inclinations vicieuses. Il envoya donc chercher le patriarche, auquel il ordonna de couper les cheveux à sa mère et à ses trois sœurs, pour les vouer à la vie monastique. Ignace refusa de se prêter à cet acte de violence, aussi contraire à la justice qu'à la religion. Bardas représenta ce refus sous les couleurs les plus odieuses, et il accusa même le patriarche de souffler le feu de la révolte.

Michel cependant fit raser sa mère et ses sœurs, et ordonna qu'elles fussent renfermées dans un monastère. Ignace lui-même, qui gouvernait l'Eglise de Constantinople depuis onze ans, fut chassé de son siége et banni dans l'île de Térébinthe, où était un des monastères qu'il avait bâtis. On mit en usage tous les moyens possibles pour l'engager à donner la démission de sa dignité; mais il la refusa constamment, pour ne pas livrer son troupeau à l'ennemi. Bardas, voyant l'inutilité des promesses, des menaces et des mauvais traitements, déclara patriarche l'eunuque Photius, sans observer aucune des formalités usitées dans l'élection des évêques.

Photius était neveu du patriarche Taraise et proche parent de l'empereur et du césar Bardas. Il était fort versé dans toutes les parties de la littérature profane; à la vérité il ignorait les sciences ecclésiastiques; mais il les étudia après sa promotion, et il s'y rendit très habile. Il aimait si passionnément les livres qu'il employait souvent les nuits en-

tières à l'étude. Il avait à la cour deux places considérables, celle de maître de la cavalerie et celle de premier secrétaire d'état. Malheureusement les qualités du cœur ne répondaient point à celles de l'esprit. Photius était fourbe, artificieux, prêt à tout sacrifier pour satisfaire son ambition. Il était d'ailleurs schismatique et partisan de Grégoire Abestas, évêque de Syracuse en Sicile, lequel avait formé une conspiration contre Ignace lors de sa promotion au patriarcat. Le saint n'avait rien négligé pour gagner cet évêque, mais il ne lui fut pas possible de le faire rentrer dans de meilleurs sentiments; il se vit même obligé de le condamner et de le déposer pour ses crimes dans un concile tenu en 854. Photius continua de protéger Grégoire lorsque Bardas l'eut nommé patriarche; il reçut tous les ordres dans six jours : le premier, il fut fait moine; le second, lecteur; le troisième, sous-diacre; le quatrième, diacre; le cinquième, prêtre; et le sixième, évêque. Tout ceci se passa en 858.

L'élection de Photius n'ayant été faite que par Bardas était visiblement contraire aux canons, aussi ne trouva-t-il d'abord aucun évêque qui voulût l'ordonner. Mais il en gagna depuis quelques-uns, en promettant de renoncer au schisme, d'embrasser la communion d'Ignace, de le reconnaître pour patriarche légitime, de l'honorer comme son père, et de ne rien faire sans son consentement. Deux mois s'étaient à peine écoulés depuis son ordination qu'il méprisa la promesse qu'il avait faite; il persécuta même d'une manière indigne les clercs attachés à Ignace, et les fit tourmenter cruellement.

Mais comme il voulait entièrement perdre le

saint, il le représenta à l'empereur, par le moyen de Bardas, comme un factieux qui avait conspiré contre l'état, et il obtint que l'on informerait contre lui. On envoya donc des commissaires dans l'île de Térébinthe. On mit inutilement à la question les domestiques d'Ignace pour les obliger à charger leur maître. On ne le conduisit pas moins dans l'île d'Hière, où il fut renfermé dans une étable à chèvres. De là il fut transporté à Promète, près de Constantinople. Ce fut là qu'un capitaine des gardes lui cassa deux dents d'un rude coup qu'il lui déchargea sur le visage. Ensuite on le chargea de chaînes et on le renferma dans une prison obscure. Plusieurs évêques de la province, indignés de ce scandale, s'assemblèrent dans une église de Constantinople et excommunièrent Photius. Celui-ci de son côté assembla ceux qui lui étaient attachés, et prononça contre Ignace une sentence de déposition et d'excommunication. Enfin au mois d'août 859 on fit embarquer le saint avec plusieurs de ses amis, et on les conduisit à Mitylène, dans l'île de Lesbos. Ils étaient tous chargés de chaînes.

Cependant Photius écrivit au pape Nicolas Ier. Sa lettre portait que Ignace s'était démis de son siége à cause de son âge et de sa mauvaise santé; qu'il s'était retiré dans un monastère, où il vivait estimé des grands et du peuple; que les métropolitains l'avaient choisi pour remplacer le patriarche, et que l'empereur l'avait forcé de se charger d'un fardeau si redoutable. Il finissait par prier le souverain pontife d'envoyer deux légats pour ratifier ce qui s'était fait et pour condamner les iconoclastes. L'empereur envoya aussi au pape un patrice et quatre évêques

avec de riches présents pour l'église de Saint-Pierre. Le but de cette ambassade était de confirmer ce que contenait le faux récit de Photius. Pour S. Ignace, il n'eut la liberté d'envoyer ni lettres ni députés à Rome.

Le pape répondit aux lettres qu'il avait reçues, mais avec beaucoup de circonspection. Il envoya aussi deux légats à Constantinople; savoir Rodoald et Zacharie, évêques, l'un de Porto et l'autre d'Anagni. Ils devaient décider les questions concernant les saintes images, conformément à ce qui avait été défini dans le septième concile général: quant à l'affaire d'Ignace et de Photius leur pouvoir se bornait à faire des informations qui seraient envoyées à Rome. D'ailleurs le pape, dans sa réponse à l'empereur, se plaignait de ce qu'on avait déposé Ignace sans consulter le saint-siége, et de ce qu'on lui avait substitué un laïque contre la disposition des canons. Dans celle qu'il fit à Photius, il le félicitait sur l'orthodoxie de ses sentiments, sans lui dissimuler toutefois les irrégularités qu'il trouvait dans son élection. Ce fut dans le même temps que Ignace fut ramené de Mitylène dans l'île de Térébinthe. Ses monastères ainsi que les îles voisines furent alors pillés par les Scythes, appelés *Rossi* ou *Russiens*, et il y eut même plusieurs de ses domestiques qui perdirent la vie en cette occasion.

Les légats du pape étant arrivés à Constantinople, Photius et l'empereur mirent tout en œuvre pour les gagner, et ils y réussirent à la fin. Le synode projeté fut convoqué dans la ville, et il s'assembla en 861. Les légats prévariquèrent indignement, et excédèrent le pouvoir qui leur avait été donné. On en vint au point de déposer Ignace sur l'accusation

de soixante-douze faux témoins, qui attaquaient la canonicité de son élection. Après cet acte d'injustice et de violence Photius assigna pour prison au saint le sépulcre de Constantin Copronyme, qui était dans l'église où s'était tenu le synode. Le patriarche y resta quinze jours exposé aux plus cruels traitements, dans une position très gênante, sans pouvoir dormir et presque entièrement privé de nourriture. Un de ses gardes lui prit la main de force, et lui fit former une croix sur un papier qu'il tenait, afin qu'on pût dire qu'il avait signé sa condamnation. Ce papier fut porté à Photius, qui le fit remplir d'un acte de renonciation faite par Ignace au siége de Constantinople. Sur cette prétendue renonciation le saint eut la liberté de se retirer dans une maison de sa mère à Pose. On l'y laissa un peu respirer, et il profita de ces moments de repos pour informer le pape de tout ce qui s'était passé. L'écrit qu'il envoya fut signé par dix métropolitains, quinze évêques et un grand nombre de prêtres et de moines. Théognoste, abbé d'un monastère à Constantinople, en fut le porteur, et il avait ordre de communiquer de vive voix les éclaircissements propres à donner une connaissance parfaite de toute l'affaire.

Photius, qui ne se croyait point encore en sûreté, conseilla à l'empereur d'exiger d'Ignace qu'il lût l'acte de sa condamnation dans le jubé de l'église des apôtres, et d'ordonner ensuite qu'on lui coupât la main et qu'on lui arrachât les yeux. Le jour de la Pentecôte on vit arriver tout à coup une troupe de soldats, qui environnèrent sa maison. Jugeant qu'il avait tout à craindre, il prit un habit d'esclave et mit sur ses épaules un bâton avec un panier à

chaque bout. A la faveur de ce déguisement, que l'obscurité de la nuit rendait encore plus facile, il s'échappa sans être reconnu. Il fut long-temps obligé de se cacher tantôt dans une île, tantôt dans une autre. Il fut même contraint de se cacher dans des cavernes et sur des montagnes désertes. Il ne vivait que d'aumônes, et l'on voyait un patriarche, un fils d'empereur réduit à la nécessité de mendier. Photius et l'empereur firent faire les plus exactes recherches; on parcourut, dans l'espérance de le trouver, toutes les îles de l'Archipel et toutes les côtes. Les soldats le rencontrèrent souvent; mais il était tellement méconnaissable qu'ils ne le reconnurent point. Enfin le commandant de la flotte chargé de le chercher eut ordre de le tuer partout où il le trouverait.

Sur ces entrefaites, un horrible tremblement de terre se fit sentir à Constantinople pendant quarante jours de suite. La frayeur se saisit des habitans de cette ville, et ils s'écrièrent que c'était l'injuste persécution du patriarche qui attirait sur eux la colère du ciel. L'empereur et Bardas, effrayés de leur côté, déclarèrent publiquement que Ignace n'avait rien à craindre, et qu'il pouvait retourner dans son monastère, ce qu'il fit effectivement.

Cependant le pape fut exactement informé de tout ce qui s'était fait. Il blâma hautement la conduite de ses légats, il les traita de prévaricateurs, et déclara qu'il ne leur avait point donné le pouvoir de déposer Ignace, encore moins celui de placer Photius sur son siége. On voit par ses réponses à l'empereur et à Photius qu'il regardait Ignace comme le seul patriarche légitime, qu'il jugeait

l'élection de Photius irrégulière, et qu'il ne lui donnait d'autre qualité que celle de laïque. « Nous avons dans les mains, disait-il à l'empereur, les lettres que vous avez adressées à nous et à Léon, notre prédécesseur. Vous y rendez témoignage à la vertu d'Ignace; vous regardez son ordination comme canonique; et maintenant vous voulez le représenter comme usurpateur du siége patriarcal! etc. » Il écrivit en même temps une lettre circulaire à tous les fidèles de l'Orient, dans laquelle il condamnait les prévarications de ses légats, qui avaient agi contre ses ordres. S'adressant ensuite aux patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem, ainsi qu'aux métropolitains et aux évêques, il leur dit: « Nous vous enjoignons et nous vous ordonnons en vertu de l'autorité apostolique, d'avoir les mêmes sentiments que nous par rapport à Ignace et à Photius, et de publier cette lettre dans vos diocèses respectifs, afin qu'elle puisse être connue de tout le monde. »

Photius, à qui les impostures ne coûtaient rien, supprima la lettre qu'il avait reçue et y en substitua une autre qu'il avait fabriquée lui-même. Pour en imposer plus facilement il y mit une date postérieure à celles des lettres dont nous venons de parler. Il faisait parler le pape comme s'il eût été dans ses intérêts, et entièrement opposé à Ignace. Cette lettre, disait-il, lui avait été apportée de Rome par un certain Eustrate; mais celui-ci fut convaincu d'être un imposteur. Bardas lui-même le condamna à être battu de verges, malgré les sollicitations de Photius, qui le dédommagea en lui procurant un emploi également considérable et lucratif. On re-

connut depuis que toute cette intrigue avait été l'ouvrage de Photius.

Au reste on ne doit pas en être surpris, puisque rien n'était sacré pour lui. Il applaudissait à l'impiété de l'empereur, qui tournait en ridicule les cérémonies les plus respectables de la religion, et qui osait les contrefaire avec ses compagnons de débauche. Il lui faisait assidument la cour et mangeait à sa table avec ces bouffons sacriléges. Un d'entre eux, nommé Théophile, jouait le rôle de patriarche, et chacun des autres avait son personnage. Cette indigne manière d'insulter la religion fut condamnée dans le huitième concile général. L'empereur raillait souvent Photius sur son défaut de religion: « Théophile, lui disait-il, est mon patriarche; Photius est le patriarche du césar, et Ignace le patriarde des chrétiens. » Mais tant d'impiétés ne restèrent pas long-temps impunies. Bardas fut mis à mort en 866, pour avoir conspiré contre la vie de l'empereur.

Photius ayant fait d'inutiles efforts pour gagner le pape, résolut enfin de se venger. Il inspira les mêmes sentiments à l'empereur; et avec sa permission il assembla un synode à Constantinople dans la même année 866, et il y prononça une sentence de déposition et d'excommunication contre le souverain pontife. Ce fut là la première origine du schisme des Grecs. Le synode dont nous parlons ne fut composé que de vingt-un évêques. On en publia de faux actes, pour tâcher de persuader qu'il avait été œcuménique, On y ajouta aussi de fausses souscriptions pour donner à entendre que les députés des trois patriarches d'Orient et d'environ

mille évêques y avait assisté. Ce qui irrita singulièrement Photius fut que les légats du pape Nicolas, envoyés chez les Bulgares nouvellement convertis au christianisme, ne voulurent point recevoir le chrême qu'il avait consacré; ils en consacrèrent eux-mêmes un nouveau, pour confirmer les grands et le peuple de cette nation. Il résolut donc de ne plus garder aucune mesure. Après son prétendu concile il écrivit une lettre circulaire aux patriarches et principaux évêques d'Orient, dans laquelle il s'élevait avec violence contre l'Église latine. Mais il perdit peu de temps après son protecteur et la dignité qu'il avait usurpée.

L'empereur, qui avait fait mettre à mort Bardas, son oncle, le 9 avril 866, adopta Basile le Macédonien. C'était un soldat de fortune qui avait eu beaucoup de part à la mort du césar. Comme Michel était incapable d'application et qu'il n'avait point de capacité pour les affaires, il associa Basile à l'empire, et le fit couronner dans l'église de Sainte-Sophie, le 26 mai de la même année ; mais peu de temps après il voulut reprendre l'autorité qu'il lui avait donnée, et annuler tout ce qu'il avait fait en sa faveur. Basile, déjà accoutumé à la souveraine puissance, le fit assassiner pendant qu'il était ivre, au mois de septembre de l'année suivante.

Il ne se vit pas plus tôt maître des affaires qu'il profita de son pouvoir pour exiler Photius dans l'île de Scépé. En même temps il rétablit S. Ignace. Celui-ci, qui était banni depuis neuf ans, fut conduit en grande pompe à Constantinople et replacé sur le siége patriarcal le 3 novembre 867. Autant il avait paru magnanime dans l'adversité, autant il

parut humble au milieu des honneurs et des applaudissements. Le premier usage qu'il fit de son rétablissement fut de demander à l'empereur et au pape la convocation d'un concile général. Il obtint ce qu'il demandait. Le concile s'assembla dans l'église de Sainte-Sophie à Constantinople; c'est le huitième général. Le pape Adrien II y présida par ses légats. On y condamna ce qui s'était fait dans le *synode de Photius. On y cita ce schismatique lui-même, qui, ayant été entendu plusieurs fois, fut excommunié. On admis à la pénitence ceux de ses partisans qui reconnurent leur faute. Nicétas rapporte que, les papiers de Photius ayant été saisis par ordre de l'empereur, on y trouva deux livres écrits en beaux caractères, revêtu d'une couverture fort riche et portant des marques destinées à les faire regarder comme anciens par la postérité. Dans l'un étaient les actes d'un prétendu concile contre Ignace, lequel n'avait jamais été tenu; l'autre contenait une lettre synodale contre le pape Nicolas. Ces deux pièces étaient remplies d'invectives et de calomnies outrageantes. Huit ans après son bannissement Photius composa une généalogie de l'empereur, où il le faisait descendre de Thiridate, roi d'Arménie, et d'anciens héros de Thrace. La vanité du prince fut flattée de cet ouvrage; il permit à Photius de revenir et de demeurer à Constantinople.

On vit à la manière dont S. Ignace remplissait les fonctions de l'épiscopat que les épreuves et les souffrances avaient perfectionné ses vertus. Il mourut le 23 octobre 878, à l'âge de quatre-vingts ans.

S. CYRILLE ET S. MÉTHODE.

(14 février.)

Constantin, qui fut depuis nommé Cyrille, naquit à Thessalonique d'une famille sénatorienne. Ses parents l'ayant envoyé à Constantinople pour y étudier les lettres, il fit dans cette étude des progrès si rapides qu'on lui donna le surnom de *Philosophe;* mais il était encore plus distingué par sa vertu que par la variété et l'étendue de ses connaissances. Les services importants qu'il rendit à l'Eglise lorsqu'il eut été élevé au sacerdoce firent concevoir de lui la plus haute idée. Voici une circonstance où il donna la preuve la moins équivoque de la pureté de son zèle. Photius décriait S. Ignace, qu'on avait placé sur le siége patriarcal de Constantinople en 846, et enseignait qu'il y avait deux ames dans chaque homme. Cyrille ne craignit point de lui reprocher une erreur scandaleuse, et comme celui-ci répondait qu'il n'avait point eu l'intention d'offenser qui que ce fût, et qu'il avait seulement voulu mettre à l'épreuve la capacité et la dialectique du patriarche : « Quoi ! reprit le saint, vous avez lancé vos traits au milieu de la foule, et vous prétendez que personne n'aura été blessé ! Vous avez beau vous prévaloir des lumières que vous donne votre sagesse, elles sont obscurcies par les vapeurs qui s'élèvent de ce fond d'avarice et de jalousie qui est dans votre cœur. Votre passion contre Ignace vous aveugle et vous plonge dans d'épaisses ténèbres. »

Ce fut vers ce temps-là que les Chazares résolurent d'embrasser la religion chrétienne. Ces Chazares étaient une tribu de Turcs, le plus nombreux et le plus puissant peuple des Huns qui habitaient la Scythie européenne. Ils s'étaient établis dans une contrée voisine de la Germanie, et qui s'étend le long du Danube. Ayant formé le projet de se soumettre à l'Evangile, ils envoyèrent une ambassade solennelle à l'empereur Michel III et à la pieuse impératrice Théodore, sa mère, pour leur demander des prêtres qui voulussent bien se charger du soin de les instruire. Théodore fit venir S. Ignace pour en conférer avec lui. Le patriarche, après avoir tout examiné, conclut par proposer de mettre Cyrille à la tête de cette importante mission, ce qui fut définitivement arrêté. Comme les Chazares parlaient la langue turque, ainsi que les Huns et les Tartares, notre saint se mit promptement à l'étudier; il l'apprit en peu de temps parceque le zèle du salut des ames l'animait à dévorer toutes les difficultés qui accompagnent ordinairement un semblable travail. Il ne fut pas plus tôt en état de se faire entendre qu'il commença à prêcher l'Evangile. Tous les yeux s'ouvrirent à la lumière qui les frappait. Le cham reçut le baptême, et son exemple fut bientôt suivi de la nation entière. Cyrille fonda des Eglises qu'il pourvut d'excellents ministres, et retourna à Constantinople. Le prince et le peuple voulurent lui faire de riches présents, mais il ne fut pas possible de le déterminer à rien accepter. Un tel désintéressement honorait beaucoup la religion qui en était le principe.

Cyrille fut ensuite chargé d'aller faire une mission dans la Bulgarie. On lui associa dans cette bonne œuvre son frère Méthode, qui était un moine d'une sainteté éminente; mais il faut reprendre les choses d'un peu plus haut. Les Bulgares, peuple scythe, avaient une origine commune avec les Slaves. Il paraît qu'ils s'établirent d'abord dans le voisinage du Volga, et qu'ils en furent chassés avec les Abares par les Turcs. Ils s'emparèrent de l'ancienne Mysie et de la Dacie, c'est à dire de la Valachie, de la Moldavie et d'une partie de la Hongrie. Les Grecs qu'ils firent prisonniers sous le règne de l'empereur Basile, surnommé *le Macédonien*, jetèrent parmi eux quelques semences de christianisme; mais ils ne se convertirent que long-temps après. Voici comment la chose arriva. Bogoris, roi des Bulgares, avait une sœur qui s'était fait chrétienne à Constantinople où elle avait été prisonnière. Ce fut l'impératrice Théodore qui lui procura le bonheur de connaître la vérité. La princesse, étant ensuite retournée auprès de son frère, continua de suivre avec ferveur les maximes de la religion dans laquelle on l'avait instruite; elle tâcha même d'inspirer à Bogoris les sentiments dont elle était pénétrée. Malheureusement des motifs humains empêchèrent ce prince de se rendre aux sollicitations de sa sœur. A la fin cependant le moment des miséricordes arriva. Le roi des Bulgares ayant demandé un habile peintre à l'empereur de Constantinople, celui-ci lui envoya le saint moine Méthode, qui excellait dans cet art. (On trouvait alors plusieurs moines qui réussissaient parfaitement dans les tableaux de dévotion.) A peine Méthode se fut-il rendu au lieu de

sa destination que Bogoris lui demanda quelques pièces capables de contribuer à la décoration du palais qu'il venait de faire bâtir ; il lui recommanda entre autres choses d'imaginer un sujet dont la représentation pût glacer d'effroi les spectateurs. Le saint résolut de mettre à profit les dispositions du roi; il entreprit de peindre le jugement dernier. On voyait Jésus-Christ environné d'anges à droite et à gauche, assis sur un trône éclatant de gloire et revêtu de l'appareil formidable d'un juge irrité. Tous les hommes, sans aucune distinction de rang, étaient assemblés devant son tribunal, où ils attendaient en tremblant la sentence qui allait décider de leur sort éternel. Il y avait d'ailleurs dans les différentes parties du tableau une force, une énergie, une vivacité et une chaleur d'expression qui ajoutaient encore au terrible du sujet. L'ouvrage achevé, on le montra au roi, qui en fut singulièrement ému ; mais son émotion s'accrut de beaucoup lorsque le peintre vint à expliquer chacune des parties dont l'ensemble composait son tableau. Il n'y put tenir, et, correspondant dès lors à la grâce qui lui parlait par un objet sensible, il demanda à être instruit des mystères de la religion chrétienne. Méthode travailla sans délai à éclaircir ses doutes et à lui donner toutes les lumières dont il pouvait avoir besoin. Le prince n'eut pas plus tôt connu la doctrine de l'Evangile qu'il reçut le sacrement de la régénération et prit le nom de Michel.

Les Bulgares, irrités d'apprendre que leur roi s'était fait chrétien, prirent les armes contre lui dès le lendemain de son baptême, et marchèrent droit à son palais. Bogoris, plein de confiance en Dieu,

ne se découragea point; il se mit à la tête de ses gardes et dissipa facilement les rebelles. La fermentation ne dura pas long-temps, les esprits se calmèrent; le peuple se défit peu à peu de ses préjugés, il écouta les prédicateurs de l'Evangile et reçut le baptême à l'exemple de son roi. Bogoris envoya des ambassadeurs à Rome avec ordre de remettre de sa part des lettres et des présents au pape Nicolas Ier, et de le consulter sur ce qu'il avait à faire pour perfectionner l'ouvrage de sa conversion. Le pape de son côté écrivit à ce prince pour le féliciter sur le bonheur qu'il avait eu d'entrer dans le sein de la véritable Eglise. Sa lettre fut portée par les légats qu'il envoya en Bulgarie en 867. Comme ces légats étaient évêques, ils donnèrent le sacrement de confirmation aux Bulgares baptisés par les prêtres grecs; ils leur prescrivirent aussi de jeûner tous les samedis, ce qui fut hautement désapprouvés par Photius, patriarche schismatique de Constantinople. Quelques-uns des nouveaux convertis, ayant été baptisés dans des cas pressants par la main des laïques et même des infidèles, s'adressèrent au pape pour savoir à quoi ils devaient s'en tenir sur ce sujet. Nicolas Ier répondit que leur baptême était valide, et qu'il ne fallait point le réitérer. Il résolut encore d'autres difficultés qui lui avaient été proposées.

Après la conversion des Bulgares, qui avait été le fruit principal du zèle de Cyrille et de Méthode, ces deux hommes apostoliques partirent pour aller prêcherl'Evangile dans la Moravie. Ils avaient été attirés en ce pays par le pieux roi Rasticès, qui reçut le baptême de leurs mains, ainsi que la plus

grande partie de ses sujets. Les Moraves eurent d'autant moins de peine à quitter leurs superstitions qu'ils pensaient assez favorablement du christianisme, surtout depuis la conversion des Bavarois par S. Robert, évêque de Worms, et fondateur du siége archiépiscopal de Saltzbourg. Nous lisons dans quelques auteurs que S. Cyrille fut ordonné archevêque des Moraves. Le titre d'évêque des Moraves est conjointement donné à S. Cyrille et à S. Méthode dans les calendriers moscovites et dans le martyrologe romain.

Boriway ou Borivorius, duc de Bohême, qui avait entendu prêcher S. Cyrille et S. Méthode, fut si vivement touché de leurs discours qu'il crut en Jésus-Christ. Il engagea Méthode, de qui il avait reçu le baptême, à passer en Bohême pour y annoncer l'Evangile. Le saint se rendit facilement à une invitation dont la gloire de Dieu était l'objet. Il baptisa la femme et les enfants du duc avec un grand nombre de Bohémiens. Il fonda à Prague l'église de Notre-Dame, celle de Saint-Pierre et de Saint-Paul, et plusieurs autres dans les différentes parties de la Bohême.

Nos deux saints traduisirent la liturgie en sclavon, et firent célébrer la messe en la langue que parlaient les peuples qu'ils avaient convertis. Les archevêques de Saltzbourg et de Mayence s'élevèrent avec leurs suffragants contre cette nouveauté et portèrent leurs plaintes au pape Jean VIII. Ce souverain pontife, qui voulait éclaircir cette affaire en écrivit en 878, à Tuventare, comte de Moravie, et à Méthode, auquel il donnait le titre d'archevêque de Pannonie. Pour S. Cyrille, on ne sait plus

rien de ce qui le concerne. Jean VIII manda Méthode à Rome, et lui défendit en même temps de dire la messe en une langue barbare. Le saint obéit sans délai, et alla rendre compte de sa conduite et des motifs qui l'avaient déterminé. Le pape satisfait confirma les priviléges dont jouissait le siége archiépiscopal de Moravie, le déclara indépendant de celui de Saltzbourg, et permit aux Slaves de faire l'office divin en leur langue, ce qui se pratique encore dans les églises de ces peuples, même à Aquilée, et dans plusieurs autres lieux d'Italie.

S. Méthode après son retour de Rome eut beaucoup à souffrir de la part de quelques évêques voisins, qui se plaignaient des atteintes portées à la juridiction de leurs siéges; mais le pape Jean VIII sut maintenir l'indépendance qu'il avait accordée à celui de Moravie. Il n'eut pas plus tôt appris les persécutions qu'on avait suscitées à notre saint qu'il lui écrivit une lettre dans laquelle il le félicitait sur la pureté de sa foi et sur le succès de ses travaux apostoliques. Il l'exhortait tendrement à la patience et à surmonter le mal par le bien. Il lui marquait encore qu'il veillerait au soutien de sa dignité, et qu'il le seconderait dans toutes les entreprises qu'il formerait pour la gloire de Dieu. Rien n'était plus édifiant que la conduite que tenaient les peuples convertis par S. Méthode. On vit Bogoris ou Michel, premier roi chrétien de Bulgarie, abdiquer la couronne en 880 pour aller finir ses jours dans un monastère.

S. Méthode parvint à un âge fort avancé, mais on ignore l'année précise de sa mort. Les Grecs et les Moscovites l'honorent le 11 mai. Pour S. Cyrille,

ils en font la fête le 14 de février. Ces deux saints sont nommés conjointement le 9 mars dans le martyrologe romain. On leur attribue plusieurs miracles. Leurs reliques, au rapport de Dubravius, ont été découvertes sous l'autel d'une ancienne chapelle de l'église Saint-Clément, à Rome, où on les garde précieusement. La même chose est attestée par Octave Panciroli, et par Henschénius. Le dernier montre qu'on a transféré en Moravie une partie des reliques de nos deux saints et qu'on les voit enchâssées dans la collégiale de Brune.

S. LUDGER,

ÉVÊQUE DE MUNSTER, APÔTRE DE LA SAXE.

(26 mars.)

S. Ludger naquit en 743; il fut élevé à la dignité du sacerdoce en 776, et sacré évêque de Mimigardefort, aujourd'hui Munster, en 802.

La conduite de ce saint évêque, tout irréprochable qu'elle était, trouva des censeurs. On le décria même auprès de Charlemagne : on le lui représenta comme un homme qui ruinait son évêché et qui négligeait l'embellissement des églises de sa juridiction. Le prince, qui aimait à voir des églises magnifiques, prêta l'oreille aux accusateurs de Ludger et lui ordonna de se rendre à la cour. Le saint obéit. Le lendemain de son arrivée un officier le vint avertir que l'empereur l'attendait. Ludger, qui disait son office, répondit qu'il irait trouver le prince aussitôt qu'il aurait fini. On le vint chercher trois fois de suite tant on s'ennuyait de son délai. Ses enne-

mis ne manquèrent pas de lui en faire un nouveau crime. Lorsqu'il fut arrivé l'empereur lui demanda avec un peu d'émotion pourquoi il le faisait attendre si long-temps. « Je sais tout ce que je dois à votre majesté, répondit Ludger, mais j'ai cru que que vous ne trouveriez pas mauvais que Dieu eût la préférence. Quand on est à lui il faut oublier toutes les autres choses. D'ailleurs, en agissant de la sorte, je me suis conformé aux intentions de votre majesté, puisque après m'avoir choisi pour évêque elle m'a commandé de préférer le service de Dieu à celui des hommes. Cette réponse fit une telle impression sur l'empereur qu'il tint Ludger pour justifié des accusations formées contre lui. Il le traita avec distinction et disgracia tous ceux qui avaient voulu le perdre.

L'amour que S. Ludger avait pour la prière la lui faisait recommander fortement aux autres. Un jour qu'il vaquait à ce saint exercice avec ses clercs, il reprit sévèrement un d'entre eux qui avait paru seulement à l'extérieur occupé d'autre chose que de Dieu; il lui imposa même une pénitence de quelques jours. Outre le don des miracles, il avait encore celui de la prophétie. Il prédit les ravages que les Normands devaient faire dans l'empire français, et cela dans un temps où il ne paraissait pas qu'on eût rien à craindre de ces peuples. Il voulut aller travailler à leur conversion; mais il en fut empêché par Charlemagne, qui le jugeait nécessaire dans la Westphalie.

SAINTE MAURE,

VIERGE A TROYES.

(21 septembre.)

Sainte Maure naquit à Troyes en Champagne dans le neuvième siècle. Étant encore fort jeune, elle fut singulièrement touchée de la vie peu chrétienne que menait son père ; elle pria pour lui et obtint sa conversion. La mort le lui ayant enlevé, elle continua de rester auprès de Sédulie, sa mère, et eut le bonheur de sanctifier par ses exemples Eutrope, son frère, avec toute sa famille : elle le porta à distribuer aux malheureux la plus grande partie de ses biens, qui étaient considérables. Elle partageait son temps entre les exercices de la charité. Son travail avait pour objet le soulagement des pauvres, ou la décence du culte divin. Elle aimait surtout à faire des ornements pour les églises et à préparer tout ce qui était nécessaire pour le service des autels. Persuadée avec S. Augustin que l'ordre que l'on met dans toutes ses actions conduit à Dieu, elle fit une sage distribution de tous les moments de la journée; en sorte que chacun avait son exercice propre. Elle passait presque toute la matinée à l'église à prier ou à méditer la loi du Seigneur. Les mercredis et les vendredis elle jeûnait au pain et à l'eau. Souvent elle allait nu-pieds au monastère de Mantenay, qui était à deux lieues de Troyes, pour y découvrir l'état de son ame à l'abbé qu'elle avait pris pour directeur, et sans l'avis duquel elle n'entreprenait jamais rien. On ne peut

exprimer le respect dont elle était pénétrée pour la parole de Dieu et pour tout ce qui avait rapport à la religion. Sa componction était si vive que ses yeux étaient presque continuellement baignés de larmes. Son humilité lui faisait cacher avec soin toutes les grâces dont elle était comblée. Dans sa dernière maladie, elle reçut les sacrements de l'extrême-onction et de l'eucharistie avec autant de joie que d'amour, et elle mourut le 21 septembre 850, en prononçant ces mots de l'oraison dominicale, *que votre royaume arrive*. Elle était dans la vingt-troisième année de son âge.

DIXIÈME SIÈCLE DE L'ÉGLISE.

S. WENCESLAS,

DUC DE BOHÊME, MARTYR.

(28 septembre.)

Wenceslas eut pour père Uratislas, duc de Bohême, et pour mère Drahomire de Lusko. Il était petit-fils de Borivor, premier duc chrétien de Bohême, et de la bienheureuse Ludmille. Uratislas était un prince vertueux, brave et humain : mais Drahomire, qui se donnait pour païenne, n'avait aucun sentiment de religion; elle joignait à une hauteur insupportable un grand fond de cruauté et de perfidie. Elle eut, outre Wenceslas, un autre fils nommé Boleslas.

Ludmille vivait encore, et elle avait toujours demeuré à Prague depuis la mort de Borivor. Elle demanda Wenceslas, l'un de ses petits-fils, et il lui fut envoyé. Son intention était de se charger elle-même de son éducation, et de le former de bonne heure à la pratique du christianisme. Paul, son chapelain, également recommandable par sa sainteté et sa prudence, enseigna au jeune prince les premiers éléments des sciences. Wenceslas répondit parfaitement aux soins de son maître et de son aïeule, et il montra dès son enfance un amour extraordinaire pour la vertu. On le mit depuis dans le collége de Budweis auprès de Prague. Avec le secours de plu-

sieurs excellents maîtres qu'il y trouva, il se rendit habile dans toutes les sciences et dans tous les exercices qui convenaient à son illustre naissance; mais il se perfectionna surtout dans les connaissances qui font le véritable chrétien. Il était doux, mortifié, attentif à veiller sur lui-même, et principalement à éviter tout ce qui aurait été capable de ternir la pureté de son corps et de son ame.

Il était encore fort jeune lorsque la mort lui enleva son père. Drahomire se fit déclarer régente et s'empara du gouvernement sous ce titre. Cette princesse, qu'aucun frein ne retenait plus, fit éclater sa fureur contre les chrétiens. Elle ordonna d'abattre toutes les églises et défendit l'exercice public d'une religion dont elle avait juré la perte; elle défendit aussi de l'enseigner aux enfants. En même temps elle révoqua toutes les lois que Borivor et Uratislas avaient publiées en faveur du christianisme. Les magistrats qui le professaient furent cassés, et l'on donna leur place aux païens. Enfin la régente ne choisit pour les différents emplois que des hommes qui lui étaient dévoués. Un grand nombre de fidèles furent massacrés en haine de leur religion.

Ludmille se sentit pénétrée d'une vive douleur à la vue de tant de maux. Remplie de zèle pour les intérêts d'une religion qu'elle et son mari avaient eu tant de peines à établir, elle pressa fortement Wenceslas de prendre en main les rênes du gouvernement, avec promesse de l'assister de ses conseils. Le jeune prince obéit, et la Bohême fit éclater sa joie: mais pour prévenir tout sujet de division entre lui et son frère, on partagea le pays entre eux; Boleslas eut un territoire considérable, qui a

été appelé Boleslavie de son nom, et qui est un des principaux cercles de la Bohême.

Drahomire, furieuse de cet arrangement, entra dans les intérêts de son fils Boleslas, qu'elle avait élevé dans l'idolâtrie, et auquel elle avait inspiré sa haine pour le christianisme, avec son ambition et sa cruauté. Wenceslas avait des sentiments tout opposés à ceux de son frère. Fidèle aux leçons qu'il avait reçues dans son enfance, il menait une vie régulière, et tendait de plus en plus à la perfection. Il ne cherchait qu'à établir la paix, la justice et la religion dans ses états; les officiers qu'il attachait à sa personne étaient toujours choisis parmi les plus fervents chrétiens. Après avoir donné le jour aux affaires, il consacrait à la prière une grande partie de la nuit. Sa dévotion pour le saint sacrement de l'autel se manifestait par les preuves les moins équivoques. Ses austérités approchaient de celles des anciens anachorètes, et sa charité paraissait avec éclat dans le soulagement des orphelins, des veuves et des malheureux de tout état. Il n'y avait que le bien de la religion et de l'état qui l'empêchait de suivre son goût pour la retraite et la solitude. Sa piété lui fournit des motifs de consolation qui le soutinrent dans les épreuves par lesquelles il plut à Dieu d'achever sa sanctification.

Drahomire, soutenue par une faction puissante, cherchait sans cesse l'occasion d'exécuter les noirs projets qu'elle méditait. Elle résolut d'abord d'ôter la vie à Ludmille par les conseils de laquelle Wenceslas se conduisait. Celle-ci en ayant été avertie se prépara sans émotion à souffrir la mort. Elle commença par distribuer ses biens aux pauvres, puis

après avoir exhorté son petit-fils à soutenir courageusement les intérêts de la religion, elle reçut les sacrements de la pénitence et de l'eucharistie. Elle était prosternée devant l'autel dans sa chapelle, lorsque les assassins envoyés par Drohomire y entrèrent; ils se jetèrent sur elle avec fureur et l'étranglèrent avec son propre voile. On l'honore en Bohême comme martyre, le 16 septembre.

Wenceslas fut vivement touché de ce cruel événement, et ce qui augmentait encore sa douleur, c'était de penser que le crime qui faisait couler ses larmes avait été ordonné par sa mère. Il ne se plaignit qu'à Dieu, dont il adora les jugements, et se contenta de prier pour la conversion de celle qui lui avait donné le jour.

Radislas, prince de Gurime, contrée voisine de la Bohême, vint fondre avec une armée puissante sur les états du saint. Wenceslas, qui désirait la paix, lui envoya demander quel était le motif de la conduite qu'il tenait à son égard; il lui fit dire en même temps qu'il était prêt à lui donner satisfaction s'il l'avait offensé, et à se prêter à un accommodement, pourvu qu'on n'exigeât rien qui fût contraire à sa religion et au bien de ses sujets. Radislas répondit insolemment à l'envoyé que l'unique moyen d'avoir la paix était de lui abandonner la Bohême. Wenceslas, forcé de prendre les armes, marcha contre son ennemi. Quand les deux armées furent en présence, il fit dire au prince de Gurime, que, désirant empêcher l'effusion du sang d'une multitude d'innocents, il lui proposait de décider l'affaire par un combat singulier. Radislas accepta le défi, dans l'espérance qu'il lui serait facile de rem-

porter la victoire. Les deux princes s'avancèrent donc chacun à la tête de leur armée, afin de terminer la guerre par un duel. Le duc de Bohême, dont l'armure était fort légère, fit le signe de la croix et s'approcha courageusement pour se mesurer avec son ennemi. Radislas s'étant mis en devoir de le percer d'un coup de javeline, il aperçut, au rapport des historiens de Bohême, deux anges qui le défendaient. Les mêmes historiens ajoutent qu'ayant mis bas les armes, il se jeta aux pieds de Wenceslas pour lui demander pardon, et qu'il le laissa le maître des conditions de la paix.

L'empereur Othon Ier ayant convoqué une diète générale à Worms, Wenceslas arriva le dernier, parcequ'il s'était arrêté en route pour satisfaire sa dévotion. Quelques princes en témoignèrent du mécontentement : mais l'empereur le reçut avec beaucoup de distinction ; il le fit asseoir auprès de lui et lui promit de lui accorder tout ce qu'il demanderait. Il se contenta de demander une partie des reliques de S. Vit et de celles de S. Sigismond, roi de Bourgogne. Quelques historiens ajoutent qu'Othon lui conféra le titre et la dignité de roi, qu'il lui accorda le privilége de porter l'aigle de l'empire sur sa bannière, et qu'il affranchit ses domaines de toute taxe ou redevance. Le pieux duc refusa de prendre le titre de roi, qui lui fut cependant toujours donné depuis ce temps-là dans les lettres d'Othon et des princes de l'empire.

Wenceslas porta respectueusement à Prague les reliques de S. Vit et de S. Sigismond, et il les déposa dans une église qu'il y fit bâtir. Il voulut aussi que le corps de sainte Ludmille fût transféré dans

une église de la même ville, bâtie par son père et dédiée sous l'invocation de S. George.

Son zèle à réprimer les désordres de la noblesse et à défendre les personnes opprimées, lui attira des ennemis. Ceux-ci entrèrent dans la faction à la tête de laquelle étaient Drahomire et Boleslas. On résolut de se défaire de Wenceslas. On couvrit du masque de l'amitié le noir projet qu'on avait tramé contre lui. Un fils étant né de Boleslas, ce prince et sa mère l'invitèrent à venir avec eux prendre part à la joie que causait cet événement. Wenceslas y alla sans la moindre défiance, et fut reçu avec de grandes démonstrations extérieures d'affection. La fête fut magnifique. La nuit suivante Wenceslas se rendit à l'église pour prier selon sa coutume. Boleslas, l'y suivit à l'instigation de sa mère. Les assassins qu'il avait subornés ayant frappé son frère, il se joignit à eux et le perça de sa lance. Cet horrible attentat se commit le 28 septembre 936.

L'empereur Othon fit marcher une armée dans la Bohême pour venger la mort de Wenceslas. La guerre dura plusieurs années. Othon étant vainqueur se contenta de la soumission de Boleslas, qui s'engagea à rappeler les prêtres bannis, à rétablir la religion chrétienne et à payer un tribut annuel. Drahomire périt misérablement peu après l'assassinat de son fils. Les miracles opérés au tombeau du saint effrayèrent Boleslas; il fit transporter à Prague dans l'église de Saint-Vit le corps de son frère, qui s'y garde encore dans une châsse magnifique. Boleslas II, fils et successeur de Boleslas Ier. fut bien différent de son père, il devint un des plus grands princes de son temps, et mérita par ses ver-

tus qu'on lui donnât le surnom de *Pieux*. Il se montra le fidèle imitateur de S. Wenceslas son oncle. En 951 on bâtit en Danemarck une église sous l'invocation de notre saint, dont le culte devint fort célèbre par tout le nord.

La sûreté et le bonheur de tout gouvernement et de toute société sont essentiellement fondés sur la religion; il n'y a qu'elle qui puisse inspirer aux princes de l'amour pour leurs sujets et aux peuples du respect pour les lois. On doit donc regarder comme les plus dangereux ennemis du genre humain ces écrivains impies qui ont prétendu que la crainte seule mettait de la différence entre la vertu et le vice, ou qui ont réduit la vertu à une beauté idéale et sans réalité. Comment des hommes qui, malgré le cri de la nature, méprisent les lois de Dieu, seraient-ils retenus par celles des nations ou des états particuliers! Que la religion ne nous rappelle pas continuellement à notre conscience, nous deviendrons esclaves de nos passions, et il n'y aura point de crime auquel nous ne nous portions dès que nous y trouverons notre utilité, ou que nous serons sûrs de l'impunité. Il vaudrait bien mieux vivre avec les lions et les tigres qu'avec des hommes dépouillés du frein de la religion.

S. ODON,

ABBÉ DE CLUNI.

(18 novembre.)

Odon, né à Tours en 879, était fils d'Abbon, seigneur de grande qualité. Il passa ses premières

années auprès de Foulques, comte d'Anjou, et auprès de Guillaume, comte d'Auvergne et duc d'Aquitaine, qui fonda depuis l'abbaye de Cluni. Il montra dès son enfance beaucoup d'amour pour la prière. Sa piété lui faisait regarder comme perdu le temps qu'il était forcé de donner à la chasse et aux autres amusements du siècle. A l'âge de dix-neuf ans il reçut la tonsure, et fut nommé à un canoniçat de l'Église de Tours. Il renonça alors à l'étude des auteurs profanes, et ne voulut plus lire que l'Écriture et les livres propres à nourrir dans son cœur la componction, la ferveur et l'amour divin. Il vint passer quatre ans à Paris pour y faire un cours de théologie. Étant retourné dans la ville de Tours, il se renferma dans une cellule pour se livrer uniquement à la prière et à la méditation des livres saints.

La lecture de la règle de S. Benoît acheva de le détacher du monde. Voyant combien sa vie était éloignée des maximes de perfection qui y sont tracées, il résolut d'embrasser l'état monastique ; mais le comte d'Anjou refusa d'y consentir. Il resta donc encore près de trois ans dans sa cellule avec le compagnon qui suivait les mêmes exercices. Enfin, lassé des obstacles qu'il rencontrait, il se démit de son canonicat et se retira secrètement dans le monastère de Beaume, au diocèse de Besançon. S. Bernon, qui en était abbé, lui donna l'habit en 909. Il n'avait emporté avec lui que sa bibliothèque, qui consistait en une centaine de volumes.

L'année suivante, l'abbaye de Cluni, qui venait d'être fondée, fut mise sous la conduite de S. Bernon, qui eut à la fois le gouvernement de six mo-

nastères. Après la mort de ce saint abbé, arrivée en 927, les évêques du pays obligèrent S. Odon à prendre la conduite de trois de ces monastères ; savoir, Cluni, Massay et Déols. Il fit sa résidence dans le premier, qui devint bientôt célèbre par la régularité qui s'y observait, et par la sainteté de ceux qui l'habitaient. Il y établit l'observance de la règle de S. Benoît dans toute sa pureté. Il recommandait surtout le silence, et disait à ce sujet que c'était une condition nécessaire pour se soumettre dans la solitude intérieure et pour se conserver avec Dieu. Après le silence il recommandait l'obéissance, l'humilité et le renoncement à soi-même. Plusieurs monastères de différents pays embrassèrent sa réforme et se soumirent à sa juridiction; en sorte que la congrégation de Cluni devint bientôt aussi florissante que nombreuse. Mais cette austérité ne subsiste plus depuis long-temps à cause des mitigations qui ont été successivement introduites. Les papes et les princes avaient une grande confiance au saint abbé. Ils le chargèrent de plusieurs négociations importantes, où sa prudence et sa piété lui assurèrent un heureux succès.

Odon avait une singulière dévotion à S. Martin : ce qui lui fit désirer de mourir à Tours. Ayant été attaqué d'une maladie dont il prévit qu'il ne guérirait point, il se fit porter dans cette ville, où il mourut le 18 novembre 942. Il fut enterré dans l'église de Saint-Julien. Les huguenots ont brûlé la plus grande partie de ses reliques.

SAINTE MATHILDE,

REINE DE GERMANIE.

(14 mars.)

Mathilde, vulgairement appelée *Mahaut*, était fille du comte Thierri, seigneur puissant parmi les Saxons. Ses parents, qui avaient beaucoup de religion, la firent élever sous les yeux de son aïeule, abbesse du monastère d'Erford. Elle puisa dans cette sainte école un goût extraordinaire pour l'oraison et pour la lecture des livres de piété; elle apprit aussi à travailler à tous les ouvrages convenables à son sexe, et contracta insensiblement l'habitude d'employer tous ses moments à des choses sérieuses et dignes d'une créature raisonnable. Enfin arriva le temps de rentrer dans le monde où la Providence l'appelait.

La jeune Mathilde fut mariée en 913 à Henri, fils d'Othon, duc de Saxe. Son mari, qui était devenu duc de Saxe par la mort de son père, arrivée en 916, fut élu en 919 pour succéder à Conrad, roi de Germanie. Ce prince réunissait beaucoup de piété à toutes les qualités royales. Il était adoré de ses sujets, qui le regardaient comme leur père. Il avait un soin extrême d'empêcher qu'ils ne fussent surchargés d'impôts; aussi se piquaient-ils de reconnaissance lorsque la guerre était allumée. Ils servaient dans les armées à leurs propres dépens. Un zèle aussi généreux de leur part touchait sensiblement le cœur de Henri, et lorsque le feu de la

guerre était éteint il leur faisait ressentir les effets de sa libéralité.

Tandis que Henri châtiait l'insolence des Hongrois et des Danois, et qu'il soumettait la Bavière à son obéissance, Mathilde remportait des victoires sur les ennemis de son salut : victoires bien plus dignes d'un chrétien et infiniment plus agréables à Dieu. Elle vaquait à la prière et à la méditation, afin de s'entretenir dans la ferveur et l'humilité. Cet exercice avait pour elle tant de charmes que, outre le temps qu'elle y donnait pendant le jour, elle y consacrait encore une bonne partie de la nuit. Les réflexions sérieuses qu'elle faisait sur les vérités éternelles garantissaient son ame des atteintes de ce poison subtil qui est toujours caché sous les dehors séduisants des grandeurs humaines. Souvent elle visitait les malades et les affligés, qu'elle consolait et exhortait à la patience. Elle servait les pauvres et leur apprenait à estimer un état dont Jésus-Christ a fait choix, et auquel sont promises les récompenses de la vie future. Elle procurait la liberté aux prisonniers, et lorsque les droits de la justice s'opposaient à leur élargissement, elle allégeait au moins le poids de leurs chaînes par d'abondantes aumônes. Le principal but qu'elle se proposait en cela était de porter ces malheureux à expier leurs crimes par les larmes d'une sincère pénitence. Elle avait la consolation de voir le roi, son mari, entrer dans ses vues et s'empresser à la seconder dans l'exécution de ses pieuses entreprises.

Henri étant tombé en apoplexie en 936, la reine eut tout lieu de craindre pour ses jours. Elle allait souvent se prosterner au pied des autels afin de sol-

liciter sa guérison auprès de Dieu, mais lorsqu'elle eut été instruite de sa mort par les larmes et par les cris du peuple, elle se soumit avec résignation à la volonté du ciel. Elle fit venir en même temps un prêtre qu'elle chargea d'offrir le saint sacrifice de la messe pour le repos de son ame; elle donna ensuite à ce prêtre les diamants qu'elle portait, faisant entendre par cette action qu'elle renonçait pour toujours aux pompes et aux vanités du monde.

Mathilde avait eu trois enfants de son mariage avec Henri; savoir, Othon, Henri et Brunon. Le premier, qui succéda à son père dans le royaume de Germanie, fut couronné empereur à Rome en 962, après avoir vaincu les Bohémiens et les Lombards. Henri fut duc de Bavière, et Brunon archevêque de Cologne. Ce dernier est honoré dans l'Eglise d'un culte public.

Othon n'avait été couronné roi de Germanie qu'après de vives contestations. Comme cette couronne était élective, Henri, son frère, quoique le plus jeune, la lui avait disputée; et Mathilde, par une injuste prédilection, s'était déclarée en sa faveur. Cette conduite de la reine-mère alluma le flambeau de la discorde entre les deux frères. Mathilde commit sans doute une grande faute, mais Dieu la lui fit expier par les épreuves qu'il lui envoya. Othon et Henri se liguèrent contre elle et la dépouillèrent même de son douaire, sous prétexte qu'elle avait épuisé l'état par des aumônes inconsidérées. Mathilde se soumit sans murmurer aux décrets de la Providence qui la châtiait, et souffrit en esprit de pénitence des coups d'autant plus sensibles qu'ils lui étaient portés par la main de ses propres en-

fants. La persécution fut aussi longue que cruelle. Les deux princes rougirent pourtant à la fin de l'indignité de leurs procédés ; ils se réconcilièrent sincèrement avec leur mère et lui rendirent tout ce qu'ils lui avaient enlevé.

Mathilde, rétablie dans sa première fortune, distribua plus d'aumônes que jamais ; elle fonda cinq monastères et plusieurs églises. Les deux principaux d'entre les monastères qu'elle établit furent celui de Polden, dans le duché de Brunswick, et celui de Quedlimbourg, dans le duché de Saxe. Ce dernier fut destiné à des religieuses. La sainte s'y retirait de temps en temps pour goûter les charmes de la solitude. Elle ne s'occupa plus le reste de sa vie que de pratiques de piété et d'œuvres de miséricorde. Son plus grand plaisir était d'apprendre aux pauvres et aux ignorants la manière de bien prier, comme elle avait déjà fait à l'égard de ses domestiques. Elle était au monastère de Quedlimbourg lorsqu'elle tomba dans la maladie dont elle mourut. Elle se confessa à Guillaume, archevêque de Mayence, son petit-fils. Quelques jours après elle fit une confession publique de ses péchés en présence des prêtres et des religieuses du monastère ; elle reçut ensuite les sacrements de l'eucharistie et de l'extrême-onction ; puis, s'étant fait coucher sur un cilice et s'étant mis de la cendre sur la tête, elle expira tranquillement le 14 mars 968.

S. ULRIC,

ÉVÊQUE D'AUSBOURG.

(4 juillet.)

S. Ulric ou Uldaric était fils du comte Hubald, et frère de Luitgarde, femme de Burchard II, duc de Souabe et d'Alsace. Il naquit en 893, et fut élevé dans l'abbaye de Saint-Gal. Une pieuse vierge nommée Guiborat ou Wiborade, qui menait la vie d'une recluse près de l'abbaye, lui prédit qu'il serait un jour évêque et qu'il passerait par de rudes épreuves ; elle l'exhorta en même temps à souffrir les contradictions avec courage.

Le saint était dans son enfance d'une complexion si délicate que tous ceux qui le connaissaient étaient persuadés qu'il ne pouvait vivre ; mais un régime sage et soutenu fortifia son tempérament, que ses parents par une tendresse excessive, et les médecins à force de remèdes, avaient probablement ruiné. Quoi qu'il en soit, la prolongation de sa vie et l'état de santé dont il jouissait furent regardés comme un miracle.

Ulric gagna l'estime et l'amitié des moines de Saint-Gal par la vivacité de son esprit, l'innocence de ses mœurs, la douceur de son caractère et surtout par sa piété. Il avait déjà fait de grands progrès dans les sciences lorsque son père l'envoya à Ausbourg, où il le mit sous la conduite d'Adalberon, évêque de cette ville. Le prélat ne tarda pas à connaître le mérite de son disciple. Il le fit camérier de son église quoiqu'il n'eût que seize ans ; il

l'éleva depuis aux ordres sacrés et lui donna un canonicat dans sa cathédrale.

Le jeune ecclésiastique connaissait trop bien les dangers et les devoirs de son état pour ne pas s'appliquer de toutes ses forces à éviter les uns et à remplir les autres avec fidélité. Tous ses moments étaient employés à l'étude ou à la prière, et les pauvres avaient une partie de son revenu. Il était à Rome lorsque la mort enleva Adalberon, qui eut Hiltin pour successeur. De retour à Ausbourg il continua son même genre de vie ; sa ferveur allait toujours en augmentant, et il devenait de jour en jour plus plein de zèle pour la pratique de la mortification. Il fuyait autant qu'il lui était possible jusqu'à l'ombre du danger, surtout lorsqu'il s'agissait des tentations contraires à la pureté ; et il avait coutume de dire à ce sujet, qu'on évitait la flamme en évitant tout ce qui pouvait l'entretenir.

Hiltin étant mort en 924, Ulric, alors âgé de trente-un ans, devint son successeur. Il fut nommé par Henri l'*Oiseleur*, roi de Germanie, et sacré le jour des Innocents. Il trouva la ville d'Ausbourg dans l'état le plus déplorable : les Hongrois et les Sclavons l'avaient pillée depuis peu et avaient brûlé la cathédrale. Ils avaient aussi massacré sainte Guiborat, que les Allemands ont toujours honorée depuis comme martyre. Le nouvel évêque fit bâtir à la hâte une église pour rassembler le peuple. Il sut procurer abondamment à son troupeau les secours et la consolation dont il avait besoin, et il n'y avait personne qui ne se crût dédommagé des malheurs publics par l'avantage qu'il avait de posséder un tel pasteur.

Ulric allégua divers prétextes pour se dispenser de suivre la cour ; il savait combien la présence d'un évêque est nécessaire dans son diocèse, et combien il lui importe de veiller par lui-même sur les ames dont il doit rendre à Dieu un compte si rigoureux. En qualité de prince de l'empire il était obligé d'entretenir des troupes et de les envoyer à l'armée ; il chargea son neveu de ce soin et se borna aux fonctions spirituelles. Il se levait régulièrement à trois heures du matin pour assister à l'office avec ses chanoines ; il récitait ensuite d'autres prières de dévotion. Au point du jour il disait au chœur l'office des morts avec prime et assistait à la grand'messe. Tierce finie, il offrait le saint sacrifice et ne sortait de l'église qu'après none ; il allait ensuite à l'hôpital pour y consoler les malades. Tous les jours il lavait les pieds de douze pauvres, auxquels ils distribuait d'abondantes aumônes. Le reste de la journée était employé à l'instruction, à la visite des malades et à l'accomplissement des autres devoirs d'un pasteur vigilant. Il ne faisait qu'un seul repas, encore n'était-ce que le soir avant complies. On servait pour les pauvres et pour les étrangers un plat auquel il ne touchait jamais. Il s'interdit l'usage du lin, il couchait sur la paille et ne prenait que quelques heures de repos. En carême, il redoublait ses austérités et donnait un temps encore plus considérable à ses pratiques de dévotion. Chaque année il faisait la visite de tout son diocèse, et tenait deux synodes.

Après la mort de Henri l'*Oiseleur*, Othon Ier lui succéda dans le royaume de Germanie ; mais ce prince fut bientôt obligé de prendre les armes con-

tre Ludolf son fils, auquel il avait accordé le duché de Souabe et d'Alsace, et qui s'était révolté. S. Ulric se déclara fortement pour le parti du maître légitime sans craindre le ressentiment des rebelles, qui le menaçaient de porter le ravage dans son diocèse. Heureusement la guerre civile ne fut pas de longue durée. Arnold, comte Palatin, ayant été tué devant Ratisbonne, le saint évêque obtint du roi la grâce de son fils, et celle de tous les autres rebelles.

Ulric avait environné la ville d'Ausbourg de bonnes murailles, et avait fait construire des forts en différents endroits pour mettre son peuple à l'abri des incursions des barbares. On vit par l'événement que cette précaution avait été très sage. En effet les Hongrois ayant fait une irruption vinrent assiéger Ausbourg. Le saint pasteur, semblable à Moïse sur la montagne, levait les mains au ciel, qu'il tâchait de fléchir par des supplications publiques. Ses prières furent exaucées. Les barbares, saisis tout à coup d'une terreur panique, levèrent le siége et s'enfuirent avec beaucoup de confusion. Ils furent rencontrés et taillés en pièces par Othon, que le pape couronna empereur en 962.

S. Ulric se voyant en liberté et n'ayant plus rien à craindre des ennemis du dehors, fit rebâtir sa cathédrale avec une grande magnificence, et la dédia de nouveau sous l'invocation de sainte Afre. Cette sainte avait été martyrisée durant la persécution de Dioclétien à Ausbourg, dont elle est patronne. Elle est nommée dans les martyrologes, sous le 1er d'août.

Le saint évêque, se voyant fort avancé en âge, s'était démis de son évêché, avec l'agrément de l'empereur, en faveur d'Albéron, son neveu, pour

aller finir ses jours dans l'abbaye de Saint-Cal. La plupart des évêques improuvèrent hautement cette démarche et se plaignirent de ce que Albéron s'attribuait, contre les canons, les honneurs de l'épiscopat du vivant de l'évêque titulaire. Ulric fut cité à Ingelheim, en 972, pour y rendre compte de sa conduite. Il y avoua avec humilité qu'il avait péché contre les lois de l'Eglise, en ajoutant que le désir de se retirer du monde lui avait fait commettre cette faute. Il obtint cependant que son neveu serait évêque après lui. Albéron mourut avant son oncle, qui fit un second pélerinage à Rome, où le pape lui donna de grandes marques d'estime. Il fut aussi reçu fort honorablement à Ravenne par l'empereur et l'impératrice. Sa santé alla toujours en déclinant depuis le mois de mai de l'année 972. Durant sa dernière maladie sa ferveur parut avoir acquis un nouveau degré de vivacité. Etant près d'expirer, il se fit coucher sur la cendre, les bras étendus en forme de croix. Il mourut au milieu de son clergé, le 4 juillet 973. Il était âgé d'environ quatre-vingts ans, et en avait passé cinquante dans l'épiscopat. On l'enterra dans l'église de Sainte-Afre, qui porte aujourd'hui son nom. Sa sainteté fut attestée par des miracles, et le pape Jean le canonisa en 993. C'est la première canonisation qui ait été célébrée dans l'Église selon les formes usitées à Rome.

S. EDOUARD,

ROI D'ANGLETERRE, MARTYR.

(18 mars.)

Édouard, fils d'Edgar, monarque de toute l'Angleterre, succéda à son père en 945, n'étant encore âgé que de treize ans. Il se conduisit en tout par les conseils de S. Dustan, qui avait fait la cérémonie de son sacre. Son règne fut celui de toutes les vertus ; il se rendit surtout recommandable par l'intégrité de ses mœurs, par sa piété, sa modestie, sa clémence et sa charité envers les pauvres. Ses sujets s'applaudissaient tous les jours de vivre sous la domination d'un si bon prince; mais sa mort prématurée devint bientôt pour eux une source de larmes.

Elfride, sa belle-mère, s'était opposée à son couronnement et avait remué mille ressorts pour faire élire le prince Ethelred, qu'elle avait eu d'Edgard et qui n'était âgé que de sept ans. Ses intrigues n'ayant pas réussi, elle conçut une haine implacable contre Edouard et résolut de le perdre. Le jeune roi, qui connaissait les sentiments de sa belle-mère, ne laissait pas de lui donner en toute occasion les preuves les moins équivoques de son respect et de son affection. Il agissait à l'égard d'Ethelred comme il aurait fait à l'égard du plus tendre des frères; et sa conduite était d'autant plus admirable que la dissimulation n'y avait aucune part; elle avait pour fondement un cœur vrai et sincère. Elfride n'en fut point touchée ; l'esprit de vengeance et l'ambition

lui firent fouler aux pieds les lois sacrées de la nature et de la religion.

Il y avait trois ans et demi qu'Edouard régnait, lorsque chassant dans une forêt voisine de Wareham au comté de Dorset, il alla faire une visite à sa belle-mère; mais Elfride, au lieu de reconnaître une pareille marque d'attention, exécuta l'horrible projet qu'elle avait formé depuis long-temps; elle ne vit pas plus tôt entre ses mains celui dont elle avait juré la perte, qu'elle le fit inhumainement poignarder par un de ses domestiques. Le ciel découvrit le corps du malheureux prince qu'on avait jeté dans un marais, et l'honora de plusieurs guérisons miraculeuses. On l'enterra dans l'église de Notre-Dame de Wareham, d'où il fut transféré trois ans après au monastère de Shaftsbury. Plusieurs églises demandèrent et obtinrent quelques portions de ses reliques. La mort de S. Edouard arriva le 18 mars, jour auquel il est nommé dans le martyrologe romain.

Cependant Elfride, déchirée de remords et frappée des miracles qui s'opéraient par l'intercession du saint, rentra sérieusement en elle-même et prit une ferme résolution d'expier son crime par une sincère pénitence. Elle quitta le monde et fonda les monastères de Wherwel et d'Ambresbury; elle fixa sa demeure dans le premier, et y passa saintement le reste de sa vie. Son fils Ethelred qu'elle avait voulu voir roi fut un prince lâche et malheureux. L'Angleterre, sous son règne, fut exposée à toutes sortes de calamités et surtout aux incursions des Danois.

S. ADALBERT,

ÉVÊQUE DE PRAGUE, MARTYR.

(23 avril.)

Adalbert, issu d'une des plus illustres familles de la Bohême, naquit vers l'an 956 et fut nommé au baptême *Woyticch*, qui signifie en langue sclavone *secours de l'armée*. Il fut attaqué dans son enfance d'une maladie qui le réduisit à l'extrémité. Ses parents, menacés du danger de le perdre, firent vœu sous l'invocation de la sainte Vierge de le consacrer au service des autels s'il revenait en santé. Leurs prières furent exaucées : leur fils guérit de sa maladie. Ils le mirent aussitôt sous la conduite d'Adalbert, archevêque de Magdebourg, qui se chargea du soin de le former aux sciences et à la vertu. Le prélat lui donna des maîtres habiles en tous genres, et lui fit prendre son nom à la confirmation. Le jeune Adalbert répondit parfaitement aux hautes espérances qu'on avait conçues de lui. Il devint fort habile dans les sciences, mais surtout dans celles des saints. Il employait à la prière la plus grande partie de ses heures de récréation. Lorsqu'il pouvait s'échapper sans qu'on s'en aperçût, il allait visiter les pauvres et les malades, afin de les consoler et de leur distribuer des aumônes.

Après la mort de l'archevêque de Magdebourg, arrivée en 981, Adalbert retourna en Bohême et y emporta avec lui une bibliothèque qu'il s'était formée. En 983 il reçut les ordres sacrés des mains de Diethmar, évêque de Prague, qui mourut peu de

temps après en désespéré. Ce prélat finit sa vie en poussant des cris horribles, en disant qu'il allait être damné pour avoir négligé les devoirs de son état et pour avoir recherché avec passion les honneurs, les richesses et les plaisirs du monde. Adalbert qui le vit mourir fut saisi de frayeur : il entra dans de vifs sentiments de componction, détesta toutes les fautes qu'il avait pu commettre, se revêtit aussitôt d'un cilice et alla prier d'église en église pour attirer sur lui la miséricorde divine; il distribua aussi aux pauvres d'abondantes aumônes.

Dans l'assemblée qui se tint pour donner un successeur à Diethmar, tout le monde jeta les yeux sur Adalbert, qui fut sacré par l'archevêque de Mayence le 29 juin 983. Depuis ce jour jusqu'à sa mort on ne le vit jamais rire; et lorsqu'on lui en demandait la raison, il avait coutume de répondre : « Il est fort aisé de porter un mitre et une crosse : mais c'est quelque chose de bien terrible que d'avoir à rendre compte d'un évêché au souverain juge des vivants et des morts. » Il fit son entrée nu-pieds dans la ville de Prague, où il fut reçu avec une joie extraordinaire par le peuple et surtout par Boleslas, prince de Bohême. Il commença par diviser son revenu en quatre parties : la première fut destinée à l'entretien de l'église, la seconde à la subsistance des chanoines, la troisième au soulagement des malheureux; il réserva la quatrième pour ses besoins et pour ceux de sa maison. Quoiqu'il employât tout son patrimoine en aumônes, il nourrissait encore tous les jours douze pauvres en l'honneur des douze apôtres, et un nombre beaucoup plus grand aux jours de fête. On voyait dans sa

chambre un lit ordinaire; mais il ne s'en servait point : il couchait sur un cilice ou sur la terre nue. Il macérait son corps par de longues veilles et par des jeûnes rigoureux. Presque tous les jours il prêchait et visitait les malades ainsi que les prisonniers.

Le diocèse de Prague était alors dans l'état le plus déplorable. Une partie de ceux qui l'habitaient étaient encore plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie. Les autres professaient à la vérité le christianisme; mais ils déshonoraient leur foi par les vices les plus honteux. En vain Adalbert mettait tout en œuvre pour faire fleurir la piété : il avait affaire à un peuple incorrigible qui ne voulait point sortir de ses désordres. Voyant donc l'inutilité de ses peines, et désespérant de faire aucune sorte de bien, il se rendit à Rome en 989 pour consulter le pape Jean XV. Il lui exposa sa triste situation et le détermina à lui accorder la permission de quitter son évêché. Il visita ensuite le Mont-Cassin, puis revint à Rome, où il prit l'habit avec l'abbé Gaudence dans le monastère de Saint-Boniface. Il se regardait comme le dernier de la communauté et saisissait toutes les occasions d'exercer les emplois les plus humiliants. Cinq années se passèrent de la sorte.

L'archevêque de Mayence, touché de voir l'Église de Prague sans pasteur, écrivit à Rome pour redemander Adalbert. Le pape, après avoir examiné mûrement ses représentations, y eut égard et ordonna au saint de retourner dans son diocèse. Il lui permit toutefois de quitter encore son évêché, en cas que son troupeau ne se montrât pas plus docile et plus traitable qu'auparavant.

La nouvelle de son retour ne se fut pas plus tôt

répandue que les habitants de Prague sortirent en foule pour aller au devant de lui. Ils le reçurent avec de vives démonstrations de joie et lui promirent de se conformer à toutes ses instructions; mais ils oublièrent bientôt leurs promesses. Le saint résolut donc de les abandonner pour toujours. En retournant dans son monastère il prêcha l'Évangile dans la Hongrie. On compte parmi ceux qu'il gagna à Jésus-Christ le roi Etienne, qui depuis se rendit recommandable par sa sainteté. Quelques auteurs mettent cette mission en Hongrie six ans plus tôt, c'est à dire au temps où le saint quitta son diocèse pour la première fois.

Lorsque Adalbert fut rentré dans son monastère, l'abbé Léon lui donna la charge de prieur. Il s'en acquitta avec beaucoup de zèle et d'humilité. L'empereur Othon III étant à Rome lui faisait de fréquentes visites. Il prenait tant de plaisir à s'entretenir avec lui qu'il eût voulu ne quitter jamais sa compagnie.

Le pape Grégoire V, successeur de Jean XV, renvoya encore une fois Adalbert à son Église. Il y avait été déterminé par les pressantes sollicitations de l'archevêque de Mayence. Le saint obéit au souverain pontife, quoiqu'il prévît bien l'inutilité de la démarche qu'on lui faisait faire. Ses diocésains, loin de se disposer à le recevoir comme auparavant, entrèrent en fureur quand ils apprirent la nouvelle de son retour. Ils ne s'en tinrent pas là, ils massacrèrent inhumainement plusieurs de ses proches, pillèrent leurs biens et mirent le feu aux châteaux qui leur appartenaient. Adalbert, informé de tout ce qui s'était passé, quitta la route de Prague et se

rendit auprès de Boleslas, son ami, fils de Micislas, duc de Pologne. Ce prince envoya quelque temps après des députés aux h bitants de Prague, pour leur demander s'ils voulaient recevoir Adalbert comme leur évêque, et s'ils étaient résolus de lui obéir. Ils répondirent avec un ton moqueur qu'ils ne méritaient pas d'avoir un si saint évêque, et qu'ils étaient trop méchants pour qu'il pût vivre avec eux. « Au reste, ajoutèrent-ils, nous sentons l'artifice des propositions que l'on vient nous faire. Ce n'est rien moins que le zèle de notre salut qui anime Adalbert : son unique dessein est de venger la mort de ses proches, il doit donc s'attendre à être mal reçu. »

Après une telle réponse le saint comprit qu'on ne le souffrirait pas dans le diocèse de Prague; il résolut donc de travailler à la conversion des idolâtres de la Pologne. Il eut la consolation d'en voir un grand nombre embrasser le christianisme. Il passa ensuite avec Benoît et Gaudence, tous deux compagnons de ses travaux apostoliques, dans la Prusse, qui n'avait point encore été éclairée de la lumière de l'Évangile. Ses prédications eurent un très heureux succès à Dantzick. La plupart des habitants de cette ville renoncèrent à leurs superstitions et se firent baptiser. De Dantzick le saint passa dans une petite île, où les infidèles l'accablèrent d'outrages. L'un deux le prit par derrière lorsqu'il récitait le psautier et lui déchargea un coup d'aviron avec tant de violence qu'il le renversa par terre à demi mort. Adalbert revenu à lui rendit grâces à Dieu de l'avoir jugé digne de souffrir pour la cause de Jésus-Christ. Il alla dans un autre endroit, où il ne fut pas mieux

reçu; on lui ordonna même, sous peine de mort, de partir au plus tard le lendemain.

Adalbert, accompagné de Benoît et de Gaudence, se retira conformément à l'ordre qu'on lui avait donné. Enfin, épuisé de fatigue, il s'arrêta quelques moments pour prendre un peu de repos. Les infidèles s'en étant aperçus accoururent vers lui, se saisirent de sa personne ainsi que de celles de ses deux compagnons et les chargèrent de chaînes tous les trois. Adalbert offrit sa vie à Dieu par une prière fervente, dans laquelle il demanda le pardon et le salut de ses ennemis. Le prêtre des idoles le perça de sa lance en lui disant par dérision : « Vous devez vous réjouir présentement, puisque, à vous entendre, vous ne désirez rien tant que de mourir pour votre Christ. » Six autres païens lui portèrent chacun un coup de lance. Ce fut ainsi qu'il consomma son glorieux martyre le 23 avril 997. Ses bourreaux lui coupèrent ensuite la tête, qu'ils attachèrent au haut d'un pieu. Benoît et Gaudence furent emmenés en captivité.

SAINTE ADÉLAIDE,

IMPÉRATRICE.

(16 décembre.)

Charles-le Chauve, empereur et roi de France, donna en 879, avec le titre de roi, la Bourgogne, la Provence, la Bresse et le Dauphiné à Bosson, son beau-frère, qui descendait par sa mère de Louis-le-Débonnaire. Telle fut l'origine du second royaume de Bourgogne ou d'Arles. Rodolphe II, roi de

Bourgogne, fut père d'Adélaïde. Cette princesse n'avait encore que six ans lorsqu'elle perdit son père en 937. A peine eut-elle atteint sa seizième année qu'on la maria à Lothaire, roi d'Italie. Il sortit de ce mariage une fille nommée Emme, qui épousa depuis Lothaire, roi de France. Adélaïde devint veuve vers l'an 949. Elle se servit des épreuves que Dieu lui envoya pour se détacher du monde et pour se confirmer dans les pratiques de piété qui lui avaient été si chères dès son enfance. Bérenger III, marquis d'Ivrée, s'empara de toute la Lombardie et prit le titre de roi d'Italie. Il avait toujours été l'ennemi déclaré de la famille de Lothaire. Adélaïde fut conduite à Pavie par son ordre, et renfermée dans une prison, où elle eut à souffrir toutes sortes d'indignités. Ayant à la fin trouvé le moyen de s'échapper, elle s'enfuit en Allemagne. L'empereur Othon Ier prit sa défense à la sollicitation du pape Agapet II, et leva une armée nombreuse pour la venger de ses ennemis. Il prit Pavie avec plusieurs autres places ; mais il laissa à Bérenger le royaume d'Italie à condition qu'il le tiendrait de l'empire. Il épousa depuis Adélaïde.

Bérenger oublia bientôt ses engagements. L'empereur, à la prière du pape, envoya son fils Ludolfe en Italie. Ce prince mourut après avoir gagné plusieurs batailles. Othon marcha en personne contre Bérenger, qu'il fit prisonnier et qu'il bannit en Allemagne, où il mourut à Bamberg. Devenu maître de l'Italie, il fut couronné empereur à Rome en 962. Adélaïde ne s'enorgueillit point de tant de prospérités: elle ne se servit de ses richesses et de sa puissance que pour faire du bien à tous les hommes, surtout

à ceux qui étaient dans le besoin. Othon mourut en 973, après avoir été empereur près de onze ans.

Adélaïde prit un grand soin de l'éducation de son fils Othon II, et le règne de ce prince fut heureux tant qu'il se conduisit par les conseils de sa mère; mais il eut le malheur de se laisser corrompre par la flatterie. Après la mort de sa première femme, qui était fille du marquis d'Autriche, il épousa une princesse grecque nommée Théophanie. Il oublia tout ce qu'il devait à sa mère et il la bannit même de sa cour. Adélaïde pleura sur les égarements de son fils, et ses larmes furent exaucées. Le malheur ouvrit les yeux à Othon; il rappela sa mère; il se montra docile à ses avis et réforma les abus qui s'étaient introduits dans le gouvernement. Son règne ne fut pas long; ayant été défait par les Grecs de la Calabre, il se rendit à Rome, où il mourut d'une dyssenterie en 983.

L'impératrice Théophanie, qui fut établie régente pour gouverner pendant la minorité de son fils Othon III, se montra l'ennemie déclarée de sa belle-mère et la traita de la manière la plus outrageante. Adélaïde souffrit avec patience et sans se plaindre. Une mort subite ayant enlevé Théophanie, on l'obligea de se charger de la régence. On vit alors plus que jamais jusqu'où elle portait le mépris du monde et d'elle-même. Elle ne regarda la puissance dont elle était revêtue que comme un fardeau pesant. Pour bien remplir les obligations qu'elle lui imposait, elle se livra avec un soin infatigable à l'administration des affaires publiques. Loin de se venger des auteurs de ses maux passés, elle cherchait toutes les occasions de leur faire du bien. Mais le soin

qu'elle donnait aux affaires ne l'empêchait point de vaquer à ses exercices de piété et de mortification. Elle avait des heures marquées pour aller prier dans son oratoire et pour gémir sur les péchés du peuple auxquels il ne lui était pas possible de remédier. Lorsqu'elle était forcée de montrer de la sévérité, elle la tempérait par la douceur et elle ressentait dans son cœur la peine et la confusion qu'elle faisait aux autres. Par là elle se faisait universellement aimer et portait tout le monde à la vertu. La régularité de sa maison offrait l'image édifiante d'un monastère. Elle fit de pieux établissements en diverses provinces et surtout dans la ville de Magdebourg. Elle ne négligea rien pour procurer le conversion des *Rugi* et des autres infidèles. Dans la dernière année de sa vie elle entreprit un voyage en Bourgogne pour reconcilier le roi Rodolphe, son neveu, avec ses sujets. Elle mourut en route à Seltz en Alsace, l'an 999.

LE BIENHEUREUX EBERHARD,

ABBÉ D'ENSIDLEN.

(14 août.)

Éberhard était issu d'une famille distinguée de 'a Souabe, tant par ses titres et son ancienneté que par son crédit et son opulence. On roit communément qu'il était cousin de Herman, uc de Souabe et d'Alsace. Il fut d'abord prévôt de cathédrale de Strasbourg, mais il suivit en 934 exemple de Bennon, son ami, chanoine de la même lise, lequel s'était retiré vers l'an 906 dans un dé-

sert de la Suisse, où S. Meirad avait jeté les premiers fondements d'un monastère alors abandonné depuis près de quarante-trois ans. La sainteté d'Eberhard lui attira bientôt un grand nombre de disciples. Il employa les biens considérables dont il était possesseur à bâtir une église en l'honneur de la sainte Vierge et à fonder une abbaye dont il fut le premier abbé. Cette abbaye, que les miracles qui s'y opérèrent rendirent célèbre dans la suite, porte aujourd'hui le nom d'Ensidlen ou de Notre-Dame des Ermites. La charité d'Eberhard éclata surtout dans une grande famine qui en 942 ravagea l'Alsace, la Bourgogne et la Haute-Allemagne. Il fit ramasser une immense provision de grains pour servir au soulagement et à la subsistance des malheureux. Il mourut le 14 août 958, après avoir gouverné l'abbaye pendant l'espace d'environ vingt-trois ans. Il fut enterré près de la chapelle de la sainte Vierge à côté de Bennon, son ami. Sa mémoire y a toujours été en grande vénération.

S. ODON,

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY.

(4 juillet.)

Ce fut à la prière de ce saint archevêque qu'a riva le miracle que nous allons rapporter d'apr les anciens historiens d'Angleterre. Quelques pe sonnes de Cantorbéry ayant une tentation de dou sur la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharist, S. Odon pria Dieu de les en délivrer et de leur ci-firmer d'une manière éclatante la vérité du m-

tère. Il obtint ce qu'il avait demandé au ciel, un jour qu'il disait la messe dans sa cathédrale, quand il en fut à la fraction de l'hostie il en sortit deux gouttes de sang, qui tombèrent dans le calice à la vue de tout le monde. Le saint fit venir à l'autel tous ceux qui avaient la tentation du doute. Ceux-ci, pleins de reconnaissance pour la grâce que Dieu leur avait faite, l'en remercièrent solennellement avec leur archevêque.

HUITIÈME SIÈCLE DE L'ÉGLISE.

S. HENRI II,

EMPEREUR.

(15 juillet.)

S. Henri, surnommé *le Pieux* et *le Boiteux*, naquit en 972. Il eut pour père Henri, duc de Bavière, et pour mère Giselle, fille de Conrad, roi de Bourgogne. Il était proche parent des trois empereurs qui portèrent le nom d'Othon. S. Wolfgang, évêque de Ratisbonne, l'un des plus savants et des plus zélés prélats de toute l'Allemagne, fut chargé du soin de son éducation; il le forma encore plus par ses exemples que par ses leçons, et il le vit avec joie faire de rapides progrès dans les sciences et dans la vertu. Le jeune prince, qui était tendrement attaché à son maître, ressentit une vive douleur lorsque la mort le lui enleva en 994.

L'année suivante il succéda à son père dans le duché de Bavière. L'empereur Othon, son cousin issu de germain, mourut le 24 janvier 1002 à Paterno en Italie. Comme ce prince n'avait jamais été marié, sa couronne devint l'objet de l'ambition des plus puissants seigneurs de la Germanie. Les principaux contendants furent Henri, duc de Bavière, et Hermann, duc de Souabe et d'Alsace. Le premier l'emporta, et fut sacré à Mayence roi de Germanie,

le 8 de juillet, par l'archevêque Willégise, assisté des suffragants de sa province. La réputation de piété, de justice, de douceur et de modération dont il jouissait avait déterminé les prélats et les grands à le choisir pour chef du corps germanique. Il justifia la haute idée qu'on avait conçue de lui par la sagesse de son gouvernement ainsi que par l'assemblage des vertus chrétiennes, royales et militaires. Henri, peu de temps après son avénement au trône, se démit du duché de Bavière en faveur de Henri, son beau-frère, surnommé l'*Ancien*.

Connaissant le danger auquel exposent les grandeurs humaines, il s'appliqua à bien connaître toute l'étendue de ses devoirs, pour les remplir fidèlement. Il priait, il méditait la loi de Dieu et s'exerçait à la pratique de l'humilité afin de se prémunir contre l'orgueil et de ne point se laisser éblouir par l'éclat des honneurs. Toujours il avait devant les yeux la fin que Dieu s'était proposée en l'élevant si haut : de là son zèle à procurer la gloire du Seigneur et l'exaltation de l'Église, à entretenir la paix dans ses états et à chercher en tout le bonheur de ses sujets.

En 1005 il fit assembler un concile national à Dortmond en Westphalie, pour régler divers points de discipline et pour maintenir plus sûrement l'observation des canons de l'Église. Il procura aussi la convocation de plusieurs synodes provinciaux qui s'assemblèrent pour le même objet. Il assista lui-même à ceux qui se tinrent à Thionville en 1003 et à Francfort en 1007, pour l'érection de l'évêché de Bamberg, auquel il unit les abbayes de Schutteren et de Gengenbach.

S'il s'engagea dans des guerres, ce fut uniquement dans la vue de défendre ses peuples, et ses entreprises militaires furent toujours couronnées par le succès. Quelques-uns de ses sujets s'étant révoltés contre lui au commencement de son règne, il les réduisit par son courage et les gagna par sa clémence. Les mécontents mirent bas les armes, et le prince oublia le crime dont ils s'étaient rendus coupables.

Deux ans après il étouffa une révolte qui s'était élevée en Italie. Ardovin ou Hardwick, seigneur lombard, était chef des rebelles, et il les avait tellement mis dans ses intérêts qu'ils le couronnèrent roi à Milan. Ce seigneur ayant été défait, se soumit et obtint sa grâce; mais il se révolta une seconde fois. L'empereur marcha de nouveau contre lui, le vainquit en bataille rangée et le dépouilla de tous les domaines qu'il possédait; il laissa cependant la vie au coupable. Hardwick se retira dans un monastère et y prit l'habit.

Le saint après sa victoire vint à Pavie, où il passa les fêtes de Noel de l'année 1013. S'étant ensuite rendu à Rome. il y entra le 22 février 1014, accompagné de la reine Cunégonde et d'un grand nombre d'évêques, d'abbés et de seigneurs tant de la Germanie que de l'Italie. Le pape Benoît VIII le reçut sur les degrés de l'église de Saint-Pierre, et après l'y avoir introduit le couronna empereur avec son épouse. Henri confirma et renouvela les donations que ses prédécesseurs avaient fait au saint-siége de la ville de Rome, de l'exarchat de Ravenne et de plusieurs autres domaines en Italie. Il revint ensuite à Pavie, où il célébra la fête de Pâques.

Après avoir apaisé les troubles de la Lombardie, il reprit le chemin des Alpes pour retourner en Germanie; il visita ensuite le monastère de Cluny, auquel il donna le globe et la couronne d'or enrichis de pierres précieuses dont le pape lui avait fait présent; il visita aussi d'autres monastères qu'il rencontra sur sa route et laissa dans chacun des marques de sa pieuse libéralité. Il passa par Liége et par Trèves, et arriva enfin à Strasbourg. Là il convoqua le 23 juin 1014 une assemblée générale des seigneurs tant ecclésiastiques que laïques de la Germanie et de l'Italie, où il publia plusieurs lois pour maintenir la police de l'empire. Wérinhaire, évêque de cette ville, était alors occupé du bâtiment de sa cathédrale. Cette église avait été détruite tant en 1002 par les troupes de Herman, duc de Souabe et d'Alsace, qu'en 1007 par le feu du ciel. On jeta les fondements de la nouvelle en 1015, et l'on travailla avec tant d'ardeur que l'ouvrage fut porté en 1028 jusqu'à la toiture; mais il ne fut plus continué depuis ce temps-là qu'avec une extrême lenteur, ce qui vint soit du défaut de zèle dans les évêques, soit de l'indifférence des fidèles, ou plutôt des incendies fréquents, des guerres et des malheurs publics. Quoi qu'il en soit, la cathédrale de Strasbourg ne fut achevée qu'en 1275. L'année suivante on jeta les fondements de la tour, qui fait encore l'admiration des étrangers : elle fut achevée en 1439. L'empereur Henri fit aussi bâtir la cathédrale de Bamberg, que le pape Jean XVIII consacra en 1019 sous l'invocation de S. Pierre. Outre ces fondations il en fit encore plusieurs autres en divers lieux, lesquelles avaient toutes pour

objet l'accroissement de la gloire de Dieu et le soulagement des pauvres.

Brunon, son frère, évêque d'Ausbourg, Henri, duc de Bavière, et plusieurs autres personnes de sa famille désapprouvèrent l'usage qu'il faisait de ses revenus, regardant comme perdu tout ce qui était employé en bonnes œuvres. Le duc de Bavière et quelques autres seigneurs ne s'en tinrent pas à des plaintes; ils prirent les armes contre l'empereur en 1010; mais Henri les défit en bataille rangée : il pardonna aux princes engagés dans la révolte et leur rendit leurs domaines dont il s'était emparé.

Quelque temps auparavant les idolâtres qui habitaient la Pologne et l'Esclavonie avaient ravagé le diocèse de Meersbourg et détruit plusieurs églises. S. Henri marcha contre eux, après avoir mis son armée sous la protection des saints martyrs Laurent, George et Adrien; il attaqua les infidèles et remporta sur eux une victoire complète. On dit que les trois saints apparurent durant la bataille : qu'on les vit combattre à la tête des impériaux; que les barbares furent saisis d'une crainte subite au commencement de l'action, qu'ils se dispersèrent tout à coup et se rendirent sans aucune résistance. Henri avait communié la veille avec toute son armée, et s'était engagé par vœu à rétablir le siége épiscopal de Meersbourg en cas qu'il fût vainqueur. La révolte des princes de Bohême fut aussi réprimée dès sa naissance.

Toutes ces victoires rendirent le saint la terreur de ses ennemis. La Pologne, la Bohême et la Moravie devinrent tributaires de l'empire. Henri répara les églises avec magnificence et rétablit les siéges de

Hildesheim, de Magdebourg, de Bâle, de Misnie et de Meersbourg. Il envoya dans la Pologne et la Bohême des prédicateurs zélés pour instruire les idolâtres ; mais il n'est point vrai, comme quelques auteurs l'ont annoncé, qu'il ait converti S. Etienne, roi de Hongrie, puisque ce prince était né de parents chrétiens; il le seconda seulement dans les pieuses entreprises qu'il forma pour amener à la connaissance de la vérité ceux de ses sujets qui ne connaissaient point encore Jésus-Christ.

De nouvelles affaires le rappelèrent en Italie. Il s'agissait d'aller au secours de la chrétienté et surtout du saint-siége. Il vainquit les Sarrasins avec les Grecs leurs alliés, les chassa d'Italie et mit un gouverneur dans les provinces qu'il avait reprises sur eux; mais il laissa les Normands jouir paisiblement du pays qu'ils avaient enlevé aux infidèles, à condition toutefois qu'ils ne tourneraient point leurs armes contre Naples et Bénévent. Il alla ensuite au Mont-Cassin. On le reçut à Rome de la manière la plus honorable. Pendant son séjour dans cette ville il eut à la cuisse une contraction de nerfs fort douloureuse, qui le rendit boiteux pour le reste de sa vie. En retournant en Allemagne il passa par l'abbaye de Cluny. Étant dans le duché de Luxembourg, il eut une entrevue avec Robert, roi de France, fils et successeur de Hugues Capet.

Pour éviter les contestations que pourrait occasionner le droit de prééminence, on convint que les deux princes se verraient sur les bords de la Meuse qui, au rapport de Glaber, séparait alors leurs états respectifs ; mais Henri, impatient d'embrasser Robert et de cimenter l'amitié qui l'unissait avec

lui, l'alla voir le premier dans sa tente, et le roi de France lui rendit ensuite sa visite. La guerre les avait précédemment divisés et la victoire s'était déclarée pour les impériaux; mais Henri voulait régner en paix, et il avait par de sages négociations cherché les moyens de ne plus prendre les armes. Dans l'entrevue dont nous parlons, et qui se fit en 1023, les deux princes s'entretinrent d'affaires concernant l'Église et l'état, ainsi que de la meilleure manière d'accroître le règne de la piété et de rendre leurs sujets heureux; ils ne prirent congé l'un de l'autre qu'après s'être donné les preuves de la plus sincère amitié.

Henri prit sa route par Verdun et Metz. De retour dans ses états, il les parcourut dans le dessein de faire fleurir partout la religion. Il enrichissait les églises, soulageait les pauvres, remédiait avec soin aux abus et aux désordres, prévenait les injustices et garantissait le peuple de l'oppression. On eût dit qu'il ne voulait avoir sur la terre d'autres héritiers que les indigents; il ne passait dans aucun lieu sans les assister par d'abondantes aumônes, et sans y répandre la bonne odeur de sa piété.

Malgré la multiplicité des affaires dont il était comme accablé, il ne négligeait pas pour cela les détails: rien ne paraissait lui échapper; mais son attention à remplir les devoirs publics de sa place ne lui faisait point oublier le soin de son ame. Régler son intérieur lui semblait la première et la plus essentielle de ses obligations. Sans cesse il se rappelait que l'orgueil et la vaine gloire sont les plus dangereux de tous les vices; qu'ils sont les plus difficiles à découvrir, et que toujours ils sont les

derniers vaincus dans cette guerre spirituelle que nous avons à soutenir. Il se rappelait encore souvent que l'humilité est le fondement de toutes les vertus, et que sur les progrès que nous y faisons se mesure notre avancement dans la perfection chrétienne. Plus donc il était élevé dans le monde, plus il cherchait à s'abaisser, et l'on a dit en parlant de lui qu'on n'avait jamais vu une humilité plus grande sous le diadème. Il n'avait de meilleurs amis que ceux qui le reprenaient librement de ses fautes; il avouait sur-le-champ celles qu'il avait commises et réparait les torts qu'il croyait avoir causés. Il n'eut pas plus tôt reconnu l'innocence de S. Héribert, archevêque de Cologne, contre lequel il s'était laissé prévenir faute d'être bien instruit, qu'il alla se jeter à ses pieds, où il demeura jusqu'à ce que le prélat l'eût assuré qu'il lui pardonnait. Il chassa les flatteurs, qu'il regardait comme les plus grandes pestes de la cour des rois. Par la pratique de la mortification il sut captiver tous ses penchants sous la règle du devoir. La raison et la foi lui avaient appris que les plaisirs, même les plus innocents, étaient dangereux; qu'ils dissipaient l'ame, qu'ils en affaiblissaient la force et qu'ils préparaient la voie au crime, à moins que l'on ne fût continuellement sur ses gardes.

La prière, et surtout la prière publique, faisait les plus chères délices de ce prince. S'étant trouvé en 1012 à la cathédrale de Strasbourg, il y admira la modestie avec laquelle les chanoines, appelés alors frères de Sainte-Marie, célébraient l'office divin, le bel ordre qui s'y observait et la majesté qui régnait dans le sanctuaire. Henri, plein de mépris

pour les grandeurs humaines, conçut le dessein de renoncer à la couronne; il voulut se retirer auprès des chanoines de la cathédrale, et il demanda à être reçu parmi eux comme leur confrère. Mais il en fut empêché par les remontrances des seigneurs de la cour et surtout par celles de l'évêque Wérinhaire, qui lui fit comprendre que sa véritable vocation était de régner avec sagesse et de se sanctifier sur le trône. Henri à cette occasion honora de ses dons la cathédrale de Strasbourg. Les bienfaits dont il la combla ont fait dire aux historiens de sa vie qu'il fut le restaurateur de l'évêché de Strasbourg. Il augmenta les revenus des canonicats; il y fonda aussi, pour éterniser sa dévotion, un canonicat doté d'une riche prébende pour celui qui ferait en son nom le service divin. Cette fondation existe encore aujourd'hui. Elle devint vers le commencement du treisième siècle, lorsque se fit la séparation des chanoines nobles d'avec ceux qui ne l'étaient pas, une prébende du grand chœur, sous le titre de prébende du roi du chœur.

Henri assistait au sacrifice de la messe avec beaucoup de piété et participait souvent à l'auguste sacrement de l'autel. Il honorait la mère de Dieu comme sa patrone, et il aimait à prier dans les églises dédiées sous son invocation : c'est ce qui parut surtout à Rome par son assiduité à fréquenter l'église de Sainte-Marie-Majeure. Il avait aussi une tendre dévotion pour les anges gardiens et généralement pour tous les saints.

Quoiqu'il vécût dans un parfait détachement de toutes les choses créées, il désirait ardemment de renoncer au monde, et son dessein était de se reti-

rer dans l'abbaye de Saint-Vannes à Verdun; mais le pieux Richard, abbé de cette maison, lui conseilla de ne point exécuter son dessein.

Henri fit constamment présider la religion à ses conseils, la bonne foi à ses traités et le zèle à ses entreprises. Sa vertu le rendit toujours insensible aux charmes de la volupté. Non seulement il conserva la chasteté au milieu des périls de la cour, mais on assure même qu'il garda la continence dans le mariage, de concert avec sainte Cunégonde, son épouse. Il mourut au château de Grône, près d'Halberstadt, la nuit du 13 au 14 juillet 1024, dans la cinquante-deuxième année de son âge et la vingt-deuxième année de son règne. Ses vertus royales et politiques l'ont fait mettre au rang des héros, et ses vertus chrétiennes au nombre des saints. Son corps fut porté dans la cathédrale de Bamberg. Les miracles qui s'opérèrent à son tombeau changèrent bientôt les regrets en une vénération religieuse. Il fut canonisé le 14 mars 1152 par le pape Eugène III.

S. ROMUALD,

FONDATEUR DE L'ORDRE DES CAMALDULES.

(7 février.)

Romuald, issu de la famille ducale des Honesti, naquit à Ravenne vers l'an 956. Ses parents, plus attachés aux maximes du monde qu'à celles de Jésus-Christ, le firent élever dans la mollesse et lui inspirèrent de bonne heure le goût des plaisirs. On ne doit donc pas être étonné qu'il se soit laissé en-

traîner par la fougue de ses passions. Mais la grâce rompit peu à peu le charme qui le séduisait ; ses inquiétudes sur l'état de son ame lui inspiraient de temps en temps de bonnes résolutions. Un événement malheureux fut le moyen dont Dieu se servit pour briser entièrement ses chaînes et pour achever sa conversion.

Serge, père de Romuald, avait eu une dispute avec un de ses proches pour quelque intérêt temporel ; il appela son parent en duel et exigea que son fils fut de moitié dans l'exécution de son affreux dessein. Romuald effrayé d'une telle proposition la rejeta ; mais, sur la menace que lui fit son père de le déshériter, il consentit à assister au combat, seulement en qualité de spectateur. Serge eut l'avantage et tua son adversaire. Romuald, alors âgé de vingt ans, fut saisi d'horreur; se regardant comme coupable de l'homicide commis, il alla l'expier par une rigoureuse pénitence de quarante jours dans le monastère de Classe, situé à quatre milles de Ravenne. Les bons exemples qu'il avait sous les yeux et les instructions d'un frère convers chargé de le servir, aidé de la grâce, le détachèrent entièrement du siècle. Il demanda à être reçu dans l'ordre. On délibéra quelque temps, parcequ'on craignait le ressentiment de son père ; on se rendit à la fin et on le revêtit de l'habit monastique. Il passa sept ans dans cette maison et y mena la vie la plus édifiante. La jalousie de quelques frères, qui trouvaient dans sa conduite la censure de leurs égarements, lui fit obtenir la permission de quitter le monastère. Il se retira dans le voisinage de Venise et se mit sous la conduite d'un saint ermite nommé Marin.

Quelque temps après Pierre Urséolo, doge de Venise, Jean Gradenigo et Jean Morésini se rendirent en Catalogne avec S. Guérin, qui y était abbé de Cusan, et y prirent l'habit religieux. Marin et Romuald allèrent vivre en ermites dans un désert du voisinage. Plusieurs personnes attirées par l'éclat de ses vertus se présentèrent pour vivre sous leur conduite, ce qui donna lieu à l'établissement d'une communauté, dont Romuald fut créé supérieur. Les frères joignaient au travail des mains des jeûnes rigoureux, un parfait recueillement et une prière continuelle. La sévérité avec laquelle Romuald traitait son corps ne l'empêchait pas d'être indulgent envers les autres, et surtout envers Urséolo, qui avait quitté le monastère de Cusan pour venir se mettre au nombre de ses disciples. Morésini se retira aussi dans la même communauté.

Romuald après sa sortie du monde fut éprouvé par de rudes tentations de crainte, de défiance et de découragement : sa persévérance dans ses premières résolutions, dans les pratiques de la mortification et surtout dans la prière le fit triompher de tous les obstacles.

Serge, père de Romuald, touché de l'exemple de son fils, ouvrit enfin les yeux sur ses désordres, et pour les expier il alla se renfermer dans le monastère de Saint-Sevère, près de Ravenne. Mais le démon le tenta avec tant de violence qu'il fut sur le point de tout abandonner et de se rengager dans les embarras du siècle. Romuald, informé de ce qui se passait, vint en Italie afin de soutenir son père dans sa première résolution et de l'affermir contre les assauts de l'ennemi du salut. Serge resta dans

son monastère, y vécut dans une piété fort exemplaire et mourut en odeur de sainteté.

Lorsque Romuald eut rendu à son père les devoirs que la piété et la charité lui prescrivaient, il se retira dans les marais de Classe et se renferma dans une cellule écartée. Il y éprouva diverses tentations, qu'il vainquit comme les premières. Il fut fait malgré lui abbé du monastère de Classe; mais comme il ne trouvait point dans ces religieux l'esprit qui devait les animer, et qu'il n'avait aucune espérance de remédier à des maux invétérés, il voulut donner sa démission, que l'empereur Othon III refusa d'accepter. Il obtint de ce prince la grâce de la ville de Tivoli, qui avait été condamnée au pillage pour s'être révoltée et avoir tué son gouverneur.

Romuald, qui ne savait plus où loger ses disciples, bâtit d'autres monastères, où il établit la plus parfaite régularité. L'un était dans la vallée de Castro, dépendante de la province de Marino. Là les plus grands pécheurs le venaient trouver en foule pour apprendre de lui les moyens de rentrer en grâce avec Dieu. Plusieurs, frappés de ses instructions, donnèrent une partie de leurs biens aux pauvres et passèrent le reste de leurs jours dans les exercices de la pénitence.

Notre saint avait toujours désiré de vers e son sang pour Jésus-Christ; c'est ce qui lui fit demander la permission d'aller prêcher la foi dans la Hongrie. Il partit avec quelques-uns de ses disciples; mais lorsqu'il était sur le point d'entrer en Hongrie il fut attaqué d'une violente maladie qui recommençait toutes les fois qu'il se remettait en route. Il jugea par là que ce n'était pas la volonté de Dieu

qu'il exécutât son dessein. Dans les monastères qu'il fonda en divers pays il ne souffrait rien qui fût contraire à la discipline monastique. Sa fermeté l'exposa souvent à la calomnie, qu'il supportait avec patience.

De tous les monastères fondés par notre saint le plus célèbre est celui de Camaldoni, situé près d'Arezzo en Toscane. On y suivait la règle de S. Benoît, à laquelle furent ajoutées quelques observances particulières, en sorte que les religieux étaient tout à la fois ermites et cénobites. Telle est l'origine de l'ordre dit des *Camaldules*. Tous ces solitaires obéissent à un supérieur qu'ils appellent Maïeur. Ils vont à l'église pour y réciter l'office divin. Ils ne parlent point dans les lieux réguliers, ils gardent aussi un silence absolu en carême les dimanches et les fêtes, les vendredis et les autres jours d'abstinence. S. Romuald avait encore établi un autre genre de vie, celui des *Reclus*. Mais il n'était que pour ceux qui paraissaient appelés à une plus haute perfection. Ils se renfermaient dans leurs cellules pour n'en plus sortir et pratiquaient des austérités étonnantes.

S. Romuald mourut dans le monastère du Val de Castro, qui fait partie de la marche d'Ancône, le 19 juin vers l'an 1027. Il était âgé de soixante-dix ans et quelques mois. Clément VIII fixa sa fête au 7 février, jour auquel se fit la translation de ses reliques.

S. ÉTIENNE,

ROI DE HONGRIE.

(2 septembre.)

S. Étienne, premier roi chrétien de Hongrie, était fils de Geysa, quatrième duc des Hongrois, et de la princesse Sarloth, son épouse. L'un et l'autre eurent le bonheur de connaître la foi de l'Évangile d'abord par quelques prisonniers chrétiens, ensuite par les instructions des vertueux missionnaires venus en Hongrie, qui y prêchèrent Jésus-Christ et y convertirent un grand nombre de Hongrois idolâtres. Le duc et la duchesse de Hongrie reçurent le baptême avec plusieurs des seigneurs de leur cour. Quelque temps après la duchesse devint enceinte. et crut avoir entendu S. Etienne, premier martyr, l'assurer dans une vision que l'enfant qu'elle portait acheverait d'exterminer le paganisme du milieu de son peuple. Cet enfant naquit en 977, et reçut au baptême le nom d'Etienne. Dès que son âge le permit, on lui donna pour gouverneur le pieux Théodat, comte d'Italie, qui lui inspira les plus grands sentimens de religion. Geysa, son père, étant mort en 997, Etienne se trouva à la tête du gouvernement. Son premier soin fut de faire une paix solide avec tous ses voisins; il s'appliqua ensuite à concourir avec les missionnaires à la destruction de l'idolâtrie et à l'instruction du christianisme pour la conversion de son peuple. Il eut à combattre un des premiers seigneurs qui, à la tête de ses idolâtres, osa lui faire la guerre; Etienne lui livra

bataille, et remporta sur ce rebelle une victoire complète sous les auspices de la sainte Vierge et de S. Martin, qu'il invoqua avant le combat.

Ce prince fonda peu de temps après des monastères et dix évêchés, et envoya au pape Sylvestre II un ambassadeur pour obtenir la confirmation canonique de ses pieux établissements. Le pape lui accorda ce qu'il lui demandait, le reconnut roi de Hongrie, et lui envoya une riche couronne qu'il avait bénie et une croix qu'il lui permit de faire porter à la tête de ses armées. Etienne, informé du retour de son ambassadeur, alla au devant de lui, entendit debout la lecture des bulles de Rome et se fit ensuite sacrer roi. Après cette cérémonie solennelle il déclara par un acte public qu'il mettait tous ses états sous la protection de la sainte Vierge, à laquelle il fut tout dévoué, et bâtit en son honneur dans la ville d'Albe une magnifique église. Peu de temps après son sacre ce prince épousa Gisèle, sœur de S. Henri, roi de Germanie. Il publia un code de lois très sages, dont sa vigilance et l'exemple de ses vertus conservèrent l'observation dans tous ses états. Il pratiquait sous le diadème les austérités de la pénitence, et se livrait tout entier aux devoirs de la religion et à ceux du gouvernement de l'état.

Sa vie, toujours saintement occupée, faisait l'admiration de tout le monde; ses enfants y trouvèrent les premières leçons de leur éducation. Son fils aîné, appelé Emeric, l'imitait avec tant de ferveur que sa sainteté le rendit célèbre. Il mourut étant encore jeune, et fut canonisé par Benoît IX. Son vertueux père sentit vivement cette perte, mais il se

soumit à la volonté de Dieu. Bientôt il ajouta à ce grand sacrifice celui de ses autres enfants, qui successivement moururent de diverses maladies. Le saint roi eût volontiers quitté le sceptre et se serait retiré du monde pour se consacrer à Dieu le reste de sa vie dans le seul exercice de la prière; mais le bien de l'Eglise céda, son peuple lui fit un devoir de rester sur le trône pour en remplir toutes les obligations. Des maladies douloureuses l'affligèrent pendant près de trois ans. Se sentant près de la fin de sa vie, il fit assembler la noblesse pour lui recommander le choix de son successeur, le maintien de la foi catholique et la pratique de ses lois sous l'obéissance du saint-siége. Il mit de nouveau son royaume sous la protection de la sainte Vierge, et ayant reçu les sacrements de l'Eglise il expira le 15 août 1038, dans la soixantième année de son âge et la trente-huitième année depuis son sacre comme roi. Benoît IX l'a canonisé, et Innocent XI fixa sa fête au 2 septembre.

SAINTE CUNÉGONDE,

IMPÉRATRICE.

(3 mars.)

Sainte Cunégonde eut pour père Sigefroi, premier comte de Luxembourg, et pour mère Hadeswige. Elle fut élevée dès son enfance dans les sentiments d'une tendre piété. Ses parents la marièrent ensuite à S. Henri, qui après la mort de l'empereur Othon III fut élu roi des Romains et couronné à Mayence le 6 juin 1002 : pour Cuné-

gonde, la cérémonie de son couronnement se fit à Paderborn, le jour de S. Laurent. Les églises de cette ville ressentirent alors les effets de ses pieuses libéralités. Elle accompagna son mari à Rome en 1014, et y reçut avec lui la couronne impériale des mains du pape Benoît VIII.

Cunégonde, avant la célébration de son mariage, avait fait vœu de virginité perpétuelle, et cela du consentement de son futur époux, qui de son côté se résolut à vivre dans une continence parfaite. Un engagement aussi saint, loin de nuire à leur union, ne fit qu'en resserrer les nœuds ; mais le démon fut jaloux de leur bonheur, et se servit de la calomnie pour le troubler. On accusa donc l'impératrice d'entretenir secrètement un commerce illicite. L'empereur se laissa séduire, et conçut des soupçons désavantageux à la fidélité de son épouse. Cunégonde fut moins affligée de l'humiliation qui lui revenait de la calomnie, que du scandale qui en résultait. Elle mit en Dieu sa confiance ; et, pour prouver qu'elle était innocente du crime dont on l'accusait, elle marcha nu-pieds sur des socs de charrue qu'on avait fait rougir, sans en recevoir le moindre dommage. Henri, frappé de ce qui venait d'arriver, s'accusa d'un excès de crédulité, et demanda pardon à l'impératrice. Depuis ce temps-là ils vécurent l'un et l'autre dans l'union la plus intime, cherchant en tout les moyens de procurer la gloire de Dieu et de contribuer à l'accroissement de la piété.

Notre sainte étant allée faire une retraite dans la Hesse, y tomba dangereusement malade. Dès qu'elle fut rétablie elle accomplit le vœu qu'elle avait fait de fonder un monastère à Capungen, aujourd'hui

Kaffungen. Elle voulait y mettre des religieuses de l'ordre de S. Benoît; mais tandis qu'elle était occupée de ce pieux établissement, la mort lui enleva son mari en 1024. Cette perte lui causa une douleur très sensible, sans la jeter toutefois dans l'abattement. Elle pria et fit prier Dieu pour le repos de l'ame de l'empereur; elle le recommanda surtout la piété de ses religieuses, en leur témoignant le désir qu'elle avait de se réunir à elles, désir qu'elle ne tarda pas à effectuer.

Déjà l'impératrice avait épuisé ses trésors et son patrimoine à fonder des évêchés, à bâtir des monastères, à décorer les églises et à soulager la misère des pauvres; mais cela ne suffisait point encore à son détachement des biens du monde. Elle voulut embrasser la pauvreté évangélique, afin de n'avoir plus que Dieu pour partage. Voici comment la chose se passa. Le jour anniversaire de la mort de l'empereur, elle assembla un nombre considérable d'évêques pour faire la dédicace de l'église de Kaffungen; elle assista à la cérémonie et offrit sur l'autel un morceau de la vraie croix. Après la lecture de l'évangile de la messe elle quitta l'habit d'impératrice pour se revêtir d'une robe fort pauvre; on lui coupa ensuite les cheveux, après quoi l'évêque de Paderborn lui mit le voile sur la tête et lui donna un anneau pour gage de la fidélité qu'elle devait à son divin époux.

Cunégonde après sa consécration parut avoir entièrement oublié son ancienne dignité. Elle se regardait dans la communauté comme la dernière des sœurs, et ne craignait rien tant que ce qui aurait pu lui rappeler ce qu'elle avait été dans le monde. A la

prière et à la lecture elle joignait le travail des mains et d'autres pratiques de pénitence. Son plus grand plaisir était de visiter et de consoler les malades. Elle traitait durement son corps, mesurant ce qu'elle lui accordait sur le simple besoin, et non sur la convoitise de la chair. Ce fut ainsi qu'elle passa les quinze dernières années de sa vie. A la fin ses mortifications affaiblirent considérablement sa santé, et l'on eut lieu de craindre pour sa vie. Le monastère de Kaffungen et la ville de Cassel ne pouvaient penser sans une très vive douleur que la sainte allait bientôt leur être enlevée. Cunégonde seule ne s'affligeait point de son état : elle était couchée sur un rude cilice. quoique près de rendre l'esprit; et dans le moment même qu'on récitait pour elle les prières des agonisants, s'étant aperçue qu'on préparait un drap mortuaire brodé en or pour mettre sur son corps, elle changea de couleur et ordonna par signe qu'on l'ôtât. On ne put la tranquilliser qu'en lui promettant de l'enterrer avec son habit de religieuse. Elle mourut le 3 mars 1040. Son corps fut porté à Bamberg et inhumé à côté de celui de l'empereur. Le pape Innocent III la canonisa solennellement en 1200. Il s'opéra plusieurs miracles à son tombeau ou par son intercession. La plus grande partie de ses reliques est encore à Bamberg.

S. ODILON,

SEPTIÈME ABBÉ DE CLUNY.

(1er janvier.)

Odilon ou Olon était issu de la famille des seigneurs de Mercœur, l'une des plus illustres d'Auvergne. On remarqua en lui dès son enfance une disposition singulière à la piété, qui ne fit qu'augmenter de jour en jour.

Dès que l'âge lui permit de disposer de sa liberté il se retira dans le monastère de Cluny; il y reçut l'habit des mains du saint abbé Maïeul, qui le fit son coadjuteur en 991, quoique le jeune profès n'eût encore que vingt-neuf ans. S. Maïeul étant mort trois ans après, Odilon fut seul chargé du gouvernement de l'abbaye. Des jeûnes rigoureux, l'usage du cilice et d'une chaîne de fer garnie de petites pointes furent les moyens qu'il employa pour dompter les désirs déréglés de la chair. Malgré ses austérités, sa conduite envers les autres était pleine de bonté et de douceur. Il disait ordinairement que, s'il lui fallait opter entre les deux extrêmes, il aimerait mieux pécher par excès de douceur que par excès de sévérité. La réputation de sa sainteté ne tarda pas à se répandre au loin. L'impératrice sainte Adélaïde eut envie de le voir avant de mourir : elle eut cette satisfaction au château d'Orbe en 999. Dès que cette pieuse princesse aperçut le serviteur de Dieu, elle pleura de joie, et dit en lui baisant sa robe qu'elle mourrait bientôt, ce qui arriva effectivement la même année. S'étant rendue en Alsace à

l'abbaye de Seltz, qu'elle avait fondée, pour y célébrer l'anniversaire de la mort de l'empereur Othon II, son fils, elle y mourut la nuit du 16 au 17 décembre de la même année 999.

Lorsque l'empereur Henri II alla se faire couronner à Rome en 1014, S. Odilon l'accompagna. Après le couronnement de ce prince Benoît VIII lui fit présent d'une pomme d'or, ornée de deux cercles de pierreries et d'une croix d'or. L'empereur reçut ce présent avec plaisir, et l'envoya bientôt après à Cluny. Le saint, qui avait une grande dévotion pour S. Benoît, profita de l'occasion de son voyage à Rome pour visiter le Mont-Cassin, où il demanda par grâce de baiser les pieds de toute la communauté. Il était de retour à Cluny quand l'empereur S. Henri y passa et fut associé aux prières du monastère.

Malgré l'amour qu'Odilon avait pour la solitude et la contemplation, il ne refusa pas de se prêter quelquefois aux affaires extérieures, lorsqu'elles avaient pour but l'utilité du prochain. De là ces fréquents voyages qu'il entreprit pour mettre la réforme dans plusieurs maisons de son ordre qui avaient dégénéré de la sainteté primitive de leur institut; de là ces mouvements qu'il se donnait pour fournir aux besoins de tous les malheureux. Sa charité pour les pauvres était extraordinaire. Ayant distribué des aumônes immenses durant la grande famine de 1016, ses fonds se trouvèrent épuisés; alors, pour continuer de pourvoir aux besoins des membres souffrants de Jésus-Christ, il fit fondre les vases sacrés et vendit la couronne d'or que l'empereur S. Henri avait donnée à l'église de Cluny.

Les pillages et les massacres étaient fort communs dans ce temps-là, chaque seigneur se croyant en droit de venger à main armée ses querelles particulières. Pour réprimer un abus si criant on fit la trève appelée *trève de Dieu*. Il y était dit entre autres choses que les églises serviraient d'asile à toute sorte de personnes, excepté pourtant à celles qui auraient violé la trève, et que depuis le mercredi jusqu'au lundi matin on n'userait de violence à l'égard de qui que ce fût, même sous prétexte de se faire justice d'une injure reçue. L'acceptation de cette trève souffrit de grandes difficultés dans la Neustrie ; mais par les soins et les exhortations réunies de S. Odilon et du bienheureux Richard, abbé de Vannes, chargés tous deux de la faire recevoir, plusieurs provinces s'y soumirent à la fin.

Casimir, fils de Miceslaw, roi de Pologne, s'était retiré à Cluny, y avait fait profession et avait été même ordonné diacre. La noblesse polonaise l'ayant élu pour roi lui envoya une députation solennelle pour lui offrir la couronne. Le saint abbé ne voulut rien décider par lui-même sur ce sujet; il renvoya l'affaire au pape Benoît IX, qui accorda à Casimir une dispense de ses vœux.

La charité de notre saint s'étendait jusqu'aux morts qui n'avaient point encore satisfait entièrement à la justice divine; il sollicitait sans cesse leur délivrance par des prières ferventes, et recommandait fortement aux autres cette pieuse pratique. Il institua dans toutes les maisons de son ordre, et l'on l'on croit que ce fut en conséquence de plusieurs révélations, *la Commémoration des Fidèles trépassés*. On y célébrait cette fête, qui passa depuis dans

l'Église universelle, en distribuant des aumônes, en offrant des prières et le saint sacrifice de la messe pour le soulagement des ames détenues en purgatoire. Odilon avait encore une tendre dévotion pour la sainte Vierge, pour nos sacrés mystères, et spécialement pour celui de l'incarnation ; et lorsque l'on chantait à l'église le verset: *Vous qui afin de délivrer l'homme n'avez point dédaigné le sein d'une Vierge*, il ressentait les plus vives impressions de l'amour divin. Il lui arriva même une fois lorsqu'on chantait ces paroles de tomber par terre, et les mouvements extatiques de son corps décelaient le feu céleste qui brûlait dans son cœur. Il versait souvent des larmes abondantes dans la prière parcequ'il possédait dans un degré éminent cet esprit de pénitence et de componction qui les produit. Les communications extérieures n'avaient jamais rien pris en lui sur le recueillement de l'ame, parcequ'il s'était familiarisé de bonne heure avec l'exercice de la contemplation. S'il y eut quelques doutes sur son humilité et sur son éloignement pour les honneurs, ils auraient été dissipés en 1031 par le refus constant qu'il fit de l'archevêché de Lyon. Sa patience fut mise à de rudes épreuves, puisque Dieu lui envoya des maladies très douloureuses pendant les cinq dernières années de sa vie; mais il ne se démentit point et souffrit toujours en vrai disciple de la croix. Enfin, après avoir été abbé pendant cinquante-six ans, il mourut d'une colique en 1049, au prieuré de Souvigny en Bourbonnais, dans le cours de la visite de ses monastères; il était dans la quatre-vingt-septième année de son âge. Il se fit porter à l'église durant son agonie, et il y rendit

l'esprit sur un cilice couvert de cendres : il avait reçu la veille le saint viatique et l'extrême-onction.

S. LÉON IX,

PAPE.

(19 avril.)

Brunon, qui prit le nom de Léon IX lorsqu'on l'eut élevé sur la chaire de S. Pierre, naquit en Alsace. La maison dont il était originaire descendait en droite ligne d'Athic ou d'Adalric, qui avait été duc de cette province au septième siècle.

Hugues IV, comte de Nordgau ou de la Basse-Alsace, père de Brunon, était cousin-germain de l'empereur Conrad le Salique. Heilwige, sa mère, était fille unique et héritière de Louis, comte de Dagsbourg ou de Dabo. Hugues et Heilwige faisaient leur séjour ordinaire en Alsace dans le château d'Egisheim près de Colmar, ou dans celui de Dabo, situé dans les Vosges sur la pointe d'un très haut rocher. Ils n'étaient pas moins distingués par leurs connaissances et leur piété que par leur noblesse. Ils savaient l'un et l'autre la langue romance aussi parfaitement que leur langue maternelle, qui était l'allemande. Ils se signalèrent aussi par leurs libéralités envers les monastères : les abbayes de Hesse, dans le diocèse de Metz, et de Woffenheim, dans celui de Bâle, les regardent comme leurs fondateurs.

Outre Brunon, Hugues et Heilwige eurent Gérard ou Gerhard et Hugues, qui furent, l'un comte

de la Basse-Alsace, et l'autre comte d'Egisheim et de Dabo. Ils eurent aussi cinq filles, Adélaïde, qui épousa Herman, comte des Ardennes; Citzel, qui fut mariée à Hartvig, comte de Calb; Udile et Gebba, qui furent abbesses, l'une de Woffenheim et l'autre de Nuitz; la cinquième, dont on ignore le nom, épousa Ernest, duc d'Alsace et de Souabe.

Brunon vint au monde le 21 juin 1002 : ce fut selon les uns au château d'Egisheim, et à Woffenheim selon les autres. Wibert, auteur contemporain, le fait naître *aux extrémités de l'Alsace ;* et comme ceci ne peut convenir aux deux endroits dont nous venons de parler, il est probable de mettre sa naissance au château de Dabo; c'est d'ailleurs la tradition constante du pays. Il y a près du château de Dabo une colline encore appelée Léonsberg, du nom de notre saint; on y voit aussi une petite chapelle dédiée sous son invocation, et dans laquelle on prétend qu'il fut baptisé.

Brunon fit paraître dès son enfance d'heureuses inclinations pour la vertu; il en suça l'amour avec le lait de sa mère, qui voulut elle-même le nourrir contre l'usage ordinaire des femmes de son rang. Lorsqu'il eut atteint l'âge de cinq ans ses parents confièrent son éducation à Berthold, évêque de Toul, qui l'éleva dans les principes de la religion et la connaissance des lettres. Brunon répondit parfaitement aux soins de ses maîtres. Il eut à peine fini ses premières études que Berthold le nomma à un canonicat de sa cathédrale. Le jeune chanoine menait la vie la plus édifiante: il partageait tout son temps entre la prière, la lecture des bons livres et l'étude des sciences ecclésiastiques. Les heures

que les autres donnaient à la récréation il les employait à visiter les hôpitaux et à instruire les pauvres. Ayant été ordonné diacre, il fut appelé à la cour de l'empereur Conrad, qui l'honora de sa confiance. Il y montra une grande capacité pour les affaires; mais il sut en même temps vaquer fidèlement aux exercices de la pitié chrétienne. Il ne relâcha rien non plus de sa première ferveur pour les austérités de la pénitence.

Ce fut en 1026 que Brunon reçut la nouvelle du choix qu'on avait fait de lui pour gouverner l'église de Toul, vacante par la mort de l'évêque Herman. L'empereur voulut inutilement lui persuader de différer son sacre à l'année suivante; le saint se rendit à Toul le plus promptement qu'il le put, afin de veiller à la garde du troupeau dont Dieu devait lui demander compte. Il fut sacré, le 9 de septembre, par l'archevêque de Trèves, son métropolitain. Ce prélat ayant exigé qu'il jurât d'observer une ordonnance par laquelle il obligeait ses suffragants à ne rien faire que par son avis, il refusa de prêter un pareil serment, qui était contraire à la liberté de l'épiscopat.

Immédiatement après son sacre Brunon travailla à la réforme de son clergé et des moines de son diocèse. Ses soins rétablirent la discipline et la ferveur dans les abbayes de Sénones, de Saint-Dié, d'Estival, de Bon-Moutier, de Moyen-Moutier et de Saint-Mansui; il réforma aussi la manière de célébrer l'office divin, et rendit plus majestueuse la musique des églises. Il était très habile dans la musique en général, et il en savait si parfaitement composition qu'il surpassait en ce point plu-

sieurs des anciens. Il était infatigable lorsqu'il s'agissait de procurer le salut des ames et de faire fleurir la piété. Toujours petit à ses propres yeux, il ne se laissait point enorgueillir par les grandes actions qu'il faisait. Il lavait chaque jour les pieds à plusieurs pauvres, et les servait lui-même. Jamais il ne perdait l'esprit de componction ; il l'entretenait au contraire par des austérités secrètes. Sa patience et sa douceur étaient inaltérables : ce fut par ces deux vertus qu'il triompha de la malignité de ceux qui voulurent le brouiller avec l'empereur et avec d'autres personnes puissantes. Il avait une tendre dévotion pour les apôtres S. Pierre et S. Paul, dont il allait chaque année visiter les tombeaux à Rome.

La mort du pape Damase, arrivée en 1048, laissait le saint-siége vacant. L'Eglise de Rome demandait un pontife qui réunît la prudence au zèle, les bons exemples à la fermeté contre le vice, la connaissance des canons au désir de les faire exécuter. On admirait toutes ces qualités dans Brunon. Il refusa d'abord de se rendre aux vœux unanimes de ceux qui, dans la diète de Worms, lui déférèrent la dignité pontificale. L'empereur Henri III honora l'assemblée de sa présence. Brunon, qui s'y trouvait, employa tous les moyens possibles pour se soustraire à cette éminente dignité; mais voyant que ses efforts étaient inutiles, il demanda trois jours pour délibérer. Il les passa dans la prière, dans les larmes et dans un jeûne si rigoureux qu'il ne prît aucune nourriture durant tout ce temps-là. Le terme expiré, il retourna à l'assemblée, où il fit une confession publique de toute sa vie avec une telle

abondance de larmes qu'il en tira des yeux de tous les assistants. Son dessein était de convaincre de son indignité ceux qui l'avaient élu, et par là de les porter à révoquer leur choix. Ce moyen ne lui réussit point encore; il fut donc obligé de se rendre. Il ne se rendit toutefois qu'à condition que s'il n'avait pas le suffrage de tout le clergé et de tout le peuple de Rome on ne l'obligerait pas à rester pape. Les choses étant ainsi disposées, il revint à Toul.

Il partit pour l'Italie quelque temps après Pâques. Il était en habit de pélerin et sans équipage. A quelques milles de Rome il descendit de cheval, et fit son entrée dans cette ville. On l'y reçut avec de grandes acclamations, et l'on y ratifia son élection. Il fut sacré le 12 février 1049, et prit à son intronisation le nom de Léon, choisissant S. Léon-le-Grand pour modèle, et se proposant d'honorer comme lui la chaire apostolique par sa piété, son zèle, son courage et sa douceur. Il commença son pontificat par travailler à extirper la simonie et à abolir les mariages incestueux, qui étaient fort fréquents parmi la noblesse. Dans un voyage qu'il fit en Allemagne, la même année 1049, il signala tous ses pas par des actes de religion. Il tint un concile à Reims, où il consacra l'église de l'abbaye de Saint-Remi: de là il alla à Metz et à Mayence. Ce fut dans cette dernière ville qu'il tint au mois d'octobre un concile, où assistèrent quarante évêques en présence de l'empereur. A son retour il passa près de trois mois en Alsace, sa patrie, et y consacra un grand nombre d'églises abbatiales et paroissiales. Etant venu à Strasbourg au mois de janvier de l'année 1050, il accorda à la cathédrale de cette ville plu-

sieurs indulgences et des priviléges particuliers; il consacra aussi la nouvelle église de Saint-Pierre-le-Jeune. Il ne passa dans aucun lieu sans y laisser des marques de sa piété et de son zèle. Il fit assembler les seigneurs d'Alsace, et les engagea à recevoir et à établir dans la province la *trève de Dieu*.

De retour à Rome, Léon y tint en 1050 un concile, où les erreurs de Bérenger sur l'eucharistie furent condamnées. Peu de temps après il se remit en chemin pour aller combattre les vices qui défiguraient la face de l'Eglise. Dans un nouveau concile qui se tint à Verceil, et qui fut composé d'évêques de différents pays, il renouvela la censure des erreurs de Bérenger, et condamna au feu un écrit de Jean Scot Erigène. L'année suivante il fit un voyage à Toul par attachement pour son ancien troupeau, et accorda de grands priviléges à l'abbaye de Saint-Mansui. En 1052 il passa en Allemagne pour travailler à la réconciliation de l'empereur Henri et d'André, roi de Hongrie.

L'année suivante Michel Cérularius, patriarche de Constantinople, et Léon, évêque d'Acride, écrivirent une lettre commune à Jean, évêque de Trani dans la Pouille. Ils y faisaient un crime aux Latins de l'observation de quelques pratiques concernant la discipline, comme de célébrer avec du pain azime, de jeûner les samedis de carême, de ne pas s'abstenir de manger du sang, d'omettre en carême le chant de l'*Alleluia*, etc. Un schisme fondé sur de pareilles raisons était assurément bien inexcusable. Le saint pape répondit au patriarche par une exhortation touchante à la paix, et lui montra que les pratiques en question, surtout celle de consa-

crer avec du pain azime, étaient d'une haute antiquité et remontaient jusqu'à S. Pierre. Il envoya le cardinal Humbert à Constantinople pour justifier l'Eglise latine et pour empêcher que les Grecs ne se séparassent de son sein. La belle apologie qu'il fit de la discipline observée parmi les Latins ne produisit pas tout l'effet qu'on devait en attendre. Rien ne fut capable de toucher le patriarche; il vint même à bout par ses intrigues d'entraîner dans le schisme la plus grande partie des Eglises orientales.

Cependant l'Italie était en proie aux ravages des Normands, qui s'étaient emparé du royaume de Naples après en avoir chassé les Sarrasins et les Grecs. Léon, ne pouvant plus souffrir les désordres qu'ils causaient de toutes parts, implora contre eux le secours de l'empereur Henri III, avec lequel il avait fait l'échange de Fulde, de Bamberg et de quelques terres que les papes possédaient en Allemagne, contre la ville de Bénévent et toutes ses dépendances. Ses troupes, jointes à celles qu'il reçut de l'empereur, marchèrent contre les Normands; mais comme elles étaient mal disciplinées, elles furent vaincues et taillées en pièces. Le saint pontife, qui s'était avancé jusqu'à Bénévent, tomba entre les mains des vainqueurs, qui le firent prisonnier. Ils le traitèrent toutefois avec beaucoup d'égards et de respect pendant l'année que dura sa captivité.

Léon sanctifia ce temps-là par des jeûnes rigoureux, de longues veilles et une prière continuelle. Il portait le cilice, et n'avait pour lit que le plancher de sa chambre, couvert d'une natte, et qu'une pierre pour oreiller. A toutes ces mortifications il joignait d'abondantes aumônes.

Etant tombé malade, il demanda qu'on le conduisît à Rome, ce qui lui fut accordé. Comme il sentait approcher sa fin il employa ce qui lui restait encore de vie à donner à son clergé les instructions les plus touchantes. Il se fit porter dans l'église du Vatican, où il pria long-temps ; après quoi il s'entretint de la résurrection sur le bord de son tombeau. Le lendemain, lorsqu'on lui eut administré le sacrement de l'extrême-onction, il voulut qu'on le transportât devant l'autel de Saint-Pierre: il y pria prosterné pendant une heure; ayant été ensuite remis sur son lit, il entendit la messe, reçut le saint viatique, et rendit l'esprit peu de temps après. Sa bienheureuse mort arriva le 19 avril 1054, dans la cinquante-deuxième année de son âge, après un pontificat de cinq ans deux mois et neuf jours. Il fut enterré avec une grande solennité à Saint-Pierre, près de l'autel de S. Grégoire, devant la porte de l'église. Sa sainteté fut attestée par plusieurs miracles opérés de son vivant et à son tombeau. Peu de temps après sa mort il fut mis au nombre des saints. Son culte passa bientôt d'Italie en France et en Allemagne. Ses reliques sont aujourd'hui dans l'église de Saint-Pierre, sous l'autel de S. Martial. On a long-temps conservé son bras dans l'église de Sainte-Croix de Woffenheim. Son crâne est exposé à la vénération publique dans l'église abbatiale de Lucelle en Alsace.

Le zèle de S. Léon contre les erreurs de Bérenger (1) donnera lieu à quelques réflexions sur l'auguste

(1) Un grand nombre d'habiles théologiens écrivirent contre les erreurs de Bérenger ; mais les traités de Lanfranc et de Guitmond furent les principaux moyens dont Dieu se servit pour

sacrement de l'eucharistie. Il est, ce sacrement, le chef-d'œuvre de l'amour, de la puissance et de la sagesse de notre Dieu : par là le Sauveur reste corporellement parmi les hommes ; il s'unit à eux de la manière la plus intime ; il leur communique sa vie et son esprit, il les console et les soutient, les fortifie dans cette vallée de larmes. Quoi de plus incompréhensible que la froideur et l'indifférence qu'on remarque en plusieurs chrétiens pour ce mystère adorable ? Est-il possible qu'il y ait si peu d'empressement pour s'approcher de Jésus-Christ ? Rien ne lui serait plus agréable que de nous voir participer souvent à son corps et à son sang ; et nous négligeons la communion ! Les uns s'en éloignent par un prétendu respect que l'Eglise réprouve, et les autres par défaut de zèle à réformer leur conduite. Ne soyons plus étonnés du refroidissement de la charité ; il vient surtout de ce qu'on ne va pas puiser à la source de toutes les grâces.

faire ouvrir les yeux à Bérenger. Il ne répliqua point et renonça à ses erreurs. La sincérité de son repentir est attestée par le moine Clarius, qui mourut dix ans après lui, et presque dans le voisinage ; par Richard de Poitiers, moine de Cluny, par l'auteur de la Chronique de S. Martin de Tours.

Bérenger passa les huit dernières années de sa vie dans les exercices de la pénitence et dans la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres. Il s'était retiré dans l'île de Saint-Côme, un peu au dessous de la ville de Tours, laquelle appartenait à l'abbaye de Marmoutier. Il y mourut en 1088. Guillaume de Malmesbury rapporte qu'il fut saisi d'une grande crainte dans ses derniers moments, et qu'il prononça les paroles suivantes : « D'un « côté, j'espère que le Seigneur me recevra dans sa gloire, en « vue de la pénitence qu'il m'a inspirée ; mais de l'autre je « crains sa justice, à cause de ceux que j'ai pervertis. »

S. ÉDOUARD LE CONFESSEUR,

ROI D'ANGLETERRE.

(13 octobre.)

S. Édouard était fils d'Ethelred II, roi d'Angleterre, et d'Emme, fille de Richard Ier, duc de Normandie. Le règne du père d'Édouard fut malheureux parcequ'il fut faible. Les Danois l'ayant détrôné firent à ses sujets tous les maux que la haine et la perfidie peuvent inspirer à des ennemis sans foi et sans humanité. Ce prince après avoir perdu ses états se retira avec sa famille en Normandie. Suénon, roi des Danois, qui fit la conquête de l'Angleterre, mourut la même année. Canute, son fils, devint roi d'Angleterre, et y régna dix-neuf ans. Ce prince étant mort en 1036, ses états furent partagés entre ses enfants; Harold eut l'Angleterre, où il régna pendant trois ans, et mourut en 1039. Ce fut alors qu'Édouard quitta sa retraite de Normandie pour passer en Angleterre. Les Anglais, las de vivre sous la domination des rois étrangers, résolurent de rétablir S. Édouard, leur prince légitime, sur le trône de ses pères. Il fut sacré le jour de Pâques 1042, à l'âge d'environ quarante ans.

Ses vertus lui gagnèrent bientôt tous les cœurs; et malgré les circonstances critiques dans lesquelles il monta sur le trône son règne fut un des plus heureux qu'on eût jamais vu, tant à cause de la piété, de la justice et de la bienfaisance du jeune prince que par la sagesse des lois, le zèle de la religion et le maintien des bonnes mœurs, qu'il eut soin de

faire observer. Edouard n'entreprit qu'une seule guerre, qui eut pour objet le rétablissement de Malcolm, roi d'Ecosse, et elle fut terminée par une victoire glorieuse. Le pieux roi, dont le caractère était composé de toutes les vertus morales et chrétiennes, avait une charité, une humilité et une délicatesse de conscience sur tout ce qui concernait la plus exacte pureté, qui, sans nuire à la dignité du sceptre, faisaient l'admiration générale.

Edouard se vit comme forcé par le vœu général de la nation de prendre une épouse. Son choix se fixa sur Edithe, qui joignait à une vertu éminente toutes les qualités du cœur et de l'esprit; elle était fille de Godwin, comte de Kent, prince le plus riche et le plus puissant du royaume. Le roi déclara à sa nouvelle épouse qu'il avait fait vœu de chasteté perpétuelle. Edithe entra dans ses vues, et ils convinrent qu'ils vivraient dans l'état du mariage comme frère et sœur. Le saint roi se montra plus que jamais le père des pauvres; il fonda des églises, des monastères et d'autres établissements utiles à son peuple. Les revenus de ses domaines étaient si sagement administrés qu'ils suffisaient pour tout ce qu'il entreprenait. Ses sujets n'eurent jamais lieu de se plaindre des impôts pour les besoins de l'état.

Le code des lois de ce prince, respecté et usité encore en partie dans la Grande-Bretagne, lui mérita le nom du plus sage législateur de son temps. Il consulta le pape Léon IX sur la promesse qu'il avait faite, pendant son exil en Normandie, de visiter les tombeaux des saints apôtres à Rome, si le Seigneur permettait qu'il rentrât dans les droits de son père sur l'Angleterre. Le souverain pontife, per-

suadé que le roi ne pouvait quitter ses états sans exposer son peuple à de grands dangers, le dispensa de l'accomplissement de son vœu à condition qu'il distribuerait aux pauvres l'argent qu'il aurait dépensé en venant à Rome, et qu'il bâtirait ou doterait un monastère en l'honneur de S. Pierre. Edouard, après avoir réparé et fait des donations considérables au monastère, qui était hors des murs et au couchant de la ville de Londres, voulut encore qu'il fût honoré de priviléges. On lui donna le nom de Westminster; il est devenu depuis célèbre par le sacre des rois et par la sépulture des grands du royaume.

En faisant la fondation dont nous venons de parler Edouard espérait ériger un monument qui attesterait aux siècles futurs son zèle pour la gloire de Dieu et sa dévotion pour le prince des apôtres. S'étant trouvé mal avant la cérémonie de la dédicace de l'église de Westminster, il y assista cependant jusqu'à la fin; mais il fut obligé de se mettre au lit. Il ne pensa plus qu'à se préparer à la mort par des actes fervents de piété et par la réception des sacrements. Voyant la reine fondant en larmes, il lui dit : Ne pleurez plus, je ne mourrai point, mais je vivrai. J'espère en quittant cette terre de morts entrer dans la terre des vivants pour y jouir du bonheur des saints. » Il expira le 5 janvier 1066, dans la soixante-quatrième année de son âge. Dieu le glorifia par plusieurs miracles. Il fut canonisé en 1161 par Alexandre III. S. Thomas, archevêque de Cantorbéry, fit la translation de ses reliques le 13 octobre, jour auquel on a depuis célébré sa principale fête.

S. THIBAUT,

ERMITE.

(1er juillet.)

S. Thibaut descendait de la famille des comtes de Champagne. Il eut pour père le comte Arnoul, et naquit à Provins en Brie, en 1017. Il reçut au baptême le nom de *Thibaut*, archevêque de Vienne, son oncle, qui était en grande vénération pour ses vertus. Dans sa jeunesse il préserva son cœur de la corruption du monde; plus on s'efforçait de lui inspirer du goût pour les vanités du siècle, plus il prenait de précautions pour se prémunir contre les piéges qu'on lui tendait.

En lisant les vies des pères du désert il fut singulièrement touché des exemples de perfection qu'il y voyait, et il se sentit un grand désir de les imiter. Les vies de S. Jean Baptiste, de S. Paul ermite, de S. Antoine et d'Arsène firent sur lui une impression singulière. Il soupirait sans cesse après le bonheur qu'ils avaient eu de goûter les douceurs dela solitude et de converser continuellement avec Dieu par l'exercice de la prière et de la contemplation. Souvent il visitait un pieux solitaire nommé Burchard, qui vivait dans une petite île de la Seine et il s'essayait, sous sa conduite, à la pratique du jeûne, des veilles et des différentes mortifications de la pénitence. Son père voulut inutilement le retenir dans le monde en lui proposant des partis avantageux et des postes brillants, soit à la cour, soit dans les armées.

Eudes II, son parent, comte de Champagne, de

Chartres, de Blois et de Tours, prétendait succéder à Rodolphe III, dit *le Fainéant*, dernier roi d'Arles, mort le 6 septembre 1032, en qualité de neveu de ce prince, étant fils de Berthe, sa sœur; mais l'empereur Conrad *le Salique* s'empara du royaume de Bourgogne en vertu du testament du feu roi. Ceci occasionna une querelle, qui eut bientôt allumé le flambeau de la guerre. Arnoul chargea son fils de commander les troupes qu'il envoyait au secours de son parent. Cette commission déplut extrêmement à Thibaut; il représenta à son père l'obligation où il était d'accomplir le vœu qu'il avait fait d'abandonner le monde, et il obtint à la fin ce qu'il avait demandé de la manière la plus pressante.

Peu de temps après il s'en alla à l'abbaye de Saint-Remi de Reims, avec un de ses amis nommé Gautier. Étant arrivés ils renvoyèrent chacun leur domestique et partirent secrètement. Ils échangèrent leurs habits contre les haillons de deux mendiants, et se rendirent à pied en Allemagne. La forêt de Petingen en Souabe leur ayant paru propre à l'exécution de leur dessein, ils s'y arrêtèrent et s'y construisirent des cellules. Ils avaient appris de Burchard que la vie ascétique exige le travail des mains, et que les anciens solitaires s'occupaient à faire des nattes ou des paniers. Pour y suppléer ils allaient dans les villages voisins exercer le métier des manœuvres sous les maçons et se joindre aux serviteurs des fermiers, afin de partager avec eux les travaux pénibles et dégoûtants. Ils employaient leur salaire à acheter du pain bis, qui faisait toute leur nourriture. Lorsque la nuit était venue ils se retiraient dans leur forêt, y chantaient ensemble

les louanges de Dieu et y passaient un temps considérable dans l'exercice de la contemplation.

Il fut aisé de s'apercevoir à leur conduite qu'ils n'étaient point destinés par leur naissance à vivre du travail de leurs mains. La sainteté de leur vie attirait aussi sur eux les regards des hommes. Se voyant trahis, ils résolurent d'abandonner un lieu où il ne leur était pas possible de rester inconnus. Ils firent nu-pieds un pélerinage à Compostelle, après quoi ils reprirent la route d'Allemagne. En passant par Trèves Thibaut y rencontra son père, mais qui ne le reconnut point à la pauvreté de ses habits et à son visage desséché par les rigueurs de la pénitence. Son cœur ressentit la plus forte émotion à la vue de celui qui lui avait donné le jour; il réprima cependant les sentiments de la nature, et pour n'être pas exposé une seconde fois à une pareille épreuve il entreprit avec son compagnon un pélerinage à Rome. Les deux saints allèrent toujours nu-pieds. Lorsqu'ils eurent visité tous les lieux de dévotion qui étaient en Italie ils se fixèrent dans un désert affreux nommé Salanigo, près de Vicence, et s'y bâtirent, du consentement du seigneur du lieu, chacun une cellule dans le voisinage d'une vieille chapelle qui tombait en ruines. Là l'exercice de la prière et de la contemplation faisait leur occupation continuelle; mais Dieu appela Gautier à lui au bout de deux ans.

Thibaut regarda la mort de son compagnon comme un avertissement que Dieu lui donnait de la proximité de la sienne; il redoubla donc de ferveur dans tous ses exercices. Il ne vivait que d'eau, de pain d'avoine et de racines; et il en vint jusqu'à s'inter-

dire absolument l'usage du pain. Jamais il ne quittait le cilice. Une planche lui servait de lit, et pendant les cinq dernières années de sa vie il ne dormait plus qu'assis sur un banc. L'évêque de Vicence, frappé de ses éminentes vertus, l'éleva au sacerdoce, après quoi plusieurs personnes de piété lui confièrent la conduite de leur conscience.

Son père et sa mère, qui vivaient encore, ayant apprit que l'ermite de Salanigo dont on parlait dans toute l'Europe était ce fils qui, par sa fuite, leur avait fait verser tant de larmes, se mirent aussitôt en route pour l'aller voir. Ils furent si fortement touchés du spectacle qui s'offrait à leurs yeux qu'à l'instant il se prosternèrent aux pieds de leur fils sans pouvoir lui dire un seul mot. Lorsqu'ils furent revenus de leur surprise ils se relevèrent, et, la foi triomphant en eux des sentiments de la nature, la joie prit la place de la douleur. Ils sentirent tout à coup la vanité du monde, et résolurent de se consacrer sans réserve au service de Dieu. Le comte Arnoul fut rappelé en Brie pour ses affaires; mais avant que de partir il accorda à Gisle, sa femme, la permission qu'elle lui avait demandée de finir sa vie auprès de son fils. Thibaut lui fit bâtir une petite cellule à quelque distance de la sienne, et se chargea du soin de la former à la pratique de la perfection.

Peu de temps après le saint fut attaqué de la maladie dont il mourut. Il souffrit avec une grande patience les douleurs aiguës que lui causaient les ulcères dont son corps était couvert. Sentant approcher son dernier moment, il envoya chercher Pierre, abbé de Vangadice, de l'ordre des Camal-

dules, qui lui avait donné l'abbé de religieux un an auparavant; il lui recommanda sa mère et ses disciples, puis, après avoir reçu le saint viatique, il mourut en paix le 30 juin 1066, âgé d'environ trente-trois ans.

S. PIERRE DAMIEN,

DOCTEUR, CARDINAL-ÉVÊQUE D'OSTIE.

(23 février.)

Pierre, surnommé *Damien* ou *de Damien*, naquit à Ravenne, vers l'an 988, d'une famille honnête, mais peu favorisée des biens de la fortune. Ayant perdu en bas âge son père et sa mère, il tomba entre les mains d'un de ses frères déjà marié, qui, oubliant les sentiments de la nature à son égard, le traita avec autant de dureté qu'il eût traité le plus vil esclave. Il ne voulut lui donner aucune éducation et, lorsqu'il le vit un peu plus avancé en âge il ne rougit point de l'envoyer garder les pourceaux. Cependant le jeune Pierre n'avait que d'heureuses inclinations; l'usage qu'il fit d'une pièce d'argent qu'il avait trouvée montra que son ame était bien élevée au dessus de la bassesse de son état. Il alla porter cet argent à un prêtre, afin qu'il offrît l'auguste sacrifice de la messe pour le repos de l'ame de son père.

Dieu, dont la providence avait des vues sur lui, le tira de l'esclavage où il était en inspirant à un autre de ses frères, nommé Damien, la charité de se charger de lui. Ce frère, alors archiprêtre de Ravenne, embrassa depuis l'état monastique. On

croit que ce fut par reconnaissance de tous ses soins que notre bienheureux prit dans la suite le surnom de Damien; il eut en effet pour lui toute la tendresse d'un père. Il le fit étudier et l'envoya d'abord à Faenza, puis à Parme, où il eut pour maître le fameux Ives. Les progrès de Pierre furent rapides, parcequ'il joignait une rare pénétration d'esprit à un grand amour pour l'étude; il surpassa ses condisciples en peu de temps, et fut bientôt capable d'enseigner aux autres. La supériorité avec laquelle il exerça cet emploi attira beaucoup de monde à son école, et lui fournit des revenus assez considérables. L'aisance où il se trouvait, jointe aux applaudissements qu'il recevait de toutes parts, lui parut une tentation fort dangereuse; il prit donc pour n'y pas succomber toutes les mesures prescrites par la vigilance chrétienne. Il priait beaucoup, portait un cilice sous ses habits, et mortifiait sa chair par la pratique du jeûne et des veilles. Si la volupté venait à le solliciter au péché pendant la nuit, il se levait promptement, allait se plonger dans l'eau et y demeurait jusqu'à ce que tous ses membres fussent transis de froid: ensuite il visitait les églises et récitait le psautier en attendant que l'office divin commençât. Il faisait d'abondantes aumônes et admettait les pauvres à sa table, s'estimant heureux de les servir de ses propres mains, parceque la foi lui découvrait Jésus-Christ sous leurs haillons.

Cependant il ne se crut point encore assez en sûreté, et il se regardait toujours comme un homme qui ne fuyait qu'à demi le poison mortel du péché. Il résolut donc de quitter entièrement le siècle et d'embrasser la vie monastique, mais dans un

lieu fort éloigné de son pays de crainte que quelque obstacle ne vînt traverser son projet. Pendant qu'il s'occupait de ces pensées Dieu permit qu'il rencontrât deux ermites de Font-Avellane. Il leur communiqua le dessein qu'il avait de renoncer au monde, et il fut si édifié de leur vertu, et surtout de leur désintéressement, qu'il choisit leur ermitage pour le lieu de sa retraite. Cet ermitage était dans l'Ombrie, au pied de l'Apennin, et avait été fondé vingt ans auparavant par le bienheureux Ludolfe. Les ermites demeuraient deux à deux dans des cellules séparées. La plus grande partie de leur temps était consacrée à la lecture et à l'oraison. Ils ne vivaient que de pain et d'eau quatre jours de la semaine. Le mardi et le jeudi, ils mangeaient un peu de légumes, qu'ils faisaient cuire eux-mêmes dans leurs cellules. Les jours de jeûne on leur donnait le pain par mesure. Quoique le vin fût la boisson ordinaire du pays, ils n'en avaient que pour les malades et pour le saint sacrifice de la messe. Ils allaient nu-pieds, prenaient de rudes disciplines, faisaient de fréquentes génuflexions, se frappaient souvent la poitrine, priaient les bras tendus, chacun toutefois selon ses forces et sa dévotion. Après l'office de la nuit ils disaient le psautier en attendant le jour.

Pierre se livra à toutes ces pratiques avec une ferveur étonnante; il ajouta même encore aux veilles de la maison : mais sa santé n'y put tenir; il fut attaqué d'une insomnie dont il eut beaucoup de peine à guérir. Cette maladie lui apprit par la suite qu'il ne faut pas toujours suivre l'ardeur de son zèle, et qu'on doit user de discrétion dans les exer-

cices de la pénitence. Son amour pour la pauvreté était extrême ; les habits les plus vils et les plus usés étaient ceux qu'il préférait. Il portait l'obéissance au plus haut degré. Un mot, un signe avait à peine manifesté la volonté du supérieur qu'il courait l'exécuter sur-le-champ. Il partageait entre la prière et l'étude tous les moments qu'il passait dans sa cellule, et il devint aussi habile dans la science de l'Ecriture sainte et de la religion qu'il l'était dans la connaissance des belles-lettres. Ce fut ce qui engagea son supérieur à le charger du soin de faire des exhortations aux religieux. Gui, abbé de Pomposie, informé de sa capacité, le demanda pour instruire ses moines, ce qui lui fut accordé. Pierre resta deux ans à Pomposie, où il annonça la parole de Dieu avec autant d'édification que de fruit. Son abbé l'ayant rappelé l'envoya au monastère de Saint-Vincent, près de Pierre-Pertuse, pour y exercer la même fonction.

Lorsqu'il fut de retour à Font-Avellane, l'abbé le désigna pour son successeur du consentement de tous ses frères ; mais il trouva une grande opposition à ce choix dans l'humilité de notre bienheureux, et il fallut pour la vaincre qu'il fît usage de toute son autorité. Cet abbé étant mort en 1041, Pierre se trouva à la tête du monastère, qu'il gouverna avec la plus haute réputation de sainteté et de sagesse. Il fonda encore cinq autres ermitages, où il établit des prieurs qui gouvernaient sous lui. Son principal soin était d'entretenir partout cet esprit de charité, de retraite et d'humilité qui doit caractériser les solitaires ; aussi forma-t-il des disciples d'une vertu éminente, et qui devinrent dans

la suite de brillantes lumières de l'Église. Tels furent entre autres S. Rhou ou Rodolfe, évêque de Gubio; S. Dominique, surnommé *l'Encuirassé*, et S. Jean de Lodi, qui fut aussi évêque de Gubio, et qui a écrit la vie du bienheureux Pierre.

Le soin qu'il était obligé de prendre de ses monastères ne l'empêchait pas de rendre de grands services à l'Église. Les papes Grégoire VI, Clément II, Léon IX et Victor II, sans parler de plusieurs évêques, l'employèrent avec succès dans des circonstances où il fallait un homme qui eût beaucoup de lumières et de capacité. Le pape Etienne IX, voulant absolument le rendre au monde qu'il était si capable de sanctifier, le fit cardinal-évêque d'Ostie en 1057. Pierre, qui comme tous les saints redoutait les dignités ecclésiastiques, mit tout en œuvre pour engager le souverain pontife à le laisser dans son désert; mais ses efforts furent inutiles, et on le menaça de l'excommunication s'il résistait plus long-temps.

Etienne étant mort en 1058, quelques personnes puissantes élurent contre toutes les règles Jean, évêque de Vélétri, qui prit le nom de Benoît. Pierre contribua plus que personne à lui persuader de quitter un siége qu'il ne pouvait posséder légitimement et à faire agréer l'élection de Nicolas II, qui joignait un esprit pénétrant et cultivé à des mœurs pures et à une immense charité pour les pauvres. Nicolas n'eut pas plus tôt été reconnu qu'on lui porta des plaintes sur la simonie des ecclésiastiques de Milan. Il crut que personne n'était plus capable que Pierre de bien conduire cette affaire; il l'envoya donc à Milan en qualité de légat avec plein pou-

voir de punir les coupables et de remettre tout dans l'ordre. L'événement justifia la bonté de son choix.

Notre saint ne craignit point de prendre le parti d'Alexandre, qui avait succédé canoniquement à Nicolas II en 1062, contre l'empereur qui soutenait l'antipape Cadaloüs, évêque de Parme. Il obtint ensuite de ce dernier, dans un concile tenu à Rome, qu'il se désisterait de ses prétentions, et il engagea Henri IV, roi de Germanie, à acquiescer à tout ce qui avait été décidé dans le concile. Ce dernier point était d'autant plus difficile à gagner que le roi de Germanie n'avait rien des sentiments religieux de Henri III, son père ; il avait même été élevé dès sa jeunesse dans les détestables maximes de la tyrannie et de l'irréligion. Mais tel est le charme de la vertu qu'elle sait captiver jusqu'à ses ennemis et désarmer leur fureur.

Cependant l'évêque d'Ostie soupirait sans cesse après la solitude, qu'il n'avait quittée qu'à regret. Déjà il avait voulu se démettre de son évêché, et, plus d'une fois il en avait demandé la permission à Nicolas II ; mais ce pontife refusa toujours d'y consentir. Il revint à la charge sous Alexandre II, et après bien des difficultés il obtint enfin ce qu'il désirait avec tant d'ardeur. Le pape se réserva cependant le pouvoir de l'employer dans les affaires de l'Église quand il jugerait à propos. Pierre, non content d'avoir abdiqué l'épiscopat, renonça encore à la qualité de supérieur général des monastères qu'il avait fondés, afin de vivre désormais en simple religieux. Il reprit ses anciens exercices, et s'en acquitta avec autant de ferveur que de fidélité.

Ce fut alors qu'il prit la plume pour combattre les abus qui attaquaient la religion et la discipline. On trouve dans son style de la clarté, de l'aisance et de la force; partout on voit un homme qui tient pour la sévérité des règles: mais ceci se remarque principalement dans les ouvrages où il traite des devoirs des ecclésiastiques et des moines. Il s'éleva surtout contre les ecclésiastiques qui servent les grands, et leur font la cour dans la vue d'en obtenir des bénéfices. Il peignit avec force l'indignité de leur conduite, et leur montra qu'ils étaient coupables de simonie. Il ne pouvait souffrir qu'on manquât de respect à Dieu, surtout dans la prière publique. S'étant aperçu, un jour qu'il passait par Besançon, que les chanoines de la cathédrale restaient assis pendant l'office divin, son zèle s'enflamma et lui mit la plume à la main: il adressa à l'évêque de Besançon un traité où il prouve qu'on doit assister debout à l'office, et qu'on ne peut s'asseoir que pendant les leçons.

Notre saint était sensiblement affligé de la décadence de l'état monastique. On voyait en effet des religieux qui, quoique dévoués par choix à une vie solitaire, ne rougissaient point de quitter leurs cellules pour se mêler avec les gens du monde. Ils imaginaient mille prétextes frivoles pour se déguiser à eux-mêmes des déréglements contraires à leur profession, et surtout cet esprit de propriété qu'on ne peut excuser de crime dans des hommes qui ont fait vœu de pauvreté. Pierre Damien attaqua ces abus avec son zèle ordinaire. « Jamais, disait-il à ces moines relâchés, jamais nous ne pourrons rétablir les choses dans l'état primitif; mais si par

notre négligence nous anéantissons le peu de régularité qui reste, comment les âges futurs répareront-ils de pareilles brèches? Epargnons-nous au moins le reproche honteux d'avoir porté les derniers coups à l'ordre monastique. Transmettons fidèlement à la postérité les exemples de vertu que nous ont laissés nos pères. »

Le souverain pontife tira Pierre de sa retraite en 1063 pour l'envoyer en France en qualité de légat. Il montra la haute estime qu'il avait pour sa personne en recommandant aux premiers prélats de le recevoir comme lui-même. Les affaires dont il était chargé demandaient un homme doué du plus rare mérite. Il s'agissait d'étouffer des semences de division, de fixer les bornes de la juridiction de quelques évêques, de juger et de punir les ecclésiastiques simoniaques : il se conduisit en chaque chose avec une supériorité qui réunit tous les suffrages. Son zèle l'empêcha de mollir aux dépens des règles; mais en même temps il sut éviter cette rigueur et cette dureté qui ne font qu'aigrir les esprits. Il usa d'indulgence envers les coupables qui se repentaient de leurs fautes, suivant en tout ce que lui dictaient la charité et la prudence.

Quelque temps après il fut chargé d'une commission encore plus délicate que celle dont nous venons de parler. Henri IV, roi de Germanie, prince sans religion, avait épousé en 1066 Berthe, fille d'Othon, marquis d'Italie. S'étant dégoûté peu à peu de cette princesse, il voulut s'en séparer au bout de trois ans, et demanda sous de frivoles prétextes que son mariage fût déclaré nul et invalide. L'archevêque de Mayence eut la faiblesse d'entrer dans les

vues criminelles du roi, et convoqua même un concile où l'on devait prononcer la légitimité du divorce. Le souverain pontife, alarmé du scandale qui menaçait la religion, envoya Pierre à Mayence en qualité de légat pour présider au concile. La raison de ce choix fut qu'il lui connaissait une vertu incorruptible, une prudence consommée et une fermeté à toute épreuve. Le saint, ayant trouvé le roi et les évêques à Francfort, leur rendit compte des ordres et des instructions que sa sainteté lui avait donnés; il s'adressa ensuite au prince, et le conjura de la manière la plus forte de respecter la loi de Dieu et les canons de l'Église, de ménager sa propre réputation et de réfléchir sérieusement sur l'horrible scandale que causerait son exemple. Plusieurs seigneurs de la cour se joignirent au légat et supplièrent instamment le prince de Germanie de ne pas se couvrir d'un opprobre éternel. Henri ne put résister à des motifs si puissants; il se rendit et abandonna son projet de divorce; mais son cœur resta toujours le même, et son aversion pour la reine ne fit que croître de jour en jour.

Pierre Damien n'eut pas plus tôt exécuté sa commission qu'il retourna au désert de Font-Avellane. Il rentra dans sa cellule avec la plus grande joie, et s'y renferma comme dans une prison. Il y portait des chaînes de fer, et déchirait son corps par de rigoureuses flagellations. Ses jeûnes étaient extraordinaires; il passait les trois premiers jours de l'avent et du carême sans prendre aucune sorte de nourriture. Souvent il lui arriva pendant les quarante jours de carême de ne manger rien de cuit, et de ne vivre que d'herbes crues trempées dans l'eau. Une

natte étendue sur la terre lui servait de lit. Il avait des heures marquées pour le travail des mains, et alors il s'occupait à faire des cuillers de bois ou d'autres petits ouvrages du même genre.

Henri, archevêque de Ravenne, ayant été excommunié pour des crimes énormes, le pape Alexandre II chargea notre saint de partir pour cette ville avec le titre de légat, afin de remédier aux abus, et de rétablir le bon ordre. Pierre Damien était tout propre à faire rentrer l'archevêque en lui-même ; mais il n'arriva à Ravenne qu'après la mort de cet infortuné prélat. Il tâcha du moins de convertir les complices de ses crimes, et il y réussit; il les amena même au point d'accepter une pénitence qu'il leur imposa. Nous touchons enfin au moment où Dieu couronna les travaux de son serviteur. Les fatigues de ce dernier voyage achevèrent d'épuiser un corps cassé de vieillesse et affaibli par de longues austérités. Pierre Damien retournant à Rome fut pris de la fièvre dans le monastère de Notre-Dame de Faenza, et y mourut le 22 février 1072, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Il est honoré en ce jour, avec le titre de patron, à Faenza et à Font-Avellane.

On remarque dans tous les écrits de S. Pierre Damien un esprit cultivé et instruit des sciences divines et humaines. La lecture n'en peut être que très utile, surtout aux ecclésiastiques et aux religieux. Les œuvres de S. Pierre Damien ont été imprimées plusieurs fois. Les éditions les plus amples sont celles de Paris de 1642 et 1663.

S. JEAN GUALBERT,

ABBÉ, FONDATEUR DE L'ORDRE DE VALLOMBREUSE.

(12 juillet.)

S. Jean Gualbert sortait d'une famille riche et noble établie à Florence. Il fut élevé avec soin dans les maximes de la piété et dans la connaissance des lettres. Mais à peine fut-il entré dans le monde qu'il en prit le goût des vanités. L'amour des plaisirs le subjugua tellement que ce qui lui avait paru criminel ne lui offrit plus rien que de légitime et d'innocent : il s'imagina que la dissipation et le faste devaient être un privilége de la naissance. La doctrine évangélique ne s'accordant point avec sa conduite, il chercha à s'étourdir sur ce point, et bientôt les plus puissants motifs de vertu perdirent toute leur force à son égard. C'en était fait de lui si Dieu n'eût ménagé une circonstance pour le tirer de l'état déplorable où il était réduit.

Hugues Gualbert avait été tué par un gentilhomme du pays. Jean, son frère, forma le projet de venger sa mort en ôtant la vie au meurtrier. Animé de plus par les discours de son propre père, il devint entièrement sourd à la voix de la raison et de la religion. Aveuglé par sa passion, il se persuada qu'il se couvrirait de honte en laissant impuni l'outrage qu'il avait reçu dans la personne de son frère. Revenant de la campagne à Florence un jour de vendredi-saint, il rencontra le gentilhomme dans un passage si étroit qu'ils ne pouvaient se détourner ni l'un ni l'autre. La vue de son ennemi rallume

sa vengeance, il met l'épée à la main et se prépare à la lui passer au travers du corps ; mais le gentilhomme se jette à ses pieds, et là, les bras étendus en forme de croix, il le conjure par la passion de Jésus-Christ, dont on célébrait la mémoire en ce jour, de ne pas lui ôter la vie. Jean Gualbert fut singulièrement frappé de ce qu'il voyait et entendait. L'exemple du Sauveur priant pour ses propres bourreaux amollit la dureté de son cœur; il tend la main au gentilhomme, puis lui dit avec douceur : « Je ne puis vous refuser ce que vous demandez au nom de Jésus-Christ; je vous accorde non seulement la vie, mais même mon amitié. Priez Dieu de me pardonner mon péché. » S'étant ensuite embrassés l'un et l'autre, ils se séparèrent.

Jean continua sa route jusqu'à l'abbaye de Saint-Miniat, qui appartenait à l'ordre de Saint-Benoît. Etant entré dans l'église, il pria devant un crucifix avec une ferveur extraordinaire. Au sortir de l'Église il va trouver l'abbé, et lui demande l'habit. On lui refusa ce qu'il demandait, parce-qu'on craignait son père; on lui permit seulement de suivre en habit séculier les exercices de la communauté. Quelques jours après il se coupa lui-même les cheveux, et se revêtit d'un habit de moine qu'il avait emprunté. Son père devint furieux, il s'adoucit cependant à la fin. Touché des motifs qui avaient déterminé son fils à quitter le monde, il lui donna sa bénédiction, et l'exhorta lui-même à persévérer dans les bons sentiments où il était.

Le jeune religieux se livra tout entier aux austères pratiques de la pénitence. Il eut bientôt trouvé le secret important de rendre sa prière continuelle,

Il joignait aux macérations corporelles de vifs sentiments de componction, afin d'expier ses fautes passées et de se faciliter les moyens de remporter une victoire complète sur les penchants corrompus de la nature. Par son extrême fidélité à tous les exercices de la pénitence il établit en lui de la manière la plus solide le règne de la douceur et de l'humilité, et il devint en peu de temps un modèle accompli de toutes les vertus.

L'abbé du monastère étant mort, les religieux voulurent l'élire en sa place; mais il fut impossible d'obtenir son consentement. Peu de temps après il quitta le monastère avec un autre religieux, et se retira dans la vallée dite *Vallombreuse*, au diocèse de Fiésoli. Il y trouva deux ermites, auxquels il se joignit avec son compagnon. Ils conçurent tous ensemble le projet de bâtir un monastère et d'y former une communauté où l'on suivrait la règle de S. Benoît, selon son austérité primitive. Le nouvel ordre fut depuis approuvé par le pape Alexandre II, ainsi que les constitutions particulières qu'y ajouta S. Jean Gualbert, qui en fut fait premier abbé. Il établit parmi ses frères l'amour de la retraite et du silence, le détachement de toutes les choses de la terre, la pratique de l'humilité, les austérités de la pénitence et de la charité la plus universelle. Il était rempli de tendresse et très compatissant envers ses frères, surtout envers ceux qui étaient malades. Il ne voulut point par humilité recevoir même les ordres mineurs.

Le nouvel ordre prit bientôt des accroissements considérables. Gualbert aimait singulièrement les pauvres, et il n'en renvoyait aucun sans lui donner

l'aumône. Souvent il lui arriva de vider les magasins du monastère pour soulager les indigents. Ayant été pris d'une grosse fièvre, il fit assembler les supérieurs de son ordre ; il leur annonça qu'il allait être séparé d'eux : puis il exhorta fortement à veiller pour qu'on observât la règle avec exactitude, et à maintenir la paix et la charité fraternelle. Il demanda ensuite les derniers sacrements, qu'il reçut avec de grands sentiments de piété. Il mourut le 12 juillet 1073, à l'âge de soixante-quatorze ans, et fut canonisé en 1193 par le pape Célestin III.

S. STANISLAS,

ÉVÊQUE DE CRACOVIE EN POLOGNE, MARTYR.

(7 mai.)

Stanislas Sezepanowski fils de Wielislas et de Bogna, tous deux des plus illustres familles de Pologne, naquit le 26 juillet 1030 à Sezepanow, dans le diocèse de Cracovie. Il ne vint au monde qu'au bout de trente ans de mariage et lorsque ses parents avaient perdu toute espérance d'avoir des enfants ; aussi le reçurent-ils comme un présent du ciel, et pour mieux marquer à Dieu leur reconnaissance ils lui consacrèrent leur fils dès le berceau. Ils eurent grand soin de le former de bonne heure à la vertu. Leurs instructions étaient d'autant plus efficaces qu'ils y joignaient l'exemple d'une rare piété, d'un tendre amour pour les pauvres et d'un parfait détachement du monde.

Le jeune Stanislas se montra digne fils de ses parents. Quoique dans un âge où l'on n'a de goût que

pour la frivolité, il aimait singulièrement la prière ainsi que les exercices d'une vie sérieuse et mortifiée. Il gardait dans ses repas la plus exacte sobriété. Souvent il lui arrivait de coucher sur la terre nue et de souffrir volontairement le froid et plusieurs autres incommodités. Ses parents admiraient en lui les effets de la grâce, et loin de le troubler dans ses exercices par une tendresse mal entendue, ils l'exhortaient à y persévérer afin de se rendre de jour en jour plus agréable au Seigneur. Il faisait aussi de rapides progrès dans l'étude des lettres; mais le désir qu'il avait d'apprendre n'approchait point de celui qu'il se sentait pour se perfectionner dans la piété. Les amusements lui étaient insipides, et il ne se permettait de récréation qu'autant qu'il lui en fallait pour ne pas altérer sa santé. Il déposait secrètement dans le sein des pauvres l'argent qu'il recevait de sa famille pour des plaisirs légitimes.

Lorsqu'il fut plus avancé en âge il alla continuer ses études à Gnesne, où était la première université du royaume de Pologne; ses parents l'envoyèrent ensuite à Paris. Sa douceur, sa modestie, sa simplicité et sa candeur, jointes à de très heureuses dispositions pour les sciences, le firent partout chérir et admirer de ses maîtres et de ceux qui le connaissaient. Après avoir étudié sept ans le droit canonique et la théologie, il ne tenait qu'à lui de prendre le grade de docteur qu'on lui offrait; mais il le refusa constamment par humilité. Il ne pensa plus qu'à retourner en Pologne. La mort de son père et de sa mère l'ayant rendu possesseur d'une fortune considérable, il disposa de tout ce qu'il avait en faveur des pauvres, afin de servir Dieu avec plus de liberté.

Lampert Zula, évêque de Cracovie, qui connaissait la vertu et la capacité de Stanislas, l'ordonna prêtre et le fit chanoine de sa cathédrale. Quelque temps après il le chargea du soin d'annoncer la parole de Dieu. Stanislas s'en acquitta avec un succès étonnant. Ses discours produisirent une réforme générale dans les mœurs, et engagèrent même plusieurs personnes à quitter le monde pour suivre Jésus-Christ. Il avait la confiance de toute la Pologne. Un grand nombre de laïques et d'ecclésiastiques venaient le consulter sur les affaires de leur conscience et lui demander l'éclaircissement de leurs doutes. Lampert ne cessait de remercier Dieu de lui avoir donné un si excellent ouvrier. Son unique désir était de l'avoir pour successeur; il le pressa donc d'accepter la démission de son évêché : mais le saint par humilité ne voulut jamais acquiescer à cette proposition.

Cependant le siége de Cracovie devint vacant par la mort de Lampert. Stanislas fut élu pour l'occuper, et ce choix eut une approbation universelle. Il ne voulait point encore se rendre, tant il craignait le fardeau de l'épiscopat. Le pape Alexandre II, informé de ce qui se passait, lui ordonna d'acquiescer aux vœux réunis du roi, du clergé et du peuple. Le saint cessa pour lors de résister, de peur d'aller contre la volonté de Dieu qui se manifestait si visiblement. La cérémonie de son sacre se fit en 1072.

Stanislas, se voyant revêtu d'un si auguste caractère, résolut de vivre d'une manière conforme à son éminente dignité. Sa maison devint le refuge des pauvres, et il se fit donner une liste exacte des

veuves et de tous ceux qui étaient dans le besoin. Son zèle pour ses fonctions et surtout pour le ministère de la parole ne connaissait aucunes bornes; il le rendait efficace par les austérités de la pénitence et par l'exercice d'une prière continuelle. Tous les ans il visitait son diocèse et apportait un prompt remède aux désordres qui pouvaient s'être glissés tant parmi les laïques que parmi les ecclésiastiques.

La Pologne avait alors pour roi Boleslas II. Ce prince s'était acquis de la gloire par le succès de ses armes; mais il se déshonora en même temps par des actes si horribles de tyrannie et d'injustice qu'on lui donna le surnom de *Cruel*. Rien ne le rendit plus odieux à ses sujets que ses infâmes débauches. Quoiqu'il fût marié, il ne rougissait pas de faire violence à des femmes de qualité. Il n'était même plus retenu par cette pudeur qui fait chercher des ténèbres au crime; il s'oublia jusqu'à le commettre en public. De tous ceux qui l'approchaient il n'y en avait pas un seul qui osât l'avertir de ses désordres, tant on craignait les suites de ses emportements.

Stanislas, plus courageux que les courtisans, se hasarda de l'aller trouver. Il lui représenta en particulier l'énormité de ses crimes et le scandale affreux qui en résultait. Le prince voulut d'abord s'excuser; mais le saint évêque le pressa si vivement par ses raisons qu'il parut se repentir et avoir quelque envie de se corriger. Malheureusement cette impression ne fut point durable. Le roi retomba dans ses désordres et conçut de l'aversion pour Stanislas qui n'avait pas craint de lui dire la

vérité. Il se plaignit de cette hardiesse à ses confidents, qui au lieu de l'adoucir ne firent que l'animer encore davantage.

Sur ces entrefaites, le roi fut violemment épris d'une dame de la plus rare beauté. C'était la femme de Miécislas, gentilhomme du palatinat de Sirad. N'ayant pu la séduire par caresses, il la fit enlever de force et en eut plusieurs enfants. Ce nouveau scandale remplit la noblesse d'indignation. Elle pria l'archevêque de Gnesne et les évêques qui allaient à la cour de parler fortement au roi et d'employer tous les moyens possibles pour le faire rentrer en lui-même ; mais ces prières furent inutiles. Les prélats ne dirent rien pour ne pas déplaire à leur souverain. La noblesse se vengea d'eux en publiant qu'ils étaient des ames mercenaires et qu'ils avaient bien moins d'égard à la cause de Dieu qu'à leur fortune et à leur ambition.

Stanislas fit encore paraître son zèle dans cette occasion; mais avant de rien entreprendre il tâcha par de ferventes prières de s'assurer la protection de Dieu. Il se rendit ensuite à la cour avec quelques gentilshommes et quelques ecclésiastiques. Étant en présence du roi, il le conjura de mettre fin à ses débauches, et pour l'y déterminer il employa les motifs les plus capables de toucher un cœur qui n'est point encore arrivé au comble de l'endurcissement. Il conclut son discours par dire au prince que son opiniâtreté dans le mal l'exposait au risque d'être retranché de la communion des fidèles. Quand Boleslas s'entendit menacer de l'excommunication il entra dans une étrange fureur et jura de se venger.

Mais comme la conduite de l'évêque de Craco-

vie était irréprochable, on chercha au moins des prétextes plausibles pour le perdre. La calomnie les fournit. Stanislas avait uni à son église une terre qu'il avait achetée d'un gentilhomme de Piotrawin, nommé Pierre. Le vendeur ne vivait plus, mais avant de mourir il avait reçu en présence de témoins le prix de sa terre. On engagea les neveux du défunt à intenter un procès à l'évêque de Cracovie et à revendiquer la terre de leur oncle, comme n'ayant point été payée. L'affaire fut plaidée devant le roi. Les témoins du paiement furent appelés par Stanislas, mais ils n'osèrent comparaître parceque les agents du prince les avaient secrètement intimidés.

Cependant le saint ne fut point condamné : le roi parut même réconcilié avec lui; mais la paix ne dura pas long-temps. Boleslas continua de traiter ses sujets de la manière la plus indigne et de se livrer à toute la fougue de ses passions effrénées. Le saint pasteur se sentit pénétré du zèle le plus ardent. Comme il ne pouvait obtenir la liberté de paraître devant le prince, il demandait à Dieu sa conversion par des jeûnes, des larmes et des prières. Enfin après bien des peines il vint à bout de pénétrer jusqu'à lui. Il fit de nouveaux efforts pour lui ouvrir les yeux et pour le tirer de l'abîme où il était. Tout ce qu'il put dire ne produisit aucun effet. Le roi, semblables à ces malades frénétiques qui regardent comme leurs ennemis les médecins dont les visites ont pour objet de leur procurer une parfaite guérison, s'emporta contre le saint, le chargea d'injures et le menaça même de la mort s'il continuait à censurer sa conduite.

Stanislas ne fut point effrayé de ces menaces; il crut au contraire qu'il devait redoubler de courage et mettre tout en œuvre pour soutenir le parti de la vérité. Les moyens qu'il avait employés jusque là ne lui réussissant pas, il fit une quatrième visite au roi et le retrancha de la communion des fidèles. Boleslas n'eut que du mépris pour l'anathème lancé contre lui; il persista dans ses désordres et assista même aux prières publiques. L'évêque de Cracovie ordonna qu'on cesserait le service divin dès que le prince excommunié entrerait dans l'église; il se retira ensuite dans une chapelle de Saint-Michel, qui était hors de la ville. Le roi l'y suivit avec ses gardes, auxquels il commanda de le massacrer. Ceux-ci, étant entrés dans la chapelle, se sentirent tellement frappés de respect à la vue du saint évêque qu'ils n'eurent pas le courage d'exécuter l'ordre qu'ils avaient reçu. La même chose arriva à une seconde et à une troisième troupe de soldats qui furent envoyés dans la chapelle pour le même dessein. Le roi se vit obligé de les exhorter à lui obéir : mais en vain les traitait-il de lâches, il n'y en avait pas un seul qui osât frapper l'homme de Dieu. Alors, transporté de rage, il se jette sur Stanislas et le tue de sa propre main. Les soldats enhardis coupent son corps en morceaux, qu'ils répandent çà et là, afin qu'ils soient mangés par les bêtes et les oiseaux de proie: mais Dieu conserva les membres épars de son serviteur; trois jours après les chanoines de la cathédrale les recueillirent et les enterrèrent devant la porte de la chapelle de Saint-Michel. Le roi porta la barbarie jusqu'à défendre que l'on témoi-

gnât la moindre douleur de la mort de Stanislas, qui était arrivée le 8 mai 1079.

Le pape Grégoire VII excommunia Boleslas avec tous ses complices. Le malheureux prince, déchiré par les remords de sa conscience et universellement détesté de ses sujets, se sauva en Hongrie, où il finit tristement ses jours. Quelques auteurs rapportent qu'il se donna lui-même la mort.

En 1088 le corps du saint évêque fut transporté dans la cathédrale de Cracovie et honoré d'un grand nombre de miracles. Innocent IV canonisa solennellement le serviteur de Dieu en 1253.

SAINTE MARGUERITE,

REINE D'ÉCOSSE.

(10 juin.)

Sainte Marguerite était petite nièce de S. Edouard le Confesseur, roi d'Angleterre. Les malheurs de sa famille l'ayant obligée de s'enfuir secrètement pour se soustraire à la tyrannie de Guillaume-le-Conquérant, elle s'embarqua avec son frère Edgard sur un vaisseau qu'une violente tempête jeta sur la côte d'Ecosse. Malcolm III, roi du pays, les reçut l'un et l'autre et leur fit un accueil très favorable. Marguerite édifia bientôt l'Ecosse par le spectacle de toutes les vertus. Les honneurs qu'on lui rendait ne portaient aucune atteinte à son humilité. Elle nourrissait l'amour qu'elle avait pour Dieu par l'exercice de la prière et de la méditation. Malcolm, moins touché de sa beauté que de ses belles qualités et de

ses vertus, lui proposa de l'épouser. Elle fut mariée et couronnée reine d'Ecosse en 1070; elle était dans la vingt-quatrième année de son âge.

A la vérité Malcolm avait des mœurs peu polies, mais on ne remarquait en lui aucune mauvaise inclination. Marguerite, par une conduite pleine de respect et de condescendance, se rendit en peu de temps maîtresse de son cœur; elle se servit de l'ascendant qu'elle avait sur lui pour faire fleurir la religion et la justice, pour procurer le bonheur des peuples, et pour inspirer à son mari ces sentiments qui en ont fait un des plus vertueux rois de l'Ecosse. Elle adoucit son caractère, cultiva son esprit, polit ses mœurs et l'embrasa d'amour pour la pratique des maximes évangéliques. Le roi était si charmé de la sagesse et de la piété de son épouse que non seulement il lui laissait l'administration de ses affaires domestiques, mais qu'il se conduisait encore par ses avis dans le gouvernement de l'état. Marguerite, au milieu du tumulte des affaires, savait conserver le recueillement de l'ame et se prémunir contre les dangers de la dissipation. Dieu bénit son mariage par la naissance de six princes et de deux princesses. Quand les princes furent susceptibles d'instruction, Marguerite ne mit auprès d'eux que des hommes remplis de religion. Elle se faisait rendre compte de leurs progrès, et se chargeait souvent elle-même du soin de leur enseigner ce que la profession du christianisme exigeait d'eux. Elle prenait le même soin de l'éducation des princesses ses filles; elle les associait à ses bonnes œuvres et leur faisait goûter ses instructions par la douceur et la bonté avec lesquelles elle savait les assaisonner.

Marguerite regardait le royaume d'Écosse comme une grande famille dont elle était la mère. Sachant que le bonheur des peuples est inséparable de la pratique de la religion, elle s'appliqua surtout à réformer les abus et à bannir l'ignorance dans laquelle croupissait la plupart des Ecossais par rapport à leurs principaux devoirs. Son premier soin fut d'établir partout des ministres et des prédicateurs zélés. Elle appuyait de son autorité les ecclésiastiques et les magistrats afin qu'ils pussent arrêter plus efficacement le cours des désordres. Elle protégeait aussi ceux qui excellaient dans les arts et les sciences. L'amour des lettres, après avoir adouci la férocité des mœurs, éclaira les esprits, les rendit plus sociables et plus propres à la pratique des vertus morales. On admirait principalement en elle une tendre compassion pour les pauvres; souvent pour les assister elle se privait d'une partie de ce qui était destiné à ses propres besoins. Elle visitait les hôpitaux, où les malades ne pouvaient se lasser de contempler avec surprise son humilité et ses attentions. Malcolm entrait dans toutes ses vues et se montrait son imitateur.

Comme la sainte dormait peu et qu'elle n'aimait point les amusements du monde, il lui restait chaque jour beaucoup de temps pour ses exercices de piété. En carême et en avent elle se levait à minuit et allait à l'église pour assister à matines. Elle entendait plusieurs messes basses indépendamment de celle qui se chantait au chœur. Dans ses repas elle observait la plus rigoureuse sobriété. Tous les ans elle faisait deux carêmes, chacun de quarante jours, l'un avant Noel et l'autre avant Pâques.

Malcolm se vit contraint de faire la guerre pour défendre ses états; mais il fut tué en 1093. Edouard, son fils, eut peu après le même sort. Les Ecossais ressentirent une grande douleur de cette double perte. Ces malheurs furent très sensibles à la reine: elle était au lit et très mal quand elle les apprit. Une lumière intérieure lui ayant découvert qu'elle approchait de sa fin elle voulut faire une confession générale de sa vie. Elle vécut encore après cela environ six mois. On ne l'entendit jamais se plaindre: sa patience était à toute épreuve. Elle mourut dans les sentiments de la plus vive et de la plus tendre piété, le 16 novembre 1093, dans la quarante-septième année de son âge. Elle fut canonisée en 1251 par Innocent IV. En 1693 Innocent XII fixa sa fête au 10 de juin.

S. NIL LE JEUNE

ABBÉ.

(26 septembre.)

En 976 Théophylacte, métropolitain de Calabre, accompagné de Léon, seigneur du pays, ainsi que de quelques prêtres et de plusieurs autres personnes, vint voir S. Nil le Jeune, moins pour s'édifier par ses discours que pour connaître son savoir et son érudition. Nil s'en aperçut. Après avoir salué honnêtement la compagnie et fait une courte prière il présenta à Léon un livre où étaient diverses maximes concernant le petit nombre des élus. Comme on les trouvait trop sévères, le saint prouva qu'elles étaient conformes aux principes établis

par l'Évangile, par S. Paul et par les pères de l'Église. « Elle vous paraissent, dit-il, effrayantes parcequ'elles sont la condamnation de votre conduite. Si vous ne vivez tous saintement, vous ne pourrez échapper aux tourments éternels. » Ces paroles jetèrent la crainte dans l'ame de tous les auditeurs, et ils exprimèrent par leurs gémissements et leurs soupirs les sentiments qu'ils éprouvaient. Quelqu'un de la compagnie ayant demandé au saint abbé si Salomon était damné ou sauvé, il répondit : « Que vous importe de savoir si Salomon est sauvé ou ne l'est pas? Ce qu'il vous importe de savoir c'est que Jésus-Christ menace de la damnation tous ceux qui commettent le péché d'impureté. » Il parlait de la sorte parcequ'il savait que celui auquel il adressait la parole était un impudique. « J'aimerais mieux savoir, ajouta-t-il, si vous serez damné ou si vous serez sauvé. Quant à Salomon, l'Écriture ne parle point de sa pénitence comme elle fait de celle de Manassès. »

DOUZIÈME SIÈCLE DE L'ÉGLISE.

ABRÉGÉ HISTORIQUE DES ÉVÉNEMENTS LES PLUS REMARQUABLES DE CE SIÈCLE.

Le douzième siècle est célèbre par les guerres connues sous le nom de croisades : voici quelle en fut l'origine.

Un prêtre du diocèse d'Amiens, nommé Pierre l'Ermite, ayant fait le pélerinage de Jérusalem, fut sensiblement affligé de voir les lieux saints profanés et les chrétiens d'Orient indignement outragés par les infidèles. Le pape Urbain II, à qui il fit une peinture touchante de l'état déplorable de la Terre-Sainte, prit de concert avec lui la résolution de travailler à sa délivrance. Il indiqua un concile à Clermont en Auvergne, et y parla d'une manière si pathétique que les assistants fondant en larmes s'écrièrent tous d'une voix : Dieu le veut. La plupart s'engagèrent à marcher au secours de la Terre-Sainte, et prirent pour marque de leur engagement une croix d'étoffe rouge attachée à l'épaule droite; ce qui leur fit donner le nom de *Croisés.*

Cette première croisade ne fut pas sans succès. L'armée chrétienne, s'étant mise en marche vers l'Asie, pénétra dans la Palestine et s'avança vers Jérusalem, qui était le grand objet de l'expédition. Les infidèles n'avaient rien négligé pour mettre la place en état de défense; mais les croisés firent des

prodiges de valeur, et après cinq semaines de combats ils l'emportèrent un vendredi à trois heures du soir.

Dès que la victoire fut assurée et la tranquillité rétablie, ils quittèrent leurs armes et leurs habits ensanglantés : ils allèrent nu-pieds en pleurant et en se frappant la poitrine visiter tous les lieux consacrés par les souffrances du Sauveur. Huit jours après les chefs de l'armée s'assemblèrent pour élire un roi capable de conserver cette précieuse conquête. Le choix tomba sur Godefroi de Bouillon, duc de Lorraine, le plus vaillant et le plus vertueux capitaine de toute l'armée. Il fut proclamé roi dans l'église du Saint-Sépulcre. Comme on lui présentait une couronne d'or, le pieux héros la refusa : « A Dieu ne plaise, dit-il, que je porte une telle couronne dans un lieu où le Roi des rois n'a été couronné que d'épines ! »

Un avantage bien précieux que l'Eglise retira des croisades fut la naissance de plusieurs ordres tout à la fois religieux et militaires. Le plus ancien et le plus illustre est celui des Hospitaliers de Saint-Jean, qui subsiste encore aujourd'hui sous le nom de Chevaliers de Malte. La première maison de cet ordre n'était d'abord qu'un hôpital bâti à Jérusalem, pour recevoir les pélerins qui venaient visiter les saints lieux et pour y prendre soin des malades. Lorsque les croisés furent maîtres de la ville, plusieurs des principaux d'entre eux, édifiés de la charité qu'on y exerçait envers les malheureux, se dévouèrent eux-mêmes à cette bonne œuvre : mais ils ne se bornèrent plus, comme on avait fait jusqu'alors, aux exercices paisibles de la charité ; ils pri-

rent les armes contre les ennemis de la religion. Fiers et terribles à l'égard des infidèles, ils étaient dans l'intérieur de l'hôpital d'humbles serviteurs des pélerins et des malades.

Ce nouvel ordre se multiplia considérablement. Après la chute du royaume de Jérusalem, qui ne dura pas cent ans, les chevaliers s'établirent dans l'île de Rhodes, puis dans celle de Malte ; ils furent dans ces deux îles comme le boulevart de la chrétienté, et y soutinrent des siéges à jamais mémorables contre les Turcs. Ces ennemis du nom chrétien menaçaient alors d'envahir l'Europe entière, et sans doute ils auraient réussi si Jésus-Christ, toujours attentif à la conservation de son Eglise, ne leur eût opposé à Malte une barrière qu'ils ne purent forcer.

Les ordres religieux dont nous venons de parler ne furent pas les seuls que l'on vît s'élever dans le douzième siècle. Il y en eut plusieurs autres, dont les principaux furent, en France, l'ordre de la Prémontré, fondé par S. Norbert, depuis archevêque de Magdebourg ; l'ordre de Cîteaux, ainsi nommé de la forêt de Cîteaux en Bourgogne. C'était un désert affreux, qui n'était habité que par les bêtes sauvages; mais quelques personnes pieuses s'y étant réunies, dans le dessein de pratiquer la règle de Saint-Benoît dans toute sa rigueur, firent de ce désert un séjour des saints, occupés jour et nuit à chanter les louanges du Seigneur.

C'est à cette époque qu'on vit paraître S. Bernard, abbé de Clairvaux; il fut sans contredit le personnage le plus illustre de son siècle par sa sainteté, sa science et par tous les autres genres de

mérites. Né d'une famille noble et riche, il réunissait dans sa personne les grâces extérieures du corps et les plus rares qualités de l'esprit. Rien ne lui manquait de ce qui pouvait lui rendre le monde aimable; mais jeune encore il sut tout sacrifier à Dieu. Suivi de presque tous ses frères et de plusieurs autres jeunes gens qu'il avait gagnés, il entra dans le nouvel ordre de Cîteaux.

Son exemple y attira un si grand nombre de religieux qu'on se trouva obligé de fonder plusieurs abbayes, entre autres celle de Clairvaux en Champagne. S. Bernard en fut établi abbé, et sous un tel chef cette seconde maison ne le céda à la première ni en régularité ni en ferveur. On ne connaissait à Clairvaux que la prière et le travail des mains. Quoique la communauté fût nombreuse, le silence de la nuit y régnait pendant le jour. Ce silence inspirait un tel respect aux séculiers qu'ils n'osaient eux-mêmes tenir aucun discours profane en ce saint lieu. On y voyait des hommes qui, après avoir été riches et honorés dans le monde, s'étaient faits pauvres pour l'amour de Jésus-Christ, et qui souffraient avec joie la fatigue du travail et les humiliations de la pénitence.

S. Bernard ne cherchait qu'à s'ensevelir dans la retraite, mais la réputation que lui donnaient sa sainteté, ses miracles et ses lumières, troubla souvent sa solitude. On avait recours à lui de toutes les provinces. Il était tout à la fois le refuge des malheureux, le défenseur des opprimés, le fléau des hérétiques, le conseil des évêques et des souverains pontifes; en un mot la lumière, la consolation et le soutien de l'Eglise.

Malgré les victoires remportées sur les infidèles, la Terre Sainte était en grand danger de retomber entre leurs mains. Le roi de Jérusalem demandait du secours aux princes d'Occident. C'est ce qui donna occasion à la seconde croisade. S. Bernard reçut du pape l'ordre de la prêcher; il le fit en France et en Allemagne avec un succès prodigieux, et sa prédication fut soutenue par des miracles sans nombre. Louis-le-Jeune, roi de France, et Conrad, empereur d'Allemagne, partirent chacun avec une armée considérable. De si grandes forces étaient bien capables de repousser les infidèles, mais presque tout périt, soit par la mauvaise conduite des croisés, soit par les piéges que leur tendirent les Grecs.

Le chagrin que causa le fâcheux succès de la seconde croisade donna lieu aux murmures qui éclatèrent contre S. Bernard, qui l'avait prêchée. Mais il se justifia en disant, comme il était vrai, que les croisés avaient attiré la colère de Dieu par leurs désordres, de même que les Israélites autrefois avaient été exclus de la Terre promise à cause de leurs infidélités. A ces raisons et aux miracles qu'il avait faits en prêchant cette croisade S. Bernard ajouta un dernier miracle pour sa justification. Un père lui présenta son fils aveugle, afin qu'il lui rendît la vue. Alors le saint abbé, imposant les mains à l'enfant, fit à Dieu cette prière : « Seigneur, si vous êtes l'auteur de ma prédication, qu'il vous plaise de le montrer en guérissant cet aveugle. » Aussitôt l'enfant recouvra la vue. S. Bernard mourut peu de temps après cette épreuve, que le Seigneur lui avait ménagée pour achever de le sanctifier. On le

regarde comme le dernier des pères de l'Eglise; ses vertus et ses talents extraordinaires l'élèvent au dessus de tous les éloges.

Après le mauvais succès de la seconde croisade la Terre Sainte se trouva dans la plus fâcheuse situation. Les chrétiens avaient perdu une grande bataille, et les infidèles venaient de se rendre maîtres de Jérusalem. La nouvelle de ce désastre répandit la consternation dans tout l'Occident. Les rois de France et d'Angleterre, Philippe-Auguste et Richard, qui étaient alors en guerre, en furent si touchés qu'ils oublièrent leur querelle pour ne s'occuper que de la défense de la religion. Ils prirent donc la croix et allèrent en Orient se joindre aux chrétiens qui depuis deux ans faisaient le siége d'Acre. La ville se rendit à composition, et l'un des premiers articles du traité fut qu'on rendrait aux chrétiens la vraie croix, qui était tombée entre les mains des infidèles à la prise de Jérusalem. On manqua l'occasion de reprendre cette ville, et celle d'Acre devint le refuge des chrétiens d'Orient, où ils attendirent long-temps, mais en vain, l'occasion de rétablir le royaume de Jérusalem. Cette croisade fut suivie de près par une quatrième, qui ne réussit pas mieux.

S. BRUNO,

FONDATEUR DE L'ORDRE DES CHARTREUX.

(6 octobre.)

Le pieux et savant cardinal Bona, une des plus grandes lumières non seulement de l'ordre de Cî-

teaux, mais encore de toute l'Église, s'exprime de la sorte en parlant des Chartreux, dont S. Bruno fut l'instituteur : « Ces religieux sont les miracles du monde ; ils vivent dans la chair comme n'en ayant pas; ce sont des anges sur la terre, qui représentent Jean-Baptiste dans le désert; ils font le principal ornement de l'épouse de Jésus-Christ; ce sont des aigles qui prennent leur essor vers le ciel et dont l'institut est avec raison préféré à celui de tous les autres ordres religieux. »

S. Bruno, issu d'une famille noble et ancienne, naquit à Cologne, non après le milieu du onzième siècle mais au plus tard vers l'an 1035, comme le montre la suite de sa vie. Dans ses premières années on ne vit rien en lui qui ressentît les faiblesses de l'enfance; on y remarquait au contraire je ne sais quoi qui n'était pas de son âge. Ses parents, recommandables pour leur piété, voulurent qu'il fût élevé sous leurs yeux, et le mirent dans l'école de l'église de Saint-Cunibert à Cologne. Le jeune Bruno y fit de rapides progrès dans les lettres et dans la vertu; en sorte que S. Annon, alors évêque de cette ville, lui donna un canonicat dans son église. Il quitta Cologne pour aller continuer ses études à Reims, ville alors célèbre par la réputation dont jouissait son école, qui était tenue par le clergé de la principale église. Il y fut reçu avec de grandes marques de distinction. Il y parcourut la carrière de toutes les sciences qu'on y enseignait; il fut bon poète pour son temps, mais il excella surtout dans la philosophie et dans la théologie; aussi ses contemporains lui donnent-ils les titres de poète, de philosophe et de théologien, et le regardent-ils comme un des plus

illustres élèves de l'école de Reims. Les historiens du même siècle parlent de sa piété avec une égale admiration.

Hériman, chanoine et écolâtre de Reims, ayant quitté le monde pour se consacrer tout entier à l'étude de la vraie sagesse, l'archevêque Gervais choisit Bruno pour le remplacer. La dignité d'écolâtre donnait alors la direction des études publiques et l'inspection sur toutes les grandes études du diocèse. Le saint justifia le choix de l'archevêque par sa prudence et son savoir extraordinaires : mais toutes ses leçons avaient pour objet principal de conduire à Dieu, de faire connaître et respecter sa loi. Plusieurs de ses disciples rendirent son nom célèbre et portèrent sa réputation dans des pays fort éloignés. Eudes était un d'entre eux; il devint ensuite cardinal-évêque d'Ostie, puis pape sous le nom d'Urbain II. Robert, évêque de Langres, de la famille des ducs de Bourgogne; Rangier, cardinal-évêque de Reggio, un grand nombre de prélats et d'abbés qui vécurent dans le même siècle se faisaient gloire d'avoir eu Bruno pour maître. Il était regardé, selon l'expression d'un ancien auteur, comme la lumière des églises, le docteur des docteurs, la gloire de l'Allemagne et de la France, l'ornement de son siècle, le modèle des hommes de bien. Il enseigna long-temps à Reims; et l'auteur de sa vie rapporte qu'il fut aussi le soutien et l'appui de ce grand diocèse, paroles qui paraissent donner à entendre que l'archevêque Gervais se déchargeait sur lui d'une partie du gouvernement spirituel.

Après la mort de ce prélat, arrivée en 1067, Manassès Ier parvint par des voies simoniaques à se met-

tre en possession du siége de Reims. Une pareille entrée eut les suites les plus funestes. Manassès opprima son troupeau par des vexations tyranniques, et se rendit coupable de plusieurs crimes qui attirèrent sur lui l'exécration publique. Bruno conserva les places qu'il avait et surtout la dignité de chancelier du diocèse; et ce fut en cette qualité qu'il signa avec l'archevêque la charte de fondation de Saint-Martin *aux Jumeaux*, et quelques actes de donations faites à des monastères: mais son zèle pour la gloire de Dieu le rendait fort sensible aux abus dont il était témoin; il s'en expliqua ouvertement, et condamna tout haut la conduite scandaleuse de Manassès. Les choses en vinrent à un point que Hugues de Die, légat du pape, cita l'archevêque à comparaître au concile qu'il fit assembler à Autun en 1077. Le coupable ayant refusé d'obéir à la citation, il fut déclaré suspens de ses fonctions. Il avait pour accusateur dans le concile, Bruno, le prévôt et un autre chanoine de l'église de Reims. Le légat fut si frappé de la sagesse et de la vertu de notre saint qu'il fit son éloge dans une lettre qu'il écrivit au pape; il l'appelait le plus digne docteur de l'église de Reims, et le recommandait au souverain pontife comme un homme propre à donner d'excellents conseils et à lui aider efficacement à soutenir la cause de Dieu dans les églises de France. Manassès, irrité contre les trois chanoines qui l'avaient accusé dans le concile, fit enfoncer leurs maisons, s'empara de leurs biens et vendit leurs prébendes. Ceux-ci se réfugièrent dans le château du comte de Rouci, où ils restèrent jusqu'au mois d'août 1078, comme nous

l'apprenons d'une lettre que leur persécuteur écrivit au pape contre eux.

Il y avait déjà quelque temps que S. Bruno avait formé le projet de quitter le monde : c'est ce que l'on voit par sa lettre à Raoul, qui fut fait prévôt de l'église de Reims en 1077. Un jour qu'il s'entretenait avec ce Raoul et avec Fulcius, qu'on fait aussi chanoine de Reims, la conversation tomba sur la vanité et les faux biens du monde, ainsi que sur le bonheur du ciel. Les réflexions qu'ils firent à ce sujet les touchèrent vivement et leur inspirèrent le désir de vivre dans la retraite. Ils convinrent de différer l'exécution de leur projet jusqu'à ce que Fulcius fût revenu de Rome, où il devait faire un voyage. Son voyage ayant été un peu plus long qu'on ne pensait, Raoul oublia l'engagement qu'il avait pris; il continua de vivre à Reims, et fut depuis archevêque de cette ville. Pour Bruno, il persista toujours dans sa première résolution. Il se sentait de plus en plus pénétré de mépris pour le monde et d'ardeur pour la poursuite des biens éternels. Sa retraite étonna d'autant plus qu'il était estimé et honoré des hommes, et que l'on pensait à le donner pour successeur à Manassès, qui avait été déposé pour crime de simonie. Il résigna son bénéfice et renonça à tout ce qu'il possédait dans le monde. Il fut accompagné dans la solitude par quelques-uns de ses amis, que leurs vertus rendaient recommandables et qui le dédommagèrent amplement de la perte des deux chanoines qui étaient d'abord entrés dans ses vues. Il paraît qu'il se retira au château de Réciac en Champagne, lequel appartenait au comte Ebal, un de ceux qui s'étaient généreusement dé-

clarés contre Manassès. Quelque temps après il se rendit à Cologne; il revint ensuite à Reims, où il ne resta pas long-temps. Enfin il se retira à Saisse-Fontaine, au diocèse de Langres, où il vécut dans la ferveur avec quelques-uns de ses compagnons. Deux d'entre eux, Pierre et Lambert, y firent bâtir une église, qui fut unie depuis à l'abbaye de Molesme.

Bruno, qui tendait à la perfection, délibéra avec ses compagnons sur la conduite qu'il devait tenir. Il consulta également S. Robert, abbé de Molesme, célèbre par ses vertus et son expérience dans les voies de la vie intérieure. Le saint abbé lui conseilla de s'adresser à Hugues, évêque de Grenoble, qui était un grand serviteur de Dieu et qui était plus propre que personne à lui faciliter les moyens d'exécuter son dessein. Bruno suivit ce conseil. Il savait d'ailleurs qu'il y avait dans le diocèse de Grenoble des montagnes solitaires et couvertes de bois qui convenaient au genre de vie qu'il méditait, et il ne doutait point que l'évêque ne lui fût favorable. Il se mit en route avec six de ses compagnons: savoir, Landuin, qui lui succéda depuis dans la place de prieur de la Grande-Chartreuse; Etienne de Bourg et Etienne de Die, l'un et l'autre chanoines de Saint-Rufen Dauphiné; Hugues, dit le Chapelain, parcequ'il était le seul prêtre du nouvel institut; André et Guérin, tous deux laïques. Ils arrivèrent à Grenoble vers le milieu de l'été de l'année 1084. S'étant jetés aux pieds de S. Hugues, ils le prièrent de leur accorder dans son diocèse un lieu où ils pussent servir Dieu loin du tumulte et des embarras du monde. Le saint évêque les reçut avec bonté, et ne douta point que ces sept étrangers ne vinssent de la part

de Dieu. Il se rappela aussitôt ce qui lui était arrivé la nuit précédente. Il lui avait semblé voir Dieu lui-même se bâtir un temple dans le désert de son diocèse appelé Chartreuse, et sept étoiles, sorties de terre et disposées en cercle, aller devant lui comme pour lui montrer le chemin qui conduisait à ce temple. Il expliqua cette vision à Bruno et à ses compagnons; puis, après les avoir embrassés avec affection et avoir donné de justes éloges à leur dessein, il leur assigna le désert de Chartreuse et leur promit de leur aider en tout ce qu'il pourrait à s'y établir. Il leur dit en même temps qu'ils devaient avant toutes choses examiner les difficultés qu'ils auraient à vaincre; que le désert qu'il leur avait assigné avait quelque chose d'affreux; qu'il était situé au milieu de rochers arides, escarpés et couverts pendant presque toute l'année de neiges et de brouillards épais. Ces représentations n'effrayèrent point les serviteurs de Dieu; ils firent paraître au contraire beaucoup de joie de ce qu'ils avaient trouvé une solitude telle qu'ils la désiraient et où ils seraient entièrement séparés de la société des hommes. S. Hugues, les ayant retenus quelques jours auprès de lui, les conduisit au désert de Chartreuse et leur céda tous les droits qu'il pouvait avoir sur la forêt. Siguin, abbé de la Chaise-Dieu en Auvergne, céda aussi les siens.

Bruno et ses compagnons commencèrent par bâtir un oratoire et de petites cellules, qui étaient à quelque distance l'une de l'autre et à peu près comme les anciennes laures de la Palestine. Telle fut l'origine de l'ordre des Chartreux, ainsi appelés du désert de Chartreuse. Quelques auteurs la mettent en

1086 et d'autres un an plus tôt; mais Mabillon a prouvé solidement que S. Bruno se retira dans le désert dont il s'agit au mois de juin de l'année 1084. Une charte de S. Hugues, datée du mois suivant, défend aux femmes d'aller sur les terres des religieux, et à quelque personne que ce soit d'y prêcher, d'y chasser ou d'y faire paître les troupeaux.

Lorsque les nouveaux religieux furent établis dans le désert ils bâtirent une église sur une hauteur, et construisirent des cellules auprès. Ils étaient d'abord deux dans chaque cellule; mais bientôt après chacun eut la sienne. Ils se rendaient tous à l'église pour chanter vêpres et matines; quant aux autres heures canoniales, ils les récitaient chez eux en particulier. Ils ne faisaient qu'un repas par jour, excepté les principales fêtes, qu'ils mangeaient ensemble au réfectoire. Les autres jours on leur apportait leurs portions, qu'ils recevaient par une petite porte qui donnait dans leurs cellules, et ils mangeaient seuls comme les ermites.

Il serait difficile de peindre la vie merveilleuse de S. Bruno et de ses compagnons. Selon Guibert de Nogent, ils passaient six jours de la semaine renfermés dans leurs cellules et n'étant ensemble que le dimanche. En se quittant ils emportaient chacun un pain, avec une espèce de portion dont ils vivaient le reste de la semaine. Tout parmi eux respirait la pauvreté; il n'y avait ni or ni argent dans leur église, à l'exception du calice qui était d'argent. Ils ne se parlaient presque jamais que par signes : le silence perpétuel qu'ils gardaient avait pour but de leur faciliter les moyens de converser plus parfaitement avec Dieu. Ils consacraient

à l'oraison une partie considérable du jour et paraissaient n'avoir de corps que pour le macérer par les austérités de la pénitence. Le travail succédait à la prière, et ce travail consistait ordinairement à copier des livres de piété, ce qui leur fournissait de quoi vivre sans être à charge à personne. Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, qui écrivait cinquante ans après S. Bruno, parle ainsi des chartreux : « Ils sont les plus pauvres de tous les moines; la vue seule de leur extérieur effraie..... Ils portent un rude cilice, affligent leur chair par des jeûnes presque continuels, et ne mangent que du pain de son. En maladie comme en santé ils ne connaissent point l'usage de la viande. Ils n'achètent point de poisson, et n'en mangent que quand on leur en donne. Les dimanches et les jeudis ils vivent d'œufs et de fromage; des herbes bouillies font leur nourriture les mardis et les samedis; les autres jours de la semaine, ils vivent de pain et d'eau. Ils ne font par jour qu'un seul repas, excepté dans les octaves de Noel, de l'Epiphanie, de Pâques, de la Pentecôte et de quelques autres fêtes. La prière, la lecture et le travail des mains, qui consiste principalement à copier des livres, sont leur occupation ordinaire. Ils récitent les petites heures de l'office divin dans leurs cellules lorsqu'ils entendent sonner la cloche; mais ils s'assemblent à l'église avec un recueillement admirable pour chanter vêpres et matines. Ils disent la messe les dimanches et les fêtes. » Les chartreux suivaient ce genre de vie sans avoir de règle écrite. Mabillon pense qu'ils se conformaient en plusieurs points à celle de S. Benoît; mais des auteurs qui paraissent mieux in-

struits ne sont point pour cette ressemblance, et soutiennent que le nouvel institut avait une règle qui lui était particulière et qui n'était empruntée d'aucune autre.

Les disciples que laissa S. Bruno continuèrent d'observer avec ferveur les usages et les pratiques qu'il avait établis parmi eux. En 1228, Guigues, cinquième prieur de la Chartreuse, mit par écrit un abrégé de ces usages ou coutumes. Plusieurs

(1) Les chartreux ne mangent jamais de viande, même dans le cas d'une maladie dangereuse. Ce point de leur règle a été solidement défendu par Gerson. Il vaut mieux en effet que quelques particuliers soient exposés à un inconvénient considérable que de voir la discipline de tout un ordre se relâche par des dispenses qui se multiplieraient bientôt, parcequ'on finirait par les accorder avec facilité et peut-être sans raisons : d'ailleurs l'usage de la viande ne paraît pas absolument nécessaire, à ceux surtout dont le tempérament a été formé à un genre de vie contraire. Dans les autres ordres, où l'on permet de faire gras en maladie, il s'est trouvé plusieurs grands hommes qui n'ont point voulu profiter de cette indulgence.

Les chartreux jeûnent huit mois de l'année ; en carême, en avent et tous les vendredis, ils ne mangent ni œufs ni laitage. Les dimanches et les jours de fêtes ils disent tout l'office au chœur, excepté complies, et mangent ensemble au réfectoire commun. Les autres jours ils ne vont à l'église que pour matines, la messe et les vêpres, comme nous l'avons observé ci-dessus. Nous avons également observé ce qui se pratiquait pou la nourriture, qu'ils prennent seuls dans leurs cellules. Les femmes n'entrent ni dans leur enclos ni dans leur église. Ils se promènent ordinairement ensemble une fois la semaine, et cette promenade se nomme *Spaciement*. Ils ne mangent jamai hors du monastère. Les supérieurs seuls ont le droit de parler, et les autres ne le peuvent faire qu'avec leur permission, excepté certains jours après none. Ils ne sortent de leurs cellules qu'aux temps marqués, et ces cellules sont accompagnées chacune d'un petit jardin et de tout ce qui est nécessaire à un religieux. Ils cultivent eux-mêmes leur jardin, ou bien ils s'occupent à quelque espèce de travail des mains. On leur fournit des livres, afin qu'ils puissent donner à la lecture une partie de leur

chapitres généraux y ajoutèrent de nouveaux statuts. Il se forma du tout un code complet en 1581, et Innocent XI l'approuva en 1688. C'est là ce qu'on peut appeler la règle des chartreux.

De tous les anciens ordres religieux celui des chartreux est le seul qui n'ait point été réformé, parcequ'il n'a jamais eu besoin de réforme, ce qui vient de ce que ceux qui l'embrassent vivent dans une entière séparation du monde, et de ce que les supérieurs et les visiteurs veillent avec un soin extrême pour qu'il ne s'y introduise ni dispenses ni mitigations. « Les chartreux, dit un auteur malheureusement trop célèbre, consacrent entièrement leur temps au jeûne, au silence, à la solitude et à la prière; parfaitement tranquilles au milieu d'un monde tumultueux dont le bruit parvient rarement jusqu'à leurs oreilles, ils ne connaissent leurs souverains respectifs que par les prières dans lesquelles leurs noms sont insérés. » Les pasteurs de l'Eglise ont toujours regardé l'ordre des chartreux comme le plus parfait modèle de la vie contemplative, et ceux qui l'embrassent comme des hom-

temps. Outre l'office ordinaire de l'Eglise ils récitent tous les jours celui de la Vierge, et souvent celui des morts. Ils sont encore tenus à d'autres prières.

Jamais ils ne quittent le cilice : une paillasse leur sert de lit; ils se couchent sur les six heures, et toujours habillés; mais l'habillement qu'ils ont la nuit est différent de celui qu'ils portent le jour, tant pour la santé que pour la propreté. Ils se lèvent vers les dix heures pour dire matines du jour et de la Vierge. Ils retourment se reposer vers trois heures, et se lèvent à cinq ou six. S. Bruno recommanda que l'on établît dans chaque maison des bibliothèqnes fournies de bons livres; et l'ordre a produit plusieurs écrivains qui ont excellé dans les matières de piété.

mes qui par leurs larmes et leurs prières attirent les grâces du ciel sur eux et sur le monde entier.

Les écrivains du siècle de S. Bruno l'appellent maître ou prieur de la Chartreuse. Comme il était le modèle et le guide des solitaires, il n'est pas étonnant qu'ils l'aient regardé comme leur supérieur. S'il l'emportait sur les autres par sa science, il les surpassait également par la ferveur de sa charité, par son amour pour la pénitence et par son humilité. S. Hugues devint tellement l'admirateur de ses vertus qu'il le prit pour son directeur spirituel. Malgré la difficulté des chemins, il allait souvent s'entretenir avec lui à la Chartreuse. Il ressentait la plus grande joie lorqu'il apprenait que le nombre de ces vrais disciples de la croix s'était augmenté, et cette joie se renouvelait fréquemment. En effet l'exemple des pieux solitaires réveillait les ames lâches de leur léthargie; on voyait des personnes de tout âge courir dans leur désert pour partager leur pénitence. Le comte de Nevers, seigneur d'une rare piété, demeura long-temps avec eux pour apprendre à servir Dieu avec une nouvelle ferveur, et en s'en retournant il loua le Seigneur des prodiges qu'opérait sa puissance dans les cœurs où habite la grâce. Peu de temps après il leur envoya un riche présent, qu'ils refusèrent d'accepter, en s'excusant sur ce que les choses précieuses ne pouvaient servir à leur usage.

Six ans s'étant passés de la sorte, le pape Urbain II, qui avait été disciple de S. Bruno à Reims, et qui connaissait ses vertus et sa capacité, lui demanda de venir à Rome, dans l'espérance que ses conseils lui seraient fort utiles pour le gouvernement de

l'Eglise. L'humble religieux n'avait jamais vu son obéissance mise à une si rude épreuve, et quitter la solitude était pour lui le plus pénible de tous ses sacrifices. Il obéit cependant, et partit pour l'Italie en 1089, après avoir nommé Landuin prieur de la Chartreuse. Son départ causa une douleur inexprimable à ses disciples. Le désert où ils avaient trouvé tant de délices dans la contemplation et les austérités de la pénitence leur parut insupportable dès qu'ils se virent privés de leur chef. Le saint fit d'inutiles efforts pour les consoler, en leur promettant de venir les rejoindre le plus tôt qu'il lui serait possible. Plusieurs déclarèrent qu'ils ne le quitteraient jamais, et il fut obligé de les mener à Rome avec lui. Les autres abandonnèrent la Chartreuse peu de temps après, mais Landuin les engagea à retourner dans leur ancienne demeure.

Le pape reçut S. Bruno avec de grandes marques d'estime et d'affection. Il voulut qu'il logeât dans son palais afin d'être plus à portée de le consulter sur les affaires qui regardaient sa conscience et même le gouvernement général de l'Église. Il fit donner un logement à ses compagnons, et ils eurent la liberté d'y continuer leur premier genre de vie; mais ceux-ci reconnurent bientôt qu'il ne leur était pas aussi facile que dans leur désert de se livrer à leurs exercices ordinaires. Ils ne pouvaient éviter les distractions, ni garder ce silence perpétuel qui leur avait été si utile. Ce changement fit couler leurs larmes, et ils regrettèrent la solitude qu'ils avaient quittée. Ils se plaignirent à Bruno d'être privés des moyens de sanctification après lesquels ils soupiraient. Le saint eût bien voulu les

ramener à la Chartreuse, mais, ne pouvant obtenir la liberté de s'éloigner de Rome, il leur fit rejoindre leurs compagnons, auxquels l'abbé de la Chaise-Dieu avait rendu leurs anciennes cellules dont il s'était emparé lors de leur départ.

Cependant le tumulte de la cour de Rome devenait de jour en jour plus insupportable à S. Bruno. Il n'y trouvait point ces douceurs qu'il avait goûtées dans la solitude, et il tremblait au milieu des distractions occasionnées par le commerce du monde. D'un autre côté, le pape lui était trop attaché pour lui rendre la liberté ; il le pressait même d'accepter l'archevêché de Reggio dans la Calabre. Enfin les instances de Bruno furent si vives et si souvent réitérées que le souverain pontife lui permit de se retirer, non à la Chartreuse mais dans quelque désert de la Calabre. Le saint ayant trouvé une solitude conforme à ses désirs dans le diocèse de Squillace, il s'y établit en 1090, avec les nouveaux disciples qui s'étaient attachés à lui en Italie. Il reprit les exercices de la vie solitaire avec plus de joie et de ferveur que jamais. S'étant rappelé les anciens engagements de Raoul, prévôt de Reims, son ami, il lui écrivit de son désert pour l'exhorter à venir le joindre. Après lui avoir parlé de l'obligation où il était de tenir sa promesse, il lui faisait une peinture charmante de sa solitude, où il goûtait une joie et des délices inconnues à ceux qui n'en avaient pas fait l'expérience. On voit par la tournure de sa lettre, qui est aussi élégante qu'affectueuse, que le caractère de S. Bruno était fort éloigné de la mélancolie et de la tristesse. Une aimable gaieté accompagne toujours la vertu, et cette disposition de l'ame est surtout nécessaire aux so-

litaires, le genre de vie qu'ils ont embrassé étant incompatible avec une humeur sombre et un esprit qui s'occupe fortement de pensées affligeantes.

Landuin, prieur de la Chartreuse, vint voir Bruno dans la Calabre pour le consulter sur la conduite qu'on devait suivre en France; car ses anciens disciples ne voulaient s'écarter en rien de son esprit et de ses maximes. Il leur écrivit une lettre qu'il leur envoya par Landuin, qui retourna à la Chartreuse en 1099. Dans cette lettre il leur rappelait toutes les pratiques de la vie solitaire, il levait les difficultés qui lui avaient été proposées; il les consolait ensuite, les animait à la persévérance et les exhortait à se prémunir par la vigilance contre tous les assauts de leurs ennemis.

Cette lettre et la précédente, que nous avons encore, ne sont pas les seuls ouvrages qui nous restent de S. Bruno; il nous a laissé aussi des commentaires sur le Psautier et sur les Épîtres de S. Paul, qu'on a voulu mal à propos lui contester. Il y paraît tel que l'ont dépeint ceux qui le connaissaient le mieux, l'homme le plus savant de son siècle et de la plupart des siècles qui le suivirent. On voit qu'il entendait le grec et l'hébreu, qu'il était fort versé dans la lecture des pères, et surtout de S. Ambroise et de S. Augustin. Il suit le second de ces saints docteurs par rapport à la doctrine de la grâce. Dans son explication des psaumes il établit le sens littéral, qu'il rapporte toujours au sens spirituel, montrant l'application que l'on en doit faire à Jésus-Christ et à son Église. « Quiconque se donnera la peine de lire ce commentaire avec une médiocre attention conviendra qu'il serait difficile de

trouver un écrit de ce genre qui soit tout à la fois plus solide et plus lumineux, plus concis et plus clair. S'il eût été plus connu on en aurait fait plus d'usage, on l'aurait regardé comme un ouvrage très propre à donner une juste intelligence des psaumes. On y reconnaît un auteur instruit de toutes les sciences et rempli de l'esprit de Dieu... Il serait à souhaiter que ce commentaire fût entre les mains de tous les fidèles et particulièrement des personnes consacrées à la prière publique. » Nous avons encore du saint une élégie en quatorze vers *sur le Mépris du monde.* Elle roule sur l'insensibilité des hommes sur la mort et ses suites. On l'a fait imprimer dans divers recueils, et on l'a fait graver au bas d'un tableau de S. Bruno, qui est dans le chœur des Chartreux de Dijon. Les autres ouvrages attribués à notre saint sont ou de S. Brunon, évêque de Ségni, ou de S. Brunon, évêque de Wurtzbourg, lesquels florissaient dans le même siècle.

S. Bruno, s'étant établi dans le diocèse de Squillace, ne pensa plus qu'à vivre inconnu au monde; mais, quoique renfermé dans la solitude, l'éclat de ses vertus le trahit bientôt. Roger, comte de Sicile et de Calabre, ayant été à la chasse de ce côté-là, le découvrit. Ce prince fut si édifié de l'entretien qu'il eut avec lui qu'il résolut de lui donner des marques efficaces de son estime et de sa vénération. Il lui offrit de riches présents; mais le serviteur de Dieu avait trop de désintéressement et trop d'amour pour la pauvreté pour les accepter. En 1099 le saint baptisa le fils du comte, dont les sentiments à son égard ne changèrent jamais; son estime et son affection pour lui ne firent même qu'augmenter, surtout

après une grâce signalée qu'il crut que Bruno lui avait obtenue du ciel. Voici de quelle manière le fait est rapporté par les historiens de la vie du saint et par Roger lui-même dans sa charte de fondation du nouveau monastère au diocèse de Squillace.

Les Lombards tenaient injustement prisonnier à Capoue Richard, prince d'Averse, proche parent du comte Roger. Celui-ci leva une armée et vint assiéger Capoue en 1099. Sergius, qu'il avait mis à la tête d'un corps de deux cents Grecs, s'étant laissé corrompre par la promesse d'une somme d'argent, s'engagea de se joindre aux ennemis dans la bataille et de faire tomber le comte entre leurs mains afin qu'ils lui ôtassent la vie. La nuit qui précédait le jour où le projet de la trahison devait être exécuté, Roger donna ses ordres pour que son armée fût prête à donner l'assaut le lendemain matin, et il se retira ensuite dans sa chambre pour y prendre un peu de repos. En dormant il eut un songe où il crut voir Bruno fondant en larmes et avec les habits tout déchirés. Comme il lui demandait quelle était la cause de sa douleur, il se mit à pleurer encore plus amèrement. Lui ayant fait une seconde fois la même question, il lui répondit : « Je pleure pour la vie de tant de chrétiens et pour la vôtre en particulier; mais levez-vous et prenez les armes, peut-être Dieu permettra-t-il que vous sauviez votre vie et celle de vos soldats. » Le comte obéit, appelle ses officiers et leur dit de faire armer ses troupes pour éprouver si la vision était réelle. Sergius et les traîtres, saisis de frayeur, prennent la fuite et se sauvent de la ville. Roger les poursuit, en blesse plusieurs et en fait d'autres prisonniers;

en sorte qu'il découvrit bientôt la réalité du complot. Lorsqu'il se fut emparé de Capoue il alla trouver à Salerne le pape Urbain II, et se rendit de là à Squillace, où il fut quinze jours malade. « Le vénérable père Bruno, dit-il, vint me voir avec quatre de ses frères et me consola par des discours remplis de piété et d'édification. Je lui contai ce qui m'était arrivé et le remerciai de ce que, même étant absent, il prenait soin de moi par ses prières. Il me répondit, avec son humilité ordinaire, que les choses n'étaient pas telles que je le croyais, et que j'avais vu l'ange de Dieu qui protége les princes dans la guerre. Je le priai d'accepter, pour l'amour de Dieu, des biens que j'avais dans le territoire de Squillace; mais il les refusa en me disant qu'il avait tout quitté pour servir Dieu avec liberté et dans un parfait détachement des choses de la terre..... J'eus beaucoup de peine à lui faire accepter un don de peu de conséquence. » Dans ans après il confirma la donation qu'il lui avait faite et y en ajouta quelques autres, comme celle du désert *della Torre*.

Le monastère *della Torre* fut le premier que S. Bruno fonda. Il y établit la pratique des vertus qui faisaient le caractère distinctif de ses disciples. Quoique éloigné de la grande Chartreuse, il en était toujours regardé comme le père, et il ne s'y faisait rien d'important sans ses conseils; en sorte que les chartreux de France et d'Italie étaient tous animés du même esprit.

Le temps où Bruno devait aller recevoir dans le ciel la récompense de ses vertus et de ses travaux étant arrivé, Dieu le visita par une maladie sur la fin du mois de septembre de l'année 1101. Lorsque

le saint s'aperçut qu'il touchait à son dernier mo ment, il assembla sa communauté autour de son lit et fit une espèce de confession publique de toute sa vie; il fit ensuite une profession de foi, que ses disciples écrivirent et qu'ils nous ont conservée. Elle est très claire, surtout par rapport aux mystères de l'incarnation et de la Trinité; l'hérésie de Bérenger, qui depuis peu avait causé de grands troubles dans l'Église, y est expressément condamnée. Voici de quelle manière le saint s'exprime sur l'eucharistie : « Je crois les sacrements que croit l'Église, et en particulier que le pain et le vin consacrés sur l'autel sont le vrai corps de notre Seigneur Jésus-Christ, sa vraie chair et son vrai sang, que nous recevons pour la rémission de nos péchés et dans l'espérance de la vie éternelle. » Cette doctrine, à laquelle il était si fortement attaché, il l'avait défendue avec solidité contre Bérenger, dans ses commentaires sur S. Paul. Il rendit tranquillement l'esprit le 6 octobre 1101, qui était un dimanche. Les chartreux della Torre annoncèrent sa mort dans une lettre encyclique adressée aux églises et aux monastères du voisinage. On en usait ainsi pour recommander l'ame des personnes décédées aux prières des fidèles et des moines. Nous avons un grand nombre de réponses à cette lettre, lesquelles contiennent le plus magnifique éloge de la vertu, de la sagesse et du savoir de S. Bruno.

S. ANSELME,

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY.

(21 avril.)

Anselme, fils de Gondulphe et d'Ermengarde, tous deux d'une famille noble, naquit vers l'an 1033, dans la ville d'Aoste en Piémont. Il voulait à l'âge de quinze ans embrasser l'état monastique; mais le supérieur auquel il s'adressa refusa de l'admettre, de crainte d'encourir l'indignation de Gondulphe, Au reste ces premiers mouvements de ferveur ne furent pas de longue durée. Anselme ayant négligé ses exercices de piété tomba insensiblement dans la tiédeur; puis il laissa prendre l'empire à ses passions et marcha dans les voies corrompues du siècle. Il perdit aussi l'amour de l'étude, tant sont grands les maux que produit le relâchement auquel on négtige d'abord de s'opposer.

N'ayant pu fléchir son père, dont il avait perdu l'amitié, il se retira en Bourgogne, où il reprit ses études avec ardeur. Trois ans après il revint en Normandie afin de suivre les leçons de Lanfranc, prieur du Bec, qui enseignait avec beaucoup de réputation. Après la mort de son père il pensa sérieusement à choisir un état de vie. Sur l'avis de Maurille, archevêque de Rouen, prélat très versé dans les voies intérieures, il se détermina pour l'ordre de S. Benoît, et prit l'habit dans l'abbaye du Bec, à l'âge de vingt-sept ans. Etant devenu prieur de cette maison en 1063, sa jeunesse excita les murmures des moines. Mais par sa douceur et sa patience

il vint à bout de gagner l'affection de toute la communauté. Il condamnait une excessive sévérité, surtout par rapport aux jeunes gens. Un abbé du voisinage, qui pensait différemment sur cet article, ne l'eut pas plus tôt entretenu qu'il résolut de l'imiter, et l'expérience lui prouva qu'il avait agi très sagement.

Anselme, malgré ses occupations, trouvait encore du temps pour s'appliquer à l'étude de la théologie. Il fit part depuis au public des rares connaissances qu'il avait acquises en composant plusieurs ouvrages qui sont parvenus jusqu'à nous. Il succéda à Herluin, abbé du Bec, mort en 1078. Ce monastère ayant des possessions en Angleterre, il y fit différents voyages. Il en profitait pour serrer de plus en plus les liens de l'amitié qui l'avait toujours uni avec Lanfranc, alors archevêque de Cantorbéry. Tous les ordres de l'état s'empressaient de lui témoigner leur estime et leur vénération. Le roi lui-même, si redoutable et si inaccessible aux Anglais, s'humanisait avec l'abbé du Bec et semblait être tout autre en sa présence.

L'Angleterre avait alors pour roi Guillaume-le-Roux, qui avait succédé en 1087 à Guillaume-le-Conquérant, son père. Ce prince usurpa les biens ecclésiastiques. Il s'appropria les revenus des siéges vacants, et afin d'en jouir plus long-temps il défendit d'élire des évêques à la place de ceux qui étaient morts. Ce fut ainsi qu'après Lanfranc l'église de Cantorbéry resta cinq ans sans pasteur. Le roi étant tombé dangereusement malade rentra en lui-même et promit, en cas qu'il revînt en santé, de réparer les maux qu'il avait faits et de rendre la liberté aux Églises. Il commença par nommer Anselme arche-

vêque de Cantorbéry. Celui-ci employa tous les moyens possibles pour empêcher l'effet de cette nomination. Il céda enfin lorsque le prince se fut engagé de rendre au siége de Cantorbéry les biens qu'il possédait sous Lanfranc et de reconnaître Urbain II pour pape légitime.

A peine Guillaume fut-il guéri de sa maladie qu'il oublia les beaux sentiments qu'il avait fait paraître. Anselme lui en parla avec une généreuse liberté et il l'exhorta de permettre aux évêques de tenir des conciles afin de remédier aux abus et aux désordres qui se multipliaient de jour en jour. Le roi irrité cherchait à le dépouiller de son siége; il défendit à plusieurs prélats, entièrement dévoués à sa cause, de le regarder comme archevêque et de lui obéir comme à leur primat. Il essaya ensuite de gagner la noblesse. Mais la plupart des seigneurs répondirent que leur conscience les obligeait à reconnaître Anselme comme archevêque de Cantorbéry et comme primat du royaume. Guillaume par politique reconnut Urbain pour pape, dans l'espérance de le porter à se réunir à lui contre le saint. Mais ce moyen ne réussit pas mieux que les précédents. Enfin Anselme, vivement affligé de l'oppression où était son Église et qu'il lui était impossible d'empêcher, ne crut pas devoir rester plus long-temps en Angleterre; il en partit en 1097.

Arrivé en France, il alla passer quelque temps avec S. Hugues, abbé de Cluny. De là il se rendit à Lyon. Le dérangement de sa santé le retint dans cette ville plus long-temps qu'il ne pensait, et il ne put partir pour Rome qu'au mois de mars de l'année suivante. Le pape le fit loger dans son palais, il l'assura de sa

protection, et écrivit en sa faveur au roi d'Angleterre. Comme l'air de Rome était contraire à Anselme, il se retira dans le monastère de Saint-Sauveur dans la Calabre. Charmé des douceurs de sa retraite et sans espoir de faire du bien à Cantorbéry, il pria le pape d'accepter sa démission. Mais Urbain lui ordonna de rester dans l'état où la Providence l'avait placé.

Au mois d'octobre de la même année le pape assembla à Bari un concile de cent vingt-trois évêques pour travailler à la réunion des Grecs; il voulut qu'Anselme y assistât. Les Grecs, en proposant leurs difficultés sur la procession du Saint-Esprit, embrouillaient la question par des longueurs interminables. Le saint archevêque, par l'ordre du souverain pontife, prit la parole, et s'exprima avec tant de force et de solidité qu'il réduisit les Grecs au silence. Aussitôt les pères dirent anathème à quiconque nierait que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. On entama ensuite l'affaire du roi d'Angleterre, et le concile opina qu'on usât de la plus grande sévérité envers ce prince et qu'on prononçât contre lui une sentence d'excommunication. Notre saint s'étant jeté aux pieds d'Urbain le conjura de ne point porter de censure, ce qui lui fut accordé.

L'archevêque de Cantorbéry de retour en France prit la route de Lyon. L'archevêque de cette ville l'attendait avec impatience. Il lui céda l'honneur d'officier dans son église, et le pria encore d'exercer toutes les fonctions épiscopales comme s'il eût été dans son propre diocèse. Anselme était dans l'abbaye de la Chaise-Dieu en Auvergne lorsqu'il apprit la fin tragique de Guillaume-le-Roux. Ce malheu-

reux prince avait été tué à la chasse sans avoir eu le temps de rentrer en lui-même et de recevoir les sacrements de l'Église. Anselme pleura sa mort, dont les circonstances étaient si terribles aux yeux de la foi. Il fut rappelé en Angleterre par Henri Ier, successeur de Guillaume. Son retour causa une grande joie dans le royaume. Le nouveau roi formant des demandes contraires à la liberté de l'Église, on craignit de nouveaux troubles : on convint pourtant de consulter le pape sur ce sujet.

Sur ces entrefaites Robert, duc de Normandie, arriva de la Terre-Sainte. Il se plaignit amèrement de ce qu'on lui avait préféré Henri, son frère, lorsqu'il avait été question de donner un successeur à Guillaume-le-Roux. Il leva une armée pour faire valoir ses droits et vint débarquer à Portsmouth. Anselme resta fidèle au roi, et mit tout en usage pour prévenir les suites d'une révolte naissante. Enfin Robert fit un accommodement avec Henri et abandonna l'Angleterre. Ce fut ainsi que l'archevêque de Cantorbéry ramena la paix dans le royaume et assura la couronne chancelante sur la tête de Henri.

Le danger passé, Henri oublia toutes les promesses qu'il avait faites de rendre la liberté à l'Église britannique. Il continua de s'arroger le droit de donner l'investiture des bénéfices. La querelle élevée à ce sujet pouvait avoir des suites fâcheuses : on convint cependant à la fin qu'Anselme irait en personne consulter le pape sur cette matière. La décision du souverain pontife, qui était Paschal II, ne fut point favorable à Henri. Anselme, après avoir quitté l'Italie, revint à Lyon. Lorsqu'il fut dans cette ville Henri lui fit défendre de rentrer dans son royaume

jusqu'à ce qu'il eût pris la résolution de se conformer à ses volontés. Il se retira ensuite à l'abbaye du Bec. Ce fut là que le pape lui adressa une commission pour juger l'affaire de l'archevêque de Rouen, accusé de plusieurs crimes. Paschal lui permit aussi d'admettre à la communion ceux qui avaient reçu du roi l'investiture de leurs bénéfices. Cette condescendance du pape produisit les plus heureux effets; le roi en fut si charmé que sur-le-champ il envoya inviter ce saint archevêque à repasser en Angleterre. Mais Anselme ne put partir du Bec parcequ'il était dangereusement malade. Il n'y reparut donc que quelque temps après.

Il passa les dernières années de sa vie dans une langueur continuelle. Six mois avant sa mort il tomba dans une faiblesse extrême; cela ne l'empêchait pas de se faire porter tous les jours à l'église pour y entendre la messe. Il mourut le 21 avril 1109, et fut enterré dans la cathédrale de Cantorbéry. Il s'opéra plusieurs miracles par son intercession.

On remarque dans les écrits de S. Anselme une connaissance profonde de la philosophie, de la métaphysique et de la théologie. La précision et la clarté s'y trouvent réunies à l'élévation des pensées et à la solidité des raisonnements. Quoique S. Anselme eût beaucoup lu les pères et surtout S. Augustin, il fait rarement usage de leur autorité. Il établit presque toujours les vérités révélées par les preuves que fournit la raison, ce qui l'a fait regarder comme le père de la théologie scolastique. Son but en cela était de montrer qu'on peut par des raisonnements fondés sur les lumières naturelles rendre croyables les vérités que Dieu a révélées. Quant à

ses ouvrages ascétiques, ils sont instructifs, édifiants, pleins d'onction et d'une certaine tendresse d'amour pour Dieu qui échauffe les cœurs les plus insensibles. Un style simple, naturel, clair et concis, fait le principal mérite de ses lettres. On juge par les vers qui nous restent de lui qu'il n'avait pas le génie poétique dans le plus haut degré.

Les œuvres de S. Anselme ont été imprimées plusieurs fois. La meilleure édition que nous en ayons est celle que le père Gerberon, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, donna à Paris en 1675, in-folio. Elle reparut dans la même ville en 1711. D. Joseph Saenz, plus connu sous le nom de *cardinal d'Aguire*, a donné la *théologie de S. Anselme*, c'est à dire un commentaire sur les ouvrages dogmatiques de ce père, qui fut imprimé à Salamanque en 1679, 1681, 1685, 3 vol. in-folio. Il fut réimprimé à Rome en 1688, 1689 et 1690, avec des additions et des corrections.

NOTICE SUR LANFRANC.

Lanfranc naquit vers l'an 1005, à Pavie en Lombardie, de parents qui tenaient un rang considérable. Il étudia l'éloquence et le droit à Bologne. De retour dans sa patrie, il y enseigna publiquement le droit civil; ayant ensuite quitté la place de professeur, il passa en Normandie, et se fit religieux au Bec vers l'an 1042. Trois ans après il fut élu prieur sous l'abbé Herluin. Ce fut alors qu'il ouvrit son école, qui devint bientôt la plus célèbre de toute l'Europe.

Bérenger, archidiacre d'Angers, ayant répandu des

erreurs contre la doctrine de l'Église, Lanfranc lui proposa une conférence dans le dessein de le ramener à la vérité ; mais elle ne fut point acceptée. Il assista à divers conciles qui se tinrent contre cet hérésiarque.

Guillaume, duc de Normandie, avait épousé sans dispense Mathilde sa parente, fille de Baudoin, comte de Flandre : mais il voulut faire cesser enfin le scandale qu'un tel mariage avait causé ; il envoya Lanfranc à Rome pour obtenir une dispense de Nicolas II. Le pape l'accorda, à condition que Guillaume et Mathilde fonderaient chacun un monastère. Le duc et la duchesse firent ce qu'on exigeait d'eux, et fondèrent à Caen en 1059 les deux célèbres abbayes de Saint-Etienne et de la Trinité. La première fut pour des hommes et la seconde pour des filles.

L'abbaye de Saint-Etienne ayant été achevée en 1063, Lanfranc en fut nommé premier abbé. Il y ouvrit une école, qui devint aussi fameuse que celle du Bec. Le pape Alexandre II, qui avait étudié au Bec sous Lanfranc, y envoya plusieurs de ses parents.

On voulut en 1067 élever Lanfranc sur le siége archiépiscopal de Rouen ; mais il refusa constamment cette dignité. Il aurait également refusé l'archevêché de Cantorbéry en 1070, s'il n'eût été forcé de l'accepter par les ordres réunis de l'abbé Herluin et de deux conciles. Le pape le fit son légat en Angleterre.

Il n'eut pas plus tôt été sacré qu'il tourna toutes ses pensées vers la réformation de son diocèse, et même de tous les diocèses de l'Angleterre dont il était primat. Il travailla de toutes ses forces à corriger les abus qui s'étaient glissés dans les monastères, dans le clergé et parmi les simples fidèles. Il rétablit par-

tout l'étude de la grammaire, de l'éloquence et de l'Écriture sainte.

Guillaume-le-Conquérant avait beaucoup de confiance en lui ; il le chargeait du gouvernement toutes les fois qu'il était obligé de passer en Normandie. Il le pria en mourant de couronner roi Guillaume-le-Roux, son fils. La cérémonie s'en fit le 29 septembre 1087. Lanfranc mourut le 28 mai 1089, et fut enterré dans l'église de Christ à Cantorbéry. Capgrave et Trithème lui ont donné le titre de *saint ;* mais il est certain qu'il n'a jamais été honoré d'un culte public, pas même à Cantorbéry, à Caen, ni au Bec. Quelques auteurs ont attaqué sa mémoire : on trouvera une réfutation solide de ce qu'ils ont avancé dans l'*Anglia sacra* de Wharton.

Lanfranc a composé plusieurs ouvrages, dont quelques-uns ne sont point parvenus jusqu'à nous, comme commentaires sur les psaumes, une histoire ou plutôt un panégyrique de Guillaume-le-Conquérant, etc.

Cet auteur avait une connaissance profonde de l'Écriture, de la tradition et du droit canonique. La solidité de ses raisonnements prouve qu'il était très versé dans la dialectique. On remarque dans ses écrits beaucoup d'ordre et de précision ; son style grave et naturel intéresse et attache le lecteur.

S. ROBERT,

ABBÉ DE MOLESME ET FONDATEUR DE L'ORDRE DE CÎTEAUX.

(29 avril.)

S. Robert naquit en Champagne vers l'an 1024. Thierri son père et Ermegarde sa mère étaient encore plus recommandables par l'éclat de leur vertu

que par la noblesse de leur sang. Il fut élevé auprès d'eux dans la connaissance des lettres et des maximes de la piété chrétienne. Il montra dès ses premières années un grand désir de vivre uniquement pour Dieu.

A l'âge de quinze ans il quitta le siècle et se retira chez les bénédictins de l'abbaye de Montier-la-Celle, près de la ville de Troyes. Ses progrès dans la perfection furent extrêmement rapides; il devint en peu de temps l'exemple et l'admiration de toute la communauté. Les religieux l'élurent pour prieur malgré sa grande jeunesse, et ils n'eurent qu'à se féliciter du choix qu'ils avaient fait.

Quelques années après on l'élut abbé de Saint-Michel de Tonnerre. Il s'appliqua de toutes ses forces à rétablir la discipline régulière, qui avait beaucoup souffert du relâchement; mais il eut la douleur de voir ses bonnes intentions traversées par ceux mêmes qui auraient dû le seconder. Il ne trouva dans ses religieux que des esprits rebelles et des cœurs endurcis. Désespérant donc de les ramener à l'observation de la règle, il résolut de les abandonner.

Il y avait dans le voisinage de Tonnerre un désert nommé Colan; sept anachorètes s'y étaient retirés pour y vivre dans les exercices de la contemplation et de la pénitence; mais ils étaient sans chef et sans guide. Instruits de l'éminente sainteté de Robert, ils le conjurèrent de se charger de leur conduite. Divers obstacles firent qu'ils ne purent d'abord obtenir ce qu'ils demandaient. Ces obstacles furent enfin levés, et Robert se rendit aux instances réitérées des pieux solitaires. Ils le reçurent

comme un autre Moïse qui venait les conduire à travers le désert de cette vie dans la vraie terre promise.

La solitude de Colan étant fort malsaine, Robert et ses disciples se retirèrent dans la forêt de Molesme. Ils s'y construisirent de petites cellules avec des branches d'arbres, et s'y bâtirent un oratoire sous l'invocation de la sainte Trinité, en 1075. On ne parlait de toutes parts que de l'austérité de leur pénitence. Leur pauvreté était si grande qu'ils manquaient souvent des choses les plus nécessaires à la vie. Plusieurs personnes du voisinage, excitées par l'exemple de l'évêque de Troyes, s'empressèrent à l'envi de fournir à leurs besoins. Les secours qu'ils reçurent furent si considérables qu'ils se trouvèrent bientôt dans l'abondance; mais cette abondance introduisit peu à peu le relâchement. Le saint abbé voulut inutilement en arrêter les progrès; on n'eut point égard à ses remontrances, et le mal ne fit qu'augmenter de jour en jour.

Robert quitta donc son monastère et se retira dns le désert de Hauz, parmi des religieux qui vivaient avec beaucoup de ferveur et de simplicité. Il subsistait comme eux du travail de ses mains et donnait la plus grande partie de son temps à la prière et à la méditation. Ces bons religieux, frappés de sa vie édifiante, l'élurent pour supérieur. Ceux de Molesme ne l'eurent pas plus tôt appris qu'ils rougirent de l'avoir forcé à les abandonner. Ils lui firent ordonner par le pape et par l'évêque de Langres de revenir parmi eux; ils lui promirent en même temps d'être plus dociles qu'ils ne l'avaient été et de se conformer en tout à ses instructions.

Le saint ne différa plus de retourner à Molesme, mais il eut bientôt lieu de s'en repentir. On ne l'avait rappelé que par des vues temporelles; aussi ne changea-t-on pas de conduite, du moins pour longtemps. Le mal n'était pourtant pas général, comme nous l'allons voir.

Quelques religieux, voyant qu'ils ne vivaient pas d'une manière conforme à la règle de S. Benoît, qu'on lisait tous les jours au chapitre, demandaient la réforme avec instance; mais ils se trouvaient dans une conjoncture fort critique. Comment en effet remplir ses devoirs avec fidélité au milieu d'une communauté qui ne voulait point entendre parler de réforme? Ils déposèrent leurs peines dans le sein de Dieu et le prièrent de leur faire connaître sa volonté; ils s'adressèrent ensuite à leur abbé et lui demandèrent la permission de se retirer dans quelque lieu solitaire afin qu'ils pussent y exécuter leur dessein et garder le vœu qu'ils avaient fait à Dieu d'observer leur règle dans toute sa pureté. Le saint acquiesça à leurs instances et leur promit d'aller bientôt les joindre. Il partit avec six de ses frères et alla trouver Hugues, archevêque de Lyon et légat du saint-siége. Il lui exposa les raisons qu'il avait de sortir de son monastère, et les lui fit agréer. Non seulement le légat lui permit, mais il lui enjoignit encore de quitter Molesme et de persister dans la pieuse résolution où il était de pratiquer toutes les austérités de la règle de S. Benoît.

Lorsque Robert fut de retour à Molesme, tout ce qu'il y avait de religieux fervents se joignirent à lui. Ils partirent tous au nombre de vingt-un et allèrent s'établir dans la forêt de Cîteaux, à cinq

lieues de Dijon et au diocèse de Châlons-sur-Saône. Les pieux solitaires se mirent à défricher une certaine étendue de terrain, après quoi ils s'y bâtirent des cellules du consentement de Gautier, évêque de Châlons, et de Renaud, vicomte de Beaune, seigneur du pays. Le nouvel établissement se fit le 21 mars 1098, jour de la fête de S. Benoît, et c'est de là que l'on date l'origine de l'ordre de Cîteaux.

L'archevêque de Lyon, considérant que les nouveaux solitaires ne pourraient subsister qu'autant qu'ils seraient assistés par quelque personne puissante, écrivit en leur faveur à Eude, duc de Bourgogne. Ce prince les prit sous sa protection; il fit achever à ses dépens les bâtiments du monastère, il leur fournit pendant long-temps toutes les choses dont ils avaient besoin, et leur assigna enfin des revenus fixes et assez considérables. L'évêque de Châlons érigea le nouveau monastère en abbaye et en donna la conduite à Robert. Rien n'était plus édifiant que la vie que l'on menait à Cîteaux : on y pratiquait des austérités extraordinaires. Les religieux ne dormaient chaque nuit que quatre heures et en employaient quatre à chanter les louanges de Dieu. Dans la matinée ils travaillaient pendant quatre heures, puis ils lisaient jusqu'à nones. Des herbes et des racines faisaient toute leur nourriture.

L'année suivante les moines de Molesme envoyèrent des députés à Rome afin de solliciter le retour de Robert. Ils alléguèrent pour raison qu'il était leur abbé; que la discipline régulière avait beaucoup souffert depuis sa sortie; que sa présence seule pourrait rétablir l'ordre et que le salut des re-

ligieux en dépendait. Ils convinrent de leurs torts passés et promirent de faire tous leurs efforts pour que le saint n'eût plus lieu de se plaindre d'eux dans la suite. Le pape Urbain II chargea l'archevêque de Lyon d'arranger cette affaire et de renvoyer le saint à Molesme, s'il devait en résulter un bien réel.

Le légat, après avoir tout examiné, envoya des ordres à Robert pour qu'il eût à retourner à son premier monastère. Le saint obéit sur-le-champ et remit son bâton pastoral à l'évêque de Châlons, qui le dispensa de tous les engagements qu'il avait contractés envers lui. Il fut installé de nouveau abbé de Molesme par l'évêque de Langres. Il gouverna la communauté jusqu'à sa bienheureuse mort, qui arriva en 1110. La vérité des miracles opérés à son tombeau ayant été constatée, le pape Honorius III le mit au nombre des saints.

NOTICE

SUR M. DE RANCÉ.

Armand-Jean le Bouthillier de Rancé, d'une famille très ancienne, naquit à Paris le 9 janvier 1626. Ses progrès dans l'étude des belles-lettres donnèrent une haute idée de son esprit, et annoncèrent ce qu'il serait un jour. Etant entré dans l'état ecclésiastique, il fut pourvu de plusieurs bénéfices. Il fit sa licence avec distinction, et prit le bonnet de docteur le 10 février 1654. Il fut aumônier du duc d'Orléans, et parut avec éclat dans l'assemblée du clergé de 1655, en qualité de député du second ordre.

Personne ne possédait mieux que l'abbé de Rancé ces qualités qui rendent aimable dans le monde, et font briller dans les sociétés. Malheureusement il oublia ce que l'auguste caractère du sacerdoce exigeait de lui. A la vérité ses mœurs étaient réglées, mais il vivait dans une dissipation et un faste qui insensiblement éteignaient en lui l'esprit sacerdotal. Dieu, qui avait sur lui des vues de miséricorde et qui le destinait à de grandes choses, lui ouvrit enfin les yeux sur le danger où il était. Il sentit qu'un chrétien, et à plus forte raison un prêtre, ne pouvait se sauver en menant une vie de plaisir; il comprit que l'usage qu'il faisait des revenus de ses bénéfices était contraire à leur destination : il résolut donc de prendre tous les moyens possibles pour tranquilliser sa conscience, et pour se mettre dans la voie du salut. Après avoir consulté les personnes les moins capables de le flatter, il vendit son patrimoine, en donna une partie aux pauvres, et employa le reste à d'autres bonnes œuvres. Son but était de réparer par là toutes les dépenses superflues qu'il avait faites par le passé. Il résigna trois abbayes et deux prieurés qu'il possédait *en commende*, après quoi il se prépara à quitter le monde pour toujours. On voulut inutilement l'y retenir en lui offrant la coadjutorerie de l'archevêché de Tours.

En se défaisant de ses bénéfices il s'était réservé l'abbaye de la Trappe; mais il avait le dessein de la posséder *en règle*. Il se retira donc à Persaigne, où il prit l'habit monastique, et fit profession le 6 juin 1664; il alla ensuite à la Trappe pour y établir la réforme qu'il projetait, c'est à dire pour y faire observer la règle de S. Benoît dans sa pureté primitive. Nous ne raconterons point en détail tout ce qu'il lui en coûta de peine pour achever cette bonne œuvre. Il mourut en odeur de sainteté le 26 octobre

1700. Il a composé plusieurs excellents ouvrages, qui ont presque tous pour objet les devoirs de la vie monastique : on n'en peut trop recommander la lecture aux religieux qui aspirent à la perfection de leur état. Nous avons trois différentes vies de M. l'abbé de Rancé. Nous n'en dirons rien, parceque tout le monde les connaît ; nous observerons seulement que le vénérable réformateur de la Trappe n'y a pas été représenté sous tous les traits qui le caractérisent.

Le monastère de la Trappe est dans le Perche, et au milieu des bois. Le nombre des religieux y est toujours considérable. Celui qui ouvre la porte aux étrangers se prosterne devant eux, puis les conduit dans une chapelle attenante à l'église, afin qu'ils y fassent leur prière ; il les mène ensuite au parloir, où, après leur avoir fait une petite lecture de piété, il leur recommande le silence, et les prie d'être attentifs à ne rien dire ou faire qui puisse troubler la communauté. Les hôteliers ne parlent que quand la nécessité les y oblige.

Lorsqu'un religieux est sur le point de faire profession, il écrit à sa famille pour renoncer à tous ses biens. Sa profession faite, il rompt tout commerce avec ses amis, et même avec ses proches, et s'il se souvient encore du monde, ce n'est qu'afin de prier pour lui. On ne reçoit rien dans le monastère, qui, sans être riche, trouve le moyen de faire des aumônes considérables. Quand l'abbé sait la mort d'un parent de quelque religieux, il le recommande aux prières de la communauté, mais sans le désigner, et en disant en général que le père, la mère, etc., d'un des frères est mort. Ils ont tous les yeux baissés, et ne regardent jamais les étrangers. S'ils passent devant eux, ils les saluent par une inclination profonde. Ils gardent entre eux un silence perpétuel. Ils ne parlent qu'à leurs supérieurs, et ne peuvent s'entretenir

qu'en leur présence avec les étrangers. Lorsqu'ils sont ensemble aux travaux ou ailleurs, ils ne se communiquent leurs pensées que par signes.

Le pape Innocent III appelait le monastère de Saint-Bernard *la merveille du monde*. On pourrait dire la même chose de la Trappe. La vie qu'on y mène est vraiment angélique. Il n'y a point de spectacle plus touchant que celui qu'offre le recueillement continuel des religieux au travail, au réfectoire, et surtout à l'église. Ils sont parfaitement morts à leur propre volonté ; ils obéissent non seulement aux supérieurs, mais même au dernier de la communauté dès qu'il fait quelque signe.

Leur genre de vie est fort austère : ils n'ont d'autre boisson que le cidre ou la bière. Les jours de jeûne, ils ont à dîner un morceau de pain bis, avec des herbes bouillies et assaisonnées d'un peu de sel ; leur collation consiste en deux onces de pain sec. Les autres jours ils ont à dîner un potage aux herbes, une portion de légumes ou de racines, avec un dessert, c'est à dire des radis ou des raves, des noix ou quelques fruits. Ils ne mangent ni œufs ni poisson, et ne font gras que quand ils sont malades. Le lait et le fromage leur sont quelquefois permis. Leur souper consiste en trois onces de pain, auquel ils ajoutent, dans les grandes fêtes et durant le temps pascal, un peu de fromage et une salade.

Ils vivent dans une mortification générale de leurs sens. Les moindres manquements sont punis chez eux par de longues prostrations. En hiver, lorsqu'ils sont au chauffoir, ils se tiennent à quelque distance du feu, et se retirent bientôt. Ils saisissent toutes les occasions de pratiquer la patience et l'humilité. C'est pour les exercer à ces vertus que le supérieur les traite quelquefois en apparence avec dureté, même dans les maladies. Il s'y trouve des religieux d'une

si grande ferveur et si saintement avides de souffrances qu'ils ajoutent encore des mortifications volontaires à celles de la règle. (Voyez les *Relations de la mort de plusieurs religieux de la Trappe.*) Quand ils sont à l'agonie on les porte à l'église, où ils reçoivent les sacrements couchés sur la cendre. Ils restent ordinairement en cet état jusqu'à ce qu'ils aient rendu l'esprit. L'humilité est une des vertus que les étrangers admirent le plus en eux. A entendre ceux qui ont permission de parler, ils ne sont tous que des pécheurs. Ils ne disent rien qui puisse tourner à la gloire de leur maison.

Chaque jour ils donnent plusieurs heures au travail des mains, et ce travail consiste à bêcher la terre, à porter les fumiers au jardin, à faire les foins, etc. Le chœur leur emporte un temps considérable. Ils sont toujours ensemble, afin de s'exciter les uns les autres par la force de l'exemple. Ils couchent sur des paillasses piquées. Ils se proclament mutuellement au chapitre, et les plus petites fautes y sont punies sévèrement.

Ce qu'il y a de plus admirable c'est qu'une douce sérénité est peinte sur le visage de ces pieux solitaires. Il semble que leur joie croisse à proportion de leur austérités. C'est ce qu'attesta l'abbé de Prières lorsque, en qualité de visiteur, il eut été à la Trappe en 1678. Quelques personnes ayant en 1664 taxé cette réforme d'une rigueur excessive, l'abbé de Rancé fit assembler ses religieux, et leur ordonna de dire naïvement ce qu'ils pensaient. Ils s'écrièrent tous que leurs mortifications étaient bien légères en comparaison de ce que méritaient leurs péchés passés, et qu'ils rougissaient de leur peu de zèle à satisfaire à la justice de Dieu. Un certain prélat voulant que l'on usât de quelque indulgence à l'égard des frères convers, le même abbé fit venir ceux-ci au chapitre

(en 1687), afin qu'ils déclarassent leurs vrais sentiments. Ils parlèrent tous de manière à convaincre qu'ils chérissaient leur état, et qu'ils étaient dans la disposition de s'assujettir à de nouvelles austérités.

LE BIENHEUREUX IVES,

ÉVÊQUE DE CHARTRES.

(20 mai.)

L'ordre des chanoines réguliers de Saint-Augustin donna une brillante lumière à l'Église dans la personne de ce pieux et savant évêque, un des plus beaux ornements du onzième siècle. Il naquit dans le Beauvoisis, d'une famille illustre. L'étude des belles-lettres et de la philosophie qu'il cultiva étendit encore les rares dispositions dont il était doué; mais il étudiait en chrétien. Il vaquait en même temps à la prière et à la méditation. La pratique du silence, du recueillement, de l'humilité et de l'abstinence lui devint de bonne heure familière. Attentif à marcher sans cesse en la présence de Dieu, il ne pensait, ne voulait et ne faisait rien que pour sa gloire. Ses délassements même étaient des actes de religion. Il continua cette manière de vivre dans l'abbaye du Bec, où il alla étudier la théologie sous le célèbre Lanfranc.

Gui, évêque de Beauvais, ayant fondé près de cette ville, en 1078, un monastère de chanoines réguliers sous l'invocation de S. Quentin, Ives s'y retira et prit l'habit; il y donna en même temps une partie de son patrimoine. Son mérite le fit choisir pour enseigner la théologie et pour expliquer l'Écriture

sainte. Quelque temps après il fut élu supérieur, et gouverna quatorze ans la communauté, sous le titre de prévôt ou d'abbé.

Pendant qu'il enseignait, il recommandait surtout à ses disciples l'amour et la pratique de la prière. Souvent il leur répétait la grande maxime qui doit être gravée dans l'esprit de tous les hommes d'étude, et que le pieux Richard de Saint-Victor a exprimée ainsi : « On acquiert moins par les livres que par l'esprit de prière et de componction, cette science divine qui opère la sanctification des ames. »

Les chanoines réguliers de Saint-Augustin menaient alors une vie fort austère : jamais ils ne mangeaient de viande ni de poisson. Ils gardaient un silence perpétuel, ou si quelquefois ils le rompaient, c'était uniquement pour remplir les devoirs de la charité. Ils donnaient à la prière une grande partie de leur temps; le reste était consacré à l'étude de l'Écriture sainte et à l'instruction des peuples. Ils étaient soumis aux évêques diocésains, et leur obéissance en ce point était proposée pour modèle.

Le monastère de Saint-Quentin devint fort célèbre sous le gouvernement du B. Ives, par la discipline, la piété et la science qui y florissaient. Un grand nombre d'évêques et de princes prièrent le saint prévôt de leur envoyer quelques-uns de ses chanoines, ce qui leur fut accordé. Ces pieux chanoines répandirent de toutes parts la bonne odeur de Jésus-Christ; ils réformèrent d'anciens chapitres, et en fondèrent de nouveaux.

Geoffroi, évêque de Chartres, convaincu de simonie et de plusieurs autres crimes, ayant été déposé par Urbain II en 1091, le clergé et le peuple,

qui connaissaient le mérite du prévôt de Saint-Quentin, le demandèrent pour pasteur. L'élection fut confirmée par le pape, et le roi Philippe donna à Ives le bâton pastoral en signe d'investiture. Le nouvel évêque alla se faire sacrer à Rome, à cause des difficultés que lui suscita Richer de Sens, son métropolitain. Le pape le renvoya en France et prit des mesures pour empêcher le rétablissement de Geoffroi, que Richer sollicitait.

Peu de temps après, le roi Philippe conçut une vive passion pour Bertrade, troisième femme de Foulques, comte d'Anjou ; il résolut même de l'épouser et de renvoyer la reine Berthe, quoiqu'il eût eu d'elle deux enfants. Il consulta sur ce sujet plusieurs évêques, et Ives fut invité à la conférence où l'on devait chercher les moyens de faire passer ce mariage pour légitime. Ives mit tout en œuvre pour détourner le prince de l'exécution d'un projet si scandaleux. Toutes ses représentations étant inutiles, il persista généreusement à condamner le mariage, et refusa d'y assister de peur de paraître l'approuver par sa présence. Philippe indigné fit piller les terres de l'église de Chartres, et ordonna que le saint évêque fût renfermé dans une prison ; il lui rendit ensuite la liberté sur les remontrances qui lui furent faites par le pape et par plusieurs évêques de France.

Pendant que l'évêque de Chartres était en prison, il retint dans le devoir les principaux seigneurs de son diocèse, qui voulaient prendre les armes contre le roi. Il cacha aussi long-temps les lettres qu'Urbain II avait écrites contre le mariage scandaleux du prince, de peur que les mécontents ne

prissent de là occasion de se révolter et de déclarer la guerre à leur souverain. Ce fut par le même motif qu'il empêcha la publication de l'anathème prononcé par le pape contre le roi Philippe; mais Richard, légat du saint-siége, ayant indiqué un concile à Beaugenci, en 1104, il y assista avec joie parcequ'il ne se tenait que pour l'absolution du roi.

Philippe mourut l'année suivante et eut pour successeur Louis, son fils. On se hâta de le sacrer à Orléans, afin de prévenir les séditions que l'on craignait. Ce fut Daimbert, archevêque de Sens, qui fit la cérémonie de son sacre. L'archevêque de Reims s'étant plaint qu'on avait empiété sur ses droits, Ives écrivit à ce sujet une lettre circulaire pour montrer qu'on ne pouvait attaquer le sacre du roi Louis, ni par la raison, ni par la coutume, ni par la loi.

Le saint évêque de Chartres mourut le 23 décembre 1115, après vingt-trois ans d'épiscopat. En 1570 le pape Pie V permit à tous les chanoines réguliers de dire un office en son honneur le 20 mai.

On voit dans les ouvrages du B. Ives de Chartres qu'il était très versé dans la connaissance des voies intérieures de la piété. Qu'on lise surtout les deux discours où il explique l'Oraison dominicale et le Symbole des apôtres avec autant d'onction que de solidité. L'édition des œuvres du B. Ives parut à Paris en 1647, par les soins du père Fronteau.

LE B. ROBERT D'ARBRISSELLES,

INSTITUTEUR DE L'ORDRE DE FONTEVRAULT.

(24 février.)

Robert, surnommé *d'Arbrisselles*, du lieu de sa naissance, qui est un village du diocèse de Rennes, fut élevé dans la piété par ses parents, qui avaient plus de vertus que de richesses. Il commença ses études en Bretagne, et vint les achever à Paris, où il prit le bonnet de docteur en théologie. Il fut successivement archiprêtre, grand-vicaire de Rennes et chancelier du duc de Bretagne, places qu'il remplit avec autant d'édification que de capacité; mais il les quitta bientôt pour aller retracer la vie des anciens solitaires dans la forêt de Craon en Anjou. Sa réputation lui ayant attiré un grand nombre de disciples, il leur fit bâtir un monastère, et leur donna la règle des chanoines réguliers.

Le pape Urbain II, que le projet d'une croisade avait fait venir en France, et qui se trouvait à Angers pour la dédicace de l'église abbatiale de Saint-Nicolas, voulut connaître un homme dont la renommée publiait tant de merveilles. Il l'entendit prêcher le jour de la cérémonie, et avec une telle satisfaction qu'il lui donna le titre de missionnaire apostolique avec plein pouvoir d'annoncer l'Évangile par toute la terre. On ne saurait exprimer les succès qu'eurent les prédications du bienheureux Robert: il gagna une multitude innombrable d'ames dans tous les lieux où il eut occasion d'exercer le ministère de la parole.

Il fonda en 1099 le monastère de Fontevrault, à une lieue de la Loire, dans le diocèse de Poitiers. Il fit bâtir deux maisons séparées, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes, de manière toutefois que les hommes seraient soumis à la juridiction de l'abbesse, qui serait supérieure générale de tout l'ordre. Son dessein était de faire par là honorer la sainte Vierge, que Jésus-Christ avait donnée pour mère à S. Jean, représenté par les hommes. Entre toutes les règles monastiques il choisit celle de S. Benoît, comme la plus propre à sa congrégation. Il défendit l'usage de la viande à ses disciples, même dans la maladie, et leur prescrivit le silence le plus rigoureux. La clôture était aussi des plus exacte. Les prêtres ne pouvaient entrer dans l'infirmerie des religieuses, et quand quelqu'une d'entre elles était malade on la portait à l'église pour y recevoir les sacrements. Hersende de Champagne, parente du duc de Bretagne, fut la première abbesse de Fontevrault. Le saint fondateur lui donna pour coadjutrice Pétronille de Craon, baronne de Chemillé.

Cependant Robert continuait de prêcher avec son zèle ordinaire. Il fut l'instrument dont Dieu se servit pour opérer la conversion de la reine Berthe, qui avait quitté son mari pour épouser Philippe Ier, roi de France. Cette princesse, touchée des discours du bienheureux, renonça pour toujours à un monde qui l'avait séduite, et fit profession à Fontevrault, où elle passa saintement le reste de sa vie. Plusieurs autres princesses embrassèrent le même institut du vivant et après la mort du saint fondateur.

Le bienheureux Robert mourut à l'âge de soixante-dix ans, dans le monastère d'Orsan en Berri, le 25 de février, jour de S. Mathias, dans l'année bissextile 1116. On reporta son corps à Fontevrault. En 1644 l'évêque de Poitiers fit l'examen de plusieurs miracles opérés par son intercession. Il est honoré depuis sa mort sous le titre de *bienheureux*, et l'on trouve son nom dans les litanies de son ordre. Il n'a cependant point d'office particulier, et l'on ne dit qu'une messe de la Trinité le jour de sa fête.

S. GODEFROI,

ÉVÊQUE D'AMIENS.

(8 novembre.)

Godefroi, né dans le territoire de Soissons, sortait d'une famille noble et vertueuse. Foulques, son père, étant devenu veuf, prit l'habit monastique. Notre saint n'avait encore que cinq ans lorsqu'on le mit sous la conduite de Godefroi, abbé du Mont-Saint-Quentin, qui l'avait tenu sur les fonts de baptême. Ce Godefroi était oncle de la bienheureuse Itte, comtesse de Boulogne et de Namur, mère de Godefroi et de Baudouin, qui furent rois de Jérusalem.

Dès sa plus tendre jeunesse le saint se privait d'une grande partie de ce qu'on lui donnait pour sa nourriture, et le distribuait aux pauvres; souvent même il ne paraissait point au réfectoire et se renfermait dans quelque oratoire, pendant le temps qu'on y passait, pour s'entretenir avec Dieu. Il consacrait quelquefois la plus grande partie de la nuit à

ce saint exercice. Les larmes abondantes qui coulaient de ses yeux dans la prière annonçaient sa tendre piété et la vivacité de sa componction. Al'âge de vint-cinq ans l'évêque de Noyon l'ordonna prêtre. Il parut digne de cet honneur, non seulement à cause de ses vertus, mais encore à cause des progrès qu'il faisait tous les jours dans l'étude de la religion. On n'écouta point son humilité, qui lui inspirait de l'éloignement pour le sacerdoce.

Peu de temps après on lui confia le gouvernement de l'abbaye de Nogent en Champagne. Cette maison sous sa conduite devint bientôt célèbre par sa régularité. Deux abbés, touchés des merveilles qu'on en publiait, se retirèrent pour y vivre en simples religieux dans une plus grande perfection.

Godefroi avait tellement acquis l'habitude de veiller sur lui-même qu'il était absolument maître de tous ses sens. Jamais il ne prononçait une parole inutile; jamais ses yeux ne s'arrêtaient sur aucun objet sans nécessité. Son silence et sa modestie étaient des preuves sensibles de la continuité de son recueillement. Un jour qu'on lui servait à table quelque chose qni paraissait mieux assaisonné qu'à l'ordinaire, il en fit des plaintes. « Est-ce que vous ne savez pas, dit-il, que la chair se révolte si on la flatte? » Un concile entier le pressant de prendre le gouvernement de l'abbaye de Saint-Rémi de Reims, il s'avança au milieu de l'assemblée, et après avoir cité les canons en sa faveur, il s'écria : « A Dieu ne plaise que je méprise une épouse pauvre, et que je lui en préfère une riche. »

En 1103 on l'élut évêque d'Amiens; mais il fallut lui faire violence pour qu'il acquiesçât à son

élection. Il entra nu-pieds dans la ville. Lorsqu'il fut arrivé à l'église de Saint-Firmin il adressa au peuple qui était présent un discours fort pathétique. On retrouvait dans son palais la maison d'un vrai disciple de Jésus-Christ. Chaque jour il lavait les pieds à treize pauvres et les servait à table. Il s'opposait avec un zèle inflexible aux entreprises des grands opiniâtrément attachés à leurs désordres. Il attaquait avec vigueur les abus qui régnaient dans son clergé, et après avoir éprouvé bien des difficultés, il rétablit la réforme dans le monastère de Saint-Valery. Célébrant les saints mystères le jour de Noel en présence de Robert, comte d'Artois, qui tenait sa cour à Saint-Omer, il ne voulut point recevoir les offrandes même des princes, parceque leur extérieur était trop mondain. Plusieurs sortirent de l'église et y rentrèrent avec plus de simplicité pour n'être pas privés de la bénédiction du saint évêque. Il fut arrêté par une fièvre violente dans un voyage qu'il faisait à Reims pour conférer avec son métropolitain sur des matières importantes. Il reçut les sacrements de l'Église avec beaucoup de ferveur, et mourut le 8 novembre 1118, dans l'abbaye de Saint-Crespin de Soissons, où il fut enterré. Il est nommé dans le martyrologe romain.

S. ETIENNE,

FONDATEUR DE L'ORDRE DE GRANDMONT.

(8 février.)

S. Étienne était fils du pieux vicomte de Thiers, premier gentilhomme d'Auvergne. Il montra dès

son enfance beaucoup d'inclination pour la vertu, et laissa entrevoir le germe de cette éminente sainteté à laquelle il parvint dans la suite. Un vertueux prêtre nommé Milon, qui était alors doyen de l'Église de Paris, fut chargé du soin de son éducation. Ayant été élu évêque de Bénévent en 1074, il retint le jeune Étienne auprès de lui et continua de l'instruire dans la connaissance de l'Écriture sainte et dans les voies de la perfection. Touché du rare mérite de son disciple, il résolut de l'attacher au service des autels, et l'ordonna diacre. Après la mort de Milon, arrivée en 1076, le saint alla finir ses études à Rome, où il demeura quatre ans. Il lui sembla durant tout ce temps-là qu'une voix intérieure lui disait de quitter le monde. Les réflexions qu'il fit sur les dangers qui accompagnent la conduite des ames, sur la nécessité de mener une vie pénitente, et sur les avantages que l'on trouve dans la solitude achevèrent de le déterminer. Il s'adressa donc au pape Grégoire VII, et lui demanda la permission de se faire ermite et de suivre la règle d'une congrégation fort austère qu'il avait vue dans la Calabre.

Le pape lui ayant accordé ce qu'il souhaitait, il revint au château de Thiers pour mettre ordre à ses affaires. Il eut de rudes combats à soutenir de la part de ses amis, qui s'opposaient fortement à son dessein. Ses parents, qui l'avaient toujours regardé comme un enfant de bénédiction que Dieu avait accordé à leurs prières, et qui, bien loin de mettre obstacle à ses désirs, eussent concouru à leur accomplissement, ne vivaient plus depuis quelque temps. Les assauts qu'on lui livra furent inutiles; il s'enfuit secrètement, et après avoir erré de dé-

serts en déserts il se retira sur la montagne de Muret, dans le voisinage de Limoges. Il y régnait un froid excessif, et elle n'était habitée que par les bêtes féroces. Ce fut en ce lieu que le saint résolut de fixer sa demeure et de se dévouer au service du Seigneur par un vœu spécial. Il exprima ainsi la consécration qu'il faisait de sa personne : « Moi, Étienne, je renonce au démon et à ses pompes ; je m'offre et me consacre sans réserve au Père, au Fils et au Saint-Esprit, qui sont un seul Dieu en trois personnes. » Il écrivit de sa propre main l'acte de son engagement, et le garda toujours avec l'anneau dont il s'était servi pour sceller sa consécration. Il se fit une espèce de cabane avec des branches d'arbres entrelacées, pour se mettre à l'abri des injures de l'air, et il passa quarante-six ans dans l'exercice de la prière et de la pénitence. Les austérités qu'il y pratiquait étaient extraordinaires, et pour la plupart au dessus de la faiblesse humaine abandonnée à elle-même. Il ne se nourrissait d'abord que d'herbes et de racines; mais des bergers l'ayant découvert la seconde année de sa retraite, ils eurent la charité de lui apporter du pain de temps en temps. Des paysans du voisinage prirent ensuite la place des bergers, et continuèrent de rendre le même service au saint tant qu'il vécut. Non content de mater son corps par une abstinence très rigoureuse, il portait sur sa chair une haire de mailles de fer, n'ayant pardessus qu'un habit d'une étoffe fort vile, qui était toujours le même en hiver et en été. Lorsqu'il était forcé de prendre un peu de repos, il se couchait sur des planches arrangées en forme de cercueil. Le temps qu'il n'employait point

au travail des mains il le passait prosterné contre terre et dans la plus profonde adoration de la majesté divine. Les délices qu'il goûtait dans l'exercice de la contemplation absorbaient tellement toutes les puissances de son ame qu'il était souvent deux ou trois jours sans songer à manger. Ce ne fut qu'à l'âge de soixante ans qu'il consentit, à cause de l'extrême faiblesse de son estomac, à mettre quelques gouttes de vin dans l'eau qui lui servait de boisson.

Le bruit de sa sainteté ayant attiré plusieurs personnes dans son désert, il fut bientôt obligé de recevoir des disciples. Il les aimait comme ses enfants, et les gouvernait avec une sagesse admirable, qui proportionnait toujours les mortifications à la force du tempérament. Dur à lui même, il n'avait que de la douceur pour les autres. Il était cependant ferme sur l'accomplissement des devoirs essentiels à la vie solitaire, tels que le silence, la pauvreté et le renoncement à soi-même. Les exhortations qu'il faisait à ses disciples roulaient principalement sur la nécessité de dégager son cœur de toute affection aux choses créées. Il avait coutume de dire à ceux qui se présentaient pour vivre sous sa conduite : « C'est ici une prison où il n'y a ni porte ni ouverture, et vous ne pourrez en sortir pour retourner dans le monde qu'en y faisant une brêche. Si ce malheur vous arrivait, il ne me serait pas possible d'envoyer quelqu'un après vous, n'y ayant ici personne qui ne soit aussi étranger que moi à l'égard du monde. » Etienne se regardait comme le dernier de sa communauté, et prenait toujours la dernière place. Il était ennemi de toutes ces mar-

ques d'honneur qui sont attachées à la supériorité. Pendant que ses religieux étaient à table il s'asseyait par terre au milieu d'eux et leur lisait les vies des saints. Dieu récompensa cette humilité du don de prophétie et de celui des miracles; mais parmi tous les prodiges qu'il opéra il n'en est point de plus surprenant que la conversion d'un grand nombre de pécheurs endurcis; on eût dit qu'il était impossible de résister à la grâce qui accompagnait toutes ses paroles.

Cependant la renommée publiait de plus en plus la sainteté d'Etienne. Deux cardinaux, envoyés en France en qualité de légats, se rendirent à son désert pour lui faire une visite. Ils lui demandèrent, dans l'entretien qu'ils eurent avec lui, quel était son genre de vie : Etes-vous, lui dirent-ils, chanoine, moine ou ermite? Je ne suis rien de tout cela, répondit le saint. Et comme on le pressait de s'expliquer clairement, il parla ainsi : « Nous sommes de pauvres pécheurs que la miséricorde de Dieu a conduits dans ce désert pour y faire pénitence. C'est le souverain pontife qui, conformément à la prière que nous lui en avions faite, nous a lui-même imposé pour l'expiation de nos péchés les divers exercices que nous pratiquons ici. Nous sommes trop imparfaits et trop fragiles pour avoir le courage d'imiter la ferveur de ces saints ermites que la contemplation unissait à Dieu d'une manière si intime et si continue qu'ils oubliaient les besoins de leur corps. Vous voyez d'ailleurs que nous ne portons ni l'habit de moines ni celui de chanoines; nous sommes encore bien plus éloignés d'en prendre les noms, puisque nous n'avons ni le caractère des

uns ni la sainteté des autres. Encore une fois nous ne sommes que de pauvres pécheurs qui, effrayés de la rigueur de la justice divine, travaillons avec crainte et tremblement à nous rendre Jésus-Christ propice au grand jour de ses vengeances.»

Huit jours après leur départ Etienne fut averti par le ciel qu'il touchait à la fin de sa course. Ce fut pour lui un motif de redoubler de ferveur dans tous ses exercices. Etant tombé quelque temps après dans la maladie dont il ne devait point relever, il employa le peu de moments qui lui restaient à fortifier ses disciples dans leur vocation, et à leur inspirer une tendre confiance en Dieu. Il leur parla d'une manière si vive et si touchante qu'il les délivra de l'inquiétude où ils étaient de ne savoir que devenir après sa mort. Il se fit ensuite porter à l'église, où il entendit la messe et reçut les sacrements de l'extrême-onction et de l'eucharistie. Il mourut le 8 février 1124, en répétant ces paroles: *Seigneur, je remets mon ame entre vos mains.* Il était âgé de près de quatre-vingts ans. Ses disciples l'enterrèrent secrètement pour éviter la trop grande affluence du peuple : mais la nouvelle de sa mort ne se fut pas plus tôt répandue qu'on accourut en foule à son tombeau, où il s'opéra beaucoup de miracles. Quatre mois après sa mort les moines d'Ambazac, prieuré dépendant de l'abbaye de Saint-Augustin de Limoges, de l'ordre de Saint-Benoît, prétendirent que Muret leur appartenait et le réclamèrent. Les disciples d'Etienne, qui avaient hérité de l'esprit et des maximes de leur bienheureux maître, aimèrent mieux céder le lieu de leur résidence que de s'en assurer la possession par les voies de la justice. Ils se

retirèrent donc dans le désert de Grandmont, qui est à une lieue de celui de Muret, emportant avec eux les précieuses reliques de leur saint fondateur. C'est de là que leur est venu le nom de *Grandmontins*. S. Etienne fut canonisé par le pape Clément III en 1189, à la sollicitation de Henri II, roi d'Angleterre.

La ferveur des premiers disciples de S. Etienne de Grandmont faisait l'admiration de tous ceux qui les connaissaient. Pierre de Celles les appelait des anges, et disait qu'il avait une entière confiance en leurs prières. Jean de Salisbury, auteur contemporain, les représente comme des hommes extraordinaires, qui, s'étant élevés au dessus des choses sensibles, avaient dompté leurs passions et la nature elle-même. Etienne, évêque de Tournai, leur donne aussi les plus magnifiques éloges. Il nous serait aisé de multiplier ici les glorieux témoignages qui ont été rendus à leur vertu.

S. HUGUES,

ÉVÊQUE DE GRENOBLE,

(1er avril.)

Les premiers principes de l'éducation influent beaucoup sur toute la suite de la vie, et il est ordinaire à ceux qui ont été formés à la vertu dès l'enfance de prendre toujours les maximes de l'Évangile pour règle de leur conduite ; mais les premières impressions ont une toute autre force quand elles sont aidées et soutenues par les soins et les exemples des parents pieux. Hugues jouit de ce double avantage.

Il naquit en 1053 à Château-Neuf en Dauphiné, au diocèse de Valence. Son père, nommé Odilon, était un brave officier qui alliait parfaitement les devoirs du christianisme à ceux de sa profession. Il employait l'autorité que lui donnait sa place à maintenir la discipline parmi les soldats, à leur inspirer les sentiments d'amour et de fidélité pour le prince, à les préserver des vices où ils ne tombent que trop souvent, et à leur faire garder les lois de Jésus-Christ. Il quitta depuis le monde pour aller finir ses jours dans la grande Chartreuse, sous la conduite de S. Bruno et de ses successeurs. Il y mourut à l'âge de cent ans, après y avoir passé saintement les dix-huit dernières années de sa vie. Hugues, qui avait contribué à sa retraite, lui administra les derniers sacrements. Il exhorta aussi à la mort sa mère, qui était restée dans le monde, où elle avait donné l'exemple de toutes les vertus chrétiennes.

Né de parents aussi vertueux, Hugues parut bientôt un enfant de bénédiction. Il fit ses études avec succès et ne négligea jamais les exercices de piété. Le désir de se consacrer entièrement au service de Dieu l'ayant porté à embrasser l'état ecclésiastique, il fut nommé à un canonicat de la cathédrale de Valence. Ses talents et sa sainteté le rendirent l'ornement de son chapitre ; sa douceur et son affabilité lui gagnèrent les cœurs de tous ses confrères. Il était grand, bien fait, mais d'une timidité extraordinaire. Bien loin de se prévaloir de la supériorité de son mérite, il la cachait par modestie, ce qui lui donnait un nouveau lustre, surtout lorsqu'on la découvrait malgré lui.

Hugues, évêque de Die en Dauphiné, qui fut

depuis archevêque de Lyon, cardinal et légat du saint-siége, étant venu à Valence, eut occasion d'y voir le chanoine. Il fut si charmé de sa vertu et de son esprit qu'il voulut l'attacher à sa personne. Il l'employa avec succès, durant sa légation, à la réforme de plusieurs abus qui s'étaient glissés parmi quelques ecclésiastiques. En 1080 le légat tint un concile à Avignon. Il y fut question de donner un pasteur à l'église de Grenoble, qui, par les mauvais exemples du dernier évêque, se trouvait réduite à l'état le plus déplorable. Le légat et les pères du concile jetèrent les yeux sur Hugues, persuadés que personne n'était plus digne que lui d'arrêter le cours des désordres qui demandaient un prompt remède. Ce choix était d'ailleurs conforme aux désirs du clergé et de tous les habitants de Grenoble; il n'y eut que le saint qui s'opposât à son élection, tant était vive la crainte que lui inspirait la grandeur des devoirs attachés à l'épiscopat; et jamais il n'y eût acquiescé si le légat et les pères du concile ne lui eussent ordonné de se soumettre à ce qu'on exigeait de lui.

Le nouvel évêque suivit le légat à Rome, et y fut sacré par Grégoire VII. La comtesse Mathilde voulut fournir à tous les frais de la cérémonie : elle lui fit présent de la crosse, de la mitre et des autres ornements épiscopaux, et d'une petite collection de bons livres ; elle lui demanda, pour toute reconnaissance, le secours de ses avis et de ses prières. Le saint profita de son voyage à Rome pour consulter le souverain pontife sur des peines intérieures de conscience. Il s'agissait de pensées de blasphème sur la Providence, qui le tourmentèrent cruellement

une partie de sa vie. Grégoire le tranquillisa en lui montrant que cette épreuve était une marque de la miséricorde de Dieu à son égard. Hugues prit donc patience, se soumit à la volonté du ciel et sut, par de fréquentes méditations sur les douleurs de Jésus-Christ, convertir en mérites les efforts du démon; il trouvait même dans ces peines une douce consolation et une joie ineffable.

Sa présence n'étant plus nécessaire à Rome, il partit pour se rendre à Grenoble. Il vit en arrivant les funestes effets de la mauvaise conduite de son prédécesseur. Il ne put retenir ses larmes à la vue des désordres dont il était témoin. Les peuples, dont l'instruction avait été négligée, s'abandonnaient sans pudeur aux vices les plus grossiers. Il y avait des crimes tellement autorisés par la coutume qu'ils avaient en quelque sorte perdu leur difformité naturelle. Si l'on fréquentait encore les sacrements c'était par habitude et sans y apporter les dispositions convenables. On ne s'acquittait pas mieux des autres devoirs du christianisme. On avait imaginé mille prétextes frivoles pour pallier l'usure et la simonie. Les laïques avaient usurpé les biens de l'Église. Les revenus de l'évêché avaient été tellement dissipés que le saint en y arrivant ne trouva aucun fonds pour assister les pauvres et pour se procurer les choses les plus indispensables; mais il aima mieux manquer de tout que d'avoir recours à des contrats illégitimes, comme cela se pratiquait presque universellement parmi ses diocésains.

Non content de gémir sur les abus, il résolut d'employer tous les moyens possibles pour y remédier. Il intéressa le ciel en faveur de son troupeau

par de longues veilles, des jeûnes et des prières ferventes; aussi ses travaux furent-ils couronnés par un heureux succès. Il changea en très peu de temps toute la face de son diocèse; mais à peine eut-il passé deux ans dans l'épiscopat qu'il voulut s'en démettre par humilité, suivant en cela l'exemple de plusieurs saints. Il se flattait que le pape ne s'opposerait point à son dessein; il quitta donc son église et alla prendre l'habit de S. Benoît dans l'abbaye de la Chaise-Dieu, au diocèse de Clermont en Auvergne, où l'on suivait la réforme austère de Cluny. On l'y vit pratiquer pendant l'année qu'il y vécut toutes les vertus d'un parfait religieux.

Grégoire VII, informé de sa retraite, lui ordonna de retourner à son Église. Le saint obéit. Il parut en sortant de la solitude comme un autre Moïse qui venait de converser avec Dieu sur la montagne. Il reprit ses fonctions avec une nouvelle ardeur, et il les exerça avec plus de fruit que jamais. Le soin d'annoncer la parole de Dieu l'occupait presque continuellement, et l'auteur de sa vie remarque qu'il avait un talent singulier pour la prédication.

S. Bruno et six de ses compagnons, ayant formé le dessein de quitter le monde, s'adressèrent à l'évêque de Grenoble pour le consulter sur la conduite qu'ils devaient tenir. Il leur conseilla de se retirer dans un désert de son diocèse, où il les conduisit en 1084. Ce désert, appelé *Chartreuse*, donna depuis son nom à l'ordre qui y avait pris naissance. Hugues était extrêmement édifié de la vie tout angélique que menaient les pieux solitaires. Il les visitait souvent, et s'assujettissait comme eux à tous les exercices de la pénitence. Il portait l'humilité jus-

qu'à leur disputer le soin de vaquer aux plus bas offices de la maison. Les charmes de la contemplation le retenaient quelquefois si long-temps dans la solitude que S. Bruno était obligé de l'avertir d'aller reprendre le soin de son troupeau.

Le saint évêque, dont les aumônes étaient très abondantes, résolut un jour de vendre ses chevaux afin de procurer plus de secours aux pauvres ; il se croyait d'ailleurs en état de faire à pied la visite de son diocèse. S. Bruno le détourna de l'exécution d'un tel dessein, en lui représentant qu'il comptait trop sur ses forces et qu'il devait ménager sa santé dont le dépérissement était sensible. Il fut en effet fort infirme pendant les quarante dernières années de sa vie. Des maux de tête et d'estomac presque continuels lui causaient de vives douleurs, et l'auraient souvent empêché, s'il eût eu moins de zèle, d'exercer les fonctions épiscopales. Dieu permit encore qu'il fût rudement éprouvé par des tentations intérieures ; mais il fut lui-même son consolateur, et le combla de ces grâces qui font tirer avantage des assauts du tentateur.

Hugues ne pouvait s'empêcher de pleurer toutes les fois qu'il pensait aux misères de l'homme et à cet amour infini dont Dieu nous a donné tant de marques. Il lui arrivait souvent de ne pouvoir retenir ses larmes en public, surtout lorsqu'il entendait lire l'Écriture sainte. Comme un autre Ambroise, il pleurait dans le confessionnal avec ses pénitents, et par là les faisait entrer dans les sentiments de la plus vive componction. Il prêchait avec une onction qui attendrissait les ames les plus insensibles, et il n'était pas plus tôt descendu de chaire qu'il se li-

vrait à l'administration du sacrement de pénitence. Il se jetait quelquefois aux pieds de ceux qui avaient des inimitiés afin de les engager à oublier les injures reçues et à faire au prochain les satisfactions convenables. Il était extrêmement circonspect dans la direction des femmes. Mort au monde et à tous ses biens, il n'avait que du dégoût pour les affaires temporelles. Il n'aimait ni à entendre ni à raconter les nouvelles publiques, tant il craignait de blesser la charité par la médisance et même de se dissiper. Son amour pour les pauvres, dont nous avons déjà parlé, éclata surtout dans un temps de famine. Il vendit pour les assister un calice d'or et une partie de ses ornements épiscopaux. Son exemple ouvrit la bourse des personnes riches, et les malheureux de son diocèse ne manquèrent point de secours.

Il ne désirait rien tant que d'aller mourir dans la solitude. Il pria le pape Innocent II de lui donner un successeur, et il employa pour l'y déterminer les raisons les plus pressantes; mais le souverain pontife n'eut aucun égard à ses prières, et il fut obligé de se résoudre à mourir évêque.

Dieu, avant de l'appeler à lui, acheva de le purifier par les douleurs d'une longue maladie, qui lui fournit l'occasion de pratiquer les plus héroïques vertus. Quelque temps avant sa mort il perdit la mémoire; il oublia tout excepté ses prières, qu'il récitait presque continuellement. On eut beau lui représenter que la continuité avec laquelle il priait augmenterait son mal, on ne put le faire changer de conduite; il disait lui-même à ce sujet que la prière, loin de le fatiguer, lui donnait au contraire de nouvelles forces. Jamais on ne lui entendit pronon-

cer une seule parole qui marquât la moindre impatience. Il s'observait jusqu'à ne point parler de ses maux. Il remerciait avec humilité ceux qui lui rendaient quelque service; et s'il lui arrivait de causer la moindre peine à quelqu'un il s'en accusait comme d'une faute, et priait Dieu avec larmes de le lui pardonner. Un de ceux qui le visitaient ordinairement lui ayant dit de ne pas pleurer si amèrement, parcequ'il n'avait jamais péché volontairement en matière grave, il répondit : « La vanité et les affections désordonnées suffisent pour damner une ame. Ce n'est que par la miséricorde de Dieu que nous pouvons espérer d'être sauvés; nous ne devons donc jamais cesser de l'implorer. La vie, disait-il à ceux qui parlaient de nouvelles en sa présence, ne nous a pas été donnée pour tenir des discours inutiles, mais pour pleurer nos péchés et pour en faire pénitence. »

La bienheureuse mort de S. Hugues arriva le 1er avril 1132. Il était âgé de près de quatre-vingts ans et en avait passé cinquante-deux dans l'épiscopat. Il fut canonisé par Innocent II en 1134. Son nom se trouve en ce jour dans le martyrologe romain.

S. ETIENNE,

TROISIÈME ABBÉ DE CÎTEAUX.

(17 avril.)

Étienne, surnommé *Harding*, naquit en Angleterre de parents nobles et riches. Il fut élevé dans le monastère de Sherbourne, au comté de Dorset. Les maîtres auxquels il fut confié le formèrent

tout à la fois aux sciences et à une piété solide. Il sut de bonne heure réprimer ses passions, et il vint à bout d'établir dans son ame un calme inaltérable. C'était de ce calme que provenait l'aimable sérénité qu'on remarquait toujours sur son visage.

Le désir d'avancer de plus en plus dans la perfection lui fit prendre le parti de quitter le monastère; il en sortit donc avec un de ses amis, qui avait les mêmes sentiments et les mêmes inclinations. Ils passèrent l'un et l'autre en Ecosse, où se trouvaient alors plusieurs rares modèles de piété; de là ils se rendirent à Paris, puis à Rome. Leur recueillement ne souffrit point de ce voyage; et pour s'entretenir dans l'esprit d'oraison ils récitaient chaque jour tout le psautier.

Etienne, à son retour de Rome, entendit parler à Lyon des vertus et des austérités que l'on pratiquait au monastère de Molesme, qui venait d'être fondé par S. Robert : il résolut aussitôt d'aller s'y consacrer au service de Dieu. Les religieux de Molesme vivaient dans la plus grande pauvreté; souvent ils manquaient de pain, et n'avaient d'autre nourriture que les herbes sauvages qui croissaient dans leur désert. Les habitants des lieux voisins, frappés de l'éclat de leur sainteté, s'attendrirent sur l'état où ils étaient quelquefois réduits; ils se chargèrent de fournir à leurs besoins, et le firent même avec profusion : mais l'abondance produisit bientôt des fruits de mort. La dissipation prit la place du recueillement; on passa du mépris de la règle à la violation des points les plus essentiels de l'Evangile. Le relâchement augmentait tous les jours sans qu'il fût possible d'y apporter de remède.

Enfin le mal devint si grand que S. Robert quitta le monastère. Le B. Albéric, son prieur, et S. Etienne le suivirent peu de temps après. Cependant les moines parurent à l'extérieur se repentir. Le pape donna ordre à leur abbé de retourner à Molesme. Etienne et Albéric furent aussi rappelés par l'évêque diocésain.

Les moines de Molesme ne tinrent point la parole qu'ils avaient donnée de changer de conduite; ils retombèrent dans leurs premiers désordres. Ils méprisaient ouvertement les observances prescrites par leur institut. Etienne, qui était alors supérieur, ne cessait de s'élever contre le relâchement. Il répétait sans cesse que la sainteté de l'état monastique dépendait de la fidélité à suivre la règle; qu'il n'y aurait jamais de vrais religieux sans discipline, comme il n'y aurait point de société sans lois, et que c'en était fait des mœurs si l'on ne reprenait l'esprit primitif. Toutes ces remontrances furent inutiles; le mal alla toujours croissant.

S. Robert, désespérant de pouvoir réformer sa communauté, fit élire un abbé en sa place et quitta Molesme. Il fut accompagné par le B. Albéric, S. Etienne et dix-huit autres religieux fervents. Ils n'agirent de la sorte qu'après avoir obtenu la permission de Hugues, archevêque de Lyon et légat du saint-siége. Ils se retirèrent tous à Cîteaux, qui était un désert marécageux et à cinq lieues de Dijon. Ce désert leur fut cédé par le vicomte de Beaune. Eudes, depuis duc de Bourgogne, leur fit bâtir une petite église, qui fut dédiée à la sainte Vierge, comme toutes les églises de l'ordre l'ont été ensuite. Les religieux abattirent eux-mêmes des ar-

bres, et se construisirent des cellules de leurs propres mains. Le monastère ayant été achevé, ils y firent le 21 mars 1098 une nouvelle profession de la règle de S. Benoît, qu'ils s'engagèrent à suivre dans toute sa sévérité. C'est de ce jour que l'on date la fondation de l'ordre de Cîteaux.

Un an et quelques mois après la fondation du nouveau monastère, S. Robert fut obligé de retourner à Molesme. Le B. Albéric fut élu en sa place abbé de Cîteaux. Les religieux qu'il avait sous sa conduite offraient le spectacle le plus édifiant. Leur silence, leur humilité et leur recueillement les faisaient prendre pour des anges revêtus d'un corps mortel. Deux légats du pape Paschal II les ayant visités se sentirent pénétrés de la plus grande admiration. Ils ne pouvaient se rassasier de contempler leur visage. Quoiqu'ils fussent exténués d'austérités, on y remarquait une joie et une sérénité de l'impression desquelles on ne pouvait se défendre. Leur extérieur avait quelque chose de frappant, et tout annonçait au dehors la paix qui régnait dans leurs ames.

Le B. Albéric obtint en 1100, du pape Paschal II, la confirmation de son ordre; il dressa ensuite plusieurs statuts dont la fin était de faire observer à la lettre la règle de S. Benoît. La vie toute céleste qu'on menait à Cîteaux répandait de toutes parts une odeur de bénédiction. Eudes, duc de Bourgogne et fondateur du monastère, venait souvent s'y édifier; il se fit même bâtir un palais dans le voisinage, et voulut être enterré dans l'église des solitaires : plusieurs de ses successeurs y choisirent aussi leur sépulture. Henri, son second fils, porta la

ferveur encore plus loin; il se mit au nombre des disciples du B. Albéric, prit l'habit monastique, et mourut à Cîteaux de la mort des justes.

Après la mort du B. Albéric, S. Etienne fut choisi pour lui succéder dans la charge d'abbé. Son premier soin fut d'entretenir parmi ses religieux l'esprit de retraite et de pauvreté. Il employa de sages précautions pour empêcher les visites trop fréquentes des étrangers. Il n'y avait que le duc de Bourgogne qui eût la permission d'entrer dans le monastère; encore le pria-t-on de ne point tenir sa cour à Cîteaux, comme il avait coutume de le faire aux jours des grandes solennités. On supprima dans l'église les croix d'or et d'argent, et on leur en substitua d'autres qui étaient de bois peint. On bannit l'usage des chandeliers, et il fut arrêté qu'il n'y en aurait plus qu'un, lequel serait de fer. Il fut encore décidé qu'on ne se servirait point de calice d'or, mais seulement d'argent doré. Les chasubles, les étoles, les manipules et autres ornements devaient être d'étoffes communes; il ne devait y entrer ni soie, ni or, ni argent. Mais en même temps que l'église de Cîteaux n'offrait rien que de pauvre, elle était tenue avec une propreté et une décence dignes de la maison de Dieu; sa simplicité même lui donnait quelque chose de majestueux qui annonçait la grandeur du maître qu'on y adorait.

Quelques religieux de Cluny, dont l'église était pourvue de riches ornements, furent choqués de la pauvreté où celle de Cîteaux était réduite; ils en firent même le sujet de leur censure, parcequ'ils n'en pénétraient pas bien le motif. Mais S. Bernard entreprit de justifier ses frères dans un ouvrage que

nous avons encore. « Je veux, disait-il, que les richesses et les embellissements des églises aient pour objet l'honneur de Dieu; aussi, n'ai-je garde de les condamner dans les églises cathédrales des évêques. Les premiers pasteurs se proposent par là d'exciter la dévotion d'un peuple grossier et charnel; mais nous autres religieux que prétendons-nous faire par ce luxe et ces magnificences? Serait-ce de donner des sentiments de douleur et de componction aux pénitents, ou du plaisir et de la satisfaction aux spectateurs? Qu'est-ce que toutes ces superfluités ont de commun avec des personnes qui ont fait vœu de pauvreté, avec des religieux, avec des hommes spirituels?»

Les moines de Cîteaux donnaient plusieurs heures du jour au travail des mains; ils avaient aussi des moments marqués pour lire et pour copier des livres. Ce fut dans ce moment que S. Etienne, avec l'aide de ses religieux, fit une copie de la Bible latine pour l'usage de son monastère. Il se servit pour la rendre exacte d'un très grand nombre de manuscrits. Il consulta aussi des Juifs habiles, qui lui expliquèrent le texte hébreu, et par là le mirent en état de corriger les endroits où le sens de l'original n'était pas bien rendu. Cette diversité dans les exemplaires de la Bible venaient des fautes qui s'y étaient glissées par l'ignorance ou par la négligence des copistes.

Quelque grande qu'eût paru jusqu'alors la vertu de S. Etienne, elle brilla cependant d'un nouvel éclat dans les épreuves par lesquelles Dieu la fit passer. Le duc de Bourgogne, offensé de ce qu'on ne voulait plus lui permettre de tenir sa cour à Cî-

teaux, en marqua son ressentiment; il priva le monastère de sa protection et cessa de fournir aux besoins de ceux qui l'habitaient. Les religieux se sentirent bientôt de la soustraction des aumônes du prince, et, leur travail n'étant point suffisant pour les faire entièrement subsister, ils ne tardèrent pas à se voir réduits à une extrême nécessité. Etienne, qui manquait de tout, ainsi que sa communauté, sortit du monastère et alla mendier de porte en porte. Il donna une preuve de son désintéressement et de sa confiance en Dieu en refusant les aumônes d'un prêtre simoniaque. Il est vrai que la règle de Cîteaux, attentive à écarter tout ce qui pouvait préjudicier à l'esprit de retraite et de recueillement, défend de mendier à ceux qui la professent; mais il est des cas extraordinaires, tel que celui d'une nécessité extrême, qui doivent dispenser de la loi générale. Au reste le saint abbé et ses religieux se réjouissaient de leur pauvreté, et les incommodités qui en sont la suite furent pour eux une occasion de pratiquer les plus héroïques vertus. Dieu les consola plusieurs fois par des marques sensibles de sa protection.

A l'épreuve dont nous venons de parler en succéda une autre qui n'était pas moins délicate. La maladie emporta dans les années 1111 et 1112 la plus grande partie des religieux de Cîteaux. Le saint abbé ressentit vivement ce coup, sans manquer toutefois de résignation à la volonté de Dieu. Ce qui l'affligeait surtout était la crainte de ne pouvoir laisser des successeurs de sa pénitence et de sa pauvreté. En effet on attribuait la mort de tant de religieux à l'austérité de la règle, qu'on accu-

sait d'être excessive, et l'on en concluait que Dieu n'approuvait point le nouvel institut. Cette raison, qui avait quelque chose de spécieux, ébranlait l'esprit de plusieurs et faisait que personne ne se présentait au monastère pour y être reçu. Cependant le saint adressait au ciel de ferventes prières, et lui recommandait avec larmes son *petit troupeau*. Les grâces qu'il avait obtenues jusqu'alors semblaient lui donner une sorte de droit à la protection du Seigneur. Sa foi fut à la fin récompensée. Il lui vint des sujets, et sa communauté se vit tout à coup augmentée de trente-une personnes, du nombre desquels était S. Bernard; il en vint d'autres ensuite, et la perte que Citeaux avait faite fut amplement réparée. S. Etienne se trouva même en état de fonder plusieurs monastères, tels que ceux de La Ferté, au diocèse de Châlons, de Pontigni, près d'Auxerre, de Clairvaux et de Morimond, au diocèse de Langres.

Le cardinal Guy, archevêque de Vienne et légat du saint-siége, fit un voyage à Cîteaux en 1117. Il fut si édifié de la conduite des religieux qu'il engagea S. Etienne à fonder le monastère de Bonnevaux dans son diocèse. Ce prélat, qui fut depuis pape sous le nom de Calixte II, étant mort en 1124, voulut que l'on portât son cœur à Cîteaux, et qu'on le remît entre les mains du saint abbé. Il a été depuis transféré dans l'ancienne église et renfermé dans une châsse derrière le grand autel, du côté de l'épître.

Il sortait souvent de Cîteaux de pieuses colonies qui allaient peupler différents diocèses. S. Etienne fonda jusqu'à treize abbayes, et il en vit fonder

cent par les religieux de son ordre. Il avait sur toutes une inspection générale. Son principal soin fut d'y entretenir une exacte discipline et l'esprit d'une charité parfaite. Dans cette vue, il arrêta qu'on ferait fréquemment la visite de chaque monastère, et il institua les chapitres généraux, qui étaient inconnus avant lui, selon l'auteur des annales de Cîteaux. Le premier se tint en 1116, et le second en 1119. Ce fut dans ce dernier que le saint publia les statuts appelés *carte de charité*, que le pape Calixte II confirma l'année suivante; il fit faire un recueil des cérémonies et des coutumes qui s'observaient à Cîteaux, afin qu'elles pussent passer à la postérité; par ce moyen il établissait l'uniformité dans tout l'ordre. C'est ce recueil qu'on appelle *les us de Cîteaux*. Il fit écrire aussi une histoire abrégée du commencement de l'ordre, qui est connue sous le nom d'*Exordium de Cîteaux*.

En 1125 S. Etienne fit un voyage en Flandre. Il visita le monastère de Saint-Vaast d'Arras, où il fut reçu avec les plus grandes démonstrations de respect par l'abbé Henri et ses religieux. Il sortit encore deux autres fois de sa retraite, l'une en 1128 pour aller au concile de Troyes avec S. Bernard, l'autre en 1132 pour aller demander quelques grâces au pape Innocent II, qui était venu en France.

Etienne, évêque de Paris, et Henri, archevêque de Sens, qui avaient des démêlés avec Louis-le-Gros, roi de France, s'adressèrent au saint pour le prier de s'intéresser en leur faveur auprès du prince. Ils espéraient beaucoup du crédit que lui donnait la réputation de ses vertus. Le saint abbé de Cîteaux accorda aux deux prélats ce qu'ils lui demandaient;

il écrivit au roi et leur rendit tous les autres services qui dépendirent de lui.

S. Etienne, qui voyait approcher sa fin, résolut de se démettre de sa charge, pour ne plus penser qu'à l'éternité. Ayant donc assemblé le chapitre de l'ordre en 1133, il dit, après avoir terminé toutes les affaires, que la place qu'il occupait ne lui convenait plus. « On sait, ajouta-t il, qu'outre mon indignité personnelle je suis vieux et infirme. Il est temps d'ailleurs que je me prépare à paraître devant Dieu; ainsi vous n'avez qu'à choisir quelqu'un pour me remplacer. » On fut affligé de ce discours, mais personne n'osa contredire le saint. On pensa donc à lui donner un successeur. Le choix du chapitre tomba sur un religieux nommé Guy; mais il fut déposé peu de jours après, parcequ'on reconnut qu'il n'avait pas les qualités requises en un chef d'ordre. Raynard, moine de Clairvaux, lui succéda.

Le saint survécut peu de temps à cette élection. Les abbés de sa filiation, qui étaient au nombre de vingt, n'eurent pas plus tôt appris qu'il approchait de sa dernière heure qu'ils s'assemblèrent à Cîteaux afin d'être présents à sa bienheureuse mort. Lorsqu'il fut à l'agonie quelques-uns d'entre eux se dirent tout bas qu'après une vie aussi vertueuse et aussi pénitente il ne devait rien craindre en mourant; mais le saint les ayant entendus leur parla ainsi: « Je vous assure que je m'en vais à Dieu avec autant de crainte et de tremblement que si je n'avais jamais fait aucun bien; car s'il y en a eu quelqu'un en moi, ou si ma bassesse a porté quelque fruit avec le secours de Jésus-Christ, je crains de n'avoir pas

conservé cette grâce avec autant de soin et d'humilité que je le devais. »

S. Etienne mourut le 28 mars 1134 et fut enterré dans le cloître, près de la porte de l'Église. On le mit dans le tombeau du bienheureux Albéric, son prédécesseur, que l'on voit encore aujourd'hui. Les Cisterciens l'honorent le 15 juillet.

S. NORBERT,

ARCHEVÊQUE DE MAGDEBOURG, FONDATEUR DE L'ORDRE DE PRÉMONTRÉ.

(6 juin.)

Norbert, issu d'une des plus illustres familles d'Allemagne, naquit en 1080 dans la ville de Santen, au duché de Clèves. Son application à l'étude perfectionna les heureuses dispositions qu'il avait reçues de la nature. Mais il se laissa d'abord séduire par les charmes trompeurs du monde. Quoique engagé dans l'état ecclésiastique, quoiqu'il fût sous-diacre et pourvu d'un canonicat à Santen, sa vie n'en devint pas plus régulière. Son caractère, naturellement gai et enjoué, le rendait l'ame de toutes les parties de plaisir. Il ne trouvait cependant pas le bonheur après lequel il soupirait, parcequ'il aimait ses chaînes, et qu'il n'avait pas le courage de les rompre. Un événement ménagé par la Providence vint enfin le réveiller de son assoupissement léthargique.

Un jour qu'il traversait à cheval, avec un domestique, une belle prairie dans la Westphalie, il fut tout à coup assailli d'un violent orage accompagné

d'éclairs et de foudres. Comme il se trouvait à une grande distance de tout abri, l'inquiétude et la crainte s'emparèrent de lui. Il prit la résolution de continuer sa route et de courir à toute bride pour arriver plus tôt. Mais dans le moment le tonnerre tomba aux pieds de son cheval avec un horrible fracas; l'animal effrayé renversa le cavalier, qui resta comme mort sur la place pendant près d'une heure.

Lorsqu'il fut revenu à lui il s'écria dans l'amertume de son ame : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? » Une voix intérieure lui répondit : « Fuyez le mal et faites le bien; cherchez la paix, tournez de ce côté-là toute votre activité. » Sur-le-champ il forma le projet d'expier sa vie passée par une sincère pénitence.

De retour à Santen où était son canonicat, il y vécut dans le silence et la retraite, uniquement occupé de la prière et de la méditation. Des larmes abondantes coulaient de ses yeux au souvenir de ses infidélités et de la miséricorde divine, qui l'avait épargné préférablement à tant d'autres qui, surpris au milieu de leurs désordres, n'étaient sortis de ce monde que pour être précipités dans l'enfer. Une retraite qu'il fit dans un monastère mit le sceau à sa conversion. Il était alors dans sa trentième année.

Deux ans après il fut ordonné diacre et prêtre par l'archevêque de Cologne. Il représenta aux chanoines, ses confrères, l'obligation où ils étaient de vivre d'une manière plus conforme à leur état. Plusieurs d'entre eux se convertirent sincèrement. Les autres, indignés de ce que leurs déréglements étaient connus, résolurent de s'en venger. Ils dépeignirent le

saint au légat du pape comme un novateur et un hypocrite qui cachait de mauvais desseins sous les apparences d'un prétendu zèle. Il souffrit avec joie cette épreuve que lui envoyait la Providence. Mais venant ensuite à réfléchir que sa réputation lui était nécessaire pour travailler efficacement à la gloire de Dieu, il se justifia des imputations dont le chargeaient ses ennemis, dans un concile où assistait le légat. Après quoi il se démit de ses bénéfices et vendit son bien pour le donner aux pauvres. Ayant appris que le pape Gelase II était à Saint-Gilles en Languedoc, il vint lui demander l'absolution de ses péchés ainsi que de l'irrégularité dans laquelle il craignait d'être tombé en recevant le diaconat et la prêtrise sans garder les interstices que prescrivent les canons. Le pontife lui accorda plein pouvoir de prêcher l'Évangile partout où il le jugerait à propos.

Quoiqu'on fût alors au milieu de l'hiver, Norbert ne voulut point différer de commencer ses travaux apostoliques. On le voyait marcher nu-pieds dans la neige, et souffrir avec joie toutes les rigueurs du froid. Il observait un carême perpétuel, et ne mangeait que le soir tous les jours, excepté le dimanche. Il fit des missions dans le Languedoc, la Guienne, le Poitou et l'Orléanais; et elles produisirent partout de grands fruits. Hugues, chapelain de l'évêque de Cambrai, voulut se joindre à lui; ils parcoururent ensemble le Hainaut, le Brabant et le pays de Liége. On courait en foule dans tous les lieux où Norbert devait prêcher. Ses sermons opérèrent un grand nombre de conversions. Les pécheurs de toute espèce s'empressèrent de sortir de leurs désordres.

Barthélemi, évêque de Laon, résolu de fixer Norbert dans son diocèse, le pria d'y chercher un lieu où il pût bâtir un monastère. Le serviteur de Dieu choisit une vallée déserte, nommée Prémontré, et située dans la forêt de Coucy. Il y mit treize de ses disciples, qui désiraient vivre sous sa conduite; il y en vint d'autres, et la communauté fut bientôt composée de quarante personnes. Ils firent tous profession le jour de Noel de l'année 1121. Le nouvel ordre n'était qu'une réforme de chanoines réguliers. Ils menaient une vie fort austère, conformément à la règle de S. Augustin. Une des principales fondations du saint fut celle de Saint-Michel d'Anvers, ville qui était alors du diocèse de Cambrai.

Un hérétique, nommé Tankelin, se mit à dogmatiser dans cette ville. Il enseignait qu'on devait rejeter l'institution du sacerdoce, et que l'eucharistie et les autres sacrements n'étaient d'aucune utilité pour le salut. Il trouva le moyen de se faire beaucoup de partisans dans les diocèses de Cambrai et d'Utrecht; mais il subit bientôt la peine due à ses crimes; il fut assassiné en 1115, durant les troubles qu'il avait lui-même excités. Norbert partit pour Anvers; aidé par les chanoines, il travailla au rétablissement de l'ordre; les hérétiques se convertirent, et les abus furent réformés. Il ranima la dévotion des peuples pour l'auguste sacrement de l'autel, et rétablit la fréquente communion, que l'hérésie avait interrompue.

Quoique le nouvel ordre eût été approuvé par les légats du pape Calixte II, il fut confirmé de nouveau par une bulle de Honorius II, successeur de Calixte. Le nombre de ceux qui se présentaient

pour l'embrasser augmentait de jour en jour. Parmi ceux-ci était Thibaut, seigneur français, homme de la plus haute distinction; Norbert le détourna d'entrer dans son institut, en lui représentant qu'il devait rester dans l'état où la Providence l'avait placé; qu'il se sanctifierait en remplissant ses obligations avec fidélité, et que par là il ferait plus de bien dans le monde qu'il n'en pourrait faire dans un monastère où Dieu ne voulait pas qu'il fût.

Cependant l'empereur Lothaire II tenait une diète à Spire, où s'étaient rendus Norbert et le comte de Champagne. Les députés de Magdebourg se présentèrent pour le prier de donner un successeur à leur archevêque, qui était mort l'année précédente. Son choix tomba sur l'abbé de Prémontré, et il fut universellement approuvé. Norbert témoigna la plus vive douleur, et il fallut que le légat fît usage de son autorité pour obtenir son consentement. Le nouvel archevêque partit avec les députés pour se rendre à Magdebourg. On le conduisit à l'église, puis au palais archiépiscopal; son extérieur pauvre fit que le portier du palais ne le connut point et qu'il ne le laissa entrer que quand on l'eut détrompé. « Mon frère, lui dit le saint, vous me connaissez mieux que ceux qui m'ont élevé à cette dignité. »

Norbert ne diminua rien de ses austérités ordinaires; ses discours et ses exemples procurèrent la réforme des abus qui s'étaient introduits dans son diocèse. Quelques pécheurs incorrigibles le calomnièrent et attentèrent même deux fois à sa vie. « Doit-on s'étonner, disait-il à cette occasion, que le démon, après avoir traité indignement notre di-

vin chef, attaque aujourd'hui ses membres. » Il pardonna à ses ennemis et triompha des obstacles qu'on opposait à son zèle. Il se réunit avec S. Bernard pour travailler à l'extinction du schisme formé par l'anti-pape Anaclet II, et il eut la joie de voir ses efforts couronnés par un heureux succès. Il mourut le 6 juin 1134. Grégoire XIII le canonisa en 1582, et Urbain VIII fixa sa fête à ce jour, en 1643.

S. MALACHIE,

ARCHEVÊQUE D'ARMAGH.

(3 novembre.)

S. Malachie est né d'une famille illustre d'Armagh en Irlande. Son père et sa mère, fort vertueux et d'une naissance distinguée, l'élevèrent avec soin dans la crainte du Seigneur. Il montra dès sa première jeunesse un goût de piété chrétienne qui s'accrut avec l'âge et le rendit dans tout le cours de ses études un modèle pour ses condisciples et le sujet de l'admiration de ses maîtres. L'amour de la retraite et du recueillement le portait à fuir les sociétés tumultueuses du monde et à chercher dans la solitude et le silence l'union de son ame avec Dieu, dont le présence l'occupait habituellement. Il n'avait encore que vingt ans quand il résolut de se consacrer entièrement au service du Seigneur en se mettant sous la conduite d'Imar, qui vivait en reclus dans une cellule voisine de l'église d'Armagh, et qu'on regardait comme un saint. Cette démarche de Malachie étonna toute la ville dans un jeune homme de cette qualité, d'une santé d'ailleurs délicate, et

ayant les espérances les plus flatteuses et les mieux fondées de réussir dans le monde. Ses amis lui en firent même quelques reproches; d'autres en accusèrent ou la mélancolie ou la légèreté.

Notre saint ne fut ému d'aucune des censures de sa conduite, sa douceur et son humilité le soutinrent et lui firent remporter la victoire sur le monde et sur lui-même, et le soumirent à obéir au guide qu'il avait choisi pour le conduire dans les routes de la perfection évangélique. Sa ferveur et sa régularité le rendirent bientôt cher à son maître, et son exemple servit à la grâce pour attirer auprès de lui les plus fervents d'entre eux, et peu à peu il se forma une communauté dont S. Malachie était en quelque sorte l'exemple et la règle.

Au bout de quelques années, Imar, son supérieur, et Celse, archevêque d'Armagh, jugèrent qu'il était de la gloire de Dieu d'élever aux ordres sacrés S. Malachie. Ils l'avertirent de s'y préparer; et sans avoir égard aux résistances de son humilité, il fut ordonné prêtre à l'âge de vingt-cinq ans, et nommé vicaire-général pour prêcher la parole divine au peuple et le ramener à l'esprit de religion et de piété, presque éteint en Irlande par la décadence des mœurs et la confusion, suite des guerres continuelles et d'oubli général des vérités de l'Évangile. La mission de S. Malachie eut partout les plus grands succès pour le salut des ames, par la réforme des mœurs dans les différents états, le rétablissement de la discipline ecclésiastique, la fréquentation des sacrements et la pratique des exercices religieux dans le sein des familles. S. Malachie ayant témoigné à son évêque le désir d'aller

passer quelque temps auprès du vertueux et fervent évêque de Lismore, pour profiter de ses conseils et de ses lumières, partit et arriva à Lismore, où il fut reçu par le prélat, à qui la renommée l'avait déjà assez fait connaître pour être bien aise de le posséder quelque temps auprès de lui. Malachie en reçut, avec sa modestie ordinaire et la plus humble reconnaissance, toutes les instructions et les lumières dont il avait cru avoir besoin.

Ayant été rappelé à Armagh, il fut nommé presqu'en arrivant abbé de Bangor, dont la communauté et les revenus étaient depuis long-temps dans un état déplorable. Sous sa conduite, ce monastère devint célèbre par la ferveur, la régularité et le savoir des religieux qui le remplirent, et Dieu, par des guérisons miraculeuses accordées aux prières du saint abbé, donna à son gouvernement et à ses pieux exemples un éclat qui servit à attirer des ames à la perfection évangélique. S. Malachie avait atteint sa trentième année lorsqu'il fut élu évêque de Connor. Il refusa d'acquiescer à son élection; mais Imar son supérieur, et Celse son archevêque, lui ordonnèrent de se soumettre aux vues de la Providence, et d'accepter le siége auquel elle avait permis qu'il fût nommé. Malachie se soumit à cette décision et ne tarda pas à se rendre dans son diocèse. Son zèle apostolique renouvela en peu d'années toute la face de son diocèse en y faisant revivre la foi et l'observance des lois divines.

Dieu avait sans doute voulu préparer la ville de Connor au malheur qu'elle éprouva dans la suite. Ayant été prise et saccagée par le roi d'Ulster, son saint évêque fut obligé de se retirer avec plusieurs

de ses disciples à Munster, où il vécut avec eux dans un monastère dont il était le chef et toujours l'exemple. C'est dans cette retraite qu'il apprit la mort de Celse, archevêque d'Armagh, et la désignation publique qu'il avait faite de lui pour être son successeur. Malachie fut en effet élu canoniquement pour archevêque d'Armach; mais ce ne fut qu'après plusieurs années d'oppression et de violences de la part des ennemis de tout bien que notre saint remplit paisiblement les fonctions d'archevêque d'Armagh. Il rétablit dans son diocèse l'ordre et la paix; il arrêta par ses prières les ravages de la peste qui menaçait de s'étendre; et d'après les rescripts du saint-siége, dont il fit la règle de sa conduite, il pourvut à son remplacement au siége d'Armagh et se retira dans son diocèse à Connor. Il fit dans la suite deux voyages à Rome pour les affaires de l'Église d'Irlande; il visita sur la route l'abbaye de Clairvaux et se lia d'amitié avec S. Bernard. Arrivé à Rome, le pape Innocent II le reçut d'une manière honorable. Il ratifia tout ce que S. Malachie avait fait pour le service de l'Église; mais il lui refusa la permission de finir ses jours dans la pratique de la règle de Clairvaux.

Malachie étant obligé de retourner dans son diocèse, il reprit le chemin de l'Irlande, où la vénération et la confiance des grands et des petits lui fournirent plus que jamais les moyens de faire glorifier Dieu. Le don des miracles lui fut accordé et il en opéra un grand nombre. Au milieu de ses travaux apostoliques, il fallut encore qu'il reprît le chemin de Rome, où Innocent II était mort, ainsi que Célestin II et Luce II, qui n'occupèrent l'un et

l'autre la chaire de S. Pierre que dix-huit mois. Grégoire III leur succéda; et S. Malachie ayant appris qu'il était alors en France. s'y rendit, mais le pape était déjà parti pour Rome quand S. Malachie arriva dans ce royaume. Avant de prendre la route de l'Italie, il voulut visiter une seconde fois l'abbaye de Clairvaux. Y étant arrivé au mois d'octobre 1148, S. Bernard et tous ses religieux furent comblés de joie de revoir le saint évêque; mais cette joie fut courte. Il célébra la messe le jour de S. Luc, après laquelle il fut saisi d'une fièvre violente; ayant assuré qu'il n'en guérirait pas, tous les soins lui furent prodigués sans succès. Voyant qu'il était bientôt près de mourir, il voulut recevoir à l'église les derniers sacrements, couché sur la cendre. Il expira le 2 novembre 1148.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUATRIÈME VOLUME.

Pages.

Suite du cinquième siècle de l'Église.

S. Prosper d'Aquitaine, docteur de l'Église. (25 juin). 5
S. Patrice, apôtre d'Irlande. (17 mars.) 9
S. Mamert, évêque de Vienne. (11 mai.) . . . 12
S. Loup, évêque de Troyes. (24 juillet.) . . . 15
S. Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont. (23 août.) 19
S. Gélase, pape. (21 novembre.) 24
S. Alexis, confesseur. (17 juillet.) 28
L'Invention de S. Etienne. (3 août) 31
Sainte Marie d'Egypte. (9 avril.) 33
S. Exupère, évêque de Toulouse. (28 septembre.) 44
S. Castor, évêque d'Apt. (21 septembre.) . . . 45
S. Victorien et ses compagnons, martyrs. (25 mars.) 46
S. Perpétue, évêque de Tours. (8 avril.) . . . 47

Sixième siècle de l'Église. — Précis historique. . 49

Sainte Geneviève, patronne de Paris. (3 janvier.) . 53
S. Jean Ier, pape et martyr. (27 mai.) 60
Notice sur Boëce. 63
S. Fulgence, evêque de Ruspe. (12 février.) . . 70
S. Rémi, évêque de Reims. (1er octobre.) . . . 76
S. Césaire, archevêque d'Arles. (27 août) . . . 89
S. Benoît, patriarche des moines d'Occident. (21 mars. 94
Sainte Ecolastique, vierge. (10 février.) 107
Sainte Clotilde, reine de France. (3 juin.) . . . 109
S. Médard, évêque de Noyon. (8 juin.) 116
Notice sur la Rosière de Salency. 121
S. Jean le Silenciaire. (13 mai.) 123

Pages

S. Léonard, ermite. (6 novembre.) 127
S. Cloud, prêtre. (7 septembre.) 129
S. Germain, évêque de Paris. (28 mai.) . . . 133
S. Herménigilde, martyr. (13 avril.) 139
Sainte Radégonde, reine de France. (13 août.) . 143
S. Grégoire, évêque de Tours. (17 novembre.) . 150
S. Léandre, évêque de Séville. (27 février.) . . 156
Sainte Thaïs, pénitente. (8 octobre.) 159
S. Vaast, évêque d'Arras. (6 février.) 163
Septième siècle de l'Église. — Précis historique. 165
S. Augustin, apôtre d'Angleterre. (27 mai.) . . 169
S. Grégoire-le-Grand, pape et docteur de l'Eglise. (12 mars.) 172
S. Jean Climaque, abbé. (30 mars) 199
S. Colomban, abbé. (21 novembre.) 203
S. Jean l'Aumônier, patriarche d'Alexandrie. (30 janvier.) 221
S. Isidore de Séville. (4 avril) 228
S. Sophrone, patriarche de Jérusalem. (11 mars.) 232
S. Didier, évêque de Cahors (15 novembre.) . . 236
S. Martin, pape et martyr. (12 novembre.) . . . 239
S. Sigebert, roi d'Austrasie. (1er février.) . . . 246
S. Éloi, évêque de Noyon. (1er décembre.) . . . 249
S. Maxime, confesseur. (13 août.) 262
Notice sur Mahomet. 277
Sainte Bathilde, reine de France. (30 janvier.) . 278
S. Riquier, abbé. (26 avril.) 282
Huitième siècle de l'Église
S. Jean de Beverley, évêque d'York. (7 mai) . . 284
Notice sur Alcuin. 286
S. Hubert, évêque de Liége. (3 novembre.) . . 289
S. Bède, père de l'Eglise. (27 mai.) 293
S. Zacharie, pape. (15 mars.) 307
S. Etienne le jeune, martyr. (28 novembre.) . . 309
S. Chrodegang, évêque de Metz. (6 mars.) . . 315
S. Jean Damascène, père de l'Eglise. (6 mai.) . . 318
Neuvième siècle de l'Eglise. — Précis historique. 326
S. Taraise, patriarche de Constantinople. (25 fé-

Pages.

vrier.) 332
Le Bienheureux Charlemagne, empereur. (28 janvier.) 336
S. Benoit d'Aniane, abbé. (12 février.) 340
S. Adélard, abbé. (2 janvier.) 245
S. Nicéphore, patriarche de Constantinople. (13 mars.) 351
S. Prudence, évêque de Troyes. (6 avril.) . . . 356
S. Paschase Radbert, abbé. (26 avril.) 360
S. Ignace, patriarche de Constantinople. (23 octobre.) 362
S. Cyrille et S. Méthode. (14 février.) 376
S. Ludger, évêque de Munster. (26 mars.) . . 383
Sainte Maure, vierge. (21 septembre.) 385

Dixième siècle de l'Eglise.

S. Wenceslas, martyr. (28 septembre.) 387
S. Odon, abbé. (18 novembre.) 393
Sainte Mathilde, reine de Germanie. (14 mars.) . 396
S. Ulric, évêque d'Ausbourg. (4 juillet.) . . . 400
S. Edouard, roi d'Angleterre, martyr. (18 mars.) . 405
S. Adalbert, évêque de Prague, martyr. (23 avril.) 407
Sainte Adélaïde, impératrice. (16 décembre.) . . 412
Le bienheureux Berhard, abbé. (14 août.) . . 415
S. Odon, archevêque de Cantorbéry. (4 juillet.) . 416

Onzième siècle de l'Eglise.

S. Henri II, empereur. (13 juillet.) 418
S. Romuald, fondateur de l'ordre des Camaldules. (7 février.) 427
S. Etienne, roi de Hongrie. (2 septembre.) . . . 432
Sainte Cunégonde, impératrice. (3 mars.) . . . 434
S. Odilon abbé. (1er janvier. 438
S. Léon IX, pape. (19 avril.) 442
S. Edouard le Confesseur, roi d'Angleterre. (13 octobre. 451
S. Thibaut, ermite. (1 juillet.) 454
S. Pierre Damien, docteur. (23 février.) 458
S. Jean Gualbert, abbé. (12 juillet.) 468
S. Stanislas, évêque de Cracovie, martyr. (7 mai.) . 471

Pages.
Sainte Marguerite, reine d'Ecosse. (10 juin.) . . 478
S. Nil le jeune, abbé. (26 septembre.) 481
Douzième siècle de l'Eglise. — Précis historique. 483
S. Bruno, fondateur de l'ordre des Chartreux. (6 octobre.) 488
S. Anselme, archevêque de Cantorbéry. (21 avril.) 507
Notice sur Lanfranc. 513
S. Robert, abbé. (29 avril.) 513
Notice sur M. de Rancé. 520
Le bienheureux Yves, évêque de Chartres (20 mai.) 523
Le B. Robert d'Arbrisselles, instituteur de l'ordre de Fontevrault. (24 février.) 529
S. Godefroy, évêque d'Amiens, (8 novembre.) . . 531
S. Étienne, fondateur de l'ordre de Grandmont. (8 février.) 533
S. Hugues, évêque de Grenoble. (1er avril. . . 539
S. Étienne, troisième abbé de Cîteaux. (17 avril) . 546
S. Norbert, archevêque de Magdebourg. (6 juin.) . 556
S. Malachie, archevêque d'Armach. (3 novembre.) 561

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

ERRATUM.

Page 418, *au lieu de* HUITIÈME SIÈCLE,
lisez ONZIÈME SIÈCLE.

Butler, A.
Vies choisies des saints. vol. 4

BQX
8215
.B98
F8
1837

DATE	ISSUED TO